



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

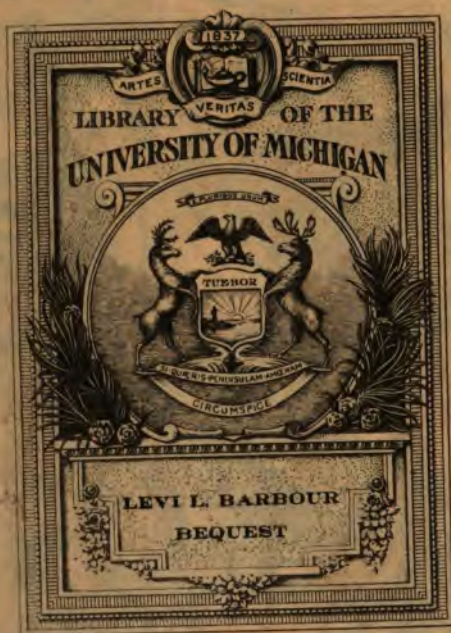
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

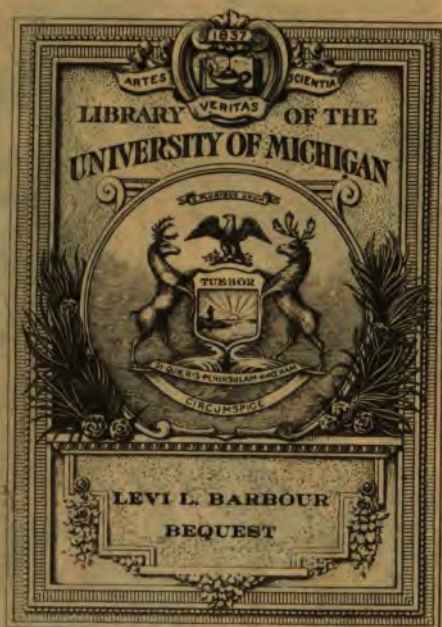
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









Amos Nages

Œ U V R E S

D E

M. BOILEAU DESPRÉAUX.



ŒUVRES

DE

Nicolas
M. BOILEAU-DESPRÉAUX.

NOUVELLE ÉDITION,

*Avec des Eclaircissemens Historiques donnés par lui-même,
& rédigés par M. BROSSETTE; augmentée de plusieurs
Pièces, tant de l'Auteur, qu'ayant rapport à ses Ouvrages;
avec des Remarques & des Dissertations Critiques.*

Par M. DE SAINT-MARC.

TOME IV.



A PARIS,

Chez { DAVID, à la Plume d'Or. }
 { DURAND, au Griffon. } rue S. Jacques.

MDCCXLVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Request of
Sir L. Barbour
3-26-26

TABLE des Pièces contenues dans ce IV. Tome.

*Les Pièces qui ne sont pas de M. DESPREAUX sont
marquées d'un Astérique.*

	Pag.
Traité du Sublime, ou du Merveilleux dans le Discours: traduit du Grec de Longin.	
Preface.	3.
* Additions à la Préface.	31.
Définition du Sublime, par M. Despréaux.	32.
* Définition du Sublime, par M. de La Motte.	33.
* Définition & division du Sublime, par M. Sil- vain.	37.
* Différence du Grand & du Sublime, par M. Silvain.	44.
* S'il y a un Art du Sublime, par M. Silvain.	52.
* Réflexions sur le Sublime, par M. Raimond de S. Mard.	62.
* Réflexions sur la nature & la source du Subli- me dans le Discours, sur le Vrai Philosophi- que du discours Poétique; & sur l'Analogie, qui est la Clef des Découvertes. Par le R. P. Castel.	73.
* Dissertation sur l'Objet du Traité de Longin.	84.
* Observations sur les Vices opposés au Su- blime.	133.
TRAITE' DU SUBLIME &c.	
Chapitre I. Servant de Préface à tout l'Ouvrage.	213.
Ch. II. S'il y a un Art particulier du Sublime, & des trois Vices qui luy sont opposez.	219.
Ch. III. Du Stile Froid.	232.
Ch. IV. De l'origine du Stile Froid.	239.
Ch. V. Des moyens en général pour connoître le Sublime.	241.
Ch. VI. Des cinq Sources du Grand.	246.
Ch. VII. De la Sublimité dans les Pensées.	252.
Ch. VIII. De la Sublimité qui se tire des Cir- constances.	276.

Ch. IX. De l'Amplification.	290.
Ch. X. Ce que c'est qu'Amplification.	296.
Ch. XI. De l'Imitation.	302.
Ch. XII. De la maniere d'imiter.	309.
Ch. XIII. Des Images.	312.
Ch. XIV. Des Figures , & premierelement de l'Apostrophe.	326.
Ch. XV. Que les Figures ont besoin du Sublime pour les soutenir.	336.
Ch. XVI. Des interrogations.	341.
Ch. XVII. Du mélange des Figures,	346.
Ch. XVIII. Des Hyperbates.	350.
Ch. XIX. Du changement de Nombre.	358.
Ch. XX. Des Pluriels reduits en Singuliers.	364.
Ch. XXI. Du changement de Temps.	365.
Ch. XXII. Du changement de Personnes.	366.
Ch. XXIII. Des Transitions impreveuës.	368.
Ch. XXIV. De la Periphrase.	374.
Ch. XXV. Du choix des Mots.	379.
Ch. XXVI. Des Metaphores.	383.
Ch. XXVII. Si l'on doit preferer le Médiocre parfait au Sublime qui a quelques défauts.	394.
Ch. XXVIII. Comparaison d'Hyperide & de Demosthene.	399.
Ch. XXIX. de Platon & de Lyfias , & de l'excellence de l'esprit humain.	406.
Ch. XXX. Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.	409.
Ch. XXXI. Des Paraboles, des Comparaisons, & des Hyperboles.	413.
Ch. XXXII. De l'arrangement des paroles.	419.
Ch. XXXIII. De la mesure des Periodes.	424.
Ch. XXXIV. De la bassesse des termes.	427.
Ch. XXXV. Des Causes de la décadence des esprits.	435.
Remarques sur la Traduction du Traité du Sublime. (<i>Il n'y en a qu'une partie de M. Despréaux.</i>)	445.

T R A I T É
D U
S U B L I M E ,
O U
D U M E R V E I L L E U X
D A N S L E D I S C O U R S :

Traduit du Grec de Longin.

Tome IV.

A





P R E F A C E.

CE petit Traité, (1) dont je donne la Traduction au Public, est une piece échappée du naufrage de plusieurs autres livres que Longin avoit composés. Encore n'est-elle pas venue à nous toute entiere. Car bien que le volume ne soit pas fort gros, il y a plusieurs endroits défectueux, & nous avons perdu le Traité des Passions, dont l'Auteur avoit fait un livre à part, qui estoit comme une suite naturelle de celui-ci. Neanmoins, tout défiguré qu'il est, il nous en reste encore assez pour nous faire concevoir une fort grande idée de son Auteur, & pour nous donner un véritable regret de la perte de ses autres ouvrages. Le nombre n'en estoit pas médiocre. (2) Suidas en compte jusqu'à neuf, dont il ne nous

R E M A R Q U E S.

(1) dont je donne la Traduction] L'Auteur la donna en 1674. étant dans sa trente-huitième année. BROSS.
(2) Suidas en compte jusqu'à neuf,] Je vais donner ici les titres de tous les Ouvrages de Longin & de ceux qui lui sont attribués. Les huit premiers sont les seuls, que Suidas nomme. 1. Contre l'Ouvrage de PHIDIAS. Langbaine soupçonne qu'il faudroit lire *Midias*; & qu'en ce cas ce seroit un Commentaire sur

reste plus que des titres assés confus. C'étoient tous ouvrages de critique. Et certainement on ne sauroit assez plaindre la perte de ces excellens originaux, qui, à en juger par ce-

R E M A R Q U E S.

L'Oraison de DEMOSTHENE contre MIDIAS. Mais *Hudson & M. Pearce* avec lui, croient plutôt que c'étoit quelque Ecrit contre un Philosophe nommé *Médius*, dont il est parlé dans un *Fragment de LONGIN*. II. *Des Doutes sur HOMERE*. Ils sont cités par le *Scholaste d'Homère* sur le second Liv. de *l'Iliade*. III. *Deux Livres des Problèmes d'HOMERE & leurs solutions*. IV. *Si HOMERE est Philosophe*. V. *Quelles choses les Grammairiens interprètent (ou rapportent) comme Historiques contre la foi de l'Histoire*. Avant *LONGIN*, *Cécilius*, comme le dit *Suidas*, avoit écrit de ce que les *Rhéteurs* (ou les *Orateurs*) rapportent selon *l'Histoire* ou contre *l'Histoire*. VI. *Quatre Livres des Mots*, qui signifient plusieurs choses dans *HOMERE*. VII. *Deux Livres des Distributions Attiques*. VIII. *Des Distributions particulières d'ANTIMACHUS & d'HERACLEON*, ou selon d'autres, *Cléon*. IX. *Un Livre Des Principes*, & vraisemblablement, selon la conjecture de *Langbaine*, un autre Livre sur la même matière, intitulé : *Philarchés* ou *l'Amateur des Principes*. X. *De la fin (apparament des Actions humaines)* d'*PLOTIN* & d'*GENTI- LIANUS AMELIUS*. XI. *Une Lettre d'AMELIUS*. XII. *De la Justice*, suivant *PLATON*. XIII. *Des Idées*, contre *Plotin* & *Porphire*. XIV. *De l'Effort*, ou des *Efforts*. (*Il est depuis De Conatu*.) Ouvrage adressé à *Cléodamus* & à

Porphire. *LANGBAIN*, *Hudson*, ni *M. Pearce*, n'en parlent point dans leurs Catalogues des *Ecrits de Longin*. Ceux compris dans les six derniers Articles, sont nommés par *Porphire* dans la *Vie de Plotin*. XV. *Dissertation contre l'opinion des Stoiciens sur l'Ame*. C'est *Eusebe*, qui dans le quinzième Livre de la *Préparation Evangélique*, cite cette *Dissertation* comme un Ouvrage dans lequel *Longin* prouvoit, que l'ame n'est point corporelle. Mais *Langbaine* craint, je ne puis deviner sur quoi, qu'*Eusebe* n'ait donné lui-même ce titre à quelque partie séparée d'un autre Ouvrage de *Longin*. XVI. *Traité du Sublime*. XVII. *Deux Livres de la Composition du Discours*, ou plutôt *De l'Arrangement des Paroles dans le Discours*. Il en est parlé dans le *Traité du Sublime*. XVIII. *Des Passions*, ouvrage annoncé dans celui du *Sublime*, & qui devoit en faire la seconde partie. XIX. *Observation sur XENOPHON*. Elles sont citées dans le *Sublime*. XX. *L'Art de la Rhétorique*. Le Commentateur Anonyme d'*Hermogène* cite cet Ouvrage comme étant de *LONGIN*. *Hudson* en parle seul dans son Catalogue, & demande si ce ne seroit pas la même chose que le *Traité de l'Arrangement des paroles*, ou plutôt le petit *Ecrit* qui porte le même titre parmi les Ouvrages de *Denis d'Halicarnasse*, & que *M. Le*

P R E F A C E.

lui-ci, devoient estre autant de chef-d'œuvres de bon sens, d'érudition & d'éloquence. Je dis d'éloquence ; parce que Longin ne s'est pas contenté, (3) comme Aristote & Hermoge-

R E M A R Q U E S.

Februe ne croit pas de ce Rhéteur. XXI. *Commentaire ou Remarques sur l'Art de la Rhétorique* d'HERMOGENE. *Hudson* parle seul de cet Ouvrage, qui, peut-être, dit-il, est le même que le précédent. Il ajoute, sur le rapport de *Nesfelius*, qu'il est dans la Bibliothèque de Vienne en Autriche. XXII. Les *Philologues* de LONGIN sont cités par l'Auteur Anonyme de la *Vie d'Apollonius*. XXIII. Un petit Livre Des *Mètres*, ou *Prolegomenes pour le Manuel* d'HEPHESTION touchant les *Mètres*. HOLSTENIUS a le premier averti, dans ses *NOTES sur la Vie* de PYTHAGORE par PORPHYRE, que cet Ouvrage existoit dans la Bibliothèque du Vatican. Il n'en reste que des *Fragmens*. HUDSON en rapporte un dans sa *Préface*. Ces *Fragmens* se trouvent dans le *Manuel* crit de Longin de la Bibliothèque du Roi. M. Boivin les a fait imprimer avec une *Traduction Latine* de sa façon à la fin du second Tome de l'*Edition in-4^e*, faite en 1713. des *Oeuvres* de M. Despréaux. M. Pearce les a fait réimprimer dans ses *Editions* de Longin. XXIV. Un *Discours* dont le titre étoit: ODENAT. Libanius, Liv. second *Epit.* 293. en fait mention & le dit de Longin. XXV. *Traité des Ordres de Bataille* (*De aciebus bellicis*) GEMER dans sa *Bibliothèque* dit, que cet Ouvrage se conservoit à Rome. XXVI. *Diogene Laërce*,

dans la *Vie de Thalès*, cite *Denis* dans les *Critiques*. Quoiqu'en dise *Langbaine*, qui veut que *Diogene Laërce*, lequel vivoit sous les *Antonins*, ait été postérieur à Longin, mort sous *Aurélien*; le *Denis*, dont l'Historien des *Philosophes* allègue les *Critiques*, c'est-à-dire, à ce que je crois, les différens Ouvrages de *Critique*, ne peut être que *Denis d'Halicarnasse*. XXVII. Enfin le *Scholiasse* de *Nicander* parle d'un *Traité des Poëtes* par *Denis de Phasèle*. LANGBAINNE veut encore, que ce *Denis* soit Longin, auquel il donne, contre l'opinion commune, *Phasèle*, ville de *Pamphylie* pour Patrie. Sa raison est, que dans un autre endroit le même *Scholiasse* cite encore *Denis de Phasèle*, dans son *Traité touchant la Poësie* d'ANTIMACHUS. Sur quoi *Langbaine* observe que, selon *Suidas*, LONGIN avoit écrit contre *Antimachus*. Le Livre Des *Dictions familières* à ANTIMACHUS & à HERACLE'ON, nommé par *Suidas*, devoit être un Ouvrage de pure *Grammaire*, au lieu que celui dont parle le *Scholiasse* de *Nicander*, s'annonce par son titre comme un Ouvrage de *Philologie*, ou de *Critique* & de *Goût*. Ces deux Ouvrages pouvoient bien être de deux Auteurs différens.

(3) Longin ne s'est pas contenté comme... *Hermogene* de nous donner des *précèpes* tous secs, & de

dre à parler en stile raisonnable d'un mérite aussi extraordinaire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas simplement un Critique habile: ce fut un Ministre d'Etat considérable; & il suffit, pour faire son éloge, de dire qu'il fut considéré de Zenobie cette fa-

R E M A R Q U E S.

la scruentis gyros, miror placere potuisse. Quid igitur mirabilis EUNAPIUS? Longinus, inquit, erat... vivens bibliotheca. Neque hoc satis; Longinus erat... Musæum ambulans. Miror etiam (nam id pro suo jure potuit,) non dixisse, Musæum illud & hibernæ in-vordum, & dormire, ac vigilare solitum fuisse. Malgré le cas que je fais des décisions de M. Le Febvre & de M. Despréaux, je ne laisserai pas de dire un mot en faveur d'Eunapius. Il est question ici de deux *Hiperboles* ou plustôt de deux *Métaphores*. LONGIN étoit une *Bibliothèque animée*. LONGIN étoit un *Temple vivant des Muses*. La première de ces deux *Métaphores* jouit depuis longtems du Droit de bourgeoisie parmi nous. Elle s'est même emparée de la Conversation; & la censure de nos deux Critiques ne lui peut faire aucun tort dans nôtre esprit. Pour la seconde, de la manière que je l'ai tournée en François, il n'est pas besoin que je fasse voir qu'on ne peut lui refuser son passeport. Je ne veux cependant point en imposer aux Lecteurs. Le mot *Musæum*, Grec d'origine, & le même dont *Eunapius* se sert, se traduit ordinairement en François par celui de *Cabines*. Mais comme il est métaphorique dans cette accep-

tion, & qu'originaiement il signifie en lui-même un *lieu consacré aux Muses*; j'ai pu le traduire, comme j'ai fait, sans qu'on puisse y trouver à redire. Il est vrai que, ne pouvant dire avec grace: *Temple ambulant des Muses*; j'ai substitué, d'après *Adr. Jurnius*, Traducteur Latin d'*Eunapius*, le terme de *vivant* à celui d'*ambulant*; & par-là je crois avoir rendu raisonnablement une *Métaphore*, que M. Le Febvre tourne en ridicule, & que M. Despréaux traite d'*Hiperbole extravagante*. Il faut observer encore, que le mot, qui veut dire *ambulant*, appartient en Grec, au même Verbe, d'où les Philosophes Peripatéticiens avoient tiré leur nom; & qu'il n'est pas susceptible de la même idée de ridicule, que nous attachons au mot demi-François, qui le traduit exactement. Au reste, l'imitation exacte de cette *Hiperbole* d'*Eunapius*, peut avoir produit dans un genre d'écrire tout-à-fait différent, quelque chose d'assés plaisant, lorsque *Scarron* s'est avisé de se qualifier lui-même, *Hôpital allant & venant*.

Eunapius & *Porphire* ne sont point parmi les Anciens, les seuls qui parlent avantageusement de nôtre Rhéteur. *Théophraste* Archevêque de Bulgarie, *Epist. XVII.* Ne m'attribuez

P R E F A C E.

9

meuse Reine des Palmyreniens, qui osa bien se déclarer Reine de l'Orient après la mort de son mari Odenat. Elle avoit appelé d'abord Longin auprès d'elle, pour s'instruire dans la Langue Grecque. Mais de son Maître en Grec, elle en fit à la fin un de ses princi-

R E M A R Q U E S.

pas des Jugemens pareils à ceux de LONGIN, de peur que vous ne paroissiez à quelques-uns ne pas juger suivant les règles établies par le même LONGIN. Photius, dans sa Bibliothèque, & Suidas, Art. de Porphyre & de Fronton, donnent à Longin le surnom de Critique. Le même Suidas dans l'Art. de Longin, le nomme Philosophe. Le Commentateur Anonyme de la Rhétorique d'Hermogène, en citant Longin, lui donne le titre de Philologue, & saint Jérôme parlant à Rufinus d'un mauvais Literateur de son tems, dit: Vous diriez que c'est le Critique Longin & le Censeur de l'Eloquence Romaine. On verra dans la Rem. 12. le jugement que les Philosophes Plotin & Proclus faisoient de ce Rhéteur vanté.

Beaucoup de savaus Philologues modernes, comme P. Victorius, Henri Estienne, G. Cantelius, Le P. Caussin, le P. Cresol, Dan. Heinsius, Gab. de Petra, Jac. ad Portum, Holstenius, ont comblé Longin de loüanges en différens endroits de leurs Ecrits. Selon eux, il excelloit par le Jugement; c'est un Juge exact, un très-grand Juge des Ouvrages des Anciens; un grand, un très-grand Homme; un Critique très-judicieux, le grand Critique des Orateurs; un Maître excellent; un grand & très-savant Rhéteur; le

Maître des Rhéteurs. Son Ouvrage fait voir la justesse de son esprit, l'exacritude de son jugement, & l'abondance de son érudition: il a montré précisément, comment on peut, par un chemin sur, arriver au SUBLIME, le plus haut degré de l'Eloquence. HEINSIUS, après l'avoir comté parmi les Rhéteurs excellens Critiques, Aristote, Cicéron, Quintilien, Hermogène, Démétrius, Denis d'Halicarnasse, ajoute: Quorum scripta qui non legit, nunquam in dicendo, quod oportet, obtinebit; nunquam recte de antiquitate judicabit. DOM. BAUDIUS, Cent. III. Epit. XXXVI. parle de Longin en ces termes; Subactissimi judicii Rhétor LONGINUS, qui nunquam dimittit, sedulum & attentum lectorem sine bona frugis proventus, & cum spe divite manat in venas animumque. Superest, dit J. CASSIUS dans son RHÉTEUR, Dionysius Longinus, quem supra magistros dicendi colloco. Quando enim suam de summo genere dicendam sententiam ostendit, non solum ibi oratorum, sed omnis generis scriptorum subtilis & acer, nec iniquus censor est; homo doctissimus, & summi sincerique judicii. Ce n'est encore rien. ETIENNE DE CHATEAUBEAU (à Castrobello) dans une Lettre à Gab. de Petra, va plus loin. Quid enim, dit-il, præter ipsam Sublimitatem ipso

paux Ministres. Ce fut lui qui encouragea cette Reine à soutenir la qualité de Reine de l'Orient, qui lui rehaussa le cœur dans l'adversité, & qui lui fournit les paroles altières qu'el-

R E M A R Q U E S.

LONGINO sublimius ? qui verbis præcepta, quod vix quisquam tuiquam æquum & facile speret... æquas, artem professione exæquat, & sese ipse docentem superat. C'est ce que cet Ecrivain ajoute après avoir loué le travail de G. de Pezra, qu'il étoit chargé d'examiner. Je sens qu'à la fin, un plus grand amas de ces sortes d'éloges pourroit devenir très-ennuyeux. Je demande pourtant la permission de mettre encore ici quelques lignes de M. Le Febvre. Elles ne sont pas d'un tour à pouvoir ennuyer. Je les tire de la I. Préface de son Edition de nôtre Rhéteur. Quod,

Nam liquidum spisso secrevit ab ære cælum,
Et, quæ pressa diu massa latuere sub ipsa,
Sidera distincto iussit fervescere cælo.

Cæcilius, fateor, Ideam Sublimis viderat, sed ut
confusam caligine lucem;

— & qualem primo qui surgere mense
Aut videt, aut vidisse putat, per lumina lunam.

At Longinus certo plenoque illius
intuitu vegetos acresque oculos im-
buir. Cæcilio ἰδὺλον (simula-

dit-il, in illo suo tractatu nihil egeras aliud Cæcilius, quam ut probaret, dari quandam orationis Sublimitatem, ex qua præstantissimis scriptoribus præcipua laus & admirabilitas contigissent, interim viam nullam, qua ad tam grande secretum perveniretur, docuerat, quidem fecisse dicas. Lector ? Idem planissime, quod ille faciat, qui homini non cæco solem in cælo esse probaverit. At Longinus, qui erecto ingenio esset, & quali eos esse oporteat, qui ad magna nati sint, rem ab illo indicatam splendide aggressus splendidius expeditur; neque illi in genere Critico simile aut secundum quidquam dixeris,

crum) Veneris apparuerat: sed
hic noster Venerem ipsam man-
festo in lumine vidit.

— qualisque videri
Cælicolis & quanta solet.....

Dénique rem antea vagam ac fluitantem retinuit, suisque limitibus ita circumscriptis ac definitis, ut qui tanti magistri præceptis paruerint, iis falsa Sublimitatis species non amplius imponat. C'est dommage que M. Le Febvre n'ait pas été plus en garde contre les faillies de son imagination. Il

ne nous reste pas le moindre petit Fragment de l'Ouvrage de Cæcilius; & nous ne sommes nullement en état de décider des avantages, que peut avoir sur lui, LONGIN, dont le Traité n'est peut-être qu'un Commentaire, passablement bon, de celui de cet ancien Rhéteur.

le écrivit à Aurelian, quand cet Empereur la somma de se rendre. Il en coûta la vie à nostre Auteur ; mais (7) sa mort fut également glorieuse pour lui, & honteuse pour Aurelian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la memoire. Comme cette mort est un des plus fameux incidens de l'histoire de ce temps-là, le Lecteur ne fera peut-être pas fâché que je lui rapporte ici (8) ce que Flavius Vopiscus en a écrit. Cet Auteur raconte que l'armée de Zenobie & de ses alliés ayant esté mise en fuite près de (9) la ville d'Emesse, Aurélian alla mettre le siege devant Palmyre, où cette Princesse s'estoit retirée. Il trouva plus de resistance qu'il ne s'estoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vraisemblablement de la resolution d'une femme. Ennuïé de la longueur du siege, il essaya de l'avoir par composition. Il écrivit donc une lettre à Zenobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourveu qu'elle se rendît dans un certain temps. Zenobie, ajoute Vopiscus, répondit à cette lettre avec

R E M A R Q U E S.

(7) *sa mort fut... honteuse pour Aurelian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la memoire.*] Je conviens sans peine que Longin étoit un Homme de mérite. Mais cela ne m'empêchera pas de dire qu'il est faux qu'un Souverain se déshonore, en pu-

nissant un Sujet rebelle, devenu le Conseil & le Ministre de ses Ennemis.

(8) *ce que Flavius Vopiscus en a écrit.*] Dans la *Vie d'Aurélian*.

(9) *la ville d'Emesse.*] Il me semble qu'il faudroit *Emese*. Le nom Latin est *Emisa*.

une fierté plus grande que l'état de ses affaires ne le lui permettoit. Elle croioit par-là donner de la terreur à Aurélian. Voici sa réponse.

(10) ZENOBIÉ REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURELIAN. *Personne jusques ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'est la vertu, Aurélian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains : comme si tu ne sçavois pas que Cleopatre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le secours des Perses. Les Sarrasins arment pour nous. Les Armeniens se sont declarez en notre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge ce que tu dois attendre, quand toutes ces forces seront jointes. Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolu de toutes choses, tu m'ordonnes de me rendre. Cette Lettre, ajoute Vopiscus,*

R E M A R Q U E S.

(10) Zenobie Reine de l'Orient, &c.] Voici pour ceux qui voudront comparer cette Lettre, telle qu'elle est dans l'Historien Latin, avec la Traduction que nôtre Auteur en donne ici. ZENOBIA Regina Orientis. Nemo adhuc præter te, quod poscis litteris, petiit. Virtute faciendum est, quidquid in rebus bellicis gerendum est. Deditionem meam petis, quasi nescias Cleopatram Reginam perire maluisse, quam in qualibet vivere dignitate. Nobis Persarum auxilia non desunt, quæ

iam speramus. Pro nobis sunt Sarceni : pro nobis Armeni. Latrones Syri exercitum tuum, Aureliane, vicerunt. Quid igitur, si illa venerit manus, quæ undique speratur ? Pones profecto supercilium, quo nunc mihi quasi commissariam victor imperas. Si cette Lettre étoit effectivement l'Ouvrage de Longin, comme on le fit entendre à l'Empereur, il faut avouer que Longin étoit plus propre à juger des Ouvrages d'esprit, qu'à se mêler des affaires d'Etat.

donna encore plus de colere que de honte à Aurélian. La Ville de Palmyre fut prise peu de jours après, & Zenobie arrestée, comme elle s'enfuyoit chez les Perses. Toute l'armée demandoit sa mort. Mais Aurelian ne voulut pas deshonorer sa victoire par la mort d'une femme. Il reserva donc Zenobie pour le triomphe, & se contenta de faire mourir ceux qui l'avoient assistée de leurs conseils. (11) Entre ceux-là continuë cet Historien, le Philosophe Longin fut extrêmement regretté. Il avoit esté apellé auprès de cette Princesse pour lui enseigner le Grec. Aurélian le fit mourir, pour avoir écrit la Lettre précédente. Car bien qu'elle fut écrite en langue Syriaque, on le soupçonnoit d'en être l'Auteur. (12) L'Historien Zosime temoigne que ce fut Zenobie elle-même qui l'en accusa. Zenobie, *dit-il*, se voyant arrestée, rejetta toute sa faute sur ses Ministres, qui avoient, dit-elle, abusé de la foiblesse de son esprit. Elle nomma entr'autres Longin, celuy dont nous avons encore plusieurs écrits si utiles. Aurelian ordonna qu'on l'envoyast au supplice. Ce grand personnage,

R E M A R Q U E S.

(11) Entre ceux-là, continuë cet Historien,] Voici ses termes : Grave inter eos, qui casti sunt, de Longino Philosopho fuisse perhibetur, quo Zenobia magistro usa esse ad Græcæ litteras dicitur : quem

quidem Aurelianus dicitur occidisse, quod superior illa Epistola ipsius discretetur dictata consilio, quamvis Syro esset sermone contexta. (12) L'Historien Zosime temoigne &c.] Liv. I. de son Histoire,

de mes veilles à débrouiller un si excellent ouvrage, que je puis dire n'avoir esté entendu jusqu'ici que d'un tres-petit nombre de Sçavans. (14) Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en latin, à la sollicitation de Manuce : mais il n'acheva pas cet Ouvrage ; soit parce que les difficultés l'en rebutterent, ou que la mort le surprit auparavant. (15) Gabriel de Petra, à quelque tems de là, fut plus courageux ; & c'est à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres ; mais elles sont si informes & si grossieres, que (16) ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, que de les nommer. Et même celle de Petra, qui est infiniment la meilleure n'est pas fort achevée. Car outre que souvent il parle Grec en Latin, il y a plusieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu son Auteur. Ce n'est pas que je veuille accuser un si sçavant Homme d'ignorance, ni établir ma reputation sur les ruines de la sienne. Je sçai ce que c'est que

R E M A R Q U E S.

(14) *Muret fut le premier &c.*] Muret dans ses *Commentaires sur Catulle*, avoit promis une Version de Longin. DUDITHIUS, nommé par M. LE FEBVRE, *Vir nobilis & exquisiti judicii*, s'étoit aussi chargé de traduire le *Traité du Sublime*. C'est ce qu'il n'exécuta pas plus que Muret ; & sans doute pour les raisons que dit

M. Despréaux.

(15) *Gabriel de Petra*,] Professeur en Grec à Laufane. Il vivoit en 1615. BROSS.

Voies Remarque 17.

(16) *ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, &c.*] L'un est *Petrus Paganus*, & l'autre *Dominicus Pignoratius*. BROSS.

Voies Remarque 17.

de

de débrouiller le premier un Auteur ; & j'avoue d'ailleurs que son ouvrage m'a beaucoup servi, aussi-bien que (17) les petites notes de Langbaine & de M. le Fèvre. Mais je suis bien aisé d'excuser par les fautes de la traduction Latine celles qui pourront m'être échappées dans la Françoisé. J'ay pourtant fait tous mes efforts pour la rendre aussi exacte qu'elle pouvoit l'estre. A dire vrai, je n'y ai pas trouvé de petites difficultez. Il est aisé à un Traducteur Latin de se tirer d'affaire, aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le grec mot pour mot, & à debiter des paroles qu'on peut au moins soupçonner

R E M A R Q U E S.

(17) *les petites notes de Langbaine & de M. le Fèvre.*] GERARD LANGBAIN, Anglois, a traduit en Latin le *Traité du Sublime* de Longin avec des Notes fort estimées. Cet Ouvrage fut imprimé à Oxford en 1638. Et ces mêmes Notes ont été insérées avec celles des autres Commentateurs de Longin, dans la belle Edition, que Jacques Tollius a donnée de cet excellent Critique, à Utrecht, en 1694. Langbaine mourut en 1657. BROSS.

Cette Note a besoin d'être rectifiée. 1. Langbaine n'a point traduit LONGIN : il a seulement fait réimprimer la Traduction de Gabriel de Petra. 2. Les Notes de Langbaine sur Longin n'ont pas été imprimées en 1638. pour la première fois, comme il paroît que le Commentateur l'a cru, par la manière dont il s'exprime.

La première Edition est de 1636; 3. Langbaine ne mourut pas en 1657. mais en 1658. Pour être exact, il falloit dire, que Langbaine mourut le 20. de Février 1658. suivant notre manière de compter : & le 10. de Février 1657. selon la manière de compter établie en Angleterre, où l'on suit le vieux *Stile*, & où l'année commence le 25. de Mars. DU MONTEIL.

TANNÉGUI LE FEBVRE, Père de l'illustre & savante Madame Dacier, étoit Professeur à Saumur. BROSS.

Faisons connoître les Editions & les Traductions de Longin.

C'est à François Robortel qu'on est redevable de la première Edition du *Traité Grec*, qu'il tira de la poussière des Bibliothèques, & qu'il fit paroître à Bâle en 1554. in-4°. avec des Remarq.

d'être intelligibles. En effet le Lecteur, qui bien souvent n'y conçoit rien, s'en prend plutôt à soi-même qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en est pas ainsi des Traductions en langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point s'appelle un galimathias, dont le Traducteur tout seul est responsable. On lui impute jusqu'aux fautes de son Auteur; & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, sans néanmoins qu'il ose s'en écarter.

Quelque petit donc que soit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un médiocre présent au Public, si je lui en avois donné une bonne traduction en nostre langue.

R E M A R Q U E S.

En 1555. *Paul Manuce*, fils d'*Aldé*, n'ayant aucune connoissance de ce que *Robertel* avoit fait, imprima *Longin* in-4°. à Venise, d'après un *Manuscrit* du Cardinal *Bessarion*.

C'est sur cette Edition, que *François Portus* se régla pour donner la sienne, qui parut à Genève en 1569. ou 1570. in-4°. Tous les Editeurs qui l'ont suivi jusqu'à *Tollius*, se sont servi de son texte.

En 1612. *Gabriel de Petra* donna la première *Version Latine* qu'on ait faite de *Longin*. Elle fut imprimée à Genève in-8°. avec le Texte Grec de *Portus*.

La même Version & le même Texte reparurent à Oxford in-8°. en 1636. par les soins de *Guillard Langbaine*, qui les enrichit d'un grand nombre de *Notes* très-savantes.

L'année 1644. vit paroître à Bologne en Italie, une nouvelle Edition in-4°. du Texte de *Longin*, avec les Traductions Latines de *Gabriel de Petra*, de *Paganus*, & de *Pixementius*, enrichie de Dissertations (*Prælectionibus*) par l'Editeur *Charles Malouefus*; c'est ainsi que *MORHOF* (*Polyhist. L. VI. c. 1. N. 6.*) le nomme, ou *Manolefus*, comme *Fabricius* l'écrivit dans sa *Bibliothèque Grecque*. Ce Bibliographe parle aussi d'une autre Edition de la Traduction de *Paganus*, faite à Venise in-4°. en 1572. Si cette date étoit vraie, la *Version* de *Gabriel de Petra* ne seroit pas la première. Je soupçonne qu'il faut 1627. au lieu de 1572. Comme je n'ai vu ni l'une ni l'autre de ces Editions, je n'en puis rien dire de plus. *M. Despreaux* n'est pas le seul

Je n'y ai point épargné mes soins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une version timide & scrupuleuse des paroles de Longin. Bien que je me sois efforcé de ne me point écarter en pas - un endroit des règles de la véritable traduction ; je me suis pourtant donné une honneste liberté, surtout dans les passages qu'il rapporte. J'ai songé qu'il ne s'agissoit pas simplement ici de traduire Longin, mais de donner au Public un Traité du Sublime, qui pût estre utile. Avec tout cela néanmoins il se trouvera peut-estre des gens, qui non seulement n'approuveront pas ma traduction, mais qui n'épar-

R E M A R Q U E S.

qui méprise le travail de Paganus & de Pizimontius. Avant lui M. Le Febvre, dans sa seconde Préface avoit dit fort librement ce qu'il en pensoit. Voici ses paroles : PAGANUM . . . & PIZIMONTIUM band sans plus de fati- gues existimo, quam qui pane in Letia & Gratia peregrini sunt. Il ajoute, quelques lignes plus bas, que l'Edition de Bologne est, omnino postrema & tempore & dignitate. Ce qui peut faire penser qu'il n'estimoit pas plus les Dissertations de l'Editeur, que les deux Versions dont il s'agit. Hudsou & M. Pearce pensent de ces dernières comme M. Le Febvre & M. Despréaux.

En 1661, M. Le Febvre lui-même, fit imprimer à Saumur in-8°. une autre Edition de Longin, avec de courtes Notes, agréables par une infinité de

traits ingénieux ; utiles par des corrections, quelquefois heureuses, & que le savant Editeur ne devoit qu'à la lecture attentive de son original, n'ayant eu le secours d'aucun *Manuscrit*. Il y joignit la Version de GABRIEL DE PETRA, non, dit-il, us perfectam quidem, apoge, sed ut eam, que paucioribus aliquando vitiis ur- geatur.

La Traduction de M. Despréaux parut la première fois, comme on l'a déjà dit, en 1674. Après plusieurs Editions, elle fut réimprimée en 1694. à Paris in-12, vis-à-vis du Texte Grec, sans Préface, & sans aucunes Remarques.

Dans la même année 1694. Jacques Tollius fit paroître à Utrecht in-4°. la meilleure Edition, qu'on eut encore eue de Longin. Elle a pour titre : DIONYSII LONGINI de Sublimitate

gneront pas même l'original. Je m'attens bien qu'il y en aura plusieurs qui déclineront la juridiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loueront ce qu'il blâme. C'est le traitement qu'il doit attendre de la plupart des Juges de nostre siècle. Ces Hommes accoutumés aux débauches & aux excès des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne pensent pas qu'un Auteur se soit élevé, s'ils ne l'ont entièrement perdu de vue : ces petits Esprits, dis-je, ne seront pas sans doute fort frappez des hardiesses judicieuses des Homeres, des Platons, & des Demosthenes. Ils chercheront

R E M A R Q U E S.

*Commentarius, ceteraque, qua
reperi potuerit. Inusum Serenissimi
Principis Electoralis Brandenburgici
Jacobus Tollius è quinque Codici-
bus Mss. emendavit, & Fr. Ro-
bortelli, Fr. Pottii, Gabrielis
de Petra, Ger. Langbæni, &
Tanaquillii Fabri notis integris
suis subiecit, novamque versionem
suam Latinam, & Gallicam Boi-
lavii, eam ejusdem, ac Dacierii
suisque notis Gallicis addidit.* Ce
titre annonce tout le travail de
Tollius, auquel le Public sa-
vant rendit justice par le bon
accueil, qu'il lui fit. Le Texte ce-
pendant n'est pas exempt de
fautes d'impression. Les Correc-
tions ne sont pas toujours heu-
reuses ; toutes les Notes ne sont
pas également utiles, & la Ver-
sion, écrite d'un Stile périodique
& très-diffus, tient plus de l'In-
terprétation que de la Traduction,

& ne sert que médiocrement à
l'intelligence du Texte origi-
nal.

Ces raisons jointes à ce qu'un
in-4^o, par sa cherté, n'est pas à
l'usage de la plupart des jeunes
Etudiâns, engagèrent J. Hudson,
célèbre Éditeur d'Auteurs Grecs,
à travailler aussi sur Longin. Il
le fit imprimer à Oxford en
1710. en un petit in-8^o. fort
mince, sous ce titre : DIONYSII
LONGINI de Sublimitate libel-
lus, cum Præfatione de Vita &
Scriptis Longini, Notis, Indici-
bus, & Variis Lectionibus. Le
nom de l'Éditeur n'est nulle part.
Il a revu le Texte avec soin. Il
s'est servi de la Traduction de
Tollius, en retranchant un peu
de ses superfluités. Il a mis au
bas des pages un choix de cour-
tes Notes très-utiles, auxquelles
il a mêlé les siennes ; & l'on

souvent le Sublime dans le Sublime, & peut-être se moqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois sur des passages, qui, bien que tres-sublimes, ne laissent pas d'être simples & naturels, & qui saisissent plutôt l'ame, qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque assurance pourtant que ces Messieurs ayent de la netteré de leurs lumieres, je les prie de considerer que ce n'est pas ici l'ouvrage d'un Apprenti, que je leur offre; mais le chef-d'œuvre d'un des plus sçayans Critiques de l'antiquité. Que s'ils ne voyent pas la beauté de ces passages, cela peut aussi-tôt venir de la foiblesse de leur veüe, que du peu d'é-

R E M A R Q U E S.

trouve au commencement, en forme d'*Inscription lapidaire* gette Dédicace, qui me paroît bien tournée, & que son peu de longueur m'engage à rapporter ici. *Viris excellentissimis, amplissimis, optimarumque literarum laude florentissimis Dno. Henr. Newtono LL. D. à serenissima Magna Britannia Regina ad colossissimam Britannia Principem Legato, & Dno. Anton. Mariae Salvino, Gracarum Literarum in Academia Florentina Professori aureolum hunc Longini esse Ipsi libellum, opere industriae sua qualicumque denno perpolitum, in perpetuum sua erga illos observantia monumentum, quam humilissime D. D. C. Q. Edito.* Cette Edition d'Hudson fut réimprimée en 1718.

Cela n'empêcha pas, que six ans après (en 1724.) il n'en parût à Londres une *in-4^e*, par-

faitement belle sous ce titre : DIONYSII LONGINI de Sublimitate Commentarius, quem Nova Versione donavit, Notis illustravit & partim Manuscriptorum ope, partim conjectura emendavit (additis etiam omnibus ejusdem Auctoris Fragmentis) ZACHARIAS PEARCE. Cet Editeur me paroît, s'il m'est permis d'en juger, avoir beaucoup mieux réussi que tous ceux qui l'avoient précédé. Sa Traduction est simple, presque de mot à mot, & toute propre à donner l'intelligence du Texte. Il n'y a guères de Notes qui ne soient nécessaires. Elles sont instructives & courtes; & j'en fais assez souvent usage dans les Remarques sur le Traité du Sublime, & dans celles sur la Traduction de M. Despréaux. Les Editions multipliées du Longin de M. Pearce, en font l'éloge. La seconde,

clat dont ils brillent. Au pis aller, je leur conseille d'en accuser la traduction, puisqu'il n'est que trop vrai que je n'ai ni atteint, ni pu atteindre à la perfection de ces excellens Originaux; & je leur déclare par avance, que s'il y a quelques défauts, ils ne sçauroient venir que de moi.

(18.) Il ne reste plus, pour finir cette Préface, que de dire ce que Longin entend par

R E M A R Q U E S.

que je n'ai point vuë, est de Londres 1732. Les Notes y sont augmentées & mieux rangées que dans la première. Il s'en fit encore une troisième à Londres en 1743. in-8°. Elle est très-bien exécutée, & paroit sous forme à la seconde. Du moins n'annonce-t-elle rien de nouveau. C'est celle dont je me sers.

Enfin en 1733. parut encore à Venise in-4°. une autre Edition de Longin à quatre colonnes, dont le titre est: DIONYSII LONGINI de Sublimi Libellus Græce conscriptus, Latino, Italico & Gallico sermone redditus, additis Adnotationibus. Le Texte avec la Version & les Notes Latines, sont précisément la même chose que dans l'Edition d'Hudson de 1710. La Version Française est celle de M. Despreaux avec ses Remarques, & celles de M. Dacier, de M. Barvin & de Tollus. La Traduction Italienne est de M. l'Abbé Anton-Francesco Gori, Professeur à Florence, & Disciple du célèbre Anton Maria Salvini. Cette Traduction, faite sous les yeux de ce savant Abbé, soumise deux fois à la critique, & sur laquelle l'Au-

teur a consulté tout ce qu'il y a de gens habiles à Florence, ne me paroît pas faire moins d'honneur à Longin, que celle de M. Despreaux. Les Italiens en ont une autre plus ancienne, dont l'Auteur s'appelle Pinelli. Je ne la connois que par ce que M. l'Abbé Gori la nomme quelque part dans ses Notes marginales.

(18.) Il ne reste plus, &c.] M. Le Febvre & notre Auteur, sont les seuls de tous les Interprètes & Commentateurs de Longin, qui croient que le Rhéteur a voulu traiter d'autre chose que de ce que les Maîtres de l'Eloquence appellent ordinairement le *Stile Sublime*, le *Genre Sublime d'Eloquence*. Je crois cependant qu'en faisant attention, soit à la description que Longin fait du Sublime, soit à tout ce que son *Traité* renferme, on pensera que son dessein étoit plutôt de parler de ce qui fait la souveraine perfection de ce *Genre d'Eloquence*, que je viens de nommer; que de ce que nous appellons spécialement le *Sublime*. Chose dont peut-être les Anciens

Sublime, Car comme il écrit de cette matiere après Cecilius, qui avoit presque employé tout son livre à montrer ce que c'est que Sublime; il n'a pas crû devoir rebattre une chose qui n'avoit esté déjà que trop discutée par un autre. Il faut donc sçavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le stile sublime: mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui frappe dans le dis-

R E M A R Q U E S.

n'ont jamais eu la moindre idée. Quoiqu'il en soit, le *Traité de Longin* ne laisse pas d'être utile; & c'est parce qu'il est réellement utile, que nous devons regretter la perte de celui de *Cécilius*. Cet Auteur ayant mis tous ses soins à bien déterminer ce que c'étoit que l'espèce de Sublime, dont il vouloit parler; les lumières que nous y possédions, nous feroient voir plus clair dans *Longin*, & le sauroient apparemment des reproches, qu'il me semble que l'on peut lui faire, avec assés de justice, d'être trop vague & trop confus.

M. Le Febvre, dans une *Dissertation*, qui sert de première Préface à son *Edition de Longin*, & dont le titre est: *Utrum idem argumentum ab Hermogene & Longino tractatum fuerit*; examine si le *Grand*, dont *Hermogene* traite, est la même chose que le Sublime, dont *Longin* se propose de donner des préceptes. Il fait voir que le *Grand* & le Sublime sont deux choses différentes, & prétend que ce n'est point du genre Sublime d'*Éloquence*, qu'il s'agit dans *Longin*. Ce

que M. Le Febvre dit sur la distinction du *Grand* & du Sublime, est si plein d'esprit & si bien écrit en Latin, qu'on ne sera pas fâché de le voir ici, dans ses propres termes, auxquels il seroit bien difficile de conserver toute leur beauté dans une Traduction. *Si quid Magnus esse dixeris & Copiosum, non statim idem Sublime aut Summum esse dixeris: Magnitudo gradus est ad Sublimitatem; Ab illa ascensus datur, ab hac non potest; cumque post Sublimitatem nihil sit, quo se attollas animus, in ea flectat necesse est: & quidquid ad Summum venit, quo crescat non habet. Magnitudinem ipsam quasi corpus, Sublimitatem quasi animam, seu spiritum, dicere possis. Quanto supra vulgarem virtutem Heroica praestantia sese evertit, tanto & supra Magnitudinem evahit Sublimitas. Magnitudo absque Sublimitate esse potest, Sublimitas sine Magnitudine nunquam erit. Illa quidem mater est, ex pulchra & nobilis, & generosa, sed matre pulchra filia pulchrior, sed matre forti filia fortior: illam, quo post se tanto reliquit intervallo,*

cours, & qui fait qu'un Ouvrage enleve, ravit, transporte. Le stile sublime veut toujours de grands mots; mais le Sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut estre dans le stile Sublime, & n'estre pourtant pas Sublime; c'est-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant. Par

R E M A R Q U E S.

quanto tertium Genus (dicendi) cetera relinquebat. Denique Magnitudo mediocritas est, si cum Sublimitate comparatur. Vin' tu etiam imaginem aliquam addi? nam jam tempus est, & mutari orationis colorem haud abs re fuerit: mas tibi geretur. Cum igitur Magnitudinem seu A'dignitatem consideramus, sane aliquid egregie prestans in animo habemus; sed equabile tamen, ut Ithrum, Gangem, Nilum, aut, si majoris, late fufum incendium. At ubi Sublimitatem contemplamur ipsam, tunc inaequales procellas, irati fremitum maris, & tremantes verberare ripas, ac rapta in terras, praecipiti turbine fulmina cernimus. Quid, quod illa *Y'us* (Sublimis) definitio, quae apud Longinum est, tertio Generi (dicendi) non convenit, quae tamen utrique communis esse debeas, si Sublimitatem Rhetoris nostri eandem esse velis cum Magnitudine Hermogenis? Avec quelque netteté que cet ingénieux Ecrivain établisse sa différence très-réelle du Grand & du Sublime; je n'y vois point ce que nous appellons aujourd'hui de ce dernier nom. Je n'y trouve que ce que j'ai dit, que l'on pouvoit

voir dans Longin, c'est à dire, le Genre Sublime d'Eloquence & son souverain degré de perfection. C'est de la première de ces deux choses qu'Hermogène a traité; c'est le chemin pour arriver à la seconde, que Longin a voulu nous montrer. Ces deux Rhéteurs traitent donc la même matière, quant au fonds. Mais ils la regardent sous deux points de vue différens; & par-là M. Le Fevre a pu conclure que le Grand de l'un n'étoit pas le Sublime de l'autre: d'autant plus qu'Hermogène n'emploie jamais le terme, qui signifie Sublime, quoique Longin ne fasse pas difficulté de se servir en quelques endroits de plusieurs des termes, qui dans Hermogène, designent la matière, dont il traite. Ce qui me persuade que cette matière est la même dans le fonds, c'est la conformité qui se trouve entre ces deux Rhéteurs touchant les Sources, soit du Grand, soit du Sublime. C'est ce que je vais laisser expliquer au plus habile, & je le dirois volontiers à l'unique Rhéteur de ces derniers tems. Je veux parler de M. Gibert, qui, comme on va voir, est bien éloigné d'admettre la distinction de M.

exemple, *Le souverain arbitre de la nature d'une seule parole forma la lumière.* Voilà qui est dans le stile sublime: cela n'est pas néanmoins Sublime; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aisément trouver. Mais, *Dieu dit: Quo la lumière se fasse, & la lumière se fit;* ce tour extraordinaire d'expression, qui marque si bien l'obéissance de la

R E M A R Q U E S.

Le Feuvre; &c qui, dans ses *JUGEMENTS des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique*, T. I. pag. 246. & suiv. rend ainsi compte des raisons de l'Adversaire, que M. Le Feuvre combattait. HERMOGENE, dit Chateaubeau (dans une Lettre à Gabriel de Petra) fait dépendre le Grand de ce qu'il peut y avoir de Grave dans le discours, ou de Dur, ou de Véhément; ou de Brillant, ou de Fort & de Vigoureux, ou de Périodique. Le Grave vient de la noblesse du sujet, quand on en parle dignement; ce qu'il y a de Dur, vient des justes reproches adressés aux personnes constantes en dignité; le Véhément consiste dans des reproches, qu'on fait à des personnes de moindre considération; le Brillant résulte des discours avantageux, qu'on tient de soi à propos; le Fort vient d'une heureuse chaleur qui anime & mêle ensemble ces trois derniers caractères; le Périodique consiste dans le tour des paroles. On ajoute le Beau, qui demande de l'étendue & de la symétrie; & le Vif, qui corrige la lenteur du Périodique. LONGIN reconnoît cinq Sources du Grand; l'Élévation de la Pensée, le Pathétique,

l'Extraordinaire dans les Figures, la Noblesse de la Diction, & l'Arrangement des Paroles. On en peut soutenir, comme Chateaubeau, que le Grave a rapport à la Noblesse des Pensées; que le Dur, le Véhément, le Brillant & le Vif, se rapportent au Pathétique; que le Beau comprend la Diction & les Figures; que le Périodique revient à la Circonduction & à l'Arrangement des Paroles. On peut donc croire, qu'Hermogène & Longin sont d'accord. En effet, deux raisons me persuadent que le Grand, dont Hermogène parle, est le Sublime dont parle Longin. La première est que, selon l'un & l'autre, l'Arrangement des Paroles, les Figures, la Diction, le Pathétique & la Pensée sont les Sources du Grand & du Sublime. La seconde, que l'un & l'autre donnent les mêmes exemples, tirez sur tout de Démosthène, pour y faire remarquer les mêmes beautés. L'un & l'autre citent, à cet effet, le Serment de cet Orateur, ses Images, ses Métaphores, ses Mouvements & ses Figures. (Voyez Hermogène, Lib. I. De Form. C. IX. pp. 309. 394. 544. 545.) M. Tullius est de cet avis, & re-

Créature aux ordres du Créateur, (19) est véritablement Sublime, & a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par Sublime, dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant, & comme je l'ai traduit, le Merveilleux dans le discours.

(20) J'ai rapporté ces paroles de la Genèse, comme l'expression la plus propre à mettre (21) ma pensée en son jour, & je m'en suis servi d'autant plus volontiers, que cette expression est citée avec éloge (22) par Longin même, qui au milieu des tenebres du Paganisme, n'a pas laissé de reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais, que dirons-nous (23) d'un des plus sça-

R E M A R Q U E S.

marque même que sur cette matière, Hermogène est plus exact & plus juste. Ce Rbeteur du I. Livre des Idées (C. II. p. 244.) pose pour principe, que tout discours dépend de l'Invention, (il falloit dire avec Hermogène de la Pensée) de la Disposition ou de la Méthode, & de l'Elocution; mais que l'Elocution a quatre parties: les Figures, les Membres, l'Arrangement des Mots; & l'Harmonie, qui résulte de ces deux dernières parties. M. Tollius trouve qu'il ne manque rien à cette division, parce que l'Invention comprend les Pensées & le Pathétique. Au lieu que dans la division, que Longin donne des Sources du Grand, il n'est parlé ni de la Disposition, ni des Membres, ni des Chutes, & de l'Harmonie, toutes choses que cet Auteur regarde

néanmoins dans la suite de son Ouvrage, comme capables de produire le Grand. Ce qui fait dire à M. Tollius, que la division que fait Longin des Sources du Sublime, n'est pas assez exacte.

(19) est véritablement Sublime,] Voirs la X. Réflexion Critique. Elle est sur ce passage de Longin. BROSS.

(20) J'ai rapporté ces paroles de la Genèse, &c.] Toute cette Subjon fut ajoutée par l'Auteur à sa Préface, dans l'Edition de 1683. qui fut la troisième de ce Traité du Sublime. BROSS.

(21) CHANG, ma pensée en son jour,] Dans l'Edition de 1701. il y a: ma pensée en jour.

(22) par Longin même,] Chapitre VII. BROSS.

(23) d'un des plus sçavans Hommes] M. Huet, alors sous-Pré-

vans Hommes de nostre siècle (24) qui éclairé des lumieres del'Evangile, ne s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit, (25) qui a osé, dis-je, avancer (26) dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que Longin s'estoit trompé lorsqu'il avoit cru que ces paroles estoient sublimés ? J'ai la satisfaction au moins que (27) des personnes, non moins considérables par leur pieté que par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du livre de la Genese, n'ont pas esté (28) de l'avis de ce sçavant Homme ; & (29) dans leur Preface, entre plusieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'est l'Esprit saint qui a dicté ce Livre, ont allegué le passage de Longin, pour montrer combien les Chrestiens doivent estre persuadez d'une verité si claire, & qu'un Payen même a sentie par les seules lumieres de la raison.

R E M A R Q U E S.

seigneur de Montaigneur le Dap-
phin, & ensuite Evêque d'A-
vranches. BROSS.

CHANG. d'un des plus sçavans
hommes de nostre siècle,] EDITION
de 1683. d'un Sçavant de ce sie-
cle.

(24) CHANG, qui éclairé]
Ibid. qui quoi qu'éclairé.

(25) CHANG, qui a osé,] Le
qui manque dans les Editions qui
précèdent celle de 1713.

(26) dans un Livre qu'il a
fait &c.] Demonstration Evangelique

es : Propos. IV. Cap. II. N. 13.
BROSS.

(27) des personnes, non moins
considérables &c.] MM. de Port-
Royal, & sur tout M. Le Maître
de Saci, BROSS.

(28) CHANG. de l'avis de ce
sçavant Homme ; &c.] EDITION
de 1683; de l'avis de ce Sçavant ;
&c.

(29) dans leur Preface,] Voyez,
Tome III. la Remarque 18. sur la
Lett. de M. Huet à M. de Monsau-
sier.

(30) Au reste, dans le temps qu'on travailloit à cette dernière édition de mon Livre, Monsieur Dacier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes tres-sçavantes qu'il a faites sur Longin, où il a cherché de nouveaux sens, inconnus jusques ici aux interpretes. J'en ai suivi quelques-unes ; mais comme dans celles où je ne suis pas de son sentiment, je puis m'estre trompé, il est bon d'en faire les Lecteurs juges. C'est dans cette vûe que (31) je les ai mises à la suite de mes Remarques ; Monsieur Dacier n'estant pas seulement un homme de tres-grande érudition, & d'une critique tres-fine, mais d'une politesse d'autant plus estimable, qu'elle accompagne rarement un grand sçavoir. Il a esté disciple du celebre Monsieur le Fèvre, pere (32) de cette sçavante fille à qui nous devons (33) la pre-

R E M A R Q U E S.

(30) *Au reste, dans le temps qu'on travailloit &c.*] L'Auteur ajouta encore cette autre Section, à cette Préface, dans l'Edition de 1683. Bross.

(31) *je les ai-mises à la suite de mes Remarques ;*] M. Despréaux avoit fait imprimer ses Remarques, celles de M. Dacier & celles de M. Boivin séparément, à la suite de sa Traduction. Dans l'Edition de Genève, M. Brossette les avoit rangées avec les Notes Françoises de Tullius, au bas des pages du *Traité*

du Sublime ; en quoi tous les autres Editeurs l'ont imité. J'ai dit, dans l'*Avertissement* des neuf premières *Réflexions Critiques*, pourquoi j'en userois autrement.

(32) *de cette sçavante fille*] Mademoiselle Le Febvre, depuis Madame Dacier.

(33) *la premiere traduction &c.*] Nous en avions déjà deux. La plus connue est en Vers, & de Remi Belleau, qui la fit imprimer in-12, à Paris chés André VVéchet, en 1556.

miere traduction qui ait encore paru d'Anacréon en François; & qui travaille maintenant à nous faire voir Aristophane, Sophocle & Euripide en la même langue.

(34) J'ai laissé dans toutes mes autres éditions cette Preface, telle qu'elle estoit lorsque je la fis imprimer pour la premiere fois, il y a plus de vingt ans, & je n'y ai rien ajouté. Mais aujourd'hui, comme j'en revois les épreuves, & que je les allois renvoyer à l'Imprimeur, il m'a paru qu'il ne seroit peut-estre pas mauvais, pour mieux faire connoître ce que Longin entend par ce mot de Sublime, de joindre encore ici au passage que j'ay rapporté de la Bible, quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'est présenté assés heureusement à ma memoire. Il est tiré de l'Horace de (35) Monsieur Corneille. Dans cette Tragédie, dont les trois premiers Actes sont, à mon avis, le chef-d'œuvre de cet illustre Ecrivain, une femme qui avoit esté presente au combat des trois Horaces, mais qui s'estoit retirée un peu trop-tost, & n'avoit pas vu la fin, vient mal à propos annoncer au vieil Horace leur pere, que deux de ses fils ont esté tués, & que le troisieme, ne

R E M A R Q U E S.

(34) J'ai laissé dans toutes mes autres éditions &c.] Ceci, jusqu'à la fin de la Preface, fut ajouté par l'Auteur dans l'Édition de 1701. BROSS.
(35) CHANG. de Monsieur Corneille.] ÉDITION de 1701. de Monsieur de Corneille.

se voyant plus en état de résister, s'est enfui. Alors, ce vieux Romain possédé de l'amour de sa patrie sans s'amuser à pleurer la perte de ses deux Fils, morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a, dit-il, par une si lâche action imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace: & leur Sœur qui étoit là présente, lui ayant dit, *Que voulez-vous qu'il fît contre trois ?* Il répond brusquement, *Qu'il mourût.* Voilà de fort petites paroles. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur heroïque qui est renfermée dans ce mot *Qu'il mourût*, qui est d'autant plus sublime qu'il est simple & naturel, & que par là on voit que c'est du fond du cœur que parle ce vieux Heros, & dans les transports d'une colere vraiment Romaine. De fait, la chose auroit beaucoup perdu de sa force si au lieu de *Qu'il mourût*, il avoit dit, *Qu'il suivist l'exemple de ses deux freres*, ou, *Qu'il sacrifiait sa vie à l'interest & à la gloire de son pays.* Ainsi, c'est la simplicité même de ce mot qui en fait la grandeur. Ce sont là de ces choses que Longin appelle Sublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vécu du tems de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit sa bouche au commencement de la mort de Pompée pour exagérer les vaines circonstances d'une déroute qu'il n'a point vue.



A D D I T I O N S

A L A P R E F A C E.

LE but principal de ces Additions est de rassembler ici, pour la plus grande commodité des Lecteurs, ce qu'on a pensé touchant le Sublime plusieurs de nos Ecrivains, dont quelques-uns même sont très-célèbres. Voudroit-on exiger que je marquasse en quoi chacun me semble avoir atteint le but, en quoi chacun me paroît s'en être écarté? J'évite une longueur qui ne manqueroit pas de devenir à charge; & je sens qu'à disserter sans cesse, je commencerois par m'ennuyer moi-même, pour ennuyer ensuite le plus grand nombre de ceux qui liront ceci. Je vais offrir une abondante matière à leurs réflexions. C'en est assez pour moi, qui, malgré mon penchant à dire librement ce que je pense, ne crains cependant rien tant que d'être accusé de tyranniser les pensées des autres. S'il est quelque chose sur quoi l'on doive laisser une pleine liberté, c'est principalement le Sublime. Il frappe, enlève, ravit, transporte; & l'Impression est son juge. Mais cette Impression, pour être faite, demande un certain rapport entre ce qui doit la produire & l'Âme, qui la doit recevoir. Ce rapport est-il quelque chose d'uniforme chés tous les Hommes? & ce qui fait sur quelques-uns l'effet du Sublime, le fait-il également sur tous les autres? Le Sublime est donc une affaire, non de pur sentiment, mais de pure sensation spirituelle. Qu'on me permette cette Expression; elle rend ma pensée, & montre clairement pour quoi j'ai dû laisser mes Lecteurs maîtres absolus de leurs idées sur la nature du Sublime.

Longin s'est contenté de le décrire par ses effets, &

l'on a vu plus haut M. Despréaux marcher, dans sa Préface, sur les traces de son Auteur. Dans sa XII. Réflexion Critique, il s'est hasardé de donner une Définition du Sublime, laquelle n'est pourtant au fonds, qu'une autre sorte de Description. Qu'il me soit permis de la rappeler ici.

Défini-
tion du
Sublime
par M.
Des-
préaux.

LE SUBLIME est une certaine force de Discours propre à élever & à ravir l'Ame, & qui provient ou de la grandeur de la pensée & de la noblesse du sentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expression, c'est-à-dire, d'une de ces choses regardées séparément, ou ce qui fait le parfait *Sublime*, de ces trois choses jointes ensemble.

QUOIQUE M. Despréaux paroisse n'admettre que trois Sources du Sublime, il est aisé de retrouver dans sa Définition, (1) les cinq Sources indiquées par Longin. La grandeur de la Pensée, & la noblesse du Sentiment, dont M. Despréaux semble ne faire qu'une seule Source du Sublime, sont deux choses très-distinctes, dont la première n'est autre, que ce que Longin appelle l'Élévation de la Pensée; & la seconde peut rentrer dans le Pathétique. La magnificence des paroles & la Noblesse de la diction sont aussi la même chose. C'est la troisième Source du Sublime. Les deux autres, l'Extraordinaire dans les Figures, & l'Arrangement des paroles se retrouvent dans ce que M. Despréaux appelle le Tour harmonieux, vif & animé de l'Expression. Notre Auteur n'a donc effectivement dit, que ce que Longin avoit dit avant lui.

Cherchons quelque chose de plus neuf dans le Dis-

R E M A R Q U E S.

(1) les cinq Sources indiquées Rem. 18. vers la fin; & ci-après par Longin,] Voici ci dev. PARF. le Traité du Sublime, CHAP. VI.

COURS

A LA PREFACE. 33

ÉTOURS sur la Poësie en general , & sur l'Ode en particulier , où M. DE LA MOTTE s'est trouvé conduit par son sujet même à traiter du Sublime , auquel l'Ode doit tendre d'une manière encore plus particulière que toute autre espèce de grande Poësie. (2) Voici donc ce qu'il dit.

I. JE ne sçais si la nature du *Sublime* est encore bien éclaircie. Il me semble, que jusqu'à présent, on en a plutôt donné des exemples que des définitions. Il est néanmoins important d'en fixer l'idée ; car les exemples ne sont que des moyens de comparaison sujets à mille erreurs ; au lieu que les définitions sont juger des choses par un principe invariable, sans avoir recours à des analogies toujours tres-imparfaites. J'oserai donc exposer là-dessus ma conjecture, qui ne peut être qu'utile, quand elle ne feroit qu'exciter quelqu'un à en trouver le faux, & à lui opposer la vérité. Je crois que LE SUBLIME n'est autre chose que le Vrai & le Nouveau réunis dans une grande Idée, exprimés avec élégance & précision.

Défini-
tion du
Sublime
par M. de
La Motte.

II. J'entens par le *Vrai*, une *Vérité positive*, comme dans ces paroles de MOYSE : Dieu dit que la lumière se fasse, & la lumière se fit ; ou seulement une *Vérité de convenance & d'imitation*, comme dans ce sentiment d'AJAX.

Grand Dieu , rend-nous le jour , & combats contre nous ; où sur le caractère de ce Guerrier une fois connu, on voit qu'il a dû penser ce qu'*Homere* lui fait dire. J'entens par le *Nouveau*, la nouveauté des choses en elles-mêmes, ou du moins celle de la manière de les

REMARKES.

(2) Voici donc ce qu'il dit.] voir plus commodément. J'en J'ai divisé par Nombres ce qu'on usera de même pour les autres Morceaux, dont ces Additions seront composées.

Tome IV.

C

Défini- tion du *Sublime* par M. de La Motte. ordonner & de les dire. J'entens enfin par *grande idée* les pensées qui étonnent l'esprit, ou qui flattent l'orgueil humain. J'ajoute l'*élégance* & la *brièveté*, sans lesquelles tout cet assemblage manqueroit encore son effet : mais en les y joignant, où rassemblera-t-on ces trois qualités que je viens de dire, qu'on n'y sente aussi-tôt le *Sublime* ? Et au contraire, où le sentira-t-on si quelqu'une de ces qualités manque ?

III. Tout le monde convient aujourd'hui que sans le *Vrai*, il ne peut y avoir de solide beauté, ni par conséquent de *Sublime*. On peut bien séduire quelquefois sans lui ; mais l'illusion se dissipe bien-tôt, & l'on traite de *puérile*, ce que l'on avoit d'abord trouvé *grand*. Les *Pointes* & les *jeux de mots* qui avoient été inventés pour suppléer au défaut du *Vrai*, ont cessé de plaire dès qu'il a reparu. Il a réuni tous les goûts, ceux mêmes qui ne le connoissent pas le demandent, & n'applaudissent qu'à ce qu'ils prennent pour lui.

IV. La *Nouveauté* n'est pas moins nécessaire au *Sublime* ; car il est de son essence de faire une impression vive sur les esprits, & de les frapper d'admiration. Le moyen sans nouveauté de produire ces grands effets ? Ce qui est familier à l'esprit, n'y sauroit faire qu'une impression languissante. Il est vrai qu'en remontant aux tems & aux circonstances, où une chose sublime a été dite, on reconnoît bien qu'elle a dû étonner alors ; & on l'admire soi-même, en la regardant dans son origine ; mais l'imitateur qui la répète, ne peut plus que surprendre l'estime de ceux qui l'ignorent, & qui prennent sa mémoire pour du génie.... Qu'on ne dise pas qu'il n'y a plus de *Pensées nouvelles*, & que depuis que l'on pense, l'Esprit humain a imaginé tout ce qui se peut dire.... Nos *Pensées* quoiqu'elles roulent toutes sur des *Idees* qui nous sont communes, peuvent cependant par leurs circonstances, leur tour & leur application particulière, avoir à l'infini quelque chose d'original.

V. Les grandes Idées sont encore essentielles au Sublime ; car ce n'est pas assez qu'il plaise, il doit élever l'Esprit, & c'est précisément cet effet qui le caractérise. Il faut donc de grands objets & des sentimens extraordinaires. La description d'un hameau peut bien plaire par la naïveté & la grace ; mais NEPTUNE calmant d'un mot les flots irrités, JUPITER faisant trembler les Dieux d'un clin d'œil ; ce n'est qu'à de pareilles Images qu'il appartient d'étonner & d'élever l'imagination. Pour les sentimens, on peut bien être touché des plus foibles & de ceux qui nous sont les plus familiers ; mais nous n'admirons que ceux qui sont au dessus des foiblesses communes ; & qui par une certaine grandeur d'ame qu'ils nous communiquent, augmentent en nous l'idée de notre propre excellence.

Défini-
tion du
Sublime
par M. de
La Motte.

VI. Au reste, comme je l'ai dit, c'est à l'élégance & à la Précision à mettre le Sublime dans tout son jour. C'est même quelquefois la brièveté qui fait la plus grande force des traits qui passent pour merveilleux ; & il ne faut au contraire qu'un mot superflu pour énerver la pensée la plus vive & la dégrader du SUBLIME.

M. DE LA MOTTE n'entend, comme on le voit par Précision que la brièveté du stile. L'Idée, comprise sous ce terme a bien plus d'étendue. En s'exprimant en très-peu de mots, on est court sans difficulté ; mais on n'est pas toujours précis. Pour que l'expression d'une Image ou d'un Sentiment soit précise, il faut non seulement qu'il ne s'y trouve aucun terme superflu ; mais encore que tous les termes, qui la composent, soient les plus propres à produire par leur union l'effet, qui, dans l'intention de celui qui parle, doit nécessairement être produit, par cette Image, ou par ce Sentiment. Sans cela point de Précision, & sans Précision point de Sublime. Quant à l'Elégance, que M. de La Motte demande encore

dans le Sublime, comme il n'a pas pris soin de nous apprendre ce qu'il entendoit par Elégance ; il me paroît impossible de deviner sa pensée. Le Sublime consiste souvent dans un seul mot, QU'IL MOURUT. Le Vrai de convenance & d'imitation, le Nouveau paroissent dans cette parole du Vieil Horace, l'Expression est absolument précise. Est-elle élégante ? L'Elégance renferme, dans son idée, une sorte d'ornement quel qu'il soit. Elle n'est point incompatible avec la Simplicité, qui peut être ornée jusqu'à certain point ; mais qui n'a pas toujours besoin de l'être pour être agréable, & moins encore pour être grande. La Simplicité toute nue de l'Expression, rend le Sublime de l'Idee & du Sentiment dans QU'IL MOURUT ! C'est ce qu'elle fait aussi dans le MOI de Médée, & dans ce Monosyllabe Roi de la Tragédie de Nicomède. Je dis plus. Quand la beauté de l'Elocution fait devenir Sublime ce qui n'étoit en soi-même que Noble ou Grand ; est-ce par l'Elégance que cela se fait ou par la Noblesse, la Richesse, la Magnificence de l'Expression ? Ces trois termes offrent des idées d'Ornements d'un genre fort supérieur à ceux que l'on comprend dans l'idée de l'Elégance.

Mais c'est assez nous arrêter avec M. de La Motte. Il est tems qu'il cède la place à l'Auteur, qui le doit suivre ici. M. Silvain, Avocat en Parlement fit imprimer à Paris en 1732. un Ouvrage, composé dès 1708. & dont le titre est : TRAITE' DU SUBLIME à Monsieur DESPRE'AUX, &c. Il est en trois Livres. Dans le premier on fait voir ce que c'est que le Sublime & ses différentes especes. Dans le second on examine les choses dans lesquelles le Sublime ne consiste pas, & dans lesquelles plusieurs le font consister. Dans le troisieme enfin on montre les méprises de Longin sur le sujet du Sublime. Quel doit être le Stile du Sublime. S'il y a un Art du Sublime. Et les raisons pourquoi le Sublime est si rare. Cette division n'annonce rien qui ne soit digne d'attention ; & cependant l'Ouvrage eut peu de succès dans son tems,

Ça n'est pas aujourd'hui plus connu que son Auteur. Il renferme pourtant de fort bonnes choses, mais le nombre des médiocres est fort supérieur, & celui des mauvaises n'est pas petit. (3) Aliter non fit, Avite, liber. Quoiqu'il en soit, je ne laisserai pas de faire un grand usage des réflexions de M. Silvain, dans les Remarques, dont j'accompagnerai le Traité du Sublime de Longin. Le bon, le mauvais, le médiocre, tout concourt également au but, que je me propose. Tout peut instruire les jeunes gens & fournir aux autres Lecteurs l'occasion de réfléchir. Je vais donc commencer par copier ici le II. Chapitre du I. Livre du Traité de M. Silvain. Laissons-le parler lui-même.

I. JE serois assez du sentiment de *Cecilius*. (4) On le blâme de s'être appliqué uniquement à faire connoître le *Sublime*, comme si, dit-on, c'étoit un point fort igno-^{tion & division du Subli-}me, & qu'on ne sçût pas naturellement ce que c'est. On croit qu'il en est du *Sublime* comme des premiers principes, & de ces choses évidentes par elles-mêmes, que l'on sent, & qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer. Mais si cela étoit, toutes les personnes raisonnables auroient une idée fixe & juste du *Sublime*. Cependant les doutes de *la Bruyère* & de plusieurs autres, qui n'ont pu le définir, font bien voir que c'est une chose très obscure & très inconnue.

(5) De dire, comme *Longin*, que c'est ce qui enlève, qui transporte, qui entraîne, c'est faire un éloge & tout cela ne le caractérise point & ne sert point à le distinguer des autres especes du discours qui ont

R E M A R Q U E S.

(3) Aliter &c.] *Martial*, Liv. *Cecilius* les reproches, dont il s'agit ici.

(4) On le blâme &c.] C'est (5) De dire, comme *Longin*, *Longin*, qui, Chapitre I. fait à &c.] Chap. I.

Défini-
tion &
division
du Subli-
me, par
M. Sil-
vain.

ces qualités communes avec le *Sublime* ; car un raisonnement vif & pressant, un récit animé, & une passion bien touchée, transportent & entraînent. Il est donc absolument nécessaire de faire connoître la nature & les qualités particulières du *Sublime* ; & c'est à mon gré tout ce qu'il y a à faire sur cette matière. (6) Car ce que l'on dit, que dans les *Traité*s, le principal est d'enseigner les moyens de parvenir à ce qu'on traite, ne regarde que les choses qui se peuvent acquérir par l'art & par l'étude. Mais à l'égard de celles qui doivent tout à la nature, & qui en dépendent uniquement, tout consiste à les bien faire entendre. Le *Sublime* est de cette sorte. Voici donc quelle en est, si je ne me trompe, la vraie nature, & la juste idée.

Le *SUBLIME* est un discours d'un tour extraordinaire, qui par les plus nobles Images, & par les plus grands Sentimens, dont il fait sentir toute la noblesse par ce tour même d'expression, élève l'ame au dessus de ses idées ordinaires de grandeur, & qui la portant tout-à-coup avec admiration à ce qu'il y a de plus élevé dans la nature, la ravit & lui donne une haute idée d'elle-même.

II. Je dis que c'est un discours, pour distinguer ce *Sublime* de celui des *Mœurs* qui est tout entier dans les vertus, dans les actions Heroïques, dans les plus nobles mouvemens du cœur considérés en eux-mêmes. Il est vrai que ces vertus & ces actions se trouvent souvent décrites dans des *Histoires* & dans d'autres écrits : mais alors, c'est un simple récit, & ce n'est pas le discours qui touche & que l'on regarde ; ce sont les vertus & les actions mêmes. Cela est si vrai, que de quelque différente manière qu'elles soient racontées, pourvu que ce soit fidelement & net-

R E M A R Q U E S.

(6) Car ce que l'on dit, que &c.] Longin, Chap. I.

tement, le *Sublime des Mœurs* subside; au lieu que le *Sublime dans le Discours*, dépend indivisiblement du discours même; de sorte que si vous le changez, & que vous y donniez un tour différent de celui qui est propre au *Sublime*, le *Sublime* se perd, bien que les choses se voyent encore dans l'expression nouvelle. Ce n'est pas que le *Sublime* soit dans les *Paroles* seules. Comment cela pourroit-il être, puisque les *Paroles* n'étant que l'image des *Pensées* & des *Sentimens*, la vraie élévation du Discours ne peut venir proprement que de celle des choses qui y sont exprimées? Mais le *Sublime* est tout à la fois & dans les *Choses*, & dans les *Paroles* choisies & tournées d'une certaine manière.

Défini-
tion &
division
du Subli-
me, par
M. Sil-
vain.

III. Je dis en second lieu que le *SUBLIME* est un Discours d'un tour extraordinaire; & j'entens par là, un tour vif & animé, mais d'une vivacité singulière & propre à cette espèce de discours. Tout le monde sçait que les réflexions & les jugemens de l'Esprit, ont un langage naturel, paisible, & tout uni. Au contraire les mouvemens du Cœur & de l'Ame s'expriment d'un air vif & animé, qui est l'image de ces mouvemens. Ainsi les Prophètes, les Oracles & les Poètes parlent le plus souvent d'un air fort vif, & ils donnent, pour l'ordinaire, de la vie & de l'ardeur à tout ce qu'ils disent, parce qu'ils sont animés & agités. Les Figures ont aussi un tour vif, parce qu'elles ne sont autre chose que l'expression de certains mouvemens de l'Ame. Il en est de même du *Sublime*; le tour en est vif & animé, mais d'une vivacité qui lui est propre. Or, pour montrer que ce tour extraordinaire est essentiel au *Sublime*, je demanderai pourquoi ce trait: Dieu dit que la lumière se fasse, & la lumière fut faite, est *Sublime*; & que celui-ci: Le souverain arbitre de la nature, d'une seule parole a formé la lumière, n'est pas *Sublime*, quoiqu'au fond, ils disent tous deux la même chose? C'est par-

Défini- ce que ce dernier ne contient qu'un récit tout pur, tion & tout uni, & sans mouvement. Mais *Moïse* a un *tour* division du Subli- *visif, animé, extraordinaire*; il ne conte pas, il peint me, par la chose aux yeux, & en fait une image si vive, qu'on y voit tout à coup & l'action divine, & la vitesse M. Sil- de l'action, si rapide, qu'au moment même où le Sei- vain, gneur dit: *Que la lumière se fasse*, la lumière se trouve faite. Voilà ce qui élève l'Ame avec admiration; voilà ce qui touche & ce qui entraîne; au lieu qu'on n'est point touché de l'autre exemple. Si quelqu'un disoit de lui-même: *On ne doit point me pleurer mourant pour mon pays*, personne ne seroit fort élevé ni fort ému de ce discours: mais que dans *Corneille*, *Horace* viennent à dire;

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays?

on est ravi, on est transporté à la vue de ce trait, qui étale si vivement toute la magnanimité de ce Héros. Mais d'où vient que de ces deux discours qui expriment le même sentiment, le dernier est *Sublime*, & que le premier ne l'est pas? Sinon de ce que l'un a le *tour visif & animé*, propre au *Sublime*, & que l'autre ne l'a pas; d'où il s'ensuit que le *Sublime*, pour faire son effet, ou plutôt pour être *Sublime*, doit avoir un *tour extraordinaire* tel que je viens de l'expliquer....

IV. J'ajoute que ce *Sublime* doit élever l'Ame, & c'est ce que je m' imagine qu'on sentira d'abord. Tout Discours étant destiné à faire quelque impression dans l'esprit, & le *Sublime*, selon l'idée même que ce mot présente, n'étant pas fait sans doute pour émouvoir les passions, pour instruire ni pour convaincre la raison, il est clair qu'il ne lui reste plus que d'élever l'Ame. Et de vrai, l'effet de chaque chose est proportionné à sa nature, & l'effet naturel de ce qu'il y a de plus grand dans le monde, étant certainement d'attirer à soi nos esprits, & par conséquent de les élever; il s'ensuit que le *Sublime* qui met

vivement ces grands objets devant les yeux doit nécessairement & infailliblement élever l'ame.

V. Il ne suffit pourtant pas à un Discours pour être *Sublime* d'élever simplement nos ~~Ames~~. Il faut, comme le porte encore notre définition, qu'il les *élève au-dessus de nos idées ordinaires de grandeur*. Le terme de *Sublime*, qui marque tout ce qu'il y a de plus élevé, le montre sensiblement ; & on en peut tirer une autre preuve de la nature de l'Esprit Humain. Car l'Homme est grand & fait pour la grandeur. Non-seulement il la cherche par tout avec empressement, mais il l'apperçoit naturellement dans les objets spirituels & sensibles qui se présentent à lui. C'est ce que l'on peut remarquer dans les personnes les plus grossières. Il y en a peu qui ne saisissent d'abord, jusqu'à un certain point, ce qu'il y a de grand dans les choses qu'ils voyent, & dans celles dont on leur parle. Mais parce que, communément, les esprits sont médiocres, paresseux, & distraits par une infinité de soins, ils ne voyent ordinairement, dans les plus grands objets, qu'une grandeur médiocre, & proportionnée à leurs lumières ou à leur attention. Cette grandeur commune, à laquelle la plupart des Hommes s'arrêtent, ne les ravit point. Ils la voyent sans en être fort émus tant parce qu'ils y sont accoutumés, que par un effet secret de l'excellence de l'Esprit Humain trop élevé pour être fort frappé d'une médiocre grandeur. Mais lorsque dans ces mêmes objets où ils n'avoient apperçu qu'une grandeur commune, on vient à leur en montrer une extraordinaire ; qu'on la leur présente dans un point de vue avantageux, & d'une manière qui la peigne vivement à leurs yeux dans toute son étendue ; alors, ils sont ravis & transportés ; leurs Ames s'élèvent tout à coup à ce grand objet qui les frappe, & qui les attire par son éclat & par son excellence. Le *Sublime* dont le propre est d'élever nos esprits d'une manière proportionnée à sa nature, ne

Défini-
tion &
division
du Subli-
me, par
M. Sil-
vain.

Défini- seroit donc pas *Sublime* s'il ne les *élevoit* pas *au-dessus*
 tion & de leurs idées ordinaires de grandeur; d'où il s'en-
 division du Subli- fuit également, & qu'il n'y a que ce qui se trouve
 me, par de plus élevé de les plus grands objets, qui puisse
 M. Sil- être la matière du *Sublime*, & que cette partie de no-
 vau. tre définition est indubitable.

VI. Mais il n'y a pas moins de vérité dans ce qu'on ajoute que l'*Ame* ainsi élevée se porte à ces grands objets avec admiration. Cela n'a pas besoin de preuve. L'*Admiration* est l'effet naturel & inséparable de la vue des choses extraordinairement grandes, & par conséquent du *Sublime* qui doit en être la plus vive & la plus noble image. La surprise & l'étonnement peuvent naître de la nouveauté seule, même à l'égard des objets médiocres qu'on n'avoit jamais vus. Mais ces mouvemens sont bien differens de l'*Admiration* que produisent nécessairement dans les esprits raisonnables, les objets extrêmement grands, & le *Sublime* qui les présente à nos yeux dans toute leur magnificence. Ce n'est même principalement que par cette *Admiration* que le *Sublime* remplit sa plus grande fonction, qui est d'élever l'*Ame* aussi-haut qu'on vient de le décrire, parce que c'est aussi l'effet & la nature de l'*Admiration*, d'élever l'esprit jusqu'aux objets qu'il admire. Et ceci confirme ce qu'on a observé qu'il est essentiel au *Sublime* d'élever l'*Ame* avec transport, étant même impossible qu'il ne l'éleve pas de la sorte, parce qu'on y trouve les deux choses les plus capables de produire cet effet; je veux dire la vue des objets extraordinairement grands, & l'*Admiration* qui naît nécessairement de cette vue.

VII. Mais cette *Admiration* & le mouvement par lesquels l'*Ame* se porte à ces grands objets peints dans le Discours, doivent, de toute nécessité, lui donner une haute opinion d'elle-même; non pas, (7) comme

R E M A R Q U E S.

(7) comme dit Longin,] Voûts le Chapitre V.

dit Longin, parce qu'elle s'imagine avoir produit ce qu'elle vient seulement d'entendre, ce sont là de trop foibles motifs ; & l'ardeur & la rapidité de ses mouvemens n'ont garde de lui laisser le loisir & la liberté de réfléchir ainsi sur les qualités du stile. Ce qui lui donne cette haute opinion de soi, & qui la remplit de ce genereux orgueil, c'est qu'elle conçoit par là la noblesse de ses idées & de ses mouvemens ; jusqu'à quel point elle peut s'élever ; qu'elle est par conséquent la grandeur & l'excellence de sa nature, & combien elle est capable des plus grandes Pensées & des plus heroïques sentimens....

Défini-
tion &
division
du Subli-
me, par
M. Sil-
vain.

VIII. Je suis persuadé que le Sublime est unique & ne souffre point de division. Cependant, si on regarde à la nature des divers objets qui lui servent de matiere, on le peut diviser en deux especes, sans qu'il y en puisse avoir davantage. Car le Sublime dans le Discours, est l'expression d'une grandeur extraordinaire. Or cette grandeur ne se peut trouver que dans les Sentimens du Cœur de l'Homme, ou dans les autres objets animés ou inanimés de la nature. Cela étant, il ne peut y avoir que deux sortes de Sublime ; l'une qui regarde les Sentimens, & l'autre qui regarde les Choses. J'appellerai l'une de ces especes, le Sublime des Sentimens, & l'autre le Sublime des Images, parce que... ce Sublime n'est autre chose que de certaines Images des plus grands objets. Ce n'est pas que les Sentimens ne presentent aussi en un sens, de nobles Images ; puisqu'ils ne sont Sublimes que parce qu'ils exposent aux yeux l'Ame & le Cœur de l'Homme dans leur plus haute élévation. Mais comme le Sublime des Images peint seulement un objet sans mouvement, & que l'autre Sublime marque un mouvement du Cœur & un mouvement actuel ; il a fallu distinguer ces deux especes par ce qui domine en chacune.

(8) Nous avons déjà vu que M. Le Febvre distingue le Grand du Sublime. C'est ce que fait aussi M. Silvain. Cette distinction n'en est pas moins réelle pour être difficile à faire ; & (9) quoiqu'on ait voulu douter de sa réalité ; je ne crois pas que ceux qui refusent de l'admettre , pussent jamais parvenir à bien connoître le vrai Sublime. Ce que M. Silvain en dit dans le I. Chapitre de son II. Livre m'a paru mériter toute l'attention des Lecteurs. Il va plus loin que M. Le Febvre & marque beaucoup mieux que lui cette différence si délicate. Ses réflexions peuvent en fournir d'autres , qui rendront cette même différence de plus en plus sensible.

Diffé- I. IL y a lieu d'être surpris que l'on ait confondu
rence du le Grand & le Sublime. Il me semble que la différence
Grand & en est fondée sur la nature même du Sublime , & sur
du Subli- celle de l'Esprit Humain. Car l'Homme est naturelle-
ment si grand, qu'il est impossible qu'il soit ému d'une
M. Sil- vain.

grandeur ordinaire, non-seulement parce qu'il l'apperceoit d'abord de lui-même & qu'il y est accoutumé, mais parce qu'il est homme ; & ainsi cette tranquillité qu'il sent à la vûe des objets qui ne sont que grands vient de sa propre élévation , & du sentiment secret de son excellence naturelle. Il est vrai que le Peuple & les petits esprits , sont frappés des moindres objets ; & qu'ils y courent avec empressement ; mais si on y prend garde de près, on trouvera que ce n'est pas la grandeur de ces choses qui touche le Peuple ; c'est leur nouveauté. Il ne les admire pas comme grandes, mais comme inconnues ; & il y a bien de la différence entre la surprise que cause la nouveauté, &

REMARKES.

(8) Nous avons déjà vu &c.] *Trévoux*, Octobre 1733. Article LXXXI, p. 1814. Quand la différence entre les deux (le GRAND, & le SUBLIME) seroit très-réelle, &c.

(9) quoiqu'on ait voulu douter de sa réalité ;] *Mémoires de*

l'admiration que produit l'extrême grandeur. Or l'ex- Diffé-
pression d'une grandeur extraordinaire, fait le Sublime.... rence du
& l'expression de la grandeur ordinaire fait le Grand. Le Grand &
propre du Sublime étant d'exciter l'admiration, d'élever du Subli-
l'ame avec transport, de la remplir d'une haute opinion me, par
d'elle-même, il est clair que le Grand, qui ne produit M. Sil-
point ces effets, est bien différent du Sublime. Ce n'est vain.
pas que la noblesse & la grandeur ordinaire du Discours
ne tienne l'Ame dans une assiette assez noble, &
qu'elle ne donne beaucoup de plaisir. Mais le Subli-
me ne plaît pas simplement, il ravit, il transporte ;
& au lieu que le Grand empêche seulement l'Ame
de s'abaisser, ou ne l'élève que médiocrement ; le
SUBLIME l'élève au-dessus de ses idées ordinaires de gran-
deur & la porte avec admiration à ce qu'il y a de plus
élevé dans la nature. Mais pour inspirer tous ces
mouvemens, il ne suffit pas d'exposer un grand ob-
jet, il faut le faire avec un tour extraordinaire d'ex-
pression, qui marque l'impression vive & noble que
l'objet a faite dans l'Orateur, & qui montre son Ame
émue & élevée à la hauteur des choses dont il parle.
C'est, si je ne me trompe, ce que le Grand, par sa na-
ture, ne sçauroit faire dans l'Orateur, & un Dis-
cours peut avoir de la Grandeur sans ce tour extra-
ordinaire d'expression.

II Enfin, selon la nature, dans le Grand il y a divers degrés : mais dans le Sublime, il paroît qu'il n'y a qu'un seul degré, qui consiste en ce qu'il y a de plus élevé dans les plus grands objets. Il seroit facile de faire sentir ces vérités par rapport au Discours, soit à l'égard du Sublime des Images, soit à l'égard du Sublime des Sentimens. Ce qui fait le Grand dans le Discours a plusieurs degrés ; mais ce qui fait le Sublime n'en a qu'un ; & si, en certains cas, il s'en trouve deux, sçavoir le dernier point de grandeur, & celui qui le précède immédiatement : ce sont des exceptions à la règle, qui ne doivent pas tirer à con-

Diffé-
rence du
Grand &
du Subli-
me, par
M. Sil-
vain.

séquence. Tout ceci se peut remarquer dans l'exem-
ple... d'un Roi, qui par une magnificence bien en-
tendue, & sans faîte, fait un noble usage de ses ri-
cheffes. Car qui peut douter qu'il n'y ait de la gran-
deur dans cette conduite ? S'il étend cette magnificen-
ce sur les personnes de mérite cela est encore plus
grand ; & s'il fait des libéralités à des malheureux,
qui ne lui soient considérables que par leur misère, ce
sera un nouveau degré de vertu & de grandeur. Ce-
pendant, il n'y a en tout cela que de la grandeur.
Mais s'il porte la générosité jusqu'à se dépouiller quel-
quefois sans imprudence, à ne se réserver que l'espe-
rance comme *Alexandre* ; si même il croit (comme
Titus) avoir perdu tous les momens qu'il a passés sans
faire du bien, & s'il dit en soupirant : *Mes amis, j'ai
perdu un jour*. Ces deux derniers degrés sont le plus
haut point de la vertu, où l'Homme puisse atteindre
à cet égard. Ce sont des mouvemens visiblement *Sub-
limes*, & les seuls par conséquent dont l'expression
puisse faire dans le Discours le *Sublime des Sentimens*.
... Ces exemples font voir qu'il y a divers degrés
dans le *Grand*, & qu'il n'y en a point ou du moins
qu'il ne peut y en avoir que deux dans le *Sublime*, &
cela en des cas fort rares ; d'où il s'en suit que le
Grand & le *Sublime* sont très différens l'un de l'autre.

III. Comme cette différence est ce qu'il y a de plus
ignoré, & de plus important sur cette matière, il la faut
rendre encore plus sensible par des exemples, & com-
mencer par . . . ceux qui ont rapport au *Sublime des
Images*, pour en venir ensuite à ceux qui regardent
le *Sublime des Sentimens*.

Longin cite ces Vers d'*Euripide*, où le *Soleil* parle
ainsi à *PHAETON*.

*Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie,
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Libie.
Là, jamais d'aucun eau le sillon arrosé,
Ne rafraîchit mon Char dans sa course embrasé.*

.....
 Aussi-tôt devant toi s'offriront sept Etoiles ;
 Dresse par là ta course, & suis le droit chemin.
 Aussi-tôt Phaëton prend les rênes en main ,
 De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles ;
 Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles ,
 Ils vont. Le Char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
 Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
 Le pere cependant plein d'un trouble funeste ,
 Le voit rouler de loin sur la plaine celeste ,
 Lui montre encor sa route, & du plus haut des Cieux
 Le suit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
 Va par là, lui dit-il, Reviens ; détourne ; arrête.

DIFFÉ-
 rence du
 Grand &
 du Subli-
 me, par
 M. Sil-
 ver.

Je m'affure que tout le monde s'apercevra d'a-
 bord que les conseils du Soleil à Phaëton, & le soin
 qu'il prend de lui crier de loin de s'arrêter, de reve-
 nir, n'ont rien en foi de fort élevé. Ces deux Vers :

*Ils vont. Le Char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
 Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.*

Ces deux Vers, dis-je, qui ont quelque rapport aux
Images, sont fort nobles ; mais il n'y a que de la No-
 blesse, & point du tout de Sublime. D'ailleurs on ne
 trouve point ici ce tour extraordinaire d'expression,
 dont j'ai parlé : c'est un simple recit ; & quelle com-
 paraison de ce tour là, à celui-ci : (10) *La Mer*
vit, & elle s'ensuit. Il jette ses regards, & les Nations
sont dissipées. Enfin il n'y a dans tout ce passage quoi
 que ce soit qui élève l'Âme ; ce qui est pourtant essen-
 tiel au Sublime. A la vérité on s'intéresse pour le Soleil
 & pour Phaëton ; on entre dans l'inquiétude d'un pere
 qui craint pour la vie de son Fils ; mais après tout,
 on n'est point transporté d'admiration. . .

REMARQUES.

(10) *La Mer &c.*] *Mare vi-* dit & *fugit* Ps.^C XIII.

Diffé- *Longin cite encore (ces Vers) d'une Pièce d'Eur-*
 rence du *ripide, intitulée : Dirce emportée par un Taureau.*
 Grand &

du Subli- *Il tourne aux environs dans sa route incertaine ;*
 me , par *Et courant en tous lieux où sa rage le mene ,*
 M. Sil- *Traîne après soi la femme , & l'arbre , & le rocher.*
 vain.

Premierement , il est faux & impossible , qu'un Taureau entraîne tout à la fois une femme , un arbre , & un rocher , & qu'il les entraîne en courant. Or , le *Vrai* seul peut être *Sublime* , & ce qui est convaincu de faux par la nature , ne le peut être. D'ailleurs , un Taureau qui fait de grands efforts , ne me paroît point un objet *sublime* ; il ne m'élève point l'Ame ; il ne me touche point d'admiration. Cependant il y a une assez noble vivacité dans ces Vers ; & il ne s'agit plus que de savoir , si tout ce qui est *Noble* dans le *Discours* , doit passer pour *Sublime* , lorsqu'on n'y trouve point d'ailleurs les propriétés essentielles du *Sublime*. Voilà pour le *Sublime des Images*.

IV. Voici des exemples pour le *Sublime des Sentimens*.

Auguste délibère avec *Cinna* & avec *Maxime* , s'il doit quitter l'Empire ou le garder. *Cinna* lui conseille ce dernier parti ; & après avoir dit à ce Prince , que de se défaire de sa puissance , ce seroit condamner toutes les actions de sa vie ; il ajoute :

On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;
On garde sans remors ce qu'on acquiert sans crimes ;
Et plus le bien qu'on quitte est noble , grand , exquis ,
Plus qui l'ose quitter , le juge mal acquis.
N'imprimez pas , Seigneur , cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait Monarque.
Vous l'êtes justement , & c'est sans attentat ,
Que vous avez changé la forme de l'Etat.
Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre ;
Qui sous les loix de Rome a mis toute la terre.

Vos

À LA PREFACE.

49

*Vos Armes l'ont conquise ; & tous les conquérans
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans.
Quand ils ont sous leurs loix asservi des Provinces ,
Gouvernant justement , ils s'en font justes Princes.
C'est ce que fit César , il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire , ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste ,
César fut un Tyran , & son trépas fut juste ;
Et vous devez aux Dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point , Seigneur , les tristes destinées :
Un plus puissant Démon veille sur vos années.
On a dix fois sur vous attenté sans effet.
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.*

Diffé-
rence du
Grand &
du Subli-
me ; par
M. Sil-
vestre

D'un autre côté , *Maxime* qui est d'un avis contraire ,
parle ainsi à *Auguste* :

*Rome est à vous , Seigneur ; l'Empire est votre bien.
Chacun en liberté peut disposer du sien.
Il le peut à son choix garder ou s'en défaire ;
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire :
Et seriez devenu pour avoir tout dompté ,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté ?
Possédez-les , Seigneur , sans qu'elles vous possèdent :
Loin de vous captiver , souffrez qu'elles vous cèdent ;
Et faites hautement connoître enfin à tous ,
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome , autrefois vous donna la naissance ;
Vous lui voulez donner votre toute puissance ;
Et Cinna vous impute à crime capital ,
La libéralité vers le Pais natal !
Il appelle remors l'amour de la Patrie !
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie ;
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris ,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix ?
Je veux bien avouer qu'une action si belle ,
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;*

Tome IV.

D.

Diffé-
rence du
Grand &
du Subli-
me, par
M. Sil-
vais.

*Mais commit-on un crime indigne de pardon ;
Quand la reconnoissance est au-dessus du don ?
Suivez, suivez, Seigneur, le Ciel qui vous inspire.
Votre gloire redouble à mépriser l'Empire ,
Et vous serez fameux chez la postérité ,
Moins pour l'avoir acquis , que pour l'avoir quitté .
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême .
Mais pour y renoncer , il faut la vertu même ,
Et peu de genereux vont ju/qu'à dédaigner
Après un Sceptre acquis , la douceur de regner .*

Ce discours a sans doute quelque chose de *Grand* ; On y trouve une Eloquence admirable... Mais assurément il n'y a point de *Sublime*. Les *Sentimens* nobles , répandus dans ce Discours , ne sont que des réflexions de l'Esprit , & non pas des mouvemens actuels du Cœur de ceux qui parlent : & on ne peut dire que ces beaux Vers , qui à la vérité , mettent l'ame dans une noble assiette , l'élèvent & la transportent avec cette émotion Héroïque , que je suppose qu'on a sentie aux exemples que j'ai rapportés ailleurs.

V. Mais pour rendre plus sensible la différence du *Grand* & du *Sublime* ; je repeterai quelques exemples où ils se trouvent tous deux ensemble comme opposés l'un à l'autre dans le même Discours ; & cela afin qu'on puisse plus aisément les distinguer l'un de l'autre par cette opposition même....

(Dans la *Tragédie de Cinna*) *Maxime* qui vouloit fuir le danger , aiant témoigné de l'amour à *Emilie* , (qu'il tâche d'engager à fuir avec lui ;) elle lui parle ainsi :

*Quoi ! tu m'oses aimer , & tu n'oses mourir !
Tu prétens un peu trop ; mais quoique tu prétendes ,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes .
Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas ,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas .*

A LA PRÉFACE.

51

*Fais que je porte envie à ta vertu parfaite,
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette.
Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,
Et merite mes pleurs au défaut de mon cœur.*

Diffé-
rence du
Grand &
du Subli-
me, par
M. Sil-

Je suppose que tous le monde convient que ce Vers, *vain*

Quoi ! Tu m'oses aimer, & tu n'oses mourir !

est Sublime & très-Sublime. Mais on doit convenir aussi que les Vers qui suivent, quoique pleins de grandeur, ne font rien en comparaison....

(Dans la Tragédie de Sertorius) la Reine Viriate parle à Sertorius qui refusoit de l'épouser, parce qu'il s'en croyoit indigne par sa naissance, & qui cependant la vouloit donner à Perpenna ; & sur ce qu'il disoit, qu'il ne vouloit que le nom de créature de la Reine, elle lui répond :

*Si vous prenez ce titre, agissez moins en Maître ;
Ou m'apprenez du moins, Seigneur, par quelle loi
Vous n'osez m'accepter, & disposez de moi :
Accordez le respect que mon Trône vous donne,
Avec cet attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime & n'en pas mieux user,
C'en est un qu'aucun art ne sauroit déguiser.*

Tout cela est beau, tout cela est noble, mais quand elle vient à dire immédiatement après :

*Puisque vous le voulez, soyez ma créature ;
Et me laissant en Reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moi, parce que je le veux.*

Cela est si sublime ; cela élève l'Ame si haut, & avec un tel ravissement que les autres Vers, tout Grands qu'ils sont, paroissent foibles en comparaison de ces derniers ; de sorte qu'on peut dire que le Grand disparoit à la vûe du Sublime, comme les Astres disparoissent à la vûe du Soleil....

VI. Cette différence (du Grand & du Sublime) est certaine ; elle est dans la nature & nous la sentons.

Diffé- De donner des marques & des règles pour faire infail-
 rence du liblement cette distinction, c'est ce qui me paroît
 Grand & difficile. Cela dépend des lumières & du goût de cha-
 du Subli- cun. La différence du *Grand* & du *Sublime* est une chose
 me, par se de sentiment; ceux qui l'ont juste & délicat, la
 M. Sil- verront & en général, & dans les exemples particu-
 vain. liers. Il me semble que les règles & les exemples
 qu'on a vûs dans ce discours, peuvent servir à faire
 ce discernement, à quoi je puis ajouter ce principe
 qu'on ne peut trop repeter, & qui me paroît certain
 en ces matieres : *Tout Discours qui élève l'Ame avec
 admiration au dessus de ses idées ordinaires de grandeur ,
 & qui lui donne une haute opinion d'elle-même ; . . . est
 SUBLIME. Tout Discours qui n'a ni ces qualités ni ces
 effets, n'est pas SUBLIME, quoiqu'il ait d'ailleurs de la
 noblesse.* Au reste j'avertis que quand on trouveroit
Sublimes quelques uns des passages qui ne me paroîs-
 sent que *Grands*, cela ne feroit rien contre le prin-
 cipe & un exemple mal appliqué ne peut détruire une
 différence si réelle.

*J E ne puis si-tôt quitter M. Silvain. Il examine dans
 le VII. Chapitre de son III. Livre, s'il y a un Art du
 Sublime. Ce qu'il dit à ce sujet m'a paru raisonnable;
 & je me persuade qu'on voudra bien lui donner audience
 encore un moment.*

S'il y a
 un Art du
 Sublime,
 par M.
 Silvain.

S I on entend par le mot d'*Art*, un amas d'obser-
 vations sur les opérations de l'Esprit & de la Nature,
 ou sur les moïens d'exciter à la production de ces
 beaux traits, les personnes qui sont nées au *Grand*;
 il y a un *Art du Sublime*. Mais si on entend par *Art*,
 un amas de préceptes propres à faire acquérir le *Sub-
 lime*, je ne crois pas qu'il y en ait aucun. Le *Sub-
 lime* doit tout à la Nature; il n'est pas moins l'i-
 mage de la grandeur du cœur & de l'esprit de l'Ora-
 teur, que de l'objet dont il parle; & par conséquent,

Il faut, pour y parvenir, être né avec un esprit élevé, avec une ame grande & noble, & joindre une extrême justesse à une extrême vivacité. Ce sont là, comme on voit, des dons du Ciel, que toute l'adresse humaine ne sçauroit procurer. D'ailleurs, le *Sublime* consiste non-seulement dans la *grandeur extraordinaire d'un objet*, mais encore dans l'impression que cet objet a faite sur l'Orateur, c'est-à-dire, dans les *Mouvemens* qu'il a excités en lui, & qui sont imprimés dans l'air & dans le tour de son Expression. Comment peut-on apprendre à avoir ou à produire des *Mouvemens*, puisqu'ils naissent d'eux-mêmes en nous, à la vûe des objets, souvent malgré nous, & quelquefois sans que nous nous en apercevions? Ne faut-il pas avoir pour cela un cœur & un naturel sensibles? Et dépend-t-il d'un homme, d'être touché quand il lui plaît, & de l'être précisément autant & en la maniere que la grandeur des choses le demande? Dans le *Sublime des Images* peut-on se donner, ou donner aux autres cette intelligence vive & lumineuse, qui vous fait découvrir dans les plus grands objets de la Nature, une hauteur extraordinaire & inconnue au commun des hommes? D'un autre côté, est-il au pouvoir d'un Homme de faire naître en soi des sentimens héroïques? & ne faut-il pas qu'ils partent naturellement du cœur, accompagnés d'un air, d'un tour & d'un mouvement que la magnanimité seule peut inspirer?

II. Il est certain que l'*Art* ne peut servir de rien pour acquérir le *Sublime*, & il ne sert pas davantage pour le guider ou pour le conduire. L'*Art* ne regarde jamais que la maniere. Or, ce qu'il y a d'admirable ici, c'est que la même chose qui fait en partie l'essence du *Sublime* en fait aussi la maniere, je veux dire ce *Mouvement* élevé de l'Orateur; & nous venons de voir que tout l'*Art* humain ne sçauroit avoir la moindre part à ces *Mouvemens*. On peut avoir be-

un Art du Sublime par M. Silvain. S'il y a soin de règles pour se conduire dans un Discours de quelque étendue. Mais comme le *Sublime* est conçu en petits traits fort vifs, qui partent de l'esprit tout-à-coup, & plus vite qu'un éclair; qu'est-ce que l'*Art* peut faire dans ces soudains transports, & dans une operation si prompte? Et comment l'*Art* pourroit-il régler ces *Mouvements* impetueux & ces *Traits sublimes*, puisqu'on ne les peut produire, que lors qu'en parlant, ou en écrivant, on est comme transporté hors de soi-même? Car si on avoit assez de liberté & de sang-froid, non-seulement pour songer à la régularité, mais pour faire des réflexions, ils ne naîtroient jamais. Mais, dit-on l'*Art* peut faire connoître, après qu'on a parlé, si les *Traits de Sublime* sont justes, & s'ils ont la perfection que leur nature demande. C'est sortir de la question; il s'agit uniquement de la production des *Traits sublimes*, & non pas du jugement, qu'on en peut faire après qu'ils sont produits. L'*Art* & l'étude de la Langue, ajoutera-t-on peut-être, sont nécessaires pour exprimer les *Traits sublimes* avec le tour, & dans les termes les plus purs & les plus propres. Mais outre que tout cela n'est point particulier au *Sublime*, & qu'il est nécessaire à tous ceux qui veulent parler ou écrire; comme (11) les *Traits sublimes* ne sont tels que par un *Tour extraordinaire*, & qu'ils doivent être exprimés en très-peu de mots, & dans les termes les plus simples, il est impossible que la Nature inspire dans les occasions, des *Traits sublimes* à ceux à qui elle a donné ce talent, sans leur inspirer, en même tems, le tour

REMARKES.

(11) les *Traits sublimes* ne sont tels que par un *Tour extraordinaire*, &c.] Ce que M. Silvain avance ici sur la nature de l'Expression du Sublime, il a pris soin de l'établir, d'une manière, à

mon avis, assez satisfaisante, dans ce même Livre III. Chapitre VI. dont le titre est: *En quel stile le Sublime doit être écrit. Distinction du Sublime & du Stile Sublime.*

A LA PRE'FACE.

55

& les termes qui y sont propres, & sans lesquels il ne peut y avoir de *Traits sublimes*. Ainsi ma proposition reste dans toute sa force; & il demeure constant que le seul *Art du SUBLIME* est d'être né au SUBLIME.

S'il y a
un *Art du*
Sublime,
par M.
Silvain.

III. (12) Longin est d'un Sentiment contraire, & il croit que l'*Art* est absolument nécessaire. Comme les vaisseaux, dit-il, sont en danger de périr lorsqu'on les abandonne à leur seule légèreté, & qu'on ne sçait pas leur donner leur charge & le poids qu'ils doivent avoir; il en est ainsi du Sublime si on l'abandonne à la seule impetuosité d'une Nature ignorante & téméraire. Je dirai franchement, quoiqu'avec peine, qu'il ne me paroît pas qu'il y ait beaucoup de justesse à tout cela. Un Vaisseau ne marche & ne se conduit pas tout seul; mais l'Esprit marche de soi-même & par son propre mouvement. Parler d'une Nature ignorante & téméraire en fait de Sublime, c'est poser pour principe non-seulement ce qui est en question, mais ce qui est visiblement faux; puisque le Sublime suppose nécessairement un naturel admirable, & qu'il ne peut jamais partir que d'un esprit juste & guidé en ce point par des lumières naturellement sûres & infaillibles. Je dis en ce point; car il se pourroit bien faire que l'Esprit le plus né au Sublime ne pût pas se servir de règle & de guide à lui-même dans un long Discours, & qu'on y trouvât des irrégularités, faute d'*Art* ou d'expérience. Mais je maintiens qu'on ne trouveroit aucune de ces irrégularités dans les endroits Sublimes, & que ces *Traits* se trouveroient de la dernière justesse. En un mot, le Sublime ne peut avoir d'autre défaut, que celui de l'esprit de l'Orateur. Le Sublime peut bien n'être pas, manque du génie & des talens nécessaires, mais dès qu'il est, il est parfait.

REMARQUES.

(12) Longin est d'un sentiment contraire, dans le II. Chapitre du *Traité du Sublime*,] Voici ce qu'il en dit

D iv

Si l'on y a *blime*, & d'en découvrir les sources. Cette juste idée, & les exemples qu'on en donnera aideront les Lecteurs à en bien juger, & à le distinguer, animeront les Esprits élevés, leur feront connoître à eux-mêmes les *Traits Sublimes* qui leur échappent, car on ne connoît pas toujours tous ses talens, ni la beauté de tout ce que l'on dit. Et au lieu que la hardiesse & le *Tour extraordinaire* des *Traits Sublimes* qui se présentent à eux, pourroient les rendre trop timides; la connoissance qu'ils auront de la nature & des qualités du *Sublime*, les rassurera; & mettant leur esprit dans une pleine liberté d'agir, il produira une infinité de ces beaux traits, qui, sans cela, y seroient toujours demeurés.

VI. D'ailleurs, si on ne peut leur donner des préceptes, on peut leur donner des conseils, dont le plus utile est de s'exercer au *Grand*. Quelque excellent naturel qu'on ait, on a besoin de le cultiver par l'exercice; & la Nature nous fait presque toujours acheter par le travail ce qu'elle nous donne. A la vérité, les *Traits Sublimes* naissent d'eux-mêmes par un transport soudain; mais c'est à cause de cela même qu'il faut tenir, pour ainsi dire, son esprit en haleine, & dans l'élévation par une considération continue des plus grands objets de la Nature, des actions & des qualités éminentes de Dieu & des Hommes illustres, afin d'en tirer des *Images Sublimes*. On peut même imiter par forme d'exercice la manière de ceux qui ont le mieux réussi à cette sorte de *Sublime*, comme *Moïse*, *David*, *Homere*, *Corneille*, & quelques autres. Véritablement cela n'aura peut-être pas d'abord la même beauté que dans l'original; & j'avoue que ce seront à peu près les *Images* & les *Mouvements* de *Moïse* & de *Corneille*, que l'on verra, & que vous aurez transportés & appliqués à d'autres objets. Mais cet exercice, cette imitation & ces exemples, reveilleront votre esprit né au *Sublime*, l'exci-

seront & le mettront en mouvement , & alors sans songer désormais à ces exemples , & lorsque vous y penserez le moins , votre esprit ainsi excité produira de son propre fond des *Traiss de Sublime* semblables à ceux de ces Auteurs ; des *Traiss* qui présentant des *Idées* nobles & des *Mouvements* aussi nobles , pourront exciter la même admiration.

S'il y a
un *Art du*
Sublime
par M.
Silvain.

VII. Je dis la même chose du *Sublime des Sentimens*. L'imitation non seulement des discours des Orateurs , mais encore de la manière de parler des Grands Hommes , (14) dont nous avons rapporté les *Sentimens héroïques* , pourra nous animer à en produire de semblables. Il faudra tâcher sur tout de se mettre dans la même disposition où ils étoient , quand ces réponses leur ont échappé , & pour cela , tourner les yeux vers les choses qui ont excité en eux ces beaux *Mouvements*. Il faut donc étudier ces Grands Hommes ; on ne sçauroit croire combien *Cirus* , *Alexandre* , *Philippe* , *Agésilas* , *Thémistocle* , *Epaminondas* , *Démotbène* , *Scipion* , *Brutus* , *César* , *Pompée* , *Cicéron* , *Caton d'Utique* ; combien *Homere* , *Virgile* , *Corneille* , *Plutarque* , & les autres Historiens Grecs , & Latins , peuvent servir à ceux qui sont nés pour le *Sublime des Sentimens*. L'imitation des discours des uns , & la considération des vertus des autres , sont les deux plus grands secrets en tout ceci. Car enfin , les objets émeuvent , les exemples touchent & animent. Nous voyons combien *Alexandre* étoit transporté à la lecture d'*Homere* , & j'oserois croire , qu'elle n'a pas peu contribué à lui inspirer cette ardeur de courage , cette grandeur d'âme , & ces desseins de guerre & de conquête qu'il a exécutés. Il est vrai

R E M A R Q U E S.

(14) dont nous avons rapporté les *Sentimens héroïques* ,] M. Silvain en a rapporté beaucoup en

différens endroits de son *Traité* , mais sur tout dans les Chap. V. VI. & XV. de son I. Livre.

S'il y a
un Art du
Sublime
par M.
Sibouin.

que cette lecture trouva en lui un fond admirable, & un naturel beaucoup plus riche & plus noble que celui d'*Achille*; de sorte que dans *Alexandre*, la Nature a passé les idées d'un des plus grands esprits du monde. Mais enfin, si ces fictions animerent si fort ce Prince par cette foule de grandes actions, d'exemples & de sentimens élevés; si elles lui firent faire & penser de si grandes choses, pourquoi de semblables lectures & de semblables exemples ne pourront-ils pas nous élever & nous échauffer l'esprit de la même sorte? Pourquoi lorsque dans les sujets que nous aurons à traiter, nous aurons saisi les endroits propres par leur nature à exciter de *grands Mouvements*, ne pourrons-nous pas en avoir, & les exprimer avec des paroles qui en portent le caractère?

VIII. Cependant, si l'on veut appeller *Art & Préceptes* l'exercice & les conseils dont je viens de parler, & qui ne servent ni à produire, ni à former le *Sublime*, mais seulement à mettre les Grands Esprits en mouvement pour le produire; je ne m'y opposerai point; ce sera une dispute de mots peu importante. Je dirai seulement sur ces mêmes exercices, & sur ces mêmes conseils, qu'il faut se connoître & se bien examiner. Car, si on ne se trouve pas une ame haute, fiere & généreuse; si on se sent foible & lent, de sorte qu'on ne soit pas susceptible de ces nobles impressions propres au *Sublime*; il est inutile de se donner la torture. Comme alors dans le *Sublime des Images* on ne feroit que de *pompeux Galimatias*, de même il ne nous échaperoit que des *Rodomontades & des Saillies de Capitan*, au lieu de *Sentimens heroïques*. Mais quand on se voit un cœur grand & sensible, il faut s'exercer par les moyens que je viens de dire, & plus encore par de grandes actions dans les rencontres & par la pratique des plus hautes vertus. Car la vertu est le seul véritable Maître dans

cette Science ; & puisque (15) c'est dans la grandeur d'ame que le *Sublime des Sentimens* a sa source, l'art le plus sûr & la voye la plus abrégée pour y parvenir, c'est, s'il se peut, de se rendre magnanime....

S'il y a
un Art du
Sublime,
par M.
Silvain.

IX. Avant que de finir ... je crois devoir avertir ceux qui ont le plus de disposition au *Sublime*, de le ménager, & de n'en pas mettre plusieurs *Traits* tout de suite. Quelque simple qu'en soit l'expression, ils jettent tant d'éclat, & touchent si fort, qu'on ne pourroit pas supporter une telle lecture. Quoique chacun de ces *Traits* fût naturel, la multitude & la suite n'en seroient pas naturelles. Il en est, à cet égard, comme de ces *Pensées ingénieuses & brillantes*, dont on est si amoureux, & dont on s'efforce de composer des pieces entieres. Rien n'est plus fatigant, ni moins aimable, qu'un long tissu de *Traits brillans*, parce que rien n'est moins naturel.

R E M A R Q U E S.

(15) c'est dans la grandeur d'ame que le *Sublime des Sentimens* a sa source.] Il faut faire attention, que M. Silvain n'admet point de *Grandeur d'Ame*, qui ne soit fondée sur la vertu. Voilà son grand Principe. Selon lui, nul *Sentiment Sublime*, s'il n'est vertueux. C'est ce qu'il répète par tout dans son Livre. Il seroit à souhaiter que les Hommes fussent autres qu'ils ne sont. Ils ne courent sans contredit qu'après l'Ombre de la *Grandeur*; mais cette Ombre est *Réalisée* pour eux. Ils en jouissent. Quoiqu'il en soit, M. Silvain, commence ainsi le Chap. V. de son I. Liv. " Les *Sentimens* sont ce qui découvre les qualités & la disposition présente d'un Cœur; & puisque le propre du *Sublime* est d'exposer ce qu'il y a de plus grand dans les ob-

jets, & d'élever les Esprits, avec admiration par cette vûe, il s'ensuit que les *Sentimens Sublimes* sont ceux qui marquent dans l'Ame de celui qui parle une *Grandeur extraordinaire*, & la plus haute dont l'Homme soit naturellement capable. Or il me semble que cette *Grandeur* consiste à être élevé par la noblesse de ses *Mouvements*, & par la *Magnanimité* au-dessus de la Crainte de la Mort, au-dessus des *Passions* & des *Vertus communes*. Examinons ces trois *Articles*, qui sont les sources de la *Sublimité des Sentimens*. Elle ne peut avoir son principe que dans un fonds extraordinaire de vertu; c'est que M. Silvain établit fort au long dans les neuf Chapitres suivans, en traitant & les trois points, qu'il vient de se propo-

QUITTONS enfin M. Silvain; & si l'abondance languissante de son Stile a pu nous fatiguer, cherchons un délassement utile dans ce que M. Raimond de S. Mard a dit touchant le Sublime au commencement de ses Réflexions sur l'Ode.

Réflexions sur le Sublime, par M. Raimond de S. Mard. I. S O U S prétexte que le Sublime tient à l'Ode vous m'en demandez raison. Rien, dites-vous, de ce que vous avez vû jusqu'ici ne vous a contenté. De grands mots ne vous fussient pas; vous voulez des Idées claires: mais croiez - vous qu'il soit bien facile de vous en donner? Non, Monsieur. Il n'est pas dit, parce que nous sentons une chose, que nous la connoissons quand nous voudrions, & nos retours sur nous-mêmes ne réussissent pas toujours. Tel endroit nous frappe qui doit sa beauté à une demi-douzaine de choses qui concourent à la former. Quelle fatigue pour les démêler, & si l'on en est venu à bout, comment évaluer

R E M A R Q U E S.

fer d'examiner, & quelques autres sujets. L'objet du IV. Chap. du II. Liv. est de prouver que le *Pathétique* ne peut pas être *Sublime*, & voici de quelle manière M. Silvain y raisonne, " Il est certain que le *Pathétique* n'est autre chose que des *Discours vifs, touchans, & enflammés, qui expriment les passions de l'Orateur, & qui par là, sont propres à les inspirer aux autres. . . .* Je ne vois pas que le *Pathétique*, considéré comme tel, puisse être *Sublime*. Car enfin, pour former le *Sublime*, il faut un *Grand Objet*, ou un *Grand Sentiment* dans un *Tour extraordinaire d'Expression*. Or les *Mouvements des Passions*, & les *Passions* même, n'ayant rien de *Grand* ni de *Noble*, le *Pathétique*, qui n'est

" autre chose que l'Expression des *Mouvements*, ne peut avoir non plus de *véritable Grandeur*; & par conséquent il ne peut être *Sublime*. Quoi! s'écriera-t-on peut-être, il n'y a rien de *Grand* dans les *Passions* & dans leurs *Mouvements*? Peut-on parler ainsi indistinctement de toutes les *Passions*? Oûi, on le peut, & on le doit même, quand on est raisonnable, & encore plus, quand on est Chrétien. Assurément, on ne peut qu'applaudir à la pureté du motif, sur lequel M. Silvain a pris parti pour l'opinion, qu'il soutient, & qui lui fait dégrader certaines choses, que l'on regarde comme *Sublimes*, du rang, où l'opinion commune les avoit mises. Tel est, par exemple, le fameux *Moi de Modu*

A LA PREFACE.

63

& fixer la part que chacune de ces choses doit avoir à la beauté dont on est charmé ? Encore autre embarras ! Vous avez attrappé la source d'un agrément. Il s'en présente un dans votre chemin, qui, à une nuance près, est de la même espèce que celui que vous avez trouvé : vous croiez n'avoir qu'à appliquer votre Principe, vous êtes tout étonné qu'il ne va plus ; il faut recourir à un autre, ou l'unir à celui que vous aviez déjà, parce que votre beauté coule de l'union de ces deux Principes. Le *Sublime*, par exemple, dérive d'un endroit, souvent de deux ; tantôt il est dans les *Images*, tantôt il est dans les *Tours*, & dans ces *Tours* il doit à l'Orgueil, ou tout, ou une bonne partie de ce qu'il est. Or je vous prie, comment démêler des ressorts si délicats qu'ils en deviennent imperceptibles ? Nous sentons bien, à la vérité, que ces ressorts nous remuent ; nous sentons leurs efforts ; mais la difficulté n'est pas de les sentir, il

Réflexions sur le Sublime, par M. Raimond de S. Mard.

REMARKES.

cité par M. Despréaux dans sa *X. Réflexion Critique*. "Ce *Moi*, dit M. Silvain, Liv. I. Chap. III. a beaucoup de Force, j'en conviens, mais il ne me paroît pourtant pas *Sublime*, parce qu'après tout il ne présente que *Médée* ; c'est-à-dire, une Femme couverte de mille crimes. La grande idée qu'elle paroît avoir d'elle-même, ne change pas celle que les autres en ont, & qu'ils en doivent avoir. Ce *Moi* pourroit faire attendre, à ceux qui n'en jugeroient pas bien, quelque chose de *Grand* ; & il est vrai que le propre du *Sublime*, est d'offrir à l'Esprit quelque *Grandeur* extraordinaire. Mais il faut que ce soit une *Grandeur* réelle, & que les Auditeurs la reconnoissent sur

le champ avec admiration ; & ils font ici tout le contraire, parce qu'ils connoissent trop *Médée*, & que l'idée qu'ils en ont est trop présente. Ainsi ce n'est là, si je ne me trompe, qu'une expression forte qui caractérise merveilleusement l'audace indomptable de *Médée*, & sa confiance en ses enchantemens. Il seroit aisé de faire sentir le peu de solidité de cette critique ; & l'on pourroit détruire sans peine l'opinion de M. Silvain sur la source des *Sentimens Sublimes*. Mais ce sont deux objets auxquels il m'est d'autant plus inutile de m'arrêter ici, que l'on verra dans les *Réflexions* de M. Raimond de S. Mard sur le *Sublime*, que sans attaquer M. Silvain, il l'a parfaitement bien réfuté.

Réflexions sur le Sublime, par M. Raimond de S. Mard. s'agit de les voir, de connoître leur jeu particulier ; de débrouiller leur jeu général, & pour tout cela, il faut avoir la vue bien fine ; & ce qu'il y a de triste, c'est qu'avec de bons yeux, on court risque de ne voir les choses que confusément & par conséquent de rendre un compte embarrassé de ce qu'on a vu. Mais quand je devrois me deshonor, il faut que je vous fasse part de ce que j'ai pu démêler du *Sublime*. En voici deux ou trois exemples, pour vous expliquer une espece de *Sublime* que je nomme le *Sublime des Images*.

II. *Homere*, en parlant de *Neptune* dit en je ne sçai quel endroit de l'*Iliade*.

*Neptune ainsi marchant dans les vastes Campagnes
Fait trembler sous ses pieds & Forêts & Montagnes.*

Ne voila-t'il pas, Monsieur, une belle *Image*. Mais *Homere*, selon moi, est encore bien admirable, lorsqu'au sujet du même *Neptune* il dit dans un autre endroit.

*L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie :
Pluton sort de son Trône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour
D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée
Ne fasse voir du Stix la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux
Abhorré des Mortels & craint même des Dieux.*

Quels coups de Pinceau, Monsieur ! Que c'étoit un grand Peintre qu'*Homere* ! Que ne nous fait-il pas voir ici ? La Terre ébranlée d'un coup de Trident ; les Raïons du jour prêts à entrer dans son centre, la Rive du Stix tremblante & désolée. Certes voila de bien grands objets pour des cerveaux aussi petits que les nôtres, & il seroit bien étonnant qu'à la vue d'un pareil spectacle, nous demeurassions tranquilles, nous que le Nouveau subjugue & fait, pour ainsi dire, trembler toutes les fois qu'il reveille en nous le sentiment

A LA PREFACE. 65

ment d'une certaine Puissance où nous ne sçaurions atteindre. Réflexions sur le Sublime, par M. Raimond de St. Mars

Homère qui est toujours grand dans ses *Images* en étale encore une bien magnifique. *Thésis* dans l'*Iliade* va prier *Jupiter* de venger son Fils qui avoit été outragé par *Agamemnon*. Touché des plaintes de la Déesse, *Jupiter* lui répond : " Ne vous inquiétez point, belle *Thésis*, je comblerai votre Fils de gloire, & pour vous en assurer, je vais faire un signe de Tête, & ce signe est le gage le plus certain de la foi de mes promesses. Il dit ; du mouvement de sa tête immortelle l'*Olympe* est ébranlé. Voilà un beau trait de Sublime, & bien propre à exciter notre admiration : car, encore une fois, tout ce qui passe nos forces, tout ce qui passe notre pouvoir la réveille ; & remarquez qu'à cette admiration il se joint toujours de l'étonnement, espèce de sentiment qui ne laisse pas d'avoir encore son prix pour nous.

Enfin, Monsieur, il est certain que les grandes *Images* ont pour nous un furieux charme : au lieu de nous apaiser, ce qu'elles devroient faire par leur grandeur, il semble qu'elles nous élèvent, & il faut qu'au milieu de notre bassesse, nous nourrissions tous un sentiment de grandeur & même de bouffissure, qui soit réveillé pour les *Images* toutes les fois qu'elles ont un certain air de magnificence. D'ailleurs il faut vous dire que les grandes *Images* tiennent toujours par quelque coin au *Merveilleux* ; & vous n'ignorez pas sans doute le Talent du *Merveilleux*, & la force imperieuse avec laquelle il frappe & maîtrise notre Imagination.

III. Il est tems maintenant de vous faire passer au *Sublime des Tours* ; mais il me faut encore des exemples, & vous devez deviner que je les prendrai dans *Corneille*.

Dans la Scène quatrième du premier Acte de *Médée* ; *Médée*, parlant à sa Confidente, lui dit qu'elle

Tome IV.

E

Réflexions sur le Sublime, par M. de S. Mard.
 Réflexions sur le Sublime, par M. de S. Mard.
 Réflexions sur le Sublime, par M. de S. Mard.

Réflexions sur le Sublime, par M. de S. Mard.
 Réflexions sur le Sublime, par M. de S. Mard.
 Réflexions sur le Sublime, par M. de S. Mard.

Perdez l'aveugle espoir dont vous êtes séduite,
 Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
 Votre País vous hait, votre Epoux est sans foi;
 Contre tant d'Ennemis que vous reste-t-il ?

A quoi répond Médée,

Moi;

Moi, dis-je, & c'est assez.

On en trouve un autre du même genre dans la sixième Scène du troisième Acte des *Horaces*. Une femme qui avoit assisté au Combat des trois *Horaces* contre les trois *Curiaques*, mais qui n'en avoit point vu la fin, vient annoncer au *vieil Horace*, le Père, que deux de ses Fils ont été tués, & que le troisième, se voyant hors d'état de résister contre trois, avoit pris la fuite. Le Père, alors outré de la lâcheté de son Fils, déclame contre lui, entre en fureur, sur quoi leur Sœur qui étoit là présente lui aiant dit.

Que vouliez vous qu'il fit contre trois ?

Il répond brusquement.

Qu'il mourût.

Dans les deux exemples que je viens de rapporter, *Médée* & *Horace* sont tous deux agités de Passions, & il est impossible qu'ils expriment ce qu'ils sentent, d'une façon plus pathétique. Le *Moi* qu'emploie *Médée*, & à qui elle donne même une nouvelle force en le répétant, peint la Hauteur & la Puissance de cette Enchanteresse, de la manière la plus vive; & remarquez, je vous prie, que cette manière de peindre est la plus vive, parce qu'elle ne sauroit être plus courte. C'est qu'un sentiment pressé en peu de paroles, en devient plus vif; il acquiert de la force de ce qu'il est serré; l'achaleur ne se divise point, & se conserve toute en-

tiere, parce qu'elle est réunie. Le Sentiment qu'ex-
prime *Horace* le Pere, a encore la même sorte de
beauté; il ne sçauroit être, non plus que celui de
Médée, rendu en moins de paroles, & par consé-
quent il ne sçauroit être plus vif. C'est qu'encore une
fois, il n'y a rien de si rapide que nos mouvemens.
Les expressions, quelque énergiques qu'elles puissent
être, les énervent, les affoiblissent, & ne les ren-
dent jamais à notre gré: mais, quand par bonheur,
un mot, un seul mot peint vivement un sentiment,
nous sommes ravis, parce qu'alors le sentiment a été
peint avec la même vitesse qu'il a été éprouvé, & ce-
la est si rare, qu'il faut nécessairement qu'on en soit
surpris dans le même tems qu'on en est charmé.

IV. Il n'y a point à douter encore que l'Orgueil
ne prête de la beauté aux deux traits de *Cornelle*...
Lorsque des gens animés parlent, nous nous incor-
porons avec eux, nous faisons partie d'eux-mêmes,
enfin nous nous mettons machinalement à leur place.
Ainsi quand *Nerine* dit à ME'DE'E, *Contre tant d'En-*
nemis, que vous reste-t-il? Nous sommes extasiés
d'entendre ce *Moi* superbe. L'orgueil de *Médée* enflé,
pour ainsi dire, & élève le nôtre; nous luttons nous-
même sans nous en appercevoir contre le sort, & lui
faisons face comme *Médée*. Ne trouvez-vous pas
aussi quel'exemple d'*Horace* est de la même nature,
& qu'il a encore sa bonne part d'Orgueil. *Camille* lui
dit en parlant de son Frere, *Que voulez-vous qu'il*
fit contre trois? Le Pere répond brusquement, *Qu'il*
mourût. Le *Qu'il mourût* nous enlève: car comme
nous craignons prodigieusement la Mort, nous
avons une singuliere vénération pour ceux qui la mé-
prisent; aussi sommes-nous tout à la fois surpris &
enchantés de nous trouver si braves, & il est certain
que, nous étant mis à la place d'*Horace*, & nous
trouvant pour un moment animés de la même gran-
deur que lui, nous ne sçaurions nous empêcher de

Réfle-
xions sur
le Subli-
me, par
M. Rai-
mond de
S. Mardo.

Réflexions sur le Sublime, par M. Raymond de S. Mard.

nous enorgueillir tacitement d'un courage que nous n'avions pas le bonheur de connoître encore.

V. Je conclus donc, Monsieur, que le **SUBLIME DES TOURS** est un grand Sentiment que nous sommes sûrs avoir été éprouvé par un grand Homme à la place duquel nous nous mettons ; mais souvenez-vous qu'il faut que ce grand Sentiment soit peint d'une manière très vive. Par exemple, pour en revenir au *vieil Horace*, si lorsqu'on lui demanda ce qu'il eût voulu qu'eût fait son Fils étant seul contre trois, il avoit répondu qu'il devoit se souvenir qu'il étoit *Romain, soutenir la gloire de ses Ancêtres & se livrer courageusement à la mort* ; n'est-il pas vrai qu'il eût exprimé un grand sentiment ? Cependant avouez que ce sentiment, tout grand qu'il est, nous auroit peu frappés. Il falloit pour qu'il fit sur nous tout l'effet qu'il pouvoit faire, que le bon *Horace* en parut bien pénétré, & c'est ce dont il fait foi par la manière brusque & naïve dont il le rend. C'est qu'il faut toujours se souvenir qu'un Sentiment, quelque grand qu'il soit, s'il n'est marqué au coin de la Passion, si même il ne marque pas bien distinctement la hauteur & l'élévation du caractère de celui qui parle, ne passe pas chez nous, ou n'y passe qu'en partie ; ce qui ne sauroit alors produire le **SUBLIME** qui n'est autre chose que l'expression courte & vive de tout ce qu'il y a dans une Ame de plus grand, de plus magnifique & de plus superbe.

VI. Au reste que ce qu'il y a de grand & de respectable à sa manière, dans les impressions que fait sur nous le *Sublime* ne nous rende pas, Monsieur, plus estimables à vos yeux ! Car enfin, tous ces beaux Sentimens qui nous font tant d'honneur, nous les devons, comme je vous ai déjà dit, à notre Orgueil qui souvent est fort sot & fort ridicule, & vous en allez être pleinement convaincu par un trait de *Sublime* d'*Homere*. Une épaisse obscurité avoit couvert

tout-à-coup l'Armée des Grecs , & vous jugez bien qu'enveloppés ainsi de ténèbres , il n'y avoit pas moi-^{Réflexions sur le Subli-}en qu'ils pussent combattre. *Ajax* , un des plus coura-^{me , par M. Rai-}geux des Grecs & qui mouroit d'envie de se battre , ne sçachant plus quelle résolution prendre , s'écrie ^{s. Mard.} alors en s'adressant au *Soleil*.

Grand Dieu , rend-nous le jour & combats contre nous !

C'est ici assurément le triomphe de l'Orgueil , & il est clair que le Genre Humain qui goûte une Pensée si Gasconne , est charmé de voir son Maître appelé en Duël par un Mortel : Mais ne vous étonnez point de notre imprudence ; nous sommes d'étranges Animaux. Nés tous avec un fond de Religion , nous ne laissons pas , malgré cela , d'être un peu Impies ; & ce fonds d'impiété que la Religion endort quelquefois , seveille toujours chez nous avec plaisir. Oui ! Monsieur , nous nous trouverons toujours plus Hauts , quand nous verrons abaisser nos Supérieurs ; moins dépendans quand on manquera de respect à nos Maîtres. Nous sommes si ridicules qu'on nous prendroit quelquefois dans nos coleres pour de nouveaux Titans qui voudroient escalader le Ciel , & aller dégrader & anéantir les Etres qui nous dominent. Je sçai bien que la Raison vient condamner de pareils plaisirs ; mais , selon la coutume , elle vient trop tard : l'Orgueil a déjà fait son coup , le plaisir est pris , & qui sçait si , sourdement & à l'insçu de la Raison , on ne continue pas de le goûter encore.

VII. Il faut , Monsieur , pour épuiser tout ce qu'on nous vante en fait de *Sublime* que je vous rapporte encore un trait de *Corneille* , qui me paroît avoir bien de la beauté. *Surèna* , Général des Armées d'*Orode* , Roi des Parthes , avoit rendu des services si essentiels à son Maître , s'étoit acquis une si grande réputation , que son Maître pour s'assurer de sa fidélité , résoud de le prendre pour Gendre. *Surèna* qui aimoit ail-

Réflexions sur le Sublime, par M. Raimond de S. Mard.
 leurs, refuse la Fille du Roi, & sur ce refus le Roi le fait assassiner. On vient aussi-tôt en apprendre la nouvelle à la Sœur & à la Maîtresse de Surèna, qui étoient ensemble, & alors la Sœur de Surèna éclatant en imprécations contre le Tiran, dit

*Que fais-tu du Tonnerre,
 Ciel, si tu daignes voir ce qu'on fait sur la Terre?
 Et pour qui gardes-tu tes Careaux embrasés,
 Si de pareils Tirans n'en sont point écrasés.*

Ensuite, s'adressant à la Maîtresse de Surèna qui ne paroïssoit pas extrêmement émue, elle lui dit:

*Et vous, Madame, & vous dont l'Amour inutile,
 Dont l'intrépide Orgueil paroît encor tranquille,
 Vous qui brûlant pour lui sans vous déterminer,
 Ne l'avez tant aimé, que pour l'assassiner.
 Allez d'un tel Amour, allez voir tout l'ouvrage,
 En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
 Quoi! vous causez sa mort & n'avez point de pleurs?*

A quoi répond Euridice, c'est-à-dire la Maîtresse de Surèna.

Non! je ne pleure point, Madame, mais je meurs!

Et cette malheureuse Princesse tombe aussi-tôt entre les bras de ses Femmes qui l'emportent mourante. Il y a, Monsieur, furieusement de Sublime & dans l'action d'Euridice & dans sa réponse. Mourir en apprenant qu'on perd ce qu'on aime; être saisi au point de n'avoir pas la force d'en gémir, ce sont là des traits qui nous passent & qui nous illustrent bien quand nous pouvons nous en croire capables: car vous n'ignorez pas que nous mettons une gloire exquise & délicate à paroître & même à être inconsolables, surtout quand la cause de notre affliction est de nature à nous faire honneur.

VIII. Voilà, Monsieur, les deux espèces de Sublime que j'ai trouvées après avoir bien décomposé

tous les exemples qu'on nous en donne : la plus belle espèce est, sans difficulté, le *Sublime des Tours*. Ce *Sublime* ; le seul qu'on puisse appeller *Sublime par excellence*, renferme une certaine grandeur, un je ne sçai quoi qui nous élève, pour ainsi dire, à la Divinité. Nous ne prenons point *Médée* & *Horace* pour des Mortels ; nous les prenons pour des Dieux ; nous les prenons au moins pour des *Héros*, & ce qu'il y a d'agréable pour nous, nous devenons tout cela nous mêmes.

Réflexions sur le Sublime, par M. Raimond de S. Mard.

IX. Il me reste à vous prévenir sur un reproche que vous ne manquerez pas de me faire. Pourquoi, direz-vous, avoir supprimé ce beau trait de *Sublime* de la *Genèse* ? DIEU dit que la lumière se fit, & la lumière fut faite. Que voulez-vous, Monsieur, on est le Maître d'appeller ce trait-là *Sublime* ; je ne le regarde moi, que comme une belle & magnifique façon de conter ce grand fait : appelez-le, si vous voulez, *Sublime*, vous y êtes autorisé par *Longin* ; mais prenez garde que tout est *Sublime* chez lui. Il fait entrer dans le *Sublime* toutes les *Figures* qui donnent de la chaleur au Discours ; & à son compte un Ouvrage chaud sera un tissu de *Sublime*. Je vous l'ai déjà dit, je ne sçaurois appeller *Sublime* que le *Sublime des Images* & celui des *Tours* ; & c'est bien dommage que ce dernier ne puisse guères entrer que dans le *Poème Epique* & dans le *Poème Dramatique*. Je suis bien fâché aussi de vous dire que je ne vois pas trop comment il pourroit trouver place dans l'*Ode* : mais en récompense l'*Ode* est le triomphe du *Sublime des Images* : elles ne sont en nul endroit du monde, étalées avec tant de magnificence.

La division des différentes espèces du Sublime est la même chés M. Raimond de S. Mard & chés M. Silvain. Ce que l'un appelle le Sublime des Sentimens, l'autre le nomme le Sublime des Tours. Il est certain

aussi que le premier admet tacitement la distinction du Grand & du Sublime, que le second a pris soin d'établir fort au long. Mon embarras est de savoir si la dénomination de Sublime des Tours présente son idée d'une manière aussi juste, aussi nette, que le fait celle de Sublime des Sentimens. Je ne puis douter qu'un Sentiment grand par lui-même, n'ait besoin d'être rendu d'une certaine manière pour devenir Sublime, & que ce ne soit au Tour dont on se sert pour l'exprimer, qu'il est redevable de ce degré de perfection. Mais l'Image de son côté ne doit-elle jamais rien au Tour? Est-elle toujours inmanquablement Sublime, dès que son objet est grand? Le Sublime des Tours appartient aux Images, comme aux Sentimens. J'oserais faire une autre question à M. Raimond de S. Mard. Est-il bien persuadé que son Sublime des Tours puisse difficilement trouver place dans l'Ode? Je conviens avec lui que ce Poëme est le triomphe du SUBLIME DES IMAGES. J'avoue en même-tems que jusqu'ici le Sentiment a fait assez peu de figure dans nos Odes. Mais je conçois aussi que le Lirique parfait seroit celui qui sauroit parler au Cœur en même-tems qu'à l'Imagination, qui sauroit unir les Sentimens aux Images. C'est ce que n'a fait aucun de nos Poëtes Liriques, pas même celui que M. Raimond de S. Mard estime tant, & qu'il propose comme un modèle achevé. Mais c'est ce qu'Horace a fait dans beaucoup de ses Odes. L'Ode, dès qu'elle le voudra, pourra s'approprier le Sentiment, & s'enrichir du Sublime, qui doit en naître. Le tout dépend de la nature du sujet, & du génie de celui qui le traite.

Des différens morceaux, que j'avois dessein d'emprunter pour les insérer ici, celui que j'ai réservé pour le dernier renferme une multitude de vûes nouvelles, & qui peuvant, étant suivies avec soin, mener à des découvertes de plus d'une espèce. Il compose l'Article LXXVII. des Mémoires de Trévoux, Octobre 1733. pp. 1747-1762. Son Auteur est le R. P. Castel. A ce nom on

conçoit quelque chose d'ingénieux & de profond ; & ce qu'on va lire ne démentira point cette idée.

REFLEXIONS sur la nature & la source du *Sublime dans le Discours* , sur le Vrai Philosophique du *Discours Poétique* ; & sur l'*Analogie* , qui est la Clef des Découvertes.

(17) 1°. Ce Titre paroît annoncer des sujets fort différens. Mais la *Philosophie* rapproche souvent les extrémités , en ramenant la multitude des apparences à la réalité d'un principe très-simple. Et c'est par l'*Analogie* , que la *Philosophie* atteint à cette simplicité seconde de la Nature.

2°. En général cette *Analogie* nous apprend , que s'il y a bien des Sciences & des Arts , il n'y a pourtant qu'une Vérité dont ces Arts & ces Sciences ne font que les différens points de vue , les divers aspects. La *Poësie* en particulier & la *Philosophie* , quelque irreconciliables qu'elles paroissent , ne diffèrent que par-là , par le point de vue , par l'expression.

3°. Le *Poëte* pense & parle. Le *Philosophe* réfléchit , raisonne & discourt. C'est-à-dire le *Poëte* enveloppe dans une pensée , & souvent dans un mot le raisonnement du *Philosophe* , & le *Philosophe* dans un raisonnement étendu développe la pensée , le mot du *Poëte*. C'est cet enveloppement & ce développement seuls qui caractérisent les deux genres , relativement l'un à l'autre.

4°. Mais c'est toujours le même objet , la même nature , la même vérité que le *Poëte* & le *Philosophe* peignent également , l'un en grand , l'autre en raccourci & comme en mignature.

REMARQUES.

(17) 1°.] Cette division par Nombres est de l'Auteur même.

Réflexions sur la nature & la source du Sublime, &c. par le R. P. Castel.

5°. Lors que cet objet est nouveau, merveilleux, élevé, intéressant, qu'il donne à penser, ou qu'il étend les vûes de l'esprit, le *Raisonnement philosophique* qui le développe, prend le nom de *Découverte*; la *Pensée poétique* qui le revêlé prend celui de *Pensée sublime*. Venons à des exemples.

6°. Mais auparavant je dois poser comme un principe cette maxime, *sublime elle-même de Despreaux*, que

(18) *Rien n'est beau que le Vrai, le Vrai seul est aimable, Il doit régner par-tout, & même dans la Fable.*

En effet la découverte du *Faux* ne peut jamais passer pour une *vraye Découverte*: car découvrir ce qui n'est pas, c'est pis que de ne rien découvrir, & une *Pensée fausse* ne sçauroit être une *belle Pensée*.

7°. *Virgile* peint la nuit, en disant qu'elle ôte aux choses leurs couleurs, *rebus nox abstulit atra colores*; cette idée est *sublime*, *belle*, du moins. Or qu'est-ce qui en fait la beauté? je le demande aux *Commentateurs de Virgile*. Mais que nous en ont-ils dit? des *Tropes*, des *Figures*, de *Métaphores*, des *Allégories*. Je ne connois point tout cela: mais je demande encore si c'est du *Vrai*, si c'est du *Faux* que *Virgile* nous donne là.

8°. *Aristote* nous a donné les vraies règles de la *Poétique*, & même de la *Rhétorique*. Ce sera donc un *Philosophe*, ce sera *Descartes* qui nous apprendra que, les couleurs n'étant qu'une lumière modifiée, la nuit en chassant la lumière, a chassé les couleurs; & qu'ainsi la *Pensée de Virgile* a tous les caractères du *Sublime*, du *Grand*, du *Beau*, étant d'abord *vraye*, & ensuite *nouvelle*, *merveilleuse*, *profonde*, *paradoxe* même, & *contraire au préjugé*.

R E M A R Q U E S.

(18) *Rien n'est beau &c.] Epist. IX. Vers 43.*

9°. Car je pense que c'est par rapport à nous & pour nous qu'une *Pensée* est *sublime*, c'est-à-dire, ^{Réflexions sur la nature & la source du Sublime, &c.} comme *placée en un lieu sublime, escarpé, difficile à atteindre*, & par-là très-merveilleuse, & toute aimable, lorsqu'elle daigne s'abaisser en quelque sorte jusqu'à nous, qui n'aurions pû sans le secours du *Poète* comme inspiré, & sans une espèce de secours divin, nous élever jusqu'à elle. ^{par le R. P. Cassel.}

10°. *Virgile* dit ailleurs.

Provehimur partem, terraque urbesque recedunt.

Nous sortons du Port, & nous voyons les Terres & les Villes se retirer. Cette Image est magnifique... mais ce n'est que parce qu'elle renferme une *Vérité philosophique* que le tems nous a révélée, quoi qu'elle soit encore toute *sublime*, toute *poétique*, toute *paradoxe*. Car l'Auteur n'est pas encore dans le cas de *sublatam ex oculis* &c.

11°. Quelle est donc cette vérité ? c'est celle de la nature du mouvement qui n'a d'absolu que son existence, & dont l'essence consiste dans un simple changement de rapport de distance de divers termes, dont l'un ne peut se mouvoir sans que tous les autres se meuvent aussi. Je m'éloigne du Port, le Port s'éloigne de moi. Je fuis les Terres & les Villes, les Terres & les Villes me fuient.

12°. Cela est fort ; car les voilà toujours à la même place. Oui les unes par rapport aux autres : & dans ce sens me voilà immobile à la même place dans le Vaisseau qui m'emporte. Mais par rapport à ce Vaisseau & par rapport à moi, tout l'Univers se remue lorsque nous nous remuons. La rame repousse le rivage ou l'eau, l'eau & le rivage repoussent la rame & le Vaisseau : l'action & la réaction sont égales, la séparation est réciproque. Mais ce siècle n'a droit de jouir que des *Découvertes* du siècle précédent qui s'en moquoit aussi.

Réflexion sur la nature & la source du Sublime, &c. par le R. P. Cassel.

13°. Laissons les discussions philosophiques : écoutons les *Commentateurs*. Vous êtes, me disent-ils, dupe de votre Imagination. Il est vrai que les Terres & les Villes semblent fuir : on s'imagine qu'elles fuient : c'est tout comme si elles fuyoient ; mais elles ne fuient pas pour cela , & ce n'est que par métaphore qu'on dit qu'elles fuient. Fort bien.

14°. Mais je reviens à ma Règle qui n'est pas une imagination , & qui est , ce me semble , la plus solide règle de bon sens qu'on puisse consulter. *Cela est-il vrai , cela est-il faux ?* Virgile ment-il , Virgile dit-il la vérité ? Si la *Pensée* est fautive , elle n'est donc plus belle , elle est frivole , sophistique , misérable. Si elle est belle , admirable , sublime , comme on l'a cru jusqu'ici , & comme les *Commentateurs* en conviennent , je reviens à *Despreaux* , & je dis ,

*Rien n'est beau que le Vrai , le Vrai seul est aimable ,
Il doit régner par-tout , & même dans la Fable.*

15°. Je puis me tromper ; mais il me semble que bien des gens se repaissent de choses vagues , & qu'ils aiment même à s'en repaître , sur tout dans les belles Lettres , tout y est plein de *je ne sais quoi* ; on diroit que la *précision des Idées* les gêne , les contraint , leur paroît insupportable ; ils sont toujours en garde & prêts à combattre contre cette précision , comme les Romains pour leur liberté. C'est la liberté d'esprit , en effet , qu'on retrouve dans ces *Idées vagues* qui le bercent doucement , & le balancent entre le oui & le non , entre le *Vrai* & le *Faux*. Il en coûte , & il faut une espèce d'effort d'esprit , pour se fixer à une vérité précise & indivisible.

16°. Outre la paresse de l'esprit , il y a encore un intérêt du cœur qui fait qu'on aime à se tenir comme neutre entre la plupart des vérités & des erreurs qui leur sont opposées. Moyennant cette neutralité que l'inattention de l'esprit rend facile , on est toujours

prêt à se ranger au parti que la passion du cœur rend le plus agréable. Mais cette moralité m'écarteroit de mon sujet.

Réflexions sur la nature & la source du Sublime, &c. par le R. P. Cassel.

17°. *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni*, dit *Lucain*; que *Breueuf* a rendu par ce Vers :

Les Dieux sont pour Cesar, mais Caton suit Pompée.

Cette *Pensée* a eu des Approbateurs & des Critiques. Les uns en ont fait un modele de *Sublime*, les autres l'ont cruë *fausse* & purement *enflée*. C'est bien pis, d'autres l'ont traitée d'impie & de sacrilège. La *Philosophie* seule a droit d'en décider.

18°. Rien n'est plus simple que le fonds de *vérité philosophique*, *morale* même & *presque théologique*, que ce Vers de *Lucain* renferme ou suppose. Les Dieux, ou plutôt Dieu tout miséricordieux & lent à punir, laisse souvent prospérer le crime dans cette vie & pour un tems; & bien nous en prend à tous: que deviendrions-nous si la peine suivoit le péché de si près? Il n'en est pas de même des Hommes; il leur est expressément enjoint de s'attacher au parti de la justice & de la vérité connus, sans en juger par les apparences ou par aucune sorte d'événement. Le Commentaire est donc facile à faire désormais. *Les Dieux servent CE'SAR, parce qu'il leur plaît, placuit. CATON suit POMPE'E, parce qu'il le doit.*

19°. *Lucain* est outré, dit-on. Cela se peut quelquefois. Mais quelquefois aussi il peut n'être que trop élevé, *trop sublime*. Une vérité n'est pas toujours muette, même pour la *Poësie*. *Corneille* n'a pas laissé de mourir quelques traits de *Lucain*. Mais *Corneille* lui-même passe pour être souvent enflé.

20°. Ces quatre Vers ont été fort critiqués.

- *Pleurés, pleurés mes yeux, & fondés-vous en eau :*
- *La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ;*
- *Et me laisse à vanger après ce coup funeste ,*
- *Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.*

Réflexions sur la nature & la source du Sublime, &c. par le R. P. Cassel.

Je ne disconvienrai pas que la *Poëse*, sur tout la *Dramatique*, étant faite pour tout le monde, & ses beautés devant consister dans des traits comme imperceptibles, plutôt que dans des raisonnemens philosophiques un peu étendus, il n'y ait du trop dans ces Vers de *Corneille*.

21°. Si le *Poëte* avoit pu renfermer les mêmes beautés dans un seul Vers, ou deux tout au plus, en jettant même un petit nuage sur des vérités qu'il a rendu trop sensibles, trop précises, trop géométriques, rien n'auroit été plus *sublime* : car au reste je ne conviendrai pas qu'il y ait du *faux* dans sa pensée. Une fille, comme *Chimene*, peut regarder la vie de son père, comme la moitié de sa vie, aussi bien que celle de son mari futur, puisque selon l'Ecriture, *erunt duo in carne una*. Et il n'y a rien d'outré à dire qu'une Fille se partage entre son père & son futur époux, & que toute sa vie dépend des deux : oui, mais il y en a donc trois parties, celle du père, celle de l'époux, & la sienne ? mauvaise plaisanterie que celle-là. *Chimene* ne vit plus en elle-même dès qu'elle se partage ainsi. Ce qui est si vrai, que si son père & *Rodrigue* meurent, on ne s'attend qu'à la voir mourir : Mais la vérité elle-même dépend tout-à-fait de l'expression.

22°. En général toute *Vérité* a droit de plaire. Mais toute *Vérité nouvelle*, *profonde*, *sublime* éblouit, & révolte même l'esprit, & souvent le cœur. Pour la faire goûter, il faut en tempérer l'éclat. Or on tempère cet éclat en l'enveloppant, en ne la laissant qu'entrevoir à demi, comme un trait vif qui perce & disparoit. Et voila le devoir & l'avantage de la *Poësie*.

23°. Naturellement elle enveloppe & elle doit envelopper les vérités. Double avantage du *Poëte*. Sous cette enveloppe & par cet air mystérieux, qui n'est qu'une affaire d'expression, les *Vérités communes* de-

viennent nouvelles & sublimes : & les *Vérités nouvelles* & sublimes par elles-mêmes brillent toujours assés sans éblouir. L'enveloppe pique toujours la curiosité, d'autant plus qu'elle la satisfait moins.

Réflexions sur la nature & la source du sublime, &c. par le R. P. Castel.

24°. Toute la gloire du *Philosophe* consiste dans la découverte de la vérité. Mais une vérité toute découverte, lors qu'elle est neuve, blesse la vue, & reveille souvent la jalousie contre son Auteur. Un génie à découvertes, comme *Descartes*, devoit, s'il étoit bien conseillé, ne proposer son système que sous l'enveloppe de la *Poésie* & de la *fiction*. Il n'y perdrait rien. Car tout nouveau système est toujours traité de fiction, & de Roman. Il y gagneroit même beaucoup. On court après une Vérité qui se dérobe : & un bon Commentaire feroit bien-tôt adopter comme philosophiques des *Vérités* qu'on auroit goûtées d'abord comme *poétiques*. C'est par la *fiction*, c'est-à-dire, par l'invention qu'on est *Poète* ; & lors qu'on est né *Poète* ; les *Vers* ou la *Prose* ne sont plus que des formalités, des expressions arbitraires.

25°. Cependant la gloire du *Philosophe* paroît l'emporter beaucoup sur celle du *Poète*, quoiqu'elle vienne un peu tard. Le *Poète* a beau semer les plus profondes vérités, il n'est jamais censé parvenir jusqu'à la *Découverte* qui est la principale gloire de l'esprit humain. Il n'y parvient pas non plus. Il ne voit la vérité que comme il la présente sous le voile, dans le nuage. C'est par une espèce d'instinct ou d'enthousiasme, & à la pointe de l'esprit qu'il la saisit comme en passant. C'est inspiration, c'est révélation si l'on veut. Mais les Prophètes ne comprennent pas toujours tout ce que Dieu révèle par leur organe à l'Univers. *Virgile*, après avoir dit que la nuit emporte les couleurs, auroit bien pu n'être point *Carésien* sur l'article.

26°. Mais comme c'est toujours le *Vrai*, toujours la *Nature* que le *Poète* peint, le *Philosophe* ne sçau-

Réflexions sur la nature & la source du Sublime, &c. par le R. P. Cassel.

roit trop méditer le sens profond de tous les traits véritablement sublimes qui sont répandus chés les Poëtes plus que chés aucune autre sorte d'Ecrivains. C'est-là le véritable emploi du *Philosophe*, de comprendre ce que les autres ne font que sentir, de tourner l'*Instinct* en *Pensée*, la *Pensée* en *Réflexion*, la *Réflexion* en *Raisonnement*. Je regarde tous ces grands traits qu'on admire dans les Poëtes, comme autant de semences de *Découvertes*.

27°. Or c'est l'*Analogie* qui rend ces traits poétiques féconds en *Découvertes*. Car ce qu'on appelle chés les Poëtes ou chés les Orateurs, *Métaphore*, *Comparaisons*, *Allégorie*, *Figure*, un *Philosophe*, un *Geometre* non herissé l'appelle *Analogie*, *Proportion*, *Rapport*. Toutes nos *Découvertes*, toutes nos *Vérités scientifiques* ne sont que des *Vérités de rapport*. Et par-là souvent le *Sens figuré* dégénere en *Sens propre*, & la *Figure* en *Réalisé*.

28°. Je dirai quelle est ma Règle en ce point. Lorsque je rencontre quelqu'un de ces traits poétiques, ou autres concernant la Nature, ou tout autre objet philosophique, & que ce trait me paroît beau & sublime, sur tout s'il paroît tel au commun des Lecteurs; je commence selon la méthode de l'*Analyse Geométrique*, par le supposer vrai & même littéralement vrai: ensuite par les conséquences que j'en tire, selon les règles du même Art, je le vérifie: Et enfin après me l'être démontré à moi même, je me mets en état de le démontrer aux autres.

29°. Par exemple, sans parler d'autre chose, tout ce que je viens de dire, je crois le devoir à la maxime de *Despreaux*, que rien n'est beau que le Vrai &c. Ce Vers m'a bien mieux appris ce que c'est que Sublime, que tout le *Traité* de *Longin* traduit par le même *Despreaux*; *Traité* que j'avoue qui m'a toujours paru fort beau, mais un peu vague, un peu oratoire, & plus

plus enflé de discours que nourri d'explications & d'idées philosophiques. Réflexions sur la nature & la source du Sublime, &c. par le R. P. Capela

30°. Au lieu qu'en supposant la maxime en question, & partant de là, il m'a été facile de conclure, que le *SUBLIME* consistoit donc dans une vérité toute neuve, en elle-même, ou dans son point de vue ou par son expression, & présentée sous une espèce d'enveloppe qui en rehausse l'éclat en le tempérant. Le *FIAT LUX ET FACTA EST LUX*, que Longin trouva si sublime, ne l'est que par le *Vrai nouveau, profond, merveilleux*. Qu'on parle d'un Ouvrage des Hommes, il faut bien des paroles, des discours, des descriptions pour en faire connoître la façon. Pour les Ouvrages de Dieu, comme il n'a fallu qu'un mot pour les faire, *dixit & facta sunt*, il ne faut qu'un mot pour les peindre : & cette peinture est toujours *Sublime*, parce qu'elle est *extraordinaire, unique, divine*.

QUOIQUE les diverses opinions, que l'on vient de voir touchant le Sublime, paroissent très-différentes entre elles, on peut aisément les ramener au même point de vue. Le Sublime élève l'Ame au plus haut point qu'elle puisse être élevée. C'est l'Etonnement & l'Admiration, qui produisent cet effet. Tout ce qui fait voir ensemble dans un Grand Objet, le Vrai, le Nouveau, l'Extraordinaire, ne sauroit manquer d'étonner ; & d'être admiré, ni par conséquent d'élever l'Ame, soit en la rappelant à la contemplation de sa propre excellence, soit en fournissant de l'aliment à son orgueil ; ce qui, dans le fonds, revient au même. Il me semble de plus qu'il n'est guère possible de disconvenir que le Sublime ne doive être au moins un peu Paradoxe. Que sais-je même, s'il n'est pas de son essence de l'être totalement ? Qu'est-ce en effet que le Paradoxe, sinon le Vrai, le Nouveau, l'Extraordinaire réunis dans la même Idée ? Ajoutés-y la Grandeur de l'Objet, & que l'Expression soit convenable. Qu'est-ce que cela, si ce n'est pas du Sublime ?

Que résulte-t-il encore de tout ce qu'on a lu jusqu'ici ? Que, selon nos Idées, le Sublime consiste uniquement dans l'Expression, c'est-à-dire, qu'il faut qu'une grande Pensée, qu'un grand Sentiment, soient exprimés d'une certaine manière pour devenir Sublimes. Je parle de l'Expression proprement dite, qu'il ne faut pas confondre avec l'Elocution, c'est-à-dire avec le Choix & l'Arrangement des Mots. Qu'est-ce donc que cette Expression proprement dite, c'est ce que l'on appelle communément le Tour de la Pensée ? Or ce Tour fait partie de la Pensée elle-même, & n'a de commun avec les Mots, que de marquer à chacun l'usage, auquel il doit être employé. Je m'explique par des Exemples. Il n'est pas possible qu'un Tel ait commis ce crime. Ne seroit-il pas possible qu'un Tel eût commis ce crime ? Ces deux Phrases sont composées des mêmes Mots ; & chacun de ces Mots exprime, dans l'une & dans l'autre Phrase, précisément la même Idée. Les deux Phrases cependant forment deux Propositions contraires. Par l'une j'affirme que non seulement un Tel n'a pas commis ce crime, mais qu'il est même impossible qu'il l'ait commis. Par l'autre je n'affirme pas à la vérité qu'un Tel a commis ce crime ; mais j'affirme du moins qu'il est très-possible qu'il l'ait commis, & mon intention est en effet qu'on s'en croie coupable. Que faudroit-il de plus pour faire comprendre que le Tour, ou l'Expression proprement dite, fait partie de la Pensée ? N'ai-je pas montré que les mêmes Mots, employés chacun dans la même signification, peuvent rendre deux Propositions ; sinon contradictoires, du moins contraires ?

Pour développer de plus en plus mon Idée, je dis que le Tour ou l'Expression est à la Pensée dans le Discours, ce que le Trait est dans l'Art de peindre à la Figure, & que le Choix & l'Arrangement des Mots sont à l'Expression, au Tour, ce que les Couleurs sont au Trait. Ce que j'avance est si vrai que, si dans la première de mes deux Propositions, au lieu de dire : Il n'est pas

possible qu'un Tel ait commis ce crime ; je dis : Un Tel ne peut pas être coupable de cette méchante action ; ma Proposition ne sera point différente , parce qu'en changeant la plus part des Mots , je n'aurai point changé le Tour, l'Expression, & que la Pensée sera restée la même. Ce sont d'autres Couleurs, mais le Trait reste le même, & c'est toujours la même Figure, qu'il dessine.

Enfin il en est de la Pensée & du Tour ou de l'Expression, comme de l'Etre & de la Manière d'Etre. Bien que par cette espèce d'Opération de l'Esprit, que les Philosophes appellent Abstraction, je puisse considérer l'Etre indépendamment de sa Manière d'Etre, & que réciproquement je puisse considérer la Manière d'Etre indépendamment de l'Etre, il ne s'ensuit pas que l'Etre & la Manière d'Etre puissent jamais exister, je dis plus, puissent jamais être conçus comme existans indépendamment l'un de l'autre. Ajoutons qu'il est des Manières d'Etre, qui constituent l'Essence de l'Etre & sans lesquelles il ne peut jamais exister. Telle est la Vie à l'égard de la Portion de Matière, que l'on appelle Animal. Dès que la Vie n'est plus, la Matière subsiste encore, mais l'Animal est détruit. Il en est de même de la Pensée & sous ce nom j'ai compris jusqu'ici le Sentiment. La Pensée est un Etre, qui tout Métaphysique qu'il est, n'en a pas moins une existence réelle. Cet Etre a sa Manière d'être essentielle, c'est le Tour, l'Expression. C'est-à-dire qu'il ne se peut pas que la Pensée soit de telle ou de telle sorte sans tel ou tel Tour, telle ou telle Expression ; de même qu'il est impossible que l'Animal existe sans la Vie. Si donc le Tour, l'Expression proprement dite constituent l'Essence de la Pensée ; si c'est par le Tour, par l'Expression proprement dite qu'une Pensée est de telle ou de telle espèce ; n'en faut-il pas conclure que le Tour, que l'Expression ne fait qu'un tout tout avec la Pensée ; & par une conséquence un peu plus éloignée, que la Pensée Sublime, n'est qu'une Pensée tournée, exprimée d'une certaine manière, qui montre du Vrai, du Nouveau,

de l'Extraordinaire, du Paradoxe même, dans un Objet, qui, sans cette certaine manière; sans ce Tour, cette Expression, n'auroit offert qu'une Grandeur commune? N'en suit-il pas encore que le Sublime ne sauroit être produit par l'Expression seule, prise pour l'Elocution, pour le Choix & l'Arrangement des Mots, qui servent à manifester une Pensée; & qui peuvent quelquefois, mais bien rarement, concourir, en quelque sorte, à le rendre Sublime? L'Elocution peut bien revêtir du Stile Sublime des Pensées, dont les objets n'ont point de Grandeur; mais ces Pensées, malgré le fard de l'Elocution, restent Petites, Basses, Médiocres, en un mot ce qu'elles étoient dans leur origine, sans être jamais élevées à la dignité de Sublimes. Le Pourquoi du Sublime, si je puis m'exprimer ainsi, réside dans l'Objet de la Pensée; & le Comment du Sublime est dans le Tour, dans l'Expression de la Pensée; & ce Tour, cette Expression peut fort bien ne rien avoir de Sublime dans le Stile, ainsi que M. Despréaux l'a remarqué dans sa Préface, & comme tous ceux qui, depuis lui, se sont donné la peine de réfléchir sur cette Matière, en ont dû convenir. Ce qu'on vient de lire conduit assés naturellement à demander si Ce que nous appelons spécialement LE SUBLIME, est l'Objet du TRAITE' de LONGIN. C'est une Question, à l'Examen de laquelle j'ai consacré d'autant plus volontiers la DISSERTATION, que l'on va lire, qu'il n'est pas possible, du moins à mon avis, de tirer quelque fruit de la lecture de Longin, ni même de le bien entendre, sans être au fait du véritable Objet de ses réflexions.

DISSERTATION
sur l'Objet
du

I. CE qui peut faire croire que Longin a voulu nous tracer des règles de Ce que nous appelons spécialement LE SUBLIME, c'est principalement ce qu'il dit (19) dans

R E M A R Q U E S.

(19) dans le Chapitre, &c.] les Editions de Tollin, d'Hudson Chap. VII. ou Section IX. selon & de M. Pearce.

A LA PREFACE. 85

le Chapitre , qui traite de l'*Élévation dans les Pensées* , ^{DESIGNATION} laquelle est , selon lui , l'*Echo de l'Élévation de l'Âme* , ^{sur l'Objet du} & qui peut même quelquefois se manifester & causer de l'*Admiration* sans le secours des *Paroles*. Tel est le ^{Traité de} *Silence d'Ajax* aux Enfers. *Longin* le trouve plus *Grand* & plus *Sublime* que tout *Discours*. J'avoue que s'il ne nous restoit du *Traité* de ce *Rhéteur* que ce seul Chapitre , on n'auroit pas lieu de croire qu'il eût voulu parler d'autre chose que de notre *Sublime*. En effet la *Décorde* aiant

La tête dans les Cieux & les pieds sur la Terre :

Voilà , ce que nous appellons du *Sublime*. Il en faut dire autant de l'idée , qu'*Homère* donne de la vitesse avec laquelle les Dieux se rendent d'un lieu dans un autre.

*Autant qu'un homme essu au rivage des Mers
Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs ,
Autant des Immortels les couriers intrépides
En franchissant d'un saut.*

On se rappelle sans doute les deux morceaux du même Poète (20) rapportés ci-devant par M. Raimond de S. Mard , dans lesquels il s'agit de la marche de *Neptune* & de la fraieur , qu'un seul coup de son Trident cause au Dieu des Enfers.

Ce qu'*Homère* dit du bruit que les Dieux font en combattant ,

Le Ciel en retentit & l'Olimpe en trembla ;

Ajax , qui , lorsque l'obscurité , cachant tout-à-coup le *Soleil* , l'empêche de combattre , s'écrie , en s'adressant à *Jupiter* , (21) & non pas au *Soleil* :

REMARQUES.

(20) rapportés ci-devant par M. H. p. 64.
M. Raimond de S. Mard ,] Dans (21) & non pas au *Soleil* ;]
ses REFLEXIONS sur la Sublime , Voirs ibid. N. VI. p. 69. . .
Tome IV. * F 11j

DISSE-
RTATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

*Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux ;
Et combats contre nous à la clarté des Cieux ;*

Ce que M. de La Motte a si bien rendu par ce seul Vers ,

Grand Dieu rends nous le jour, & combats contre nous :

Enfin, DIEU DIT : *Que la Lumière soit, & la Lumière fut* : Tous ces *Traits* & quelques autres cités par Longin , nous offrent les uns nôtre *Sublime des Images*, les autres nôtre *Sublime des Sentimens*. Mais ce n'est pas une seule Partie, c'est l'Ensemble d'un Ouvrage, qui peut montrer quel en est le but.

Depuis l'impression de la Remarque 18. sur la Préface de M. Despréaux , j'ai relu Longin tout entier , & je n'ai fait que me confirmer de plus en plus dans l'opinion où j'étois, qu'il n'a voulu parler que du *Genre Sublime d'Eloquence*; que son Objet est le même que celui d'*Hermogène* & des autres *Rhétieurs* ; & que toute la différence entre eux & lui consiste en ce que , portant ses vûes plus loin , il envisage dans le *plus haut point d'élévation*, dans l'état le *plus parfait*, ce qu'on nomme indifféremment le *Stile*, le *Genre*, la *Forme*, le *Caractère Sublime*, la *Grande Eloquence*, l'*Eloquence Sublime*. C'est de Longin lui-même ; c'est de différentes parties de son Ouvrage comparées ensemble , que je tirerai la preuve de ce que j'ose soutenir.

II. La manière dont il décrit le *Sublime* en deux endroits différens est très-capable de faire illusion , à qui ne se rendroit pas assez attentif. Voici comme il parle à *Torentianus*, (22) à la fin du I. Chapitre.

R E M A R Q U E S .

(22) à la fin du I. Chapitre.] Au reste, comme c'est à vous que
Voûs ci après le *Traité du Sublime* , Chapitre I. à l'*Alinea*
qui commence par ces mots : *Dissertation* , ne faire aucun
surpris de me voir, dans cette

Comme c'est à vous que j'écris & que vous êtes versé dans les Lettres, je puis m'abstenir de commencer par établir plus au long, que le Sublime est ce qu'il y a d'excellent & de plus parfait dans le Discours; ce qui donne seul le premier rang aux grands Poètes, aux grands Ecrivains, ce qui rend leur gloire immortelle. Qui ne croiroit au premier coup d'œil qu'il s'agit-là de ces

DISSERTATION
sur l'Objet du
Traité de
Longin.

REMARKES.

usage de la Traduction de M. Despréaux. Elle est digne, sans doute, de toute la réputation, dont elle jouit; mais (je ne le dis qu'en tremblant, & ne puis cependant m'empêcher de le dire) quelqu'un prendra la peine de la conférer, non seulement avec l'Original & les Versions de M. Pearce & de M. l'Abbé Gori, mais encore avec les Remarques de tous les Commentateurs, trouvera M. Despréaux plus attentif à prêter par tout son Stile & dans certains endroits ses Pensées à Longin, qu'à rendre exactement les Pensées & le Stile de ce Rhetor. Je me suis donc vu dans l'indispensable nécessité de retraduire tout ce qui me devoit servir, soit à développer quelque Idée importante de Longin, soit à fonder quelque Remarque de goût. Et c'est pour le dire en passant, ce qui m'a fait hasarder quelques légers Changemens dans le cours de la Traduction même de M. Despréaux. Ils sont en très-petit nombre; & seulement dans quelques endroits, où certainement il s'est écarté du sens de l'Auteur, & dans lesquels il m'a paru nécessaire d'en présenter aux Lecteurs la véritable Pensée, ou du moins ce que j'ai cru l'être. Ces Changemens seront annoncés dans les Remarques auxquelles du Texte, en cette man-

nière: CHANG. DE L'EDIT. &c j'aurai soin d'en rendre compte dans les Remarques sur la Traduction. Je n'entreprendrai point de justifier ici cette espèce de témérité. C'est au Public à m'apprendre ce que j'en dois penser moi-même. En tout cas, s'il décide que j'ai mal fait, ma faute ne passera jamais pour être bien considérable, & les Editeurs, qui viendront dans la suite, pourront (en usant de leur droit, me condamner & remettre les choses en leur premier état. Au reste, persuadé depuis longtemps que les Auteurs Grecs peuvent être le plus souvent traduits presque à la Lettre, sans risquer de déplaire, je me suis efforcé de rendre mes Traductions le plus littérales que j'ai pu, sans négliger pourtant de leur donner autant de hardiesse, qu'il en falloit pour rendre le caractère du Stile de l'Original, qui, quoique M. Despréaux en ait dit, a souvent peu d'élégance, que beaucoup de Mots employés par Longin dans des acceptions, qui lui sont particulières, & que la fréquente dureté de ses Métaphores rendent quelquefois un peu bizarre.

Pour la satisfaction de ceux qui le pourroient souhaiter, j'aurai soin de mettre ici le Grec de tous les endroits de Longin, que je traduirai dans cette Dissertation.

DISSERTATION
sur l'Objet du
Traité de
Longin.

Traits, qui chés nous portent éminemment le nom du Sublime. Ils sont en effet ce qu'il y a de plus parfait dans les Ouvrages de nos plus célèbres Auteurs ; & c'est ce qui les élève pour toujours infiniment au dessus de tous les autres. Mais on va voir que Longin n'entend & ne peut entendre ici par ces paroles que ce qui fait la plus grande perfection du Genre Sublime, à laquelle ces Traits, dont je viens de parler, peuvent contribuer pour beaucoup, mais où pourtant ils ne se rencontrent pas toujours. Notre Rbétour continué, (23) L'effet du Sublime est moins de persuader l'Auditeur, que de l'enlever à lui-même ; & ce qui se fait admirer a par tout, en conséquence de l'étonnement qu'il cause à l'Esprit, plus de force que ce qui peut plaire ou persuader. Le Persuasif n'agit le plus souvent sur nous qu'à notre gré. Pour le Sublime, il fait violence, & son irrésistible impétuosité subjugué absolument l'Auditeur. Ce que nous appellons Le Sublime se trouve caractérisé par ces effets, que Longin attribué au Sublime, dont il parle. Ce ne seroit pas précisément pour plaire ou pour persuader, que nous pourrions avoir recours au Su-

REMARKS.

Γεῖσθαι δὲ ὥς σὶ, φίλτα-
τε, τὴ παιδείας ὑπερμεναι,
ἡδὸν ἀπὸ θαύματος καὶ τῆ δυνά-
μειος αὐτοῦ ποσὶν ὡς ποσὶν, αὐ-
τὸς αὐτῷ, καὶ ἡδὸν καὶ λόγῳ
ὡς ταῦτα ὡς καὶ ποσὶν καὶ
μύησι καὶ συγγεγραμμένῳ καὶ ἄλ-
λοισι ἢ ἐνὶ τοῖς ποσὶν ὑπερμεναι-
ται, καὶ ταῖς αὐτῶν περιεβα-
λοῖς ἐκλεῖναι τὸν αἰῶνα.

(23) L'effet du Sublime
est moins &c.] Οὐ γὰρ ἵνα
πῶς τὸ ἀπεργασίαν, ἀλλ'
ἵνα ἕκαστον ἄγει τὰ ὑπερμεναι
πάντα δὲ γὰρ οὐκ ἐκλεῖναι τὸ
πῶς, καὶ τὸ ὥς ὡς ὡς ὡς ὡς
αὐτὸς αὐτῷ τὸ θαυμάσιον. Ἐν γὰρ
τῷ αὐτῷ πῶς οὐ καὶ πῶς ἵνα
ἡμῶν ταῦτα δὲ δυνατὸν καὶ
βίαν ἀμαρτὸν ὡς ἀπεργασίαν, πῶς
ταῖς ἐκλεῖναι τὸ ἀπεργασίαν κα-
τέχεται. J'ai lu dans cette
fin πάντως avec M. Le Feb-
vre & M. Dacier au lieu
de πῶς, qui se trouve
dans toutes les Editions.

blime des Images ou des Sentimens ; ce seroit pour entraîner de force l'Auditeur ébranlé déjà par l'Agréable ou par le Persuasif. Nous ne chercherions pas à le gagner par là, nous lui voudrions arracher, malgré lui, son consentement. Mais c'est aussi ce que la Grande Eloquence doit faire, quand elle est à son plus haut degré d'élevation ; & c'est ce qu'elle fait effectivement. Reprenons la suite du même passage de LONGIN. (24) D'ailleurs la sagesse de l'Invention, l'Ordre & la Dispensation des choses loin de se faire sentir dans un endroit ou deux, se laissent à peine appercevoir dans la suite entière du Discours : mais, semblable à la foudre, le Sublime, quand il frappe à propos, a coutume de renverser tout ; & d'un seul coup, il manifeste toutes les forces de l'Orateur. Ces derniers Mots font peut-être ce qu'il y a de plus fort contre ce que j'entreprends de prouver. En effet, Longin n'y parle pas d'un Sublime répandu dans toute la suite d'une Harangue, mais d'un Sublime qui ne frappe qu'aux endroits où son secours est nécessaire. Et je me serois rangé sans peine au parti de ceux qui croient qu'il a voulu traiter de notre Sublime, si la lecture attentive de son Ouvrage ne m'avoit convaincu de la réalité de ce que je n'avois donné ci-devant que comme un simple soupçon.

DISSERTATION
sur l'Objet du
Traité de
Longin.

REMARKS.

-(24) D'ailleurs la sagesse &c.] Καὶ τὴν σοφίαν τοῦ ἐνείκετος, καὶ τὴν τοῦ προσημαίνοντος τάξιν καὶ διακοσμίαν, οὐκ ἐξ ἑνὸς, ἀλλ' ἐκ δύο, οὐ δὲ ὅλην τὴν λόγον ὅπως μόλις ἀμφισβητοῦμαι ὁρᾶμεν ὅπως δὲ περὶ καὶ οὕτως ἐξενεχθῆναι τὰ τε προσημαίνοντα διὰ τὴν ἐνείκετον πρὸς τὴν διέ-

εῖξιν, καὶ τὴν ὁμήγερον ἐν-
θὺς ἀθροῦν ἐνδείκναι δύναμιν.

Je n'inuiterai point sur ce que ces morceaux du I. Chapitre de Longin & ceux que je rapporterai dans la suite, ne disent pas dans ma Traduction précisément les mêmes choses que dans celle de M. Despréaux. Ces différences sont assez considérables entre elles, mais de peu d'importance au fonds de la Question, que je traite ici.

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

III. (25) Le V. Chapitre de *Longin* favorise encore beaucoup l'Opinion contraire à la mienne ; & ce m'est une raison de plus pour le présenter ici tout entier à mes Lecteurs, quand ce ne seroit que pour leur fournir le moien de contredire mon sentiment, auquel je ne suis pas si fort attaché, que je ne sois prêt à l'abandonner, à la moindre certitude, que je pourrois avoir de m'être mépris. Il faut savoir, dit *Longin*, que comme dans le cours de la vie, rien n'est grand de ce qu'il est grand de mépriser ; & que, comme un Homme de bon sens ne compte point pour biens d'un ordre supérieur, les richesses, les honneurs, les dignités, la puissance suprême, ni tant d'autres choses, qui frappent les yeux d'un éclat aussi vain que celui d'une pompe de Théâtre, & dont le mépris n'est pas un bien médiocre, puis qu'on admire moins ceux qui les possèdent, que ceux qui, les pouvant posséder, ont le courage de les mépriser : de même dans les Poèmes & dans les autres genres d'Ouvrages, il ne faut pas prendre pour Sublimes, quelques endroits qui n'ont que cette apparence de Grandeur, dont certains traits imaginés au hasard approchent beaucoup ; mais qui, soumis à l'examen n'offrent plus que de l'Enflure, & que tout bon Esprit doit mépriser plutôt qu'admirer. Telle est la Loi de la Nature.

REMARKS.

(25) [le V. Chapitre] Ou la Section VII. suivant *Tollius*, *Hudson* & *M. Pearce*. Voici ce que je vais en rapporter en François.

Εἰδέναι χρὴ, φιλοπεπν. δι-
π., καθότι, καὶ τὰ ποιη-
τὰν εἶδη ὑπερχει μῆζα, ὃ τὸ
καταφραγνῶν ἐστὶ μῆζα· εἶον
πλῆτοι, πρῶτ', ὀξῆαι, π-
σφύρας, καὶ ὅσα ἐν αἵμα

ἔχει πάλιν τὸ ἔκδοτον σφύρα-
γμῶν, καὶ αὐτὰ τὰ φραγ-
ματὰ δέξαι ἀγαθὰ ἀποβιβάζον-
τα, ὅτι αὐτὰ τὰ καταφραγνῶν
ἀγαθὸν ἢ μέγεθος βαρύνουσιν
καὶ τὰν ἔκδοτον αὐτὰ μάλιστα
τὰς διαφανείας ἔχει, καὶ φησὶ
μεγαλεφυγνῶν ὑπερβαίνει. Τὰ
δὲ αὐτὰ καὶ ἐν τῇ ἀνακρίσει ἐν
παιγνίσματι καὶ λόγῳ ἀνακρίσει

L'Ame, élevée par le vrai Sublime, en acquiert une certaine assurance, une sorte d'orgueil; & remplie de joie, elle s'applaît de ce qu'elle vient d'entendre, comme si c'étoit elle-même qui l'eût produit. Voilà sans contredit notre Sublime. Il élève l'Ame; c'est son principal effet. Et comment l'élève-t-il, en lui donnant une certaine assurance, c'est-à-dire, en lui rappelant l'idée de son excellence naturelle, selon M. Silvanus; en lui donnant d'ailleurs une sorte d'Orgueil; c'est-à-dire en flatant, en augmentant son orgueil naturel, selon M. de La Motte & M. Raimond de S. Mard. Enfin il la remplit de la même joie, qu'elle auroit à le produire; & dans la vérité c'est ce qu'elle le produit au moment même qu'elle en est frappée, sans quoi le Sublime seroit sans effet; parce qu'au fond nous ne sommes véritablement admirateurs que de notre propre excellence, & que celle des autres n'est jamais admirée de nous que par l'attribution que nous en faisons à nous-mêmes. Mais ces mêmes effets sont communs au Sublime de Longin, puisqu'il le dit lui-même. Et j'ose encore prétendre, que ce Sublime est toute autre chose que le nôtre! Je commence à craindre qu'on n'ait mauvaise opinion de ma cause. Je n'ai fait jusqu'ici que fournir des ar-

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

REMARKS.

τίον, μή πια μέγας φαντα- ὅτι χαρῆς καὶ μεγαλαυχίας,
σίαν ἔχει τι ταύτη (ἢ πολὺ ἀπὸ αὐτῆς γενήσεται ὅτι περὶ
περισσοῦ τοῦ κατὰ φύσιν αἰσθήματος, J'ai préféré γὰρ π
πλεονάζοντος), ἀναπληρούμενα αἰσθήματος, que portent quel-
δι' αὐτῶν ἐκείνου χάρις, δι- ques Manuscrits, à γὰρ
τῷ θαυμάζοντι τὸ περὶ φαντα- π αἰσθήματος, que M. Roosa
σημειώσας, Οὕτως γὰρ παρ- a mis d'après d'autres Ma-
ὁπὸ τ' ἀληθῶς ὅπως ἐκείνου- nuscripts, & à περὶ φαντα-
σι ἡμῶν ἡ ψυχὴ, καὶ γὰρ ὅτι- stitution de Manuce suivie
τ' αἰσθήματος λαμβάνοντος, πλε- par Tollins & par Hudson.

qu'en un Discours un seul & même endroit fait en même tems la même impression sur des gens, dont l'éducation, le genre de vie, les inclinations & l'âge n'ont aucun rapport; alors cette espèce de jugement, ce consentement de tant d'esprits si différens entre eux fait une preuve, aussi forte qu'indubitable, que l'endroit est digne d'être admiré. Je vais faire un aveu qu'on n'attend peut-être pas de moi; c'est que ces deux derniers passages prouvent clairement que Longin n'a pas dessein de parler d'un Sublime, qui doit regner sans interruption dans toute la continuité du Discours; & ceux qui sont dans le Sentiment contraire au mien, tireront de ces passages & de mon aveu tout l'avantage qu'ils voudront. Mon dessein n'est pas de les en empêcher, ni de leur contester ce qu'ils peuvent légitimement employer à la défense de leur opinion.

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

IV. Elle doit leur paroître d'autant plus certaine, qu'elle a pour elle le suffrage de M. Despréaux, à qui ce que j'ai traduit jusqu'ici de Longin, a fourni l'occasion de dire, comme on l'a vu dans sa PRE'FACE: *Il faut savoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le Stile Sublime, mais cet Extraordinaire & ce Merveilleux qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un Ouvrage enleve, ravit, transporte. Le Stile Sublime veut toujours de grands mots, mais le Sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le Stile Sublime,*

R E M A R Q U E S.

πὴ διαπαντός ἀρίστοις, καὶ ἀπασὶ δακῇ, τίς ἢ ἔξ ἀσυμπῶσι ὅταν γὰρ τοῖς διὰ διαφορὰν ἐπιτηδευματίων, βίων, ζήλων, ἡλικίων, λόγων ἢ πικρῶν πρὶν ἰσχυρῶν λαμβάνει καὶ παντὶ ἅμα πρὸς τῶν ἀντὶ ἀγαμφίλεκτοι.

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

& n'être pourtant pas Sublime ; c'est-à-dire , n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant. Ces paroles (28) ont fait dire à M. ROLLIN : Sans entrer dans l'examen de cette remarque qui souffre plusieurs difficultés ; je me contente d'avertir que par Sublime j'entens ici également & celui qui a plus d'étendue , & se trouve dans la suite du discours ; & celui qui est plus court ; & consiste dans des traits vifs & frapans : parce que dans l'une & dans l'autre espèce , j'y trouve également une manière de penser & de s'exprimer avec noblesse & grandeur , ce qui fait proprement le SUBLIME. M. Rollin , en avançant que la remarque de M. DESPREAUX souffre plusieurs difficultés , fait assez voir qu'il n'étoit pas convaincu que cet Extraordinaire , ce Merveilleux , que nous appellons Le Sublime , fût véritablement l'unique Objet du Traité de Longin. Je puis donc le compter , (29) ainsi que M. Gibert & Chau-

REMARQUES.

(28) ont fait dire à M. Rollin :] Tome II. de sa *Manière d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres*, Chap. III. §. 1. Art. II.

(29) ainsi que M. Gibert & Chateaubeau ,] Voici ci-devant la fin de la Remarque 18. sur la Préface.

BALTHAZAR GIBERT , Clerc du Diocèse d'Aix , Bachelier en Théologie de la Faculté de Paris , ancien Recteur , & Syndic de l'Université , l'un des Professeurs de Rhétorique au Collège Mazarin , mortur à Rennes chés M. l'Evêque d'Auxerre , le 28. Octobre 1741. âgé de près de 80. ans. Il étoit né l'an 1661. à Aix , où son Père exerçoit la Profession d'Avocat. Il fit ses études , partie chés les Pères de l'Oratoire à Soissons ; partie dans l'Université de Paris. Il n'avoit pas 22. ans lorsqu'il fut choisi pour enseigner

la Philosophie au Collège de la Ville de Beauvais. Quatre ans après , il fut nommé pour l'une des Chaires de Rhétorique du Collège Mazarin , dont les Exercices commencèrent en 1688. & lui-même en fit l'ouverture par un Discours public. Il a rempli cette Chaire pendant plus de 50. ans avec une réputation digne de son application & de son zèle. Il fut Recteur , pour la première fois , depuis le mois d'Octobre 1707. jusqu'au même mois de l'année suivante ; pour la seconde fois , depuis le mois de Juin 1721. jusqu'au mois d'Octobre 1723. & pour la troisième fois , depuis le mois d'Octobre 1733. jusqu'au mois d'Octobre 1736. Son second Rectorat lui fit beaucoup d'honneur , par la manière dont il défendit.

beau, pour être du Sentiment, que j'ai cru devoir embrasser. Mais je ne fais pourtant si l'autorité de M. Rollin, quelque envie que j'eusse de m'en prévaloir, peut être ici d'un fort grand poids. En effet si l'on fait attention à tout ce que j'en viens de citer, on remarquera qu'il n'est nullement sur que cet Homme célèbre eût pris soin de se former une idée bien nette de ce que c'est que notre *Sublime*, qui selon lui, *consiste dans des traits vifs & frappans*. Ce peu de mots ne le caractérise pas suffisamment; & cette manière de s'exprimer avec noblesse & grandeur qui fait, dit-il, proprement le *SUBLIME*, ne fait que le *Noble* & le *Grand*, qui diffèrent entre eux, & ne sont que des degrés pour arriver au *Sublime*. C'est ce que deux exemples très-connus vont faire sentir. A la demande de CAMILLE, *Que vouliez-vous qu'il fût contre trois* & le *Vieil Morace* avoit répondu; *Qu'il suivît l'exem-*

DIS-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

R E M A R Q U E S.

Et vint à bout de faire maintenir les Droits des Universités du Royaume, auxquels de nouveaux Etablissements, que l'on projettoit alors, sembloient devoir donner atteinte. Au mois de Juin 1734. & pendant qu'il étoit Recteur, l'Université le fit son Syndic à la place de M. Pourchet, qu'elle venoit de perdre, & le gratifia d'une Pension de 140. livres. En 1728. on eut quelque dessein de lui donner la Chaire d'Eloquence, que la mort de l'Abbé Cousin avoit laissée vacante au Collège Royal; mais il crut avoir ses raisons pour ne se pas charger de ce nouvel emploi. Le 15. de Juin 1739. il eut ordre de se retirer à Auxerre, & le 22. du même mois, il sortit de Paris, & n'y revint plus. Il fut en différens tems chargé de faire au nom de

l'Université l'Oraison Funèbre de M. de Lamoignon ancien Avocat Général, & mort Président à Mortier, & celle de M. le Premier Président de Mesmes. Il a soutenu d'une manière à se faire honneur, deux Disputes Littéraires, l'une depuis 1703. jusqu'en 1707. contre M. Pourchet & le P. Lamy, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, au sujet de l'Eloquence; & l'autre en 1726. & 1727. contre M. Rollin, au sujet de l'Eloquence encore, & de plusieurs points du Livre de ce dernier, que j'ai cité dans la Remarque précédente. M. Rollin étoit alors l'Auteur du jour, & le Public ne parut pas faire beaucoup d'attention à ce que M. Gibert écrivit en cette occasion. Je n'ose assurer qu'il eût absolument raison pour le fond; mais au moins est-il certain qu'il

DISSE- *ple de ses Frères ! sa Réponse n'eût été que Noble. Elle*
YATION *eut été Grande, s'il eût dit : Qu'il fit le devoir d'un*
 sur l'Ob- *Romain & ne survécût point à la gloire de sa Patrie.*
 jet du *Mais Qu'il mourût ! Voila le Sublime. Ce Mot seul*
Traité de *dit tout le reste. Il jette l'Ame dans l'étonnement,*
Longin. *& l'admiration ; il l'élève, en élevant si haut l'objet,*
qu'il lui présente, que dans ce moment il lui fait

REMARQUES.

l'eût dans la forme. Je ne dois pas oublier de faire remarquer, que M. Gibert avoit été des amis particuliers de M. Despréaux. Je n'entreprendrai point de donner la liste de tous les Ouvrages de cet Homme célèbre ; que je regarde, ainsi que je l'ai déjà dit, comme l'unique *Rhëteur* de ces derniers tems. On la trouvera dans le nouveau *Supplément au Dictionnaire Historique*, que l'on imprime actuellement. Je ne parlerai que des deux plus considérables. I. JUGEMENT des Savans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique, avec un Précis de la doctrine de ces Auteurs, 3. vol. in-12. Le premier, qui parut en 1713. contient les Auteurs Grecs & Latins jusqu'à Quintilien. Le second est de 1716. & renferme ce qui s'est dit de plus curieux sur l'Eloquence, tant sacrée que profane, depuis Quintilien jusqu'au milieu du XVII. Siècle. Le troisième vit le jour en 1719. & traite des plus fameux Maîtres de Rhétorique des derniers tems. C'est un fort bon Ouvrage ; & si la matière en avoit été plus généralement intéressante, il auroit eu sans doute un très-grand succès. II. LA RHÉTORIQUE, ou les Regles de l'Eloquence. C'est un Volume in-12. qui parut en 1730. pour la première fois.

M. Gibert avoit été sollicité longtemps, & par beaucoup de personnes, de faire une *Rhétorique* en François, qui fût à la portée de tout le monde, & qui facilitât aux jeunes gens l'intelligence de celle qu'il avoit fait imprimer en Latin pour leur usage, après que son Confrère M. Morain, Homme aussi très-habile, & lui l'eurent dédiée alternativement pendant plus de 40. ans ; & dont le titre est *Rhetorica juxta doctrinam Aristotelis Dialogis explanata*. Sa *Rhétorique Française* est le meilleur Ouvrage, & peut-être le seul bon de ce genre, que nous ayons dans notre Langue. Elle est toute dans les Principes des Anciens ; & j'y trouve la partie des Mœurs, & des Passions, traitée plus exactement que par tout ailleurs. Je ne puis mieux finir ce que j'avois à dire de M. Gibert, que par un aveu, dont la reconnaissance me fait une nécessité. Si je puis me flatter de quelque espèce de goût, c'est aux Leçons de cet excellent Maître, que j'en suis premièrement redevable. Sa principale attention étoit de former le Jugement & le Goût de ses Disciples. Partie essentielle de l'Education, mais ; par malheur, trop communément négligée, sur tous dans les Collèges.

CONCEVOIS

Concevoir l'Amour de la Patrie, & le soin de son propre honneur, comme ce qu'il y a de plus grand. Rome asservie, le nom d'*Horace* flétri par la fuite de l'un des trois Frères, ne doivent inspirer d'abord à leur malheureux Père, que ce *Mot seul*, où toute la grandeur de son ame est exprimée; où nous le voions regarder d'un œil d'envie la mort glorieuse de ses deux Fils, qui viennent de s'immoler à la défense de la liberté de leur Patrie; où nous le voions s'abîmer dans la plus amère douleur, en pensant à la tache éternelle, que la fuite de son troisième Fils imprime au nom d'une race de Héros. Mais si le premier mouvement porte rapidement une grande Ame au *Sublime*, il ne l'affranchit point des droits de la Nature. Aussi le vieil *Horace*, sans se rabaisser, sans rien perdre de la chaleur de son mouvement, voit presque du même coup d'œil ce qu'un Fils, qu'il aime, devoit faire à la vue de ses Frères morts & de leurs Ennemis vainqueurs, mais blessés.

*Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.*

Il me paroît que bien des gens se sont mépris sur le compte de ce second Vers, en le regardant comme amené par la nécessité de la Rime, & comme n'ajoutant rien à ce qui précède. Mais ils n'ont pas pris garde que c'est un second mouvement très-naturel. Ce n'est plus un *élan sublime*, c'est la réflexion d'un grand Cœur. Eh quoi ! Son Fils, au lieu de fuir, ne pouvoit-il pas trouver dans son *désespoir* même & de nouvelles forces & de nouvelles ressources ? Ne pouvoit-il pas en tirer, bien qu'il fut seul contre trois, le moyen de venger la mort de ses Frères, & de faire regner sa Patrie ? Ce Vers est d'autant moins inutile, il est d'autant plus beau, que dans la vérité de l'événement c'est précisément ce qu'*Horace* a fait. Sa fuite, n'est que l'effet de ce *beau désespoir*, que

DISSER- son Père vouloit qui le *secourût* ; & dans l'instant il
TATION va revenir vainqueur.
sur l'Ob- (30) Qu'on se rappelle dans quelle situation est
jet du *Traité de Médée*, quand *Nérine* lui dit :
Lougis.

Contre tant d'Ennemis que vous reste-t-il ?

Qu'elle réponde : *Mon Art & mon courage*. Cela se-
roit très-noble & touchant de bien près au *Grand*.
Qu'elle dise simplement : *Moi*. Voila du *Grand* ; mais
ce n'est point encore du *Sublime*. Ce Monosyllabe an-
noncerait de la manière la plus vive & la plus rapi-
de jusqu'où va la grandeur du courage de *Médée*.
Mais cette *Médée* est une méchante Femme, dont on
à pris soin de me faire connoître tous les crimes ; &
les moiens, dont elle s'est servi pour les commet-
tre. Je ne suis donc point étonné de son audace. Je
la vois grande & je m'attendois qu'elle le devoit
être. Mais quand elle dit, *Moi : Moi, dis-je ; &*
c'est assez. Ce n'est plus une réponse vive & rapide,
fruit d'une Passion aveugle & turbulente. C'est une
réponse vive, & pourtant de sang froid ; c'est la ré-
flexion, c'est le raisonnement d'une Passion éclairée
& tranquille dans sa violence. *Moi* : je ne vois en-
core que ME'DE'E ; *Moi, dis-je*, je ne vois plus que
son courage & la puissance de son Art ; ce qu'il a

REMARQUES.

(30) *Qu'on se rappelle &c.*] Dans ce qui précède je viens d'exposer le *Sublime* de QU'IL MOURÛT ! d'une manière un peu différente de celle de M. Raimond de S. Mard. Cela ne m'empêche cependant pas d'applaudir sincèrement à tout ce qu'il en a dit, qui me paroît aussi judicieux que finement pensé. Mais chacun a sa façon de voir les choses. C'est pour cela même, que dans ce qui va suivre, je ne

suis nullement de son Avis sur ce qui fait le *Sublime* de la Ré-
ponse de *Médée* à *Nérine*. Mais dans des choses si subtiles, qu'il est plus aisé de les sentir que de les voir, je n'ose assurer que je ne me sois pas trompé. Je propose mes vues sans autre dessein que de les proposer.

Voies ci-devant *Réflexions* sur le *Sublime*, par Monsieur Raimond de S. Mard. N. III. IV. &c V.

d'odieux a disparu. Je commence à devenir elle-même, je réfléchis avec elle, & je conclus avec elle : *C'est assez*. Voila *Le Sublime* ; c'est particulièrement ce *c'est assez*, qui rend *Sublime* toute la réponse. Je ne doute point un instant que *Médée* seule ne doive être supérieure à tous ses Ennemis. Elle en triomphe actuellement dans ma pensée ; & malgré moi, sans m'en appercevoir même, je partage avec elle le plaisir d'une vangeance assurée. C'est ce que le *Moi*, tout seul n'eût pas fait. Mon dessein dans ce que je viens de dire, n'est pas de contredire *M. Despréaux*, qui dans sa *X. Reflexion* semble faire consister le *Sublime* de la Réponse de *Médée* dans le seul Monosyllabe *Moi* ; mais de vanger le premier éclat du Génie de *Cornaille* (31) d'une Question injurieuse, que j'ai vuë quelque part, & par laquelle on demande très sérieusement, si *CORNEILLE* n'ést

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

REMARKES.

(31) d'une Question injurieuse, que j'ai vuë quelque part, &c.] Dans un Livre intitulé : *Miscellanea Observationes in Auctores veteres & recentiores ab Eruditiss Britannis, anno MDCCXXXI. editæ* &c. Vol. II. Tom. I. imprimé à Amsterdam en 1733. p. 216. on lit : *BOILAVIUS* in

Observationibus ad LONGINUM producit exemplum *Sylli Sublimis* ex *Cornelii MEDEA*. Cette fameuse enchanteresse se vantant, que seule & abandonnée comme elle est de tout le monde, elle trouvera pourtant bien moyen de se vanger de tous les ennemis. Nérine sa confidente lui dit :

*Perdez l'aveugle erreur dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite,
V'bre pais vous hait, v'bre Epoux est sans foi,
Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il ?*

A quoy *Médée* répond

Moi :

Peut-on nier qu'il y a du *Sublime* le plus relevé dans ce Monosyllabe *Moi* ? *CORNELIUS* hanc

ditionem à Latina Medea. mutatus fuit. (Vois la suite de cette Remarque.)

NUTRIX Abiere Colchi. Coniugis nulla est fides,
Nihilque superest opibus è tantis tibi.

MEDEA Medea superest.

Sed et *Cornelius Monosyllabi* *Moi*, non debuisse contentus esse ; ad

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

pas du s'en tenir au Monosyllabe Moi ; si par l'addition de Moi, dis-je ; & c'est assés, il n'a pas fait évanouir tout le SUBLIME. C'est un Anglois, qui fait cette question. Je ne le connois point. Mais je suppose qu'un *Traité Sublime*, absolument pareil en tout à celui de *Corneille*, dont il s'agit ici, se trouvât dans *Shakespeare* ou dans *Ben-Johnson* ; & je demande si cet Anglois auroit proposé son Problème.

V. Mais insensiblement je me suis écarté de mon sujet. J'y rentre brusquement, en rassemblant sous un seul coup d'œil tous les traits, que *Longin* em-

REMARQUES.

addenda Moi, dis-je ; & c'est assés, omne SUBLIME non evanuit ?

Cet Observateur avertit que *Corneille* a pris son Monosyllabe Moi de SENEQUE (hanc dictionem mutatus fuit.) Ce n'est pas l'expression, que *Corneille* a prise dans la *Médée Latine*, c'est uniquement la Pensée ; & ce dont il a fait un *Sentiment très-sublime*, a tout au plus de la Force dans l'Original. On y dit à ME'DE'E Que vous reste-t-il ? Elle répond : Il me reste ME'DE'E, *Medea su-*

perest. Je ne vois là que *Médée* avec tous ses crimes. Mais je consens que les deux Mots Latins fassent d'eux - même un *Traité Sublime*. Qu'on prenne garde à tout ce qui les environne, & l'on n'y trouvera que du *Sénèque*, c'est-à-dire, de la *Déclamation* & de l'*Enflure*. Pour qu'on puisse s'en convaincre sur le champ, je vais copier ici quelques Vers, qui feront voir comment *Sénèque* amène & gâte cette Pensée. Vers 155.

MEDEA *Levis est dolor, qui capere consilium potest,
Et clepere sese : magna non lasitant mala.
Libet ire contra.*

NUTRIX *Siste furialem impetum
Alumna : vix te tacita defendit quies.*

MEDEA *Fortuna sortes metuis, ignavos premis.*

NUTRIX *Tunc est probanda, si locum virius habet.*

MEDEA *Qui nil potest sperare, desperet nihil.*

NUTRIX *Abiere Colchi : conjugis nulla est fides ;*

Nihilque superest opibus & tantis tibi.

MEDEA *Medea superest : hic mara & terras vides,
Ferrumque & ignes, & Deos & fulmina.*

Ces deux derniers Vers ne doivent être traduits, à ce que je crois, que de cette manière. Il me reste ME'DE'E, & tu vois en elle, la Mer & les Terres, & le

fer & les feux, & les Dieux & la foudre. Voilà comme un esprit faux & sans goût ne fait d'une Pensée belle en elle-même qu'une ridicule *Redondance*.

plote à peindre son Objet. « Le *Sublime* ne persuade pas l'Auditeur ; il lui fait violence ; il le subjuge absolument & l'enlève à lui-même. Il étonne. Il se fait admirer. C'est par là qu'il a par tout plus de force que ce qui peut plaire ou persuader. Semblable à la foudre, il a coutume, en frappant à propos, de renverser tout, & d'un seul coup il manifeste toutes les forces de l'Orateur. L'Âme élevée par le *vrai Sublime* en acquiert une certaine assurance, une sorte d'orgueil, & remplie de joie, elle s'approprie de ce qu'elle vient d'entendre. Enfin le *VRAI SUBLIME* donne beaucoup à penser & se grave si profondément dans la Mémoire, qu'il ne s'en efface qu'avec peine ». Toutes ces Idées réunies conviennent à ce que nous appelons spécialement LE *SUBLIME*. Je l'ai déjà dit, & je n'en disconviendrai jamais. Je ferai seulement observer que ces mêmes Idées réunies caractérisent parfaitement la GRANDE ELOQUENCE élevée à son plus haut degré de perfection. J'en fais les Lecteurs juges. Tout ce que *Longin* attribué au *Sublime* ne se retrouve-t'il pas au moins pour le fonds dans cet éloge du Genre *Sublime* (32) tracé par M. Rollin d'après les idées de *Cicéron* & de *Quintilien*. « (33) Il y a un autre genre d'écrire tout différent du premier (du *Simple*) ; no-

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

R E M A R Q U E S.

(32) tracé par M. Rollin &c.] Dans le même Vol. Chap. III. §. I.

(33) Il y a &c.] M. Rollin dans une Note sur cet endroit, cite ce Passage de *Cicéron* dans son Orateur. N. 97. Tertius est ille amplius, copiosus, gravis, ornatus ; in quo profecto vis maxima est. Hic est enim, cujus ornatus dicendi & copiam admirantes, eloquentiam in civitatibus plurimum valere posse sunt :

sed hanc eloquentiam, qua curis magno sonituque ferretur, quam suspicerent omnes, quam admirarentur, quam se assequi posse diffiderent. Hujus eloquentia est tractare animos ; hujus omnino permovere. M. Rollin rapporte ensuite cet autre Passage tiré du même Ouvrage de *Cicéron*, N. 20. Nam & grandiloqui, ut ita dicam, fuerunt, cum ampla & sententiarum gravitate, & maiestate verborum ; vehementes, va-

DISSE- ble, riche, abondant, magnifique : c'est ce qu'on
 TATION appelle le *Grand*, le *Sublime*. Il met en usage tout
 sur l'Ob- ce que l'*Eloquence* a de plus relevé, de plus fort,
 jet du ce de plus capable de frapper les esprits : la noblesse
 Traite de des Pensées, la richesse des Expressions, la har-
 Longin, dieffe des Figures, la vivacité des Mouvements.
 C'est cette sorte d'*Eloquence* qui dominoit autre-
 fois souverainement à Athènes & à Rome, & qui
 s'y étoit rendue maîtresse absolue des délibérations
 publiques. C'est elle qui enleve & qui ravit l'admi-
 ration & les applaudissemens. C'est elle qui tonne,
 qui foudroie & qui (34) semblable à un fleuve
 rapide & impétueux entraîne & renverse tout ce
 qui lui résiste. Le même Ecrivain (35) dans un
 autre endroit décrit les effets du *Sublime*, dans des
 termes empruntés de Longin, & termine sa descrip-
 tion par quelques idées, qu'il prend dans le XXVIII.
 Chapitre de cet Auteur, & qu'il exprime en ces ter-
 mes : « Par ce ton de majesté & de grandeur, par
 cette force & cette véhémence qui regnent (dans
 le *Discours*,) le *Genre Sublime* enlève l'Auditeur,
 & le laisse comme abatu & ébloui, pour ainsi dire,
 de ses tonnerres & de ses éclairs. Il ajoute ensuite :
 « C'est ce que Quintilien remarque (36) au sujet
 d'un endroit sublime & éclatant du Plaidoyer de

REMARKS.

est, copiosi, graves, ad permo-
 vendos & convertendos animos
 instruit & parat.

(34) semblable à un fleuve
 &c.] M. Rollin cite ici dans sa
 Note, ces paroles de Quintilien,
 Liv. XII. Chap. XX. At ille qui
 saxa devolvat, & ponses indig-
 petur, & ripas sibi faciat, multus &
 torrens judicem vel visentem contra
 fores, cogetque ire quod cupit.

(35) dans un autre endroit,]
 Ibid. Art. II.

(36) au sujet d'un endroit su-
 blime &c.] Voici le Passage de
 Quintilien, mis en Note par M.
 Rollin. Il est du Liv. VIII. Chap.
 III. Nec fortibus modò sed etiam
 fulgentibus armis praeliatus in can-
 sa est Cicero Cornelii : qui non
 affectus esset docendo Judicem tan-
 tum, & utiliter demum ac latius
 perspicueque dicendo, ut Populus
 Romanus admirationem suam non
 acclamatione tantum, sed etiam
 plausu conficeretur, Sublimitas pro-

« *Ciceron* pour *Cornelius Balbus*, où il avoit inféré
 « un éloge magnifique du grand *Pompée*. Il fut inter-
 « rompu non seulement par des acclamations, mais
 « même par des battemens de mains extraordinaires,
 « qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu:
 « ce qui ne seroit point arrivé, dit notre *Rhétteur*,
 « s'il n'avoit eu en vûe que d'instruire les *Juges*, &
 « s'il s'étoit contenté d'un *Stile* simple & élégant. Ce
 « fut sans doute la grandeur, la pompe, & l'éclat de
 « son éloquence qui arracherent à tout son *Auditoi-*
 « re ces cris & ces applaudissemens, qui ne furent
 « point libres & volontaires, ni la suite des réflexions,
 « mais l'effet subit d'une espèce de ravissement & d'enthousiasme,
 « qui les enleva hors d'eux-mêmes; sans leur laisser le tems de songer ni à ce
 « qu'ils faisoient, ni au lieu où ils étoient. On ne
 « sauroit méconnoître le *Sublime* de *Longin* dans ce récit
 « & dans ces réflexions empruntées du plus judicieux
 « de tous les *Rhétteurs*; c'est de *Quintilien* que je
 « parle. Mais quel est donc enfin ce *Sublime*? C'est ce
 « que *Longin* va nous apprendre lui-même par sa division
 « des *Sources*, qui le produisent.

VI. (37) Il en compte cinq. La première est
 (38) l'heureuse Audace dans les Pensées. La seconde est
 (39) la Véhémence & l'Enthousiasme de la Passion. La

REMARKES.

seho, & *magnificentia*, & *ni-*
tot, & *auctoritas*, expressit il-
lum fragorem. Nec tam insolita
laus esset *profectus* dicentem, si *usi-*
tata & *ceteris* similis fuisset *ora-*
tio. Atque ego illos credo qui *ade-*
nans, nec sensisse quid *facerent*, nec
sponte *judicioque* *plausisse*, sed *ve-*
luti *mente* *captos*, & *quo* essent *in*
loco *ignorantes*, *erupisse* *in* *hunc* *vo-*
luntatis *affectum*.

(37) Il en compte cinq.] Dans

le Chap. VII. ou Sect. VIII.
selon *Tollius*, *Hudson* & *M. Pearce*.

(38) l'heureuse Audace
dans les Pensées.] Το αὐτο-
ταῖς νοήσεσι ἀδελφία.

(39) la Véhémence &
l'Enthousiasme de la Pas-
sion.] Το σφοδρὸν καὶ ἰνθου-
σιαστικὸν πάθος.

Giv

DISSE-
RATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin,

troisième est (40) un certain tour des Figures, soit de Pensées soit de Mots. La quatrième est (41) l'Expression convenable au sujet, & travaillée avec soin, fondée sur l'heureux choix des Mots & le bon usage (42) des Tropes. La cinquième cause du Sublime

REMARKES.

(40) un certain tour des Figures, &c.] Ποιὰ τῶν ῥημάτων πλαστός, (διὸς δὲ καὶ αὐτοῦ, καὶ μὴ νοήσεως, ἐν τῇ δὲ λέξει.)

(41) l'Expression convenable &c.] Je me suis plus attaché dans cet endroit à rendre la pensée de Longin, qu'à rendre ses termes, que voici :

Ἡ γὰρ αἰνὰ φράσις, ἥ μὲν ἔτι πάλιν ὀνομάτων τι ἐκλογὴ, καὶ ἢ τοῦτο καὶ πρὸς ποιημένη λέξις.

Ce que M. Pearce traduit de cette manière : *splendida Elocutio, cujus rursus partes sunt & delectus verborum, & distinctio tropis plena atque facta*. Au lieu de dire, la Noblesse de l'Expression, comme M. Despréaux, ou l'Elocution brillante avec M. Pearce, je rends ἡ γὰρ αἰνὰ φράσις par l'Expression convenable au sujet. Je fais, que γὰρ αἰνὰ s'emploie souvent dans le même sens qu'ingenius & generosus sont employés par les Latins. Mais ce même Adjectif Grec, soit qu'il vienne de γένος, *nascer*, ou de γένος, *genero*, signifie dans son propre, *geminus*, ou *nativus*. J'ai cru, peut-être à tort, que Longin l'employoit dans ce sens ; & j'ai du rendre *Elocutio genuina* par l'Expression convenable au sujet ; c'est à dire, née du sujet même.

C'est un axiome en matière d'Eloquence ; que la nature de l'Expression est déterminée par la nature du sujet. Au reste la plus grande difficulté de ce Passage est *πρὸς ποιημένη λέξις distinctio elaborata* ou *facta*. Qu'est-ce en effet qu'*elaborata* ou *facta distinctio*. Les Commentateurs de Longin sont assez partagés sur cet article ; & je n'ai trouvé de clair, que ce que M. Pearce en dit. Je rapporte ses propres termes. *Eodem modo locutus est Cicero in l. 3. De Orat. c. 48. Oratio quæ quidem polita sit atque facta quodammodo. Et in BRUTO, Accurata & facta quodammodo oratio, i. e. artificiosa quodam distincta, & elaborata*. C'est ce qui me paroît ne pouvoir être rendu que par les termes, dont je me suis servi. Nous avons une Phrase de conversation, qui peut faire entendre la pensée de Longin. Quand on nous demande notre avis sur un Ouvrage, dont le fonds nous paroît excellent, mais dont les détails ne sont pas aussi parfaits qu'ils pourroient l'être ; nous disons : *Cela est beau, cela est bon ; mais cela n'est pas fait*.

(42) des Tropes.] On entend par Tropes, les Termes figurés ; c'est-à-dire, employés dans une signification différente de celle qui leur est propre. Quand on dit d'un Homme extrêmement courageux, c'est un Lion. Le mot *Lion* en cet endroit, est

A LA PREFACE. 105

& celle qui ne vient qu'après les autres, c'est une **DIS-
grande & magnifique Composition.** (43) J'expliquerai **TATION**
plus bas ce que ce Terme signifie. Des cinq **Sources** sur l'Ob-
ou **Causes du Sublime**, LONGIN avoué que les deux **jet du**
premieres dependent principalement de la Nature, **Traité de**
Longin.

REMARKES.

un Trope ; & cette espèce de Trope s'appelle *Metaphore*. Mais c'est une matière sur laquelle il est inutile de m'étendre ici d'avantage.

(43) J'expliquerai plus bas ce que ce Terme (*composition*) signifie. Ce sera d'abord dans cette Remarque. LONGIN dit de la cinquième cause :

Περὶ τῆς δὲ μεγάλους αἰτίας, καὶ συγκλείουσιν τὴν ὡς αὐτῆς ἀπαντῶν, ἢ ἐν αἰσώματι καὶ διαρρέουσιν οἰσθεῖς.

C'est à dire selon M. Pearce : *Quinta verò causa Sublimitatis, eaque que concludit omnia ante se nominata, est magnifica elataque Compositio.* Voici le tour que M. Despréaux donne à sa Traduction de cet endroit. " Pour la cinquième (Source) qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & qui renferme en soi toutes les autres, c'est la Composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité ", 1°. Au lieu de ces Mots : La cinquième, qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand ; le Grec dit simplement : La cinquième cause du Sublime. M. Despréaux n'a pas pris garde qu'il faisoit dire à Longin ce qu'il ne peut pas avoir voulu dire, parce qu'il est absolument faux, que l'Arrangement des Mots (c'est ce que notre Rhéteur appelle *Composition*.) puisse jamais être, à proprement

parler, ce qui produit le Grand ; & qu'il ne peut tout au plus qu'ajouter quelque chose à la Grandeur, qui naît des quatre autres Sources, 2°. S'il étoit vrai que la Composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & dignité fût des Sources du SUBLIME, celle, à proprement parler, qui produisit le GRAND ; comment M. Despréaux auroit-il pu dans sa Préface (pag. 30.) citer le QU'IL MOUVAIT d'Horace comme un exemple du Sublime, & dire ensuite : Voilà de fort petites paroles. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur heroïque qui est renfermée dans ce mot ; QU'IL MOUVAIT, qui est d'autant plus Sublime, qu'il est simple & naturel. ... C'est la simplicité de ce mot qui en fait la GRANDEUR ? Qu'y a-t-il de plus contraire à l'Arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité, que des Paroles, dont on est obligé de dire, qu'elles sont fort petites ; qu'un Mot tout seul, dont on est obligé d'avouer, qu'il est d'autant plus SUBLIME, qu'il est SIMPLE & NATUREL, c'est-à-dire, naïf ; c'est le seul sens qu'on puisse ici donner au terme de naturel. De deux choses l'une. Selon M. Despréaux dans sa Préface, il est faux que l'Arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité, soit, à proprement parler, ce qui produit le Grand, puisqu'il nous donne pour un exemple admi,

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

& qu'il faut qu'elle en ait mis en nous le fondement. Nous y retrouvons les deux branches de nôtre *Sublime*. L'heureuse *Audace* dans les *Pensées* produit le *Sublime des Images*. Celui des *Sensimens* tire son origine de la *Véhémence* & de l'*Enthousiasme* de la *Passion*. Nous serons ici plus hardis, ou, si l'on veut plus décisifs que nôtre *Rhétteur*. Ses deux premières *Sources*, non seulement dépendent principalement de la *Nature*, mais elles en dépendent uniquement. Tout ce qu'on a vu dans ces *Additions* doit l'avoir suffisamment prouvé. Ce qui pourroit sembler être ici de la dépendance de l'*Art*, c'est le *Tour* ou l'*Expression proprement dite*. Mais le *Tour* ou l'*Expression* fait nécessairement partie de la *Pensée*, comme n'en étant que la *Manière d'être essentielle*, ainsi que je l'ai dit : & j'en puis conclure que dès qu'il s'agit dans *Longin* d'un *Sublime*, qui produit par ses deux premières *Sources*, peut cependant, en quelque chose, être soumis

REMARKES.

nable de *Grand* & de *Sublime*, un seul *Mot*, dans lequel il auroit en vain cherché des *paroles arrangées dans toute leur magnificence & leur dignité*. Selon M. Despréaux traduisant *Longin*, il est faux que le QU'IL MOURÛT d'*Horace* soit *Sublime*, puisqu'on n'y voit point cet *Arrangement des paroles*, qui, des *Sources du GRAND*, est, à proprement parler, celle qui le produit. Je n'ai fait cette seconde observation, que pour montrer combien il est important de regarder de près à ce que l'on veut prêter aux Auteurs, qu'on traduit ; & combien il est nécessaire de se rappeler tout ce que l'on a déjà dit d'une matière, quand il en faut parler de nouveau dans le même Ouvrage, ou dans quel- que dépendance de cet Ouvrage.

On n'a le droit de se contredire, qu'en avertissant le Lecteur qu'on va lui proposer de nouvelles vuës, & qu'on est soi-même mécontent de ce que l'on avoit dit auparavant. C'est ce qu'il ne me semble pas qui puisse, du moins ordinairement, arriver dans le cours d'un même Ouvrage.

Une autre difficulté se présente dans le Passage de *Longin*. Elle vient de ces paroles : *συγκλεισται τὰ αὐτῶν ἀπαντα* claudens omnia ante se : (qui renferme tout ce qui la précède.) C'est ainsi qu'il faudroit traduire à la Lettre. On ne conçoit pas trop comment les quatre premières *Sources* du *Sublime* sont renfermées dans le grand & magnifique *Arrangement*

aux règles de l'Art ; il n'est pas question chés lui de nôtre *Sublime*, auquel l'Art n'a rien à prescrire ; mais de la *Grande Eloquence*, dont le fonds consiste dans l'*heureuse Audace des Pensées* & dans la *Véhémence* & l'*Enthousiasme de la Passion*, & qui ne peut cependant devoir sa *Perfection* qu'à l'Art, parce qu'effectivement elle a, dans ses détails, à suivre beaucoup de loix différentes, qui lui sont imposées par la Nature, & que l'Art a reduites en un système de Règles, dont il lui faut nécessairement suivre la marche, dans l'ordre qu'elle veut faire garder soit aux *Pensées*, soit aux *Mouvements*. Il s'agit donc là d'une certaine suite, d'une certaine *étendue de Discours*, qui n'a rien de commun avec ces *Saillies vives & frappantes*, qui font nôtre *Sublime*, & qui peuvent bien quelquefois trouver place dans cette *étendue de Discours*, laquelle doit être *Sublime* dans sa totalité, même en leur absence. (44) *Cicéron*, dans son *Plaidoyer pour Milon*, c'est-à-dire dans son chef-d'œuvre de l'Art Oratoire, « attribue, » (45) dit M. Rollin, la mort de *Clodius* à une juste

DISSERTATION
sur l'Objet du
Traité de
Longin.

REMARKES.

des Mots. Mais il faut faire attention, que le Verbe Grec que je viens de rendre, ainsi que M. Despréaux, par qui renferme ; ne signifie pas moins clore & fermer, que renfermer & comprendre ; & le sens le plus naturel, qu'il puisse recevoir ici, c'est celui de fermer. LONGIN dit donc, que la cinquième Source ferme les quatre autres, c'est-à-dire, ne vient, n'agit, n'a lieu qu'à près elles. Ce qui dans le fonds est très-vrai. Ce même Verbe Grec peut encore être pris dans une acception qui n'est guère usitée, & qui lui fait signifier : célébrer. Comme Longin se sert assez volontiers des termes dans leurs acceptions. les plus singu-

lières, & qu'il leur donne quelquefois des sens, qui ne sont qu'à lui, ne pourroit-on pas, en étendant la signification active de célébrer, jusqu'à celle de rendre célèbre, croire qu'il a voulu dire : la cinquième cause & celle qui fait valoir les autres, c'est &c. Ce sens est le plus beau sans contredit, & dans le système de nôtre Rhéteur, il ne présente, comme on le verra, rien que de vrai. C'est sur les deux derniers sens, que je viens d'indiquer, que mes raisonnemens seront fondés.

(44) *Cicéron*, dans son *Plaidoyer pour Milon*,] N. LXXXV.

(45) dit M. Rollin,] Ibid.

Art. III.

DISSE-
RATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

» colere des Dieux, qui ont enfin vengé leurs tem-
» ples & leurs autels profanés par les crimes de cet
» impie. Il le fait d'une manière fort sublime, en
» apostrophant & les autels & les dieux, & emploiant
» les plus grandes figures de RHE'TORIQUE. (46) Je
» vous atteste & vous implore, saintes Collines d'Albe
» que Clodius a profanées; Bois respectables qu'il a
» abatus, sacrés Autels, lien de notre union, & aussi
» anciens que Rome même, sur les ruines desquels cet
» impie avoit élevé ces masses énormes de bâtimens: vo-
» tre religion violée, votre culte aboli, vos mystères
» pollus, vos Dieux outragés, ont enfin fait éclater
» leur pouvoir & leur vengeance. Et vous, divin Jupiter
» Latial, dont il avoit souillé les lacs & les bois par
» tant de crimes & d'impuretés, du sommet de votre
» sainte montagne vous avez enfin ouvert les yeux sur
» ce scelerat pour le punir. C'est à vous, & sous vos yeux,
» c'est à vous qu'une lente mais juste vengeance a immolé
» cette victime, dont le sang vous étoit dû». Voilà de
ce Sublime étendu, dont parle Longin. Il ne s'y trou-
ve pas un de ces Traits vifs & rapides, qui font ce que
nous appellons spécialement le SUBLIME. Je pourrois, par
une foule d'exemples, confirmer ce que j'avance ici;
je pourrois, en décomposant quelque morceau d'une
juste étendue, faire voir aisément, ce qu'il tiendrait
de la Nature, & ce qu'il devoit à l'Art; & prouver par
là que Longin a raison de vouloir que les deux premiè-
res Sources de son Sublime soient, pour quelque cho-
se, dans la dépendance de l'Art. Plus je justifierois

REMARQUES.

(46) Je vous atteste &c.] Je
fais ici le contraire de M. Rol-
lin. Il rapporte en Note la Tra-
duction, que l'on va lire, & dont
je ne connois point l'Auteur,
& met dans son Texte les paro-
les même de Cicéron, que voici :

*Vos Albani tumuli atque lucus, vos
inquam, imploro atque obsecro;
vosque Albanorum obruta ara, sa-
crorum Populi Romani sociæ & aqua-
les, quas ille præceps amentia,
caesa prostratisque sanctissimis lucis,
subfrenationum infamis utilibus op-*

Ion sentiment, & plus mon opinion s'approcheroit de la certitude. Mais il faut me restreindre & ne pas donner à cette *Dissertation*, plus d'étendue qu'elle n'en doit occuper ici.

DISSERTATION
sur l'Objet du
Traité de
Longin.

VII. Longin avouë que ses trois dernières *sources* du SUBLIME tirent aussi leur origine de l'Art ; c'est-à-dire qu'elles doivent à l'Art pour le moins autant qu'à la Nature. Si nous disions qu'elles doivent bien plus au dernier qu'à la première, dirions-nous quelque chose de trop ? Mais ce n'est pas ce qu'il s'agit de discuter à présent. Il me suffit qu'un certain tour des *Figures de Pensées & de Mots*, & que l'Expression convenable au sujet, travaillée avec soin, & fondée sur l'heureux choix des Mots, & le bon usage des Tropes, soit ce qui constitue l'Elocution, le Stile Sublime ; & que, de l'aveu de tous les Rhéteurs, cette Elocution, ce Stile Sublime soit ce qui fait principalement & presque uniquement la Grande Eloquence. A considérer nôtre Sublime par sa nature, je ne vois pas trop quels sont les secours, qu'il pourroit tirer des deux sources, dont nous parlons présentement ; s'il est vrai, (47) comme M. Silvain le prétend & comme je serois tenté de le croire, que le SUBLIME doive être exprimé avec les termes les plus simples, & en moins de mots qu'il est possible. La multitude ou la magnificence des paroles, ajoute-t-il, le corrompent & le dissipant également. Les Expressions magnifiques & brillantes ne laissent pas bien appercevoir l'objet : Elles partagent l'attention, & même elles donnent souvent le change à l'Esprit, qui laisse la

R E M A R Q U E S.

preferat ; vestra tum ara, vestra
religiones vignerunt, vestra vis va-
luit, quam ille omni scelere pollue-
rat. Tuque, ex tuo edito monte,
Lætialis sanctæ Japiter, cujus ille
lupos, nemora, finesque, sape om-
ni nefario stupro & scelere macula-
rat, aliquando ad eum paucendum
oculos aperuisti. Vobis ille, vobis,
vestro in conspectu, fera, sed iusta
tamen & debita pœna soluta sunt.

(47) comme M. Silvain le pré-
tend] Liv. III. Chap. VI. vera
la fin.

DISSER-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

chose pour s'amuser à la beauté & à l'éclat de l'expression, lorsqu'il ne devoit être plein que de la grandeur de l'objet, & de l'émotion de l'Orateur. Ajoutés à cela qu'il n'est point naturel que des Mouvements, tels que ceux qui se trouvent toujours dans l'ame des personnes à qui il échappe des Traits Sublimes, il n'est pas naturel, dis-je, que des Mouvements s'expliquent par de grands mots, & en termes magnifiques. Il ne suffit pas même d'éviter cette magnificence d'expression, & les grands mots. On doit encore, si je ne me trompe, ménager les plus simples, & n'en employer que ce qu'il en faut précisément pour se faire entendre. Car il faut toujours que la Chose, l'Action & le Mouvement de l'Orateur se voyent tout d'un coup, qu'ils se voyent seuls, & enfin qu'ils se voyent dans toute leur noblesse, & dans toute leur étendue. Or tout cela est étouffé dans la trop grande multitude des mots, même les plus simples. Le Sublime ainsi obscurci par ce tas de paroles superflues, ne s'apperçoit point; c'est la foudre encore renfermée dans la nuée. Ce que nous entendons par le Sublime, c'est la saillie d'une grande Ame émue par un grand objet. La Nature lui fournit les Termes en même tems que l'Image ou le Sentiment; & de l'examen de presque tous les Traits vraiment Sublimes, qui nous sont connus, il résulte que la Nature fournit toujours ou du moins presque toujours les Termes plus simples & les plus propres. Les Traits Sublimes, par lesquels un Ecrivain rend ce qui se passe dans une grande Ame, ne peuvent guère être l'effet de la méditation. C'est l'effet en lui d'un élan de la Nature, qui le transforme en cette grande Ame, qu'il veut exprimer, & qui fait pour lui ce qu'elle auroit fait pour cette même Ame. Qu'on me dise quel usage l'esprit peut faire alors des Règles, que la Rhétorique prescrit touchant ce que Longin nous donne ici pour deux sources de SUBLIME. N'est-il pas visible que ce qui porte chés lui ce nom, est toute autre chose, que ces Traits, auxquels nous l'attribuons par

A LA PRE'FACE. III

préférence, & que ce ne peut être que la *Grande Eloquence*, qui ne sauroit s'élever à son état le plus parfait, sans le secours de l'Elocution Sublime, dont Longin vient de nous indiquer les deux Sources.

DISSERTATION
sur l'Objet du
Traité de
Longin.

VIII. La cinquieme Source du SUBLIME est une grande & magnifique Composition, & par ce Terme, Longin n'entend que l'Arrangement des Mots, comme il s'en explique lui-même (48) ailleurs. Cette cinquieme Source est la dernière en rang, & ne vient qu'après les autres, parce qu'en effet avant qu'elle puisse contribuer à la perfection de la Grande Eloquence, il faut que chacune des quatre autres Sources ait fourni ce qui dépend d'elle. La Composition, l'Arrangement des mots est la dernière chose à faire dans le Discours. On ne peut nier d'ailleurs que la Composition ne doive être différente, selon les différents Genres d'Eloquence; & que quand elle a de la Grandeur & de la Magnificence, elle ne fasse la partie la plus considérable, de l'Elocution, du Style Sublime. C'est elle, qui lui donne sa dernière perfection; &

REMARKS.

(48) ailleurs.] Dans le Chap. XXXII. ou la Sect. XXXVIII. selon Tollius, & XXXIX. selon Hudson & M. Pearce. C'est-là que Longin dit :

Ὅν μόνον ἔστι πιστὸς καὶ ἡδονῆς ἢ ἀρμονία φυσικὸν ἀνθρώποις, ἀλλὰ καὶ μετ' ἐλευθερίας καὶ πάσης θαυμαστὴν πῶς ὄργανον. Οὐ γὰρ αὐτὸς μὲν ἔστι τῶν πᾶσι τῶν ἀνθρώπων, καὶ οἷον ἐκφραγίας καὶ κορυφαίου πλήρους λαοτελείῃ, καὶ βάσει οὐδὲς πᾶσι ῥυθμῷ ὡς πάντων ἀναγκάζει βαίνειν ἐν ῥήματι, καὶ συνεισφομεῖσθαι

ταῖς μέλαι τ' ἀκροατῇ, καὶ ἀμύσσει ἢ πεινῶνται; καὶ ἡ Δία φθόγγος κινῶντος, ὅσον ἀπλῶς σημαίνοντες, ταῖς τῶν ἡγῶν μεταβολαῖς, καὶ τῇ πρὸς ἀλλήλους κρούσει καὶ μίσει τῆς συμφωνίας θαυμαστὸν ἐκτίγνυσιν ποικίλεις, ὡς ὅστις αἰσθάνεται, ὅσον γιγνέσθαι καὶ ταῦτα πᾶσι ἰδέναι καὶ μιμήματα ἰσθῆναι πᾶσι, καὶ τῆς ἀνθρώπινης φύσεως, ὡς ἔφην, ἐκφραγίας γνήσια.

J'ai suivi dans ce passage les leçons du Texte & des Notes de M. Pearce.

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

je suis en droit d'affurer hardiment qu'elle ne peut pas être la *Source* d'un *Sublime*, qui ne consiste souvent que dans un seul *Mot*, ou dans quelques *Mots* en trop petit nombre, pour que l'on puisse y déployer toute la pompe d'une *Composition grande & magnifique*. Le *Sublime*, que cette cinquième *Source* produit, ne peut se trouver que dans une certaine *étendue de Discours*; & par conséquent il ne diffère en rien de la *Grande Eloquence*. Mais comment cette cinquième *Source* produit-elle le *Sublime*? Nous allons l'apprendre de *Longin* lui-même. (49) « L'HARMONIE, dit-il, n'est pas seulement un moien naturel aux Hommes de persuader ou de plaire; mais encore une sorte d'Instrument admirable pour élever l'Esprit ou pour exciter des Mouvemens. La Flûte n'inspire-t-elle pas à ceux qui l'entendent une espèce de Passion? Ne les met-elle pas comme hors d'eux-mêmes? Ne les remplit-elle pas d'une fureur pareille à celle des (50) *Coribantes*; & lorsqu'elle frappe leurs oreilles de certaines mesures, ne les force-t-elle pas de se mouvoir en cadence, & de se conformer au mouvement de l'air, quand même ils n'auroient aucune connoissance de la Musique? Et certe les sons de la Lire, qui n'expriment, à proprement parler, aucun sens,

REMARQUES.

(49) *L'Harmonie*, dit-il, n'est pas seulement &c.] C'est la Traduction du Passage de *Longin* rapporté dans la *Remarque* précédente.

(50) *Coribantes*;] Prêtres de *Cibèle*, ainsi nommés de *Coribantus*, Fils de *Jason* & de cette Déesse, lequel accompagné de *Dardanus*, porta dans la Phrigie le culte de la Mère des Dieux. Ces Prêtres, saisis d'une fureur, prétendue sacrée, dansoient au son des Cimbales, qu'ils frapportoient eux-mêmes, en

secouant violemment la tête, & communicuoient leur fureur à ceux qui les regardoient. Ils demeurèrent d'abord en Phrigie sur le Mont *Ida*. Dans la suite ils vinrent en Crète & s'établirent sur une Montagne, à laquelle ils donnèrent le nom de leur ancienne habitation. Ce fut-là qu'ils prirent soin de l'enfance de *Jupiter*. Les *Coribantes*, les *Curètes*, les *Idéens* & les *Duâiles* n'étoient, à ce qu'en disent quelques Auteurs, que la même sorte de Prêtres.

A LA PREFACE. 113

ne causent-ils pas ; comme on le fait , une satisfac- Disser-
 tion merveilleuse par leurs changemens de tons , TATION
 par le choc réciproque & par le mélange des ac- sur l'Ob-
 cords ; bien que ce ne soit là que des images & des jet du
 imitations , pour ainsi dire , bâtarde , de la facul- Traité de
 té de persuader , & non des effets légitimes de ce Longin.
 que les Hommes tiennent , (51) comme je l'ai
 dit , de la Nature ? Nous commençons à voir
 comment Longin veut que la *Composition* , c'est-à-dire ,
 l'*Arrangement des Mots* puisse concourir , après les au-
 tres Causes , à former le *Sublime*. C'est par le *Nombre*

REMARKES:

(51) comme je l'ai dit , de la Nature] Ce que Longin dit dans
 ce Passage & dans ceux que je
 vais rapporter encore , est pris ,
 du moins pour le fonds , de
 Quintilien , qui dit sur le même
 sujet ; " Tout ce qu'il y a de
 plus habiles gens sont persua-
 dés , que la *Composition* a tout
 le pouvoir possible , non seu-
 lement pour plaire , mais aussi
 pour émouvoir les Esprits ;
 premièrement , parce que rien
 ne peut aller jusqu'au Cœur
 de ce qui *branche* dès l'Oreille ,
 laquelle en est comme le Vesti-
 bule ; ensuite parce que natu-
 rellement on nous conduit où
 l'on veut par l'*Harmonie*. Et
 c'est par cette raison que les
 sons même des Instrumens ,
 bien qu'ils n'expriment le sens
 d'aucunes paroles , ne lais-
 sent pas d'exciter dans ceux
 qui les entendent des mouve-
 mens tantôt d'une nature ,
 tantôt d'une autre. Dans les
 combats , qui font partie des
 Fêtes Publiques , ce n'est point
 de la même manière que l'on
 anime ou que l'on addoucit
 les Esprits ; on ne se sert pas
 des mêmes Airs quand il s'a-

git de donner le signal , ou
 quand les genoux en terre il
 faut demander grace au Peu-
 ple ; & le concert des Trom-
 pettes n'est pas le même quand
 une Armée marche aux Enne-
 mis ou quand elle fait retrai-
 te. Les *Pythagoriciens* avoient
 coutume à leur reveil de ran-
 nimer leurs Esprits par le son
 de la Lire , pour se rendre plus
 alertes à ce qu'ils avoient à
 faire. Quand'ils se dispoient
 au Sommeil , le même Instru-
 ment tranquilloit leur ame ,
 & calmoit ce que les soins de
 la journée y pouvoient avoir
 laissé d'agitation. Mais si le
Nombre & la *Mesure* , sans le
 secours des *Paroles* , ont une
 certaine force ; celle du *Dis-*
 cours est sans bornes ; & s'il
 est important à la *Pensée* que
 les *Mots* ; qui l'expriment ,
 soient bien choisis ; il n'est
 pas moins important à ces
 mêmes *Mots* , que dans la
Composition on ait égard , pour
 les placer , à leurs terminai-
 sons , & qu'on les fasse tom-
 ber heureusement à la fin ou
 de la *Période* , ou de chacun
 de ses Membres. Car c'est le

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

& l'*Harmonie*. Dans son Système & dans celui de tous les autres *Rhétieurs*, le *Nombre* & l'*Harmonie* sont essentiels au *Discours*. L'un & l'autre, selon eux, est dans la Nature. Le devoir de l'*Orateur* est d'étudier la Nature, & son Art est de l'imiter, en variant l'*Harmonie*, suivant la diversité des choses, qu'il doit dire. Il n'est point de *Pensée*, point d'*Image*, point de *Mouvement*, qui ne puisse être mieux rendu par une sorte d'*Harmonie* que par toute autre. C'est ce que nous sentons tous à peu près dans la *Prononciation*, dans la *Déclamation*. La *Composition* doit être, en quelque sorte, l'image de ce que la Nature fait faire à la voix. Et ce que je dis là doit s'entendre à

R E M A R Q U E S .

„ seul mérite de la *Composition*
„ qui fait valoir certains en-
„ droits, où la *Pensée* est petite
„ & l'*Expression* commune. En-
„ fin ce que chacun aura trou-
„ vé dit avec force, avec dou-
„ ceur, avec magnificence; qu'il
„ en dérange & rompe l'ordre
„ des *Mots*, il n'y trouvera plus
„ la même force, la même dou-
„ ceur, ni la même magnifi-
„ cence. „ Eruditissimo cuique per-
„ suasum est, valere eam (Composi-
„ tionem) quam plurimum, non ad
„ delectationem modo, sed ad motum
„ quoque animorum. Primum quia ni-
„ hil intrare potest in affectum, quod
„ in aures, velut quodam vestibulo,
„ statim offendit: Deinde quod na-
„ tura ducimur, ad modos. Neque
„ enim aliter evenires, ut illi quo-
„ que organorum soni, quamquam
„ verba non exprimunt, in alios ta-
„ men atque alios motus ducerent au-
„ ditorem. In certaminibus sacris non
„ eadem ratione concitant animos ac
„ remittunt; nec eosdem modos ad-
„ hibent, cum bellicum est canendum,
„ & composito genu est supplicandum;
„ nec idem signorum concentus est
„ procedente ad prælium exercitu,

idem receptui carmen. Pythagoreis
certe moris fuit, & cum evigilaf-
sent animos ad lyram excitare, quo
essent ad agendum erectiores; &
cum somnum peterent, ad eandem
prius lenire mentes; ut si quid suis-
set turbidiorum cogitationum, com-
ponerent. Quod si numeris, & mo-
dis inest quadam tacita vis, in ora-
tione est vehementissima; quantum-
que interest, sensus idem quibus
verbis efferatur, tantum verba ea-
dem, qua compositione, vel in
exitu jungantur vel in fine clau-
dantur. Nam quadam & sententiis
parva & elocutione modica, virtus
hac sola commendat. Denique quod
cuique visum erit vehementer, dulci-
ter, speciose dictum, solvat &
turbet, abierit omnis vis, iucunda
dixas, decor. INSTIT. ORAT. Liv.
IX. Chap. IV. p. 189. de l'Édi-
tion de M. Capperonnier. Je n'ai
traduit ce Passage en entier, que
parce qu'en plusieurs endroits
je ne l'entens pas de la même
manière que M. l'Abbé Gedoyne,
& que ce Traducteur, souvent
infidèle, me paroît même en quel-
ques-uns ne l'avoir nullement
entendu.

A LA PRE'FACE. 115

la rigueur pour les *Langues Grecque & Latine*. Du moins un *Grec*, un *Romain*, l'eût-il pris à la lettre. Tout cela n'est pas bien sensible pour des Lecteurs François, ni même pour moi tout le premier. Ce n'est pas que notre Langue ne soit très-susceptible d'*Harmonie*, & qu'elle ne sache s'en parer au besoin. Mais il s'en faut bien qu'elle y puisse mettre autant de variété que les deux autres. Ce sont les bornes étroites, dans lesquelles elle est renfermée à cet égard, qui nous empêchent de concevoir comment l'*Harmonie* peut, à l'aide d'un certain *Arrangement de Mots*, élever une *Pensée*, un *Sentiment Noble*, à l'état de *Pensée* ou de *Sentiment* SUBLIME. Nous verrons cependant bientôt *Longin* en étendre le pouvoir bien plus loin.

IX. (52) « Poura-t-on refuser de croire, ajoute-t-il » immédiatement après ce qu'on a vu dans l'Article » précédent, que la *Composition*, cette *Harmonie* attachée » aux Discours naturels à l'Homme, lesquels ne s'arrêtent pas seulement à l'oreille, mais passent jusqu'au

R E M A R Q U E S.

(52) Poura-t-on refuser de croire, &c.] Οὐκ αἰμίβω δ' ἄρα τὴν συνθεσιν, ἀρμονίαν πνᾶ ἔσται λόγων ἀνθρώποις ἐμφύτων, καὶ τῆς ψυχῆς αὐτῆς ἕχῃ τῆς ἀκοῆς μόνῃς ἱκανομένῳ, ποικίλας κινῶσαι ἰδέας ὀνομάτων, νοήσεων, προσηματίων, κάλλους, ἑυμελίας, πάντων ἡμῖν ἐν ὁρῶν καὶ συγγενῶν, καὶ ἅμα τῇ μίξεϊ καὶ πλυμορφίᾳ τῶν ἑαυτῆς φθέγγων τὸ παρὲς αἰτὰ λέγοντι πάθος ἐς τὴν ψυχὴν τῶν κίλλας τις.

παρασιόγιστον, καὶ ἐς μετέσταν αὐτῇ τὴν ἀκρόντας αἰετὶ καθιστάσαν, τῇ τε τῶν λέξεων ἐποικοδομήσει πᾶς μεγέθη συναρμόζουσιν, δι' αὐτῶν τῶν κατὰ λῶν τε ὁμῶς, καὶ ὡς ὄγκον τε, καὶ ἀξίωμα, καὶ ὕψος, καὶ πᾶν, ὃ ἐν αὐτῇ περιλαμβάνεται, ἡμᾶς ἐκάστοι συνδιατιθέναι, παντοίας ἡμῶν τῆς δεινοῖας ἐπιπερατῶσαν; Ἀλλ' ἵσκει μανία τὸ πᾶν τῶν ἔως ὁμολογούμενων δειπάρων ὅτι παρὲς αἰτὰ λέγοντι παρὲς ἀποχεῖται ὅτι πᾶν πῶς

DISSE-
RTATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

» cœur ; cette *Harmonie*, qui réveille en nous tant de
» différentes Idées de Mots, de Pensées, de Choses, de
» Beautés, & d'Accords (ou d'Agrémens) toutes choses
» nourries en nous-même & nées avec nous ; qui tout
» d'un tems par le mélange & par la multiplicité de ses
» sons introduit les *Passions* de l'*Orateur* dans l'*Ame* de
» ceux qui l'écoutent, & les leur rend toujours propres ;
» enfin qui fait éclore le *Sublime* de l'assemblage &
» de l'arrangement des Mots : refusera-t-on, dis-je,
» de croire que la *Composition* ne nous flatte, ne nous
» dispose toujours en même tems au *Grave*, au
» *Majestueux*, au *Sublime*, à tout ce qu'elle renferme
» en elle-même, & ne se rende la maîtresse absolue des
» Mouvements de notre ame ? Mais ce seroit la folie
» même que de douter de choses aussi généralement
» reconnues, & dont l'expérience est une preuve
» suffisante ». On voit par là dans quel sens *Longin* a
pu vouloir dire que sa cinquième source du *SUBLIME*
(53) faisoit valoir les quatre autres. En effet la grande
& magnifique *Composition*, le grand & magnifique ar-
rangement des Mots sert beaucoup à rehausser l'éclat de
ce que les *Pensées* ont d'heureuse audace, & de ce que
la *Passion* a de véhémence & d'enthousiasme. Ce cer-
tain tour des *Figures* & cette Expression convenable au
sujet & travaillée avec soin, qui donnent tant de re-
lief à la *Grande Eloquence*, ne peuvent la conduire à
sa perfection que par le secours d'un grand & magni-
fique arrangement des Mots. Chacune de ces choses ne
doit se présenter à l'oreille qu'en état de la flater, &
c'est ce qu'elles ne peuvent faire que par une *Harmonie*,
qui leur soit propre. L'*Harmonie*, qui de sa nature est
susceptible, sur tout dans les *Langues Grecque & Latine*,
d'une variété presqu'éternelle, ne peut naître

REMARKES.

(53) faisoit valoir les quatre autres.] j'ai dit que les paroles de *Longin* pouvoient recevoir ce sens.

dans le *Discours*, que des *Mots* arrangés entre eux suivant les différens rapports de leurs sons ; à quoi les Grecs & les Latins pouvoient encore ajouter le mélange des différentes combinaisons (54) des *tems* de la *Prononciation*. C'est uniquement par là que l'*Harmonie* est simple ou pompeuse, naïve ou brillante, vive ou douce, rapide ou lente, forte ou gracieuse, enfin capable d'élever ou de rabaisser l'ame, de l'émouvoir ou de la calmer, de la transporter hors d'elle-même ou de l'y ramener. Je parle ici le langage des *Anciens Rhéteurs*. Certainement, il est une *Harmonie*, dont la *grandeur* & la *magnificence* concourent à former la *Grande Eloquence*. Plus cette *Harmonie* est parfaite dans son genre, plus aussi la *Grande Eloquence* est-elle portée rapidement vers son *plus haut degré d'élevation*. J'avoue que l'*Arrangement des Mots* forme toujours une *Harmonie* particulière, quelle qu'elle puisse être, dans les Phrases, qui renferment ces *Traits*, ces *Eclairs*, ces *Foudres*, que nous appellons spécialement *Le Sublime*. Mais qu'on y fasse attention, l'*Harmonie*, qui se trouve compagne de ces *Traits*, loin d'être toujours pompeuse, noble, majestueuse, magnifique, grande, sublime, est le plus souvent simple & naïve. Une *Harmonie caractérisée* ne leur est nullement essentielle. Son absence ne les rend pas moins *Sublimes*, & sa présence n'ajoute presque rien, peut-être même absolument rien à leur *Sublimité*. Si ces *Traits* ne doivent aucune partie de leur essence à la *Cause du SUBLIME*, qu'on peut regarder comme la plus parfaite, comme celle qui met la dernière main à ce que les autres n'ont qu'ébauché ; qui pour-

DISSERTATION
sur l'Objet du
Traité de
Longin.

R E M A R Q U E S.

(54) des *tems* de la *Prononciation*.] C'est ce qu'on appelle la *Quantité des Syllabes*. Il faut joindre encore, à ce que j'ai dit, les *Accens*, qui, bien plus mar-

qués dans la *Prononciation* des Grecs & des Latins, qu'ils ne le sont dans la nôtre, contribuoient encore beaucoup à varier leur *Harmonie*.

H üj

DISSER-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

ra nier que le *Sublime*, dont parle *Longin*, ne soit d'une toute autre espèce que le nôtre?

X. Mais quoi ! lui-même ne nous l'apprend-il pas (55) dans ce Passage ? « Il en est du *Discours*, comme » des *Corps* ; c'est l'assemblage des *Membres*, qui fait le » *Sublime*. Qu'un *Membre* soit séparé d'un autre, il n'a » rien de considérable ; au lieu que tous ensemble ils » composent entre eux un *Corps parfait*. De même » les *Grandes choses* dispersées & loin les unes des » autres dans un *Discours*, en font disparoître le *Sublime* même : mais lorsque par leur union, elles for- » ment un seul *Corps*, & qu'elles font, comme serrées » par les liens de l'*Harmonie*, c'est alors qu'elles ac- » quierent, par le contour même des paroles, ces » sons efficaces, dont j'ai parlé ». *Longin* pouvoit-il fixer d'une manière plus claire quel est le véritable Objet de son *Traité* ? Ne nous dit-il pas lui-même ici que le *Sublime*, dont il parle, consiste dans un assemblage de *Grandes choses*, dans une certaine étendue de *Discours*. Ce sont ces *Grandes choses* unies, qui, rendues parfaites par l'*Harmonie*, qui leur est propre, sont le *plus haut point* où la *Grande Eloquence* puisse arriver. Et ce qui prouve encore invinciblement

REMARQUES.

(55) dans ce Passage ?] Chap. XXXIII. Sect. XXXIX. selon Töllius, & XL. selon Hudson & M. Pearce.

Εἰ δὲ πῶς μέγιστα μεγα-
ποιεῖ τὰ λεγόμενα καθάπερ τὰ
σώματα, ἡ τῶν μελῶν συν-
θήσις ; ὃν ἐν μὲν ἕδῃ, τμη-
θὲν ἀφ' ἑτέρου, καθ' ἑαυτὸ ἀξί-
λογον ἔχει, πάντεσσι δὲ μετ'
ἀλλήλων ἐπληροῖ τέλειαν σύν-
θεμα ὥτως τὰ μεγάλα, σκε-
δασθέντα μὲν ἀπ' ἀλλήλων ἄλ-

λο ἄλλη, ἅμα ἑαυτοῖς συνθε-
φορεῖ καὶ τὸ ὅψος· σωματοποιέ-
μενα δὲ τῇ κοινωσίᾳ, καὶ ἐν τῷ
δογματὶ τῆς ἀρμονίας ἀεικλειό-
μενα, αὐτῶ τῷ κύκλῳ φαινέ-
ται γίνεσθαι.

Les derniers mots de ce Pas-
sage sont très-clairs, & n'en
sont pas plus aisés à traduire. Il
m'a fallu paraphraser, pour faire
entendre la pensée de *Longin*,
que M. Pearce, grace à la com-
modité du Latin, rend ainsi moi
à mot : *ipsa ambigua separata sunt,*

ment que c'est elle seule, que *Longin* avoit en vuë, c'est ce qu'il ajoute quelques lignes plus bas. (56) « Entre les Poëtes & les autres Ecrivains, plusieurs qui n'étoient pas nés pour le *Sublime*, à qui peut-être il étoit tout-à-fait étranger, ont su néanmoins, en se servant de *Termes* communs, populaires & qui n'offrent rien de fort recherché, se donner par le seul *arrangement* de ces mêmes *Termes*, assés de poids & d'élevation, pour éviter de paroître aussi petits qu'ils le sont. C'est ce que *Philiste*, *Aristophane* en quelques endroits, *Euripide* presque par tout, & plusieurs autres Ecrivains ont fait. Je suppose, pour le moment présent, que ce qui a du Poids, de la *Gravité*, de la *Majesté* soit dans *Longin* la même chose que le *Sublime*; & je demande s'il est possible que le seul *Arrangement* des Mots rende *Sublimes* des *Sentimens* ou des *Images*, qui ne le seroient pas, ni par leur *Tour*, ni par la nature de leur objet. L'espèce de *Sublimité*, qui consiste uniquement dans l'*Arrangement* des Mots, quoique ces Mots soient petits ou bas, & que les choses n'aient pas plus de grandeur ou de noblesse, ne peut jamais être nôtre *Sublime*: mais elle entre fort bien dans ce qui compose la *Grande Eloquence*, laquelle a quelquefois à dire de très petites choses, qu'elle ne peut exprimer que par des *Termes propres*, qui n'ont aucune noblesse, & qui ne re-

DISSER-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

R E M A R Q U E S.

(56) Entre les Poëtes &c.] θεῖναι καὶ ἀρμόσσει πάντα, ὅμως ὅτι πολλοὶ καὶ συγγραφεῖς ὄγκον καὶ διάστημα, καὶ τὸ μὴ ποιητῶν, σὺν ὅντις ὑψηλοὶ ταπεινοὶ δοκῶν ἔτι, ἀπειβά- φυνται, μήποτε δὲ καὶ ἀμειγά- λοντο, (καθάπερ ἄλλοι τι πολ- τοῖς ὁμοίαισι, καὶ ἂν ἐν ἑκατά- λοι, καὶ Φίλιππος, Ἀριστοφάνης ἔντισιν, ἐν τοῖς πλείστοις Εὐερ- μάχοις ἀρετῶν ὡς τὰ πολλὰ πίδης), ὡς ἡμῖν διδύμωι συγχεόμενοι, οἷον μόνον ἔστιν αὐ- τη.

H iv

DISSE- çoivent leur passeport que de la seule manière, dont-
TATION ils sont placés, & de l'illusion, qu'ils font à l'oreil-
 sur l'Ob- le par le secours de l'*Harmonie*. Mais tout cela n'est
 jet du le par le secours de l'*Harmonie*. Mais tout cela n'est
Traité de bien clair, qu'en le rapprochant des *Langues Grecque*
Longin. & *Latine*. La nôtre, qui, dans ses *Phrases*, ne s'écarte
 presque jamais de l'ordre naturel de la *Pensée*, n'a
 guère de ressources du côté de l'*Arrangement* de ses
Mots. Ils ne peuvent que bien rarement être mis
 hors de la place, que la *Pensée* leur assigne. Il me
 suffit d'avoir montré jusqu'ici par la discussion de
 quelques Passages de *Longin* & par l'exposition de
 ses cinq *Sources du SUBLIME*, que ce qu'il y a d'excel-
 lent & de plus parfait dans le *Discours*, n'est & ne
 peut être dans la pensée de ce *Rhétteur* que la *Grande*
Eloquence elle-même, élevée à son plus haut point de
perfection.

XI. Quelle foule de nouvelles preuves ne pourrois-
 je pas apporter, si je voulois m'engager dans une
 analyse exacte du *Traité de Longin* ? Mais il faut
 donner des bornes à cette *Dissertation*, qui n'est peut-
 être déjà que trop étendue. Je ne m'arrête plus qu'à
 deux ou trois objets, & je renvoie à mes *Remarques*
 sur *Longin* tout ce que j'aurois encore à dire. Je ne
 ferai qu'une observation très courte sur les différens
 noms, dont il se sert pour désigner la matière de son
 Ouvrage. (57) Le *Sublime*, (58) le *Grand*, le
 très *Grand*, (59) l'*Elevé*, (60) l'*Admirable*, (61) le

REMARKES.

(57) Le *Sublime*,] ὑψος, *gin*, tous ces termes :
 ὑψηλόν, ὑψηλοῦς. διάσει, τὰ δεινέστα, αἰνέση.

(58) le *Grand*, le très *Grand*,] Μέγας, μέγα, τὰ μα, εὐδίστημα, δίστημα.

(60) l'*Admirable*,] Θαυ-
 μέντα, τὰ μεγαλοφύη &c. μέσσιον, θαυμαστόν.

(59) l'*Elevé*,] C'est (61) le *Surhauteur*,] Τὰ
 ce que signifient dans *Longin* ὑπερφύα.

Surnaturel, (62) l'Extraordinaire, ce qu'il y a de ^{DISSTRATION} plus ^{sur l'Ob-} ^{jet du} ^{Traité de} ^{Longin.} *SUBLIME dans le SUBLIME.* Je consens de prendre ces différentes Appellations pour *Sinonimes*. Mais quand *Longin* donne à son objet (63) le nom de *Grave*, quand il dit qu'il a du poids, quand il l'appelle (64) la *Profondeur*, ou la *Dignité*; les Idées présentées par ces Termes sont si différentes de celles que les autres Termes présentent, que, malgré ce qu'en disent les *Commentateurs* & les *Interprètes*, je ne puis me persuader qu'il emploie ces secondes appellations, comme *sinonimes* des premières. C'est ce qui se peut d'autant moins, (65) qu'il les unit quelquefois ensemble; & sans doute il ne les unit, que pour offrir en même tems des Idées différentes. La *Gravité*, le *Poids*, la *Profondeur* n'ont rien de commun avec nôtre *Sublime*; mais elles entrent dans l'Ensemble de la *Grande Eloquence*; & conduites à leur perfection, elles contribuent à la rendre parfaite.

XII. Ce qui fait encore beaucoup pour moi, c'est ce que *Longin* dit de trois *Ecrivains*, qui sont pour lui, les *Héros du SUBLIME*, *Platon*, *Démotsthène* & *Cicéron*.

(66) *PLATON* est un *Fleuve qui coule sans bruit*;

R E M A R Q U E S.

(62) l'Extraordinaire, ce qu'il y a de plus *Sublime* dans le *Sublime*.] Περαιτέρω.

(63) le nom de *Grave*... a du poids,] Ὅγκος.

(64) la *Profondeur*, ou la *Dignité*;] Βάθος, ἀξίωμα.

(65) qu'il les unit quelquefois ensemble;] Ὅγκον καὶ ἀξίωμα. Πρὸς ὅγκον τε, καὶ ἀξίωμα, καὶ ὕψος. Ὑψος τε καὶ βάθος πρὸς ἑαυτὸν.

(66) *Platon* est un *Fleuve qui coule sans bruit*,] Le Chapitre XII. ou la Section XIII. commence ainsi: *Quoique Platon... coule comme un Fleuve, qui ne fait aucun bruit, il n'en est pas moins Sublime.*

Ὅτι μέντοι ὁ Πλάτων... τοιούτων πνὶ χεύματα ἀψοφητῶν ὡδὲν ἤτιον μελεθύνεται.

Dans le Chapitre, ou la Section qui précède, *Longin* compare *Platon* avec *Démotsthène*, & *Démotsthène* avec *Cicéron*. Voici ce qui nous reste du premier Parag.

DISSE-
RTATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

c'est une grande Mer, qui se répand de toutes parts avec abondance. Ces similitudes, qui le caractérisent n'empêchent pas qu'il ne soit Sublime; & c'est ce que Longin a dessein de prouver par des Exemples, qui comparés à nos Idées du Sublime, n'offriroient la plupart que de la Noblesse ou de la Gravité. Quoiqu'il en soit, Platon est, généralement parlant, un des Ecrivains dont l'Eloquence est la plus Magnifique, la plus Sublime. Pensées, Stile, Diction, tout est Grand chés lui, pour l'ordinaire. Presque tout ce que nôtre Rhéteur en cite est, par rapport aux matières dont Platon traite, bien près de la perfection du Genre, dans lequel il écrit; & sans doute nous jugerions comme Longin, & nous trouverions ces endroits parfaits, si nous pouvions sentir quel prix ils reçoivent du Choix des Mots & de l'Harmonie, qui résulte de leur Arrangement.

(67) DEMOSTHENE coupe brusquement son stile dans

REMARKES.

lèle, immédiatement après la Lacune. Il (Platon) est comme une Mer, & son abondance s'étend au loin avec profusion. De là vient, comme je crois, que celui-là (Démotsthène) qui ne parle jamais qu'en Orateur, & qui sait mieux que tout autre énoncer les Passions, est extrêmement vif & comme enflammé d'une violente colère; & que celui-ci, se tenant toujours dans une élévation & dans une gravité majestueuse, ne se refroidit point à la vérité, mais qu'en même temps il ne lance point tant d'éclairs.

Πλωσιώταται, καθάπερ τι πύλαρος, εἰς ἀναπνεύσμενον κέχυνται ποταμῇ μέγας. Ὅθεν, εἰμαι, καὶ λόγον ὁ μὲν ῥήτωρ, αἰτε πωθητικαπρος, πολὺ τὸ ὁρίστωρον ἔχει, καὶ θυμικῶς ἀν-

φλεζόμενον ὁ δὲ, καθέως ἐν ὄγκῳ καὶ μεγαλοπρεπεί σπινό-τητι, σὺν ἐψυκταί μὲν, αἰδῶ ἔχ' ὥτως ἐπὶ σπινάται.

Au lieu de ce dernier mot, toutes les Editions portent ἐπὶ σπινάται, avec lequel la pensée de Longin est obscure & ne peut être traduite qu'en paraphrasant. Au lieu qu'elle est nette dans le Grec & facile à rendre en toute autre Langue, au moins de la légère correction, que M. l'Abbé Capperonier, aujourd'hui Professeur Royal en Langue Grecque, m'a fournie, & que je n'ai du faire aucune difficulté d'adopter.

(67) Démotsthène coupe brusquement son stile dans le Sublime; &c.] Immédiatement après ce qu'on

le *SUBLIME* ; il ravage ; il brûle tout. C'est le Ton-
nerre ; c'est la Foudre. Et véritablement , on peut
trouver chés lui beaucoup de ces TRAITS , que nous
appelons spécialement LE *SUBLIME*. Les exemples mê-
me , que Longin tire de cet Orateur , en fournissent
quelques-uns. Mais si l'on considère que Longin en
différens endroits de son Ouvrage , & sur tout dans
(68) la Comparaison d'Hipéricle & de Démosthène , dé-
cide que ce dernier , malgré tous ses défauts , est le
plus parfait modèle de l'Eloquence véhémence ; & si
l'on considère en même tems , que celle-ci , par une
suite naturelle des différens Principes de notre Rhé-
teur , est la plus Grande , la plus Sublime de toutes
les sortes d'Eloquence ; on conviendra sans doute
que Longin ne perd pas son Objet de vue , & que
notre Sublime n'est point ce qui l'occupe. Raisonne-
mens serrés , précis , qui s'entassent , qui se pressent
les uns sur les autres ; qui se font jour par force
dans l'Esprit ; qui ne le gagnent pas , qui ne le

DISSER-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

REMARKES.

vient de lire dans la Remarque
précédente , Longin commence
la Comparaison de Cicéron & de
Démosthène par ces paroles. C'est
encore par là , comme il me semble ,
mon cher Terentianus , (j'ajoute
& si nous autres Grecs pouvions en
juger) que Cicéron diffère de Dé-
mosthène dans les endroits qui de-
mandent de la Grandeur. En es-
sayant dans le Sublime , celui-ci pour
l'ordinaire coupe brusquement son
Stile , & l'autre au contraire tiend
le sien. Voilà pourquoi la force ,
l'impétuosité , la véhémence , la fu-
reur avec laquelle le premier sem-
ble ravager & brûler tout , le rend
comparable au tonnerre , à la foudre.

Οὐ κατ' ἄλλα δὲ τινα ἢ
τύχῃ , ἢ ἐκ δυνάμεως , φέρεται

Τερεντιανὲ , (λέγω δὲ , εἰ καὶ
ἡμῖν ὡς Ἕλλησιν ἐφ' ὧν τι γι-
νώσκον) καὶ ὁ Κικέρων Ἐ Δη-
μοσθένους ὡς τοῖς μεγάλῃσι πα-
ρεχάτῃσι. Οἱ μὲν γὰρ ὡς ὕψος
τὸ πλέον διατρέχει , ὁ δὲ Κικέρων
ὡς χύσει· καὶ ὁ μὲν ἡρετέστερος
ἔχει τὸ μετὰ βίας ἔκαστα , ἐπὶ
δὲ τάχους , ῥώμης , δυνάμεως ,
οἷον καίεν τι ἄμα καὶ διαρπά-
ζειν , σκηπτοῦ τινα παρὰ κα-
λοῦτ' ἂν ἢ περιουσίαν.

(68) la Comparaison d'Hipéricle
& de Démosthène ,] Voici le
Chapitre XXVIII. ou la Section
XXXIV.

DISSE-
RATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

soumettent pas; qui l'accablent, qui le captivent: *Mouvements* impétueux, enflammés, qui se succèdent rapidement, qui se croisent les uns les autres; qui s'entremêlent aux *Raisonnemens*; qui portent le désordre dans toute l'Âme, qui la mettent aux fers, qui ne lui laissent pas même sentir la violence, qu'ils lui font: voilà ce que c'est que la *Véhémence*. Voilà l'idée de l'*Eloquence la plus parfaite*. Voilà par où *Démosthène est le plus sublime des Orateurs*. Mais cette *Véhémence* même, qui fait tout son mérite, peut-elle être l'effet de quelques *Traits* lancés par intervalle? Et quoique le *Stile concis*, & quelquefois même sans Raison, soit celui qui lui convienne le mieux; en est-il moins vrai qu'elle est uniquement l'effet d'une *Etendue de Discours*, où le *Stile*, tout découffu qu'il paroît, est partout lié par le sens; dont toutes les parties se tiennent & se correspondent; dans laquelle il n'est aucune *Pensée*, aucun *Mouvement*, qui ne soit le principe ou la conséquence d'une autre *Pensée*, d'un autre *Mouvement*.

(69) CICE'RON est un vaste embrasement, qui se déploie de toutes parts & qui consume tout ce qui s'offre à lui. Qu'on mette l'idée de nôtre Sublime en parallèle avec celle que Longin nous offre de celui qu'il

REMARKES.

(69) Cicéron est un vaste embrasement, &c.] Voici la suite de la Remarque 67. Le second me paroît un vaste embrasement. Il se déploie de toutes parts. Il consume tout ce qui s'offre, & possède toujours éminemment la faculté de s'enflamer. Il porte au dedans de lui-même, diversément distribuées en divers endroits, les Matières, qui fournissent de l'aliment à son feu. Mais, vous autres Latins, vous êtes plus en état d'en juger que nous.

Ο' δὲ Κικέρων, ὡς ἀμφιλαφὴς τις ἐμπρησμός (οἶμαι) πάντῃ νίμεται καὶ ἀνελύεται. πολὺ ἔχων καὶ ἐκίμενον αἰεὶ τὸ καῖον, καὶ διακληρονομήμενον ἅλας ἀλλοίως ἐν αὐτῷ, καὶ διαδδοχὰς ἀνατρεφόμενον. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὑμεῖς ἀνέμεινον ὑπερβαίνετε.

attribuë à *Cicéron*, quelle ressemblance pourra-t-on y trouver ? *Cicéron* est par tout *Majestueux & Grand*. J'oserai cependant avancer que de tous les Ecrivains, qui passent à bon titre pour *Sublimes*, il est peut-être celui chés qui l'on rencontre le moins de ces *Saillies* heureuses & si rares, que nous nommons LE SUBLIME, & qu'on peut dire (70) *n'être autre chose que l'Expression courte & vive de tout ce qu'il y a dans une Ame de plus grand, de plus magnifique, de plus superbe*. Le *Stile* de *Cicéron* toujours abondant ; toujours chargé, quelquefois même un peu surchargé d'ornemens ; toujours nombreux ; toujours amusant, flatter, caressant, séduisant, étonnant l'oreille par son *Harmonie* ; semble être par sa nature même, si non incompatible, du moins peu convenable à la sorte de *Sublime*, dont nous parlons. C'est donc par un *Sublime* d'un autre genre, que *Longin* trouve *Cicéron* comparable à *Démotthène*, dont il est si différent. Celui de l'*Orateur d'Athènes*, est concis & pressé. Celui de l'*Orateur Romain* consiste dans l'abondance & dans l'étendue de son *Stile*. Mais, comme on le voit, l'un & l'autre demandent une certaine suite de Discours ; & *Longin* nous le fait entendre ; quand il décide que (71) le *Stile Sublime* de *Dé-*

DISSERTATION
sur l'Objet du
Traité de
Longin.

REMARKS.

(70) *n'être autre chose &c.*] C'est ainsi que M. Raimond de S. Mard caractérise le Sublime. Voyez ci-devant ses *Réflex.* &c. N. V.

(71) le *Stile Sublime* de *Démotthène* &c.] Ce qu'on a vu dans la Remarque 69. est suivi de ceci. Le Sublime de *Démotthène* &c. ce qu'il y a de plus vif est à propos quand il faut grossir & charger les Faits, exciter des Passions violentes, entraîner absolument de force l'Auditeur. S'agit-il au con-

traire de le gagner par la persuasion, c'est alors que le *Stile* étendu (de *Cicéron*) est d'usage.

Καιρός δὲ τῷ Δημοσθένει καὶ μὲν ὕψος καὶ περιττομέ-
ναι, ἐν τοῖς δεινώσει καὶ
τοῖς σφοδρῶς πάθεισι, καὶ ἐν τοῖς
δεῖν ἀκροατὴν τὸ σύνολον ἐκ-
πλήξαι· τῆς δὲ χύσεως, ὅπου
καὶ καταπληθῆσθαι.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. *moſthène* est plus propre dans les Exagérations des Faits, dans les Amplifications vives des Pensées, dans les Passions impétueuses ; & que le *Stile Sublime* de *Cicéron* à son usage, quand il faut plaire à l'Auditeur, & le gagner pied-à-pied, sans lui laisser le tems de se refroidir. Ce même *Stile*, où le *Sublime* s'étend & se met, pour ainsi dire, à l'aise, (72) convient, selon *Longin* à bien des sortes de *Discours*, ou de parties de *Discours*, dont la plupart ne semblent avoir pour but que d'instruire ou de plaire. Par où donc *Cicéron* & *Démôsthène* peuvent-ils être comparés, si ce n'est pas uniquement par la *Perfection de la Grande Eloquence*, du *Genre Sublime*, où l'un & l'autre sont arrivés par des routes absolument différentes & presque contraires. A quoi donc enfin *Longin* a-t-il voulu nous conduire, si ce n'est à cette même *Perfection* ?

XIII. Je n'ajoute plus que deux Mots. Notre *Rhétteur* (73) emploie un Chapitre entier à prouver que le *SUBLIME avec quelques défauts*, est préférable au *Médiocre parfait*. J'applaudis à sa décision. Rien ne prouve plus incontestablement la vérité de ma Thèse. Notre *Sublime* n'est qu'un *Traité*, une *Saillie*, un *Eclair*. Mais, tel qu'il est, il renferme en

REMARQUES.

(72) convient... à bien des sortes de *Discours*, &c.] Voici la suite de ce qu'on a lu dans la Remarque précédente. Ce *Stile* (étendu de *CICÉRON*) convient aux Lieux communs, à la plupart des Peroraisons, aux Digressions, aux Descriptions de toutes espèces, aux Morceaux du Genre Démonstratif, aux Histoires, aux Traités des Choses Naturelles, & même à beaucoup d'autres Matières.

Τετταρτέαις τι γδ. & ἐπι-

λόγοις καὶ τὸ πλέον, καὶ ὁμοβασιτοὶ καὶ τοῖς ἀποφαστικαῖς ἀπασιν καὶ ἐπιδεικτικαῖς, ἰσοεταῖς τε καὶ φυσιολογαῖς, καὶ σὺν ὁλογοῖς ἀλλοῖς μέρεσιν ἀρμόδιος.

J'ai suivi dans ce Passage une correction de feu M. Capperonnier.

(73) emploie un Chapitre entier] C'est le XXVII. ou la Section XXXVIII. selon *Tolius*, *Hudson* & M. *Pearce*.

lui-même l'idée de ce que l'on peut concevoir de plus parfait, & par conséquent l'exclusion absolue de tous défauts. S'il en avoit quelques-uns, ce pourroit être du *Noble* ou du *Grand*; mais sûrement ce ne seroit pas du *Sublime*. LONGIN parle d'un *Sublime*, qui peut avoir des taches, sans cesser d'être *Sublime*, & qui par cela même qu'il est *Sublime*, est préférable au *Médiocre le plus parfait*. Il n'a donc voulu parler que du *Genre Sublime*, de la *Grande Eloquence*, considérée dans son *plus haut état de perfection*. En effet elle peut avoir des défauts & même beaucoup. L'exemple de *Démosthène* le prouve. Mais elle n'en sera pas moins toujours préférable à l'*Eloquence Fleurie*, au second *Genre d'Eloquence*, à celui qui porte chez les *Rhétieurs* les noms de *Moïen*, de *Médiocre*, de *Tempéré*, d'*Orné*, de *Fleurie*; celui, (74) dit M. GIBERT, où les *Graces* & les *Brillants* se présentent de

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

REMARQUES.

(74) dit M. Gibert,] RHETORIQUE, Liv. I. Ch. V. Art. IV. M. ROLLIN (*Man. d'étudier* &c. Tom. II. Chap. III. §. 1. Art. III.) dit qu'on peut appeler le *Genre d'Eloquence*, dont nous parlons, orné & fleuri, parce que c'est celui où l'Eloquence traite ce qu'elle a de plus beau & de plus brillant. Cela n'est pas assez exact. Ce que l'on va voir l'est encore moins. "On appelle Ornement en matière d'Eloquence certains tours, certaines manières, qui contribuent à rendre le Discours plus agréable, plus insinuant, & même plus persuasif. L'Orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre; auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une manière toute simple, pourvu qu'elle fût claire & intelligible. Son Principal but

est de convaincre & de toucher; à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moyen de plaire. Il veut aller à l'Esprit & au Cœur: mais il ne peut le faire qu'en passant par l'Imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des Figures & des Images, parce qu'elles ne s'effacent & ne se retirent, que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien, que le plaisir aide à la persuasion, & que l'Auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il trouve agréable. (*Multum ad fidem adjuvat audiens voluptas*. Liv. V. Cap. XIV. *Nescio quomodo etiam credit facilius que audiens iucunda sunt, & voluptate ad fidem ducitur*. Liv. IV. Cap. II.) Il ne suffit donc pas que le Discours soit clair & intelligible.

DISSERTATION sur l'Objet du Traité de Longin. toutes parts, & néanmoins sans excès. C'est principalement cette sorte d'Eloquence, qui peut être sans défauts. Son véritable but, après avoir instruit l'Auditeur, est de le conduire à la Persuasion par des routes semées de fleurs. C'est en le flatant, en l'amusant agréablement, c'est en lui faisant une douce illusion, qu'elle cherche à s'insinuer dans son esprit. Et, bien que son dessein soit de convaincre & de persuader, son Art est de ne paroître occupée que du soin de plaire. On voit par là qu'elle est plus-

REMARQUES.

„ ble, ni qu'il soit plein de „ des Brillans plus riches les uns
 „ Raisons & de Pensées solides. „ que les autres, ou des Graces
 „ L'Eloquence ajoute à cette clar- „ plus nobles & plus relevées,
 „ té & à cette solidité certain „ & des Graces qui ne sont pas
 „ agrément, certain éclat: & „ d'une si grande élévation. Les
 „ c'est ce qu'on appelle Orne- „ unes & les autres plaisent à
 „ ment. Par là l'Orateur satisfait „ peu près également, quand
 „ en même tems l'Esprit & l'I- „ elles sont placées où elles doi-
 „ magination. Il donne à l'Esprit „ vent l'être. Mais elles sont si
 „ la vérité & la solidité des Pen- „ différentes, que l'on confond
 „ sées & des Preuves; & il ac- „ quelquefois les unes avec le
 „ corde à l'Imagination la beau- „ le Simple, & les autres avec
 „ té, la délicatesse & l'agré- „ le Sublime. C'est une des rai-
 „ ment des Expressions & des „ sons pourquoi on peut dire,
 „ Tours, qui sont plus de son „ que le Style orné participe de
 „ ressort, & lui appartiennent „ l'un & de l'autre. M. Rollin
 „ plus particulièrement. Le „ parlant ensuite dans le même
 „ Genre médiocre, orné, fleurit se „ endroit de la différence entre un
 „ trouve décrit dans ces paroles. „ Homme disert & un Homme élo-
 „ Mais en même tems on y voit le „ quent: „ Le premier, dit-il, ...
 „ Genre Sublime à peu de chose „ s'explique seulement avec clar-
 „ près. Il doit parler à l'Imagina- „ té & solidité, laisse son Au-
 „ tion, à la Raison, au Cœur. Il „ diteur froid & tranquille, &
 „ doit frapper & remuer. Il lui „ n'excite point en lui ces Sen-
 „ faut certain agrément, certain „ timens d'admiration & de sur-
 „ éclat. A ce que cette Peinture „ prise, qui, selon Cicéron, ne
 „ contient, ajoutés de la Gran- „ peuvent être l'effet que d'un
 „ deur dans les Images & de la Vé- „ Discours orné & enrichi de ce
 „ bémence dans les Passions; vous „ que l'Eloquence a de plus bril-
 „ aurés l'idée complète du Genre „ lant, soit pour les Pensées,
 „ Sublime. M. Gibert est bien plus „ soit pour les Expressions, (In
 „ exact que M. Rollin. Il ajoute „ quo igitur homines exhorrescunt?
 „ après les paroles qui donnent oc- „ Quem suspensum audimus? ...
 „ casion à cette Remarque: „ Il y a „ qui distinct, qui explicat, quæ

tôt le fruit de l'Esprit que du Génie. La Réflexion y travaille plus que la Verve, & comme il ne faut point y mouvoir les grands ressorts des Passions, & qu'il y suffit de causer au cœur quelques émotions légères, l'Orateur peut conserver assés de sang froid pour examiner, pour peser, pour mesurer tout ; Pensées, Images, Sentimens, Tours, Expressions, Phrases, Harmonie, & ne laisser échapper aucune faute. Cette sorte d'Eloquence peut être extrêmement Noble, Grande, Parfaite dans l'étendue de son caractère, & ne

DISSE-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

REMARKES.

„abundanter, qui illuminat &
„rebus & verbis dicunt: id est,
„quod dico, ornate. L. III. de
„Orat.) „M. Rollin après s'être
servi du Système de Longin, pour
expliquer ce que c'est que le
Genre Sublime, ne devoit pas s'en
tenir à Cicéron pour faire con-
noître le Genre Orné. Ces deux
Ecrivains ne sont pas dans les
mêmes principes; & M. Gibert
a pris soin d'en avertir, lors-
qu'au sujet des Graces nobles &
grandes, il dit dans l'Article,
d'où j'ai pris ce que j'ai rapporté
ci-devant: „On peut placer, si
„l'on veut, les beautés de cette
„sorte dans le Genre Sublime,
„comme fait Longin; on peut
„aussi avec Cicéron les mettre
„dans le Genre tempéré, parce
„que cet Orateur ne regarde
„comme Sublimes, que les en-
„droits où il y a de grands Mou-
„vemens. „Voici quelque cho-
se encore où M. Rollin n'est pas
d'accord avec Longin. „Il y a,
„dit-il, à la suite de ce que
„l'on a vu plus haut, un Genre
„d'Eloquence, qui est unique-
„ment pour l'ostentation, &
„qui n'a d'autre but que le plai-
„sir de l'Auditeur, comme les
„Discours Académiques, les Com-

„plimens qu'on fait aux Puif-
„sances, certains Panégyriques,
„& d'autres Pièces semblables;
„où il est permis de déployer
„toutes les richesses de l'Art,
„& d'en étaler toute la pom-
„pe. Pensées ingénieuses, Ex-
„pressions frappantes, Tours &
„Figures agréables, Métaphores
„hardies, Arrangement nom-
„breux & périodique; en un
„mot, tout ce que l'Art a de
„plus magnifique & de plus
„brillant, l'Orateur peut non-
„seulement le montrer, mais
„même en quelque sorte en
„faire parade, pour remplir l'at-
„tente d'un Auditeur, qui n'est
„veuu que pour entendre un
„beau Discours, & dont il ne
„peut enlever les suffrages qu'à
„force d'élégance & de beauté...
Dans cet endroit, M. Rollin se
fonde sur l'autorité de Quinti-
lien. Il en cite ce Passage, dont
il n'a que très-imparfaitement
exprimé le sens. *Illud genus osten-
tationis compositum, solum petit au-
dientium voluptatem, ideoque om-
nes dicendi artes aperit, orna-
tumque orationis exponit... Qua-
re quidquid erit sententiis populare,
verbis nitidum, figuris jucundum,
translationibus magnificum, compo-*

DISSE-
RATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

s'élever jamais jusqu'à la *Perfection du Genre Sublime*. Elle n'en a ni la force, ni la véhémence, ni la rapidité, ni les éclats, ni les mouvemens, ni les transports. Nous avons deux modèles admirables, uniques, inimitables même de ce *Genre orné*, RACINE parmi nos Poètes, FLECHIER parmi nos Orateurs. L'un & l'autre ont toujours de la *Noblesse* & souvent de la *Grandeur*; quelquefois même ils atteignent le *Sublime*, quand leur Sujet les y porte. C'est par rapport à la différente nature des deux espèces d'*Eloquence*, dont nous parlons, que Longin a raison de conclure, qu'*Hipéride*, qu'*Yon*, que *Bachilide*, Auteurs parfaits dans leur genre d'*Eloquence*, & chés qui l'on ne

REMARQUES.

*fiatne elaboratum, velut inſitor qui-
dam eloquentia, intuumdum & penè
pertraſtandum dabit.* (Liv. VIII.
Chap. III.) *In hoc genere, permittitur
plus cultus, omnemque artem,
que luter plerumque in judiciis
debet, non confiteri modò, ſed of-
tentare etiam hominibus in hoc ad-
vocatis.* (Liv. II. Chap. XI.)
M. Rollin a prétendu rendre
ſententiis populare par *Penſées ſen-
ſitives*. C'eſt précifément le
contraire de ce que *Quintilien*
veut dire. Il appelle *Populaire*
dans les *Penſées*, ce qui peut ve-
nir dans l'eſprit de tout le mon-
de, & même du Peuple. Il s'a-
git dans le III. Chap. du Liv.
III. de l'*Ornement du Diſcours*,
& *Quintilien* ſe propoſe de mon-
trer quels en ſont les avan-
tages. C'eſt pour cela qu'il dit,
que l'*Orateur* fera valoir les *Pen-
ſées les plus communes*, (*ſententiis
populare*) par le brillant des *Pa-
roles*, par l'agrément des *Figures*,
par la hardieſſe des *Méta-
phores* & par l'exactitude de la
Compoſition. Mais ce n'eſt pas là
ce dont il s'agit ici. J'ai voulu

faire voir que M. Rollin, n'é-
toit pas d'accord avec Longin.
Qu'on ſe rappelle ce que j'ai
rapporté de ce *Rhétteur* dans la
Remarque 72. Il demande le *Stile
Sublime* pour tout ce qui dépend
du Genre *Démonſtratif*. C'eſt ce
que M. Rollin, appuie de *Quin-
tilien*, attribué au *Stile orné*.
J'en devois avertir. La *Traduc-
tion* de Longin eſt entre les
mains de tout le monde, &
Quintilien n'eſt connu que de
très-peu de Perſonnes. Indépen-
damment de cela, M. Rollin a
tort de placer abſolument dans
le Genre *ſempré*, les *Diſcours Aca-
démiques*, & les *Complimens*. Ces
ſortes d'Ouvrages appartiennent
aux trois Genres d'*Eloquence*. Ce
ſont les circonſtances & le gé-
nie de l'*Orateur*, qui le déter-
minent à parler dans un Genre
pluſtôt que dans un autre; &
le *Stile le plus ſimple* comme le
plus ſublime, peut convenir à
ces ſortes de *Diſcours*. Pour les
Panegyriques, il y en a certai-
nement qui doivent ſe contenir
dans les bornes du *Stile orné*;

A LA PREFACE. 131

trouve rien à reprendre, c'est-à-dire, dont les fautes, en très petit nombre, sont très-légères, doivent être regardés comme inférieurs à *Démophile*, à *Sophocle*, à *Pindare*, qui fournissent continuellement matière à la critique, & qui toujours bronchant, toujours tombant & se relevant du même tems, ainsi que nôtre *Bossuet* & nôtre *Corneille*, s'élancent impétueusement vers le *Sommet de la Perfection*, sans que rien puisse les arrêter dans leur course.

Tout ce qui s'est offert à moi, m'a donc confirmé de plus en plus dans mon sentiment, & ramené par tous les pas, que j'ai faits, au point d'où j'étois parti, je n'en suis que plus en droit de dire :

REMARKES.

mais il en est beaucoup aussi, dans lesquels le Sublime doit étaler toute sa magnificence. Ce *Genre de Discours* est pour les *Orateurs*, ce que *M. Raimond de S. Mars* a dit, que l'Ode étoit pour les *POETES*, le *Triomphe des Images*. Substituons des Idées nettes & précises aux Idées un peu confuses de *M. Rollin*. *M. Gibert* nous les fournit. (*Rétorique*, Liv. I. Chap. V. Art. I.) Après avoir dit que les trois *Caractères* dominans dans le *Discours*, sont la *Simplicité*, l'*Agrément*, ou l'*Élévation*; il ajoute : La simplicité suffit même dans les grands Sujets, lorsqu'il est question seulement d'instruire les Auditeurs. Mais lorsque l'Auditeur est instruit des Matières, & qu'il est question de le remplir d'admiration, ou de l'émouvoir, ou d'enlever, en quelle sorte son consentement; alors on ne peut se dispenser d'employer la *Grande Éloquence*. Enfin il y a des Sujets, qui ne demandent point ces grandes maximes, mais

„ qui veulent néanmoins des
„ Agrémens, des Pensées brillantes & lumineuses, des Pensées capables de plaire, des Expressions ingénieuses, des Tours qui charment les personnes délicates & de bon goût. C'est ce qu'on appelle le *Stile orné*, ou *Genre Médicre* : parce qu'il est au-dessus du *Simple* & que néanmoins il n'atteint pas jusques à la grandeur du *Stile Sublime*. . . On distingue trois Devoirs de l'ORATEUR, Instruire, Plaire, & Émouvoir. Le premier est indispensable; car à moins que les Auditeurs ne soient instruits d'ailleurs, il faut nécessairement que l'Orateur les instruisse. Cette instruction est quelquefois capable de plaire par elle-même : il y a pour tant des Agrémens, qu'on y peut répandre, ainsi que dans les autres parties du *Discours*. C'est à quoi l'on oblige l'Orateur par le second Devoir, qu'on lui prescrit, qui est de plaire. Il y en a un troisième,

Dissertation
sur l'Objet du
Traité de
Longin.

DISSER-
TATION
sur l'Ob-
jet du
Traité de
Longin.

Co que nous appellons spécialement LE SUBLIME, n'est point l'objet du Traité de LONGIN ; & son unique dessein est de montrer, par des Préceptes & des Exemples, quel chemin il faut tenir pour arriver à la PERFECTION du GENRE SUBLIME.

PEUT-ETRE est-il assés à propos de faire succéder à ce que l'on vient de voir quelques Observations sur la doctrine de Longin touchant les Vices opposés au Sublime. Je prétens moins en faire une Dissertation suivie, que mettre ensemble certaines choses, qui ne sont pas sans liaison entre elles, mais qui pourtant ne dépendent pas absolument l'une de l'autre, & qui, s'étant multipliées sous ma plume, beaucoup plus que je ne l'avois

REMARQUES.

„ qui est d'émouvoir. C'est, en y
„ satisfaisant, que l'Orateur s'é-
„ lève au plus haut degré de
„ gloire, auquel il puisse parve-
„ nir. C'est ce qui le fait triom-
„ pher. C'est ce qui brise les
„ cœurs & les entraîne. On rap-
„ porte à ces trois Devoirs les
„ trois Genres d'Eloquence. Le
„ Stile Simple est donc pour in-
„ struire ; le Stile Orné pour plai-
„ re, & le Sublime est pour ému-
„ voir. Voilà le langage d'un
„ grand Maître, qui s'étoit fait
„ une loi de penser & de réfléchir,
„ & non de compiler au hasard
„ ce qui l'avoit le plus frappé dans
„ les Auteurs, qu'il avoit lus. Il
„ est clair, par ce qu'il vient de
„ nous dire, que les trois Genres
„ d'Eloquence peuvent & doivent
„ même trouver place dans pres-
„ que tous les Discours Oratoires.
„ C'est la Réponse à la mauvaise
„ Objection, que l'on pourroit
„ faire contre le Sentiment, que je
„ soutiens, touchant l'Objet du
„ Traité de Longin. Il n'y a pas

une Harangue de Cicéron ni de
„ Démosthène, qui soit d'un bout
„ à l'autre dans le Genre Subli-
„ me. Donc Longin a voulu par-
„ ler de toute autre chose que de
„ ce Genre d'Eloquence. CICÉRON
„ & DÉMOSTHÈNE sont des Orateurs,
„ qui savoient parfaitement leur
„ métier. Ils proportionnoient
„ leur Stile aux différentes matiè-
„ res, qu'ils traitoient. Ils obser-
„ voient exactement les règles
„ fondamentales de leur Art ; &
„ l'on ne dit de leurs Harangues,
„ qu'elles sont Sublimes, que parce
„ que c'est leur caractère dominant,
„ & que les deux autres Genres d'E-
„ loquence ne s'y trouvent que
„ quand ils y sont nécessaires. De
„ même quand on dit d'un Dis-
„ cours, qu'il est dans le Stile
„ Fleuri, l'on ne prétend pas en
„ exclure le Simple, ni même le
„ Sublime, si la matière a permis
„ qu'il y pût entrer. On veut dire
„ seulement, que la partie la plus
„ considérable de la totalité du
„ Discours est dans le Stile Fleuri.

A LA PRE'FACE. 133

orn d'abord, se sont trouvées trop étendues pour être placées dans les Remarques, auxquelles j'en avois destinées.

(75) Dans le Chapitre II. du Traité de Longin est une *Lacune* d'environ quatre pages. Il est à croire que ce qui manque contenoit quelques réflexions générales sur les *Vices du Discours* opposés au Genre Sublime; & que Longin en venoit ensuite à traiter de chacun de ces *Vices* en particulier. Il commençoit par le *Stile enflé*. Nous n'avons de reste de ce qu'il disoit dans ce commencement, qu'une partie d'un Exemple, apparament un peu long, tiré d'un Poète Tragique, que rien ne nous fait connoître. (76) Cinq Vers que voici terminoisent cet Exemple.

Et que les feux éteints respectent ma venue.
Car si quelqu'un ici vient offenser ma vue.
De Flammes aussitôt lançant un tourbillon
Sous un torrent de feux j'enterre sa maison
Mais à ces foibles sons qui peut me reconnoître ?

REMARQUES.

(75) Dans le Chapitre II. ... ce par les Vers, qui seront rappelés une *Lacune*] Dans les Editions portés dans la Remarque suivante. de Tollius, d'Hudson & de M. (76) Cinq Vers &c.] Voici les Vers Grecs.

— Καὶ καμίνε χῶσι * μάκισον σέλας * Alias
Εἰ γάρ τιν' ἐσιδῶν ὄψομαι μόνον, κάκιστον.
Μίαν παρτίονος πλεκτικὴν χιμαῖρον,
Στήνην πυρώσω, καὶ καταπυρρῶσωμαι.
Νῦν δ' ἔκ κέρεχρά πω τὸ γυναιῶν μέλος.

C'est ce que Tollius rend assés bien dans ces Vers Latins.

Flammam soci nec maximam represseferis,
Si quem etenim modo patremfamilias videro,
Unum rotando flamme rapidam voricem
Ambusta prunis testa operiam ardentibus.
At nunc genuinum necdum infonus canicum.

La négation, quel'on voit dans le premier de ces Vers, ne se

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime,

LONGIN ajoute ensuite. (77) « Lancer un tourbillon
de flâmes ; Enterrer une Maison sous un torrent de
feux ; Vomir contre le Ciel ; Changer BORE'E en
Joueur de flûte, & ce qui suit ; toutes ces choses ne

REMARQUES.

trouve que dans les Editions de
Tollius & d'Hudson. M. Poëce
l'a retranchée, comme n'étant
point dans le Manuscrit, où
Tollius disoit l'avoir prise. Les
Vers Grecs, que M. Le Febvre
croit, sans aucun fondement,
être d'Eschyle, veulent dire, ren-
dus mot à mot & selon la pro-
pre valeur des termes : *Et qu'ils
enterrent le très-vif* (ou le très-
généreux) *éclat de la fournaise. Car
si je vois seulement quelque maître
de Maison, (aussi-tôt) lançant
un tourbillon orageux (ou ravaux
comme un torrent) j'embraserai la
maison & la couvrirai de charbons
ardens. Mais à présent (ou ins-
qu'ici) je n'ai pas crié ma Musique
naturelle. Voilà sur quoi j'ai fait
cinq Vers, dans lesquels je me
suis attaché plutôt à marcher
à côté du sens, qu'à l'exprimer
exactement ; ce qui me paroît
soit impossible dans cinq Vers
Francois, qui, considérés com-
me Vers, ne fussent pas abso-
lument mauvais. Ce qui suit
dans Longin, m'a fait supposer
avec M. Le Febvre & M. Da-
cier, contre la conjecture de
Langbaine adoptée par M. Des-
préaux, que c'étoit Bore'e qui
parloit dans ces Vers, qui sont
apparemment de quelque Tragé-
die, dont l'enlèvement d'Orithie
étoit le sujet. Bore'e conduit par
sa passion dans le séjour de cette
Belle, ne voulant pas qu'on
l'observât, & craignant que
la présence de qui que ce fût ne
 nuisît à l'exécution de ce qu'il*

projettoit, ordonnoit dans les
Vers, qui précédoient immédiate-
ment ceux-ci, que tout le monde
est à se retirer dans ses maisons.
Cette circonstance fonde la me-
nace contenue dans le second
Vers & dans les deux suivans.
J'aurois pu rendre le fonds de la
pensée du cinquième tout autre-
ment que je n'ai fait. Ce Vers,
qui dans l'original est, dit M.
Le Febvre, *plani nobilis, rotun-
dus & sonorus*, est pourtant ridi-
cule, selon le même Critique,
en ce que le Poëte y fait, com-
me Longin le lui reproche, de
Bore'e un joueur de flûte. J'ai vou-
lu conserver l'apparence de rap-
port, que j'ai cru voir, aussi-bien
que M. Le Febvre, entre la re-
marque de Longin & ce Vers,
que j'ai tourné de vingt manières
différentes. Je donne celle,
dont j'ai moi-même été le moins
mécontent. Au reste, si l'on me
demandoit pourquoi je me suis
avisé de traduire en Vers des
Vers, que M. Despréaux a re-
tranchés de sa Traduction ; ma
réponse seroit très-simple. On
n'a point de raison à rendre des
choses de pur caprice.

(77) Lancer un tourbillon de
flâmes ; Enterrer une Maison sous
un torrent de feux ;] Au lieu de
ces deux Phrases, il n'y a dans
le Grec que le mot que j'ai tra-
duit par celui de Tourbillon. Mais
comme il est question ici de
donner des exemples de choses
également enflées dans la Pensée
& dans l'Elocution, j'ai dû, dans

font point du ton de la *Tragédie*, elles vont au de-
là. L'Expression les rend obscures ; ce qu'elles
ont de vaine apparence fait plus de fracas & de
confusion dans le *Discours*, qu'il n'y met de gran-
deur & de force ; & , si l'on présente chacune de
ces choses au grand jour, de terrible , elle de-
viendra bientôt très-méprisable. Mais si dans la
Tragédie, dont le propre est d'être fastueuse , &
de se parer de grands mots, c'est une faute im-
pardonnable que (78) de s'enfler outre mesure ;
j'ai peine à croire que cela puisse convenir (79) aux
Discours, qui roulent sur des intérêts réels & pré-

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

REMARKS.

la réflexion, qui suit les Vers,
répéter les Termes, dont je m'é-
tois servi, pour leur donner une
Enflure ridicule. Quoiqu'il en
soit, voici le texte de Longin.

Οὐ τετρακά βῆ πῦρτα ,
ἀλλὰ ὀχρεάγυδα , αἱ πλε-
ταίαι , καὶ τὸ πῶς ὑπερὸν
ἐξήμεν , καὶ τὸ ἔ Borian au-
λητὴν ποιεῖν , καὶ πᾶ ἀλλὰ ἐξῆς.
Τιθόλωται γὰρ τῇ φρεσὶ , καὶ
τιθορύβηται πῆς φαντασίαις
μαῖνοι ἢ διδύκωται καὶ ἐκα-
στον αὐτῶν ὥς αὐτὸς ἀνασκο-
πῆς , ἐκ τῆ φοβερῆ κατ' ὀλίγον
ὑπονοεῖ ὥς τὸ ἐγκαταφρε-
νητον. Ὅπου δ' οὐ τετρακά ,
περάγματι ὀγκηρὰ φύσει καὶ βῆ-
δραμεῖα ἑαυτοῖς , οὐκ οὐκ τὸ πᾶ-
ρ μέλος αἰδῆν ἀσύγγνωστον ,
χολῶν γ' ἂν οἶμαι , λόγοις ἀλη-
θινοῖς ἀμείψεν.

[78] de s'enfler outre mesure ;]
Il y a mot à mot de s'enfler au des-

sus de l'air. M. Le Febvre remar-
que , que c'est une *Métaphore* em-
pruntée d'une façon de parler
commune aux *Musiciens Grecs*,
qui, pour exprimer ce que les
nôtres appellent, *Prendre trop
haut*, aller trop haut, disoient :
chanter au dessus de l'air. M. Des-
préaux ne rend donc pas la pen-
sée de Longin en traduisant ici
de s'enfler mal à propos. Si l'*Enflure*
pouvoit jamais être à propos
dans un Ouvrage sérieux, elle
cesseroit d'être *Enflure*. D'ailleurs
il paroît par ce Passage, que
Longin accordoit à la coutume
de tous les *Tragiques Grecs*, un
commencement d'*Enflure*, quel-
que chose de visant à l'Outré, si
je puis m'exprimer ainsi ; mais
qu'en même tems il entrenoient
des limites, qu'il ne croioit pas
qu'ils dussent passer. Il falloit
donc dire nécessairement : de
s'enfler outre mesure ; & c'est ce
que le nimius tumor de Tullius,
l'immodicus tumor de M. Pearce &
le *Bragonfiere* de M. l'Abbé Gori,
rendent très bien.

(79) aux Discours, qui roulent
sur des intérêts réels & présents.]

CON-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
sublime.

« sens ». Les dernières paroles de ce Passage ne me paroissent pas devoir être prises dans le sens favorable que M. Despreaux semble leur donner en disant dans sa TRADUCTION ; *La Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique*. Comme j'estime les Anciens tout ce qu'ils valent, & que je n'en suis nullement un Admirateur outré ; je vois que Longin a moins voulu flater les *Tragiques Grecs*, que leur faire un reproche secret, de n'avoir pas connu le véritable caractère du *Stile* de la *Tragédie*, lequel

REMARQUES.

Le Grec dit : *aux Discours véritables*. Qu'est-ce que Longin entend par-là ? C'est, à ce que dit *Tollius*, ce que les Ecrivains Latins appellent *veras lites*, *veras causas*, *veritatem causarum*, *veram dicatorem*. C'est-à-dire, les *Plaidoiers* & les *Harangues*, qui se faisoient dans le Sénat ou devant le Peuple ; tous les Discours, qui dépendent des *Hypothèses Judiciaire & Délibérative* ; en un mot, toute Action publique, ayant pour objet un intérêt réel & présent. Toutes ces différentes sortes de *Discours* portoient le nom de *véritables*, par opposition à ceux que l'on faisoit pour s'exercer dans les Ecoles des *Rhétieurs*, & dont les Sujets étoient imaginés à plaisir. M. Pearce, qui n'a pas tout-à-fait bien pris la pensée de *Tollius*, aime mieux par *Discours véritables* entendre les *Ecrits où l'on se propose d'exposer la vérité*. Telle est l'*Histoire*. Deux raisons le déterminent à donner ce sens aux paroles de Longin. L'une est, que ce *Rhétteur* va parler dans l'instant de quelques *Historiens* ; l'autre, que la *Tragédie* jouissant du droit d'employer la *Fiction*, elle est en ce point op-

posée à l'*Histoire*, qui ne doit faire usage que de la *Vérité*. C'est dommage que cette interprétation ingénieuse soit sans fondement. Rien ne montre que Longin ait voulu mettre la *Tragédie* en opposition avec l'*Histoire* ; & d'ailleurs, il ne passe pas si promptement aux *Historiens*, qu'il ne parle auparavant de *Gorgias*, *Orateur* de profession, & qui n'avoit rien écrit dans le *Genre Historique*. Les *Causés Judiciaires & Délibératives* ont avec la *Tragédie* la même opposition, que M. Pearce trouve entre cette dernière & l'*Histoire*. Il faut donc s'en tenir à l'interprétation de *Tollius*. Il la fonde sur le langage unanime, non seulement des *Rhétteurs Latins*, mais encore des *Rhétteurs Grecs*, & cite à ce sujet quelques Passages de *Denys d'Halicarnasse*, & d'*Hermogène*. C'est même de ce dernier que Longin paroît avoir emprunté les termes, dont il se sert ici. Mais ces mots, *Discours véritables*, ne présentant aucune idée en François, c'étoit une nécessité de recourir à la Paraphrase. Je crois que le tour, que j'ai pris, dit tout ce que Longin a voulu dire.

A LA PREFACE. 137

consiste dans une simplicité noble & majestueuse. Ce qui me fait avoir cette Idée, c'est que dans le petit membre de Phrase, que je traduis par, *se parer de grands mots*, LONGIN se sert (80) d'une locution empruntée d'un Vers des *Nuées* d'Aristophane, où ce dernier censure le fracas avec lequel le Poète ESCHILE précipite sa diction bruiante & boursofflée. On convient assés généralement qu'Eschile, qui s'étoit formé sur Homère, parle presque toujours le Langage du Poème Epique. Mais Euripide & sur tout Sophocle, qui sont plus retenus que lui, sont-ils tout-à-fait exemts de ce défaut ? Et si Racine, celui de tous nos Poètes qui s'est le mieux su contenir dans les bornes du Ton de la Tragédie, ne laisse pas d'aller quelquefois au de là, ne pourroit-on pas en rejeter la faute sur une imitation trop exacte de ses modèles ?

II. Ce qui paroitra peut-être singulier, c'est que (81) le savant Gérard Langbaine compare aux Vers, qu'on a vus ci-dessus, ceux-ci de VIRGILE.

Ciclopum allabimur oris.
*Portus ab accessu ventorum immotus, & ingens
 Ipse; sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis
 Interdumque atram prorumpit ad athera nubem
 Turbine fumantem piceo, & candente favilla:
 Attollitque globos flammæ, & sidera lambit.*

REMARQUES.

(80) d'une locution empruntée &c.] Στόμφον. Voici le Vers d'Aristophane.

ῥόφῳ πλέον, ἀσύστατον, ἐμφοκαῖα, κρημνοποιόν.
Streperum, incompotum, immidiloquum, confragosum.

(81) le savant Gérard Langbaine compare &c.] Dans l'Édition de Tollius Sect. III. Remarque 7. Langbaine après avoir parlé des Vers Grecs cités par Longin, dit: *Invenias forsan & apud Æschilum quædam hisce gemina; imò (quod mireris) VIRGILIUM Æncid. III. (V. 571.) lege, & pronuncia:*

—Horrificis juxta tonat ætna ruinis &c.

OB-
SER-
VATIONS
sur les
Fices op-
posés au
Sublime.

*Interdum scopulos, avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat; fundoque exasuat imo.*

C'est ce que Segrais a très-bien rendu par ces beaux Vers.

*Des Cyclopes hideux nous abordons la plage :
Le port est vaste & serein ; mais par tout ce rivage
Incessamment d'Etna tonne le bruit affreux :
Tantôt jusques au Ciel il élance ses feux :
Et roule à gros bouillons sur sa cime enflammée
Un tourbillon épais de cendre & de fumée.
Tantôt du plus profond de ses gouffres ouverts
Furieux, il mugit, & vomit dans les airs
Du mont étincellant les entrailles brûlantes,
Et les rochers fondus dans ses grottes ardentes.*

(82) M. Pearce est de l'avis de Langbaine, qu'il ne nomme point, & fait un peu plus. Il remarque que Virgile après avoir dit : *attollitque globos flammarum*, ajoute : *& sydera lambit*. C'est cette Expression qu'il trouve outrée. (83) M. Le Febvre pense tout autrement que ces deux Critiques. Il

REMARQUES.

(82) M. Pearce est de l'avis de Langbaine,] Dans une Note sur cet endroit de Longin, Sect. III. il dit : *Notandum hic videtur, quod Virgilius in Æneid. L. III. ubi Ætnam ardentem magnificè describit, non aliud, quam hic Poëta ignotus (cujus Versus prædit Longinus), fecit; nam* cum dixerat *Attollitque globos flammarum*, *Hypertragicè addidit & sydera lambit*. (83) M. Le Febvre pense tout autrement &c.] Voici ses paroles, (Edition de Tollius, Ibid. Remarque 6.) : *Quod hunc Virgilii locum de Ætna, Æneidos Lib. III.*

—Horrificis juxta tonat Ætna ruinis : &c.

quod, inquam, hunc Virgilii locum Vir doctissimus (Langbænius) existimavit eisdem esse vitiis ænem, quibus illa Æschili carmina sunt, fallitur. Ubi enim vanus rumor? . . . Quid ibi elatus æquo reperias? Nam id tantum dixit Virgilius, quod res erat; na-

Est nettement que *Langbaine* se trompe. Qu'y a-t-il en effet de trop élevé dans les Vers de *Virgile*? Comment y trouver une *vaine Enflure*? Il dit la chose comme elle est. Il peint la Nature, & n'ajoute rien à la vérité. C'est-à-dire qu'il peint l'*Eruption* du Mont Etna telle qu'elle paroît à la vûe, aussi bien qu'à l'ouïe. Les réflexions de cet ingénieux *Critique* sont vraies. Cet endroit de *Virgile* est en lui-même une des plus belles Peintures, qu'il ait faites. Si cependant on vouloit observer que c'est *Enée* & non pas le *Poëte*, qui fait cette Description; peut-être ces Vers si beaux, si poétiques, si sublimes, ne paroîtroient-ils pas à l'abri de toute censure? M. *Le Febvre* lui-même, en les considérant sous ce point de vûe, n'auroit pu s'empêcher de trouver *ENEË* furieusement *Poëte*; & je ne fais, si malgré tout son esprit, il eût pu sauver le Prince Troien du reproche que M. de *Fénelon* & M. de *La Moitte* ont fait si justement au *Théramène* de *Racine*.

III. Voions ce que *Longin* dit encore au sujet de ce premier *Vice du Discours*, dont il nous a parlé jusqu'ici. (84) « L'*Enflure* paroît absolument être une des choses, qu'il est le plus difficile d'éviter;

OBSERVATIONS
sur les
Vices opposés au
Sublime.

REMARQUES.

uram loci depinxit; sed veris nihil addidit. Alia igitur querenda exempla fuerant; . . . Nam in ea sunt sententia Virgilium sepe Hypertragicum esse & dithyrambico iunioris turgidum.

(84) L'*Enflure* paroît absolument &c. C'est la Traduction de ces paroles de *Longin*.

Όλως δ' οἶκεν εἶναι τὸ οἰδῆν, ἐν τοῖς μέλυσιν, δυσφυλακίστατοι φῦσι γὰρ ἀπαντες οἱ μεγάλης ἐφίμενοι, φεύγοντες ἀοιδίαν καὶ ἐκρήτην

κατάγνωσιν, οὐκ εἰδ' ὅπως ἐπὶ τῷ ὑποφύγγει, πευόμενοι τῷ, Μεγάλῃ ἀποιοδαίνυν ὁμως ἐν γένει ἀμάρτημα. Κακοὶ δὲ ὄγκοι, καὶ ἐπὶ σωμάτων καὶ λόγων, οἱ καὶ οἱ ἀναλθεῖς, καὶ μήποτε περιείσαντες ἡμᾶς εἰς τὴν ἀνάλειον. ὅδιν γὰρ, φασὶ, ἐκρηπτοῖν ὑδραπικῆ. Ἀλλὰ τὸ μὲν οἰδῆν ὑπὲρ κρίσιν βέλτεται τὸ ὑψηλὸν &c.

OBSER- » car tous ceux qui recherchent le *Grand* & qui
 VATIONS » craignent qu'on ne leur reproche d'être foibles ou
 sur les » secs, sont naturellement comme emportés vers ce
 Vices op- » vice, persuadés que *c'est une faute noble de ne*
 posés au » tomber que parce qu'on est grand. Mais, (85) & dans
 Sublime. » le Discours, & dans les Corps, l'*Enflure viciieuse*
 » n'a rien de solide. Elle n'est qu'un faux enbonpoint,
 » & quelquefois elle fait en nous le contraire de ce
 » que nous cherchons. Car, comme on le dit, rien
 » n'est plus sec qu'un Hidropique. Mais l'*Enflure* veut
 » s'élever au-dessus du *Sublime* &c. De la manière
 dont *Tollius* a traduit ces derniers mots, il prête
 à *Longin* une espèce d'apologie de l'*Enflure* à laquelle
 je ne crois pas qu'il ait pensé. (86) L'*Enflure*, lui
 fait-il dire, *est cependant à louer en ce point seulement,*
qu'elle s'efforce de surpasser la Grandeur, & de la
laisser au-dessous d'elle. Il tâche d'autoriser ce sens par
 (87) un Passage des *Controverses* de *Sénèque*, dans
 lequel il est dit que « ceux qui sont enflés & qui
 » péchent par trop d'abondance, ont le plus de verve
 » & le plus de corps : & que l'on est d'autant plus près
 » de la santé, que l'on peut être guéri par le retran-
 » chement de quelque chose, au lieu qu'on ne

REMARQUES.

(85) & dans le Discours, &
 dans les Corps, l'*Enflure viciieuse*
 &c.] Cette Pensée de *Longin*
 ressemble en quelque chose à
 celle-ci de *Sénèque* le Philoso-
 phe (*De Ira*, Liv. I. Chap. dern.)
Non est enim illa magnitudo: tu-
mor est: nec corporibus copia vitiosi
humoris intensi morbus incremen-
tum est, sed pestilens abundantia.

(86) L'*Enflure* . . . est cepen-
 dant à louer &c.] *Est tamen ea-*
tenus laudandus tumor, quod mag-
nitudinem excedere studet, atque
infra se relinquere.

(87) un Passage des *Controver-*
ses de *Sénèque*,] Il est du Liv.
 IV. ou de la *Controverse* XXVI.
 Voici ce que c'est. *Illi, qui tument*
& abundantia laborant, plus ha-
bent furoris, sed plus etiam corpo-
ris: semper autem ad sanitatem
proclivius est, quod potest detrac-
tione curari. Illi succurri non po-
test, qui simul & insanit, & def-
cit. Il n'est pas possible de con-
 server à ce Passage toute la con-
 cision, en le mettant en Fran-
 çois. Je me suis contenté d'en
 rendre le sens.

» peut apporter aucun remède à ceux qui manquent
 » du nécessaire en même tems qu'ils extravaguent ».
 Quelque ingénieuse que soit cette idée de *Sénèque*,
 je ne puis m'imaginer que l'*Enflure* vienne d'un
 excès de force. J'aime mieux en croire *Quintilien*,
 qui rapporte à la foiblesse de l'Esprit l'origine de la
 plupart des *Vices du Discours*. (88) « Moins on a
 » d'esprit, dit-il, plus on fait d'efforts pour s'élever
 » & pour s'étendre ; ainsi que les petits Hommes se
 » dressent sur le bout des pieds, & que les plus foi-
 » bles font le plus de menaces. Car je suis persuadé
 » que ceux qui sont enflés, ceux qui courent après
 » l'esprit, ceux qui ne songent qu'à flater l'oreille
 » par des sons frivoles, & ceux qui pèchent par
 » toute autre espèce d'affectation ridicule, ont plus
 » de foiblesse que de force ; de même que ce n'est
 » point la bonne fanté, mais la maladie qui fait en-
 » fler le corps. » La comparaison de l'*Enflure* du *Dis-*
cours à celle du *Corps* étoit familière aux *Rhétieurs*
 avant *Quintilien*. On la trouve dans *Cicéron* en plus
 d'un endroit, & (89) l'Auteur de la *Rhétorique* à

OBSER-
 VATIONS
 sur les
Vices op-
 posés au
Sublime.

R E M A R Q U E S.

(88) Moins on a d'esprit, dit-il,]
 Liv. II. Chap. III. p. 89. *Quo*
quisque ingenio minus valet, hoc
se magis attollere, & dilatare co-
natur ; & statura breves in digitos
eriguntur, & plura infirmi minan-
tur. Nam tumidos, & corrup-
tos, & rinnulos, & quocumque
alio cacozeliæ genere peccantes,
certum habeo, non virium, sed in-
firmiæ vitio laborare : ut cor-
pora non robore, sed valetudine in-
flantur. Si l'on n'est pas content
 de la manière dont j'ai traduit
 ce Passage, on peut recourir à
 la Traduction de M. l'Abbé *Gé-*
doyn, mais je doute que l'on en
 soit plus satisfait. La voici telle
 qu'elle est : « Moins l'on a d'es-

„ prit, plus on fait d'effort pour
 „ se guinder & pour s'étendre,
 „ comme ces petits Hommes,
 „ qui se dressent sur le bout des
 „ pieds, pour paroître plus
 „ grands, & comme les plus
 „ foibles sont toujours ceux
 „ qui font le plus de menaces ;
 „ car je suis persuadé que l'*En-*
 „ flure, le faux Brillant, la dé-
 „ licatesse affectée, & tous ces dé-
 „ fauts, qui semblent approcher
 „ de quelque vertu, marquent
 „ la foiblesse de l'esprit, &
 „ non pas la force, de même
 „ que les visages bouffis sont
 „ une marque de mauvaise san-
 „ té non pas d'enbonpoint...
 (89) L'Auteur de la *Rhétorique*

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au-
Sublime.

Hérennius, dit « qu'une *Figure* grave (ou grande)
» qu'il faut louer, est voisine d'une autre, qu'il faut
» éviter, & qu'on pourroit fort bien nommer *Bour-*
» *sufflée*. Car, ajoute-t-il, comme l'*Enflure* imite
» souvent l'enbonpoint du Corps, de même il ar-
» rive souvent qu'un *Discours* enflé, bouffi, paroît
» grave, (ou grand) aux personnes qui ne s'y con-
» noissent pas. . . . Ceux qui sont insensiblement tom-
» bés dans ce genre d'écrire, se sont écartés du
» point dont ils étoient partis. Une apparence de
» gravité (ou de grandeur) leur en impose ; &
» l'*Enflure* de leurs *Discours* n'est pas sensible pour
» eux ». Je n'ai rapporté ce Passage que parce qu'il
m'a semblé la source d'une partie de ce que *Longin*
nous dit sur le même sujet.

IV. Comme l'*Enflure* est le défaut le plus ordinaire
aux Poètes & sur-tout aux Poètes Tragiques, & qu'il
est très-difficile de l'éviter, j'en parlerai plus au long
que des autres *Vices*, que *Longin* oppose au Sublime ;
& pour donner des Idées plus précises que celles des
Anciens, je commence par distinguer deux sortes
d'*Enflure* absolument différentes. J'appellerai la pre-
mière simplement *Enflure*, & c'est celle que *Quin-*
tilien fait naître de la foiblesse de l'esprit ; la seule,
en quelque sorte, que les *Anciens* aient connue,
& dont *Longin* dit qu'elle veut s'élever au dessus du
SUBLIME. C'est le Nain qui se hausse sur la pointe
des pieds, ou qui se guinde sur des échasses, pour
paroître grand. C'est l'*Hidropisie* du *Discours*. C'est

REMARKS.

que à Hérennius, dit] Liv. IV.
Chap. X. Gravi figura, que lau-
danda est, propinqua est ea, qua
fugienda est, que rectè videbitur
appellari, si sufflata nominabitur.
Nam ut corporis bonam habitudi-
nem tumor imitatur sapa, ita gra-

vis oratio sapa imperitiis videtur
ea, que turget & inflata est. . .
In hoc genus plerique cum declina-
sent, & ab eo, quo profecti sunt,
aberraverunt, & specie gravitatis
falluntur; nec prospicere possunt ora-
tionis tumorem.

ce gonflement entre cuir & chair , qui fait paroître en bon point un Corps sec & decharné. Quittons la Figure; & disons tout uniment que l'*Enflure* consiste dans des Pensées, qui n'ont rien de grand en elles-même, & qu'un Esprit faux & petit s'efforce de faire paroître grandes, ou par le *Tour*, qu'il leur donne, ou par les *grands Mots*, dont il les masque. L'autre sorte d'*Enflure* n'est autre chose que le *Sublime* même sortant de ses justes bornes, le *Sublime outré*, ce que nous nommons assés communément le *Gigantesque*; & je ne lui donnerai pas d'autre nom. Ce que *Longin* a dit de ces choses qui, selon lui, *vont au delà du Ton de la TRAGÉDIE*; que l'Expression les rend obscures & que ce qu'elles ont de vaine apparence fait plus de fracas & de confusion dans le discours, qu'il n'y met de grandeur & de force; convient en tout à l'*Enflure*, & je puis me dispenser de le prouver. L'effet du *Gigantesque* est aussi le même, mais on auroit tort de l'accuser de n'avoir qu'une vaine apparence. Son principal défaut au contraire est d'être trop apparent. Je m'explique. Trop près d'un Bâtiment très-élevé, nous ne voyons qu'une masse énorme de pierres, dont l'étendue se dérobe à nos yeux par son excès même, où tout est confus pour nous, où nous ne pouvons distinguer aucun ordre, aucune symétrie. Mais éloignons-nous, le Bâtiment décroît, pour ainsi dire, en se développant. Une certaine distance le réduit à sa juste grandeur, & le met en proportion avec notre vûe. L'application de cette Comparaison se présente si naturellement, que je croirois faire tort à l'intelligence des Lecteurs, si je m'amusois à la leur détailler. Tout cela posé, je dis que l'*Enflure* & le *Gigantesque* sont ou dans la *Pensée*, ou dans les *Mots*, & le plus souvent dans l'un & dans l'autre. C'est ce que quelques exemples acheveront de faire sentir.

V. *Medée* dans la *Tragédie* qui porte son nom,

OBSERVATIONS
sur les
Vices opposés au
Sublime.

chés *Sénèque* s'excitant elle-même à se vanger de *Jafon* & des complices de son infidélité, s'écrie : (90) *Quoi ! l'Auteur de notre Race, le Soleil voit ce qui se passe, il le voit, & se laisse voir ! Assis sur son char, il parcourt sa route ordinaire dans le Ciel, qu'aucun nuage n'obscurcit ! Il ne retourne pas en arrière, & ne reporte pas le jour aux lieux, qui l'ont vu naître ! O mon Père laisse, laisse-moi voler dans les airs sur ton char. Confies-en les rênes à mes mains ; permets qu'avec tes guides enflammées je conduise tes Courriers, qui portent le feu de toutes parts. On voit, dans ces niaiseries, que *Medée* débite avec tant d'emphase, ce que c'est que l'Enflure de l'Elocution, quoique ma traduction ne rende l'original que très-imparfaitement. Un peu plus loin *Medée* s'apostrophe elle-même. (91) O mon Esprit, si tu vis encore, ouvre-toi par mes propres entrailles un chemin*

REMARKES.

(90) *Quoi ! l'Auteur de notre Race,]* *Sénèque* dans *Médée*, V. 28.

*Spektat hoc nostri sator
Sol generis, & spectatur ? Et curru infidens
Per solita puri spatia decurrit poli ?
Non redit in ortus, & remittitur diem ?
Da, da per auras curribus patriis vehi.
Committite habenas, gemitor, & flagrantibus
Ignifera loris tribue moderari iuga.*

(91) O mon Esprit, si tu vis encore. &c.] Ibid. Vers 40.

*Per viscera ipsa quere supplicio viam,
Si vivis, anima : si quid antiqui tibi
Remanet vigoris, pelle semineos metus,
Et inhospitalem Caucasum mente indue.
Quodcumque vidit Phæcis aut Pontus nefas
Videbit Isthmos. Effera, ignota, horrida,
Tremenda calo pariter ac terris mala,
Mens intus agitat, vulnera, & cadem, & vagant
Fumus per artus. Levius memoravi nimis :
Hæc virgo feci. Gravior exurgat dolor.
Majora jam me scelera post partus decet.*

Je le répète encore ici. Je ne lument exactes. Je m'efforce
donne pas les Traductions de seulement de rendre le caractè-
ces Vers, & celles qu'on verra re des originaux, sans trop
dans la suite, pour être abso- m'écarter du sens,

au supplice de Jason ; & toi, mon Cœur, s'il te reste encore quelque chose de ton ancienne force, bannis les craintes, qui ne sont faites que pour les Femmes ; arme-toi de toute la barbarie du Caucase. L'Isthme verra tous les crimes, que le Phaxe ou le Pont a vus. Mon esprit roule au dedans de lui-même des maux cruels, inconnus, horribles, également redoutables pour le Ciel & pour la Terre ; des plaies, des meurtres, des membres déchirés, des funérailles éparfes. Mais je ne parle là que de trop petites choses. J'étois Fille quand je les fis. Que ma douleur s'élève à des effets plus éclatans, Je suis Mère, il me faut de plus grands forfaits. L'Enflure des Mots l'emporte dans cet Exemple sur celle des Pensées, dont quelques unes seroient raisonnables, exprimées dans le vrai Stile de la Tragédie. Il est tout simple & tout naturel que Médée anime son Esprit & son Cœur à la vengeance, & qu'elle médite des forfaits plus grands que ceux qu'elle a ci-devant exécutés.

VI. Dans la *Pharsale* le pieux *Cordus* couvre d'une pierre la fosse, dans laquelle il vient de brûler à demi le corps du *Grand Pompée* ; & sur cette pierre il écrit avec un tison : *Ci gît Pompée*. La dessus *Lucain* s'écrit : (92) *Il te plaît donc, ô Fortune, d'appeller le tombeau de Pompée, cet indigne endroit, où son*

OBSER-
VATIONS
sur les
vices op-
posés au
Sublime.

REMARKES.

(92) *Il te plaît donc, ô Fortune, &c.] Pharsale, L. VIII. V. 7934*

Placet hoc, Fortuna, sepulchrum
Dicere Pompeii, quo condidit maluit illum,
Quem terra caruisse fover? Temeraria dextra,
Cur obicis Magno tumulum, manesque vagantes
Includis? Sinitus est, qua terra extrema refuso
Pendet in Oceano. Romanum nomen & omne
Imperium Magno est tumuli modus. Obrue saxa
Crimine plena Deum. Si tota est Hercules Oese,
Et juga tota vacant Bromio Nyseia: quare
Unus in Ægypto Magno lapis? Omnia Lagi
Rura tenere potest, si nullo cespite nomen
Hæserit. Erremus populi, cinerumque tuorum,
Magno, metu nullas Nisi ceterosq; agenas.

OB-
SER-
VATIONS
sur les
vices op-
posés au
Sublime.

Beaupère même aime mieux qu'il soit enfermé, que s'il manquoit de sépulture ! O Main téméraire, pourquoi bornes-tu Pompée dans un sépulchre ? Pourquoi renfermes-tu ses manes errans. Il git dans l'Univers, & le remplit jusqu'où la Terre manque à la vue de l'Océan, qui l'entoure. Toute l'étendue de l'Empire Romain est la mesure du tombeau du Grand Pompée. Renverse ces pierres accusatrices des Dieux. Si le mont Oeta tout entier est le sépulchre d'Hercule ; si Bacchus a pour lui seul tout celui de Nise ; pourquoi le Grand Pompée n'a-t-il pour monument en Egypte qu'une seule pierre ? Il peut remplir toutes les campagnes de Lagus, pourvu qu'aucun gazon n'offre son nom aux yeux des Voyageurs. Peuples, éloignons-nous ! & que, par respect pour les cendres du Grand Pompée, nos pieds ne foulent aucun endroit des sables arrosés par le Nil.

Une partie de ces Vers, & ce que Lucain dit (93) en un autre endroit au sujet des Romains tués à la Bataille de Pharfale, dont César voulut qu'on laissât pourrir les corps sur la terre : *Le Ciel couvre celui qui n'a point d'urne*, ont fournis cette réflexion judicieuse (94) au P. Bouhours. « Ces Pensées ont » un éclat qui frappe d'abord, & semblent même » convainquantes à la première vue, car c'est quel- » que chose de plus noble en apparence d'être cou- » vert du Ciel que d'un marbre & d'avoir le mon- » de entier pour tombeau, qu'un petit espace de » terre : mais ce n'est au fonds qu'une noblesse chi- » mérique. Car enfin le véritable honneur de la

REMARQUES.

Il y a dans ces Vers quelques en-
droits, où je ne suis pas bien sur
d'avoir rendu le véritable sens
de l'Auteur. Mais comment faire ?

Il n'est pas absolument certain
qu'il s'entendit lui-même.

(93) en un autre endroit]
PHARS. L. VII. V. 8.

Calo legitur qui non habet urnam.

(94) au P. Bouhours.] *Maxime de bien penser &c. Dial. III.*

» sépulture vient de l'amour & de l'estime de nos
 » parens ou de nos amis, qui nous dressent un mo-
 » nument, dont le seul usage est de couvrir des ca-
 » davres, & de renfermer des cendres, pour les ga-
 » rantir des injures de l'air, & de la cruauté des
 » Animaux; ce que ne fait pas le ciel qui est destiné
 » à tout autre ministère, & qui couvre également
 » les corps des hommes & des bêtes sans les pré-
 » server de rien ». On voit par cette réflexion &
 par ce que j'ai cité de *Longin*, que la fausseté des
Pensées peut être compagne de l'*Enflure*; & c'est
 de toutes les espèces d'*Enflure* la plus vicieuse, puis-
 qu'elle ne porte sur rien, & qu'au moins les autres
 espèces, comme on l'a vu par les exemples, que j'ai
 rapportés de *Sénèque*, roulent sur un fonds réel, sur
 des *Pensées* vraies. Il faut encore observer que ces
 Vers de *Lucain*, qui sont très propres à faire con-
 noître ce que c'est que le *Faux Sublime*, qu'il ne faut
 point confondre avec le *Sublime* outré; ne peuvent
 pas, du moins dans l'Original, être accusés d'*Enflure*
 pour les termes. C'est ce qu'on ne peut pas dire de
 la Traduction, que *Brébœuf* en a faite, dans laquelle
 il a conservé d'ailleurs tous les défauts de son Au-
 teur, quoiqu'il ne paroisse pas l'avoir entendu par
 tout.

OBSER-
 VATIONS
 sur les
 Vices op-
 posés au
 Sublime.

*Mais b sort tout ensemble & fidelle & honteux,
 Où l'ouvrage est visible & le respect douteux,
 Ce tombeau de Pompée en ces rives profanes
 Irrite beaucoup plus qu'il n'appaise ses Manes;
 Et pour luy Cesar mesme auroit souhaité moins
 Un mépris déclaré que ces indignes soins!
 Dy dy que ce Heros, que ce foudre de guerre,
 Ce juste étonnement de Rome & de la Terre,
 Après tant de progrez si grands & si divers,
 On n'a point de sepulchre, ou gist dans l'Univers;
 Tout ce qu'a mis son bras sous le pouvoir de Rome;
 Est à peine un cercueil digne d'un si grand homme.*

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

*Cache-nous ce tombeau plus cruel que la mort ,
Plein des rigueurs du Phare & des crimes du Sort ;
Si l'Eta tout entier est le tombeau d'Alcide ,
Ou si Bacchus à Nyse en Souverain préside ,
Consens-tu que Pompée en ce bord étranger
S'enferme indignement sous un marbre léger ?
Pouvren que ce grand Nom ne marque point sa cendre ,
Sur tout l'Estat du Nil son cercueil peut s'étendre ,
Et ces bords criminels , ces climats abhorrez
Par des manes si grands se verront consacrez.*

Ce qui paroitra peut-être singulier , c'est de voir que sur le même sujet un Ecrivain du Siecle d'*Au-
guste* n'est guères moins outré que *Lucain*. Mais on ne s'en étonnera pas , en faisant attention que cet Ecri-
vain est à peu près parmi les *Historiens* ce qu'*Ovide*
est parmi les *Poètes* ; un très-bel Esprit , mais sans
jugement & sans goût dans la manière d'écrire.
C'est *VELLEIUS PATERCULUS*. (95) *Telle fut*, dit-
il, après trois *Consulats*, autant de triomphes & l'*U-
nivers* domté, la fin de la vie de *Pompée*, pour qui
la *Fortune* fut si peu d'accord avec elle-même, que
la terre, qui venoit de manquer aux *Victoires* de ce grand
Homme, lui manqua pour sa sépulture. L'Elocution est
affés simple dans cette Phrase, qui n'est enflée que
par le fonds & le Tour ou l'Expression de la Pensée.

VII. Un de nos *Poètes*, dont (96) le P. *Bou-
hours* a dit avec justice qu'il avoit la plus belle ima-
gination du monde, & qu'il auroit fait un *Poète* ac-
compli, s'il avoit pu modérer son feu, va me fournir
des exemples de *Gigantesque*. Je me suis toujours
étonné de ce que M. *Despréaux* n'avoit fait aucune

REMARQUES.

(95) *Telle fut*, &c.] *VELL.* à se discordante fortuna, ut end
PATERC. Liv. II. Hic post tres modò ad victoriam terra defuerat,
Consulatus & totidem Triumphos deesset ad sepulturam.
domitumque terrarum orbem vixit (96) le P. *Bouhours* a dit]
suit exitus : in tantum in illo viro Ibid.

mention de (97) cet Auteur , qui par l'élévation de son génie , par la beauté de son esprit , par l'étendue & la multiplicité de ses talens , bien que tout cela soit continuellement gâté par des fautes de Jugement & de Goût , méritoit plus d'attention que *Scudéri* , que *Brébœuf* , & que *Chapelain* même. Voici comment le P. *Le Moine* se figure en idée les apprêts de la Tempête.

OBSE-
VATIONS
sur les
Pices op-
posées au
Sublime.

(98) *Mais quoy ? j'entens rouler le flottant attelage ;
De l'orgueilleux Demon qui préside à l'orage.*

R E M A R Q U E S .

(97) cet Auteur ,] PIERRE LE MOINE, natif de Chaumont en Bassigni, se fit Jésuite à l'âge de dix-sept ans à Nanci. Sa plume a plus d'une fois servi sa Société, dans laquelle il a rempli divers emplois. Il mourut à Paris le 22. Août 1671. âgé de 69. ans. Il étoit né l'an 1602. Il est le premier d'entre les Jésuites, qui se soit fait un nom par ses *Poësies Françoises*, & le seul peut-être, qui l'ait mérité. Son plus considérable Ouvrage est le *Saint Louis* ou la *Sainte Couronne reconquise*; c'est un *Poëme Epique* en dix-huit Livres. Nous n'en avons point en notre Langue d'aussi long, & je n'en connois point, dont la lecture, pourvu qu'on l'accompagne de quelque précaution, soit plus capable d'exciter & d'enrichir l'Imagination d'un jeune *Poëte*. En général il regne dans toutes les *Poësies* du P. *Le Moine* une hardiesse prodigieuse dans les *Pensées*, dans les *Images*, dans la *Diction*; & je ne doute point, que nos *Poëtes* *Liriques*, refroidis tous par une certaine timidité naturelle au Génie François, ne trouvassent beaucoup à profiter, en étudiant cet Auteur à la lumière de la

Critique. Pour donner une idée à peu près juste du caractère du P. *Le Moine*, que personne ne connoît plus aujourd'hui, je dirai qu'il joint à l'ingénieuse *Facilité* d'*Ovide*, l'*Andace* de *Lucain*, la *Fougue* de *Stace*, & le *Brillant* de *Claudian*. Mais s'il participe aux bonnes qualités de ces *Poëtes*, il en réunit aussi tous les défauts, auxquels il ajoute celui d'une *Elocution* toujours ou presque toujours figurée, & par là jamais naturelle. Les *Pointes* sont aussi très-fréquentes dans ses Ecrits. C'étoit le goût de son tems. Sa Prose est tout aussi figurée & tout aussi hardie que ses Vers. Il a fait un très-grand nombre d'Ouvrages. On en peut voir la liste dans les *Jugemens des Savans* de M. *Baillet*. Ses *Poësies* sont rassemblées dans un Volume *in-folio*, qui parut à Paris en 1671. Toute matière convenoit à son esprit tout de feu; mais il est *Poëte* par tout; & dans ce qu'il a fait touchant la Théologie ou la Morale, l'Imagination a plus conduit sa plume, que le Jugement, aidé d'une Science solide.

(98) *Mais quoy ? &c.*] *Extraits Poétiques*, Liv. I. *Entret.* II.

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

Ses chevaux écaillez , du vent de leurs naseaux ,
Font déjà bruire l'Air & bouillonner les eaux :
Et de l'effieu du Char , je voy jusqu'à la nuë
Faillir l'onde coupée & l'écume cheuë.

Que la Bise qui suit irritera la Mer !

Que de monts , après monts , s'élèveront en l'Air ,
Quand les flots mutinez s'exciteront sous elle ,
De sa bouche soufflex , & battus de son aïste !

Il s'agit dans les Vers suivans de l'Orage par rapport
à l'Air.

(99) L'Air est le Magazin , où se fait l'équipage
De l'Archange guerrier , qui preside à l'orage.
Là , se forgent sans fer ces Bombes de vapeur.
Dont les Moles , les Tours , les Montagnes ont peur.
Là , sont les Coutelas à lames flamboyantes ,
Et les lances de feu , & d'éclairs ondoyantes ;
Là , sont ces Chariots , qui de force traîsnez ,
Par les Vents limonniers à leur joug enchaînez ,
Du bruit de leur harnois , & de leur attelage ,
Font le Monde trembler , du haut au bas étage.
Là , se forgent encor ces foudres acerez ,
De six flammes ardents , de six pointes ferrez ,
Qui mettent tout en feu , quand au son du Tonnerre ,
Décochez du nuage , ils tombent sur la Terre.

Ce second Exemple n'a rien de Gigantesque , il est
au contraire tout Puéril. Je ne le mets à la suite du
premier , que pour donner par occasion une idée des
disparates de ce Poète. Mais nous retrouverons du
Gigantesque dans ce qu'il dit des Vaisseaux.

(100) Qu'il fait beau voir rouler ces Tours à grandes voiles
Dont les masts orgueilleux menacent les Estoiles !

R E M A R Q U E S.

(99) L'air est le Magazin , Ibid. Ennet. II.
&c.] Ibid. Entr. XI. Ces Tours à grandes voiles ,
(100) Qu'il fait beau voir &c.) pourroient bien avoir produis

A LA PREFACE.

151

*De l'aîsse fendant l'air, du corps fendant les eaux ,
Elles semblent poissons , elles semblent oyseaux :
Et par un double effort , Courrières de deux Mondes ,
Elles suivent les Vents & passent sur les ondes.*

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

Le fonds de l'Image est grand ; l'Expression est gigantesque parce qu'elle est outrée , & le tout est froid. J'aurai bien tôt occasion de dire que le Froid est souvent inséparable des deux espèces d'Enflure. Mais voici du Gigantesque tout pur.

(101) *Les Eaux basses, qui n'ont ny lit, ny fond, ny course,
Se perdent en naissant , à deux pas de leur source.
Le Pô Fleuve regnant ; le Rhin Fleuve Heros ,
Avecque l'équipage & le train de leurs flots ,
Traversent les Climats , arrosent les Provinces ,
Servent cent Nations , se présentent à cent Princes ,
Et bien loin des Pais , où l'on voit leurs Berceaux ,
Ils étendent le regne & le bruit de leurs eaux.*

Encore quelques Vers du même Poète qui seroient de toute beauté sans deux ou trois traits , dans lesquels on trouve ou du Gigantesque ou du Bas.

(102) *L'Avarice aujourd'huy presse à l'Ambition ,
Pour bastir de rapine & de concussion :
Et le Luxe insolent , qui préside aux structures
Ne garde en leurs desseins ny regles ny mesures.
On voit d'icy monter leur superbe sommet
Qui son orgueil , au Louvre , avec peine soumet.*

REMARQUES.

ce Vers, qui, pour faire une mauvaise pointe , doit avoir été bien étonné de se voir dans une TRAGÉDIE.

Et nos Châteaux allés qui volent sur les eaux.

Mais je me trompe. Nous devons plutôt ce Vers aux Châteaux flottans ; Expression , dont Segrais se sert quelque part dans sa Traduction de l'Enéide.

(101) *Les Eaux basses ,* Ibid. Eutr. IV.

(102) *L'Avarice aujourd'huy presse à l'Ambition ,* Ibid. Eutr. VI.

K iv

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime,

*On voit s'étendre au loin leurs spacieuses masses ;
Pour lesquelles Paris manque d'air & de places.
Là , les Salons sont peints , les meubles sont dorez ,
Des larmes & du sang des pauvres devorez :
Là , le pré de la Veuve & le champ du Pupile ,
Font , changez en Buffets , une montre inutile :
Et les biens confisquez des Riches appauvris ,
En cuisine , en débauche , en spectacles sont mis.
Combien de Regions aujourd'huy démolies ,
Ont fourni de matiere à semblables folies ?
Et combien de Païs ont été désolés ,
Combien de Droits rompus , de Devoirs violez ,
Afin qu'un Roturier mieux logé que les Princes ,
Eust un Monde en Maisons, eust en Parcs des Provinces.*

VIII. Mais laissons le P. Le Moine , & remplaçons-le par (103) un Ecrivain beaucoup moins Poète que lui , mais aussi beaucoup plus sage ; chés qui le Bon Sens l'emporte sur l'Esprit , & le Jugement sur l'Imagination ; à qui le Goût tient lieu de Génie ; & qui tire d'un fonds de lectures méditées & que l'Invention lui refuse. Croiroit-on qu'un Ecrivain , tel que je le dépeins , fût capable de tomber dans le défaut, dont il s'agit ? Il y tombe pourtant quelquefois , ne fût-ce que dans son ODE sur la naissance du Duc de Bretagne. Après avoir dit que le Siècle d'Astrée va renaitre & rendre aux Hommes cette première innocence , qui leur faisoit mériter d'être en commerce avec les Dieux ; il ajoute :

*O u suis-je ? Quel nouveau miracle
Tiens encor mes sens enchantez ?
Quel vaste , quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantez !*

R E M A R Q U E S ,

(103) Un Ecrivain] Feu M. Rousseau.

*Un nouveau monde vient d'éclorre ,
 L'Univers se reforme encore
 Dans les abîmes du Cahos :
 Et pour réparer ses ruines ,
 Je vois des demeures divines
 Descendre un peuple de Heros.*

OBSER-
 VATIONS
 sur les
 Vices op-
 posés au
 Sublime.

C'est au sujet de cette *Stance*, (104) qu'un Auteur , chés qui l'envie de dire du mal a fait quelquefois les fonctions du Goût, s'écrie : « Qui est-ce qui a ja- » mais ouï dire que les ieux soient épouvantés par » la pompe d'un spectacle miraculeux , & dont tous » les autres sens sont enchantés ; & qui pourra ja- » mais comprendre qu'un nouveau Monde étant » éclos , l'Univers se reforme dans un abîme de » confusion ». Cette critique est très-juste , & *Gacon* , s'il peut être permis de le nommer , pouvoit ajouter que les trois derniers Vers ne sont pas plus intelligibles que les trois qui les précèdent. En effet ce *nouveau Monde*, qui *vient d'éclorre*, cet *Univers* , qui *se reforme* actuellement , n'a point encore de *ruines à réparer* , pour lesquelles il faille qu'un *peuple de Héros* descende des *demeures divines*. Cette *Stance* est dans le genre des Vers de *Lucain* , qu'on a lus plus haut. Elle est tissue de *Pensées* fausses , & ce n'est que du *faux Sublime*. Elle n'a de *gigantesque* que le mot *épouvantés* , par lequel le *Versificateur* s'est imaginé qu'il agrandissoit l'idée de l'*Etonnement*. Il est vrai , généralement parlant , que l'*Epouvante* commence par un mouvement de *Surprise* , qu'on peut bien appeller *Etonnement* ; mais l'*Etonnement* ne finit pas toujours par l'*Epouvante*. Dans le troisième Vers il falloit *grand* au lieu de *vaste* , qui ne fait qu'enfler la

R E M A R Q U E S.

(104) qu'un Auteur , chés qui *Gacon* , dans la seconde partie de l'*Épique de dire du mal*] Le Poëte son *Antirouffean*.

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
sublime.

Diction sans rien ajouter à l'*Idée*, qu'il rend imparfaitement. Enfin ce morceau me semble mériter le trait de Satire, que le même Censeur lui lance (105) dans cette *Stance*, qui peut-être vaut mieux seule que tout l'Ouvrage, qu'elle tourne en ridicule, quoiqu'elle ne soit au fond qu'une *Turlupinade* anoblie.

M A I S je l'entens, qui sur sa Lire
Tente de sublimes accords.
Il s'émeut, il entre en délire :
Où vont aboutir ses transports ?
Il chante l'heureuse naissance
D'un Prince, l'Espoir de la France :
Écoutons, Ciel ! pour ce Héros
Sa Muse crée un nouveau Monde,
Confond les Cieux, la Terre, l'Onde,
Et s'abîme dans le Cahos.

L'ODE aux Princes Chrétiens sur l'armement des Turcs en 1715. débute par ces deux Vers.

Ce n'est donc point assez que ce peuple perfide
De la sainte Cité profanateur stupide.

Qu'est-ce que ce second Vers si ce n'est pas une vaine Enflure de Mots ? Mais que dira-t-on de cette *Stance* ? C'est la troisième de la même Ode.

A L'ASPECT des Vaisseaux, que vomit le Bosphore
Sous un nouveau Xerxes, Thetis croit voir encore,
A travers de ses flots promener les Forêts :
Et le nombreux amas de lances hérissées,
Contre le Ciel dressées,
Egalent les épis qui dorent nos guérets.

Le P. Le Moine pourroit revendiquer cette *Stance*. Elle est toute dans le caractère de sa *Diction* ; mais il

REMARQUES.

(105) dans cette *Stance*, &c.] de Gacon sur les Odes de M. Rons-
Elle est tirée d'une Ode Satirique Jean. Vpiès l'Amirauté, Part. II.

est évité ce tour trop périodique qui la rend froide. OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

(106) Malgré tout ce qu'on en a voulu dire, le *Tour de*

REMARQUES.

(106) *Malgré tout ce qu'on en a voulu dire,*] Dans différentes Feuilles des Jugemens sur quelques Ouvrages nouveaux, on s'est fondé sur le *Tour périodique*, que l'Auteur, dont je relève ici quelques fautes, donne à presque toutes ses Stances, pour l'élever au-dessus de tous nos Poëtes Liriques. Qu'il me soit permis de m'opposer à cette décision dictée par le caprice, & d'en faire voir le faux, non par des raisonnemens, qui me menneroient trop loin, mais par des Exemples, qui feront sen-

tir sur le champ, quelle froide pesanteur l'appareil de la *Période* donne au *Stile Lirique*, qui doit toujours être vif, lors même qu'il ne peut pas être rapide, sans extravaguer. Je ne parle point ici des endroits, où regne le *Sentimens*. Il a sa marche particulière à laquelle il faut s'asservir. Je parle uniquement des endroits, qui n'admettent que ce qui peut être compris sous le nom de *Pensée*. Voïons le début de l'Ode du même Ecrivain célèbre à M. le Comte DU LUC.

TEL que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protégé, à qui le Ciel, Père de la fortune,

Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, fleur, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des Mortels indiscrets :

OU tel que d'Apollon le Ministre terrible,
Impatient du Dieu dont le souffle invincible

Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échouée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissans :

TEL au premier accès d'une sainte manie
Mon esprit allarmé redoute du Génie

L'assaut victorieux ;
Il s'étonne ; il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudroit secouer du Démon qui l'obsède

Le joug impérieux ;
MAIS si tôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnoit enfin du Dieu qui le domine

Les souveraines loix ;
Alors tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un Mortel, c'est Apollon lui-même.]
Qui parle par ma voix.

Voilà ce que les Rhéteurs appellent une *Période* *quatrième* ; & je doute qu'il s'en trouve de plus belle dans Cicéron ou dans le P. Bourdaloue, je dirai, si l'on veut,

que ce début a de la noblesse & de la majesté ; qu'il est soutenu ; qu'il est nombreux ; & ajouterais, qu'il figureroit fort bien à la tête d'une Harangue,

OBSERVATIONS *Phrase véritablement périodique est celui de tous, qu'il faut employer avec le plus de précaution & le plus*
Vices opposés au sublime.

REMARQUES.

Mais quelque beau qu'on puisse Ode, dès lequel se doit annoncer l'heureuse chaleur, qui va faire ni moins froid ni moins re vivre toute la Pièce. L'Ode à Malherbe commence ainsi :

S I du tranquille Parnasse
 Les habitants renommés
 Y gardent encor leur place
 Lorsque leurs yeux sont fermés ;
 Et si contre l'apparence ,
 Notre savouche ignorance ,
 Et nos insolens propos ,
 Dans ces demeures sacrées
 De leurs Ames épurées
 Troublent encor le repos.
 QUE dis-tu , sage Malherbe ,
 De voir tes Mânes proscrits
 Par une foule superbe
 De fanatiques Esprits ;
 Et dans ta propre patrie
 Renaitre la barbarie
 De ces tems d'infirmité ,
 Dont ton immortelle veine
 Jadis avec tant de peine
 Dissipa l'obscurité ?
 PEUX-TU , malgré tant d'hommages ,
 D'encens , d'honneurs & d'autels ,
 Voir mutiler les images
 De tous ces Morts immortels ,
 Qui jusqu'au siècle où nous sommes ,
 Ont fait chés les plus grands hommes
 Naître les plus doux transports :
 Et dont les divins Génies
 De tes doctes symphonies
 Ont formé tous les accords.

Cette Période n'a que trois Membres , ou plutôt c'est encore une Période quarrée , mais tronquée ; c'est-à-dire , dans laquelle le premier Membre est supposé se répéter après le second , pour faire face au troisième. Mais de quelle nature que soit cette Période , elle est beaucoup plus courte que la première ; & ce pendant je mets en fait , qu'il n'est point de Lecteur , qui ne la trouve beaucoup plus longue , parce qu'outre qu'elle est & moins soutenue & moins harmonieuse , elle est infiniment plus froide & même plus pesante , malgré la légèreté naturelle aux Vers de cette Méthode. Je ne dis rien des autres dé-

*MAIS le bras sur & terrible
Du Dieu qui donne le jour,
Lava dans son sang horrible
L'honneur du docte séjour.
Bienôis de la Theſſalie
Par ſa déponille anoblie
Les champs en furens baignés :
Et du Cephife rapide
Son corps affreux & livide
Groſſit les flots indigués.*

OBSTACLES
VATIONS
ſur les
Vices op-
poſés au
Sublime.

Dans ces deux *Stances* plus *bourrées* de Mots que rem-
plies d'Idees , & qui ne diſent rien qu'on ne pût dire
très-bien & très-vivement en une ſeule *Stance*, ne voit-
on pas que l'Auteur ſ'eſt inutilement donné la torture

R E M A R Q U E S.

*Souvent la Clémence eſt Adreſſe ,
La Modération , Pareſſe ,
L'Equité , Pour des châtiments.
Cent Vertus , que l'Erreur couronne ,
Sont de vains noms , que l'Orgueil donne
A ſes adroits déguiſemens.
NON qu'en naiſſant , l'Homme ne ſente
Diverſes inclinations ,
Source unique , ſource conſtante
De ſes diverſes actions.
L'un naiſt ami de la malice ;
L'autre d'un baſard plus propice
Tient un Cœur ſage & généreux ;
Mais ſa ſageſſe ſortuite
N'eſt qu'une vertu ſans mérite
Un amour propre plus heureux.
QUELQUEVOIS au ſeu qui la charme ,
Réſiſte une jeune Beauté ,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible ſermeté,
Hélas ! cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime ,
Pour ſuir la honte qu'elle hait,
Sa ſtrictité n'eſt que ſaſte ;
Et l'honneur de paſſer pour caſte ,
La réſous à l'être en eſſai.*

Je prie le Lecteur de ſe reſſou- raiſon , & de ne pas croire que
venir de mon point de compa- je prenne cela pour du *Lirique*.
Tome IV.

OBSE-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

afin de rendre *Grande* une *Image*, qui, par le plan même de la Pièce, devoit être *Terrible*; & qui, pour être *Enflée outre mesure*, doit subir l'arrêt prononcé par *Longin*, contre tout ce qui se trouve dans le même cas.

IX. Il faut qu'il soit bien vrai, comme ce *Rhétteur* nous l'a dit, que l'*ENFLURE* est une des choses qu'il est le plus difficile d'éviter; puisque *Virgile*, le sage *Virgile* lui-même, n'en est pas toujours exempt. Nous en trouverons la preuve (107) dans le *Portrait*, qu'il trace de la *Guerrière CAMILLE*.

*Hos super advenit Volsca de gente Camilla,
Agmen agens equitum, & florentes arcu catervas;
Bellatrix. Non illa colo calathis-ve Minerva
Fœmineas assueta manus, sed prælia virgo
Dura pati, cursuque pedum prævertere ventos.*

Je ne traduis point ces Vers, & je rapporterai plus bas la Traduction de tout le morceau par *Segrais*. Jusqu'ici nous n'avons rien à reprendre, & l'on doit être content de l'*Hiperbole*, dont *Virgile* se sert pour exprimer l'extrême légèreté de *Camille*. (108) "L'*Hi-*

REMARQUES.

Mais ce que vous blâmez dans *M. Rousseau*, me dira-t-on peut-être; *Pindare*, *Horace*, &c. *Malherbe* après eux, l'ont fait avec succès. Je ne prétens nullement interdire à l'*Ode* l'usage du *Tour périodique*. Il y a des *Pensées*, des *Images*, auxquelles il faut donner du poids, de la gravité, de la dignité, de la majesté. Voilà le cas d'employer la *Période*. Je dis ensuite que *Pindare* & qu'*Horace* ont fort bien fait. Ils avoient affaire, l'un à des *Oreilles Grecques*, l'autre à des *Oreilles Romaines*. Les nôtres sont *Françaises*, c'est-à-dire, celles d'un Peuple vif & bouillant. A l'é-

gard de *Malherbe*, je n'ai rien à dire autre chose, sinon qu'il nous a montré la route, par laquelle on peut arriver au véritable *Lirique*; qu'il est bon à suivre en certains points; mais que ce n'est pas dans ses imperfections, qu'il le faut imiter; & que si l'on vouloit exercer envers lui la même rigueur, dont il avoit usé pour *Ronsard*, il lui resteroit assez peu de chose.

(107) dans le *Portrait*, qu'il trace &c.] *ENÉIDE*, Liv. VII. Vers 803.

(108) L'*Hiperbole*, dit *Quintilien*, &c.] Liv. VIII. Chap. dernier à la fin. *Tunc est Hiper-*

„ *perbole* „

A LA PREFACE. 157

rarement dans l'Ode du Genre Sublime ; parce qu'il en retarde infailliblement la marche , qui doit ressem-

ONST-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

REMARQUES.

fauts sans nombre , dont ces trois Stances demi-gotbiques sont remplies. Il ne s'agit ici que du mécanisme de l'Arrangement des Mots. Mais, pour qu'on ne m'accuse pas de choisir exprès des Exemples dans les plus mauvais Ouvrages de cet excellent Rimeur , & de ne m'arrêter qu'à des débuts, qui, dans la rigueur,

peuvent être tels qu'il plaît à l'Ecrivain Lirique, pourvu qu'en suite il ne nous laisse pas refroidir , je vais rapporter la V. la VI. & la VII. Stances de l'Ode à M. d'Ussé, Pièce faite dans la force de l'âge de l'Auteur , & qui passe communément pour une de nos bonnes Odes Morales.

Je fais qu'il est permis au Sage
Par les disgrâces combattu
De souhaiter pour appanage
La Fortune après la Vertu.
Mais dans un bonheur sans mélange
Souvent cette Vertu se change
En une bonteuse langueur.
Amour de l'aveugle Richesse
Marchent l'Orgueil & la Rudesse,
Que suit la Dureté du Cœur.
Non que sa sagesse endormie
Au tems de ses prospérités
Eût besoin d'être rassermie
Par de dures fatalités :
Ni que sa vertu peu fidèle
Eût jamais choisi pour modèle
Ce Fon superbe & ténébreux,
Qui gonfle d'une fierté basse,
N'a jamais eu d'autre disgrâce
Que de n'être point malheureux.
Mais si les maux & la tristesse
Nous font des secours superflus,
Quand des bornes de la Sagesse
Les biens ne nous ont point exclus ;
Ils nous font trouver plus charmant
Notre félicité présente,
Comparée au malheur passé ;
Et leur influence tragique
Reveille un bonheur léthargique,
Que rien n'a jamais traversé.

Ce sont là des Réflexions , & avoir tout le feu d'un élan d'Enthousiasme ; mais du moins doivent-elles se présenter avec quelque sorte de vivacité. C'est ce qu'elles ne peuvent faire dans

OB- blier à celle de l'Eloquence Véhémence. Le même Ecrit-
VATIONS vain dit, dans son Ode à Malherbe, en parlant du
 sur les serpent *Pithon*, dont l'haleine infectée souilloit le sacré
Vices op- séjour des Muses.
 posés au
Sublime.

LORSQUE la terrestre masse
 Du déluge eût bu les eaux ;
 Il effraia le Parnasse
 Par des prodiges nouveaux.
 Le Ciel vit ce Monstre impie
 Né de la fange croupie
 Au Pié du mont Pelion ,
 Souffler son infecte rage
 Contre le naissant ouvrage
 Des mains de Deucalion.

REMARQUES.

une Ode qu'à l'aide d'un *Stile* plus coupé, moins lié que celui de ces trois *Stances*. Quoi- qu'elles ne contiennent rien que de fort commun, & que l'Expression ne relève que médiocrement, elles ne laissent pas d'être sages & judicieuses ; & je les approuverois dans la place, qu'elles occupent, si je n'étois glacé par ce tour de *Raisonnement didactique*, qui les rend si froides, qu'à mon avis, on auroit peine à trouver dans les *Odes Morales* de M. de La Motte, quelque chose qui le fût autant. Ce dernier a du moins l'avantage de racheter, en quelque sorte, ce défaut par le brillant & la nouveauté de ses *Pensées* ou de leur *Tour* ; & dans ce genre d'*Odes*-là même, il seroit

infiniment supérieur à son Rival, s'il avoit eu le talent de s'emparer du suffrage de l'Oreille par les charmes séduisans & toujours vainqueurs du *Nombre* & de l'*Harmonie*. Mais pour faire voir que je n'avancé rien que de vrai, je vais opposer aux trois *Stances* de M. Rousseau trois *Stances* de M. de La Motte, tirées de son Ode sur l'*Amour propre*, *Pièce*, qui n'a rien moins assurément que de la chaleur. On va voir cependant qu'un *Stile* moins périodique, moins lié, plus concis, y donne au mécanisme des Mots un commencement de vivacité, qui passe jusqu'aux choses même, lesquelles, communes pour le fonds, cessent de l'être par la manière, dont elles sont dites.

QUE nos Vertus sont près du Vice !
 L'Intérêt seul peut nous mouvoir ;
 L'Homme par goût de la Justice
 Rarement s'immole au Devoir.

« *perbole*, dit *Quintilien*, est une beauté, lorsque la chose même, dont il faut parler, a passé les bornes ordinaires de la Nature. Car il est permis de dire plus, parce qu'il n'est pas possible de dire autant; & le discours doit plutôt aller au de-là, que rester en de-ça. Mais il ne faut pas conclure de cette maxime si vraie, qu'il soit toujours permis d'entasser *Hiperboles* sur *Hiperboles*. C'est un droit, qui n'appartient qu'aux *Passions véhémentes*. Que penserons-nous donc de *Virgile*, qui parlant avec le sang froid le plus tranquille, & comme simple *Narrateur*, ne laisse pas d'ajouter :

*Ille vel intacta segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu lassisset aristas;
Vel mare per medium fluctu suspensa tumentis
Ferret iter, celeres nec tingeret aquore plantas.*

Je sens tout ce que ces quatre Vers ont d'admirable. L'*Image*, qu'ils présentent, ne pouvoit pas être mise dans un plus favorable jour, & le coloris n'en pouvoit être ni plus brillant, ni plus vrai. Mais en même tems c'est une *Image* immensément plus grande que Nature d'un objet très-petit en lui-même. Et voilà l'*Enflure* de la *Pensée*, ou du *Tour de la Pensée*; ce qui revient au même. Car enfin quelle idée ces quatre Vers nous offrent-ils, sinon que *Camille* couroit avec une vitesse extrême? Falloit-il employer tant de si belle *Poésie* à dire si peu de chose; à dire ce que l'on avoit déjà dit, & ce qu'il étoit inutile de répéter. La légèreté, que nous admirons dans un *Coureur*, dans un *Danseur*, n'est pas un avantage du corps, que nous considérons comme ayant quelque grandeur. Il est vrai

REMARQUES.

bole, virtus, quum res ipsa, de plus dicere, quia dici, quantum
qua loquendum est, naturalem mo- est, non potest: meliusque ultra
tum excedit. Conceditur enim am- quam dicere, fiat oratio.

OB-
SER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

que dans la manière de penser des Anciens la chose étoit un peu différente. La légèreté chés eux étoit nécessaire aux Gens de guerre; & leur façon de combattre, sur tout dans les premiers tems, en exigeoit souvent l'usage. *Virgile* a donc pu la regarder comme quelque chose de grand, à cause de son utilité. C'est ce qu'*Homère* avoit fait avant lui. L'Epithète ou le Surnom de *Léger à la course* est un des traits, qui caractérisent *Achille*. Ainsi les quatre Vers de *Virgile*, en les rapprochant des Idées des Grecs & des Romains, aussi bien que des mœurs des tems heroïques, ne contiennent qu'une *Image grande*, & si l'on veut, *Sublime*, d'un grand objet. Mais, considérée même sous ce point de vue, cette *Image* n'est-elle pas encore trop grande pour son objet; & dès-lors n'est-ce pas du *Gigantesque*? Je n'insisterai pas d'avantage sur ces deux manières d'envisager les Vers de *Virgile*. Je m'en tiens à ma première observation. Le Poète avoit fait plus que le Naturel, & cependant ce qu'il falloit faire, lorsqu'il avoit dit que *Camille* étoit accoutumée par la vitesse de sa course à devancer les Vents. Qu'avoit-il besoin d'ajouter qu'elle auroit volé sur l'extrémité des Epics, sans que sa course les fît plier; & que, suspendue sur les flots soulevés, elle auroit parcouru la surface de la mer, sans mouiller ses pieds légers? Qu'est-ce que ces nouveaux traits ajoutent à l'*Image* offerte d'abord? Ils la grossissent, sans la rendre plus grande. Ils la chargent, sans augmenter sa Noblesse. (109) « Il faut favoir, dit *Longin*, jusqu'à quel point chaque objet peut être exagéré; car sou-

R E M A R Q U E S.

(109) Il faut savoir, dit *Longin*, &c.] Chap. XXXI. ou Sect. XXXVIII. selon *Tollius*, *Hudson* & *M. Pearce*.

Εἰδέναι χρὴ τὸ μέγεθος πε-
πορεῖσθαι καὶ τὸ γένος

τε προετίθεω προεκτίπαισι ἀναι-
ρεῖ τὴν υπερβολὴν, καὶ τὰ
ταυῶντι ὑπερτείνοντα χαλᾷ-
ται· ἰδοὺ ὅτι δὲ καὶ εἰς ὑπὲρ-
τιμίας ἀντιτρέφεται. . . .

A LA PRE'FACE. 163

« vient l'*Hiperbole* s'anéantit à la pousser trop loin. Elle
 « est de ces choses, qui se relâchent, étant trop tendues,
 « & produisent, en quelque sorte, le contraire de ce
 « que l'on en attendoit... Les meilleures *Hiperboles*...
 « sont celles qui cachent ce qu'elles sont. Et c'est ce
 « qui leur arrive, quand je ne fais quoi de *grand* dans
 « les circonstances les arraché à la violence de la
 « Passion.... Alors elles deviennent croiables en ce
 « qu'il paroît, non que l'on ait amené les choses
 « pour les *Hiperboles*, mais que les *Hiperboles* sont,
 « comme cela se doit, nées des choses mêmes... Les
 « *Actions* & les *Mouvements*, qui partent d'une sorte
 « d'aliénation de l'Esprit; servent d'excuse, & pour
 « ainsi dire, de remède universel à toutes les har-
 « diesse de l'*Elocution*. Voila les principes, auxquels
 j'ai confronté les *Hiperboles* accumulées sans nécessité
 par *Virgile*; & je n'ai fait qu'exposer ce que *Longin*
 en auroit pensé lui-même. J'ajoute en conséquence
 des mêmes principes, que ce même entassement d'*Hi-*
perboles, si déplacé dans une Narration de sang froid,
 seroit légitimement applaudi dans une Ode du *Genre*
Sublime, où le Poëte, transporté d'un Entousiasme
 de surprise, d'étonnement, & d'admiration à la vue
 d'une légèreté, d'une vitesse, qui lui paroîtroit pro-
 digieuse, la peindroit avec tous les accroissemens,
 que le trouble fécond d'une Imagination échauffée
 pourroit prêter à cet objet extraordinaire.

OBSER-
 VATIONS
 sur les
 Vices op-
 posés ad
 Sublimes.

REMARKS.

ἔρχεται τῶν ὑπερβολῶν... αἱ βολῆς ἀφ' ὧν λαμβάνονται δοκῶν;
 αὐτοὶ τῶτο δὲ λαμβάνονται, ὅτι ἡ ὑπερβολὴ δ' ἐν λόγῳ γιν-
 οῖσιν ὑπερβολαί. Γίνονται δὲ τὰς αὐτῶν αὐτῶν ὡς τὸ πρῶτον.
 τὸν δὲ, ἐπειδὴν ὑπὸ ἐκπαθείας ἔστι γὰρ... πάντες τοιμήμα-
 μεγάλῃ τινὶ συνειφαιδύοντα αὐ-
 τῶν... ἔχει πρὶν ἢ γὰρ καὶ τις, πρὶν ἔγγυς ἐκείνου
 τὸ πρῶτον εἰκα τῆς ὑπερ-
 ἔργα καὶ πάνθ.

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

En jugeant ici *Virgile* avec tant de sévérité, je n'en suis pas moins son admirateur constant. L'Esprit le plus sage a quelquefois ses écarts; mais quand il a quitté la route de la Nature, il y rentre bientôt après; & rien n'est plus noble & plus simple en même tems que ces Vers, qui suivent immédiatement les quatre, que j'ai cru devoir condamner.

*Illam omnis tactis agrisque effusa juventus,
Turbaque miratur matrum, & prospectat euntem
Attonitis inhians animis : ut regius ostro
Velet honos leves humeros, ut fibula crinem
Auro internectat; Lyciam ut gerat ipsa pharetram;
Et pastorem præfixa cuspide myrtum.*

Voilà comment une Imagination riche, conduite par le Jugement, sait peindre la Nature. La Copie, que *Segrais* a tirée de tout le Portait de *Camille*, est très-inférieure à l'Original; & cependant elle en conserve quelques beautés, en même-tems qu'elle en offre les défauts.

*Avec ses Escadrons brillans d'acier & d'or,
Du climat Volsque enfin Camille prend l'essor;
La pucelle sans peur, la genereuse fille,
Dont la main dédaigna les fuseaux & l'aiguille,
De Minerve jugeant les ouvrages trop bas.
Dès sa tendre jeunesse elle aima les combats;
Elle ne s'occupoit qu'au guerrier exercice
À devancer les vents, à courir dans la lice.
Elle auroit pu voler sur les jaunes sillons
Sans courber les épis (110) sous ses vistes talons;
Elle auroit pu courir des mers la plaine humide,
Sans que le flot salé mouillât son pied rapide.*

REMARQUES.

(110) sous ses vistes talons;] *Quinsilien* (Livre VIII. Chapitre dernier.) a mis : sous ses légers talons.

Le peuple pour la voir accourt de toutes parts ;
Les Meres n'en sauroient détacher leurs regards ,
En la voyant marcher fremissent d'allegresse ;
De son habil de guerre admirent la richesse ,
L'agraffe de rubis nouant ses beaux cheveux ,
Et ce port qui des cœurs attire tous les vœux ,
L'air dont pend son carquois , & la grace charmante
Dont elle porte un dard à la pointe luisante.

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

Quelques Vers au dessus de ce Portrait, on trouve un exemple de cette espèce d'Enflure , (111) que j'ai nommée plus haut *Faux Sublime* ; & le trait , comme on le va voir , est digne de *Lucain*. (112) Il s'agit de *TURNUS*,

*Cui triplici crinita juba galea alta Chimaram
Sustinet , Ætneos efflantem faucibus ignes.
Tum magis illa fremens & tristibus effera flammis ,
Quam magis effuso crudescunt sanguine pugna.*

C'est ce que *Segrais* traduit ainsi.

*Sur son tymbre ondoyant , sur son triple cimier
La Chimere vomit un éclatant brasier ,
D'autant plus furieuse & de feux plus brûlante ,
Que le carnage accroit sur la plaine sanglante.*

Les traits suivans sont dans le goût d'*Homère*. (113) Je les tire de la Description du *Bouclier d'Enée*, où le Poète feint que *Vulcain*, par un esprit pro-

REMARQUES.

(111) que j'ai nommée plus haut *Faux Sublime* ;] N. VI. à l'occasion d'un Exemple tiré de *Lucain*.

(112) Il s'agit de *Turnus*,] Liv. VII. de l'*Enéide*, Vers 785.

(113) Je les tire de la Description du *Bouclier d'Enée*,] *Enéide*, Liv. VIII. Vers 652. 659. & 714.

“ C'est sans doute , dit M. l'Abbé des Fontaines , dans une de ses Remarques sur le VIII. Liv. de l'*Enéide*, le *Bouclier* d'*Achille* dans le XVIII. Liv. de l'*Iliade*, qui a fait naître à *Virgile* l'idée du *Bouclier* de son Héros. Mais il me semble qu'il a bien surpassé son modèle. Il y a , il est vrai , bien des beautés dans le *Bouclier*

OSSEPHÉTIQUES, avoit gravé quelques Faits de l'Histoire
ROMAINE.

NOTATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Système,

*In summo custos Tarpeia Manlius arcis
Stabat pro templo. & Capitolia celsa tenebat,
Romuleoque recens horrebat regia culmo.
Atque hic auratis volitans argenteus anser
Porticibus Gallos in limine adesse canebat.*

Ce dernier Vers dit, en propres termes, que sur le
Bouclier d'ENEË les Oies du Capitole avertissoient pas

REMARKS.

„ d'Achille, c'est une peinture „ Critiques, HOMERE n'a pas le
„ variée & toute pleine de gra- „ sens commun, lorsqu'il don-
„ ces; mais on n'y remarque „ ne des mouvemens rapides &
„ point cette force, cette gran- „ successifs aux Figures du Bou-
„ deur, cette noblesse du Bou- „ clier d'Achille; lorsqu'il les
„ elier d'ENEË. Le merveilleux est „ fait agir & parler. Comme si
„ à peu près égal dans l'un & „ un beau Tableau, sans expri-
„ dans l'autre, & il n'y a au- „ mer, ni l'action, ni la parole,
„ cune objection contre la pos- „ ne la représentoit pas à l'Es-
„ sibilité du premier, qu'on ne „ prit par l'attitude & le carac-
„ puisse faire contre celle du „ tère des Figures. Le Valet
„ second. Objections frivoles & „ d'HORACE (Sat. VII. Lij. II.)
„ ridicules, faites par l'Auteur „ dit, en parlant d'une mau-
„ du Poème de Clovis (Desmarets) „ vaise Enseigne de cabaret,
„ & en dernier lieu par feu M. „ qu'on y voyoit le combat de
„ de La Motte dans la Préface de „ deux Gladiateurs, comme si
„ son Iliade en Vers François. „ véritablement ils portotent &
„ Si l'on en croit ces mauvais „ paroient des coups.

„ valat si
„ Revera, pugnent, seriant, videntque morientes
„ Arma viri.

„ HOMERE ou Virgile parlent, „ la plus simple & la plus natu-
„ comme parle tout homme, „ relle, qu'on y pouvoit oppo-
„ qui explique un tableau. Ils „ ser. Il en faut dire autant du
„ donnent aux Figures & la „ Creadas, que Virgile met dans le
„ Vie & le Mouvement. Ainsi „ troisième Vers du second des
„ le Valet d'Horace avoit plus de „ traits tirés du Bouclier d'ENEË,
„ sens que Desmarets & La „ que je rapporte ici. Mais d'au-
„ Motte, ou du moins parloit „ tant on ne raisonne que de travers,
„ mieux de Peinture. „ Le judi- „ ne faire que répéter de misé-
„ cieux Critique n'a pas vu que le „ rables Sophismes depuis long-
„ Velut si d'Horace, bien loin de „ tems détruits, & donner toujours
„ pouvoit servir à fonder ses ra- „ pour certain ce qui précisément
„ sonnements, étoit la réponse „ est en question; il est beau d'in-

leurs cris de la présence des Gaulois. C'est ce que Segrais a pris fagement le soin d'adoucir, en rendant ainsi ces cinq Vers, qu'il traduit affés mal.

OBSTRACTIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

*Au haut du Bouclier Marcius se contemple,
Garde du Capitole, & défenseur du temple :
Le palais de Romule en cet endroit tracé,
T paroissoit encore de chaume briffé.
Là sembloit voler Poye à la plume argentée
Decelant des Gaulois la valeur indomptée.*

REMARQUES.

sulter continuellement à la mémoire d'un Ecrivain, que son esprit rendoit très-estimable, & de créer sans cesse l'occasion de lui dire quelque nouvelle injure. Malgré tout ce que l'on a dit pour la défense du Bouclier d'Achille, ceux à qui le goût de la Nature rend insupportable ce qui manque de vérité, ne se laisseront point d'applaudir au souhait, qu'un Homme d'esprit a fait touchant Homère, & que l'on peut voir ci-devant Tome II. Lettre de M. Perrault, Remarque 22. La I. Idille de Théocrite nous offre la Description

d'une Coupe gravée, dont M. de Fontenelle, dans son Discours sur la nature de l'Eglogue, se contente de dire, qu'elle passe un peu les bornes. Cette censure est bien modérée, pour être d'un Apologiste zélé des Modernes. On ne s' imagine pas combien il y a de choses gravées sur cette Coupe. Je n'en rapporterai qu'un trait, & je me servirai de la Traduction de Longepierre, qui, toute infidèle qu'elle est, dir le fonds de la chose; & c'est ce qui me suffit ici.

*Au dedans est gravée une jeune Beauté,
Effort divin de l'Art, dont l'ail est enchanté.
Sa grace est augmentée encor par sa parure,
Près d'elle deux Amans à longue chevelure
Semblent lui reprocher tour à tour ses dédains.
Mais la Belle insensible à leurs reproches vains,
Tantôt regarde l'un & rit avec malice;
Tantôt parolt sur l'autre arrêter son caprice :
Pour eux brûlans d'amour & les yeux enflammés
Ils s'empressent en vain d'un feu lent consumés.*

Le Bouclier d'Achille, je le dirai franchement, avoit tourné la tête à tous les Anciens, comme il l'a fait de notre tems à tous leurs Défenseurs. Quelque réprehenfibles que soient de passeilles Descriptions, ils ont tous fait serment de les admirer; & pour montrer qu'elle sont ad-

mirables, Longepierre, dans une Remarque sur les Vers, qu'on vient de lire, fait des Raisonnemens dignes du moderne Traducteur de Virgile. Les voici. "Quelques Critiques ont condamné Théocrite en cet endroit de s'être trop abandonné à son feu, & d'avoir trop aimé sa veine,

OBSER-
VATIONS
sur les
pièces op-
posées au
Système.

VIRGILE parle ensuite de la Bataille d'Actium représentée sur ce Bouclier, & dit des deux Armées navales :

*Una omnes ruere, ac totum spumare reductis
Convulsum remis rostrisque tridentibus aquor.
Alia petunt; pelago credas innare revulsas
Cycladas, aut montes concurrere montibus altos.*

Ce que ces Vers ont d'outré, consiste d'abord dans ces deux expressions *Una omnes ruere, Alia petunt*,

REMARQUES.

„ jusqu'à marquer dans cette
„ Description des circonstances,
„ qu'aucun Art ne peut ex-
„ primer. Ils auroient du se sou-
„ venir, ce me semble, qu'on
„ pourroit justifier *Tbécrite* par
„ l'exemple d'*Homère* dans la
„ Description du Bouclier d'*A-
„ chille*, sur lequel ce Poëte dit
„ qu'on voïoit des Sautours s'a-
„ giter; que les flutes & les trom-
„ pettes y faisoient entendre leurs
„ sons: qu'un jeune Garçon y chan-
„ tois avec une voix charmante,
„ &c. On n'ignore pas que des
„ Censeurs Modernes ont condam-
„ né *Homère* lui-même; mais
„ avec *Tbécrite* & *Homère* il faut
„ aussi condamner *Virgile*, lorf-
„ qu'en parlant du Bouclier d'*E-
„ née*, il dit, que les Oïes du Ca-
„ pitole y voloient, avertissant par
„ leur chant de la présence des Gau-
„ lois: que les chemins y retentis-
„ soient du bruit des applaudisse-
„ mens & des jeux, &c. Il faut
„ droit, dis-je, le condamner
„ puisque l'Art ne sauroit offrir
„ réellement ces choses sur un
„ Bouclier. Il faudroit condam-
„ ner l'Auteur du Poëme intitule:
„ *Le Bouclier d'Hercule*, qui
„ s'exprime aussi fortement en
„ dix endroits; & envelopper

„ peut-être dans cette censure
„ tous les Poëtes ensemble: car
„ je ne crains pas d'avancer
„ qu'il n'y en a peut-être point
„ où l'on ne trouve de ces Ex-
„ pressions fortes, ou d'autres
„ tout au moins qui en appro-
„ chent beaucoup. On peut
„ dire même qu'elles ne blessent
„ pas la raison, autant qu'on le
„ voudroit faire croire. On fait
„ assés que l'Art ne peut donner
„ du mouvement à une Figure;
„ mais il semble en donner: &
„ *Tbécrite* a dit, que cette Fem-
„ me en avoit véritablement,
„ pour offrir une idée plus vi-
„ ve de la beauté du travail qu'il
„ vante. C'est donc en vain
„ qu'on prétend prouver que
„ de pareilles Expressions sont
„ impertinentes, parce qu'elles
„ enferment des choses impossi-
„ bles. Cette impossibilité seule
„ suffiroit pour les justifier. Elle
„ fait connoître du premier
„ coup d'œil, qu'un Poëte ne
„ sauroit vouloir donner pour
„ vraies de pareilles circonstances,
„ ces, & qu'il ne s'exprime
„ ainsi que pour rendre une
„ Description plus vive & plus
„ animée; pour offrir l'objet
„ même plutôt que l'image;

par lesquelles le Poëte fait entendre que sur le Bouclier
 On voyoit les deux Armées navales se précipiter
 en même-tems l'une contre l'autre, & prendre le large.
 La suite paroît être à l'abri du même reproche, à
 l'aide du tour, que le Poëte prend pour adoucir deux
 Comparaisons, qu'il trouve lui-même trop hiperbo-
 liques. Vous croiriez, dit-il, que ce sont les Cyclades, ar-
 rachées à leurs fondemens, lesquelles flottent sur la Mer ;
 ou que ce sont de hautes montagnes, qui vont heurter
 d'autres Montagnes. Ces deux idées sont tellement ou-

OBSER-
 VATIONS
 sur les
 Vices op-
 posés au
 Sublime.

• R E M A R Q U E S .

pour détacher l'esprit de son
 Lecteur de l'idée de la pein-
 ture qu'il lui trace ; & lui fai-
 sant oublier qu'il s'agit d'une
 Description, l'appliquer à la
 chose, comme si elle se pas-
 soit véritablement, & non
 comme si elle se racontoit.
 On souffrend sans peine,
 que ce que l'on dit qui est,
 n'est pas en effet ; mais pa-
 roît seulement & doit être ;
 & l'on supplée aisément une
 chose, qui saute aux yeux
 d'elle-même. Ainsi l'Esprit
 s'y porte naturellement ; &
 le plaisir, qui lui revient d'une
 pareille tromperie, fait qu'il
 la pardonne avec plus de fa-
 cilité. Dans la Poësie ce dé-
 faut de justesse, ou, pour mieux
 dire, d'une scrupuleuse exac-
 titude, est une beauté & un
 effet de l'Art. C'est de cette
 sorte qu'on anime les choses
 les plus insensibles ; & ceux
 qui condamnent les Poëtes
 en cela, devroient penser
 qu'il doit y avoir une grande
 différence entre le sang-froid
 d'un Historien, & l'enthou-
 siasme d'un Poëte, & qu'il
 faut souvent exiger de ce der-

nier un beau désordre, plut-
 tôt qu'une régularité gênante,
 & ennuyeuse ; selon ce beau
 mot de Pétrone, qui ne peut
 être assez répété : *Præcipitan-*
das est liber spiritus, ut potius
furientis animi vaticinatio appa-
reat, quam religiosa orationis
sub testibus fides. Encore trouve-
 t-on par tout dans les meil-
 leurs Historiens des manières
 de parler, qui sont fausses à
 les prendre à la dernière ri-
 gueur ; & qu'ils croient ce-
 pendant pouvoit employer
 pour attacher d'avantage le
 Lecteur, & pour donner plus
 de vie à leurs peintures. On
 ne doit pas oublier, à l'égard
 de Théocrise, que, quand mê-
 me ce défaut de vérité seroit
 condamnable ailleurs, il ne
 le seroit pas ici par rapport
 au caractère & à la simplicité
 du Personnage, dans la bou-
 che duquel cette Description
 est mise. On ne peut nier
 qu'au défaut de bon-sens, il
 n'y ait de l'esprit dans tout
 cela. C'est le fonds de ce que
 M. & Madame Dacier, M. Boi-
 vin & tous les autres Défenseurs
 des Anciens ont dit pour excu-

OSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Système.

trées, que je ne fais même si le CORRECTIF, Vous croi-
riez, peut les empêcher de paroître aussi Gigantesques,
qu'elles le sont en effet. La seconde Comparaison sur-
tout me semble d'un faux, qui va jusqu'au ridicule.
Quelques Vers plus loin Virgile va nous dire que,
du haut du Promontoire d'Actium, Apollon lançoit
des flèches sur l'Armée d'Antoine. En voyant dans
un même Tableau des Vaisseaux flottans sur l'Onde
au dessous d'une Montagne, est-il possible, suppo-
sé que chaque objet soit destiné dans les propor-
tions, que l'on prenne ces Vaisseaux-là même pour
de hautes Montagnes. Serais en traduisant ces Vers
grossit l'Image des deux premiers, & rend fidèlement
celle des deux autres.

*L'effort des avirons ouvre le sein de l'onde ;
Du choc impetueux la mer écume & gronde.
De loin on pense voir les Cyclades flotter ,
Les monts contre les monts sur les flots se heurter.*

Enfin, & c'est le trait le plus outré de tous, en par-

R E M A R Q U E S .

ser l'Extravagance diabolique,
avec laquelle Homère se laisse
emporter au feu de son Imagi-
nation, en décrivant le travail,
dont Vulcain avoit orné le Bou-
clier d'Achille. M. Despréaux,
quoiqu'admirateur déclaré du
Prince des Poëtes, s'est en ceci
montré beaucoup plus sage que
tous les autres. Il n'a, si ma

mémoire ne me trompe pas en
ce moment, entrepris nulle part
de défendre cette étonnante Des-
cription. Il avoit naturellement
trop de justice pour ne pas sen-
tir qu'il ne pourroit jamais jus-
tifier Homère à cet égard, sans
donner atteinte à ce grand Prin-
cipe si soigneusement établi par
lui-même :

*Rien n'est beau que le Vrai, le Vrai seul est aimable,
Il doit regner par tous & même dans la Fable.*

Je ne dirai rien ici de la se-
conde Objection que l'on fait
contre le Bouclier d'Achille &
ses Copies. Elle roule sur la
prodigieuse quantité d'objets,
qu'on y dit être représentés.
Ce que les Censeurs d'Homère ont

avancé sur cet Sujet, est exacte-
ment vrai. Ce que les Apologistes
ont répliqué, ne manque point
de vraisemblance. A l'égard des
prétendus Principes exposés dans
ce qu'on vient de lire de Longe-
pierre, il seroit aisé de les ad-

lant du triomphe d'*Auguste* après la Victoire d'*Actium*, *Virgile* dit :

*At Cæsar, triplici inuictus Romana triumpho
Mœnia, Dis Italis votum immortale sacrabat
Maxima ter centum totam delubra per urbem,
Lætitiâ ludisque via, plausuque fremebant.*

OBSER-
VATIONS
sur les
Vers op-
posés au
Sablum.

C'est-à-dire, qu'après être entré triomphant dans Rome pendant trois jours, *Auguste* pour s'aquitter envers les Dieux d'Italie d'un vœu, dont la mémoire ne doit jamais périr, leur consacroit par toute la ville trois cens grandes Chapelles; & que les rues retentissoient du bruit des cris de joie, des réjouissances publiques & des applaudissemens. *SEGRAIS* n'a rendu qu'une partie de tout cela dans ces quatre Vers assez mauvais.

*Par trois jours solennels environné de gloire,
Et quitte envers les Dieux, auteurs de sa victoire,
Parmi les cris de joye, élevé sur son char,
Dans Rome triomphoit, l'invincible Cæsar.*

Je crois qu'en conséquence de ce que j'ai pris soin

R E M A R Q U E S.

mettre comme vrais, & de s'en servir ensuite à montrer combien *Homère* & ses Imitateurs sont répréhensibles. Le Lecteur intelligent n'est que trop en état de faire cette espèce de *contre-application*. Il me permettra d'ailleurs de le renvoyer à ce que j'ai dit (Tome II.) dans la *Remarque* 30. du *Discours sur l'Ode*. Les principes, sur lesquels j'y raisonne, sont vrais, en ce qu'ils sont des conséquences légitimes d'autres principes généralement avoués; & d'ailleurs, s'ils conviennent à l'*Ode*, ils ne conviennent pas moins, non-seulement à tous les genres de *Poësie*, mais encore à tous les genres d'*Éloquence*, à toutes les

sortes d'*Ouvrages d'Esprit*. Pour peu qu'on veuille y réfléchir, on trouuera sans peine dans les conséquences, qui suivent de ces principes, de quoi se convaincre du peu de justesse de la *Maxime de Pétrone*, que *Longepierre* cite, & dont on a si souvent abusé; de quoi condamner ce qu'il y a d'excessif dans les Descriptions des *Boucliers d'Achille*, d'*Hercule* & d'*Enée*; & de quoi faire encore moins de grâce à la Description de la *Campé de l'Idille de Théocrite*. Dans les premières les *Poëtes* parlent en leur nom. Dans la quatrième l'Auteur fait parler un *Chevrier*, & ce *Chevrier* y parle non seulement en *Poëte*, ce qui n'est

OBSERVATIONS d'établir ci-devant, le *Faux Sublime* de ces quatre
sur les Exemples se fait affés sentir de lui-même, sans que
Vices op- je m'arrête à le démontrer plus au long. C'est sans
posés au doute au sujet de ces endroits & d'un petit nombre
Sublime. d'autres qui leur ressembtent, que (114) M. Le
Febvre prétend, que *VIRGILE étoit souvent gonflé d'une*
bouffissure pareille à celle des Poëtes Dithyrambiques. Au
 reste je ne fais si je puis hasarder de dire que *Virgile*,
 le plus judicieux de tous les *Poëtes*, n'est pour l'or-
 dinaire *outré*, que quand il se propose d'imiter & de
 surpasser *Homère*; & qu'il est rare, quand il ne suit
 que son propre génie, qu'il aille au delà de la Nature.
 On peut avoir une preuve de ce que j'avance, en
 comparant à la Description du *Bouclier d'Enée*, une
 autre Description à peu près du même genre. C'est
 celle qui se trouve dans le I. Livre de l'*Enéide*, &
 qui représente *Enée*, contemplant dans le Temple de
 Cartage une suite de Tableaux, où l'Histoire du Siège
 de Troie étoit peinte. Tout est poétique, tout est
 sage, tout est *Virgile* dans cette Description, la-
 quelle est, du moins à mon avis, aussi supérieure à la
 Description du *Bouclier d'Enée* que cette dernière l'est
 à celle du *Bouclier d'Achille*.

X, J'ajoute une observation, qui me paroît im-
 portante à faire, c'est qu'il y a des choses raisonna-
 bles, belles, *Sublimes*, & de tout point irrépréhen-
 sibles en elles-même, qui deviennent *Gigantesques* uni-
 quement par la place, qu'elles occupent. Tel est
 (115) ce début d'une Ode d'*HORACE*. *Je hais le profane*

REMARQUES.

déjà que trop ridicule; mais en
Poëte, qui peint des Actions,
 & non en *Poëte*, qui fait sim-
 plement la Description de
 quelques Groupes de Figures.

(114) M. Le Febvre a dit que
Virgile étoit &c.] *Sape Hyper-*

tragicum esse & Dithyrambico tu-
more turgidum. Voïez ci-devant,
Rem. 82. M. Le Febvre dit trop en
 disant souvent. Ce défaut n'est
 pas fort commun dans *Virgile*.

(115) ce début d'une Ode d'*Ho-*
race.] *Liv. III. Od. I.*

vulgaire, & je l'écarte loin de moi. Faites silence. Prêtre des Muses, je vais chanter pour les jeunes Filles & les jeunes Garçons, des Vers tels qu'on en a point encore entendus. La puissance redoutable des Rois s'étend sur les Peuples, qui leur sont soumis. La puissance de Jupiter, qu'il illustra la défaite des Géans, & qui d'un mouvement de ses sourcils meut tout l'Univers, s'étend sur les Rois eux-mêmes. Qui s'imagineroit que cet Exorde, qui malgré la longueur & l'allongement de ma Traduction, paroit encore si magnifique & si sublime, ne doit conduire le Poëte, qu'à faire l'Amplification d'une Maxime très-commune de Morale; sçavoir, que le moyen de vivre à l'abri de toute inquiétude, est de ne pas ésen-

OBSE-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

R E M A R Q U E S.

ODI profanum vulgus & arceo,
Favete linguis; carmina non prius
Audita Musarum Sacerdos
Virginibus puerisque canto.

R E G U M timendorum in proprios greges
Reges in ipsos imperium est Jovis,
Clari giganteo triumpho,
Cuncta supercilio moruentis.

Lés deux premiers Vers de cette dans l'ODE sur la Naissance du
seconde Strophe, sont rendus ainsi Duc de BRETAGNE.

Les Rois sont les Maîtres du Monde,
Les Dieux sont les Maîtres des Rois.

Au lieu de la Noblesse Sublime tude, j'ajouterai pourtant, que
de l'Original, cette Imitation si la mesure des Vers de l'Ode
n'offre que Basse & que Plati- avoit permis à l'Auteur de dire:

Les Rois sont Maîtres du Monde,
Les Dieux sont Maîtres des Rois.

Ces Vers seroient simples & sans basse & plate, qu'à cause que nous avons une multitude de Phrases familières, triviales & basses, dans lesquelles entre cette Expression, tire le Maître. Otés l'Article, vous déguisez la trivialité de cette Expression; & c'est apparemment pourquoi les seconds Vers ont quelque air de noblesse.

Ostr- dre ses desirs au delà de ses besoins. C'est à la vérité
 VATIONS ce qu'il établit de la manière la plus poétique & la
 sur les plus éloquente, par une foule d'images justes, avec les
 Vices op- plus Expressions les plus riches; & dans les Vers les plus
 posés au beaux qui se puissent. Mais falloit-il commencer par
 Sublime. se guinder si haut, pour ne faire ensuite que se sou-
 tenir à quelques pieds de terre. Tout le reste de
 cette Ode est dans le Genre médiocre d'Eloquence. On
 pourroit trouver encore quelques Exemples pareils
 dans Horace, mais en très-petit nombre. Pour distin-
 guer l'espèce de Gigantesque, dont je parle ici, de ce qui
 porte ordinairement le même nom, on le pourroit
 fort bien appeller, le Sublime déplacé.

XI. Mais c'est assez parlé de diverses sortes d'Enflure. Passons aux autres Vices opposés au SUBLIME, & pour cet effet reprenons Longin, où nous l'avons quitté dans le Nombre III. (116) « L'Enflure, dit-il, veut
 « s'élever au-dessus du Sublime; au lieu que le Puéril
 « est directement le contraire du Grand; car il est
 « tout-à-fait bas. Il naît de la petitesse de l'Âme;
 « & c'est, des Vices du Discours, celui qui l'avilit le
 « plus. Qu'est-ce donc que le Puéril? Que l'on recon-
 « noisse pour tel ces Pensées dans le goût de l'École,
 « qui, travaillées avec un soin inutile, dégénèrent
 « en froideur. C'est le genre d'écrire, dans lequel tom-

REMARKS.

(116) L'Enflure, dit-il,] ἐν τῇ μεγαλειώδεις ὄντι; ἢ δὴ-
 Chapitre II. ou Section
 III.

Τὸ μὲν διδέναι ὑπερβίον ὁυ-
 λισμὸν τῷ ὕψει, τὸ δὲ μεγα-
 λιώδεις ἀντικρὺς ὄντι ἐναντίον
 τοῖς μεγέθεσι ταπεινὸν γὰρ ἔ-
 στιν, καὶ μικρὸν ὕψος, καὶ τὸ
 ὄντι κακὸν ἀγινέσταιν. Τί ποτε
 λισμὸν, ὡς χαλαστικὴ νόσος, καὶ
 περὶ μέγας λέγουσα εἰς ψυχρο-
 τητα. Οὐ λισθαίνουσι δ' οἱ αὐτοὶ
 τὴν γλῶσσαν ὀρεγόμενοι μὲν ὅτι
 ἐστὶ καὶ πεποιημένον, καὶ μέ-
 λιστα, ὅτι ἡδέος, ἐπικλινόμε-
 να δὲ εἰς ῥαπτικὸν καὶ καυλίζου-
 λισμὸν.

« bent ceux qui, courant (117) après l'Extraordinaire dans les *Pensées*, après les vains *Ornemens* de la *Didion*, & surtout après la *Douceur* de l'*Harmonie*, donnent dans (118) le *Frivole* & dans l'*Affectation*.
 « (119) A ce vice, ressemble beaucoup une troi-

Observations sur les Vices opposés au Sublime.

REMARQUES.

(117) après l'Extraordinaire dans les *Pensées*, après les vains *Ornemens* de la *Didion*, . . . après la *douceur* de l'*Harmonie*,] Ces trois choses sont exprimées dans le Grec, chacune par un seul mot. En comparant cet endroit avec quelques autres, sur tout avec ce que *Longin* dit des *Sources* du *SUBLIME*, il est clair que des trois Mots Grecs, qui pourroient se traduire par l'Extraordinaire, le *Parfait*, & le *Doux*, le premier regarde les *Pensées*, le second la *Didion*, & le troisième l'*Harmonie*, qui naît de l'*Arrangement* des Mots. Il m'a fallu paraphraser pour faire entendre la pensée de *Longin*. Au reste il a soin lui-même de nous apprendre (Chap. III. ou Sect. IV.) ce qu'il entend ici par l'Extraordinaire dans les *Pensées*. Il y dit en parlant de l'Historien *Timée*, que, " toujours amoureux de produire des *Pensées*, qui ne naissent pas du sujet, il tombe souvent dans ce qu'il y a de plus puéril ».

Υπερβαίνων τὸν λόγον καὶ τὸν ἥρωα νοῦν
 ὡς αἱ νέφες πλεονάζουσιν ἐκ τῆς
 γῆς ἢ τὸ πνεῦμα ἐκ τοῦ σώματος.

Où j'ai mis : des *Pensées* qui ne naissent pas du sujet, le Grec dit : des *Pensées* étrangères. Ma Traduction exprime ce que j'ai cru que *Longin* avoit voulu dire. *Talies* traduit, *novas inventiones*

culas, de petites inventions nouvelles. C'est ce sens que *M. Despreaux* a voulu rendre en disant : de nouvelles pensées ; mais il n'a pas pris garde, que de *Nouvelles Pensées*, & des *Pensées nouvelles*, ne signifient pas la même chose. De nouvelles *Pensées*, ce sont des *Pensées* différentes de celles qui précèdent. Des *Pensées nouvelles*, ce sont des *Pensées*, qu'on a le premier, que personne n'avoit eues, dites, ou du moins écrites. *M. l'Abbé Geri* traduit le Grec mot à mot, *M. Pearce* réunit les deux sens en disant : *novos & peregrinos sensus*.

(118) le *Frivole*] Le Terme Grec, que je traduis ainsi, signifie en Latin, *Scrusa, Quisquilias*, des *Chiffons*, des *Haillois*, des *Ravauderies*, ce qu'il y a de plus vil, de moindre prix. C'est une de ces *Métaphores* dures & forcées, si familières à *Longin*. J'ai du rentrer dans le simple pour rendre ici la pensée. Ce qu'il y a de moindre prix dans le *Discours*, c'est le *Frivole*, parce qu'il consiste dans des *Pensées*, qui n'ont qu'une apparence vaine, & qui n'ont aucun fondement solide, n'ont, pour ainsi dire, aucune consistance.

(119) A ce vice, ressemble beaucoup &c.]

Τὸν ὀργισμένον τοῦτον τὴν
 ἡμῶν ὁδὸν ἐν τῷ πνεύμῳ

OBSER- > sième espèce de défaut, qui regarde le *Pathétique*,
 VATIONS > & que *Théodore* appelloit le *Parentshirfe*. Il consiste
 sur les > dans des *Mouvements* vains & déplacés aux en-
 Vices op- > droits, qui n'en demandent point, ou poussés à
 posés au > l'excès, quand il n'en faut que de modérés. Il ar-
 sublime, > rive le plus souvent que quelques-uns sont empor-
 > tés, comme par la force de l'ivresse, à des *Passions*,
 > qui ne naissent point de la chose même; qui leur
 > sont propres; & dont ils ont fait usage dans l'Ecole.
 > C'est ainsi que, se mettant hors d'eux-mêmes devant
 > des gens, qui gardent leur sang froid, ils se ren-
 > dent méprisables à des Auditeurs, qu'ils n'ont point
 > émus. Mais nous parlerons ailleurs du *Pathétique*.
 Voilà tout ce que nôtre *Rhétteur* dit au sujet de ce
 troisième des *Vices*, qui nuisent au *Sublime*, &
 que nous pourrions appeller l'Excès & le *Déplacement*
 des *Passions*. LONGIN n'en rapporte aucun Exemple,
 parce qu'il en devoit parler dans son *Traité du Pa-*
thétique, qui n'est pas venu jusqu'à nous. Je ne
 m'entendrai pas non plus sur ce *Vice*, mon dessein
 étant de ne rien mettre dans ces *Observations*, qui
 ne soit relatif au *Traité du Sublime*. Une autre raison
 m'engage à laisser cette partie en souffrance. Le bon
 ou le mauvais emploi des *Passions* est une matière, qui
 demande un Ouvrage à part & très-étendu. J'entre-
 vois qu'après avoir examiné tout ce que les *Rhétteurs*
 ont prescrit touchant l'usage, que l'*Orateur* doit

REMARKS.

καὶ, ὅπερ ὁ Θεόδωρος πα- ἑαυτῶν καὶ χολικὰ, ὡς
 ρήθουσι ἐκάλει· ἐστὶ δὲ πα- φέρονται πῦρ· εἴτε αὖτις ὑδὴν
 ρος ἀκαιροὶ καὶ κινεῖν ἔθελαι πεινῶντος ἀπορῶντος ἀλημε-
 μὴ δὲ πῦρος ἢ ἀμειροῖ; νῶσι· ἐκόντος· ἐξισπῶντος αὖτις
 ἔθελαι μισοῖς δὲ. Πολλὰ γὰρ ἐκ ἐξισπῶντος. Πλὴν αὖτις μὲν
 αἰσπερ ἐκ μέθης, πῦρ οὖν τὸ πεινῶντος αἰδὼς ἢ αὖτις δαίμων
 μὴτις ἢ παρ' ἑαυτοῦ, ἰδίᾳ τῇ τύπῃ.

fait

faire des *Passions*, il y auroit une multitude de vuës OBSER-
VATIONS peut-être absolument neuves, à proposer sur cette sur les partie essentielle de la *Rhétorique*, qu'il faudroit Vices op-
posés au
Sublime. traiter tout-à-fait en *Philosophe*, en remontant à la nature de chaque *Passion*; en déterminant, aussi précisément qu'il seroit possible, quelles en sont les causes & les effets; en traçant exactement leur marche; en fixant les Principes & les Règles de la manière de raisonner, & du Langage, qui leur sont propres à chacune. Il y faudroit encore joindre l'analyse d'un très-grand nombre de Morceaux tirés des *Poëtes* & des *Orateurs*. Et pour tout cela, dans quelles discussions subtiles ne faudroit-il pas entrer? Discussions souvent très-Métaphisiques; souvent aussi très-difficiles à rendre sensibles. On parviendroit cependant à se faire entendre, pourvu qu'on eût un tout autre loisir que celui qu'il m'est permis d'espérer, & qu'on apportât à ce travail des talens infiniment supérieurs aux miens.

XII. Je ne parlerai donc que du *Puéril*. Ce n'est pas sans raison que *Longin* attribué spécialement à ce Vice la qualité de *Froid*. Bien que la *Froidueur* soit presque toujours inséparable de l'*Enflure*, comme on l'a pu remarquer dans la plupart des Exemples, que j'ai rapportés: il est certain que le *Puéril* glace tout autrement l'esprit de l'Auditeur. L'*Enflure* peut interrompre & détourner, pour ainsi dire, l'Impression du Discours, laquelle reprend son cours bientôt après: mais au moment que le *Puéril* se montre, l'impression déjà faite est détruite; & l'Auditeur frappé du ridicule, dont le *Puéril* est toujours accompagné, ne peut que très-difficilement être ramené vers le *Grand*, vers le *Pathétique*. Je ne sçais même s'il est possible qu'il y revienne. Le Ridicule est une source de distractions trop féconde, pour laisser à l'Esprit la liberté de se reprêter de suite à ce qui demande de l'attention. En effet ne voions-nous pas que, quand il

OBSERVATIONS sur les vices opposés au Sublime.
 arrive au Théâtre que , dans le cours d'une Scène importante, il s'est glissé par hasard une *Pensée*, un *Vers*, une *Expression Pnévile*, qui fait éclater de rire la foule du Parterre, les Acteurs les meilleurs même, ou les plus aimés, ne font plus que de vains efforts pour remettre leurs Auditeurs à la suite de l'objet de la Scène. Ceux-ci n'écoutent plus; ou s'ils écoutent encore, ce n'est que pour un instant. Le rire le ressaisit bientôt. Ils font de nouveaux efforts pour être attentifs; & sur le champ le ridicule revient les distraire; & les Acteurs effouffés se retirent, sans que la Scène, ni même le reste de l'Acte ait produit son effet. La même chose arrive à peu près dans la Lecture. Une *Pnévilité* se présente encore à l'esprit au bout de trente pages. On est tout étonné d'avoir fait tant de chemin, sans savoir par où l'on a passé. Malgré qu'on en ait, il faut revenir sur ses pas; ce n'est qu'avec peine que l'on gagne sur soi d'avoir assez d'attention, pour n'être pas obligé d'y revenir encore; & cette application pénible est l'obstacle le plus grand à l'impression, que l'Ouvrage doit produire. Le *Jugement* seul est alors occupé. L'*Imagination* & le *Cœur* n'ont plus de part à la Lecture. Le *Froid*, qui naît de l'*Enflure*, n'est que passager. Il diminue seulement le degré de chaleur, mais il ne l'éteint pas; & toutes les Facultés de l'Âme, qui n'ont pas eu le tems de se refroidir entièrement, continuent à s'occuper ensemble de l'Ouvrage, dont l'impression n'a, comme je l'ai dit, été que retardée, & non anéantie. Voilà par quelles raisons les *Rhécurs* ont confondu le *Stile pnévile* & le *Stile froid*. Je dois ajouter, pour être plus précis, qu'ils n'ont coutume de l'être; que l'*Enflure* continuée dans toute la suite du *Discours*, ou dans sa plus grande partie, est toute aussi *Froide* que le *Pnévile*; tout aussi *ridicule*, tout aussi contraire à l'impression, que le *Discours* doit faire. On peut s'en convaincre par la lecture.

d'une *Tragédie* de *Sénèque*, qui, malgré la vivacité de sa *Composition* brillante, ne fait que glacer de plus en plus son Lecteur. On me reprocheroit de n'avoir pas assez d'exactitude, si j'oubliois de dire qu'il est une autre espèce de *Froideur* dans le *Discours*, différente de celle, dont je viens de parler selon les Principes de *Longin*. Nous appellons souvent *Froids*, des *Ouvrages*, où tout est sage & raisonnable, où les *Pensées* sont vraies, où le *Stile* est bon, où la *Diction* est correcte. Ces avantages, qui sont la perfection du *Stile* purement *didactique*, lequel ne doit parler qu'à l'Intelligence, qu'au Jugement, ne sont dans tout autre genre, que ce *Médiocre*, qui n'a de mérite au dessus du *Mauvais*, que de ne pas choquer la raison. L'*Eloquence*, la *Poésie*, l'*Histoire*, en un mot tout ce qui s'appelle *Ouvrage d'Esprit*, doit exercer l'*Imagination*, remuer le *Cœur*, ; satisfaire le *Jugement*; & la *Froideur* se glisse toujours nécessairement par tout où ce triple devoir n'est pas exactement rempli, proportionément à la nature de chaque *Ouvrage* en particulier. Il est aisé de conclure des paroles de *Longin*, qu'outre ce que nous appellons, *Affectation d'esprit*, *Rafinement*, *Faux-brillans*, *Joux frivoles de Pensées*, *Joux de Mots*, *Pointes*, *Tours Epigrammatiques*, il renfermoit dans la Classe du *Puéril*, la *Diction trop peignée*, si je puis me servir de ce terme, les *Beautés* & les *Ornemens déplacés*, les *Pensées trop peu sérieuses* pour le sujet, les *Idees subtilisées*, qui sont vraies dans le fonds, mais d'un vrai si délié, qu'il n'est saisi qu'avec peine des *Esprits* les plus clairvoians & les plus justes. Il n'eût pas sans doute décoré d'un autre nom toutes ces *Pensées galantes*, qui réellement ne sont que *fade*, & dont la fadeur même charme nos *Caillettes*: toutes ces *Pensées fines*, qui sont si chères à nos *Précieuses*; par lesquelles on obtient d'elles, à si bon marché, la réputation de *Bel-Esprit*, & dont toute la finesse n'est

Obsta-
YATIONS
sur les
Vices opa-
posés au
Sublime

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

le plus souvent qu'un Mot bisarrement détourné de son sens naturel ; enfin tous ces *Menus Propos*, toutes ces *jolies Demi-pensées*, toutes ces *Expressions pleines de gentillesse*, dont les Ecrivains judicieux, qui veulent être au ton de la bonne Compagnie, ne manquent pas de se parer. Je crois qu'on me dispensera d'autant plus volontiers d'entasser ici des exemples de toutes ces sortes d'*ingénieuses Fadaïses*, que tout Lecteur peut aisément se satisfaire à cet égard. Qu'il ouvre au hasard le premier venu des Livres de ces *Auteurs à la mode*, qui sont les délices des Toilètes, fût-ce un *Ouvrage de Littérature*, fût-ce une *Histoire* ou même un *Traité de Physique*, il y trouvera tout ce qu'il peut souhaiter en ce Genre. Pour moi, grossier ami du simple & du naturel, & qui n'eus jamais le talent de deviner les *Enigmes*, je me contenterai d'un petit nombre d'*Exemples*, pris dans quelques Ecrivains, qui n'avoient pas tant d'esprit que ces *Messieurs*.

XIII. M. MASCARON dans l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*, relève ainsi de la manière la plus puérile l'importance de son sujet. *Je ne puis me plaindre en cette rencontre, comme tant d'autres Orateurs, que la partie n'est pas égale entre celui qui parle, & ceux qui écoutent, & qu'il s'en faut bien que les armes soient pareilles, lorsqu'avec des paroles que le vent emporte, il faut attaquer des cœurs, qui sont fortifiés par des sentimens qui demeurent.*

Il dit un peu plus loin en parlant de cette Princesse. *Oh ! qui me donneroît le loisir de vous faire ici cette importante leçon dans toute son étendue ; & de devenir l'interprète fidèle des sentimens de ce grand cœur ? Qui me donneroit des mains assez délicates & des yeux assez perçans pour en faire l'anatomie.*

Ce qui suit est du même Ouvrage & ne doit passer que pour une *Pointe* des plus ridicules & des plus froides. *Le grand, l'invincible, le magnanime LOUIS,*

à qui l'Antiquité eût donné mille cœurs, elle qui les multiplioit dans les Héros selon le nombre de leurs grandes qualités, se trouve sans cœur à ce Spectacle. Il parle de la mort de la Princesse.

CONSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

Cet autre trait, tiré de la même Oraison Funèbre est d'un Puéril, qui vise au Burlesque. L'Orateur parle du Val de Grace. Cet Edifice pompeux, ce Dôme superbe, qui montre de si loin aux Hommes & de si près aux Anges la grandeur de l'illustre Princesse qui l'a élevé.

Enfin il dit encore, en parlant du cœur de la Reine Anne d'Autriche, & de celui de la Princesse dont il fait l'Eloge, lesquels sont déposés au Val de Grace: Ce sont ici des cœurs qui parlent à d'autres cœurs.

Si l'on veut passer cette plate & puérile équivoque du mot cœur à M. Mascarón, trop voisin du regne des Pointes, pour avoir pu se mettre à l'abri de tout reproche à cet égard; je doute qu'on ait la même indulgence pour M. FLECHIER, quand il dit, dans l'Oraison Funèbre de la Reine Marie Thérèse d'Autriche, en parlant d'elle & de la Reine sa Bellemere: Vous vîtes ces Maîtresses du monde... répandre leurs cœurs devant Dieu; ces Cœurs, qui les animèrent pendant leur vie, & que vous voyés ici desséchés & consumés moins par la mort que par le désir & l'impatience qu'ils ont d'être ravisés éternellement. Dans l'Oraison funèbre de Madame la Duchesse d'Aiguillon, le même Orateur dit: Les eaux de la Mer n'éteignirent l'ardeur de sa charité.

Que pensera-t-on de cette Phrase de l'Oraison funèbre de M. Le Tellier? Serai-je trop rigoureux en disant que j'en trouve la pensée froide à force d'affectation? Quelle peine n'eût-on pas à lui persuader d'étendre un peu en faveur de sa dignité, les limites de son Patrimoine, & d'ajouter quelque politesse de l'Art aux agrémens rustiques de la Nature.

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

Dans l'*Oraison funèbre* de M. de Turenne, à propos de plusieurs avantages remportés de suite à la guerre, M. Flechier dit : *La Victoire avoit peine à suivre la rapidité du Vainqueur*. Outre le Puéril, qui frappe d'abord dans ce *Je ne sais quoi*, car assurément ce n'est pas une Pensée, puis que cela n'offre rien à l'Esprit; je ferai remarquer qu'il est peu convenable de faire agir la Déesse *Victoire* dans un Discours Chrétien.

XIV. Au commencement de l'*Oraison funèbre* d'Henriette Marie de France Reine d'Angleterre, M. Bossuet dit au sujet de plusieurs voyages de cette Princesse sur mer : *L'Océan étonné de se voir traversé tant de fois, en des appareils si divers, & pour des causes si différentes*. Je n'ignore pas (120) qu'on a cité cette Phrase comme un exemple du droit, que les Orateurs ont, ainsi que les Poètes, de donner de la vie & du sentiment aux Etres inanimés. Mon dessein n'est pas de leur disputer ce droit; je suis seulement persuadé qu'il n'a que très-peu d'étendue pour les Orateurs Chrétiens. M. Bossuet ouvre son Discours par développer les instructions, qu'il veut tirer de ces paroles du *Pseaume II*. qui lui servent de Texte. *Et nunc, Reges intelligite; erudimini, qui judicatis terram*. « Maintenant, ô Rois, apprenez; instruisez-vous, Juges de la terre ». C'est là dessus qu'il s'adresse en ces mots à son Auditoire : « Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, Fille » Femme, Mere de Rois si puissans, & Souveraine de » trois Royaumes, appelle de tous côtez à cette triste » cérémonie : ce Discours vous fera paroître un de » ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du » monde sa vanité toute entière. Vous verrez dans

R E M A R Q U E S.

(120) qu'on a cité cette Phrase &c.] Voilà le Racine l'ange de M. l'Abbé Desfontaines, p. 109. ou ci-devant Tome III. Réponse à la Critique de M. de La Motte, Remarque 6.

» une seule vie toutes les extrémités des choses hu- OBSER-
 » maines : la félicité sans bornes , aussi bien que les VATIONS
 » misères ; une longue & paisible jouissance d'une sur les
 » des plus nobles couronnes de l'Univers ; tout ce Vices op-
 » que peut donner de plus glorieux la naissance & posés au
 » la grandeur accumulé sur une tête , qui ensuite est Sublime.
 » exposée aux outrages de la fortune ; la bonne cause
 » suivie de bons succès , & depuis des retours soudains ,
 » des changemens inouïs ; la rebellion long-tems
 » retenue , à la fin tout-à-fait maîtresse , nul frein
 » à la licence , les Loix abolies ; la Majesté violée
 » par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpa-
 » tion & la tyrannie sous le nom de liberté ; une
 » Reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans
 » trois Royaumes , & à qui sa propre patrie n'est
 » plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur
 » mer entrepris par une Princesse , malgré les tem-
 » pêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois ,
 » en des appareils si divers , & pour des causes si diffé-
 » rentes ; un Thrône indignement renversé , & mi-
 » raculeusement rétabli. Voilà les enseignemens
 » que Dieu donne aux Rois : ainsi fait-il voir au
 » monde le néant de ses pompes & de ses gran-
 » deurs ». Ce morceau sans doute est tel que *Longin*
 lui-même auroit pu le citer pour exemple d'une *Enu-*
mération Sublime. Mais représentons - nous ce *Rhé-*
teur, instruit de nos manières de penser , & sur tout
 de nos idées de Religion. Est-il croiable qu'il eût
 approuvé cet *Océan étonné de se voir traversé* ? N'au-
 roit-il pas trouvé cette *Image* étrangère au sujet ,
puérile , froide & même indécente dans une sorte de
Discours, qui ne permet à l'*Orateur* de personnifier
 les Etres inanimés qu'à l'occasion de quelque mer-
 veille opérée par le bras de Dieu ? De quoi s'agit-il
 ici ? D'une instruction chrétienne sur la vanité des
 grandeurs du monde. *M. Bossuet* la renferme dans
 un tableau raccourci de ce qui compose l'Histoire

OBSER-
VATIONS
sur les
vices op-
posés au
sublime.

de la Reine d'Angleterre. « Voila , dit-il , les en-
seignemens que Dieu donne aux Rois ». En effet
tous les traits de ce tableau sont autant de Leçons ,
non seulement pour les Souverains , mais même pour
tous les Hommes , à l'exception de cet *Océan éton-
né* , qui ne nous apprend rien ; & par là cette *Image* est
étrangère au sujet. Elle est *puérile* en ce qu'elle n'est
qu'une *Pensée ingénieuse* placée mal-à-propos dans un
endroit , qui n'en demande point , & dont le but est
de fixer la raison à la considération d'une importante
vérité de la Morale chrétienne. Elle est *froide* , en
ce qu'elle égaie l'Imagination , aux dépens de l'im-
pression , que tout le reste produit sur l'esprit ; en
ce qu'elle le distrait des réflexions , qui doivent l'occu-
per. Enfin cette même *Image* manque de justesse. Que
l'Océan soit étonné de se voir traversé tant de fois ,
ou qu'il ne le soit pas ; les grandeurs du monde en
sont-elles plus ou moins vaines ? Quel est le rapport
entre leur néant , & cet étonnement de l'Océan. Ce
manque de relation , qui prive l'*Image* de justesse , est
un nouveau degré de fausseté , qui se joint à celle du
fonds de la *Pensée* , laquelle n'est en elle-même qu'une
absurdité ridicule , dans la bouche d'un Chrétien , qui
parle chrétiennement , & qui ne pourroit animer les
différens Etres qu'en peignant , conformément au lan-
gage des Livres Saints , Dieu lui-même exerçant sa sou-
veraine puissance sur toute la Nature. Mais M. Bossuet
ne s'est pas contenté de personnifier un *Etre inanimé* ,
l'*Océan*. Ce que je viens de rapporter nous offre
un *Etre Imaginaire* , la *Fortune* personnifiée dans cette
Phrase : *Tout ce que peut donner de plus glorieux la nais-
sance & la grandeur accumulé sur une tête , qui ensuite
est exposée aux outrages de la Fortune*. Elle l'est encore
dans cet endroit de la même *Oraison Funèbre* , où l'O-
rateur dit de Charles I. Roi d'Angleterre : *Poursuivi
à toute outrance par l'implacable malignité de la Fortune ,
trahi de tous les siens , il ne s'est pas manqué à lui-même*.

(121) Je ne suis pas le premier à reprendre l'abus, que les Orateurs Chrétiens font du mot, *Fortune*. Ce mot, ou seul, ou joint à quelque Epithète, ne peut dans le Langage fondé sur nos Idées, signifier, selon la place qu'on lui fait occuper, que le bon ou le mauvais état des affaires de quelqu'un. Or cet état, quel qu'il soit, n'est qu'une simple modification de notre Etre, laquelle, n'agissant point par elle-même sur notre ame, n'est pas de nature à pouvoir être animée, à pouvoir être personnifiée. On ne sauroit

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

R E M A R Q U E S.

(121) Je ne suis pas le premier à reprendre &c. Dans le I. Dialogue de la manière de bien penser du P. BOUHOURS, Philante ayant voulu favoir d'Eudoxe ce qu'il juge des Pensées, où la FORTUNE entre comme personnage; EUDOXE lui répond: "A regarder ces pensées dans leur origine, elles sont purement païennes; car les Païens adoroient une Déesse Fortune, qui gouvernoit tout selon son caprice, & qui étoit rarement d'accord avec la Verité. C'est à cette Divinité, bisère & maligne, qu'on faisoit des vœux en toutes rencontres; & c'est d'elle, dont parlent les Auteurs profanes, quand ils disent, que les fautes de la FORTUNE ne sont jamais pures; (FORTUNA nunquam simpliciter indulget. (QUINT. CURT. Lib. IV.) Que la FORTUNE se joue de nos maux sans nulle pitié; (FORTUNA impotens quales ex humanis malis tibi ipsa ludos facis! (SENEQUE, Consolation à POLIBE;) & que toutes les fois qu'elle veut se réjouir, elle élève au faite des grandeurs humaines les Hommes de la plus basse condition. (Qua-

rum extollis, quoties voluit FORTUNA joculari. (JUVENAL, Sat. III.) Tout cela est vrai dans le système du Paganisme; mais rien n'est plus faux dans la Religion Chrétienne, qui ne connoît point d'autre Fortune, que la Providence, & qui rejette la Déesse Fortune, comme une vaine chimère. Cette chimère pourtant s'est établie parmi nous; & l'usage veut non seulement contre la Religion, mais contre la Religion, qu'en Prose & en Vers nous fassions un Personnage de la Fortune. La lecture des Anciens a introduit un usage si peu religieux, & nos plus sages Ecrivains le pratiquent sans scrupule. Ils disent que la FORTUNE se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever; que la FORTUNE a beau élever de certaines gens, qu'elle ne leur apprend point à vivre; que la FORTUNE se laisse de favoriser CHARLES V. & qu'elle veut réparer en la personne d'HENRI II. les injustices, qu'elle avoit faites à FRANÇOIS I. Je désère trop à l'usage, & je respecte trop nos Maîtres, pour n'approuver pas ces Pensées; mais

CON-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

dire que l'état de nos affaires nous fasse des outrages, qu'il ait de la malignité. Ce n'est pas quelque chose, que l'on puisse regarder comme un Principe Actif. Il suit de ce que je viens de dire, que les deux Phrases de M. Buffuet ne sont susceptibles d'aucun sens raisonnable ; & c'est là principalement ce qui mérite le nom de Puéril. Les Outrages & la Malignité de l'état de nos affaires ne sont pas des Expressions, qui présentent aucune idée à l'Esprit ; & ceux qui voudroient les défendre, comme n'étant point répréhensibles, à titre d'Ex-

REMARQUES.

„ si j'osois dire mon sentiment
„ là-dessus, je dirois qu'on y
„ pourroit garder des mesures.
„ Je m'explique. Toute la ques-
„ tion se réduit presque à la
„ Prose ; car le système de la Poé-
„ sie étant de soi fabuleux &
„ tout païen, la Déesse Fortune y
„ est reçue sans difficulté avec
„ la Déesse Diane & la Déesse Mi-
„ nerve ; & les Poètes ont droit
„ de la faire agir dans le carac-
„ tère, que les Idolâtres lui ont
„ donné. „ Le P. Bonhours pou-
„ voit être plus exact, en disant
„ que ce n'est que dans les Sujets
„ purement profanes, qu'il ac-
„ corde aux Poètes la liberté de
„ faire agir la Fortune comme
„ Déesse. „ Je crois donc qu'en
„ Prose, continué Endoue, nous
„ pouvons être un peu païens
„ de ce côté-là ; quand la matiè-
„ re de nos Ouvrages ressemble
„ à celle des Livres, d'où nous
„ avons pris ce Personnage de
„ Fortune : ie veux dire, quand
„ notre Religion n'y a nulle
„ part, tels que seroient des
„ Panégyriques, des Histoires pro-
„ fanes, des Discours de pure Mo-
„ rale & de pure Politique, des
„ Dialogues semblables à celui...
„ qui a pour titre : *Reconcilia-*

„ tion du Mérite & de la For-
„ tune „ Le P. Bonhours man-
„ que encore d'exactitude. Le Mé-
„ rite est quelque chose précisément
„ du même genre que la Fortune ; ce
„ n'est que le résultat de plusieurs
„ qualités réunies en nous, par le-
„ quel nous sommes dignes de tel
„ ou de tel bien, de tel ou de tel
„ mal. Nous employons ordinai-
„ rement ce mot dans un sens
„ favorable ; mais cela ne chan-
„ ge rien à sa valeur réelle en
„ lui-même, à son idée primi-
„ tive. Le Mérite n'étant que ce
„ que je viens de dire, peut aussi-
„ bien que la Fortune être animé,
„ pour servir de Personnage dans
„ une Allégorie continuée, c'est-
„ à-dire, dans un Ouvrage pure-
„ ment allégorique ; parce qu'on a
„ le droit d'allégoriser tout ce que
„ l'on veut, pourvu que ce soit
„ avec justesse. Mais il n'en faut
„ pas conclure, comme a fait le
„ P. Bonhours, que l'on puisse fai-
„ re un Personnage de la Fortune
„ dans tous les Ouvrages, où l'on
„ ne parle pas en Chrétien. Il de-
„ voit dire que, dans nos Li-
„ vres, le mot Fortune employé
„ de cette manière, forme pres-
„ que par tout des Phrases, qui,
„ décomposées par l'Analyse, n'of-

passions figurées, seroient bien embarrassés, en les réduisant aux *Termes simples*, d'en faire quelque chose de clair & d'intelligible. Mais admettons ce que le P. Bonhours a prétendu ridiculement, à mon avis, que par le mot de *Fortune* on puisse entendre la *Providence divine*, lorsque ce mot est pris en bonne part. Que pourra-t-il signifier lorsqu'il sera pris en mauvaise part, comme il l'est ici? J'avoue que je l'ignore absolument, & que je n'aurois pas peu d'obligation à qui me le voudroit apprendre. Je ne

Observations
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

REMARQUES.

frisoient la plupart aucun sens ; & s'il vouloit user d'indulgence, il pouvoit dire, qu'il consentoit de ne les pas juger à la rigueur, à cause que l'usage universel avoit prévalu contre la Raison. Mais, ajoute encore *Budoare*, je doute qu'on doive si fort faire agir la *Fortune* dans des Ouvrages purement *Chrétiens* : & il me semble qu'un Sermon ne souffre pas des *Pensées*, qui ne peuvent avoir qu'un sens païen, telles que seroient celles-ci : LA *FORTUNE* se plaît à abbatre ceux qu'elle a élevés au haut de sa rouë. LA *FORTUNE* traverse souvent les Grands de la terre, comme si elle lui jalousait des succès, qu'elle leur a faites. Je dis, que ces *Pensées* ne peuvent avoir qu'un sens païen, parce qu'elles ne peuvent s'entendre que de la *Déesse Fortune*, & qu'on ne peut dire véritablement de la *Providence Divine*, qu'elle élève au haut de la rouë, ni qu'elle soit jalouse des faveurs qu'elle fait. J'y vois bien, répondit *Philantre*, que vous voulez bannir de la Chaire le mot de *Fortune*, quand il signifie autre chose

que *bonheur* ou *malheur*, & qu'on en fait une *Personne*. Non, reprit *Budoare*, je consens, puisqu'il l'usage l'a emporté, que la *FORTUNE* élève les *Bergers* sur le trône ; que la *FORTUNE* renverse les desseins les mieux concertés ; que la *FORTUNE* favorise les armes des bons *Princes* ; car cela peut s'entendre de la *Providence*. Mais je ne voudrois pas qu'un *Prédicateur* attribuât jamais au *Personnage* de *Fortune* ce qui ne peut convenir qu'à la *Déesse* du *Paganisme* ; & je le trouveroie ridicule de dire : Cette *AVEUGLE DIVINITÉ*, qui préside aux événements de la vie, & qui dispense les biens & les maux selon son caprice, à moins que ce ne fût pour se moquer de l'aveuglement du *Paganisme*. Cette fin est très-raisonnable, mais ce qui la précède l'est beaucoup moins. Après avoir posé pour principe, que toutes les *Pensées* où la *Fortune* entre comme *Personnage* sont païennes, je ne vois pas, que le P. Bonhours ait dû, pour excuser un usage, qu'il trouvoit condamnable, supposer que dans les *Discours Chrétiens*, le mot

OBSERVATIONS sur les *Proces* opposés au *Sublime*. parle ici que par rapport aux Ouvrages écrits dans le Système de la Religion Chrétienne. Pour ceux, où l'on ne suit que les lumières de la Raison, je pourrois n'être pas tout-à-fait si rigoureux. J'oserois dire pourtant que si l'on veut y regarder de près, on y verra souvent la Fortune personnifiée mal-à-propos.

XV. Voici quelque chose d'ingénieux, d'affés beau même; mais qui me paroît Puéril à force d'être recherché. (122) *Comme la Nature n'est jamais plus admirable, que lorsqu'il semble qu'elle ait voulu copier les Ouvrages de l'Art, & qu'elle ait eu envie de se faire la Disciple de son Ecolier, & l'Imitatrice de son Imitateur ordinaire; aussi l'Art de son côté n'est point en sa perfection, s'il ne contrefait le Naturel, & s'il ne couvre d'une apparence de facilité ses soins, ses méditations & la violence de ses efforts.* Ce qui suit est moins mal, parce

REMARQUES.

Fortune pouvoit signifier la *Providence*. Ceux qui l'ont employé, sans l'expliquer dans ce sens, n'ont certainement pas eu ce même sens dans l'Esprit. Ils se sont servi d'un terme vague, dont la conversation ordinaire fait un grand usage, & n'ont pas pris garde qu'ils n'attachoient eux-même à ce terme aucune idée précise. Le mot *Fortune*, selon le P. *Bouhours*, signifie, pris en bonne part, le *bonheur*; pris en mauvaise part, le *malheur*. Qu'on lui substitue par tout, où l'on le trouvera, l'un ou l'autre de ces deux termes, & l'on verra qu'il sera bien rare, qu'il en résulte quelque chose d'intelligible. Le P. *Bouhours* avoit commencé par raisonner sur un Principe vrai. Devoit-il l'abandonner pour se prêter au Caprice d'un usage vicieux? Je re-

connois ici le *Grammairien*, qui reçoit involontairement, comme exception aux Règles, qu'il prescrit, ce qu'il plaît à l'usage d'établir de contraire à ces Règles. Mais quand il s'agit d'apprendre aux autres à penser, est-ce en *Grammairien* qu'il faut raisonner? L'Usage a-t-il sur les Idées le même empire que sur les Mots? Le P. *Bouhours* devoit, sans songer, qu'il attaquoit un Usage reçu, tirer toutes les conséquences de son principe, & montrer, que les *Orateurs Chrétiens* ne pouvoient faire un Personnage de la *Fortune*, sans courir le risque ou de parler déraisonnablement, ou de commettre une sorte de profanation.

(122) *Comme la Nature &c.*] Ce Passage &c le suivant sont tirés de l'*Apologie de Voisure*, par *Cassat*, Edit. in-4°. de 1554 p. 12.

qu'il est un peu moins tiré. Les Peintres de Grèce représentoient les Graces sans habillement & sans coëffure; & s'ils leur donnoient quelquefois des robes c'étoient des robes sans ceinture, & pour marquer, sans doute, que les agrémens qui charment le plus, ne viennent pas des artifices declarez, ni des ajustemens qui se laissent voir; & sur tout que quiconque prétend plaire, doit éviter l'image & l'ombre de la contrainte. Le second de ces passages n'est pas puéril. Il pêche seulement pour n'être pas tout à-fait assez naturel. Mais l'un & l'autre sont au Ton de l'Hôtel de Rambouillet. C'étoit alors le Ton de la bonne Compagnie. L'un & l'autre sont dignes du Défenseur de Voiture; dignes d'un Homme, qui ne craint pas d'avancer de ce dernier, (123) « qu'on diroit que les fleurs naissent » sous ses pas, ou qu'il les trouve sous sa main » par hazard & sans y songer, que ce qui vaut le » mieux dans ses Ecrits, ne lui couste rien, que » tout cela luy tombe fortuitement sur le papier » & luy vient sans peine au bout de la plume, que » tout cela, dis-je, sort gayement sans aucun travail, que tout cela coule de source, & d'une » source vive, seconde & inepuisable „. Peut-on parler du Naturel d'une manière moins naturelle?

VOITURE (car où pourrois-je aller pour trouver mieux?) va nous donner un exemple admirable de Puérilité froide, dans ce commencement (124) d'une Lettre à M. le Maréchal de Schomberg, pour le remercier d'un présent d'Huile de Languedoc qu'il en avoit reçu. MONSEIGNEUR, Est-ce que vous aviez, peur que ce que vous m'écriviez, sentist l'huile, que vous m'aviez envoyé la vostre sans me faire l'honneur de

REMARKES.

(123) qu'on diroit que &c.] Maréchal de Schomberg,] Rap-
Ibid. p. 19. portée par Gossar. Ibid. page

(124) d'une Lettre à M. le

12.

OBSER-
VATIONS
sur les
vices op-
posés au
Sublime.

OB-
SER-
VATIONS
sur les
vices op-
posés au
Sublime.

m'écrire ? La Lettre pourtant que j'ai reçue intérieu-
ment après, a fait, je vous assure, la meilleure par-
tie de votre présent. Sans elle, Operam & oleum
perdideras, & vous m'eussiez pu envoyer tous les oliviers
du Languedoc, que vous n'eussiez pas fait votre paix
avec moi. Le reste de la Lettre est un Compliment
ingénieux & poli, qui naturellement ne devoit pas
suivre un badinage si froid & si Puéril. Mais enfin Voi-
sars badine; & je consens de ne le pas traiter à
la rigueur sur ce trait de mauvaise plaisanterie. Fau-
dra-t-il aussi faire grâce à la réflexion de son Défens-
seur. Il dit très-sérieusement à Balzac au sujet de ce
qu'on vient de lire : (125) Ne vous semble-t-il pas,
Monsieur, que ces trois mots de Latin, qui sont au com-
mencement, sont de si bon sel, qu'ils pourroient assaisonner
tout le reste de la terre, quand ce reste seroit le plus fade
& le plus insipide du monde ? Neanmoins, je n'insiste pas
trop là-dessus ; car il y auroit danger que Monsieur de
Girac, qui fait toutes choses, ne se souvînt du Corbeau
de ce surnom Romain, qui alléguait le même proverbe
aussi à propos que notre Ambeur, moy qu'en un sujet
assez différent. Mais je pourrais pourtant lui repliquer,
que ce n'est pas peu de gloire de trouver par son bon esprit
ce qu'une beste a rencontré par un pur hazard, & d'a-
voir égalé l'industrie de la Fortune, qui est quelquefois
plus grande que celle des plus illustres artisans, témoins
ces deux pinceaux jettez de colore sur une toille qui pei-
gnoient admirablement l'écume d'un chien & d'un che-
val, que Protogene & Nealces avoient desespéré de
pouvoir faire.

Ne quittons pas encore VOITURE. (126) Et certes ;
dit-il au GRAND CONDE', cela est incompréhensible ;
que votre Altesse trouve moyen tous les Estez d'accroître

R E M A R Q U E S.

(125.) Ne vous semble-t-il pas, (126.) Et certes, &c.] Tiré
de la Lettre CLXXXII. sur la

[&c.] Cosser. Ibid. p. 51.

cette gloire à laquelle tous les Hyvers précédans il sem-
 blait qu'il n'y eust rien à ajouter. Cette opposition ^{OSTEN-}
 des *Estez* & des *Hyvers* n'est ici qu'un *fon frivole*, qui ^{VATIONS}
 met du faux dans une *Pensée*, dont le fonds a quel- ^{sur les}
 que vérité. Quand un Héros a fait certaines actions, ^{VICES op-}
 il semble qu'il ne puisse plus rien ajouter à sa gloire. ^{posés au}
 Dans l'exacte vérité pourtant il y peut toujours ajou- ^{Sublime.}
 ter, & c'est ce qu'il fait réellement par de nouvel-
 les actions, parce que les accroissemens de la
 Gloire, ainsi que ceux de la Vertu, consistent dans
 les Actes multipliés. Pour revenir à la *Pensée* de
Voiture, ou plutôt au *Tour* sous lequel il présente
 une *Pensée commune*; il est faux que les *Hyvers* fussent
 démentis par les *Estez*. Ce que l'on avoit cru pen-
 dant les *Hyvers* au sujet de la gloire du *Duc d'An-*
guien, on continuoît, pendant les *Estez*, qui ve-
 noient ensuite, à le croire de plus en plus forte-
 ment, en voyant ce que chaque Action nouvelle
 ajoutoit à cette même gloire. C'est ainsi qu'une
Pensée agréable, fondée sur une apparence de *Vrai*,
 c'est-à-dire, sur un *Vrai de convention*, est rendue
 fautive par le *Tour* ou l'*Expression*, qui la modifie.
 Et voila, pour le dire en passant, ce qui prouve
 que, comme le *Sublime outré* devient *Gigantesque*,
 de même l'*Agréable outré* devient *Puéril & froid*.
 C'est ce que démontrent pleinement ces autres
 traits du même Ecrivain, lesquels (127) son
Apologiste donne pour n'être pas médiocres, & pour
 être ce qu'il y a de plus sérieux dans une Lettre,
 qu'il dit être un *vray Original*; & l'on en convien-
 dra sans peine.

Voiture parle au même Héros au sujet de la Ba-
 taille de Rocroi. La France, dit-il, que vous venez

REMARKES.

pièce de Dunkerque, & rapportée (127) son *Apologiste* donne &c. 1
 par *Cesler*. Ibid. p. 46. Ibid. p. 47. & 48.

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime.

de mettre à couvert de tous les Orages qu'elle craignoit ; s'estonne qu'à l'entrée de vostre vie vous ayez fait une action, dont César eust voulu couronner toutes les siennes, & qui redonne aux Rois vos Ancestres autant de lustre que vous en avez reçu d'eux. Vous verifiez bien, Monseigneur, ce qui a esté dit autrefois, que (128) la vertu vient aux Césars devant le temps :

REMARQUES.

(128) La vertu vient aux Césars devant le temps :] Cette ancienne Pensée a produit la Ré-

*Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.*

Que la Copie est supérieure à l'Original ! Celui-ci n'est qu'une Pensée ingénieuse ; & l'autre est un *Trait Sublime*, à ne le regarder même que comme Pensée. Mais il y a plus, & c'est peut-être la plus parfaite espèce de Sublime. Ce n'est pas une simple Pensée dans la bouche de Rodrigue. C'est une Pensée tournée en Sentiment ; c'est une Pensée Grande & Sublime, qui devient un Sentiment Grand & Sublime, parce que ce n'est point la réflexion, qui fournit cette Réponse à Rodrigue. C'est un mouvement du Cœur. C'est le transport d'une Âme jeune, mais grande, qui, sans orgueil, sent toute la confiance, qu'elle peut prendre en sa valeur naissante. Je dis sans orgueil, parce que le Poëte a pris soin par le tour avec lequel il présente sa Pensée, par la forme de Maxime générale qu'il lui donne, de marquer bien expressément, que la confiance de Rodrigue n'est fondée que sur ce qu'il sait que la valeur a fait faire à des gens, qui n'avoient pas plus d'âge que lui. Voilà de ces traits singuliers,

posée de Rodrigue au Comte de Gormas, qui lui reproche sa jeunesse.

qu'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens. Il faut en même-tems leur montrer comment, dans cette Scène du Cid, laquelle est toute de Sentiment de la part de Rodrigue, l'Âme de ce jeune Héros s'élève par degrés jusqu'à cette Réponse Sublime, qui n'est Maxime que par la forme extérieure, & qui de toute nécessité, dans la place qu'elle occupe, est véritablement un Sentiment, un *flam du Cœur*, qui manifeste en même tems & la grandeur du courage, & la modestie de celui qui parle. Ce n'est à peu près que dans Corneille qu'il faut chercher des Exemples de ces Pensées ingénieuses & nobles, tournées en Sentimens Sublimes ; encore n'y sont-ils pas fort communs. En récompense rien n'est moins rare, que des Sentimens tendres & délicats, des Sentimens nobles & grands, des Sentimens véhémens & sublimes tournés en Pensées ingénieuses, & presque en Epigrammes. Les Tragédies, & même, qui le croiroit ! les Sermons du tems, en fournissent des Exemples à milliers.

A LA PRE'FACE. 193

car vous qui estes un vray CESAR en esprit & en science; CESAR en diligence, en vigilance; en courage CESAR & per omnes casus CESAR, vous avez trompé le jugement, & passé l'espérance des Hommes; vous avez fait voir que l'experience n'est nécessaire qu'aux ames ordinaires, que la vertu des Heros vient par d'autres chemins, qu'elle ne monte pas par degrez, & que les ouvrages du Ciel sont en leur perfection dès leurs commencemens. Après cela vous pouvez vous imaginer comme vous serez bien reçu & caressé des Seigneurs de la Cour: & quelle joye les Dames ont eue d'apprendre que celui qu'elles ont vu triompher dans les Bals, fasse la mesme chose dans les armées; & que la plus belle teste de France soit aussi la meilleure & la plus ferme.... Tous ceux qui estoient revoltez contre vous, & qui se plaignoient que vous vous moquiez tousjours, avouent que pour cette fois-cy vous ne vous estes pas moqué, & voyant le grand nombre d'ennemis que vous avez défaits, il n'y a plus personne qui n'apprehende d'estre des vostres. Trouvez bon, ô CESAR, que je vous parle avec cette liberté; recevez les louanges qui vous sont dues, & souffrez que l'on rende à CESAR ce qui appartient à CESAR. Combien n'y a-t-il pas de traits semblables dans ce Voiture, qui trouvoit PLINE affecté, qui préféreroit au Panégyrique de Trajan les Potages, qu'on mangeoit à Balzac; & de qui l'on a dit qu'il étoit toujours naturel. (129) C'est l'éloge, que lui donne le P. Bouhours, Ecrivain ingénieux, assés bon Grammairien & Critique peu sur; chés qui le Jugement n'avoit pas tout-à-fait mûri le Goût; & dans les Ouvrages duquel il me semble voir par tout moins de connoissance de la Nature, que d'envie de la connoître. Ce qui va sui-

OBSERVATIONS
sur les
vices opposés au
Sublime.

REMARQUES.

(129) C'est l'éloge, que lui donne le P. Bouhours, &c. Dialogue III. de la Manière de bien penser.

Tome IV.

N

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

vre justifiera la hardiesse avec laquelle j'ose déclarer, ce que je pense de cet habile *Philologue*.

XVI. (130) Après avoir fait voir la ridicule pué-
rilité d'une *Pensée fanfaronne*, de son Confrère, le cé-
lèbre Jésuite *Balthazar Gracian*, au sujet d'*Alexandre*;
le P. *Bonhours* fait dire par *PHILANTHE*, « *Gracian*.
» n'est pas le seul qui a un peu passé les bornes au
» sujet du Conquérant de l'Asie. (131) Les *Déclama-*
» *teurs Latins*, dont *Senèque* le pere rapporte les senti-
» mens dans la délibération que fait *Alexandre*, pour
» savoir s'il doit pousser ses conquêtes au delà de
» l'Océan, ne sont guères moins outrés que l'est
» l'Auteur Espagnol. (132) Les uns disent qu'*ALE-*
» *XANDRE* se doit contenter d'avoir vaincu. où l'astre
» du jour se contente de luire : qu'il est tems qu'*ALE-*
» *XANDRE* cesse de vaincre ou le monde cesse d'être, &
» le Soleil d'éclairer : les autres, que la Fortune met
» à ses victoires les mêmes limites, que la nature met au
» monde : qu'*ALEXANDRE* est grand pour le monde,
» & que le monde est petit pour *ALEXANDRE* ; qu'il
» n'y a rien au delà d'*ALEXANDRE* non plus qu'au-
» delà de l'Océan ». *EUDOXE* répond, ensuite à *PHI-*
LANTE « Ces pensées... sont... non seulement
» fausses, mais excessives, & hors des règles d'une
» grandeur juste, à la réserve, peut-être, d'une seu-
» le, que le monde étoit petit pour *ALEXANDRE*. Car
» enfin l'ambition est insatiable & le magnanime a
» toujours le cœur élevé au dessus de sa fortune. Quand

REMARQUES.

(130) Après avoir fait voir *Alexandro*, que mundo lucere sa-
tis est.

[Ibid. Dialogue III.]

(131) Les *Déclamateurs La-*
tins, dont *Senèque* le pere rapporte,
[*Suaforia* I. tout au com-
mencement.

(132) Les uns disent qu'*Alexan-*
dre &c.] Satis sit battens, vicisse,
Tempus est Alexandrum cum
orbe ex solo desinere.
Eundem fortuna victoria tua,
quem natura finem fecit.
Alexander orbis magnus est; Ale-
xandro orbis angustus est.

A LA PREFACE. 195

« *Alexandre* auroit conquis effectivement toute la terre; ce n'auroit pas été assez pour une âme comme la sienne. C'est aussi ce qui a fait dire (133) : qu'un monde ne suffisoit pas à ce jeune Conquérant, qu'il ne respiroit pas à l'aise dans une enceinte si étroite, & qu'il y étoit comme étouffé; que rien ne pouvoit l'arrêter, ni l'affouvir.

« (134) *Victorieux du Monde*, il en demande un autre;
« Il en veut un plus riche & plus grand que le nôtre;
« Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste horizon;
« Il sent que l'Univers n'est plus que sa prison.

« Ou pour le dire en moins de paroles & plus vivement :

« *Maître du Monde entier* s'y trouvoit trop serré ».

J'en suis de l'avis d'Eudoxe en ce qu'il prétend que

REMARQUES

(133) qu'un monde ne suffisoit pas &c.] *Juvénal*, Sat. X.

*Unus Pellao Juvenci non sufficit orbis;
Æstuat infelix angusto limite mundi.*

(134) *Victorieux du Monde*, n'ila Pensée, ni le Tour, ni les &c.] Cette Imitation des deux Expressions de l'Original. D'ailleurs, en ce qu'elle peut être, elle est assez mauvaise.

Victorieux du Monde, il en demande un autre.

Ce Vers est foible, & la Phrase n'en est point exacte. On ne dit point *Victorieux*, mais *Vainqueur du Monde*. Le second Hémiistiche, *Il en demande un autre*, exigeoit que l'on dit dans le premier, *Victorieux d'un Monde*. On peut fort bien dire : *Un Monde & Un autre Monde*; mais on ne peut pas dire : *Le Monde & Un autre Monde*. Le même Substantif ne peut pas servir à deux Membres de la même Phrase, l'aide de deux Articles de différente nature.

Il en veut un plus riche & plus grand que le nôtre.

Ce Vers amené par la Rime, pite & puérile de la fin du premier Vers.

*Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste Horizon,
Il sent que l'Univers n'est plus que sa prison.*

Ces deux Vers, au premier coup d'œil, offrent une appa-

N ij

OBSERVATIONS sur les *Vices opposés au Sublime.* les Pensées des Déclamateurs de Sénèque sont fautes en elle-même. J'avoué encore qu'elle sont excessives ; mais je n'ajouterai pas qu'elles sont hors des règles d'une juste grandeur. Ce n'est nullement là leur défaut ; & si l'on veut prendre la peine de jeter les

yeux avec quelque attention sur les morceaux, dont elles font partie, on verra sur le champ que leurs Auteurs ne songeoient à rien moins qu'à dire des choses grandes & sublimes. Il y a bien quelquefois un peu de bouffissure dans leurs termes, mais elle n'y domine pas assés, pour que leurs Pensées doivent être mises dans la classe de l'Enflure. Ce sont de jeunes Esprits, qui s'exercent sur un Sujet donné par leur Maître d'Eloquence, & qui se mettent à la torture pour trouver des Pensées nouvelles. Et, comme c'est Alexandre qu'il s'agit de détourner d'un projet digne de son ambition, & que n'en aiant point de plus grand à lui proposer, ils n'ont rien à dire à son cœur, qui le puisse émouvoir ; ils sont forcés de ne parler qu'à son esprit, & de chercher à l'éblouir par des pensées agréables & flatueuses sur ses conquêtes passées. Leur unique but est de plaire. De là viennent ces Pensées tirées de loin, & d'autant

REMARQUES.

rence de Noblesse, mais ils n'en valent pas mieux pour cela. Ce vaste Horison, ne peut jamais signifier qu'une petite partie du Monde, & non le Monde entier. Et puis ces mots ne sont ic que pour remplir le Vers, & ne sont qu'une Cheville. En effet, le Poëte auroit exprimé toute sa prétendue Pensée, en disant : Et n'ayant plus à vaincre, il sent que l'Univers n'est plus que sa prison. Mais il y a pis. La Pensée, quelle qu'elle puisse être, n'a point de justesse de la manière dont elle est rendue. Elle

roule sur l'opposition, qu'il plaît à l'Auteur de mettre entre ces deux termes, vaincre & prison ; lesquels, dans la réalité, n'ont entre eux aucun rapport, ni de convenance, ni d'opposition ; & ce n'est que par l'un ou par l'autre de ces rapports, que les termes, qui se correspondent dans les deux Membres d'une Phrase, peuvent rendre avec justesse la Pensée, qui, lors même qu'elle est juste au fonds, ne le peut jamais être dans l'Expression, dès que les termes ne se répondent pas exactement.

plus ridiculement affectées, qu'elles posent sur le faux, puisqu'*Alexandre* lui-même & ses principaux Capitaines ne pouvoient pas ignorer, qu'il n'avoit conquis qu'une partie du monde qu'ils connoissoient. Mais supposons qu'*Alexandre*, lorsqu'il vouloit s'engager dans une longue navigation sur l'Océan, pour aller chercher de nouveaux Pais à conquérir, avoit sous sa domination tout ce que les Grecs & les Phéniciens connoissoient du Monde, n'auroit-on dit que des faussetés, en disant, qu'*ALEXANDRE* devoit être content d'avoir vaincu tout ce que le Soleil se contente d'éclairer; que la Fortune n'avoit mis de bornes à ses victoires, que celles de la Nature; qu'il étoit temps qu'*ALEXANDRE* cessât de vaincre, ou le monde cessoit d'être & le Soleil de luire; que comme il n'y avoit rien au dessus d'*ALEXANDRE*, il n'y avoit rien non plus au delà de l'Océan? Dans la supposition que j'ai faite, toutes ces Pensées auroient été vraies dans la bouche des Conseillers d'*Alexandre*, auxquels on les auroit prêtées. Elles auroient même été d'autant plus vraies, que toute l'antiquité ne donnoit point à la terre d'autre forme que celle d'un *Disque*, d'une figure plate & circulaire, environnée de tous côtés par l'Océan, qui lui même à son extrémité se confondoit avec le Ciel. Dans ma supposition, voilà donc la vérité de ces différentes Pensées bien établie. Je demande à présent s'il en est une seule, qui sorte des bornes de l'agréable, & qui s'élève seulement jusqu'à la *Grandeur*. Au fonds, que disent-elles, si non qu'*ALEXANDRE* étant Maître de la Terre entière, il est inutile qu'il aille chercher ce qu'il ne trouvera pas? Revenons à présent dans la vérité du fait, & rendons à ces Pensées leur première fausseté. Qu'on me dise s'il est possible qu'elles pèchent, étant fausses, par un excès de *Grandeur*; elles, qui n'en avoient pas même l'apparence, pendant qu'elles étoient en état d'être vraies. Ce ne sont donc que

OBSERVATIONS
sur les
Vices opposés au
Sublime.

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au sublime.

des *Pensées fausses* dans le genre agréable. Ce ne sont que de pures flateries sans fondement ; & le P. Bouhours devoit les placer, non dans la classe du *Sublime outré*, mais dans celle du *Puéril & du Froid*. Il en reste encore une, qu'il ne condamne pas & dont il fait même l'apologie avec quelque raison. C'est celle qui dit que *le monde étoit petit pour ALEXANDRE*, c'est-à-dire pour son insatiable ambition. Je conviens de la vérité de cette pensée. Mais ne nous arrêtons pas simplement au fonds de la *Pensée*, comme le P. Bouhours. Voïons-la telle que Sénèque la rapporte. *ALEXANDER orbis magnus est, ALEXANDRO orbis angustus est*. C'est-à-dire ; *ALEXANDRE est grand pour la Terre ; & la Terre est étroite pour ALEXANDRE*. J'ai suffisamment établi que la *Pensée* n'est de telle ou de telle sorte que par le *Tour*. Le *Tour* n'a-t-il rien ici qui choque ? Est-ce pour donner plus de force, ou plus d'agrément solide à la *Pensée*, qu'elle est exprimée en deux manières ? Et l'*Antithèse*, qui naît de cette double expression d'une même *Pensée*, & qui par conséquent n'est que dans les mots, qu'est-elle autre chose, qu'un *jeu frivole*, moins de *pensée*, que de *mots*, qu'un *faux Brillant*, qu'une *affectation ridicule d'esprit*, dont toute la *petitesse* va se faire sentir par une comparaison familière & même un peu basse, que je prie que l'on veuille bien me passer. La *Pensée* du *Déclamateur* est par le *Tour* absolument parallèle à celle-ci : *Je suis trop grand pour mon habit, & mon habit est trop petit pour moi*. Renvoïons-la donc au *Puéril le plus froid*, malgré ce fonds de vérité, dont le P. Bouhours s'est laissé séduire.

XVII. Voïons présentement s'il a raison d'approuver la *Pensée* de *Juvénal* sur le même sujet. Elle est tirée de la X. *Satire*, l'une des plus belles de ce Poète, & dont le but est de prouver, que les vœux de la plupart des Hommes ont pour objet des

choses, qui leur sont nuisibles. Pour qu'on soit moins surpris du jugement, que je pourrai porter d'un trait que M. Despréaux a trouvé digne de son adoption, je commencerai par en rapporter quelques autres, qui le précèdent dans la même Pièce; & je me servirai de la Traduction de Martignac, que je préfère, malgré ses défauts, à celle du P. Tarteron, qui m'a toujours paru trop travaillée pour être bonne. Après avoir donné des Exemples de beaucoup de gens, à qui les choses qu'ils avoient le plus désirées, avoient causé la mort; Juvénal dit: (135) *N'approuvez-vous pas présentement, que Democrite se prit à rire des actions des Hommes, toutes les fois qu'il sortoit de sa maison & qu'Héraclite pleurât? A la vérité tout le monde peut consoler en riant. Mais il y a sujet de s'étonner, qu'Héraclite ait pu fournir une si grande abondance de larmes.* Dans un sujet moral, & de l'importance de celui que Juvénal entreprend de traiter; si ce n'est pas là du Puéril & du Froid, si ce n'est pas là niaiser, j'avoue que j'ignore ce qui peut mériter ces noms. Par un tour d'Imagination différent, Democrite se réjouissoit, Héraclite s'affligeoit de tout. L'un ne considéroit la Nature humaine que de son côté défectueux, & ne pouvoit cesser de rire du ridicule, qui le frapoit. L'autre, n'envisageant que l'excellence de cette même Nature, ne pouvoit être un instant, sans déplorer le malheur des Hommes, qu'il ne voioit occupés que du soin de s'avilir. C'est la fausseté de

OBSERVATIONS
sur les
Vices opposés au
Sublime.

REMARQUES.

(135) *N'approuvez-vous pas de JUVENAL, Satire X. Vers présentement &c.] Voici le texte 28.*

*Junne igitur laetas, quod de sapientibus alter
Ridubat, quoties à limine moveras unum
Protuleratque pedem, flebas contrarius alter?
Sed facilis curvis rigidi censura carchinni.
Mirandum est unde ille cunctis suffeceris humor.*

Niv.

OBSERVATIONS sur les Vices opposés au Sublime. la Pensée de Juvénal, qui la rend froide & puérile. Ce qui suit n'est pas moins ridicule. (136) DEMOCRITE avoit accoutumé de rire continuellement des folies de son siècle, quoy que dans les villes de son pays, il n'y eust point de robes bordées de pourpre, & que l'on n'y vist point de faiscenx, de litiere, ni de tribunal. Le Froid de cette Réflexion se manifeste si bien, que les miennes auroient peine à le mettre dans un plus grand jour. Tout cela ne sert à Juvénal que de transition pour en venir à tourner en ridicule la pompe des Triumphateurs. Après quoi vient cette autre réflexion aussi froide que ce qui précède. (137) Ainsi le sage Democrite faisant voir que dans un pays grossier il peut naître de grands Hommes, & capables de donner d'bons exemples, trouvoit matière de rire sur tout ce qu'on faisoit de son temps. Il rioit des inquietudes, de la joye & des pleurs des Hommes, tandis que de son costé il enchaînoit la fortune menaçante, & qu'il la monstroît au doigt. Peut-on rien voir de plus Puéril, que de faire un Grand Homme de Démocrite, précisément parce qu'il se moquoit de tout. Par la même raison l'Arétin, & Rabalais, sont de Grands Hommes. Je ne dis rien de la platitude outrée du dernier trait, que la Traduction addoucit, mais qu' l'Original dit en

REMARKS.

(136) Democrite avoit accoutumé &c.] Ibid. V. 33.

*Perpetuo risu pulmonem agitare solebat
 Democritus, quamquam non essent urbibus illis,
 Prætexta, & trahæe, fascies, leſſica, tribunal,*

(137) Ainsi le sage Democrite &c.] Juvénal, Ibid. V. 47.

*Tunc quoque materiam risus invenit ad omnes
 Occursus hominum: cuius prudentia monstrat
 Summos posse viros, & magna exempla daturus
 Vervæcum in patria, crassoque sub æcre nasci.
 Ridebat curas, necnon & gaudia vulgi,
 Interdum & lacrymas; cum fortuna ipse minaci
 Mandaret laqueum, mediumque offenderet pugnem.*

propres termes, que DE'MOCRITE envoieoit à la Fortune menaçante une corde pour se pendre. Je risquerois d'être aussi froid, aussi ridicule que ce trait même, si je voulois détailler tout ce qu'il a de froid & de ridicule.

OBSERVATIONS
sur les
vices opposés au
sublime.

C'est après ces *Pensées dans le goût de l'Ecole*, pour parler le langage de Longin, que Juvénal propose nettement le sujet de son Ouvrage. (138) On demande donc des choses nuisibles & superflues, & même pour les obtenir, on attache des images de cire aux genoux des Dieux. Il passe ensuite en revue différentes conditions de la vie. Il commence par l'état d'un Favori, qui jouit de toute la puissance de son Maître. C'est là qu'il fait de la chute de Séjan une peinture véritablement digne (139) des louanges, que M. Despréaux lui donne; mais qui, toute montée au ton de l'Eloquence véhémence & Sublime, est défigurée dès son commencement par ces traits, que leur bassesse & leur puérilité rendent insupportables. (140) Cette teste qu'adoroit le Peuple, brûle dans une fournaise... la statue du grand Séjan craque dans le feu, & du visage de ce Favori, qui étoit la seconde personne de tout l'Univers, on fait à présent des coquemars, des bassins, des poêles à frire, & des plats. JUVENAL parle ensuite, mais d'une manière vague & sans ordre, des gens riches, des Souverains, des Orateurs & des Conquérans, dont plusieurs ont fait une fin fu-

REMARQUES.

(138) On demande donc des choses nuisibles &c.] Ibid. V. 54.

*Ergo superuacua aut perniciosæ petuntur,
Propter quæ fas est genua incrare Deorum.*

(139) des louanges, que M. Despréaux lui donne;] ART POÉTIQUE, Chant II. V. 162. (140) Cette teste qu'adoroit le Peuple, brûle &c.] JUVENAL, Ibid. V. 62.

*Ardet adoratum populo caput, & crepas ingens
Sejanus: deinde ex facie toto orbe secunda
Finnus urceolis, pelves, sarrago, patella.*

OBSTACLES
VARIATIONS
sur les
Vices op-
portés au
Sublime.

neffe. Il s'arrête à ces derniers, de qui l'ambition a souvent causé la ruine de leur Patrie ; & , comme bon Romain , il s'emporte dans une forte invective contre la mémoire d'*Annibal*, qui fut obligé de terminer lui-même sa vie errante par le poison. L'*Apoptrophe* la plus puérile finit cette Invective. (141) *Insenfé que tu es , va-t-en courir à travers les rudes Alpes pour donner matière quelque jour aux declamations des Ecoliers.* C'est la même chose que si nous disions que *Jules César* n'a fait tout ce qu'il a fait que pour avoir l'honneur d'être le sujet d'une *Amplification de Rhétorique* ou d'une *Tragédie de Collège*. Voila pourtant ce que dans les Classes on fait ordinairement regarder aux Ecoliers comme admirable. Des différens Maîtres, sous lesquels j'ai fait mes Etudes, je n'ai trouvé que M. Gibers, qui prit soin de nous faire remarquer ce qu'il y avoit de bon & de mauvais dans les Auteurs, qu'il nous expliquoit ; & de nous avertir, non seulement de ce qui péchoit contre les Règles de la *Rhétorique*, mais encore de tout ce qu'il croioit que le bon Sens & le Goût devoient réprover.

C'est à la suite de l'invective contre *Annibal* que se trouve la *Pensée*, qui concerne *Alexandre*. Je rapporterai le morceau tout entier. Il n'est pas long ; & l'on ne tardera pas à condamner le jugement de P. Bonhours sur un endroit, dans lequel on ne verra rien autre chose, sinon que

(142) JUVENAL, élevé dans les cris de l'Ecole,
Pousse jusqu'à l'excès sa mordante hiperbole.

R E M A R Q U E S.

(141) *Insenfé que tu es*, &c.] Ibid. V. 166.

— I. demens, & servas curra per Alpes,
Ut pueris placeas, & declamatio fias.

(142) Juvenal, élevé &c.] *Art Poët.* Chant II. V. 157.

Voici donc tout ce qu'il dit d'ALEXANDRE. (143) *Un seul monde ne suffit pas à l'ambition d'Alexandre. Ce malheureux Prince se sent étouffé dans les limites étroites de la terre, comme s'il étoit enfermé parmi les rochers de Gyare, au dans la petite Isle de Seriphe. Mais quand il sera dans Babylone, un corneil lui suffira. La seule mort nous fait voir combien nos corps sont petits. Une Pensée ne va jamais seule dans le Discours; & c'est par cette raison que ce qu'elle est ne dépend pas seulement de son Tour particulier. Sa nature est encore déterminée par tout ce qui l'accompagne. Juvenal dit d'abord qu'un seul Univers ne suffit pas au jeune Conquérant de Macédoine. Cette Pensée, qui, certainement a de la Grandeur, dit tout ce qui se peut dire pour faire concevoir jusqu'où l'ambition d'Alexandre s'étendoit. Ce qui suit n'est plus qu'une Amplification vicieuse, puisqu'elle n'ajoute ni force, ni grandeur à la Pensée, & qu'elle ne la rend pas plus agréable. Mais outre que cette Amplification est inutile, l'expression en est ridicule. Malheureux ! il étouffe de chaud (Æstuat) dans l'étroite enceinte du Monde. Qui ne voit que cette expression recherchée, il étouffe de chaud, n'est employée par le Poète, que pour enchérir sur le Déclamateur de Sénèque, qui s'étoit contenté de dire : le monde est étroit pour ALEXANDRE ? Mais ce n'étoit pas assez pour Juvenal d'avoir outré l'Hiperbole dans un terme. Il lui falloit une Comparaison, qui ne fût pas moins Hiperbolique. ALEXANDRE étouffe de*

OB-
SER-
VATIONS
sur les
vices op-
posés au
Sublime.

R E M A R Q U E S.

(143) *Un seul monde &c.*] Juvenal, Ibid. V. 168.

*Unus Pelleo juveni non sufficit orbis :
Æstuat infelix angusto limite mundi ,
Ut Gyara clausus scopulis , parvæque Seripho ,
Cum tamen à figulis munitam intraveris urbem
Sarcophago contentus erit. Mors sola facietur
Quantula fuit hominum corpuscula,*

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

chaud dans l'étroite enceinte du Monde, comme s'il étoit enfermé dans la petite enceinte des rochers de Giarre, ou de l'île de Sériphe. Quelque vaste que fut l'ambition d'*Alexandre*, on ne peut pas supposer, que le Monde entier ne lui paroîssoit pas plus grand qu'un écueil, ou qu'un îlot. Si *Juvenal*, en amplifiant sa pensée, avoit dit qu'*Alexandre* se trouvoit aussi mal-à-l'aise dans l'enceinte du Monde, que dans celle de son Roïaume de Macédoine; il eût dit quelque chose d'outré, mais qui pourtant n'auroit pas été tout-à-fait déraisonnable, parce que sa comparaison auroit été tirée du fonds même de la chose; & qu'on pourroit se figurer sans peine, qu'*Alexandre*, dans les écarts de son ambition, comparoit le Monde entier à son Roïaume paternel, & ne trouvoit pas l'un plus grand que l'autre. Mais il est de la dernière Puérilité d'amener ici deux rochers, dont peut-être *Alexandre* ne connoissoit pas même les noms. Voici bien pis. Jusqu'ici les Pensées & les Termes de *Juvenal* doivent s'entendre figurément de l'ambition d'*Alexandre*. Ce qui suit, ne peut & ne doit plus, malgré l'intention de l'Auteur, s'entendre que de la personne & même du cadavre seul d'ALEXANDRE. *Quand il sera dans la Ville fortifiée par des Potiers de terre, il sera content d'un sépulchre, ou plutôt, il tiendra dans un sépulchre.* L'Expression Latine (*contentus erit*) est susceptible des deux Sens, & la suite du Discours amène nécessairement le second. Remarqués d'abord que, soit dans l'un, soit dans l'autre sens, cette Expression n'a point avec celle qui précède (*Æstus angusto limbo mundi*), le rapport d'opposition, qui devroit nécessairement établir entre elles la correspondance, que doivent avoir les différentes parties de la *Pensée totale*. Observés ensuite, que pour donner à la partie de la pensée, dont il s'agit à présent, une liaison avec celle qui précède, il faut

supposer que le Poëte n'y parloit point au *Figuré*, OBSEK-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
sublime. mais au *Propre*, & que ce n'est point *Alexandre* ambitieux, & voulant être le Souverain de tous les Peuples de la Terre, qu'il nous représentoit, mais *Alexandre* occupé du soin de se loger dignement, & ne trouvant pas que le monde entier fût un emplacement assez considérable pour se bâtir un Palais. Si telle avoit été la Folie d'*Alexandre*, il eût été raisonnable de dire : *Mais quand il sera dans Babilone, un cercueil lui suffira*, c'est-à-dire ; *un espace de quelques pieds sera suffisant pour le loger tout à son aise*. Ce qui prouve que cette dernière *Pensée* ne doit point être prise au *Figuré*, c'est cette *Maxime* qui la suit : *La seule mort nous fait voir combien nos corps sont petits*. C'est ainsi que *Juvénal*, en quit- tant, contre les loix fondamentales du Discours, la *Figure* dans laquelle il avoit commencé sa *Pensée*, pour la continuer dans une autre *Figure*, trouve le secret de rendre absolument faux ce qui pou- voit avoir un *Vrai relatif*, ou du moins une appa- rence de vrai, laquelle auroit été capable de faire illusion. S'il avoit dit, par exemple : *L'Ambition d'ALEXANDRE, pour laquelle le Monde entier avoit trop peu d'étendue, fut bien forcée de se contenter dans Babilone du petit espace d'un tombeau* ; cela seroit & noble & simple. Cela présenteroit même ce phan- tôme de vérité, qui ne suffit que trop souvent dans les Vers. Mais au fonds ce seroit toujours une *Pensée fautive*, ou du moins peu juste, dont la première partie regarderoit l'ame d'*Alexandre*, & la seconde ne concerneroit que son corps. J'en ai dit assez pour montrer que ce morceau, dont le premier Vers,

Unus Pellao Juvenci non sufficit orbis,

renferme une *Pensée grande, naturelle, & vraie*, en- ce qu'elle est fondée sur un *Fait Historique*, n'est dans sa suite qu'un tissu de *fautes & de puérilités*.

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

XVIII. Mais que faudroit-il penser de cette *Imitation* de M. DESPREAUX :

Maître du Monde entier s'y trouvoit trop serré ?

Si l'on vouloit considérer ce Vers tout seul , en le trouvant supérieur à celui-ci de JUVENAL ,

Estis infelix angusto limite mundi ;

parce qu'au milieu du premier *Hémistiche* , il est beaucoup plus fort & dit beaucoup plus ; on ne pourroit cependant pas s'empêcher de le trouver *puéril* : car enfin c'est une vraie *Puérilité* de dire de quelqu'un , qu'il est trop serré dans le Monde entier. L'*Hyperbole* est outrée ; & toute *Hyperbole* de cette espèce , qui n'est point placée dans un endroit ; où tout aille au Grand , au Sublime , est *puéril* & froide. Mais , comme je l'ai déjà fait entendre , une *Pensée* ne fait pas un *Discours* ; & l'on ne peut en juger sainement , quand on l'examine seule & détachée de la place , qu'elle doit occuper. Le Vers , dont il s'agit est tiré de la VIII. *Satire* de M. Despréaux , laquelle , ainsi qu'il a pris soin d'en avertir lui-même , est tout à fait dans le goût de PERSE , & marque un *Philosophe* chagrin , & qui ne peut plus souffrir les vices des Hommes. En un mot , le Poète y parle en *Misanthrope* , à qui sa *Misanthropie* grossit tous les objets ; qui par conséquent doit outrer tout ; *Pensées* , *Images* , *Sentimens* , *Expressions* ; & qui n'a même de justice qu'à proportion de ce qu'il est outré. Juvénal dans la X. *Satire* , soutient le rôle d'un *Moraliste* Déclamateur. Comme *Déclamateur* ; on lui passe de faire parade de son esprit dans quelques traits hardis & brillans ; pourvu qu'il ne s'écarte point du Vrai , qu'il ne doit pas perdre de vue ; parce qu'à titre de *Moraliste* , son devoir est de peindre & de censurer les Vices avec force , mais sans sortir du ton convenable à la *Morale* ; dont le but principal est d'instruire ; & qui n'a recours à des ornemens mo-

deſſes, que pour rendre l'inſtitution plus utile, en la rendant plus agréable. Si le *Moraliste* eſt outré, ce n'eſt point ſa matière qui l'y force ; ce ne peut jamais être que ſon manque de Jugement & de Goût. Et, pour le dire en paſſant, ce ne ſont pas ces deux qualités, qui caractériſent *Juvénal*. Pour achever de décider combien M. *Despréaux* eſt au deſſus de ſon modèle, que l'on jette les yeux ſur l'endroit de la *VIII. Satire*, où ſe trouve cette *Imitation*, c'eſt-à-dire, depuis le Vers 91. juſqu'au Vers 112. & l'on y verra, que tout ſ'y tient, ſ'y répond, eſt fait l'un pour l'autre ; que rien ne ſe dément : enfin, que tout eſt exact, tout eſt juſte, mais de cette eſpèce de Juſteſſe, que doit avoir ce qui par ſoi-même eſt outré. La comparaiſon, que l'on fera des Vers, auxquels jé renvoie, avec ceux de *Juvénal*, achevera la Critique de ces derniers. Elle en fera même la *Satire*.

XIX. M. ROUSSEAU n'eſt pas plus exempt du *Puéril* que de l'*Enflure*, témoin cette *Apoſtrophe* de l'*Ode à la Fortune*.

HEROS cruels & ſanguinaires,
Ceſſez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous ſit cueillir.

Ces lauriers ne ſont appellés *imaginaires*, que dans la vue de rendre la penſée plus forte & plus agréable. Mais l'Ecrivain devoit ſe ſouvenir, que le Verbe *cueillir* renferme dans ſa ſignification une idée de réalité. Peut-on *cueillir* ce qui n'eſt point, ou ce qui n'exiſte que dans l'*Imagination* ? C'eſt la même choſe. La *Penſée* eut été noble & vraie ſans cette *Epithète*, qui la rend fauſſe & *puérile*. Les traits de cette Nature, ne ſont pas rares chez cet Ecrivain d'ailleurs eſtimable. Telles ſont les Expreſſions forcées de cette *Stance* de l'*Ode à M. le Comte du Luc*.

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime;

UNE santé deslors florissante, éternelle
Vous seroit recueillir d'une Automne nouvelle
Les nombreuses moissons.
Le Ciel ne seroit plus fatigué de nos larmes,
Et je verrois enfin de mes froides alarmes
Fondre sous les glaçons.

Que dirons-nous (144) des jeunes Zéphirs, qui de leurs chaudes haleines ont fondu l'écorce des eaux; (145) des disgrâces désespérées & de nul espoir tempérées, qui sont affreuses à soutenir; d'un Chasseur, qui (146) nouveau Jupiter, à l'aide d'un plomb subtil, que le salpêtre embrase, fait subir aux oiseaux du Phasé le sort de Phaëon; & (147) de la prière enfin, que l'Auteur fait à sa Muse, en lui disant:

Et délivre ma Minerve
Des prisons de mon cerveau?

Toutes ces Expressions, sont du même genre, c'est-à-dire, peu naturelles, recherchées, obscures, & dès-là, froides & puériles. Le meilleur Ouvrage de ce Rimeur est, à tout prendre, son ODE à la VEUVE. C'est du moins celui que j'estime le plus, & je ne balancerois pas à le regarder comme parfait dans son genre, sans les six derniers Vers de la dernière Stance, dont l'Allégorie forcée n'a pas même la justesse d'une Enigme du Mercure, & ne peut recevoir aucun sens raisonnable. Ces Vers sont par leur tour extrêmement vifs. Les liaisons supprimées leur donnent de la rapidité; mais leur première impression de chaleur dégénère bientôt en un froid glaçant; & rien, au fonds, n'est plus puéril que de jolis mots, qui ne signifient rien.

R E M A R Q U E S.

(144) des jeunes Zéphirs, &c.]
ODE au Comte de SINZINDORF.

(145) des disgrâces désespérées
&c.] ODE à M. D'USSE.

(146) nouveau Jupiter, &c.]
ODE au Comte de SINZINDORF.

(147) & de la prière &c.] ODE
à l'Impératrice AMÉLIE, Stan. I.

XX

A LA PREFACE. 209

XX. Il faut qu'il en soit de ce second *Vice du Dis-* Ossèze
VATTONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime,
cours comme du premier, c'est-à-dire, qu'il soit bien
difficile de l'éviter, puisqu'il s'en trouve des Exem-
ples dans les deux seuls Poètes de l'Antiquité, qui
soient véritablement judicieux, *Horace & Virgile*. Je
n'en citerai pour le présent, que ce début (148) d'une
Ode du premier, traduite par M. de La Motte. Il s'a-
git de la chute d'un Arbre.

ARBRE, en quel jour fatal & quelle main coupable
Dans mon champ osa t'apporter;
Aux Hommes qui naîtroient embûche inévitable,
Et l'opprobre des lieux qui se virent planter ?
SANS doute, cette main & sous ses coups barbares
Fait rouler le sang paternel;
Et porté, sans trembler, à l'aspect de ses larmes,
Dans le sein de son Hôte un couteau criminel.
DES plus subtils poisons que Colchos pût connoître;
Elle t'arrosait en naissant;
Avec un soin cruel elle te faisoit croître,
Pour attenter un jour sur un Maître innocent.

Peut-être dans les Idées des Anciens, ces sortes
d'imprécations avoient-elles quelque chose de gra-
ve. Je n'en fais rien. Il suffit que dans nos Idées
elles soient extrêmement futiles, pour que je puisse

REMARQUES.

(148) d'une Ode] C'est la XIII. du II. Livre.

ILLE & nefasto te posuisti dâe,
Quicumque primum, & sacrilega manu
Produxit, arbor, in nepotum
Perniciem, opprobriumque pagi;
ILLUM & parentis crediderim suis
Fregisse cervicem, & penetralia
Sparsisse nocturno cruore
Hospitis, ille venena Colchica,
ET quidquid usquam concipitur nefas,
Trahasis, agro qui statuit meo
Te triste lignum, te caducum
In domini caput immercessit.

Tome IV,

O

OSSE- les rapporter comme un exemple, qui peut servir
 VATIONS sur les du moins à montrer qu'il y a, dans les plus excellens
 Vices op. Auteurs de l'Antiquité, des choses, qui ne doivent
 posés au pas être l'objet de notre imitation.
 Sublime.

XXI. Quoiqu'il me reste encore beaucoup à dire ;
 je m'arrête tout court, & (149) je reviens à *Longin*. « Toutes ces choses, qui deshonnorent si fort l'E-
 loquence, ne naissent dans le *Discours* que d'une
 seule cause, de l'empressement pour la nouveauté
 des *Pensées*, lequel est principalement la fureur des
 Ecrivains d'aujourd'hui. Car les maux nous vien-
 nent presque des mêmes causes que les biens.
 Ainsi ce qui fait la perfection des Ouvrages ; &
 les *Beautés de l'Elocution*, & les *Pensées Sublimes*,
 & les *Graces* qui naissent des unes & des autres,
 toutes ces choses, dis-je, de même qu'elles sont
 le principal fondement de ce qu'il y a de plus
 heureux, elles le sont aussi du contraire. Il pa-
 roît que, dans tous les tems, on s'est plaint que la
 plupart des *Vices du Discours* venoient uniquement
 de l'envie d'avoir trop d'esprit. *Longin* ne dit
 ici, qui n'eut été dit par *Quintilien* en différens en-
 droits de ses *Institutions Oratoires* ; & ceux qui se font

REMARKES.

(149) je reviens à *Longin*, &c.)
 Chap. IV. ou Sect. V.

Ἀπαυγνύει μὲν τοὶ, πρὸς ἑ-
 τας ἄσμενα, διὰ μίαν ἁ-
 φύεται τοῖς λόγοις αἰτίαν, διὰ
 τὸ πρὸς τὰς νοήσεις καινότη-
 δον, (πρὸς ἣ δὴ μέγιστα πο-
 ρευατικαῖσιν οἱ νῦν) ἀφ' ὧν
 γὰρ ἡμῖν τ' ἀγαθὰ, καὶ δὴν ἀπὸ
 αὐτῶν τῶν καὶ τὰ κακὰ γί-
 νεσθαι φίλοι. Ὅθεν ἐκίφρο-
 αῖς συνταγμαμάτων κατέρχονται

τὰ τε καὶ αὐτὴ τῆς ἐρμηνείας, καὶ
 τὰ ὅλη, καὶ ὡς τότε αἱ
 ἡδοναὶ καὶ αὐτὰ ταῦτα, κα-
 θάπερ τῆς ἰσχυρίας, ὥστε
 ἀρχαὶ καὶ ὑποθέσεις καὶ τῶν
 ὀντων καθίσταται.

Longin est là si concis, que je
 n'ai pu me dispenser de para-
 phraser ce qui n'auroit été que
 difficilement entendu, si j'avois
 voulu, comme je le pouvois ai-
 sément, être aussi serré que l'o-
 riginal.

parmi nous une loi de penser, sont encore plus en droit, que ces anciens Maîtres, de dire la même chose; aujourd'hui sur tout, que nous avons tant d'esprit, & que nous ne voulons par tout que des *Traits*. Que ces *Traits* soient vrais ou faux; qu'ils soient à leur place ou non; qu'ils ne consistent même (& c'est le plus grand nombre) qu'en un choix bisarre de mots; cela n'y fait rien. Pourvu que de tems en tems quelque chose nous frappe, (Eh qu'importe comment!) nous sommes enchantés de tout l'Ouvrage. Nous feignons du moins de l'être. Devenus plus volages & plus frivoles que nous ne l'avions jamais été, nous sommes incapables d'une certaine mesure d'attention. Soit en écoutant, soit en lisant, nous sommes distraits par mille objets, qui se croisent & se contrarient; & dans la vérité, celui qui semble nous occuper, ne nous occupe point. Pour nous forcer d'y penser, au moins à demi, par intervalle, il faut quelque chose, qui nous secoue, qui nous réveille en sursaut, qui fasse violence à nos distractions. Une douzaine de ces *Traits à la mode*, un petit nombre de ces *Vers*, qu'on appelle *forts*, peut-être, que parce qu'ils font beaucoup de fracas, suffisent pour produire cet effet, & l'Ouvrage est admirable. Nous le prononçons hardiment: car il faut bien que nous décidions sans connoître. Pourrions-nous oublier que nous sommes François?

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

JE venois joindre aux OBSERVATIONS que l'on vient de lire, un EXAMEN du RECIT de THERAMENE dans la Phèdre de M. Racine; mais comme ces Additions à la Préface de M. Despréaux occupent déjà beaucoup plus de terrain, que je n'avois d'abord eu dessein de leur en donner, je réserve cet Examen pour la fin du Volume, supposé qu'il se trouve plus mince que les autres. Il ne me reste donc plus qu'à faire ressou-

212 ADDITIONS A LA-PRE'FACE.

OBSER-
VATIONS
sur les
Vices op-
posés au
Sublime.

mir les Lecteurs du Plan, que j'ai proposé dans l'Avertissement sur les neuf premières Réflexions Critiques, & de ce que j'ai promis au sujet de l'exécution de ce Plan. Je vais tenir exactement parole, & ne donner qu'un simple essai de ce que je crois que l'on pourroit faire d'utile à l'occasion du Traité de Longin. Cet Essai sera d'autant moins considérable, que m'étant insensiblement engagé dans l'Examen de la Traduction de M. Despréaux, j'ai cru qu'il étoit utile d'en relever les inexactitudes, & de procurer aux Lecteurs François, autant qu'il seroit en moi, l'intelligence de Longin. Les Versions des autres Traducteurs m'ont beaucoup aidé; mais je sais si peu de Grec, que, malgré ce secours, je n'aurois pas risqué de m'engager dans un examen fort au dessus de mes forces, si M. l'Abbé Capperonnier, Professeur Royal en Langue Grecque, ne m'avoit pas offert de m'aider de ses conseils, & de revoir exactement tout ce que je ferois. C'est donc, à proprement parler, d'une science étrangère, que je me parle à cet égard. Il en est à peu près de même pour l'essai des Remarques d'un autre genre, que je vais donner. Les Interprètes de Longin, & beaucoup d'autres Livres très-connus, m'ont fourni presque tout ce que j'avois à dire; & je ne serai peut-être pas toujours exact à les citer. Voila de quoi je devois prévenir le Public. Mon dessein ne fut jamais d'en imposer; & je ne suis pas d'humeur à souhaiter qu'on estime mon travail, plus qu'il ne peut valoir.



TRAITÉ DU SUBLIME,

O U

DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS,

Traduit du Grec de Longin.

CHAPITRE PREMIER,

Servant de Préface à tout l'Ouvrage,

VOUS sçavez bien, (1) mon cher TERENTIUS, que lorsque nous lûmes ensemble le petit Traité

REMARQUES.

CHAP. I. (1) mon cher Te- cher Posthumus Terentius : mais-
sennius.] Le Grec porte, mon j'ay retranché Posthumus ; le
O ij

que (2) Cecilius a fait du Sublime, (3) nous trouvâmes que la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet; que les principaux points de cette matiere n'y estoient pas touchés, & qu'en un mot cet ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui est néanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un art, il y a deux choses à quoy il se faut toujours étudier. La premiere est, de bien faire entendre son sujet. La seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir. Cecilius s'est fort attaché à l'une de ces deux choses: car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles ce que c'est que le Grand & le Sublime, (4) comme si c'estoit un point fort ignoré: mais il ne dit rien des moyens qui peu-

R E M A R Q U E S.

nom de *Terentianus* n'estant déjà que trop long. Au reste, on ne sçait pas trop bien qui estoit ce *Terentianus*. Ce qu'il y a de constant, c'est que c'estoit un Latin, comme son nom le fait assez connoître, & comme Longin le témoigne lui-même dans le Chapitre X. DESPRE'AUX.

C'est la premiere des Remarques, que M. Despreaux a mises à la suite de sa Traduction. Malgré le Plan, que je me suis fait, de renvoyer ces sortes de Remarques après ce Traité, je ne laisserai pas de faire entrer ici toutes celles de M. Despreaux, de M. Dacier, de Tossius, & de M. Boivin, dans lesquelles il ne s'agit pas de Discussions Grammaticales, & qui ne seront point chargées de mots Grecs.

(2) Cecilius] C'estoit un Rhé-

teur Sicilien. Il vivoit sous Auguste, & estoit contemporain de Denys d'Halicarnesse, avec qui il fut lié même d'une amitié assez étroite. DYS.

(3) nous trouvâmes que la bassesse de son stile &c.] VOÏEZ les Remarques sur la Traduction, Chapitre I. Nombre I. Je n'y renverrai pas souvent par une Note, comme je le fais cette premiere fois; & je me contenterai d'indiquer par une * les endroits, pour lesquels il faut recourir à ces Remarques. Il se trouvera de même de temps en temps des * dans les Notes, que je mets ici sous le texte. Elles y seront aussi pour renvoyer aux mêmes Remarques sur la Traduction.

(4) comme c'estoit un point fort ignoré:] Le reproche, que Longin fait à Cecilius, de s'être

DU SUBLIME. CHAP. I. 215

vent porter l'esprit à ce Grand & à ce Sublime. Il passe cela, je ne sçai pourquoy, comme une chose absolument inutile. (5) Après tout, * cet Auteur peut-estre n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'à louer pour son travail, & pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puisque vous voulez que j'écrive aussi du Sublime, voyons, pour l'amour de vous, si nous n'avons point fait sur cette matiere quelque observation raisonnable, & dont les Orateurs puissent tirer quelque forte d'utilité.

Mais c'est à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon ouvrage, & que vous m'en direz vôtre sentiment

R E M A R Q U E S.

efforcé de montrer fort au long ce que c'est que le Sublime, comme si les Lecteurs l'avoient ignoré, ne prouveroit-il pas, contre la prétension de M. Dacier, que *Cécilius* n'étoit pas le premier qui se fût avisé d'écrire sur cette matiere. En effet, s'il avoit été le premier à bien distinguer le Genre Sublime des autres Genres d'Eloquence, le reproche, que *Longin* lui fait, seroit tout-à-fait injuste. D'un autre côté supposé que *Cécilius* n'eût pas été le premier à déterminer exactement en quoi le Genre Sublime diffère des autres, ne pourroit-on pas croire, qu'en seignant la *Rhetorique* à Rome du tems d'*Auguste*, il n'avoit composé son petit *Traité du Sublime* que pour les Romains, auxquels il falloit bien développer la nature d'une matiere, qui leur étoit presque inconnue, comme on le peut présumer par les Ouvrages de *Cicéron* sur l'*Art Oratoire*, où l'on voit par tout,

qu'il fait consister la Grande Eloquence dans l'Abondance & dans l'ORNEMENT. Copiose & ornate dicere; c'est à peu près tout ce qu'il en connoissoit. M. *Silvain* trouve que *Longin* a tort de blâmer *Cécilius*. V. p. 37. *Definit. & Divis. du Subl.* par M. *Silvain*. N. 1. Il y raisonne juste, mais sur un faux Principe. Trompé par ce que M. *Despreaux* a dit dans sa Préface, touchant l'Objet du *Traité de Longin*, il suppose par tout que ce *Rheteur* traite de ce que nous appellons spécialement Le Sublime.

(1) Après tout, ces Auteurs &c.] En disant que *Cécilius* étoit moins à blâmer, pour ce qu'il n'avoit pas fait, qu'à louer pour ce qu'il avoit voulu faire; *Longin* nous prescrit une règle, qui doit être celle de tous les Critiques, & qu'il paroît avoir empruntée de *Cicéron*, qui, dans son *Orateur*, Ch. I. dit: *Nec ego id, quod deest antiquitati, Regius petius, quam laudo quod est: pra-*

avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos amis. Car comme (6) un Sage dit fort bien, si nous avons quelque voye pour nous rendre semblables aux Dieux, c'est (7) de faire du bien, & de dire la vérité.

(8) Au reste, comme c'est à vous que j'écris, c'est-à-dire, à un homme * instruit de toutes les belles connoissances, je ne m'arrêterai point sur beaucoup de choses qu'il m'eût falu établir avant que d'entrer en matière, pour montrer que * le Sublime est en effet ce qui forme l'excellence & la souveraine perfection du Discours : que c'est par luy que les grands Poëtes & les Ecrivains les plus fameux ont remporté le prix, * & rempli toute la postérité du bruit de leur gloire.

Car il ne persuade pas proprement, mais il ravit, il transporte, & produit en nous une certaine admiration mêlée (9) d'étonnement & de surprise, qui est tout autre chose que de plaire seu-

R E M A R Q U E S.

seritum cum ea majora judicem, quæ sunt, quam illa quæ defuncti.

(6) un Sage] Pythagore. DESZ. Note Marginale.

Elén dans le II. Liv. de son Hist. Div. Chap. LIX. attribué à Pythagore le mot, que Longin cite ici.

(7) CHANG. de faire du bien,] Dans l'Edition de 1683. ces mots furent substitués à ceux-ci : de faire plaisir, qui étoient dans les Editions précédentes. M. Despreaux fit plusieurs changemens à sa Traduction dans cette même Edition de 1683. comme on le verra dans la suite. BRoss.

Dans l'Edition de Genève, M. Brasseur, au lieu de faire plaisir, avoit mis par mégarde, faire du bien, C'est ce que M. Du Mou-

seil a pris soin de corriger ; & sa correction a passé dans les autres Editions.

(8) Au reste, &c.] Ci-devant, pp. 87. 88. & 89. j'ai traduit, pour l'usage que j'en voulois faire, la fin de ce Chapitre, qui n'est ici rien moins qu'exactement rendu.

(9) d'étonnement & de surprise,] Si M. Despreaux, qui n'avoit besoin que de l'un de ces termes, pour rendre à sa manière la pensée de Longin, vouloit absolument les employer tous deux, il semble que la justesse demandoit que le second fût mis le premier. La surprise précède l'étonnement, qui n'en est que la continuation & l'augmentation jusqu'à certain point.

lement, ou de persuader. Nous pouvons dire (10) à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. (11) Il n'en est pas ainsi du Sublime ; * il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enlève l'ame de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un Ouvrage, pour vous faire remarquer la

R E M A R Q U E S.

(10) à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire &c.] Le Texte dit simplement : *ce qui persuade est le plus souvent en nous puissance*. Cela n'est vrai qu'autant que l'on suppose, que les Anciens ne distinguoient point la Persuasion de la Conviction. Les Raisonnemens convainquans peuvent souvent manquer leur effet, parce que, bien que nous en sentions toute la vérité, nous avons des intérêts de Passions, qui nous sont chères, & qui nous empêchent de nous rendre à la force de ces Raisonnemens. Mais en ce cas, il n'est vrai que nous soyons les maîtres de nous rendre ou de ne nous rendre pas, que dans la supposition que les Passions nous laissent libres ; & dans le sens où l'on dit qu'on agit avec liberté, quand on fait ce que l'on veut. Pour la Persuasion, c'est l'effet qu'un Discours produit dans le Cœur, dans la Volonté, dans le Siège même des Passions ; & cet effet n'est jamais volontaire. Un Discours véritablement persuasif doit renverser l'obstacle, que les Passions opposent à ses efforts, & s'emparer de notre consentement malgré nous-même. Toute la différence, que je vois à cet égard entre le Sublime & le Persuasif, c'est que le premier

nous arrache impétueusement, & tout d'un coup à nos Affections les plus vives, pour nous faire vouloir le contraire de ce que nous voulions : au lieu que le second s'insinue doucement, & ne vient à bout de détruire les Affections, qui lui sont contraires, qu'en les minant, si je puis m'exprimer ainsi, les unes après les autres, & sans laisser appercevoir son but ; qu'en excitant en nous tantôt un mouvement, tantôt un autre ; qu'en nous montrant par tout notre propre intérêt, & le développant, pour ainsi dire, pièce à pièce. Le Sublime domte les volontés. Le Persuasif les gagne.

(11) Il n'en est pas ainsi du Sublime, &c.] L'effet, que Longin attribue au Sublime est le même en général, que Cicéron & Quintilien attribuent à la GRANDE ELOQUENCE. *Ex omnibus Oratoris laudibus*, dit le premier, dans le BRUTUS Chapitre LXXX. *ista maxima inflammare animos audientium, & quocumque res postulet, flectere*. QUINTILIEN, Liv. VI. Ch. II. p. 361. attend des Passions, dont il parle, les mêmes effets, que Longin attend du Sublime ; & dit : *Quis vero Judicem rapere, & in quem vellet habitum animi posset perducere, quo dicto* (peut être di-

fineſſe de l'*Invention* : la beauté de l'*Oeconomie*, &c. de la *Diſpoſition* ; c'eſt avec peine que cette juſteſſe ſe fait remarquer par toute la ſuite meſme du Diſcours. Mais * quand le Sublime (12) vient à éclater où il faut , il renverſe tout comme un foudre , &c. préſente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramalſées enſemble. (13) Mais ce que je diſ ici, &c. tout ce que je pourrois dire de ſemblable , ſeroit inutile pour vous , qui ſçavez ces choſes par expérience , &c. qui m'en feriez au beſoin à moi-même des leçons.

R E M A R Q U E S.

cento) ſtendum & irſtendum eſſe
varius ſuit (*Oratorem invenire*).
Atque hoc eſt quod dominatur in ju-
dicis ; hac eloquentiam regunt . . .
Ubi . . . animis judicium viſ affe-
renda eſt . . . ibi proprium Ora-
toris opus eſt . . . Probationes
efficiunt ſane ut cauſſam noſtram me-
liorem eſſe iudices putent : Affec-
tus præſtant ut etiam velint. Sed
id , quia volunt , credunt quoque.
Nam cum irarſci , ſavere , odiſſe ,
miſereri caperint , agi jam rem
ſuam exiſtimant ; & ſicut amantes
de forma iudicare non poſſunt , quia
ſenſum oculorum præmit amor , ita
omnem inquirenda veritatis ratio-
nem iudex amiſſis occupatus affecti-
buz ; aliu fertur , & velus rapido
ſummi obſequitur. Si l'on joint à
ces paroles deux autres Paſſages
de Quintilian rapportés dans les
Remarques 34. &c. 36. ſur les Ad-
dit. à la Préſ. on verra que les
idées de Longin par rapport au
Sublime , ſont ſi ſemblables à
celles du Rhéteur Latin ſur la
Grande Eloquence , qu'on ſera
tené de croire que Longin n'a
fait ſouvent qu'en tranſporter

les idées dans ſa Langue.

(12) CHANG. vient à éclater]
EDITION de 1683. Dans les pré-
cédentes Editions on liſoit ; vient
à paroître. BROSS.

Ce mot rendoit mieux l'Ex-
preſſion Grecque que celui d'é-
clater.

(13) Mais ce que je diſ ici ,
&c.] Le Texte pouvoit être ren-
du, même avec un peu de para-
phraſe , en moins de mots. Tou-
tes ces choſes , mon cher Terentia-
nus , & celles qui leur reſſemblent ,
vous ſont connues par expérience ; &
vous pourriez en donner des leçons.
Par une partie des Remarques ,
que l'on vient de voir , je crois
avoir montré que M. Despréaux
auroit pu facilement perfection-
ner ſa Traduction , ſ'il eût voulu
ſ'attacher un peu plus à la Let-
tre , & ne pas ſe piquer de mar-
cher ſur les traces du hardi d'A-
blancours , qui , ne ſ'occupant
que du ſoin de bien écrire , ne
ſ'eſt jamais mis en peine de tra-
duire , ni peut-être d'entendre
les Auteurs , dont il parodioit
les Ouvrages.

CHAPITRE II.

S'il y a un art particulier du Sublime ; & des trois vices qui luy sont opposez.

IL faut voir d'abord (1) s'il y a un Art particulier (2) du Sublime. Car il se trouve des gens qui s'imaginent que c'est une erreur de le vouloir réduire en Art, & d'en donner des preceptes. (3) Le Sublime, disent-ils, naît avec nous, & ne s'apprend point. Le seul art pour y parvenir, c'est

REMARKES.

CHAP. II. (1) *s'il y a un Art particulier du Sublime.*] Voies *Addis. à la Préf.* titre, *s'il y a un Art du Sublime, & Dissert. sur l'Objet du Traité de* LONGIN, N. VI. p. 109.

(2) *du Sublime.*] Le Grec dit *du Sublime* ou *du Profond*. Tous les *Interprètes* ont pris ces deux termes pour synonymes. J'ai peine à croire, que *Longin* ait voulu les employer comme tels. Ce n'est que dans ce seul endroit qu'ils sont mis avec la *Particule disjonctive*, par tout ailleurs, la *Conjonction* les unit dans une même Phrase. Je pense donc, que par *le Sublime & le Profond* notre *Rhétor* a voulu présenter deux idées différentes. Et dans le fait, ces deux différentes idées conviennent également à son sujet. La *Profondeur* n'est pas moins nécessaire que le *Sublime* à la *Grande Eloquence*. Voies *Dissert. sur l'Objet du Traité de* LONGIN, N. XI. & *Rem.* 63. p. 121.

(3) *Le Sublime, disent-ils,*

&c.] C'est à l'exemple de *Quintilien* (Liv. I. Ch. XI. p. 110.) que *Longin* entreprend ici de réfuter l'erreur de quelques *Beaux-Esprits* ignorans & de certains *Maîtres*, qui croioient que la *Nature* seule faisoit tout dans l'*Eloquence*, & que les *Préceptes* lui nuisoient plutôt qu'ils ne lui servoient. Ce qu'on opposoit à l'*Eloquence* en général, *Longin* suppose qu'on le peut opposer à l'espèce particulière d'*Eloquence*, dont il entreprend de traiter. Cette Objection est très-spécieuse, en ce qu'elle renferme quelque chose de vrai. Qui s'imposeroit la loi de suivre toujours & par tout exactement toutes les Règles prescrites par la *Rhétorique*, ne seroit rien moins qu'*Eloquent* dans tous ses discours. Cet Art n'établit point de Règles, qu'il faille toujours observer, *quasi quasdam leges immutabili necessitate constitutas*, dit *QUINTILIEN*, Liv. I. Ch. XIV. p. 114. Tout dépend de la na-

d'y estre né. Et même, à ce qu'ils prétendent, il y a des ouvrages que la Nature doit produire toute seule. La contrainte des preceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine secheresse qui les rend maigres & décharnés. Mais je soutiens, qu'à bien prendre les choses, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoique la Nature ne se montre jamais plus libre que dans les discours sublimes & pathétiques; il est pourtant aisé de reconnoître (4) qu'elle ne se laisse pas conduire au hazard, & qu'elle n'est pas absolument ennemie de l'art & des regles. J'avoué que dans toutes nos productions il la faut toujours supposer comme la baze, le principe, & le premier fondement. Mais aussi il est certain que nostre esprit a besoin d'une méthode pour luy enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu; & que cette méthode peut beaucoup contribuer à nous acquérir la parfaite habitude du Sublime.

* Car comme les vaisseaux sont en danger de pe-

R E M A R Q U E S.

ture des Sujets; & le bon sens doit apprendre quand il faut suivre les Règles de l'Art, ou quand il faut s'en écarter. *Mutantur plerique causis, temporibus, occasione, necessitate. Atque ideo res in Oratore precipua consilium est, quia varie & ad rerum momenta convertitur.* J'ai peur que ce Consilium, que Quintilien demande aux Orateurs, ne paroisse une Chimère aux Ecrivains de ce tems. L'utilité veut quelquefois que l'on abandonne des Loix établies par elle seule. *Neque enim. (p. 116.) rogationibus, plebisve scitis salva sunt ista precepta, sed hoc quidquid est utilitas enervavit.* Est-il nécessaire d'a-

vertir qu'il faut distinguer les Preceptes, qui ne dépendent que de l'Art, & qui ne prescrivent, pour ainsi dire, qu'une sorte de Mécanisme d'ordre, d'avec les Preceptes fondamentaux, qui ne sont autre chose que les Loix imposées par la Nature même à chaque Sujet, dont l'Orateur doit parler; Loix invariables, que l'on ne parvient à bien connoître que par des réflexions, profondes & multipliées, & de l'exacte observation desquelles naît la véritable Eloquence.

(4) CHANG. qu'elle ne se laisse pas conduire au hazard, &] Ces mots furent ajoutés dans l'Edition de 1683. BRON.

DU SUBLIME. CHAP. II. 221

ûr , lorsqu'on les abandonne à leur seule légèreté , & qu'on ne sçait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir : il en est ainsi du Sublime , si on l'abandonne à la seule impétuosité d'une nature ignorante & teméraire (5) Notre esprit assez souvent n'a pas moins besoin de bride que d'éperon. Demosthene dit en quelque endroit , que le plus grand bien qui puisse nous arriver dans la vie , c'est , *d'être heureux :*

REMARKES.

(5) Notre esprit assez souvent n'a pas moins besoin de bride que d'éperon.] C'est du Sublime , que Longin dit ce que M. Despréaux lui fait dire de notre esprit. Depuis les mots qui sont à la tête de la Rem. 3. jusqu'ici , rien presque n'est traduit. Voici , si non élégamment , du moins fidèlement , ce que Longin dit. Le Sublime , disent-ils , naît avec nous ; on ne peut pas l'enseigner ; & ce qui peut seul y conduire , c'est d'en être né capable. Les vains préceptes de l'Art altèrent , à ce qu'ils croient , les ouvrages de la Nature ; ils les dessèchent , & leur ôtent toute leur force. Et moi , je soutiens que l'on se convaincra du contraire , en faisant attention que , si la Nature jouit pour l'ordinaire de toute sa liberté dans les Discours du Genre Sublime & du Genre Pastébique , elle n'est cependant pas quelque chose , qui n'agisse qu'au hasard ; & qui ne connoisse aucune méthode : Qu'en tout elle est comme le premier principe de production & le modèle original , mais que la méthode peut lui prescrire quant & jusqu'à quel point elle peut se servir de chaque chose ; & de plus , par l'usage & l'exercice , la mettre en état de s'en servir avec sûreté : Qu'enfin le Sublime court

les plus grands risques , si n'aient de lui-même aucune constance , & si n'étant point affermi , pour ainsi dire , par le poids des préceptes , on l'abandonne à lui-même , à la seule impétuosité d'une audace ignorante ; car ce Sublime n'a pas moins souvent besoin de frein que d'éperon. Ce morceau , dont le stile est extrêmement concis dans l'Original , est , en outre , chargé de Metaphores très-hardies & très-dures. Ce qui , joint à la longueur de la Phrase , le rend très-difficile à traduire. Je me suis efforcé d'en exprimer tout le sens ; & si , comme M. Despréaux , je me suis vu contraint de paraphraser , je puis me flater du moins d'avoir été plus court. Au reste la manière , dont j'ai traduit , fait disparaître la Comparaison du Sublime & des Vaisseaux. M. Boivin a fait voir qu'il n'y avoit ici que des Metaphores & qu'il étoit inutile de rien suppléer pour avoir une Comparaison.

Tout ce que Longin dit dans ce Chapitre pour montrer que le Sublime a besoin d'être conduit par l'Art , me semble prouver de plus en plus , que c'est du Genre sublime d'Eloquence , qu'il veut parler ,

mais qu'il y en a encore un autre qui n'est pas moindre, & sans lequel ce premier ne sçauroit subsister, qui est de sçavoir se conduire avec prudence. * Nous en pouvons dire autant à l'égard du Discours.

(6) [*La Nature y tient la place du bonheur, & l'Art celle de la prudence. Et, ce qu'il faut ici principalement remarquer, c'est de l'Art seul qu'on peut apprendre qu'il y a dans l'Eloquence des choses, dont on n'est redevable qu'à la Nature. Si, comme*

R E M A R Q U E S.

(6) *La Nature y tiens la place* &c. Les 10. lignes imprimées en Italique & renfermées entre deux Crochets, ne sont pas de M. Despréaux. Il avoit mis au lieu de cela : *La Nature est ce qu'il y a de plus nécessaire pour arriver au Grand : Cependant si l'Art ne prend soin de la conduire ; c'est une aveugle qui ne sçait où elle va.* Dans ses Remarques, il dit au sujet de ces paroles : " J'ay suppléé la reddition de la comparaison, qui manque en cet endroit dans l'Original, " Il y manque bien plus que cela, puisque la Lacune est de deux Feuillets dans le Manuscrit de la Bibliothèque du Roi. Ce que je donne à la place des paroles de M. Despréaux, est un petit Fragment recouvert par Tollins, & tiré d'un des Manuscrits de Longin, qui sont au Vatican. Le même Tollins, dans ses Notes Françaises sur la Traduction de M. Despréaux, dit : " Je traduiray icy ce qu'il y a de plus dans l'Original de mon Manuscrit. " *Que la Nature tiens pour arriver au Grand la place du bonheur : & l'Art celle de la prudence : Mais ce qu'on doit considérer icy sur toutes choses, c'est,* que cette connoissance même, qu'il y a dans l'Eloquence quelque chose qu'on doit à la bonté de la Nature, ne nous vient que de l'Art même, qui nous l'indique. C'est pourquoy je ne doute pas, que quand celui qui nous blâme de ce que nous adchons d'assujettir le Sublime aux études & à l'Art, voudra faire ses réflexions sur ce que nous venons de débiter, il ne change bien-tôt d'avis, & qu'il ne condamne plus nos soins dans cette matière, comme s'ils étoient superflus & sans aucun profit. Voilà la manière de traduire de Tollins. Sa Version Latine est d'un bout à l'autre aussi chargée de mots, que ce François. A force d'étendre par tout son Original, il fait si bien qu'on ne le retrouve nulle part.

Il donna son Edition de Longin en 1694. La même année on fit une double Edition des Oeuvres de M. Despréaux. On en fit encore une pareille en 1701. & dès 1710. il prépara celle qui ne parut qu'en 1713. après sa mort. Il y a lieu de s'étonner qu'il n'ait voulu faire aucun usage du Fragment imprimé par Tollins. Il devoit d'autant plutôt se hâter de l'insérer dans sa Traduction.

je l'ai dit, ceux qui blâment le soin, que l'on prend de donner des préceptes utiles, faisaient une attention sérieuse à ces choses en elles-mêmes, ils ne penseroient plus, ce me semble, que des regles sur le sujet, dont il s'agit, fussent inutiles & superflues.]

(7) * * * * *

REMARKES.

que ce qu'il avoit cru mettre du sien pour achever le sens en cet endroit, n'étoit qu'une répétition de ce qu'il avoit fait dire à Longin dans la Comparaison du Sublime & des Vaisseaux.

(7) * * * * *] Il y a ici une Lacune considérable. L'Auteur après avoir montré qu'on peut donner des regles du Sublime, commençoit à traiter des vices qui lui sont opposés, & entr'autres du *Stile enflé*, qui n'est autre chose que le Sublime trop poussé. Il en faisoit voir l'extravagance par le passage d'un je ne sçai quel Poëte dont il reste encore ici quatre (cinq) vers : mais comme ces vers étoient déjà fort galimathias d'eux-mêmes, au rapport de Longin, ils le sont devenus bien davantage par la perte de ceux qui les précédoient. J'ay donc crû que le plus court étoit de les passer, n'y ayant dans ces quatre (cinq) vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la suite. En voilà pourtant le sens confusément. C'est quelque Capaneë qui parle dans une Tragedie. Et qu'ils arrosent la flamme qui sort à long flux de la fournaise. * Car si je trouve le Maître de la maison seule, alors d'un seul torrent de flammes entorailé, j'embraserais la maison, & la réduiray toute en cendre. Mais

cette noble Musique ne s'est pas encore fait oïr. J'ay suivi icy l'interprétation de Langbaine. Comme cette Tragedie est perdue, on peut donner à ce passagetel sens qu'on voudra : mais je doute qu'on attrappe le vrai sens. Voyez les Notes de Monsieur Dacier. DESP.

Dans la lacune suivante, Longin rapportoit un passage d'un Poëte Tragique, dont il ne reste que cinq vers. Monsieur Despréaux les a rejettés dans ses Remarques, & il les a expliqués comme tous les autres Interprètes : mais je crois que le dernier vers auroit dû être traduit ainsi, Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agreable Musique ? Ce n'est pas quelque Capaneë, mais Borte qui parle, & qui s'applaudit des grands vers qu'il a recitez. DACIER.

Il n'est pas besoin qu'on prononce le dernier de ces vers par forme d'interrogation. Je m'imagina que ma Traduction Latine est assez claire, & qu'elle suffit pour soutenir ce que j'avance. TOLLIVS.

Voïez, au commencement des OBSERVATIONS sur les Vices opposés au SUBLIME, la Traduction en Vers François des Vers supprimés par M. Despréaux, & dans la Remarque 75. la Traduction de Tolliv.

(8) Telles sont ces pensées: (9) *Les Torrens entortillez de flamme.* (10) *Vomir contre le Ciel.* (11) *Faire de Borée son joueur de flûtes,* & toutes les autres façons de parler dont cette piece est pleine. (12) Car elles ne sont pas grandes & tragiques, mais enflées & extravagantes. * Tou-

R E M A R Q U E S.

(8) *Telles sont ces pensées :* &c.] L'Auteur avoit parlé du *Soleil enflé*, & citoit à propos de cela les sorties d'un *Poëte Tragique*, dont voici quelques restes. Voici les *Remarques*. DESPUTÉ. *Note Marginale.*

C'est à la *Remarque* ci-dessus qu'il renvoie.

(9) *Les Torrens entortillez de flamme.*] EDITION de 1683. *Les Torrens de flamme entortillés.*

(10) *Vomir contre le Ciel.*] Cette idée, selon M. Le Fevre, est vilaine, faisant horreur, dégoûtante : *Turpe est, scurrum, fœdum.* J'ai peur que cet Homme

de goût ne soit ici faussement délicat. Je n'ai rien à dire à *Longin*. Je suppose la Critique fondée sur l'usage d'une Langue, qu'il devoit connoître mieux que nous. Le Verbe Latin *Vomere*, & le François *Vomir*, n'ont rien de bas au *Figuré*. C'est ce que l'on peut assurer sur ce que les *Poëtes* des deux Langues s'en servent très-souvent, même dans la *grande Poësie*. Mais pour nous en tenir à l'idée même censurée par *Longin*, que trouve-t-on d'*enflé* (car il s'agit ici d'*Enflure*) dans ce Vers, que j'ai lu quelque part ?

Vomir contre le Ciel mille horribles blasphèmes.

(11) *Faire de Borée son joueur de flûtes.*] Quelque ridicule que soit cette Imagination, le *Poëte Tragique* cité par *Longin*, n'est pas le seul Ecrivain, auquel elle soit venue. On trouve quelque chose de semblable dans la Vie de *Lucullus* par *Plutarque*. Pendant que *Mithridate*, Roi de Pont, assiégeoit la Ville de Cizique, & lorsque toutes ses batteries étoient prêtes pour donner l'assaut ; La Déesse PROSERPINE, dit l'Historien dans la Traduction d'AMYOT, s'apparut la nuit en dormant à *Aristagorax* secrétaire d'état de la chose publique des *Cyrcéniens*, qui lui dit, je suis ici venue pour amener le FLUSTEUR DE LYBIE contre la Trompette Pontique. Le fait est que le lende-

main un furieux vent de midi renversa toutes les Machines de *Mithridate*. *LONGIN* pouvoit citer cet exemple aussi-bien que celui de son *Poëte Tragique*. Mais comme il étoit arrière-petit-fils de *Plutarque*, on ne doit pas lui faire un crime de n'avoir pas choisi les Ecrits de son Bisayeul, pour être directement l'objet de sa critique. Au reste *Plutarque* racontant, comme Historien, un fait rapporté par d'autres avant lui, je crois qu'on auroit tort de le censurer, pour s'être servi d'une expression ridicule, qu'une tradition populaire, autorisée par la superstition, avoit consacrée.

(12) Car elles ne sont pas . . . dans les Discours ordinaires.] J'ai

DU SUBLIME. CHAP. II. 225

tes ces Phrases ainsi embarrassées de vaines Imaginations troublent & gâtent plus un discours qu'elles ne servent à l'élever. De sorte qu'à les regarder de près & au grand jour, ce qui paroît soit d'abord si terrible, devient tout à coup (13) sot & ridicule. Que si c'est un défaut insupportable dans la Tragedie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos; à plus forte raison doit-il être condamné dans le Discours ordinaire. De-là vient qu'on s'est railé de Gorgias pour avoir appelé Xerxes, *le Jupiter des Perses*, & (14) les Vautours *des sepulchres animez*. On n'a pas esté plus indulgent pour Callisthene, qui en certains endroits de ses écrits * ne s'éleve pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vuë. De tous ceux-là pourtant * je n'en vois point de si enflé que Clitarque. * Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce. Il ressemble à un homme, qui, pour me servir des termes de Sophocle, (15) *enfle ses jouës avec excès pour souffler dans une petite flûte*. Il faut

REMARQUES.

traduit tout cet endroit dans les *Observ. sur les Vices opposés au Sublime*, N. 1. & j'y fais voir Rem. 78. en quoi M. Despréaux me paroît avoir mal pris le sens de son Auteur.

(13) *sot & ridicule*.] Il n'y a rien dans le Grec, qui réponde au premier de ces mots, lequel seroit ici parfaitement inutile, s'il n'y servoit à gâter la Phrase & la Pensée. Il n'y a point d'opposition entre terrible & sot. Mais dans le cas, dont il s'agit, l'opposition est réelle entre terrible & ridicule, ou plutôt méprisable; car c'est ce que signifie le terme, dont Longin se sert; & c'est ainsi qu'il le falloit traduire pour la

justesse de la Pensée.

(14) *les Vautours des sepulchres animez*.] HERMOGENE va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée, digne des sepulchres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poëtes de nostre siècle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers. DESP.

Je ne m'amuserai point à faire voir l'extravagance de la réflexion d'Hermogène; & je me contenterai, dans la Remarque suivante, d'examiner les deux Métaphores de Gorgias.

(15) CHANG. DE L'EDIT. *enflé ses jouës avec excès pour souffler dans une petite flûte*.] M. Despréaux

faire le même jugement d'Amphicrate, d'Hegefias & de Matris. Ceux-cy quelquefois s'imaginant qu'ils sont épris d'un enthousiasme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils pensent, ne sont que niaiser & que badiner comme des enfans.

R E M A R Q U E S.

avoit mis : * *sur une grande bouche pour souffler dans une petite flûte*. Ces Paroles ne sont susceptibles d'aucun sens. Elles peuvent seulement faire soupçonner, que M. Despréaux avoit entreveu la pensée de son Auteur. Voyez Rem. sur la Trad. Ch. II. N. VIII. J'y rends raison du *Changement*, que je fais en cet endroit, & l'y développe la pensée de Longin, qui me paroît avoir été mal entendue jusqu'ici.

Venons aux deux traits de Gorgias.

1°. Il avoit appelé XERXÈS, le Jupiter des Perses. Cette Expression est métaphorique, & toute Métaphore est une Comparaison abrégée. On nommoit le Roi de Perse, le Grand Roi, le Roi des Rois. Il avoit des Souverains & même des Rois pour Vassaux, pour Tributaires, pour Sujets. Les Satrapes étoient de véritables Souverains dans l'étendue de leurs Provinces. De même que Jupiter est le Souverain des Dieux & des Hommes, de même dans l'enceinte de la Perse, Xerxès étoit le Souverain des Rois & des Hommes. La Comparaison est juste, & la Métaphore l'est nécessairement aussi. L'Expression de Gorgias n'est que hardie, & n'a rien d'essé ni de gigantesque. Ceux

qui la railloient, la trouvoient apparemment déplacée. C'est pourquoi Longin devoit entrer dans quelque détail, & faire voir comment une Métaphore juste en elle-même pouvoit être accusée d'Enflure. M. Le Febvre justifie Gorgias, en prouvant par quelques Vers d'un Chœur des Perses d'Eschyle, & par la Remarque du Scholiaste sur ces Vers, que les Perses avoient coutume de donner à leurs Rois le titre de Dieux. LANGOBAINE dit, que Gorgias a pu faire allusion à ce qu'Hérodote raconte d'un Habitant des bords de l'Helléspont, qui haranguant Xerxès, commença son Discours de cette manière : O JUPITER, pourquoi sous l'habit d'un Perses, & sous le nom de XERXÈS &c. M. Le Febvre rapporte par occasion une folie singulière d'un Italien, Homme d'esprit, qui revenant de l'Ambassade de la Porte, & passant par Rome, se fit présenter au Pape, auquel il dit, entre autres choses, qu'on le pouvoit appeller : IL GRAN TURCA de i Crisiani. La Pensée de Gorgias n'a pas manqué d'Imitateurs. OPPHEN appelle Antonin, le Fils du Jupiter Ansonien. Avant lui STACE avoit dit d'Esarinus (Liv. III. des Silves, Pièce IV. Vers 17.)

— placida quem fronte ministrum
Jupiter Ansonius pariter Romanaque Juno
Aspiciunt & uterque gerunt.

DU SUBLIME. CHAP. II. 27

Et certainement en matière d'Eloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure*. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons sur tout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sçai comment, que la plupart tom-

REMARQUES.

Les Empereurs Romains, ainsi que les Rois de Perse, commandoient à des Souverains; & la *Métaphore* d'Oppien & de Stace n'est pas moins juste que celle de Gorgias. Mais je ne sais si l'on voudroit approuver celle du P. Le Moyne, qui, dans le VI. *Entretien* Pédagogue de son I. Liv. donne au séjour de nos Rois à Paris, au Louvre, le nom de Ciel du Roïaume. Cette *Métaphore* est plus audacieuse que celle de l'Orateur Grec; & ne manque pas cependant d'une sorte de justesse, comme on peut s'en convaincre si l'on veut lire l'endroit même, que j'indique, & faire attention à la manière, dont le Poëte y développe sa pensée.

2°. Gorgias appelloit LES VANTOURS des *Sépulchres animés*. Je suis de l'avis de M. Desjardins contre Lambaine, M. Le Febvre

& Tollius, qui souscrivent à la censure approuvée par Longin. La suite fera voir, qu'en effet, la *Pensée* de Gorgias n'est pas si condamnable. TOLLIUS étend la même censure sur une foule de Passages de différens Auteurs Grecs & Latins, où l'expression de cet Orateur se trouve dans les mêmes termes ou dans des termes équivalens. Il en cite d'Eschyle, de Licophon, d'Oppien, de Nonnus, de S. Ignace d'Antioche, de S. Grégoire de Nazianze. Celui de ce dernier est très-singulier. Il y parle des Bêtes féroces, auxquelles on donnoit des Hommes à dévorer dans les Amphithéâtres, & les appelle des *Sépulchres courans*. Pour les Passages des Auteurs Latins, nous allons en juger. Dans les *Fragment* du II. Liv. des *Annales* d'ENNIVS on lit :

*Volturnus in sylvis miserum mandabat Hectorom,
Hec, quam crudeles condebant membra sepulchro!*

Ces Vers ne sont pas admirables : mais, en les regardant comme partie d'une Narration, où le Poëte parle lui-même ; le second ne contient qu'une *Pensée* très-simple, très-naturelle, & qui se présente d'elle-même. Sénèque le Rhétor, dans la *Préface* du V. Liv. des *Controverses*, dit, en parlant d'un *Déclamateur* de son tems : MUSA RHETOR... malum habuit ingenii, nihil cordis. Omnia usque ad altissimum tu-

morem perducta, ut non extra limitatem, sed extra naturam essent. Quis enim ferret... illud quod de subitis moribus memini cum dicentem. " Quidquid animi voluit, " quidquid phisicum natat; quid, " quid ferarum discursit, nostris " sepelitur ventribus. Quare nunc " cur subito moriamur : moribus " vivamus ;... Non sum ex indicibus severissimis, qui omnia ad exactam regulam redigant. Multa domanda ingentis puto ; sed donan-

Tome IV.

* P ij

bent dans ce vice, fondez sur cette maxime commune :

** Dans un noble projet on tombe noblement.*

Cependant il est certain que l'Enfûre n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans les corps

R E M A R Q U E S.

da viiia, non portenta sunt. La Maxime de Sénèque est sage & judicieuse. Mais, pour revenir à notre objet, dans la Phrase du Rhéteur MUSA, ce n'est pas nostris sepeliatur ventribus, qu'il faut reprendre. La Métaphore est assés naturelle en elle-même. Mais rien n'est plus enflé, plus froid, & plus puéril en même-

tems, que le reste de la Phrase de ce Rhéteur; & Longin n'auroit pas manqué d'y trouver tous les Vices opposés au Sublime.

PHE'DRE, cet Amateur & ce Modèle admirable de la noble simplicité, dit (Liv. IV. Fab. V.) que les Belettes firent prisonniers de guerre les Chefs des Rats,

*Quos immolatos victor avidis dentibus
Capacis alui misit tartareo specu.*

Le ridicule de ce dernier Vers se fait d'autant mieux sentir, que l'Auteur pèche, & contre son propre caractère, & contre la nature de sa sorte d'Ouvrage.

Voici deux traits de l'Oraison contre Pison, qui plaisent à Tullius. Après une espèce d'énumération de plusieurs Loix, & de différens usages abolis pendant le Consulat de ce Pison, CICÉRON s'écrie: *Hæc sunt, ô Carnifex, in gremio sepulta Consulatus tui.* Le sans & le puéril de ce premier trait est si sensible, qu'il est inutile de le détailler. CICÉRON apostrophe encore ainsi son adversaire: *Bustum Reipublicæ, qui te Consulatum Roma dicis iussit.* C'est un bon mot, qui lui plaisoit, &

qu'il avoit déjà dit plus haut: *Bustum legum omnium & religionum.* Pour donner une espèce de sens à ces deux Passages, c'est par Bucher, & non par Tombeau, qu'il faut traduire *Bustum*. CICÉRON emploie ce Terme métaphoriquement, en partant de sa signification propre, par laquelle, selon les Usages funéraires des Romains, il vouloit dire le Bucher dans l'état auquel il se trouvoit, lorsque le corps, dont on l'avoit chargé, venoit d'être consumé. Dans le VI. Liv. des Métamorph. V. 661. OVIDE raconte ainsi ce que Térée fit au moment, qu'en lui présentant la tête sanglante de son Fils, sa Belle-sœur Philomèle lui fit connoître, qu'il venoit d'en manger les membres.

*Tibracius ingenti mensas clamore repellit,
Viperasque ciet Stygia de valle sorores:
Et modo, si possit, resecrato pectore diras
Egerero inde dapes, semelque viscera gessit:
Flet modo, sequæ vocat BUSTUM MISERABLE NATI.
Nunc sequitur undæ genitas Pandione ferro.*

* Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse ; mais au-dedans elle est creusée & vuide , & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car, comme on dit fort bien : *Il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique.*

Au reste le défaut du stile enflé, c'est de vou-

R E M A R Q U E S.

Ce n'est point par l'*Enflure* ; c'est par le *Froid* & le *Puéril*, que ce Récit pèche ; & *Tollius* a raison de dire que la situation de *Térée* & le caractère féroce de sa Nation, y sont exprimés *puide & puériliser*. Mais il n'est question que du cinquième Vers. *Ovide*, toujours trop complaisant pour son esprit, & s'embarassant peu des Règles de la convenance, place dans ce Vers, aussi mal-à-propos qu'en mille autres endroits, une *Pensée ingénieuse*, au lieu d'une *Peinture de Sentiment*. *TE'RE'E*, nous dit-il, *se nomme lui-même le MALHEUREUX BUCHER (ou TOMBEAU) de son Fils*. Eh quoi ! Le moment, qui met ce Père infortuné dans la plus affreuse de toutes les situations ; est-il pour lui le moment d'avoir de l'esprit ? La *Pensée*, que le *Poëte* lui prête, ne peut être l'effet que de la réflexion, même un peu tranquille ; & cependant *Térée* est en proie à des mouvemens impétueux, où la fureur & la tendresse, la rage & la douleur se succédant rapidement, & s'entremêlant sans cesse les unes aux autres, ne lui laissent pas même la liberté d'avoir un commencement de réflexion. C'est la peinture de ces Mouvemens, qu'il me falloit offrir. Mais si le *Poëte* avoit dit lui-même ce qu'il fait dire à *Térée*,

la *Pensée* ne seroit point blâmable. Le *Poëte* narre de sang froid, & rien ne l'oblige à rejeter une courte réflexion épisodique, qui naît de son sujet, & qui peut donner du relief à son récit, sur tout quand elle a la sorte de vérité, qui suffit à la *Poësie*. J'aurois vu, d'un coup d'œil, & sans rien approfondir, que l'estomac d'un Père, qui vient de manger les membres de son Fils, les consume, comme un *Bucher les éus consumés* ; les renferme, comme un *Tombeau les éus renfermés*. Je n'aurois pas été plus loin, & ce léger rapport de ressemblance, qui donne de la justesse à la *Pensée de Gorgias*, auroit satisfait mon Imagination. C'est le manque de cette justesse apparente entre l'idée, que le mot *Bustum* exprime, & celle que je dois avoir de *Pison* après son Consulat, qui rend la *Métaphore de Cicéron*, non-seulement enflée, froide, puérile, mais absolument fautive. Il faut que je tâche de parvenir, par une suite de réflexions, à trouver quelque ombre de rapport entre un *BUCHER*, qui vient de consumer un Corps, ou si l'on veut, entre le *TOMBEAU*, qui renferme les cendres de ce Corps ; & *PISON*, dont la conduite trop molle a laissé périr, pendant son Consulat, plusieurs Loix, plusieurs Usages, &c. J'ai beau réfléchir,

loir aller au delà du Grand. * Il en est tout au contraire du Pueril. Car il n'y a rien de si bas, de si petit, ni de si opposé à la noblesse du discours.

Qu'est-ce donc que Puerilité? Ce n'est visible-ment autre chose qu'une pensée d'Ecolier, qui, pour estre trop recherchée, devient froide. * C'est le vice où tombent ceux qui veulent toujours dire quelque chose d'extraordinaire & de brillant; mais sur tout ceux qui cherchent avec tant de soin (16) le plaisant & l'agréable: Parce qu'à la fin * pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sottise affectation.

(17) Il y a encore un troisième défaut opposé au Grand, qui regarde le Pathétique. Theodore

R E M A R Q U E S.

Ce rapport échappe à mes recherches, & je ne sais ce que Cicéron a voulu dire. C'est pourtant par ces Exemples de l'Orateur Romain, que M. PEARCE prétend, en quelque sorte, justifier *Gorgias*. On ne s'en étonnera pas, en voyant qu'il semble en même-tems approuver les *Sépulchres courans* de *S. Gregoire de Nazianze*. Mais ce qui pourra surprendre, c'est qu'il condamne la *Métaphore*, par laquelle *Eunapius* appelle *Longin*, une *Bibliothèque vivante*. (Voyez *PRÉF. Rem. 6.*) Je ne vois rien qui puisse mieux servir à la justification de *Gorgias*, qu'une Expression pareille à la sienne, qui fait une très-belle *Pensée* dans *VALERE-MAXIME*. Cet Auteur après avoir parlé (Liv. IV. Ch. VI.) du superbe Monument qu'*Artemise* fit élever à son Mari *Manfale*; ajoute: *Quid... de illo inculto tumulo loquere, cum ipsa MAUSOLI VIVUM ac SPI-*

RANS SEPULCHRUM fieri concupierit, eorum testimonio, quæ illam extinctæ ossa potioni aspersa bibisse tradunt. La *Pensée* de *Valère-Maxime* seroit encore plus belle, s'il en avoit rendu l'Expression plus précise, en supprimant une de ces deux *Epithètes*, *VIVUM* & *SPIRANS*, qui ne font que la répétition l'une de l'autre.

(16) le plaisant & l'agréable:] M. Despréaux fait ici le mauvais usage du mot, *plaisant*, que j'ai remarqué dans quelqu'autre endroit. D'ailleurs ce mot est inutile dans cette Phrase. Tout est dit par l'*agréable*.

(17) Il y a encore un troisième défaut opposé au Grand, qui regarde le Pathétique.] Le Relatif se rapporte à *Grand*, & doit se rapporter à défaut. M. Despréaux auroit évité sans peine cette Construction si vicieuse, s'il avoit un peu plus suivi la lettre de son Auteur. J'ai traduit toute la fin de ce Chap. depuis l'a-

l'appelle (18) une *fureur hors de saison*, lorsqu'on s'échauffe mal-à-propos, ou qu'on s'emporte avec excès, quand le sujet ne permet que de s'échauffer médiocrement. (19) En effet, on voit très-souvent des Orateurs, qui, comme s'ils étoient ivres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent point à leur sujet, mais qui leur sont propres, & qu'ils ont apportées de l'Ecole: si bien que comme on n'est point touché de ce qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux & insupportables. Car c'est ce qui arrive nécessairement à ceux qui s'emporent & se débattent mal-à-propos devant des gens qui ne sont point du tout émus. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les passions.

REMARQUES.

Enea, qui commence par ces mots: Et certainement en matière d'éloquence, &c. Voilà Observ. sur les Vices opposés au Sublime, NN.III.& XI.& Rem.117.& 118.

(18) une *fureur hors de saison*,] Le nom Grec donné par Théodore au défaut, dont il s'agit, est Le *Parentbirse*. Ce Rheteur n'entendoit sans doute par là, que les *Emportemens hors de saison*, qu'il comparoit à la *fureur*, qui transportoit les *Ménades*, lorsque pleines du Dieu, dont elles célébroient les *Mystères*, elles couroient le *Thirse* en main. Comme Longin donne plus d'étendue au nom *Parentbirse*, que n'avoit fait Théodore; je crois qu'il eut été plus à propos d'expliquer ce terme

par Les *Passions déplacées*, que par une *fureur hors de saison*. On auroit annoncé ce qui va suivre.

(19) CHANG. En effet, on voit très-souvent &c. Avant l'Edition de 1683. le Traducteur avoit mis: En effet, quelques-uns, ainsi que s'ils étoient ivres, ne disent point les choses de l'air, dont elles doivent être dites, mais ils sont entraînés de leur propre impetuosité, & tombent sans cesse en des emportemens d'Ecoliers & de Déclamateurs; si bien que &c.

Dans cet endroit, Longin paroît avoir imité ce Passage de l'Orateur de Cicéron, Ch. XXVII. Si is non preparatis auribus, inflammare rem cupis; furere apud sanos, & quasi inter sobrios bacchari vinolentius q̄d datur.



CHAPITRE III.

Du Stile froid.

(1) **P**OUR ce qui est de ce Froid ou Pueril dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet Auteur est assez habile homme d'ailleurs; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime: * il sçait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens: si ce n'est qu'il est enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoiqu'aveugle pour ses propres défauts, & si curieux au reste (2) d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la dernière Puerilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples, parce qu' Cecilius en a déjà rapporté un assez grand nombre. En voulant louer Alexandre le Grand. Il a, dit-il, *conquis toute l'Asie en moins de temps qu'Isocrate n'en a employé* (3) *à composer son Panegyrique.*

R E M A R Q U E S.

CHAP. III. (1) *Pour ce qui est de ce Froid &c.*] Voies *Observ.* sur les *Vices opposés au Sublime.*
REMARQUE 117. p. 175.

(2) *d'étaler de nouvelles pensées,*] Voies *Ibid.*

(3) *à composer son Panegyrique.*] Le Grec porte, *à composer son Panegyrique pour la guerre contre les Perses.* Mais si je l'avois traduit de la sorte, on croiroit qu'il s'agiroit icy d'un autre *Panegyrique* que du *Panegyrique d'Isocrate*, qui est un mot consacré en notre langue. DESP.

J'aurois mieux aimé traduire,

qu'ISOCRATE n'en a employé. *à composer le Panegyrique.* Car le mot *son*, m'a semblé faire icy une équivoque, comme si c'estoit le *Panegyrique d'ALEXANDRE.* Ce *Panegyrique* fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perses; cependant les *Interprètes Latins* s'y sont trompez, & ils ont expliqué ce passage comme si ce discours d'Isocrate avoit été l'éloge de Philippe pour avoir déjà vaincu les Perses. DAC.

C'est de Gabriel de Petra, que M. Dacier veut parler, quand il dit, que les *Interprètes Latins* se sont

DU SUBLIME. CHAP. III. 233

(4) Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur ! Par cette raison, Timée, il s'ensuivra (5) que les Lacédémoniens le doivent céder à Isocrate * puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messène, & que celui-ci n'en mit que dix à faire son Panegyrique.

REMARKES.

trompés en cet endroit ; & M. Le Febvre en avoit déjà fait la remarque. Mais ce Savant, & M. Dacier après lui, se trompent, en confondant le Panegyrique avec le Discours à Philippe.

(4) Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur ! Il y a dans le Grec du Macedonien avec un Sophiste. A l'égard du Macedonien, il falloit que ce mot eût quelque grace en Grec, & qu'on appellast ainsi Alexandre par excellence, comme nous appellons Ciceron l'Orateur Romain. Pour le mot de Sophiste, il signifie bien plutôt en Grec un Rheteur qu'un Sophiste, qui en François ne peut jamais être pris en bonne part, & signifie toujours un homme qui trompe par de fausses raisons, qui fait des Sophismes, Cavillatores : au lieu qu'en Grec c'est souvent un nom honorable. DESP.

(5) que les Lacédémoniens le doivent céder à Isocrate,] Le Grec dit : qu'Isocrate l'emporte de beaucoup en valeur sur les Lacédémoniens. Par ces paroles, Longin impute formellement à Timée le dessein de comparer la valeur d'Isocrate à la valeur d'Alexandre. Ce manque de justesse & d'équité, qui ne peut être que l'effet d'une distraction, a fait

dire à M. BAYLE (*Diâ*, Art. de *Timée*) qu'il ne reconnoissoit plus ici Longin, & qu'il ne savoit ce qu'il avoit fait de son goût. Quelques autres Critiques, entre autres Collier, dans son *Apologie de Voiture*, n'ont pas fait difficulté de le traiter plus durement que M. Bayle. En effet, il est visible que ce n'est point la valeur d'Isocrate, que Timée compare à celle d'Alexandre. Il ne les met en parallèle que par rapport à la facilité de l'exécution de ce qu'ils avoient entrepris. Il y a même plus, c'est que la Pensée de Timée n'est ni fautive, ni puérile, de la manière même que Longin la propose. TIMÉE, dit-il, louant ALEXANDRE LE GRAND, dit qu'il conquit toute l'Asie en moins d'années qu'ISOCRATE n'en mis à composer le Discours panegyrique touchant la guerre contre les Perses ; c'est-à-dire, le discours solennel par lequel il conseilloit la guerre contre les Perses. Car il faut faire attention, que les Grecs n'attachoient pas la même idée que nous au mot Panegyrique, qui dans leur Langue signifie, célèbre, solennel, ce qui se fait dans l'assemblée du Peuple. Or, dès que Timée parle d'un Discours, qui conseilloit de faire la guerre aux Perses ; & qu'Alexandre n'avoit fait qu'exécuter, en quelque sorte, ce que ce Discours conseil-

Mais, à propos des Atheniens qui estoient prisonniers de guerre dans la Sicile, * de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve? Il dit., *Que c'estoit une punition du Ciel, à cause de leur impiété envers le Dieu Hermès, autrement Mercure; & pour avoir mutilé ses statues.* * *Veu principalement qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie qui tiroit son nom d'Hermès de pere en fils, (6) sçavoir Hermocrate fils d'Hermon.* Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'étonne qu'il n'ait dit aussi de Denys le Tyran, que les Dieux permirent qu'il fût chassé de son Royaume par Dion & par Heraclide * à cause de son peu de respect à l'égard * de Dios & d'Heraclès, c'est-à-dire, de Jupiter & d'Hercule.

R E M A R Q U E S.

loit; la relation est plus que suffisante, pour que la Comparaison d'Isocrate avec Alexandre soit juste, par rapport au tems, que chacun d'eux avoit mis à l'exécution de son entreprise. Voies *Dial. III. de la Manière de bien penser* du P. Bouhours. Véritablement s'il ne s'agissoit dans le *Panegyrique*, que des loüanges des Atheniens, cette même Comparaison mériteroit la censure, que Longin en fait. Mais Denis d'Halicarnasse (T. I. p. 17. l. 29.) prétend que ce *Discours d'Isocrate* n'est pas moins une exhortation à la Guerre contre les Perses, qu'un éloge des Athéniens. C'est sous ce premier point de vue, que *Timée* l'envisageoit; & par là sa Comparaison étant à l'abri de la Critique, il est difficile de justifier ici Longin. Voies *Jugement des Savans* de M. Gibert, T. I. Art. de Longin.

(6) *sçavoir Hermocrate fils*

d'Hermon.] Dans ce qui précède ces Mots, M. Despréaux me paroît n'avoir rendu ni la pensée de *Timée*, ni celle de Longin. Remontons au commencement de l'*Alinea*, pour traduire le tout littéralement. Mais quelle est sa réflexion au sujet des Athéniens restés prisonniers de guerre en Sicile? Il dit que, parce qu'ils s'étoient comportés d'une manière impie à l'égard d'Hermès, & qu'ils avoient mutilé ses Statues, ils en furent punis par le moyen principalement d'Hermocrate, Fils d'Hermon; lequel Hermocrate, du côté de ses Peres, tiroit son origine du Dieu qu'ils avoient outragé. Cette Pensée & plusieurs autres pareilles du même Ecrivain, sont fortement censurées par *Plutarque* au commencement de la *Vie* de Nicias; & Longin ne paroît, en quelque sorte, s'acharner si fort sur *Timée*, que pour justifier le Jugement, que son Bi-saëul en avoit porté.

Mais pourquoy m'arrester après Timée ? Ces Heros de l'antiquité, je veux dire Xenophon & Platon, fortis de l'Ecole de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux-mêmes, jusqu'à laisser échapper dans leurs écrits des choses basses & puérides. Par exemple, ce premier dans le livre qu'il a écrit de la République des Lacédémoniens : *On ne les entend*, dit-il, *non plus parler que si c'estoient des pierres. Ils ne tournent non plus les yeux que s'ils estoient de bronze : Enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur * que ces parties de l'œil que nous appelons en Grec du nom de Vierges.* C'estoit à Amphicrate & non pas à Xenophon d'appeler les prunelles des Viergès pleines de pudeur. (7) Quelle pensée ! bon Dieu ! parce que le mot de *Coré*, qui signifie en Grec la prunelle de l'œil, signifie une vierge, de vouloir que toutes les prunelles universellement soient des vierges pleines de modestie ; veu qu'il n'y a peut-être point d'endroit sur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux ; & c'est pourquoy Homere pour exprimer un impudent, (8) *Homme chargé de vin*, dit-il, *qui as l'impudence d'un chien dans les yeux.* Cependant Timée n'a pû voir une si froide pensée dans Xenophon, * sans la revendiquer comme un vol qui lui avoit esté fait par cet Auteur. Voicy donc comme il l'employe dans la Vie d'Agatocle. *N'est-ce pas une chose étrange, qu'il ait ravi sa propre cou-*

R E M A R Q U E S.

(7) *Quelle pensée ! bon Dieu ! parce que le mot de Coré, &c.] Plusieurs Critiques se sont élevés ici contre Longin, comme ayant cité de mémoire, ou suivi de mauvaises Copies des Ouvrages de Xenophon, Ecrivain, à leur avis, trop sensé pour se laisser aller à de pareilles puérités. Le*

mot, qui fait la misérable Equivoque, si justement censurée par Longin, ne se trouve ni dans les Livres Imprimés, ni dans les Manuscrits de Xenophon.

(8) CHANG. *Homme chargé de vin, &c.] Première manière avant l'Edition de 1683. Turgene, dit-il, avec ses yeux de chien. BROS.*

*fine qui venoit d'estre mariée à un autre; qu'il l'ait; dis-je, ravie le lendemain mesme de ses nopces? Car qui est-ce qui eust voulu faire cela, * s'il eust eu des vierges aux yeux (9) & non pas des courtisanes. Mais que dirons-nous de Platon; quoique divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprès, où l'on devoit écrire les actes publics, use de cette pensée: Ayant écrit toutes ces choses, ils poseront dans les Temples ces (10) monumens de cyprès. Et ailleurs à propos des murs.*

R E M A R Q U E S.

(9) CHANG. DE L'EDIT. & non pas des courtisanes.] M. Despréaux avoit mis : & non pas des promesses impudiques. Bien loin que ces mots offrent le sens ridicule de la Pensée de *Timée*, ils n'en offrent aucun. La Note de M. Dacier sur cet endroit, justifie le Changement, que j'ai fait.

(10) monumens de cyprès.] De la manière dont M. Despréaux a traduit ce passage, je n'y trouve plus le ridicule que *Longin* a voulu nous y faire remarquer : car pourquoy des Tablettes de Cyprès ne pourroient-elles pas estre appellées des monumens de Cyprès ? PLATON dit : ils poseront dans les Temples ces memoires de Cyprès. Et ce sont ces memoires de Cyprès, que *Longin* blâme avec raison : car en Grec comme en nostre Langue, on dit fort bien des memoires ; mais le ridicule est d'y joindre la matiere, & de dire des memoires de Cyprès. DAC.

Le Froid de ce mot de (Platon) consiste dans le terme de monument mis avec cyprès. C'est comme sion disoit à propos des Registres du Parlement : Ils poseront dans le Greffe ces monumens de parchemin. Monsieur Dacier se trompe fort. DAST.

La Note de M. Dacier appartient pour le fonds à M. Le Febvre, qui rend les termes de Platon par *Memoria cyprissina*. Que l'on dise en François ; Monumens ou Memoires de Cyprès ; le ridicule est toujours le même, & l'Expression est toujours froide & puérile. Notre usage est de dire un Monument, des Monumens, sans ajouter le nom de la matiere. Des Monumens de Marbre, d'Airain, de Parchemin, ou de Papier, ne seroient pas moins ridicules, que des Monumens, ou des Memoires de Cyprès. Pour la Note de M. Despréaux, on vient de la voir telle qu'elle est dans les Editions de 1701. & de 1713. M. Brossette & les Editeurs venus depuis, l'ont donnée telle qu'elle est dans le *Longin* François de l'Edition de *Tollius*, qui travailloit sur l'Edition de 1683. où M. Despréaux avoit mis cette Note après coup à la fin de ses Remarques. Elle y est conçue en ces termes : " Monumens de Cyprès.] „ J'ai oublié de dire, à propos „ de ces paroles de *Timée*, qui „ sont rapportées dans le troi- „ sième Chapitre, que je ne suis „ point du tout du sentiment de „ M. Dacier, & que tout le froid

DU SUBLIME. CHAP. III. 237

*Pour ce qui est des murs, dit-il, Mégillus, (11) je suis de l'avis de Sparte, (12) de les laisser dormir à terre, & de ne les point faire lever. * Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Herodote quand il appelle les belles femmes (13) le mal des yeux. Ceci néanmoins semble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il est; (14) parce que ce sont des Barbares qui le disent dans le vin &c*

REMARQUES.

„ à mon avis de ce passage,
„ consiste dans le terme de *Mo-*
„ nument mis avec *Cypri*. C'est
„ comme qui diroit à propos
„ des Registres du Parlement,
„ ils poseront dans le Greffe ces
„ monumens de parchemin „

Le Passage de *Platon*, dont il s'agit, est dans son V. Liv. *Des Loix*. M. Le Febvre, qui faisoit grand cas de ce Philosophe à cause de sa *Diction Antique*, dit que ses Ecrits sont pleins de pareilles *Puérilités*. Il se proposoit même d'en rapporter un grand nombre d'exemples dans les *Remarques* étendus, qu'il méditoit sur *Longin*.

(11) *je suis de l'avis de Sparte.* Il n'y avoit point de murailles à Sparte. *DESP. N. M.*

Je m'étonne que l'on trouve encor dans la marge de cette seconde Edition (de 1683.) *Il n'y avoit point de murailles à Sparte*: & que Monsieur *Dacier* n'ait pas averti Monsieur *Despréaux*, que *Platon* traite icy des murs d'Athènes, & du port de Pirée, que les Lacedemoniens depuis la prise d'Athènes avoient abatus. Voyez mes *Remarques Latines*. *TOLL.*

Tollins a repris cette Note de M. *Despréaux*, disant que *Platon* parle ici des murs d'Athènes & du Port de Pirée, que les La-

cédémoniens avoient abatus, depuis la prise d'Athènes. Il y a beaucoup d'apparence, que *Tollins* se trompe: car s'il avoit bien examiné le Passage de *Platon*, il auroit reconnu qu'il n'est point question en cet endroit-là des murailles d'Athènes. Voyez *Platon*, Liv. V. des *Loix*, p. 778. de l'Edit. d'*Henri Estienne*. *BROSS.*

Tollins dit dans sa *Remarque Latine* à peu près la même chose que dans sa Note Française.

(12) *CHANG.* de les laisser dormir à terre, &c.] Avant l'Edition de 1683. on lisoit: de les laisser dormir, & de ne les point faire lever, tandis qu'ils sont coubez par terre, *BROSS.*

(13) *le mal des yeux.*] Ce sont des Ambassadeurs Persans qui le disent dans *Herodote* chez le Roy de Macedoine *Amyntas*. Cependant *Plutarque* l'attribue à *Alexandre le Grand*, & le met au rang des Apophtegmes de ce Prince. Si cela est, il falloit qu'*Alexandre* l'eust pris à *Herodote*. Je suis pourtant du sentiment de *Longin*, & je trouve le mot froid dans la bouche même d'*Alexandre*. *DESP.*

(14) *parce que ce sont des Barbares qui le disent dans le vin &c dans la débauche:*] *LONGIN* rapporte deux choses, qui peuvent en quelque façon excuser *Herodote*.

dans la débauche : (15) * mais ces personnes n'excusent pas la bassesse de la chose, & il ne falloit pas, pour rapporter (16) un méchant mot, se mettre au hazard de déplaire à toute la postérité.

R E M A R Q U E S.

dote d'avoir appelé les belles femmes, le mal des yeux ; la première que ce sont des Barbares qui le disent ; & la seconde, qu'ils le disent dans le vin & dans la débauche. En les joignant, on n'en fait qu'une, & il me semble que cela affoiblit en quelque manière la pensée de Longin, qui a écrit : *parce que ce sont des barbares qui le disent, & qui le disent même dans le vin & dans la débauche.* DAC.

Cette Observation est juste, & le fonds en est à M. Le Febvre.

(15) CHANG. mais ces personnes &c.] Editions avant celle de 1683. mais comme ces personnes ne sont pas de grande considération, il ne falloit pas, &c. BROSS.

Le Texte dit : *il ne falloit pas à l'occasion de pareilles personnes, mériter pour toujours le reproche de petitesse d'esprit.* Cette Phrase, liée à ce qui la précède, n'offre rien de fort raisonnable, & je ne vois pas pourquoi les Editeurs & les Traducteurs de Longin, qui sont venus depuis la publication des Notes de M. Le Febvre, n'ont pas adopté le changement de quelques Lettres, proposé par cet ingénieux & savant Critique. Au moyen de cette légère correction, Longin parle conséquemment. Après avoir dit, que deux choses semblent excuser Hérodote, l'une, que ce sont des Barbares, qui parlent ; & l'autre, qu'ils parlent étant ivres ; il ajoute : mais de pa-

reilles raisons n'autorisent pas à s'attirer pour toujours le reproche de petitesse d'esprit.

(16) un méchant mot.] Je souscris au Jugement de M. Despreaux, car c'est lui, qui parle en cet endroit, & non pas son Auteur. Appeler de belles Femmes, les douleurs des yeux, (c'est l'Expression Grecque), est quelque chose de très-puéril & de très-froid. La plupart des Editeurs de Longin & d'autres Savans ont pris parti contre lui pour Hérodote. Ce qu'ils disent se réduit à justifier ce dernier par l'exemple d'Alexandre, & de beaucoup d'Ecrivains célèbres, chés qui l'on trouve des traits semblables. M. Le Febvre ajoute quelque chose de très-raisonnable ; c'est que chaque Nation a son génie particulier, & sa manière propre de voir les choses. M. Silvain, (Liv. III. Ch. V.) dit en faveur d'Hérodote, que "les Historiens ne sont point garrans de la beauté, ou de la bonté des choses, qu'ils racontent, & qu'on leur a beaucoup d'obligation de marquer celles qui sont connoître le caractère & la manière d'esprit des Nations & des Personnes." Ce qui revient à l'observation de M. Le Febvre. Je crois avec eux, qu'Hérodote a fort bien fait de rapporter ce trait ; & que Longin a tort de le condamner à cet égard. Mais en même-tems je crois qu'il a grande raison de censurer le

CHAPITRE IV.

De l'origine du Stile froid.

TOUTES ces affectations cependant si basses & si pueriles, ne viennent que d'une seul cause, c'est à sçavoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les pensées, qui est la manie sur tout

R E M A R Q U E S.

trait en lui-même. M. Pearce pense, que tous ceux qui blâment ici *Longin*, ont mal pris sa pensée. Notre *Rbiteur*, selon lui, n'auroit pas désapprouvé qu'on eût dit, que ces Femmes assises loin des jeunes gens qui les regardoient, leur causoient des douleurs aux yeux. On eût dit une *Parabole*, que *Longin* auroit sûrement condamnée. M. Pearce ajoute, que notre *Rbiteur* veut seulement faire entendre, qu'on ne peut pas appeller les Femmes, les douleurs des yeux. Elles ne sont pas les douleurs même, mais peut-être causent-elles des douleurs. Si c'est là ce qu'*Hérodote* a voulu dire; le Savant & judicieux *Interprète* de *Longin* ajoute, que c'est une *Métonymie* de l'effet pour la cause, que *Longin* censure ici comme excessive & dure. Elle l'est en effet. L'Expression est doublement *Figurée*. Elle est en même-temps *Métonymie* & *Métaphore*, & dans cette dernière qualité, c'est une autre *Métaphore*, qui la produit. L'*Amour*, dans l'extravagance de son langage, compare les belles Femmes aux Astres; Leurs yeux sont des soleils, qui lancent des

raisons, qui brûlent, qui consumment les cœurs de ceux qui les regardent. Les Ambassadeurs de Perse comparèrent tacitement les Femmes, qu'on avoit fait asséoir vis-à-vis d'eux, au Soleil. Et, quand ils les appellent, les douleurs, ou le mal des yeux, ils veulent dire que ces Femmes, placées comme elles le sont, les éblouissent, leur font mal aux yeux, de la même manière, que le Soleil éblouit & fait mal aux yeux, quand on le regarde. La *Métaphore* est tirée de loin, comme on le voit. Le développement de cette Expression bizarre de ces Ambassadeurs, justifie suffisamment le goût de *Longin*; & fait voir, qu'en quelle Langue que ce soit, elle doit passer pour froide & puerile. Il en faut penser autant de toutes les Imitations, qu'on en a faites, & de toutes les autres Expressions, qui peuvent leur ressembler. *Longin* en dit la raison dans le Chap. suivant. C'est que tout cela n'est qu'*affectation d'esprit*. Revenons à M. Pearce. Il ajoute encore que *Longin* ne trouvoit peut-être pas mauvais qu'*Alexandre* eût appelé les Fem-

des Ecrivains d'aujourd'hui. Car du même endroit que vient le bien, assez souvent vient aussi le mal. Ainsi voyons-nous que ce qui contribue le plus en de certaines occasions à embellir nos Ouvrages : ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'Elocution, cela même en d'autres rencontres est quelquefois (1) cause du contraire; comme on le peut aisément reconnoître (2) dans les *Changemens*, dans les *Hyperboles*, & dans les *Nombres* mis les uns pour les autres. En effet, nous montrerons dans la suite, combien il est dangereux de s'en servir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrions * éviter ces vices, qui se glissent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout sans

R E M A R Q U E S.

mes de Perse, les *Javelots des yeux*, de même qu'*Eschyle* avoit dit d'*Hélène*, qu'elle étoit le tendre *Javelot des yeux*. Cette Expression aussi forcée, aussi puérile, & plus fautive que celle d'*Hérodote*, joluit encore de l'avantage d'être extrêmement burlesque; & je ne puis douter, que *Longin* ne la condamnât, ainsi que tout ce qui pouvoit être dans le même goût.

CHAP. IV. (1) cause du contraire :] J'ai retraduit jusqu'à le commencement de ce Chapitre. Voyés *Add.* à la Préface, p. 210.

(2) CHANG. DE L'EDIT. dans les *Changemens*, dans les *Hyperboles*, & dans les *Nombres* mis les uns pour les autres.] Au lieu de ces paroles, M. Despréaux avoit mis : dans les *HYPERBOLES*, & dans ces autres *Figures* qu'on appelle *PLURIELS*. Le Grec dit : Tels sont & les *CHANGEMENTS*, & les *HYPERBOLES* & les *PLURIELS*.

1°. Il falloit ajouter ici ces mots, dans les *Changemens*. *TOLLIVS* avoit averti de l'omission de M. Despréaux. Il est parlé de cette espèce de *Figure* dans le Chap. XIX. *Longin* la nomme *Métaphore*. Je crois que le mieux seroit d'en conserver le nom Grec; & je ne l'ai traduit par celui de *Changemens*, que d'après *Tolliv* & M. *Capperonnier*, qui suivent en cela l'exemple de *Quintilien*, lequel rend ce mot en Latin par celui de *Mutatio*.

2°. *LONGIN* se contente d'indiquer la troisième chose, dont il parle, par ce seul Terme les *Pluriels*. C'est ce qui ne s'entend pas en François; & l'allongement de M. Despréaux n'est pas plus intelligible. Puisqu'il étoit nécessaire de suppléer, le mieux étoit de dire la chose même, & c'est ce que j'ai fait. Il est parlé de ces *Nombres* mis les uns pour les autres dans le Chap. XX. & des *Hyperboles* dans le XXI.

doute ;

doute, si nous nous acquérons d'abord une connoissance nette & distincte du véritable Sublime, & si nous apprenons à en bien juger; ce qui n'est pas une chose peu difficile, (3) puisqu'enfin, de sçavoir bien juger du fort & du foible d'un Discours, ce ne peut être que l'effet d'un long usage, & le dernier fruit, pour ainsi dire, d'une étude consommée. (4) Mais par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.

CHAPITRE V.

Des moyens en general pour connoître le Sublime.

(1) IL faut sçavoir, mon cher Téréntjanus, que dans la vie ordinaire, on ne peut point dire qu'une chose ait rien de grand, quand le mépris qu'on

REMARQUES.

(3) puisqu'enfin, . . . d'une étude consommée.] Il eût été plutôt fait, & plus conforme à l'Original de dire: *puisqu'on bien juger des Discours est le dernier fruit d'une longue expérience.*

(4) Mais par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.] M. Despréaux a suppléé cette Phrase à celle de Longin, laquelle est fort claire, mais difficile à rendre en aussi peu de mots. En voici la Lettre. Mais cependant, si je parle par préceptes, il ne sera peut-être pas impossible d'en acquiescer le jugement; c'est à dire, la faculté de bien juger des Discours. Tout le Raisonnement de Longin se réduit à ceci. Quoique la faculté de bien juger des Ouvrages

d'esprit soit le fruit d'une longue expérience, il n'est cependant pas impossible de l'acquiescer par le secours des Préceptes. Ici donc, forcé par le différent caractère des deux Langues, de m'attacher moins aux mots qu'au sens de la Phrase, j'essaierois de la tourner ainsi. Mais peut-être qu'au lieu de donner des préceptes, que j'en vais donner, il ne sera pas impossible d'acquiescer également cette faculté de bien juger. C'est le sens exprimé dans la Paraphrase de Tollins, & dans la Version de M. l'Abbé Gori. M. Pearce a traduit mot à mot, & parlé Grec en Latin.

CHAP. V. (1) Il faut sçavoir, &c.] Ce Chapitre est traduit avec beaucoup d'inexactitude.

fait de cette chose tient lui-même du grand. Telles sont les richesses, les dignitez, les honneurs, les empires, & tous ces autres biens en apparence, qui n'ont qu'un certain faste au dehors, & qui ne passeront jamais pour de véritables biens dans l'esprit d'un Sage: puisqu'au contraire ce n'est pas un petit avantage que de les pouvoir mépriser. D'où vient aussi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les possèdent, que ceux qui les pouvant posséder, les rejettent (2) par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le même jugement à l'égard des ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien se donner de garde d'y prendre pour Sublime * une certaine apparence de grandeur, bastie ordinairement sur de grands mots assembles au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne en effet de mépris que d'admiration. Car (3) tout ce qui est véritablement sublime, a cela de pro-

R E M A R Q U E S.

La Traduction presque littérale que j'en ai donnée ci devant, pp. 91. & 92. le fera peut-être mieux entendre que celle de M. Despreaux.

(2) par une pure grandeur d'ame.] C'est cette Grandeur d'Ame, qui produisit la Réponse si célèbre de Fabricius aux Ambassadeurs, que le Roi Pirrhus avoit envoyés lui porter, de sa part, des présents considérables: J'aimo mieux commander à ceux qui possèdent de l'Or,

que d'en posséder moi-même. Cette Réponse, plus grande que celle d'Alexandre à Parménion rapportée par Longin dans son VII. Chap. a fait trouver au plus judicieux de tous les Poëtes, une Expression, qui me paroît admirable. Dans le VI. Liv. de l'Æneïde, Vers 483. Virgile caractérise ainsi Fabricius, en même-tems qu'il fait aussi l'éloge des deux Scipions Africains par un Trait Sublime, aussi rapide que la foudre, dont il y parle:

geminos, duo fulmina belli,
Scipiadas, cladem Lybia; parvoque potentem
Fabricium.

(3) tout ce qui est véritablement sublime... simplement d'en-

soudre.] Le Grand Prince des Comtes entendans lire cet endroit.

DU SUBLIME. CHAP. V. 243

pre, quand on l'écoute, qu'il élève l'ame, & * lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joye & de je ne ſçai quel noble orgueil (4) comme ſi c'eſtoit elle qui euſt produit les choſes qu'elle vient ſimplement d'entendre.

* Quand donc un homme de bon ſens, & habile en ces matieres, (5) nous récitera quelque endroit d'un ouvrage; ſi après avoir ouï cet endroit pluſieurs fois, nous ne ſentons point qu'il nous élève l'ame, & nous laiſſe dans l'eſprit une idée qui ſoit meſme au-deſſus de ce que nous venons d'entendre; mais ſi au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe, & ne ſe ſoutienne pas; il n'y a point là de Grand, puis-qu'enfin ce n'eſt qu'un ſon de paroles qui frappe ſimplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'eſprit. (6) * La marque infaillible du Sublime, c'eſt quand nous ſentons qu'un diſcours * nous

REMARKES.

Voilà le Sublime, ſ'écria-t-il; voilà ſon véritable caractère. BROSS.

(4) comme ſi c'eſtoit elle &c.] Au ſujet de ces paroles, Voies *Déf. & Div.* du Subl. par M. SILVAIN, N. VII. & *Diſſert. ſur l'Objet du Traité de Longin*. N. III.

(5) CHANG: nous récitera quelque endroit... nous trouvons qu'il tombe, &c.] Avant l'Edition de 1683. il y avoit: entendra reciter un Ouvrage, ſi après l'avoir ouï pluſieurs fois, il ne ſent point qu'il lui élève l'ame, & lui laiſſe dans l'eſprit une idée qui ſoit meſme au-deſſus de ſes paroles; mais ſi au contraire, en le regardant avec attention, il trouve qu'il tombe &c. BROSS.

Cette première manière approchoit plus de l'original, que la ſeconde

(6) La marque infaillible du Sublime, &c.] Voies Tome III. p. 500. ce que M. de la Motte dit pour montrer la fauſſeté de la prétendue règle, que l'on nous donne ici pour diſcerner le Sublime. M. Silvain dans le I. Chap. de ſon III. Liv. reproché à Longin d'avoir cru, que tout Diſcours parfait en ſon genre eſt Sublime. Pour être perſuadé; dit-il, que c'eſt là ſon idée, il n'y a qu'à voir ce qu'il avance dans le commencement de ſon Ouvrage, où il établit ſes principes. Il dit dans le Chap. V. Que le Sublime remplit l'ame de joye &c. de je ne ſais quel noble orgueil, comme ſi c'eſtoit elle, qui eût produit les choſes; qu'elle vient ſimplement d'entendre. Qui ne

laisse beaucoup à penser; qu'il fait d'abord un effet sur nous, auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible de résister, & qu'ensuite le souvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une chose est véritablement sublime, quand vous voyez qu'elle plaît universellement & dans toutes ses parties. * Car lorsqu'en un grand nombre de personnes différen-

R E M A R Q U E S.

„voit que c'est-là l'effet & le „caractère de tout *Discours* par- „fait & extrêmement naturel, „quoique d'ailleurs il ne s'y „trouve rien de grand. Il ajou- „te ensuite: La MARQUE IN- „FAILLIBLE du Sublime, c'est „lorsque nous sentons qu'un *Dis-* „cours nous laisse beaucoup à pen- „ser, & qu'il fait d'abord un ef- „fet sur nous, auquel il est bien dif- „ficile, pour ne pas dire impossi- „ble, de résister; & qu'ensuite le „souvenir nous en dure & ne s'ef- „face qu'avec peine. Je ne m'at- „tèrerais pas à ces premières pa- „roles, que la marque du SU- „BLIME est de laisser beaucoup à „penser; car tout le monde sait, „que cela convient tout de „même aux *Pensées* délicates, „aux *Traits* énergiques, qui lais- „sent aussi beaucoup à penser, „quoiqu'il n'y ait aucune Su- „blimité. Je dirai seulement, „que les autres parties de ce „Passage de Longin, marquent „uniquement l'effet & le ca- „ractère de la Perfection du „Discours, en quelque Genre „que ce soit. Une *Élégie* fort „touchante, par exemple, un „Discours extrêmement plaisant, „une *Ode* galante, où il y a „beaucoup d'esprit & de déli- „cate, sont d'abord un effet, „auquel il est difficile de résister, „& le souvenir ne s'en efface „qu'avec peine... Il est vrai, „Monsieur, que sur ces paro- „les de votre *Traduction*, (c'est „à M. Despréaux lui-même, „que M. Silvain adresse la pa- „role dans tout son *TRAITÉ*.) „La marque du SUBLIME, c'est „quand un *Discours* fait d'abord „un effet sur nous, auquel il est bien „difficile, pour ne pas dire impossi- „ble, de résister, M. Dacier „fait cette REMARQUE: Si LONGIN avoit défini de cette manière „le SUBLIME, sa définition seroit „vicieuse, parce qu'elle pourroit „convenir à d'autres choses, qui „sont fort éloignées du SUBLIME. „Il me paroît que LONGIN a voulu dire: LE VÉRITABLE SU- „BLIME EST CELUI AUQUEL „QUOIQUE L'ON M'ÉDITE, IL „EST DIFFICILE OU PLÛTÔT „IMPOSSIBLE DE RIEN AJOU- „TER. Mais cette seconde ex- „plication montreroit encore „mieux que par Sublime LONGIN entend la Perfection du „Discours; puisqu'elle consiste „précisément à dire tout ce „qu'il faut, & de la manière „qu'il le faut. Ainsi on ne peut „rien ajouter à une *Lettre* Ga- „lante, à une *Élégie*, à un Ma- „drigal, qui ont toutes les beau- „tés & tous les agréments, qui „leur conviennent; puisque s'il

DU SUBLIME. CHAP. V. 245

tes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un discours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

REMARQUES.

leur en manquoit quelques-uns, qu'on y pût ajouter. ils ne seroient pas parfaits. Il est donc évident que Longin a confondu le Sublime avec la Perfection du Discours. Et en effet dans le XI. Chap. après avoir mis l'imitation des Ecrivains illustres parmi les moïens de parvenir au SUBLIME, il ajoute : *Toutes les fois donc que nous voulons travailler à un Ouvrage, qui demande du GRAND & du SUBLIME, il est bon de faire cette reflexion : Comment est-ce qu'Homère auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Demosthène, ou Thucydide même, (s'il est question d'Épique,) pour écrire ceci en STILE SUBLIME. Il seroit absurde de prétendre, que de simples Dialogues & l'Histoire même, demandent du Sublime. Ainsi il faut nécessairement que par Sublime LONGIN ait entendu la perfection; & il paroît clairement qu'il veut dire, que quand on se propose d'exceller dans le Dialogue, dans l'Histoire, ou dans quelque autre Ouvrage, il faut faire attention à ce qu'auroient fait ceux, qui en ont atteint la perfection. Dans le Chap. XXV. son dessein est de montrer, que les Termes les plus simples ont quelquefois place dans le Sublime; & il rapporte à ce propos cet exemple : PHILIPPE, *vois sans peine les affronts, que la nécessité de ses affaires l'oblige de souffrir* : & celui-ci encore : PITHÈS *demeurant toujours dans le vaisseau, ne cessa point de combattre, qu'il n'eût été banché en pièces*. Cela ne peut jamais regarder le SUBLIME, ni le STILE SUBLIME. Il faudroit être aveugle pour ne le pas appercevoir. Mais cela convient admirablement à la Perfection du Discours, qui demande quelquefois de ces Termes simples & populaires, pour mieux caractériser une personne, & mettre plus vivement une chose devant les yeux. On peut dire la même chose de deux autres Passages, que Longin cite comme des exemples du SUBLIME. *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres, ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouraient ensemble*; & ces Vers d'HOMÈRE :
*Nous avons par ton ordre à pas précipités,
 Parcours de ces bois les sentiers écartés.
 Nous avons dans le fond d'une sombre vallée,
 Découvert de Circé la maison reculée.*
 Ces deux exemples font voir, qu'un Discours est quelquefois*

CHAPITRE VI.

Des cinq Sources du Grand.

IL y a, pour ainsi dire, * cinq sources principales du Sublime: mais ces cinq sources présupposent comme pour fondement commun, *une Faculté de bien parler*; sans quoy tout le reste n'est rien.

(1) Cela posé, la première & la plus confide-

R E M A R Q U E S.

„ plus parfait, quand on fait à
 „ propos en ôter les liaisons.
 „ Mais en vérité, il n'y a là ni
 „ grands Objets, ni Tour extraor-
 „ dinaire, ni rien qui élève l'Ame
 „ avec admiration. Que résulte-
 „ t-il donc de tout ceci, sinon
 „ que Longin nous fait voir lui-
 „ même, par ses exemples & par
 „ ses principes tout ensemble,
 „ qu'il confondoit le Sublime avec
 „ la Perfection du Discours ou du
 „ Style, & voici un Passage
 „ (Chap. V.) qui en est une
 „ démonstration. En un mot figu-
 „ rés-vous qu'une chose est vérita-
 „ blement SUBLIME, quand vous
 „ voyez qu'elle plaît universelle-
 „ ment & dans toutes ses parties.
 „ Car lors qu'en un grand nombre
 „ de personnes différentes de pro-
 „ fession & d'âge, & qui n'ont au-
 „ cun rapport ni d'humeurs, ni
 „ d'inclinations, tout le monde
 „ vient à être frappé également de
 „ quelque endroit d'un Discours;
 „ ce jugement & cette approbation
 „ uniforme de tant d'esprits, si dis-
 „ cordans d'ailleurs, est une preuve
 „ certaine & indubitable, qu'il y
 „ a là du merveilleux & du grand;

„ mais plutôt, qu'il y a de la
 „ perfection: car c'en est là la
 „ véritable idée. Tout Ouvrage
 „ qui sera achevé, & qui aura
 „ toutes les graces, qui lui sont
 „ propres, fera infailliblement
 „ ces impressions. Il est vrai
 „ que Longin donne pour caractère
 „ distinctif du Sublime, ce qui ne
 „ l'est pas moins de tout autre
 „ Genre d'Eloquence conduit à sa
 „ perfection. M. Silvain le prouve
 „ très-bien. Mais il n'en faut pas
 „ conclure que Longin n'ait pas
 „ connu le Sublime, dont il traite.
 „ Il s'ensuit bien plutôt que M.
 „ Silvain s'est trompé, sur la foi de
 „ M. Despréaux, à l'Objet du Traité
 „ de LONGIN. Le reproche, qu'il
 „ falloit se contenter de faire à ce-
 „ lui-ci, c'est que ses Principes &
 „ ses Règles pèchent par trop de
 „ généralité; puisque, comme je
 „ viens de le dire, s'ils convien-
 „ nent à la Perfection du Genre Su-
 „ blime d'Eloquence, ils ne con-
 „ viennent pas moins à la Perfec-
 „ tion de tout autre Genre d'Elo-
 „ quence.

CHAP. VI. (1) Cela posé, &c.]
 VOÏES PREF. Rem. 18. à la fin

table est (2) * une certaine Elevation d'esprit, qui nous fait penser heureusement les choses : comme nous l'avons déjà montré dans nos Commentaires sur Xenophon.

(3) La seconde consiste dans le *Pathétique* : j'entends par *Pathétique*, cet Enthousiasme, & cette vehemence naturelle qui touche & qui émeut. Au reste, à l'égard de ces deux premières, elles doivent presque tout à la nature, & il faut qu'elles naissent en nous, au lieu que les autres dépendent de l'art en partie.

(4) La troisième n'est autre chose que * les *Figures tournées d'une certaine maniere*. Or les Figures sont de deux sortes : les Figures de Pensée ; & les Figures de Diction.

Nous mettons pour (5) la quatrième, la noblesse de l'expression, qui a deux parties ; le choix des mots, & (6) la diction élégante & figurée.

REMARQUES.

Add. à la PRÉF. Rem. 13. & Dissert. sur l'Objet &c. NN. VI. VII. & VIII.

(2) une certaine Elevation d'esprit, qui fait penser heureusement les choses :] Le Grec dit simplement : l'heureuse abondance des Pensées, ou plutôt, l'heureuse audace dans les Pensées. LONGIN paroît s'être efforcé de rendre dans un seul mot composé, toute la beauté de cette Expression de *Quintilien* au sujet d'*HOMÈRE* : *varie figuris & verbis felicissime audax*.

(3) La seconde... qui émeut.] Le Grec seroit très-exactement rendu par ces mots : La seconde est la véhémence & l'enthousiasme de la Passion. LONGIN traite indifféremment des deux premières Sources du Sublime, dans le Chap. VII. & les sui-

vans, jusques au XIV.

(4) La troisième &c.] Il en est parlé depuis le Chap. XIV. jusqu'au XXV.

(5) La quatrième,] Depuis le Chap. XXV. jusqu'au XXXI.

(6) La diction élégante & figurée.] Voilà confondre les Tropes avec les Figures. LONGIN les distingue. CAPPÉRONNIER.

Le mot *élégante*, n'exprime point l'idée de *Longin*, que j'ai voulu rendre (ci-devant page 104.) par ces mots : travaillé avec soin. Il s'agit ici du Genre Sublime d'Eloquence, auquel l'élégance de la Diction n'est pas toujours nécessaire. *Démétrius* & *Sophocle* ne sont pas des Ecrivains, à qui l'on doive donner le titre d'*Élégaux*. Et, si ce même titre convient parmi nous à M. *Étienne*, à M. *Racine*, à M.

Pour la cinquième, (7) qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & qui renferme en soi toutes les autres, c'est la *composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

Examinons maintenant (8) ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces especes en particulier : mais nous avertirons, en passant, que Cécilius en a oublié quelques-unes, & entr'autres le Pathétique. Et certainement, s'il l'a fait pour avoir cru que le Sublime & le Pathétique naturellement n'alloient jamais l'un sans l'autre, & ne faisoient qu'un, il se trompe : puisqu'il y a des Passions qui n'ont rien de Grand, & qui ont même (9) quelque chose de bas, comme l'affliction, la peur, la tristesse ; & qu'au contraire, il se rencontre quantité de choses grandes & sublimes, où il n'entre point de passion. Tel est entr'autres ce que dit Homère avec tant de hardiesse en parlant (10) des Aïoïdes.

R E M A R Q U E S.

Il n'en suit pas qu'il puisse convenir au grand Bossuet, au grand Corneille, dont la Diction, par rapport à leur Genre d'Eloquence, est travaillée avec soin, & manque souvent d'Élégance. C'est encore pis dans l'idée, que M. Despréaux avoit de l'Objet de ce Traité. Ce que nous appelons le Sublime, est presque incompatible avec l'Élégance. Voyez *Add. à la Préf.* pp. 35. & 36. & *Rem.* 41.

(7) qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & par ces paroles, qui ne sont point du Texte ; M. Despréaux, contre son intention, renferme Longin dans son véritable objet. Voyez *Add. à la Préf. Rem.*

43. Les Ch. XXXII. & XXXIII. concernent cette cinquième Source du Sublime.

(8) ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces especes en particulier :] LONGIN dit : ce que renferme chacun de ces genres.

(9) quelque chose de bas,] La justesse de la Pensée & de l'Expression demandoit *pois*, opposé de grand, qui précède ; & le terme Grec auroit été rendu tout aussi bien. Bas est l'opposé de Haut.

(10.) des Aïoïdes : . . . Ils l'eussent fait sans doute.] 1°. des Aïoïdes ; C'étoient des Goëms, qui croissoient tous les jours d'une coudée en largeur, & d'une aune en grosseur. Ils n'avoient

DU SUBLIME. CHAP. VI. 249

*Pour déthrôner les Dieux, leur vaste ambition
Entreprit d'entasser Ossa sur Pelion.*

Ce qui suit est encore bien plus fort.

Ils l'eussent fait sans doute, &c.

Et dans la Prose les Panegyriques & tous ces discours qui ne se font que pour l'ostentation, ont par tout du Grand & du Sublime; bien qu'il n'y entre point de passion pour l'ordinaire. De sorte que même entre les Orateurs, ceux-là communément sont les moins propres pour le Panegyrique, qui sont les plus pathétiques; & au contraire ceux qui réussissent le mieux dans le Panegyrique, s'entendent assez mal à toucher les passions.

REMARQUES.

pas encore quinze ans, lorsqu'ils se mirent en estat d'escalader le Ciel. Ils se tuèrent l'un l'autre par l'adresse de *Diane*. *ODYSS.* Liv. XI. Vers 320. *DESP. Note Marginale.*

Aloüs estoit Fils de *Titan* & de la *Terre*. Sa femme s'appel-

loit *Iphimédie*; elle fut violée par *Neptune*, dont elle eut deux enfans, *Osus* & *Ephialte*, qui furent appelez *Aloïdes*, à cause qu'ils furent nourris & élevez chez *Aloüs*, comme ses enfans. *Virgile* en a parlé dans le VI. Liv. de l'*ÉNEÏDE*.

*Hic & Aloïdas geminos immanis vidi
Corpora.* *DESP.*

1°. Les Vers d'*Homère*, que *M. Despréaux* traduit ici, veulent dire à la Lettre; "Ils essayèrent, pour monter jusqu'au Ciel, de mettre l'*Ossa* sur l'*Olympe*, & le *Pelion* chargé d'arbres, sur l'*Ossa*."

3°. Toutes les Éditions portent dans le second Vers, *Osse*, au lieu d'*Ossa*. Je ne puis me persuader, que ce ne soit pas une faute d'impression, qui s'est perpétuée depuis la première Édition du *Sublime*; & je ne saurois croire que *M. Despréaux* ait pris à tâche de conserver cette faute, pour contredire *Desma-*
est, qui (*Def. du Poëme Heroi-*

que, p. 119.) la lui reproché dès 1674. en ces termes: "Il faut dire *Ossa* & non *Osse*, comme on dit, le Mont *Ossa*, le Mont *Ida*, le Mont *Sina*, & non *Oese*, *Ide*, & *Sine*."

4°. *Ils l'eussent fait sans doute.* *LONGIN* ne cite qu'un commencement de Vers, qui répond à cet Hémistiche. Il écrivoit pour des gens, qui savoient leur *Homère*. *M. Despréaux* ne pouvoit pas supposer la même chose des Lecteurs François; & je crois qu'il auroit bien fait de traduire le reste du Vers, qui dit: *s'ils eussent atteint la jeunesse*. Ces mots auroient fait entrevoir la pen-

(11) Que si Cecilius s'est imaginé que le Pathétique en general ne contribuoit point au Grand, &c qu'il étoit par conséquent inutile d'en parler, il ne s'abuse pas moins. * Car j'ose dire qu'il n'y a peut-être rien qui releve davantage un Discours,

R E M A R Q U E S.

sée de Longin. Le Sublime, qu'il trouve ici, ne consiste que dans la grande idée, que cette courte réflexion donne de la force &c du courage d'Otus & d'Ephialte, qui, n'étant âgés que de quinze ans, &c même, selon d'autres, de neuf, essaierent d'entasser Montagnes sur Montagnes pour s'élever jusqu'au Ciel. Ils l'eussent fait sans doute, s'ils eussent atteint

la jeunesse. Il ne leur manqua, qu'un peu plus de force.

9°. *Entreprenez d'entasser Osses sur Pelion.*] HOMERE dit: *essaierent de mettre &c.* C'est cette Expression, qui fait l'Image. M. Despréaux l'a négligée, mais elle n'est point échappée à Virgile, lorsqu'il a traduit ce trait d'Homère dans le I. Liv. des *Georgiques*, Vers 281.

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam

Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum.

On peut remarquer que ce n'est pas sans dessein, que Virgile pèche contre les règles de la Versification Latine. Il n'affecte de mettre deux *biatus* dans le premier de ces Vers, qu'afin de le faire marcher avec une sorte de

peine, qui représente les efforts, que les *Aléides* faisoient pour mettre ces Montagnes les unes sur les autres. CLAUDIEN (*De Bello Getico*, V. 74.) conserve exactement la pensée d'Homère, en disant :

Nec pervenere juvenia

Robur Aléida, dum vellere Pelion Otus

Nissimur, occubuit Phobus; moriensque Ephialtes

In laevis obliquam projecit languidus Ossam.

6°. J'ignore où M. Despréaux a pris ce qu'il dit de la mort de ces deux Géants. Je trouve par tout qu'Apollon & Diane les tuèrent à coups de flèches.

(11) *Que si Cecilius &c.* 1°. Nous avons vu plus haut Longin chercher pour quelle raison *Cécilius* n'avoit rien dit du Pathétique. Ce ne peut être, que pour avoir cru, qu'il étoit toujours sublime, ou qu'il ne l'étoit jamais. L'un & l'autre est également faux; & Longin le prouve

suffisamment. M. Silvain cependant n'a pas laissé (Liv. III. Chap. I.) de l'accuser d'avoir fait consister le Sublime dans le Pathétique. LONGIN, dit-il, "le
" Chap. VII. où il fait du Pa-
" thétique une des Sources du Su-
" blime. Il dit ailleurs (Chap.
" II.) qu'un des défauts qui se
" glissent dans le Sublime, c'est
" une certaine fureur hors de sa-
" sen, lorsqu'on s'emporte mal-à-
" propos, ou avec excès. Or cette

DU SUBLIME. CHAP. VI. 251

qu'un beau mouvement & une passion poussée à propos. En effet, c'est comme une espece d'enthousiasme & de fureur noble qui anime l'Oraison, & qui luy donne un feu & une vigueur toute divine.

REMARKES.

„ fureur hors de saison, qui est le
 „ faux *Pathétique*, n'ayant d'op-
 „ position qu'avec le vrai Pa-
 „ thétique, LONGIN n'en feroit
 „ pas un défaut particulier du
 „ Sublime, s'il ne confondoit le
 „ Sublime avec le *Pathétique*. „
 „ M. Silvain tire ensuite avanta-
 „ ge de ce que nôtre *Rhétteur* dit
 „ en cet endroit sur l'effet d'un
 „ beau Mouvement & d'une Passion
 „ poussée à propos. Il remarque aussi,
 „ que Longin, mettant le Sublime
 „ dans les *Figures*, ne s'attache
 „ qu'aux plus véhémentes, qu'à
 „ celles qui conviennent le plus
 „ au *Pathétique*. Enfin, pour preu-
 „ ve de ce qu'il soutient, il ne
 „ veut presque que les Vers de
 „ l'*Oedipe* de *Sophocle* rapportés
 „ dans le Chap. IX. „ Longin,
 „ dit-il, allègue comme Subli-
 „ mes, ces Vers, qui certaine-
 „ ment sont très-touchans &
 „ très-*pathétiques*; mais où l'on
 „ ne trouvera jamais l'ombre
 „ du Sublime. Ainsi on ne peut
 „ pas douter, que Longin ne con-
 „ fonde le Sublime avec le Pa-
 „ thétique, d'où l'on peut con-
 „ clure, que ses idées n'étoient
 „ pas assez justes. „ M. Silvain
 „ fait ressouvenir ensuite qu'il
 „ a prouvé que les mouvemens les
 „ plus vifs du *Pathétique*, sont ce
 „ qu'il y a de plus contraire au
 „ Sublime, parce que les Passions
 „ présentent toujours l'objet du monde
 „ le plus rampant & le plus indigne,
 „ qui est l'Homme accablé sous ses fai-
 „ blez. Rien de tout cela ne con-

clut contre Longin. Plus M. Sil-
 vain prouve que nôtre *Rhétteur*
 a mal connu nôtre Sublime, plus
 il donne de certitude à mon opi-
 nion touchant l'Objet de ce Trai-
 té, parce que tout ce qu'il lui
 reproche comme contraire au
 but, qu'il lui suppose, tend di-
 rectement au véritable but, que
 Longin avoit dans l'esprit. Le
Pathétique est ce qui constitue
 l'Eloquence véhémence; & celle-
 ci doit passer pour la sorte d'E-
 loquence Sublime la plus parfaite.
 C'est donc bien en vain que le
 moderne *Hypographe* emploie
 plus de cent pages de son II.
 Livre, à faire voir en quoi le
Pathétique diffère du Sublime. Ce
 qu'il dit est assez bon; mais
 rien de tout cela ne porte coup
 à Longin, qui traite d'un Su-
 blime différent.

29. J'ai rapporté dans la Rem.
 15. sur les *Add.* à la Préf. les
 idées, sur lesquelles M. Silvain
 se fonde, pour prouver que le
Pathétique ne peut jamais être
 Sublime. Tout ce qu'il dit dérive
 d'un seul Principe. Il ne veut ja-
 mais voir dans les Passions, que
 les Foibleses de l'Homme. Il est
 vrai que, regardées dans un cer-
 tain jour, elles n'offrent pas au-
 tre chose. Mais, par rapport à
 l'Eloquence, il ne s'agit pas de
 les considérer, comme feroit un
 Moraliste. Il faut, en Métaphysi-
 cien éclairé, les voir en elles-
 mêmes. Qu'est-ce donc que les
 Passions, les Affections, les Mou-

CHAPITRE VII.

De la Sublimité dans les pensées.

BIEN que des cinq parties dont j'ai parlé, la première & la plus considérable, je veux dire * cette *Elevation d'esprit naturelle*, soit plutôt un présent du Ciel, qu'une qualité qui se puisse acquérir; nous devons, autant qu'il nous est possible, nourrir notre esprit au Grand, * & le tenir (1) toujours plein & enflé, pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & genereuse.

Que si on demande comme il s'y faut prendre,

R E M A R Q U E S.

vements de l'Ame ? Tous ces termes sont ici synonymes, & signifient les diverses *Modifications* de l'*Amour-Propre*. Lui seul produit toutes nos *Pensées*, tous nos *Sentimens*, toutes nos *Actions*, & lui seul les *modifie*, selon qu'il est lui-même diversement *modifié* par la nature des objets, qui le font agir. Par lui-même, il est plutôt bon que mauvais; puisqu'il nous porte continuellement à chercher notre *Bien-être* présent ou futur; &, s'il se trompe si souvent dans le choix des choses, auxquelles il attache ce *Bien-être*, c'est par une suite de l'imperfection de notre Nature; & c'est par là qu'il devient la source de nos Vices, de même que, quand il ne se trompe point dans son choix, il est la source de nos Vertus. Si M. *Silvain* avoit réfléchi sur cette Notion exacte de l'*Amour-Propre* & des *Passions*, il n'auroit pas

confondu ces dernières avec nos Vices, qui n'en sont que l'abus, comme nos Vertus en sont le légitime usage: il auroit supprimé le tiers de son Livre, qui, rapproché de cette Notion, ne contient rien, qui ne soit absolument faux par rapport à l'espèce de *Sublime*, dont il parle, & par rapport à l'*Eloquence*: il auroit vu de plus que lui-même admet les *Passions* pour une des *Sources* de son *Sublime*, puisqu'il reconnoît un *Sublime de Sentiment*; & que tout *Sentiment* est spécialement le fruit d'une *Passion*, quelle qu'elle puisse être, le fruit de l'*Amour-Propre modifié* de telle ou de telle manière, soit innocente, soit criminelle, c'est-à-dire, ou conforme, ou contraire aux Règles des Mœurs.

CHAP. VII. (1) CHANG. *toujours plein & enflé*,] ET ENFLÉ', addition faite en 1683. BROSS.

j'ay déjà écrit ailleurs, (2) que cette Elevation d'esprit estoit une image de la grandeur d'ame; & c'est pourquoy nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cause de cette grandeur de courage que nous voyons. Par exemple, (3) le silence d'Ajax aux En-

REMARQUES.

(2) que cette Elevation d'esprit estoit une image de la grandeur d'ame;] Ce mot d'image n'est pas assez fort, ni assez clair dans cet endroit. C'est tout autre chose dans le Latin. Quant à moy, je me fusse servy du mot *Echo*, ou plutôt d'une autre similitude, en disant, que cette elevation d'esprit étoit la resplendeur de la sublimité de l'ame. TOLL.

1°. Cet *Interprète*, comme étranger & sachant peu nôtre Langue, s'exprime du mieux qu'il peut & souvent assez mal. Le mot *Image*, qu'il reprend dans la traduction de M. Despréaux, est suffisant; mais celui d'*Echo* conviendrait mieux, & conserveroit la Figure du terme Grec, qui signifie *résonance*, si je puis faire ce mot, c'est-à-dire, la répétition des sons renvoyés par les Corps; qu'ils frappent.

2°. Rien ne peut justifier la singulière *Tautologie*, que M. Despréaux prête à Longin. Dire que l'Elevation d'esprit est l'image de la grandeur d'ame, c'est dire, qu'une chose est l'image d'elle-même; parce qu'au fonds l'Elevation d'esprit est la même chose que la Grandeur d'ame. M. Despréaux ne seroit point tombé dans cette faute, s'il s'étoit attaché d'avantage à la lettre de son Auteur, qui dit: *Comment faut-il s'y prendre, dira-t-on? J'ai*

déjà dit ailleurs que le Sublime est l'Echo de la grandeur d'ame.

(3) le silence d'Ajax aux Enfers,] C'est dans l'onzième Livre de l'*Odyssée*, Vers 161. où *Ulysse* fait des soumissions à *Ajax*, mais *Ajax* ne daigne pas luy répondre. DESP. N. M.

1°. C'est ce que *Virgile* a fort bien imité dans le VI. Liv. de l'*Eneide*, Vers 469. où *Didon* aux Enfers traite *Enée* de la même manière, qu'*Ajax* avoit fait *Ulysse*.

2°. Il est une autre sorte de *Silence*, qui quelquefois a beaucoup de Grandeur, & qui même est Sublime en certains cas. Il consiste à ne pas daigner parler sur un sujet, dont on ne pourroit rien dire sans risquer, ou de montrer quelque apparence de bassesse d'ame, ou de faire voir une élévation capable d'irriter les autres. Le premier *Scipion l'Africain*, obligé de comparoître devant le Peuple assemblé, pour se purger du crime de péculat, dont les Tribuns l'accusoient: ROMAINS, dit-il, à pareil jour je vainquis ANNIBAL, & soumis Cartage; allons en rendre grâces aux Dieux. En même-temps il marche vers le Capitole, & le Peuple le suit.

Dans la *Tragédie de Nicomède*, ce Prince, par les artifices d'*Arfinoé* sa Bellemère, est soupçonné de tremper dans une Conspiration. *Prophas* son Père, qui ne le

fers , dans l'Odissee. Car ce silence a je ne sçai quoy de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

(4) * La premiere qualiteé donc qu'il faut supposer en un veritable Orateur , c'est qu'il n'ait point

R E M A R Q U E S. •

souhaite pas coupable , le presse de se justifier , & lui dit :

Purge-toi d'un forfait si honteux & si bas.

L'Ame de Nicomede se peint dans cette réponse vraiment **SUBLIME**.

Moi , Seigneur ! m'en purger ! Vous ne le croiez pas.

M. Silvain , en parlant , Liv. I. Chap. XIII. de la noble confiance dans les autres & en soi-même , dont il fait une source du Sublime des Sentimens rapporte ces deux exemples , & dit au sujet du premier : " Scipion avoit le cœur trop grand pour faire le personnage d'Accusé ; & il faut avouer que rien n'est plus héroïque , que le procédé d'un Homme , qui , fier de sa vertu , dédaigne de se justifier , & ne veut point d'autre Juge que sa conscience. " Il ajoute au sujet de la réponse de Nicomede : " Je ne fais ce qu'on doit le plus admirer , ou de ce qu'il ne veut pas seulement se justifier , ou de ce qu'il est si sûr & si fier de son innocence , qu'il ne croit pas que son accusateur même en doute. " Ces réflexions de M. Silvain , & celles qu'il fait sur quantité d'autres exemples , dans lesquels il trouve le Sublime des Sentimens , font voir qu'il est forcé , malgré qu'il en ait , de ne pas considérer toujours les Passions comme représentant l'Homme accablé sous ses faiblesses ; & que l'on pourroit aisément lui faire détruire à lui-même tout ce qu'il a dit , pour prouver que le Pathétique n'a rien de commun avec le Sublime.

3°. Je vais offrir un exemple de Silence , encore plus digne de notre respect que de notre admiration. Je ne ferais que copier quelques paroles de M. Silvain , Liv. I. Chap. III. C'est du Sublime des Images ; qu'il s'agit. " Un Père de l'Eglise donne une idée de la constance de JESUS-CHRIST , d'autant plus Sublime , qu'il paroît vivement touché de ce dont il parle. " Pour entendre ceci , il faut rappeler une circonstance de la Vie d'Epistete. Un jour , comme son Maître lui donnoit de grands coups sur une jambe , Epistete lui dit froidement : Si vous continués , vous casseriez cette jambe. Son Maître , irrité par ce sang froid , lui cassa la jambe ; & Epistete lui dit , sans s'émouvoir : Ne vous l'avois-je pas bien dit , que vous casseriez cette jambe ? Un Philosophe opposoit cette Histoire aux Chrétiens , en disant : " Dire JESUS-CHRIST a-t-il rien fait d'aussi beau à sa mort ? OUI , dit S. Justin ; IL S'EST TU. " "

(4) La premiere qualiteé... des choses extraordinaires.] LONGIN dit : Il est donc absolument nécessaire d'établir ce qui donne la naissance au Sublime ; c'est qu'un véritable Orateur ne doit pas être dans l'habitude de pen-

DU SUBLIME. CHAP. VII. 255

l'esprit rampant. En effet, il n'est pas possible qu'un homme * qui n'a toute sa vie que des sentimens & des inclinations basses & serviles, puisse jamais rien produire (5) qui soit fort merveilleux ni digne de la Postérité. Il n'y a vraisemblablement que ceux qui ont de hautes & de solides pensées qui puissent faire des discours élevez ; & c'est particulièrement aux grands Hommes qu'il échappe de dire (6) des choses extraordinaires.

REMARQUES.

fer d'une manière ignoble & basse ; car il n'est pas possible que, qui n'a pendant toute sa vie, pour objet de ses pensées & de ses occupations, que des choses petites & serviles, puisse jamais rien produire, qui se fasse admettre, & qui soit digne de la postérité. Mais ceux dont les pensées ont une sorte de poids & d'impétuosité, méritent, comme cela se doit, de la grandeur dans leurs discours ; & de même aussi, ce qui passe les bornes ordinaires de la Nature, ne vient que dans la bouche de ceux dont l'Ame est extraordinairement élevée.

(5) CHANG. qui soit fort merveilleux. C'est ce que portent toutes les anciennes Editions, que j'ai vuës. M. Brossette a retranché *fort*, qui figure assez mal ici. M. Du Monteil l'a rétabli. Les Editions de 1734. & de 1740. ont suivi M. Brossette.

(6) des choses extraordinaires. Jusques-là Longin n'a rien dit de la sorte d'esprit nécessaire pour la Grande Eloquence, que Quintilien n'eût dit en quelque sorte avant lui, Liv. I. Chap.

II. p. 10. *Maxima pars eloquentia constat animo. Hunc affici, hunc concipere imagines verum, & transformari quodammodo ad naturam eorum de quibus loquimur, necesse est. Is porro, quo generosior, celsiorque est, hoc majoribus velut organis commovetur, ideoque & laude crescit, & impetu augetur, & aliquid magnum agere audeat. SENEQUE, De Tranq. An. Ch. I.* donne aussi l'élévation de l'esprit pour la source de l'Eloquence Sublime ; & ce qu'il dit est tout à-fait conforme aux Idées de LONGIN. *Ubi se animus cogitationis magnitudine levavit, ambiciosus in verba est, altiusque ne spirare, ita eloqui gestis, & ad dignitatem rerum exurgit Oratio. Oblitus tum legis pressorisque iudicii, Sublimis feror, & ore jam non meo. SENEQUE* pensoit de verve, pour ainsi dire ; & l'on ne doit pas toujours lui demander une extrême justesse. Quoiqu'il en soit, on peut conclure que nos deux Rhéteurs & ce Philosophe, ont cru qu'il falloit naître Orateur, aussi bien que Poète. Pour moi, j'ai toujours dit au sujet de l'un & de l'autre :

— Cui mens divinior, atque os
Magnæ sonaturum, des vernis huius bonorem.

(7) * Voyez, par exemple, ce que répondit Alexandre quand Darius luy offrit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage. Pour moi, luy disoit Parmenion, si j'estois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moy aussi, repliqua ce Prince, si j'estois Parmenion. N'est-il pas vray qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé Homere dont les pensées sont toutes sublimes : comme on le peut voir (8) dans la description de la Déesse Discorde, qui a, dit-il ;

(9) *La teste dans les Cieux, & les piés sur la Terre.*

Car on peut dire que cette grandeur qu'il luy donne est moins la mesure de la Discorde, que (10) de la capacité & de l'élevation de l'Esprit d'Homere. Hesiode a mis un vers bien différent de celui-cy, (11) dans son Bouclier, s'il est vray que ce Poëme soit de luy, * quand il dit à propos de la Déesse des Tenebres,

(12) *Une puante humeur luy couloit des narines.*

(13) En effet, il ne rend pas proprement cette

R E M A R Q U E S.

C'est la Nature, qui commence les Demosthènes & les Homères, les Cicérons & les Virgiles, les Bossuets & les Corneilles, L'Art les achève.

(7) Voyez, &c.] Tout cecy jusqu'à cette grandeur qu'il luy donne &c. est suppléé au Texte Grec, qui est défectueux en cet endroit. DESP.

Il y manque environ douze pages.

(8) dans la description de la Déesse Discorde,] ILIAD. Liv. IV. Vers 445. DESP.

Voyés Tome III. IV. Réflexion Critique.

(9) *La teste &c.*] Le Grec dit : Elle affermis sa tête dans les Cieux, & marche sur la terre.

(10) *de la capacité & de l'élevation*] Ce dernier terme suffisoit.

(11) *dans son Bouclier,*] Vers 267. DESP.

C'est le Poëme intitulé, *Le Bouclier d'Hercule*, dont il s'agit.

(12) *Une puante humeur &c.*] Le Grec dit : Des humeurs couloient de ses narines.

(13) *En effet... aux Dieux.*] LONGIN dit : Car il n'a point fait une Image terrible, mais

Déesse

DU SUBLIME. CHAP. VII. 157

Déesse terrible, mais odieuse & dégoûtante. Au contraire, voyez quelle majesté Homere donne aux Dieux.

(14) *Autant qu'un homme* (15) *assis au rivage des mers;*
(16) *Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs :*
Autant des Immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut, &c.

Il mesure l'étendue de leur saut à celle de l'Univers. Qui est-ce donc qui ne s'écrierait avec raison, (17) en voyant la magnificence de cette Hyperbole, que si les chevaux des Dieux vouloient

REMARQUES.

odieuse. Pour Homère, comment rend-il Sublime, ce qui concerne les Dieux ?

(14) *Autant qu'un homme &c.* Littéralement: *Autant qu'un Homme assis sur un rocher, & regardant la mer, voit de ses yeux d'espace dans l'étendue de l'air; autant des Chevaux des Dieux en franchissent d'un seul saut.*

(15) *assis au rivage des mers.* Cette Expression gâte icy la véritable idée que nous devons avoir de la hauteur d'un écueil aux bords de la mer : parce que le mot *assis* ne fait pas monter nos pensées des rivages de la mer au haut d'une tour, qui y vient trop tard, & ne s'appréhende l'imagination déjà occupée de la bassesse. TOLL.

Voilà la Remarque suivante.

(16) *CHANG. Vois d'un roc*

Autant que peut un Homme, en regardant la mer ;
Sur un rocher assis, voir d'espace dans l'air.

(17) *en voyant la magnificence de cette Hyperbole.* LONGIN n'emploie pas ici le mot Hyperbole, comme technique. Il le prend génériquement & dans la signification propre. Ainsi ce qu'il

élevé Avant l'Edition de 1683: *Voit du haut d'une tour, &c.* BROSETTE.

C'est à cette première manière, que la Note de TOLLIN se rapporte. Elle n'est pas fort claire, parce qu'elle est mal exprimée. Mais ces paroles de Desmarez, (*Des. du Poëme Héroïque, p. 110.*) la feront entendre.

Pourquoi mettre dans ses Vers, *du haut d'une tour*, puis, que cela n'est pas dans son texte Grec, & qu'il y a seulement *assis sur un lieu élevé*, regardant vers la Mer: & que cela se contrarie, & est superflu, de dire *du haut d'une tour*, après avoir dit, *assis au rivage des Mers*... Ce Critique traduit ensuite les deux premiers Vers beaucoup mieux que M. DESPREAUX.

appelle en cet endroit ! cette Hyperbole du Grand signifie proprement, cette pensée d'un Sublime extraordinaire ; & mieux encore : le Sublime extraordinaire de cette pensée. Il ne s'agit point

faire un second saut, ils ne trouveroient pas assez d'espace dans le monde? Ces peintures aussi qu'il fait du combat des Dieux, ont quelque chose de fort grand, quand il dit :

(18) *Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla ;*
Et ailleurs :

(19) *L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.*
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie :

R E M A R Q U E S.

encore ici du Sublime des Tropes. D'ailleurs les pensées & les expressions, qui regardent Dieu & les choses divines, ne sont jamais Hyperboliques, c'est-à-dire, au delà du vrai ; mais plutôt morales ou sapineuses, c'est-à-dire, petites ou basses. CAPP.

M. PERRON, dans sa Person, s'accorde avec la Note de M. CAPPETONNIER. Il observe dans une Remarque, qu'un Homme borne l'étendue, que les chevaux des Dieux franchissent d'un saut, à la portée de la vue d'un Homme, qui du haut d'un Roc au bord de la mer, regarde l'espace immense, que les eaux laissent à découvert devant lui. Cette idée lui paroît assez grande ; mais il trouve celle de Longin plus sublime, en ce qu'il décide, que sans l'espace du monde ne suffiroit pas à de tels sauts pareils à celui des chevaux des Dieux. Je suis plus de l'avis de M. SIBOURN, qui (Liv. III. Chap. IV.) reproche à notre Poëte d'avoir manqué de justesse, en rendant par son interprétation la pensée d'Homère

fausse, de vraie qu'elle étoit, ou du moins vraisemblable. C'est à quoi se réduit ce qu'il en dit, quoiqu'il s'exprime tout différemment. Voyez dans le III. Tome la IV. Réflexion Critique, p. 262.

(18) *Le Ciel &c.*] *Iliad.* Liv. XXI. Vers 388. DESP.

Mot à mot : Le grand Ciel en retentit aux environs, & l'Olympe aussi.

(19) *L'Enfer &c.*] *Iliad.* Liv. XX. Vers 61. DESP.

1°. Le Grec dit à peu près mot à mot : PLUTON, Roi des Enfers en ens même pour la bas, Plein de terreur, il s'élança de son trône, & cria, dans la crainte que NEPTUN, dont les coups ébranlent la terre, ne l'entrainât par en haut, & que les émeutes terribles à la vue, sales, dégoûtantes, & que les Dieux même en ont horreur, ne parussent aux yeux des Mortels & des Immortels.

2°. "Que de choses, dit Desfontaines, *Iliad.* p. 120. qui ne sont point dans le texte Grec, par incapacité de serrer le sens. Il y a seulement : ...

„ Pluton, Roi des Enfers, de peur qu'il fut entraîné,
„ De son trône il s'élança, il cria, il trembla, il trembla
„ Que du camp de Neptune une large ouverture
„ Ne découvre l'horreur de sa demeure obscure,
„ Les Mortels redoutent & qu'entraînent les Dieux.

DU SUBLIME. CHAP. VII. 259

Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour.
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive desolée;
Ne découvre aux Vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

(20) Voyez-vous, mon cher Terentianus, là

REMARQUES.

„ Mais la difficulté de ne mettre
„ dans le Vers que ce qu'il faut,
„ fait qu'un Poète, qui n'a pas
„ la force de presser le sens, y
„ joint des Vers entiers, qui ne
„ sont que des chevilles pour
„ faire tenir le reste; & pour
„ timer à ce qui a été dit, ou à
„ ce qui doit être dit ensuite.
„ On peut aider au Vers par
„ quelque mot ajouté, mais on
„ ne doit pas y joindre des sens,
„ qui ne sont pas dans le tex-
„ te. „ Ceux qui veulent traduire
„ des Vers en Vers, doivent
„ être attentifs à cette observation
„ de Desmarest, laquelle renferme
„ une règle essentielle; & prendre
„ garde que sa Traduction a
„ du moins sur celle de M. Des-
„ preaux, l'avantage de n'avoir que
„ le nombre des Vers de l'Original.

3°. Virgile a profité de cette
„ image d'Homère, & l'a placée en
„ Maître dans le VIII. Liv. de l'E-
„ neide, Vers 241. 246. Mais com-
„ me c'est dans une Comparaison
„ qu'elle est employée, elle n'a
„ pas tout-à-fait autant de feu,
„ que dans l'Iliade. Ce qui vient
„ d'un inconvénient inséparable
„ des Comparaisons, insérées dans
„ la suite d'une Narration, elles
„ en retardent la marche, & re-
„ froidissent nécessairement, sur-
„ tout quand elles sont un peu dé-
„ taillées, l'impression, que cette
„ Narration devoit faire.

4°. OVIDE (*Metam.* Liv. V. V. 316.) a su s'approprier aussi
„ le même trait, le mettre en ac-
„ tion, ainsi qu'il est dans l'O-
„ riginal, & lui donner même de
„ la grandeur. Mais il s'en faut
„ bien, que son Image soit capa-
„ ble de frapper & d'émouvoir
„ autant que le fait celle d'Homère.
„ 5°. La terreur d'un Dieu,
„ comme Pluton, (dit M. Silvestre,
„ Liv. I. Chap. III.) sa pâleur,
„ ses cris, l'impétuosité avec la-
„ quelle il s'élance de son trône;
„ la Terre ébranlée; l'Enfer
„ ému, tout cela sont d'assez
„ grands objets. Cependant, si
„ on y veut regarder de près,
„ on trouvera que ce n'est pas
„ là précisément ce qui frappe
„ le plus. Tous ces mouvemens
„ ne servent qu'à faire conce-
„ voir toute la grandeur & tou-
„ te la force de Neptune. L'Ima-
„ ge de ce Dieu imprimée dans
„ ces grands effets, est ce qui
„ attire les yeux, & l'attention,
„ est ce qui renferme le Subli-
„ me. „ Qu'il le trait particulier,
„ que nous appellons spéciale-
„ ment le Sublime. Mais ici l'i-
„ mage entière, l'ensemble de tous
„ les traits, qui la composent,
„ soit dans l'original, soit dans
„ les traductions, appartiennent
„ au Sublime, dont Longin traite
„ dans cet Ouvrage.

(20) Voyez-vous... en den-

Terre ouverte jusqu'en son centre, l'Enfer pressé à paroître, & toute la machine du monde sur le point d'être détruite & renversée : pour montrer que dans ce combat, le Ciel, les Enfers, les choses mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui ne fust en danger : (21) * Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un sens alle-

R E M A R Q U E S.

ger :] Au sujet de la Remarque que Longin fait ici, M. Pearce dit en Homme de goût : *Magnifica illa Deorum pugnantium descriptio, nec brevius, nec planius, nec sublimius, quam est apud Longinum, explicari & quasi ab oculis poni potest. Hoc est veri Critici posse virtutes Scriptorum & acute videre & apte depingere.* La Traduction de M. Despréaux rend assez bien le sens ; mais il s'en fait beaucoup qu'elle mérite les louanges, que M. Pearce donne à l'Original.

(21) Mais il faut prendre &c.] Longin dit : Voilà des idées terribles à la vérité ; mais à moins que de les prendre pour allégoriques, elles pèchent contre la décence, & n'ont rien qui ne sente l'Athéisme.

Plaçons ici quelques réflexions de M. Silvain (Liv. I. Chap. III.) Elles ont rapport aux trois Exemples, que Longin va citer. 1°. " Il n'y a rien de plus sublime que ce trait : Dieu dit : Que la Lumière se fasse &c

„ la Lumière fut faite. Ce tour
„ extraordinaire, qui marque si
„ bien toute la grandeur de
„ cette action, la facilité, la
„ promptitude, ou plutôt la ra-
„ pidité avec laquelle elle se
„ fait, & qui peint cela si vi-
„ vement, qu'on croit voir de
„ ses Yeux la Lumière naître
„ dans l'instant même que la
„ parole sort de la bouche de
„ Dieu ; cette Expression, dis-
„ je, est incomparable. Il ne
„ s'en voit de pareilles, que
„ dans l'Ecriture ; si ce n'est
„ qu'on voudrait mettre en ce
„ rang-là un Vers d'Homère,
„ qui semble avoir quelque cho-
„ se d'approchant. C'est dans
„ l'endroit où *Téthys* va prier
„ *Jupiter* de vanger *Achille* son
„ fils, qu'*Agamemnon* avoit ou-
„ tragé. *Jupiter* dit à cette Dées-
„ se : Je le comblerai de gloire ;
„ & pour vous en assurer, je vais
„ faire un signe de tête, qui est le
„ gage certain de la foi de mes pro-
„ messes.

„ IL DIT : DU MOUVEMENT DE SA TESTE IMMORTELLE
„ L'OLIMPE EST EBRANLÉ.

„ A la vérité, ce trait-là est fort
„ beau. Mais il s'en faut bien
„ qu'il soit pareil à celui que je
„ viens de rapporter.... *Moïse*
„ fait voir qu'en Dieu parler
„ & agir ou créer n'est que la

„ même chose. Ce qui convient
„ à un Dieu, & ne convient
„ qu'à lui seul ; au lieu qu'il
„ faut que *Jupiter* agisse cor-
„ porellement pour ébranler le
„ Ciel. Il ne s'agit ici que de

gerique; autrement elles ont je ne sçai quoy d'affreux, d'impie & de peu convenable à la Majesté des Dieux. Et pour moy lorsque je voy dans Homere les playes, les ligues, les supplices, les larmes, les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse; il me semble qu'il s'est efforcé, autant qu'il a pû de faire des Dieux de ces Hommes qui furent au siege

R E M A R Q U E S.

L'Expression de l'Image, & non de la chose en elle-même. Par rapport à cette Expression, le Vers d'Homere, considéré seul, est aussi Sublime, que le passage de Moïse. Mais à quoi bon observer, qu'Homere est obligé de faire agir Jupiter corporellement? L'Écriture, dans plusieurs de ses Traits les plus Sublimes, ne prête-t-elle pas à Dieu des Actions corporelles? Témoin ce Passage d'Isaïe, Chap. XL. v. 12. *Quis mensus est pugillo aquas, & culos palmo ponderavit? Quis appendit tribus digitis molem terre, & colles in statera.* Le trait d'Homere est incontestablement Sublime dans les idées de Longin. Mais doit-il être mis au rang de ce que nous appellons Le Sublime? C'est ce que je ne crois pas; parce qu'il est essentiel à cette espèce de Sublime, de surprendre; & que Jupiter disant

à Thétis que, pour gage de sa promesse, il va faire un signe de tête: je m'attens que ce signe produira quelque effet extraordinaire. Ainsi quand cet effet arrive, il ne me surprend point. Je l'ai prévu. Mais ce même trait imité par Virgile dans le IX. Liv. de l'Énéide, est un trait véritablement Sublime, parce que le Poëte ne l'annonce pas, & qu'il le fait jouir de tous les avantages de l'Imprévu. C'est ce qu'il demande à Jupiter, que les Vaisseaux d'Enée ne soient point sujets aux accidens, qui détruisent les autres Vaisseaux. Jupiter répond, qu'aucun Dieu ne peut rendre immortels des navires faits de la main des Hommes. Mais que pour la contenter, quand ces navires auront remis Enée en Italie, il en fera des Nymphes de la mer. (Vers 104.)

*Dixerat: idque ratum Stygii per flumina Fratris,
Per pice torrentes atræque voragine ripas
Annuit, & totum natus tremefecit Olympum.*

VIRGILE avoit senti le défaut de l'invention d'Homere. Il se la rend propre, en la corrigeant.

2°. M. Silvain convient en suite de la Sublimité de l'Image comprise dans ces deux Vers:

*Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes
Fait trembler sous ses pieds & forêts & montagnes.*

“ Mais, ajoute-t-il, je suis „ beaucoup plus touché du pas-

„ sage de la Lumière, aussi „ bien que de tous les autres de

de Troÿe; & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en a fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition: car à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort qui est comme un port assuré pour sortir de nos

R E M A R Q U E S.

„ l'Ecriture, qui ressemblent à „ que Dieu qui puisse agir de la
 „ celui-là. Comme... lorsque „ sorte. On voit, on sent dans
 „ David représenté Dieu prêt à „ ses paroles, qu'il n'a pas plu-
 „ exciter une tempête sur la „ tôt ouvert la bouche, que ces
 „ mer: *Il parle, les vents ac-* „ Impies ne font plus; & quo
 „ courent, & les flots de la mer s'é- „ dans l'intervalle de ce mot;
 „ lèvent. Mais il ne les calme „ s'ai parlé, à celui-ci, où sont-
 „ pas avec moins d'empire & de „ ils: ils étoient exterminés...
 „ facilité. *Il change l'Aquilon en* „ Dans tous ces exemples, &
 „ Zéphire, & les flots se taisent. „ qui produit le Sublime, c'est
 „ Ils font plus quelquefois, ils „ la vuë de ces actions merveil-
 „ disparoissent & s'énervent „ leuses, des effets qu'elles pro-
 „ à sa parole. *Il parla avec me-* „ duisent, & de la facilité avec
 „ nées à la Mer; & elle fut sé- „ laquelle elles se font, parce
 „ chée. Toute la Nature obéit „ que tout cela élève l'ame, &
 „ dans l'instant à la voix de „ qu'il l'élève au-dessus de ses idées
 „ son Créateur. L'Ecriture ne „ ordinaires de grandeur...
 „ daigne pas quelquefois le mar- „ 30. J'ai du ajouter, dit-il,
 „ quer, & elle le suppose. *Dieu* „ plus loin dans le même Chapt-
 „ appelle le Ciel, & il dit à la „ tre, que c'étoit aussi la vuë de la
 „ Terre: *Séparés-moi mon peuple.* „ grandeur, du pouvoir & de
 „ Qui peut douter que cet Or- „ l'excellence de ceux qui les fai-
 „ dre ne s'exécute, quoique ce- „ soient (ces grandes actions).
 „ la ne soit point marqué... „ C'est pourquoi tout Discours
 „ Peut-on n'être pas saisi d'ad- „ qui découvre, qui exprime
 „ miration à ces mots: *Il a jeté* „ & qui peint quelque qualité
 „ *ses regards, & les Nations* „ & quelque mérite extraordi-
 „ *ont été dissipées!* Il y a pour- „ naire dans les Personnes, ne
 „ tant un autre endroit sur le „ peut manquer d'être Sublime,
 „ même ton, qui me paroît en- „ ... Mais ce qui rend le Dis-
 „ core plus fort. C'est dans cet „ cours Sublime à l'égard des
 „ admirable *Cantique*, que Dieu „ Personnes, ce n'est pas tant
 „ dicta de sa propre bouche à „ de marquer & d'exprimer leurs
 „ Moïse. Le Seigneur après avoir „ grandes qualités d'excellence
 „ dit, qu'il exterminerait les „ & en elles-mêmes, que par les
 „ Impies, & qu'il feroit cesser „ impressions, qu'elles font sur
 „ leur mémoire, il ajoute: *J'ai* „ les autres; c'est-à-dire, par
 „ *parlé, où sont-ils?* Dix: UBY- „ les discours, par les actions
 „ NAM SUNT? En vérité, il n'y „ & par les mouvemens d'au-
 „ a que Dieu qui puisse s'expri- „ trui, qui soient l'effet ou de
 „ mer ainsi, comme il n'y a „ la présence, ou de la gran-

miseres ; au lieu qu'en representant les Dieux de cette sorte , il ne les rend pas proprement immortels , mais éternellement miserables.

Il a donc bien mieux réussi lors qu'il nous a peint un Dieu tel qu'il est dans toute sa majesté & sa

R E M A R Q U E S.

„ deux , ou du pouvoir de ces „ Personnes. Les Exemples se- „ ront entendre ma pensée. *Da- „ vid* dit sur le Passage de la „ Mer rouge , . . . *La Mer vit* , „ & elle s'enfuit . . . Ces paroles „ (sont) une image de la gran- „ deur , de la gloire , & de la „ Majesté de Dieu. On la voit , „ on la sent , & pour ainsi dire , „ on la mesure. Mais ce n'est „ pas directement en elle-même , „ c'est indirectement ; c'est dans „ le mouvement & dans l'ac- „ tion du Tourdain & de la „ Mer , qui fuient devant la fa- „ ce du Seigneur. Ainsi ce n'est „ pas proprement & unique- „ ment l'image de ce mouve- „ ment & de cette action du „ Fleuve & de la Mer , quoique „ fort extraordinaires , qui fait „ ici le Sublime , c'est principa- „ lement l'idée , qu'ils donnent „ du Seigneur . . . Quand mê- „ me les actions , attribuées aux „ choses inanimées , ne seroient „ pas aussi prodigieuses en soi , „ ni aussi contraires à l'ordre de „ la Nature que celle-ci ; l'i- „ mage ne laisseroit pas d'en „ être fort Sublime ; s'il paroît „ soit , que c'est la présence „ seule de Dieu , qui les leur fit „ faire. *Homère* dit , parlant de „ NEPTUNE :

„ Il attelle son char , & montant fierement ,
„ Lui fait fendre les flots de l'humide Element.
„ Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines
„ D'aïse on entend sauter les peçantes Baleines ,
„ L'Eau fremit sous le Dieu qui lui donne la loi ,
„ Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.

„ Car que l'eau s'entrouvre & „ fasse un espèce de frémisse- „ ment sous un char ou sous un „ vaisseau , & que les Baleines „ sautent d'aïse à la vue de quel- „ que objet agréable ; ce sont „ des actions & des mouvements „ fort naturels & fort ordinai- „ res ; . . . l'*Écriture* disant quel- „ que part , que les Baleines se „ jouent dans les eaux ; ou du „ moins ces actions sont infini- „ ment au-dessous de celles des „ Mers , qui s'enfuient , & des „ Fleuves , qui remontent à leur „ source. Cependant , que ce „ soit la vue seule de Neptune , „ qui excite ces mouvements , & „ qui inspire de la joie aux Ba- „ leines & à la Mer même , c'est „ ce qui est admirable ; & qui „ produit le Sublime , parce qu'il „ donne une idée extraordinaire „ de la grandeur de Neptune , qui „ alors est représentée non pas „ en elle-même , mais dans les „ effets , que sa présence produit . „ On en peut dire autant de ce „ trait d'un PSEAUME : Les eaux „ ont vu , ô Dieu ! elles vous ont „ vu & elles ont craint. Mais le „ langage des astres vaut bien

grandeur , & sans mélange des choses terrestres ;
(22) * comme dans cet endroit , qui a été remar-
qué par plusieurs avant moi , où il dit en parlant
de Neptune :

(23) Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes,
Fait trembler sous ses piés & forests & montagnes,

Et dans un autre endroit :

(24) Il attelle son char , & montant fierement ,
Lui fait fendre les flots de l'humide Element.

(25) Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides Plaines,
D'aïse on entend sauter les pezzantes Balaines.

R E M A R Q U E S.

à cet égard la crainte & les
mouvements de la Mer : Les
Dieux racontent la gloire du Sei-
gneur. Le jour le dit au jour , &
la nuit à la nuit ; & le Firma-
ment publie qu'il est l'ouvrage de
ses mains. Ce sont-là des Im-
ages d'une justesse & d'une su-
blimité divine. Le jour le dit au
jour. Qui est-ce de nous qui
peut entendre cette voix &
cet entretien , sans être élevé
avec transport , & humilié
tout ensemble ? Car , com-
me dit fort bien CICÉRON :
La pensée des choses célestes
& la vue des Ouvrages de
Dieu , doivent donner de la mo-
destie & de la grandeur d'âme à
ceux qui les contemplent.

(22) comme dans cet endroit,
qui &c.] Longin veut dire , qu'il
n'est pas le premier qui se soit
avisé de faire attention aux
grandes Images de la Divinité ;
qui se trouvent dans Homère. Les
traits de ce genre avoient déjà
trouvé place dans les Ouvrages
des Ecrivains , qui s'étoient
chargés de répondre à ceux qui
faisoient au Prince des Poëtes les

mêmes reproches , que Longin
vient de lui faire un peu plus
haut. Il faut donc traduire ainsi
cette Phrase , en la reprenant
dès le commencement. Tout ce
qui représente chez lui la Divinité
telle qu'elle est , grande , pure &
sans tache , est infiniment meilleur
que ce qu'il écrit des Combats des
Dieux. Mais c'est une matière que
plusieurs , avant nous , ont exacte-
ment traitée ; & du genre de la-
quelle est ce qu'il dit de NEPTUNE.

(23) Neptune &c.] Iliad. Liv.
XIII. Vers 18. DESP.

Mot à mot : Les monts spacieux
& la forêt trembloient sous les pieds
immortels de NEPTUNE marchant.

(24) Il attelle &c.] Ibid. V.
26. DESP.

Le Grec dit : Il s'avançoit sur
la mer. Les Baleines sortant de
tous côtés de leurs retraites ,
sautotent sous ses pas & ne mé-
connoissoient point leur Roi ;
la mer même se fendoit d'alle-
gresse. Cependant ses coursiers
volotent.

(25) Dès qu'on le voit marcher
sur ces liquides Plaines ,] Ces
Vers sont fort nobles & fort

DU SUBLIME. CHAP. VII. 265

*L'Eau (26) fremit sous le Dieu qui lui donne la Loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.
Cependant le char vole, &c.*

REMARQUES.

beaux; mais ils n'expriment pas la pensée d'*Homere*, qui dit, que lorsque *Neptune* commence à marcher, les Baleines sautent de tous costez devant luy & reconnoissent leur Roy, que de joye la mer se fend pour luy faire place. Monsieur *Despréaux* dit de l'eau ce qu'*Homere* a dit des Baleines, & il s'est contenté d'exprimer un petit fremissement qui arrive sous les moindres barques comme sous les plus grands vaisseaux, au lieu de nous représenter après *Homere* des flots entr'ouverts & une mer qui se sépare. DAC.

La Traduction de ces Vers, que j'ay donnée au public il y a quel-

ques années, & qui peut-être a été veüe de Monsieur *Dacier*, me délivrera du soupçon qu'on pourroit avoir que je me suis servy de ses remarques dans cette Edition. Ces mots, *mare difficit undas*, est justement en François, *la mer se fend*. TOLL.

La Note de M. *Dacier* manquée dans les Editions de 1694. 1701. & 1713. elle est dans celle de 1683. où *Tollius* l'avoit prise. M. *Brassette* & les autres Editeurs l'ont donnée après lui. Pour entendre la Note du Traducteur de *Longin*, que je viens de nommer, il est à propos de jeter les yeux sur la Version des Vers d'*Homere* cités en cet endroit :

Ille per undas
Pergit agens currum. Linquunt penetralia Cete
Equoris, & dominum facto agmine circumfultant.
Ipsam lætitia tumidas mare difficit undas
Impetique aligerum volucris volat axis eorum.

L'Edition de 1735. dans la Note de *Tollius*, au lieu de *mare difficit undas*, porte : *mare diffidis undas*. Ce qui ne change rien au sens : mais ce qui ne sauroit faire le Vers. La seconde Sillabe de *diffidis* est longue. *Difficio*, *difficere*, est un Dérivé du Verbe *Jecare*.

(26) *fremit sous le Dieu qui lui donne la Loi*,] Il y a dans le Grec, que l'eau, en voyant *Neptune*, se ridoit & sembloit sourire de joye. Mais cela seroit trop fort en nostre langue. Au reste j'ai cru que l'eau reconnoît son Roy, seroit quelque chose de plus sublime que de mettre, comme il y a

dans le Grec, que les Baleines reconnoissent leur Roy. J'ai tâché dans les passages, qui sont rapportez d'*Homere*, à encherir sur luy, plutôt que de le suivre trop scrupuleusement à la piste. DESPREAUX.

On auroit pu dire à M. *Despréaux*, qu'il falloit traduire avec toute l'exactitude possible, parce qu'il s'agissoit ici de n'offrir aux Lecteurs, que ce que *Longin* avoit dessein lui-même de leur présenter. C'est cette Note de M. *Despréaux*, qui m'a fait prendre le parti de donner le mot-à-mot des Vers, qui se trouvent dans cet Ouvrage.

(27) Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la grandeur & la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses loix, par ces paroles: *Dieu dit; Que la Lumière se fasse, & la Lumière se fit: Que la Terre se fasse, la Terre fut faite.*

R E M A R Q U E S.

(27) *Ainsi le Législateur... la Terre fut faite.* 1°. "C'est une question, dit M. GIBERT (*Rhetor.* Liv. III. Ch. VIII. Art. III.) s'il y a du Sublime dans ces paroles: *Dieu dit: Que la Lumière se fasse; & la Lumière se fit.* Il nous paroît qu'il y en a, par ce principe, que le Commandement a dans le Discours de la dignité, & par conséquent du Grand, sur tout si c'est un commandement, qui par lui-même produise les plus grandes choses. Nous ajoutons, que le Nom de Dieu est Grand; que le Commandement est Grand; que l'Exécution est Grande; que la manière de l'exécuter l'est aussi; qu'il en est de même de la manière de le dire, qui est pleine d'autorité, & la plus propre pour marquer une Puissance absolue. Cette observation d'un Rhetoricien habile, qui considère la chose du côté des ressources de son Art, est extrêmement juste. En effet, si tant de grands traits, réunis dans un si petit espace, ne formoient pas une Image Sublime, on pourroit soutenir à bon droit, qu'aucune Image ne mérite ce nom. Longtems avant l'impression de la *Rhetorique*, M. Gibert avoit prouvé d'une autre manière la Sublimité du passage de Moïse, en donnant

l'extrait du *Traité de Longin*, dans le I. Tome de ses *Jugemens des Savans* &c. Il y fait des réflexions judicieuses, & donne quelques-unes méritent une attention particulière.

2°. Mais ce célèbre passage est-il véritablement Sublime? M. Despréaux & M. Gibert, suivis d'une foule d'Acclamateurs, disent: Oui. M. Huet & M. Le Clerc, accompagnés d'un petit nombre de gens, qui pensent, disent: Non. J'ose m'écarter ni de l'avis des uns, ni de l'avis des autres; ou plutôt, je suis en même-tems de tous les deux. L'Image, dont il s'agit, considérée seule & détachée de tout ce qui la précède ou la suit, en un mot considérée telle que Longin la présente, est, à mon gré, le modèle le plus parfait du Sublime; & je suis, à cet égard, du sentiment de M. Despréaux. Mais je tiens de relire exprès, avec l'attention la plus grande, tout le I. Chap. de la *Genèse*. Dans la suite de la *Narration de Moïse*, cette admirable Image n'a rien de Sublime; & dans ce point seulement, je donne gain de cause à M. Huet. Ainsi je concilie les deux opinions; & sans être d'aucun parti, je suis en même-tems de tous les deux. Au reste, ce que je dis, ne doit s'entendre que par rapport

* Je pense, mon cher Terentianus, que vous ne ferez pas fâché que je vous rapporte encore ici un passage de notre Poëte, quand il parle des hommes ; afin de vous faire voir, comme Homère est heroïque lui-même, en peignant le caractère d'un Heros. Une épaisse obscurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les

REMARKES.

à notre idée particulière du Sublime. Il en est tout autrement dans les idées de Longin ; & le I. Chap. de la *Genèse*, discuté selon les principes de ce Rhéteur, ne peut manquer, malgré la simplicité du Stile, d'offrir une Narration appartenante au Genre Sublime d'Eloquence. C'est l'effet de la grandeur des Objets, que ce Chapitre présente, & de la vivacité avec laquelle les faits y

sont racontés.

3°. Je tais ici fonction de Philologue ; & c'est uniquement par rapport à l'Expression, que j'oppose un trait de *Virgile* au passage de *Moïse*. Dans le I. Liv. de l'*Eneïde*, après le Discours, que *Neptune* fait aux Vents, sur la tempête, qu'ils venoient d'exciter sans son ordre, le Poëte dit, Vers 141. en parlant de NEPTUNE :

Sic ait, & ditto citius nimida aquora placat.

Ces deux petits mots : *ditto citius*, peignent d'une manière Sublime la promtitude avec laquelle *Neptune* se fait obéir dans son Empire. Le *ditum factum* des Latins, & notre aussi *dit dit*, aussi *dit fait*, qui n'a lieu que dans le Stile simple & familier, sont plus lents que l'Expression de *Virgile*. Il y a quelque part dans Homère, dit M. Le Febvre, un mot *celerius*, qui l'emporte de beaucoup en rapidité sur le *ditto citius*.

4°. M. Despréaux ne traduit pas exactement son Auteur, dans la manière de présenter les paroles de *Moïse*. Il en a reçu, comme on l'a vu, de la part de M. Huet & de M. Le Clerc des reproches, auxquels il répond assez mal à la fin de sa X. Réflexion. Voici comment Longin expose les paroles en question. *Pieu dit ; Quoi ? Que la Lumière*

soit, & la Lumière fut : Que la Terre soit, & la Terre fut. Cette interrogation, *Quoi ?* n'est pas mise là sans dessein. Notre Rhéteur, Disciple d'*Ammonius* & d'*Origène*, avoit, au moins en général, quelque idée assez nette de la Divinité. Comme il ne trouvoit point dans Homère & dans les autres Auteurs Païens, que la Puissance Divine fut représentée par des Images assez grandes, selon ses idées ; il a recours à celle qu'il emprunte ici de *Moïse* ; & veut qu'elle fasse sur l'esprit de ses Lecteurs la même impression, qu'elle avoit faite sur le sien. DIEU dit ; en ajoutant : *Quoi ?* c'est comme s'il disoit : Prenez garde à ce qui va suivre ; Remarquez bien cette Image : QUE LA LUMIERE SORT, ET LA LUMIERE FUT ; QUE LA TERRE SOIT, ET LA TERRE FUT. Ce qui concerne la Terre n'est point

empêchoit de combattre. En cet endroit Ajax, ne sçachant plus quelle résolution prendre, s'écrie :

(28) *Grand Dieu, chassela nuit qui nous couvre les yeux*
(29) *Et combats contre nous à la clarté des Cieux.*

R E M A R Q U E S.

dans le Texte de *Moïse*. La défus M. Huet & M. Le Clerc ont prétendu, que *Longin* n'en avoit jamais lu les Livres, & qu'il ne les avoit cités que d'après quelque extrait informe. M. Despréaux de son côté, dit que c'est principalement pour que l'on ne fît point ce reproche à *Longin*, qu'il avoit supprimé le *Qui* dans la Traduction. Mais par cette raison il falloit bien plutôt retrancher les paroles, que *Longin* ajoute ensuite de celles de *Moïse*. Il s'agissoit de traduire exactement un *Rhétor*, qui parle en Homme de sa profession, & dans la situation d'esprit, que j'ai dépeinte. Frappé jusqu'à l'excès de l'Image d'une Volonté, dont les Commandemens s'exécutent sur le champ, & sans qu'aucun Agent se mêle de les exécuter, *Longin* travaille à ce que son Lecteur en soit aussi frappé que lui-même. C'est pour cela, que par une réflexion d'admiration, & changeant l'objet de l'Image, il ajoute après les paroles de la GENÈSE : *Que la Terre soit, & la Terre fut*. Cette simple répétition de l'Image, suffisante pour le Lecteur, est la même chose que si *Longin*, entouré dans son Ecole d'une foule de Disciples, leur avoit dit à la suite des termes de *MOÏSE* : *Voiez-vous quelle étonnante & Sublime Image cet Ecrivain trace de la Puissance de son Dieu ? Ce Dieu parle ; ce qui n'étoit point, &c. Chacune des choses, qui com-*

posent ces Univers, est uniquement l'effet d'un simple acte de sa volonté. *Que la Terre soit, & la Terre fut. Que la Mer soit, & la Mer fut &c.* Je reviens à l'interrogation supprimée par M. Despréaux. Ce n'est qu'un mot, mais ce mot exprime tout ce que *Longin* pense des paroles de *Moïse*. Ce mot prépare à la répétition, qu'il va faire de l'Image comprise dans ces mêmes paroles. C'est un de ces traits caractéristiques, qu'un Traducteur doit toujours rendre scrupuleusement, parce qu'ils représentent l'esprit & les intentions de l'Auteur.

°. Dans le passage de la Genèse, M. Despréaux devoit moins s'attacher au Latin de la Vulgate qu'aux termes Grecs rapportés par *Longin*. Je les ai traduits Littéralement, ainsi que l'ont fait M. Pearce & M. l'Abbé Gori dans leurs Versions ; & par là nous nous trouvons d'accord avec le Texte Hébreu, dont l'Image a toute une autre vivacité que celle de la Vulgate. Voyez Tome III. page 321. Remarque 5.

(28) *Grand Dieu, chaffe &c.*] *Iliad.* Liv. XVII. V. 645. DESP.

(29) *Et combats contre nous*] Il y a dans HOMÈRE, *Et après cela fais nous perir, si tu veux à la clarté des Cieux*. Mais cela auroit été foible en notre langue, & n'auroit pas si bien mis en jour la Remarque de *Longin*, que, *Et combats contre nous, &c.* Ajoutez que

DU SUBLIME. CHAP. VII. 269

(30) Voilà les véritables sentimens d'un Guerrier tel qu'Ajao. Il ne demande pas la vie ; un Héros n'étoit pas capable de cette bassesse : mais comme il ne voit point d'occasion de signaler son cou-

REMARQUES.

de dire à JUPITER, combats contre nous, c'est presque la même chose que *jais nous périr*, puisqu'en dans un combat contre Jupiter, on ne sauroit éviter de périr. DESP.

Les paroles d'Homère citées par Longin, veulent dire: *Mais d'vous, JUPITER, délivrés les Grecs de ces ténèbres, ramenez la clarté, faites que nos yeux voient, & faites-nous périr même au grand jour.* HOMÈRE ajoute : *si telle est votre volonté.*

(30) Voilà les véritables sentimens... Tel que Mars] 1°. Il me semble, que tout ce que j'indique devoit être traduit de cette manière. Ce Mouvement est véritablement digne d'Ajao. Il ne foudroie pas de vivre. C'est une trop grande petitesse de la part d'un Héros. Mais, comme les ténèbres, qui le forcent au repos, l'empêchent d'employer sa valeur à quelque grande action ; indigné par cette raison d'être inutile, quand il faudroit combattre, il demande que la lumière reparaisse au plutôt, bien certain puisque Jupiter refuse de le favoriser, de rencontrer du moins une mort digne d'un grand cœur. Et

Grand Dieu, vens-nous le jour & combats contre nous ;

dont M. Raimond de S. Mard (ci-devant p. 69.) fait principalement consister le Sublime dans une sorte d'impiété. Des ténèbres foudaines mettent Ajao hors d'état de combattre. Son courage en est indigné. Mais il ne défie point Jupiter au combat. Ce qu'il demande, c'est que ses Dieu veut exterminer les

certes, en cet endroit Homère parage les passions de son Héros, & lui-même ne fait autre chose qu'entrer dans une fureur pareille à celle du Dieu MARS &c.

2°. M. Silvain dit, Liv. I. Ch. V. à propos des paroles d'Ajao : " Combien devoit être au-dessus de la crainte & même de la pensée de la mort, un Homère, qui aime mieux s'exposer à périr infailliblement dans un combat contre Jupiter, que de ne pas combattre pour sa Patrie... Cet Auteur se trompe d'après M. Despréaux & les autres Interprètes de Longin, qui tous, à l'exception peut-être de M. Pearce, ont très-mal pris la pensée de leur Auteur & celle d'Homère, que l'on chercheroit inutilement dans ces paroles de M. DESPREAUX : *Et combats contre nous ; & dans ces autres : quand il devroit avoir à combattre JUPITER même.*

3°. La traduction littérale des paroles d'Ajao, n'offre rien de l'audace impie exprimée dans le Vers de M. Despréaux, ou dans celui-ci de M. DE LA MOTTE.

Grecs, qu'Hector vient de repousser jusqu'à leurs Vaisseaux ; il daigne leur rendre la lumière, afin qu'ils puissent du moins périr en braves gens. Ce n'est point le mépris de la mort, ce n'est point le désir de périr plutôt de la main de Jupiter, que de celle d'un Troien, ce n'est point un mouvement d'impa-

rage au milieu de l'obscurité, il se fâche de ne point combattre : * il demande donc en hâte que le jour paroisse, pour faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. * En effet Homère en cet endroit est comme un vent favorable qui seconde l'ardeur des combattans : car il ne se remuë pas avec moins de violence, que s'il estoit épris aussi de fureur.

(31) *Tel que Mars en courroux au milieu des batailles :
Ou comme on voit un feu (32) jettant par tout l'horreur,
Au travers des forêts promener sa fureur.
De colere il écume, &c.*

R E M A R Q U E S.

tience contre le Souverain des Dieux & des Hommes, qui fait parler *Ajax*, Il prie, il invoque *Jupiter*; & l'objet de sa prière est uniquement d'obtenir l'honneur d'une mort glorieuse, Il consent de périr, *si telle est la volonté de JUPITER*, pourvu que la lumière éclaire ses exploits, & qu'il ait les yeux des Grecs & des Troyens pour témoins des efforts de sa valeur. C'est la vive expression d'un extrême amour de la gloire, qui fait le sublime de l'Exclamation pathétique, qu'*Homère* met dans la bouche de ce Héros. Il est si faux qu'il ait eu dessein de lui prêter aucun mouvement d'impiété, qu'il dit, que dès qu'*Ajax* eût achevé sa prière, *Jupiter* eut pitié de sa douleur. Il écarta le nuage, & dissipa l'obscurité. Les Grecs enveloppèrent le corps de *Patrocle*, & furent couverts dans leur couraie par les deux *Ajax*, qui s'opposèrent à l'impétuosité d'*Hector* & d'*Enée*. Dans le *Sixième* des *Œuvres* d'*Homère*, une guide exacte ne peut pas être

un Discours impie; & *Longin*, qui connoissoit *Homère* infiniment mieux que nous ne le connoissons, n'a pas pu, quand il a développé les idées de ce Poëte, les expliquer d'une manière contraire à ce qu'elles sont en elles-mêmes. C'est donc contre la pensée de *Longin* qu'on lui fait dire, qu'*ATAJ* demande au plus tôt que le jour paroisse, pour faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devroit avoir à combattre *JUPITER* même. Au lieu de ces derniers Mots, *Longin* dit à la lettre : *puisque Jupiter lui refuse. C'est-à-dire, puisqu'il refuse de l'avancer; puisqu'il se déclare pour les Troyens contre les Grecs; puisqu'il ne veut pas permettre à ces derniers d'enlever le corps de Patrocle, & d'empêcher Hector de brûler leurs vaisseaux.*

(31) *Tel que Mars &c.*] *Iliad*, Liv. XV. Vers 605. DESF.

(32) *CHANE. jettant par tous l'horreur.*] On lisoit avant l'Édition de 1701. dans la suite & l'horreur. BRASS.

Voici ce que les Vers d'*Homère*

Mais je vous prie de remarquer, pour plusieurs raisons combien il est affoibli dans son Odyssée, où il fait voir en effet, (33) que c'est le propre d'un grand Esprit, lors qu'il commence à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car qu'il ait composé l'Odyssée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner plusieurs preuves. Et premierement il est certain qu'il y a quantité de choses dans l'Odyssée qui ne sont que la suite (34) des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier ouvrage, (35) comme autant d'Episodes de la guerre de Troye. (36) Ajoutez que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade sont déplorez souvent par les Heros de l'Odyssée, com-

REMARQUES.

veulent dire à peu près à la lettre. Il entre en fureur ainsi que Mars quand il lance son javelot, ou comme un feu dévorant qui s'étend sur les Montagnes & dans toute l'épaisseur d'une Forêt; & l'écume se répand autour de sa bouche. C'est d'Hector qu'Homère parle en cet endroit, & non d'Ajax, comme le dit Tullius.

(33) que c'est le propre d'un grand esprit... aux contes & aux fables. Je crois qu'il falloit dire, que dans la vieillesse, c'est le propre d'un grand Esprit, qui bausse, d'aimer à conter. Cette Phrase est relative au reproche, que Longin va faire un peu plus bas à l'Odyssée, d'être presque toute en Narration.

(34) des malheurs qu'on lit dans l'Iliade. Le Grec dit: des malheurs d'Ilion.

(35) CHANG. comme autant d'Episodes. Première manière, avant l'Edition de 1683. comme autant d'effets. BADSS.

L'un ne me paroît pas meilleur que l'autre. Longin ne se

sert pas ici du mot *Episode*, comme d'un Terme d'Art. Dire que l'Odyssée renferme les Episodes de l'Iliade; c'est dans le langage de la Poétique, dire quelque chose d'inintelligible. Episode ne peut signifier dans l'usage commun de la Langue Grecque, qu'une partie de quelque chose, mais une partie non nécessaire. C'est proprement ce que nous appelons accessoire. J'aurois donc dit: comme faisant, en quelque sorte, partie de la Guerre de Troie.

(36) Ajoutez que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade sont déplorez souvent par les Heros de l'Odyssée. Je ne croy point que Longin ait voulu dire que les accidens qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorez par les Heros de l'Odyssée. Mais il dit: Ajoutez qu'Homère rapporte dans l'Odyssée des plaintes & des lamentations, comme connus des long-temps à ses Heros. LONGIN a égard icy à ces chansons qu'Homère fait chanter dans l'Odyssée sur les malheurs des Grecs, & sur toutes

me des malheurs connus & arrivez il y a déjà long-temps. Et c'est pourquoy l'Odyssée n'est, à proprement parler, que (37) l'Épilogue de l'Iliade.

(38) *Là gît le grand Ajax, & l'invincible Achille:
Là des ses ans Patrocle a vu borner le cours.
Là mon fils, mon cher fils a terminé ses jours.*
De là vient à mon avis, que comme Homere a

R E M A R Q U E S.

les peines qu'ils avoient eues dans ce long siege. On n'a qu'à lire le Livre VIII. DAC.

La Remarque de Monsieur Dacier sur cet endroit est fort savante & fort subtile : mais je m'en tiens pourtant toujours à mon sens. DESP.

Tollins dans une courte Note relative à celle de M. Dacier, dit : " On trouvera la même pensée dans ma Traduction „. Voici comme il y tourne cet endroit : *Inde vers etiam vel maxime, quod que sibi mala, lucius, ac dolores evenisse Heroes in Odyssæa referunt, ea ita narrent, ut quibus jam olim defuncti fuerint.* Ce n'est pas tout-à-fait ce que dit M. Dacier. Au reste, ce sens est peut-être celui de Longin, dont je n'entens point la Phrase. Je soupçonne seulement qu'il a voulu dire, qu'il y a des évènements de l'Iliade, qui sont rappelés dans l'Odyssée comme étant arrivés & connus depuis longtems des Héros de ce dernier Poème.

(37) l'Épilogue] J'en dis autant de ce mot, que de celui d'Épisode. Il n'est point ici Terme d'Art, & doit se rendre en François par Conclusion. LONGIN, en disant que l'ODYSSÉE n'est que la Conclusion de l'ILIADÉ, veut dire, qu'Homère achève de ra-

conter dans l'Odyssée, ce qui lui restoit à dire de l'Histoire de la Guerre de Troie.

(38) *Là gît le grand Ajax, &c.*] Ce sont les paroles de Nestor dans l'Odyssée, Liv. III. Vers 109. DESP.

Le Grec veut dire : *Là gît Ajax favori de Mars ; Là gît Achille aussi, là Patrocle ; semblable aux Dieux pour le conseil ; là gît encore mon cher Fils.* Qu'il me soit permis de faire remarquer dans ces paroles si simples, une beauté, qui peut-être n'est pas du Sublime, mais qui me paroît en approcher beaucoup. Les noms d'Ajax & de Patrocle sont accompagnés d'Épithètes, qui sont autant d'Éloges magnifiques. Homère se contente de nommer nuement Achille. C'est le plus grand des Héros. Il est au-dessus de toutes les loüanges. Son nom seul est son Panégitique. On prendra cette observation pour ce qu'elle peut valoir. C'est l'impression, que le Passage d'Homère a faite sur moi ; mais je ne me sens pas encore l'esprit assez commentateur, pour assurer hardiment qu'Homère ait pensé ce qu'il me fait penser ; & j'avouerais franchement qu'il se pourroit bien, que la seule mesure du Vers eût contraint Achille à paroître ici sans Épithète.

compilé

DU SUBLIME. CHAP. VII. 173

composé son Iliade durant que son esprit estoit en sa plus grande vigueur, * tout le corps de son ouvrage (39) est dramatique & plein d'action : au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le genie de la vieillesse ; (40) tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il se couche, qui a toujours la même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, (41) * il ne parle plus du même ton : * on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arreste ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette même force, & s'il faut ainsi parler, cette même volubilité de discours si propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. * Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, qui, comme un grand Ocean, se retire & deserte ses rivages. * A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. (42) Je

REMARQUES.

(39) est dramatique & plein d'action :] Il falloit dire : est plein d'action & de mouvemens pathétiques. Les termes dramatique & plein d'action, signifient la même chose dans la Langue de Longin ; mais unis ensemble dans la nôtre, ils font quelque chose qu'on n'entend pas.

(40) tellement qu'on le peut comparer : au Soleil quand il se couche, &c.] Cette Comparaison est extrêmement belle ; & M. Pearce trouve que rien n'est plus juste ni plus Sublime. C'est là-dessus qu'il s'écrie : En LONGINUM tam suarum quem alienarum discendi virium commonstrarem ! Optimis Authoribus par,

optimos laudat : nec solum antecessores suos ad veras scribendi leges revocat, sed posteris etiam legem scribendi, atque exemplar tam ingenii quam judicii exhibet. Cet éloge est fondé sur le Vrai, mais il est poussé beaucoup trop loin. Il y a dans notre Rhéteur quelques traits admirables ; mais il y a presque par tout beaucoup plus de goût & d'esprit, que de jugement.

(41) il ne parle plus du même ton : &c.] Il falloit dire : On n'y voit plus cette vigueur de génie, ce Sublime de l'Iliade, &c.

(42) Je n'ai pas oublié pourant les descriptions de tempêtes] De la manière dont Monsieur Des-

n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes qu'il fait, les aventures qui arrivent à Ulysse chez Polyphème, & quelques autres endroits qui sont sans doute fort beaux. Mais cette vieillesse dans Homère, après tout, c'est la vieillesse d'Homère : joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup (43) plus de fable & de narration que d'action.

R E M A R Q U E S.

Despréaux a traduit ce passage, il semble que Longin, en parlant de ces narrations incroyables & fabuleuses de l'Odyssée, n'y comprenne point ces tempêtes & ces aventures d'Ulysse avec le Cyclope, & c'est tout le contraire, si je ne me trompe; car Longin dit : *Quand je vous parle de ces narrations incroyables, & fabuleuses, vous pouvez bien croire que je n'ay pas oublié ces tempêtes de l'Odyssée, ny tout ce qu'on y lit du Cyclope ni quelques autres endroits, &c.* Et ce sont ces mêmes endroits qu'Horace appelle *speciosa miracula*. DAC.

M. Pearce s'étonne, que M. Dacier traduise ce passage de Longin, de manière à lui faire condamner les Descriptions de tempêtes, qui sont dans l'Odyssée. C'est, à ce qu'il prétend, mettre Longin en contradiction avec lui-même; puisque dans le Chapitre suivant, il loué Homère sur l'art avec lequel il décrit les tempêtes. Je ne fais si cette observation est bien juste. A la vérité, dans le Chap. VIII. notre Rbeteur loué les tempêtes décrites par Homère, il en apporte même un exemple, mais cet exemple est tiré de l'Iliade. La pensée de Longin est très-claire. Au reste, dit-il, quand je parle ainsi, je n'ai pas oublié les tempêtes, qui sont dans l'Odyssée, ni ce

qui regarde le Cyclope, ni certains autres endroits; mais j'appelle cela vieillesse, vieillesse cependant d'Homère; car dans toutes ces choses en général & dans chacune en particulier, il y a plus de narration que d'action. Je me range à l'avis de M. Dacier, qui me paroît avoir été celui de M. Le Febvre; & je ne vois pas que Longin veuille dire autre chose, sinon qu'il met au rang de ces longues Narrations, dans lesquelles Homère est toujours grand, quoiqu'il pêche contre la vraisemblance, les tempêtes décrites dans l'Odyssée, ce qui se passe chés le Cyclope, & quelques autres endroits; toutes choses, qui sont des fruits de la vieillesse d'Homère, & dans lesquelles il y a beaucoup plus de narration que d'action. M. Despréaux & M. Pearce se sont assurément trompés au sujet de l'exception, que Longin fait ici. Son but n'est pas de mettre ce qu'il nomme à l'abri de la critique; mais d'empêcher qu'on ne confonde les Descriptions des tempêtes, le récit des aventures d'Ulysse chés le Cyclope, & quelques autres choses du même goût, avec ce qu'il va censurer dans la Phrasé suivante, comme des badineries indignes d'un grand Génie.

(43) plus de fable & de narration que d'action.] Il falloit sur-

DU SUBLIME. CHAP. VII. 275

Je me suis étendu là-dessus, comme j'ai déjà dit, afin de vous faire voir que les genies naturellement les plus élevez tombent quelquefois dans la badinerie; quand la force de leur esprit vient à s'éteindre. Dans ce rang, on doit mettre ce qu'il dit du sac où Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulysse changez par Circé en pourceaux; (44) que Zoïle appelle de *petits cochons larmoyans*. * Il en est de même des Colombes qui nourrissent Jupiter, comme un Pigeon: de la disette d'Ulysse, qui fut dix jours sans manger après son naufrage, & de toutes ces absurditez qu'il conte du meurtre des Amans de Penelope. (45) Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'est que ce sont d'assez beaux songes; & si vous voulez, des songes de Jupiter même. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyssée, c'est pour vous montrer que les grands Poètes & les Ecrivains célèbres, quand leur esprit manque de vigueur pour le Pathétique, s'amusent ordinairement à peindre les mœurs. C'est ce que fait Homère, quand il décrit la vie que menotent les Amans de Penelope dans la maison d'Ulysse. En effet, toute cette description est proprement une espece de Comedie, où les differens caracteres des hommes sont peints.

R E M A R Q U E S.

plement : plus de narration que d'action. Le mot *Fable* en cet endroit, surtout étant au singulier, n'est susceptible d'aucun sens.

(44) que Zoïle] Voïez Tome III. V. Réflexion Critique.

(45) Car tout . . . de Jupiter même.] Je traduirois ainsi cette Phrase : Car que peut-on dire de ces choses, sinon que ce sont en effet de magnifiques rêveries ? Voici maintenant : Les Anciens déignoient

proverbialement l'excellence des choses, en y joignant le nom de Jupiter; à peu près comme nous disons en conversation : du vin des Dieux. C'est ce que prouvent plusieurs exemples rapportés par Gabriel de Petra, Langbaine & M. Le Febvre. Ce dernier rend par, *magnifica somnia*; les mêmes termes, que M. Despréaux traduit par, *des songes de JUPITER*; paroles, qui ne signifient rien dans nôtre usage.

CHAPITRE VIII.

(1) *De la Sublimité qui se tire des circonstances.*

VOYONS si nous n'avons point encore quelque autre moyen, par où nous puissions rendre un discours sublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne soit toujours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infailible pour arriver au Grand, si nous sçavons faire à propos le choix des plus considérables, & si en les liant bien ensemble, nous

R E M A R Q U E S.

CHAP. VIII. (1) *De la Sublimité qui se tire des circonstances.*] M. Silvain, Liv. III. Chap. I. réfute ce que Longin enseigne ici. Généralement parlant, ce Censeur a raison d'affurer, qu'un amas de *Circonstances* ne produit pas notre *Sublime*, mais non pas de nier, qu'il produise celui de Longin. C'est par les exemples même, que notre *Rhétteur* cite, qu'il en faut juger. Il avoit son but, & plus nous avançons, plus nous verrons qu'il étoit tel, que je l'ai dit. Les Exemples, cités dans ce Chapitre, sont du genre de la *Grande Eloquence*. Quand M. Silvain reproche à notre *Rhétteur* de prétendre que l'assemblage des *Circonstances* de quelque chose que ce soit, est *Sublime*, il a tort. La Proposition de Longin n'est pas absolue, mais relative à son Objet, qui la restreint. Ainsi quand il dit que le choix & l'entasse-

ment des principales *Circonstances* font un *secret infailible* pour arriver au GRAND, on ne peut pas douter qu'il ne parle uniquement des *Circonstances* des choses, qui peuvent servir de matière à l'*Eloquence Sublime*. Enfin, M. Silvain se trompe beaucoup quand il soutient, " qu'un Discours, où l'on rassembleroit les *Circonstances* d'un grand sujet, ne pourroit être *Sublime* „ & que „ des *Circonstances* horribles ou odieuses, ne peuvent être *Sublimes* ni conduire au „ *Sublime* „. Le Récit de l'assemblée des Conjurés dans *Cinna*, réfute cette dernière proposition; & c'est un des morceaux les plus *Sublimes*, qu'il y ait dans *Cornille*. Je parle dans les principes de Longin. Le Récit de la mort de *Pompe* prouve qu'un Discours, où l'on réunit les *Circonstances* d'un grand sujet, est *Sublime*, non seulement dans le

DU SUBLIME. CHAP. VIII. 277

en formons comme un corps. Car d'un côté ce choix, * & de l'autre cet amas de circonstances choisies attachent fortement l'esprit.

REMARQUES.

sens de Longin, mais aussi dans Vers suffiront pour le faire
celui de son Censeur. Quelques voir.

*Ce Héros voit la fourbe & s'en moque dans l'âme . . .
Leur défend de le suivre & s'avance au trépas ,
Avec le même front , qu'il donnoit les Etats . . .
D'un des pans de sa robe il couvre son visage ;
A son mauvais destin en aveugle obéit ,
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit . . .
Aucun gémissement de son cœur échappé
Ne le montre , en mourant , digne d'être frappé ,
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre ,
Et son dernier soupir est un soupir illustre ,
Qui , de cette grande Âme achevant les destins ,
Etale tout Pompée aux yeux des Assassins.*

" Que ce tout Pompée est admira-
ble, s'écrie M. Silvain, Liv.
I. Chap. III ! Il montre au-
tant l'élévation de l'esprit de
Corneille, que celle de ce grand
Homme, dont la vertu étoit si
grande, qu'on ne fait, dit
Cicéron, si les Romains étoient
plus redoutables aux Nations ,
par sa valeur, ou plus chéris par
sa justice . . . On peut s'étonner
à bon droit, que M. Silvain
aïant si bien senti le Sublime de
ce dernier Vers, n'ait pas vu

la sorte de Sublime répandu dans
tout le morceau. Corneille en doit
quelques traits à Lucain, dont
le Récit (Liv. VIII. Vers 610-
680.) seroit Sublime dans sa to-
talité, si ce Poète, plus maître
de sa verve, avoit su presser
les Circonstances.

Le tout Pompée a plu si fort à
Brébeuf, qu'il a cru pouvoir le
transporter dans sa Traduction de
l'endroit de Lucain, que je viens
d'indiquer. On jugera si l'original
est égalé par sa copie, que voici :

*Enfin voyant briller le fer de tous côtés ,
Voyant fondre sur lui ces Monstres irrités ,
Son Âme, qui d'effroi ne se sent point frappée ,
Sur son front assuré met d'abord tout Pompée.*

2°. Le premier & le second
Alinea de ce Chapitre, setoient
traduits plus exactement de cette
manière. Il y a naturellement dans
toutes les choses de certaines par-
ties, qui leur sont comme innées ;
& si nous pouvions toujours choi-
sir les principales de ces parties,
que les choses contiennent en elles-

même, si par leur union nous pou-
vions en former un seul corps ; nous
nous en ferions nécessairement une
source de Sublime. Car il peut être
produit & par le choix des Circon-
stances les plus importantes, & par
leur entassement. C'est ainsi que
Sapho va chercher de tous côtés
dans les Circonstances & dans la vé-

Ainsi, (2) quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'Amour, elle ramasse de tous côtez les accidens qui suivent & qui accompagnent en effet cette passion : mais où son adresse paroît principalement, c'est à choisir de tous ces accidens ceux qui marquent davantage l'excès & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela ensemble.

*Heureux ! qui près de toi, pour toi seule soupire ;
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire.
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égalé ?*

R E M A R Q U E S.

rité même, les tourmens causés par les fureurs de l'Amour. Mais où fait-elle voir le Sublime, dont je parle, si ce n'est quand elle choisit & réunit avec tant d'habileté les principales & les plus relevées de ces Circonstances ?

(2) quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'Amour, &c.]

1°. Dans les Fragmens des Poëtes, *Liriques Grecs*, l'Ode de Sapho, dont Longin va rapporter une partie, a pour titre : *Ad Mulierem amatam*. SAPPHO, dit M. LE FEBVRE, *qua mares, qua feminas seibat, eratque planè, ut ille Deorum, qui utroque facit commercia mun-*, do,,.ATHENE'E & Strabon nous apprennent qu'elle aimoit une certaine Dorique, & que son Frère Charaxus aimoit aussi cette Femme. Là-dessus M. Pearce suppose que, Dorique ayant été surprise avec Charaxus par Sapho, celle-ci composa l'Ode, dont on va lire une partie, pour exprimer toute la violence de sa jaloufie. C'est en effet ce que la Pièce présente ; & de cette supposition, nécessaire pour la bien entendre, il suit, que M. Desgrèaux n'en a pas rendu par tout

l'esprit, ainsi qu'on le verra plus bas.

2°. M. Le Febvre, qui trouve Longin admirable par tout, prétend qu'il ne l'est nulle part autant que dans le Jugement, qu'il porte de cette Pièce. *Hunc igitur legat*, dit-il, *qui scire velit, quid sit cum judicio legere.*

3°. Voici la Traduction précisément littérale de ce qui nous reste de cette Pièce. Celui qui est assis devant vous, ou qui entend de près la douceur de votre voix, ou (qui vous voit) rire d'une façon si agréable, me paroît être assurément égal aux Dieux. C'est là ce qui porte le trouble dans mon cœur. Car dès que je vous ai vue, ma voix écrite n'arrive plus jusqu'à mon gosier ; mais ma langue s'est brisée (c. a. d. est engourdie) ; un feu subtil cours aussi-tôt par tout mon corps ; je ne vois rien de mes yeux ; mes oreilles bourdonnent ; une sueur froide se répand (sur tous mes membres) ; un tremblement universel me saisit ; je suis plus pâle que l'herbe ; & sans respiration, je paroïs n'avoir qu'un moment à vivre. Mais il faut tout ôter, puisque malheureuse, &c.

(3) *Je sens de veine en veine une subtile flame
Courir par tout mon corps si-tôt que je te vois :
Et dans les doux transports où s'égare mon ame ,
Je ne scaurois trouver de langue, ni de voix.*

REMARKES.

(3) *Je sens de veine en veine* imité l'Ode de Sapho. Il applique
&c.] Lucrèce, dans le Liv. III. de à la Crainte les mêmes effets que
son Poëme , V. 153, semble avoir Sapho attribué à l'Amour.

*Verum ubi vehementi magis est commota metu mens ,
Consentire animam eidam per membra videmus ,
Sudores itaque , & pallorem existero toto
Corpore , & infringi linguam , vocemque aboriri ;
Caligare oculos , sonere aures , succidere artus :
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sape homines.*

CATULLE , Ode ad Lesbiam , 52.
a traduit les premières Strophes de l'Ode de Sapho. BROSETTE.

M. Brossette a tiré cette Note des Remarques Latines de Tollius , avec lequel il devoit dire , que Catulle a plutôt imité que tra-

duit. Sa Pièce n'est pas entière. Tollius en a fait entrer les Fragmens dans la Version de différentes mains , qu'il nous a données de cette Ode de Sapho. Voici cette Version telle qu'il l'a fait imprimer , avec les noms des Auteurs à côté.

*I L L E mî par esse Deo videtur ,
Ille , si fas est , superare Divos ,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat , & audit*

Catullus,

*D U L C E ridentem ; misero quod omnis
Eripit sensus mihi : nam simul te
Lesbia , adspexi , nihil est super mi
Quod loquar amens.*

Parthenius,
Catullus,

*L I N G U A sed corpes ; tenuis sub artus
Flamma dimanat : sonitu suoque
Tinnit aureis ; gemina teguntur
Lumina nocte.*

*M A N A T & sudor gelidus ; tremorque
Occupat totam : velut herba pallent
Ora : spirandi neque compos , orco
Proxima credor.*

H. Stephanus,

N E C tamen despero : etenim indigentem &c; Tollius.

M. Silvain, (Liv. III. Chap. I.)
ne voit rien de Sublime , ni même de Grand & d'Elevé dans l'Ode de Sapho. " Je m'efforce ,
" ajoute-t-il , qu'on ne y trouve
" vera que de la délicatesse ,

„ de l'ardeur , & une passion
„ fort vive & fort touchante.
„ En un mot , j'y trouve la perfection de ces sortes d'Ouvrages , mais je n'y trouve point
„ de grandeur „. Cet Ecivain,

Un nuage confus se répand sur ma vûë.

Je n'entends plus : (4) je tombe en de douces langueurs ;

(5) Et pâle , sans haleine , interdite , éperduë ,

(6) Un frisson me saisit , je tremble , je me meurs.

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder &c.

N'admirez-vous point comment elle ramasse toutes ces choses , l'ame , le corps , l'ouïe , la langue , la veüë , la couleur , (7) comme si c'étoient autant de personnes différentes , & prestes à expirer ? Voyez de combien de mouvemens contrai-

R E M A R Q U E S.

qui nie que le *Pathétique* puisse être *Sublime* , parle conséquemment à ses principes. Mais tout ce qui transporte l'Auditeur hors de lui-même , tout ce qui captive son entendement, & subjugue sa volonté ; voilà ce que *Longin* appelle *Sublime* ; & tel est principalement l'effet du *Pa-*

thétique. Que l'Entassement des Circonstances puisse produire le *Pathétique* le plus parfait ; c'est ce que l'Ode de *Sapho* prouve , aussi-bien que les *Discours d'Andromaque* & d'*Hermione à Pirrus*. Le premier est dans la VI. Scène du III. Acte d'*ANDROMAQUE*.

Seigneur , voilà l'état où vous me réduits &c.

Et le second , dans la V. Scène du IV. Acte.

Je ne t'ai point aimé , Cruel ? Qu'ai-je donc fait ? &c.

Mais rien , à mon avis , ne fait mieux voir combien le *Pathétique* acquiert de *Sublime* par le moien , dont il s'agit dans ce Chapitre , que ce que *Phédee* dit , *Act. IV. Sc. VI.* après qu'instruite par *Thésée* qu'*Hippolite* aime *Aricie* , elle est en proie à la jalousie la plus violente. C'est peut-être le morceau de *Passion* le plus parfait , qu'il y ait dans tout *Racine*.

(4) *je tombe en de douces langueurs ;*] *M. Pearce* a raison d'observer , que dans cet endroit , aussi-bien que dans les mots de la Stance précédente ; Et dans les doux transports , *M. Despréaux* s'est écarté de l'esprit de cette Pièce, *Vox enim DOUX longe aliter sonat* , dit-il , *quam furentis*

animi Sapphils astus requirit.

(5) *Et pâle ,*] Le Grec ajoute , comme l'herbe ; mais cela ne se dit pas en François. *DESP.*

(6) *Un frisson me saisit , &c.*] Il y a dans le Grec , une sueur froide : mais le mot de sueur François ne peut jamais être agréable , & laisse une vilaine idée à l'esprit. *DESP.*

Je doute que ce que *M. Despréaux* dit là , soit vrai. J'ai vu souvent le mot *sueur* employé dans le Stile noble , sans qu'il eût rien de choquant.

(7) *comme si c'étoient aucune de personnes différentes , & prestes à expirer ?*] Lisez plutôt , *comme si c'étoient des choses empruntées & qu'elle fût obligée d'abandonner*, *TOLL.*

DU SUBLIME. CHAP. VIII. 281

res elle est agitée. (8) Elle gele, elle brûle, elle est folle, elle est sage; ou elle est entièrement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot, on diroit qu'elle n'est pas éprise d'une simple passion, mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions. Et c'est en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. (9) Vous voyez donc bien, comme j'ay déjà dit, que ce qui fait la principale beauté de son discours, ce sont toutes ces grandes circonstances marquées à propos, & ramassées avec choix.

REMARKES.

(8) Elle gele, elle brûle, elle est folle, elle est sage;] Ces mots forment un Vers. C'est pour cela que M. Patru, à qui M. Despréaux faisoit revoir tous ses Ouvrages, voulut qu'il changeât cet endroit. M. Despréaux pour se défendre, dit qu'il étoit impossible qu'il n'échât quelquefois des Vers dans la Prose. Mais M. Patru soutint, avec raison, que c'étoit une faute, que l'on devoit éviter; ajoutant, qu'il étoit bien assuré qu'on ne trouveroit aucun Vers dans ses Plaidoiries imprimés. Je parle, dit M. DESPRÉAUX, que j'y en trouverai quelqu'un, si je cherche bien; & prenant en même-tems le Volume des Oeuvres de M. Patru, il tomba, à l'ouverture du livre, sur ces mots, qui sont un Vers; Onzième Plaidoirie pour un jeune Allemand. **BROSSETTE.**

(9) Vous voyez donc bien, ... que ce qui fait la principale beauté ... ramassées avec choix.] Le Grec ne dit pas la principale beauté; mais, ce qu'il y a d'éminent, c'est-à-dire, le Sublime. Il faut s'attacher à la suite des Idées de Longin, & prendre garde que, rempli de sa matière, & com-

à pas, il désigne souvent son Objet par des termes, qui signifient tout autre chose en eux-mêmes. Ce que j'indique au commencement de cette Rem. & ce qui précède dans cet *Alinéa*, pourroit être traduit de cette manière. *N'admirez-vous pas comment dans un même-tems elle rassemble, comme toutes choses, qui lui sont étrangères & séparées d'elle, l'ame, le corps, les oreilles, la langue, les yeux, la couleur; comment, alternativement & tout à la fois, elle frissonne, elle brûle, elle déraisonne, elle parle sensiblement? Car elle est, ou comme en délire, ou comme presque morte, afin qu'on voie agir en elle, non une Passion unique, mais un concours de Passions. A la vérité, toutes ces choses arrivent aux Amans; mais, ainsi que je l'ai dit, le choix des principales circonstances, & leur union en un corps a produit ici le Sublime. Ce que Longin dit est vrai de l'Ode de Sapho; mais il doit l'être encore plus du choix & de l'entassement des Circonstances d'un grand objet; & je ne doute pas, que ce qui se trouve dans l'Oraison Funèbre du Grand Condé, par M. Bossuet, au sujet de la Campegne de Fribourg ne soit, par la*

(10) Ainsi quand Homere veut faire la description d'une tempeste, il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempeste. Car, par exemple, (11) l'Auteur du Poëme des (12) Arimaspiens (13) pense dire des choses fort étonnantes, quand il s'écrie :

(14) *O prodige étonnant ! ô fureur incroyable !
Des hommes insensés sur de fressles vaisseaux ,
S'en vont loin de la Terre habiter sur les eaux :
Et suivant sur la mer une route incertaine ,
Courrent chercher bien loin le travail & la peine.*

R E M A R Q U E S.

manière dont les Circonstances y sont choisies & pressées, un exemple de la plus Sublime Eloquence. Je suis fâché que la longueur du morceau m'empêche de le rapporter ; & je me contenterai de mettre ici cette Peinture si vive & si sublime de l'effet de la Mort de M. de Turenne. C'est M. Fléchier, qui parle dans l'Oraison Funèbre de ce Grand Homme. " Je me trouble, Mes-
sieurs, Turenne meurt : tout se confond ; la fortune change ; celle ; la victoire se lasse ; la paix s'éloigne ; les bonnes intentions des Alliés se rallentissent ; le courage des Trou-
pes est abatu par la douleur ; & ranimé par la vengeance ; tout le Camp demeure immobile ; les Blessés pensent à la
perte , qu'ils ont faite , & non pas aux blessures qu'ils ont reçues ; les Pères mourans envoient leurs Fils pleurer sur leur Général mort. L'Armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres ; & la renommée, qui se plaît à répandre dans l'U-
nivers les accidens extraordi-

naires, va remplir toute l'Euro-
pe du récit glorieux de la vie de ce Prince & du triste regret de sa mort."

(10) *Ainsi quand Homere &c.*] Le Grec dit : C'est de la même manière, à mon avis, qu'Homere aiant à décrire des tempêtes, n'en peint que les accidens les plus terribles.

(11) *L'Auteur du Poëme &c.*] Aristote. DESP. N. M.

(12) *Arimaspiens*] C'étoient des Peuples de Scythie. DESP. N. M.

LONGIN ne nomme point l'Auteur du Poëme des *Arimaspiens*, apparemment parce que *Dennis d'Halicarnasse* dit, que l'on prétendoit à tort qu'il étoit d'*Aristote*. Ce Poëte étoit de Proconnèse ou Préconnèse, Isle de la Propontide ; & quelques Ecrivains l'ont dit plus ancien qu'*Homere*. *SUIDAS* le place du tems de *Cyrus*.

(13) *pense dire des choses fort étonnantes*,] LONGIN dit : Croit ces choses terribles.

(14) *O prodige étonnant ! &c.*] 1°. Les six Vers cités par Longin veulent dire : Ceci cause beau-

DU SUBLIME. CHAP. VIII. 283

Ils ne goûtent jamais de paisible repos.

Ils ont les yeux au Ciel, & l'esprit sur les flots :

** Et les bras étendus, les entrailles émuës,*

Ils font souvent aux Dieux des prières perduës.

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voye que ce discours est en effet plus fardé & plus fleuri, que grand & sublime. Voyons donc

R E M A R Q U E S.

coup d'admiration à nos esprits. Des Hommes habitent l'eau sur la mer loin de la terre. C'est une espèce d'Hommes malheureuse ; car ils sont livrés à des travaux, qui n'ont point de relâche ; ils ont les yeux fixés au Ciel, & leur âme dans la mer. Certes étendant leurs bras vers les Dieux, ils leur font souvent des prières rejetées par les entrailles des victimes.

“ 2°. LONGIN, dit M. Silvain, Liv. III. Chap. IV. veut faire connoître, que ces Vers sont fort au dessous de ceux d'Homère, (qui vont être rapportés ensuite), dont il fait consister la beauté & la Sublimité dans l'assemblage des principaux accidens d'une tempête. Je conviens, que si l'autre Poète faisoit aussi la description d'une tempête, la remarque de Longin seroit très-judicieuse. Mais ce Poète ne parle point de tempête ; ce n'est pas là son dessein. Il décrit seulement les maux attachés à la condition de ceux qui vont sur mer ; & ainsi dans la vue de montrer qu'ils sont insensés & malheureux tout ensemble, il ramasse pour cela, & assez bien, si je ne me trompe, toutes les principales circonstances de la chose. ... Ainsi il me semble, que Longin a manqué doublement

de justesse dans cet endroit ; & en ce qu'il a cru, que ce Poète ne savoit pas rassembler les circonstances de la chose, qu'il décrit, & en ce qu'il a voulu relever la description d'une tempête d'Homère par la comparaison d'un endroit, où il ne s'agit point de tempête. Il faut convenir qu'il y auroit ici dans Longin plus de justesse, s'il avoit comparé Description de tempête à Description de tempête. Mais il s'est contenté d'un rapport général des peines, que l'on souffre sur mer, & ne s'arrêtant pas aux objets, il n'insiste que sur la manière dont ils sont traités. Ce n'est donc que l'amas des circonstances, qu'il considère de part & d'autre, & la façon dont elles sont exprimées. L'Auteur du Poème des Arimaspes, s'occupe à donner de l'agrément à ce qu'il dit, & le rend petit & fleuri. Mais Homère peint en grand ; & pour être Sublime, il affecte même dans son Style, des défauts, qui servent à rendre son Image de plus en plus terrible. L'intention de Longin détaillée suffit pour le justifier. A l'égard de ce que M. Silvain dit en faveur des Vers, que nôtre Réviseur censure, je doute qu'on les trouve aussi bons qu'il le pense. Les Arimaspes étoient

comment fait Homere , & confiderons (15) cet endroit entre plusieurs autres.

*Comme l'on voit les flots s'élèvent par l'orage ,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage .
Le vent avec fureur dans les voiles fremit ,
La mer blanchit d'écume , & l'air au moins gémit .
Le Matelot troublé , que son art abandonne ,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne .*

R E M A R Q U E S .

des Peuples du dedans des Terres & fort éloignés de la Mer. Il paroît que le Poëte en cet endroit faisoit parler un Homme de cette Nation , qui racontoit , qu'il avoit vu la Mer & des Vaisseaux pour la première fois. On ne sauroit nier, que cet Auteur ne prête à cet Homme des Pensées, & des Expressions bien froides , & qui représentent bien foiblement l'impression, qu'avoit du lui causer la vuë de gens , qui passoient une partie de leur vie sur la mer.

(15.) cet endroit] ILLIAD. Liv. XV. Vers 614. DESP.

1°. Le Grec d'Homere peut être rendu littéralement de cette manière. *Il fonda , comme lorsque les flots grossis & rendus rapides par la pluie & par les vents fondent sur un Vaisseau. Car il est tout couvert d'écume ; le soufle violent du vent fremit dans les voiles , & les matelots tremblent au fonds de l'âme , étant saisis de crainte , parce qu'ils ne sont écartés de la mort que d'un petit espace.*

2°. TOLLIVS oppose à cette courte description de tempête , celle qu'on lit dans le premier Livre de l'Enéide , Vers 84-107. & dit , que cette dernière a trop d'élégance & d'ornemens pour

être aussi terrible que celle d'Homere , qui présente sous un seul point de vuë tout le danger d'une tempête. Cette décision manque absolument de justesse. Ce que Longin cite n'est point une Description en forme. Ce sont quelques traits fièrement dessinés , qui présentent l'idée d'une tempête. Homere n'avoit pas besoin de l'étendre d'avantage , & peut être même , en dit-il à son ordinaire , un peu plus qu'il ne faut pour une Comparaison , qui ne doit renfermer que des Descriptions très-abrégées. Virgile au contraire , dépeint un événement considérable , qui fait un Episode nécessaire dans son Poëme ; une tempête excitée contre Enée par la jalousie de Junon. Il doit s'étendre , & déployer toutes les richesses de la Poësie Epique , ainsi qu'il le faut toujours dans la narration des événemens , qui sont de quelque importance , & que le Poëte raconte lui-même. Homere & Virgile ne pouvoient pas en cet endroit être mis en parallèle ; ou bien il falloit se servir de la courte description de Tempête , que le dernier met dans la bouche d'Acasie , Liv. III. Vers 134.

(16) * Aratus a tâché d'encherir sur ce dernier vers, en disant :

Un bois mince & léger les deffend de la mort.

Mais en fardant ainfi cette pensée, il l'a renduë basse & fleurie, de terrible qu'elle estoit. * Et puis renfermant tout le peril dans ces mots, *Un bois mince & léger les deffend de la mort*, il l'éloigne & le diminuë plutoft qu'il ne l'augmente. Mais

REMARQUES.

*Tunc mihi ceruleus supra caput astitit imber,
Noctem Hyememque ferens, & inhorruit unda tenebris.
Continuo venti volvunt mare, magnaue surgunt
Æquora. Dispersi jactamur gurgite vasto.
Involvere diem nimbi, & nox humida calum
Abstulit; ingeminant abrupti nubibus ignes.
Excutimur cursu & cæcis erramus in undis.*

Peut-on faire une Peinture plus complète en moins de paroles ? Cette Description est infiniment plus vive que celle d'Homère.

Toutes les circonstances principales y sont mieux rassemblées sous un seul coup d'œil. Elles y sont entraînées de la manière que Longin le demande ; & Virgile , plus sage & plus judicieux qu'Homère , ne s'y permet point de Pensée ingénieuse.

3°. On ne sera sans doute pas surpris du jugement , que M. Silvain , Liv. III. Chap. I. porte du passage d'Homère. „ La „ fraieur , dit-il , de quelques „ Matelots , qui à chaque flot „ se croient perdus , est-ce là

„ une Image ou un Objet fort „ sublime ? Il est vrai que ces „ Vers sont fort nobles ; mais „ il ne faut pas avoir beaucoup „ de lumière , ou le goût fort „ délicat , pour juger qu'il n'y „ a que de la noblesse „ M. Silvain a raison dans son système , & plus il a raison , moins Longin a tort.

(16) Aratus . . . *Un bois mince &c.*] 1°. Le Texte porte : ARATUS s'est efforcé de rendre cela même en d'autres termes ; UN BOIS MINCE &c. Le discours de Longin est fort juste ; mais celui de M. Despréaux ne l'est point. Pour me faire entendre, il faut rappeler les deux Vers qui précèdent.

*Le Matelot troublé , que son art abandonne
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.*

Le Vers d'ARATUS tel qu'il est dans la Traduction :

Un bois mince & léger les deffend de la mort ,

n'offre pas la même pensée que les deux autres ; & M. Despréaux n'a pas du dire , qu'ARATUS a tâché d'encherir sur le dernier de

ces Vers ; de même qu'en les laissant subsister , je ne pourrois pas faire dire à Longin , qu'ARATUS s'est efforcé d'en rendre le der-

Homere ne met pas pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les matelots; il les représente, comme en un tableau sur le point d'être submergés à tous les flots qui s'élèvent, & * imprime jusques dans ses mots & ses syllabes l'image du peril. Archiloque ne s'est point servi d'au-

R E M A R Q U E S.

nier en d'autres termes. J'ai dit quelque part que M. Despréaux auroit bien fait de traduire les Vers, qui sont dans son original, le plus près de la lettre qu'il eût été possible; parce qu'il s'agit d'offrir précisément aux Lecteurs ce que Longin leur veut offrir. Cet endroit prouve que j'avois raison. M. Despréaux nous donne ici toute autre chose que ce que Longin nous vouloit donner. A l'aide d'un trait, que le Traducteur emprunte d'Ovide ou de Sénèque, ces deux Vers :

*Le Matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne;*

paraphrasent très-bien, sous un ce que Virgile dit, *Æneid.* Liv. I. tour d'Expression tout différent, Vers 92.

Præsentemque viris intentans omnia mortem.

Le trait emprunté d'Ovide ou de Sénèque est : *que son art abandonne*, Le premier décrivant à sa manière, c'est-à-dire, très-in- génieusement & très-puérilement une Tempête, dans la II. Elégie du I. Liv. des Tristes, dit, Vers 31.

*Reffor in incerto est; nec quid fugiatve petatur;
Invenit; ambiguis ars fupet ipsa malis.*

Le second fait une Description du même genre très-longue si de la Pensée d'OVIDE, (V. 507.) & très-ampoullée dans son

Nil ratio & usus audent: ars cessat malis;

Mais si les deux Vers de M. Despréaux sont une très-bonne Paraphrase de celui de Virgile, ils n'expriment rien de ce que contient celui d'Homère, qui dit : *paullulum*, ou comme met M. PEARCE, *parvo enim spatio à morte subuehuntur*; c'est-à-dire : ils sont portés peu loin de la mort; ou comme je l'ai traduit plus haut : ils ne sont écartés de la mort que d'un petit espace. C'est ce peu loin, ce petit espace, dont

Longin dit, qu'ARATUS a tâché de le rendre en d'autres termes; en disant, comme M. Pearce traduit : *parvum autem lignum prohibet mortem*; c'est-à-dire, un bois mince empêche la mort d'approcher; ou bien : ils ne sont éloignés de la mort que de l'épaisseur d'un bois mince. On voit à présent quel est le rapport, que Longin a voulu montrer entre le dernier des Vers d'Homère & celui d'ARATUS. C'est ce rapport, que la Traduc-

DU SUBLIME. CHAP. VIII. 287

tre artifice (17) dans sa description d'un naufrage ; non plus que Demosthène dans cet endroit où il décrit le trouble des Athéniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit : (18) *Il estoit déjà fort tard, &c.* Car ils n'ont fait tous deux que

REMARQUES.

sion de M. Despréaux n'offre point. *far*, le trait, dont il est à
2°. Dans la *Version* des *Phénomènes* d'*Aratus* par *Germanicus* Célius de cette manière, Vers 284.

Est alii procul à terra jactantur in altum :

Munis & bos breve lignum, & fata instantia pellis,

Et tantum à leto, quantum rata fluctibus absunt.

C'est toujours la pensée d'*Homère*, mais encore plus poussée qu'elle ne l'avoit été par *Aratus*. Et, pour dire le vrai, *Germanicus* en cet endroit traduit moins son Auteur, qu'il n'imité une réponse d'*Anacharsis*. Ce Philosophe se trouvant sur Mer, & demandant au Pilote de quelle

épaisseur étoient les planches du Vaisseau ; de tant de pouces, dit celui-ci. *Nous ne sommes donc éloignés de la mort que d'autant*, répondit-il. *Juvénal*, dans sa *XII. Satire*, après avoir raconté tout ce qu'un de ses Amis avoit souffert ou perdu par une tempête, dit, Vers 57.

I nunc ; & ventis animam committe, dolato

Confusus ligno, digitis à morte remotus

Quatuor, aut septem, si sis latissima rada.

JUVENAL enchérit sur *Homère* & sur *Aratus* en marquant de combien de pouces on est éloigné de la mort. Mais ce qui seroit ridicule dans toute autre espèce de Poème, est bon, ou du moins n'est pas condamnable dans la *Satire*.

(17) *CHANG. DE L'EDIT.* dans sa description d'un naufrage ;] M. Despréaux avoit dit : dans la description de son naufrage. Par ces mots mis à la marge : Voyez les Remarques, il renvoyoit à celle-ci de M. Dacier : " Je sçai bien, que par naufrage, M. Despréaux, a entendu le naufrage qu'*Archiloque* avoit décrit, &c. néanmoins comme le mot son fait une équivoque, & que l'on pourroit croire, qu'*Archiloque* lui-même auroit fait le nau-

frage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, dans la description du naufrage, *ARCHILOQUE* avoit décrit le naufrage de son beau-frère, Cette Remarque suffit pour justifier le changement, que j'ai fait.

(18) *Il estoit déjà fort tard,]* L'Auteur n'a pas rapporté tout ce passage, parce qu'il est un peu long. Il est de l'*Oraison* pour *Cresiphon*. Le voici. " Il estoit déjà fort tard, lorsqu'un Courier vint apporter au Prytanée, la nouvelle que la Ville d'Elatée estoit prise. Les Magistrats, qui soupoient dans ce moment, quittent aussitôt la table. Les uns vont dans la place publique ; ils en chassent les Marchands ; & pour les obliger de se retirer, ils

trier, pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point insérer dans leurs discours, des particularitez bas-

R E M A R Q U E S.

„ brûlent les pieux des bouti-
 „ ques où ils étoient. Les au-
 „ tres envoient avertir les Offi-
 „ ciers de l'Armée. On fait ve-
 „ nir le Heraut public : toute
 „ la ville est pleine de tu-
 „ multe. Le lendemain dès le
 „ point du jour les Magistrats
 „ assemblent le Senat. Cepen-
 „ dant, Messieurs, vous couriez
 „ de toutes parts dans la place
 „ publique, & le Senat n'avoit
 „ pas encore rien ordonné, que
 „ tout le peuple estoit déjà assis.
 „ Dès que les Senateurs furent
 „ entrez, les Magistrats firent
 „ leur rapport. On entend le
 „ Courier. Il confirme la nou-
 „ velle. Alors le Heraut com-
 „ mence à crier : *Quelqu'un veut-
 „ il haranguer le peuple ?* mais
 „ personne ne luy répond, il a
 „ beau répéter la même chose
 „ plusieurs fois, aucun ne se
 „ leve. Tous les Officiers, tous
 „ les Orateurs étant presens,
 „ aux yeux de la commune Pa-
 „ trie, dont on entendoit la
 „ voix crier : *N'y a-t-il personne
 „ qui ait un conseil à me donner
 „ pour mon salut ?* Desp.

1°. Cela est fort vif, (dit
 „ M. *Silvain*, Liv. III. Chap.
 „ I.) cela est bien peint ; on
 „ croit être dans l'assemblée
 „ des Athéniens. J'en demeure
 „ d'accord. Il est même certain,
 „ que cette Image de la Patrie,
 „ qui demande du secours aux
 „ Citoyens, a quelque chose de
 „ fort beau. Il seroit pourtant
 „ absurde d'y trouver du *Subli-*
 „ me. Il n'y a visiblement que

„ de la force & de la noblesse,
 „ Il remarque ensuite, que *Longin*
 „ ne fait pas consister „ la *Sub-*
 „ „ blimité de ce passage dans ce
 „ cri de la Patrie, mais dans
 „ l'assemblage des Circonstances,
 „ qui accompagnent le trouble
 „ des Athéniens en cette occa-
 „ sion „. Le cri de la Patrie est
 „ une Fiction de l'Orateur, & non
 „ une de ces Circonstances, au sujet
 „ desquelles M. *Silvain* demande,
 „ si elles sont capables d'élever
 „ l'ame avec l'admiration propre
 „ au *SUBLIME* „. Il ne perd pas
 „ de vue sa définition, qui lui
 „ donne toujours une apparence
 „ de raison contre *Longin* ; quand
 „ au fonds, il ne fait que le justi-
 „ fier de plus en plus, en voulant
 „ le convaincre de n'avoir pas
 „ connu ce que nous appellons
 „ Le *Sublime*. Je suis en cela de
 „ son avis ; & j'en conclus tou-
 „ jours, que *Longin* ne traite que
 „ de la *Grande Eloquence*, à la
 „ quelle appartient le morceau de
 „ *Démophile*, que l'on vient de
 „ lire, & dont il faut avouer,
 „ qu'il ne renferme aucun de ces
 „ sortes de traits rapides, qui sont
 „ notre *Sublime*. Ce n'est qu'un
 „ simple *Récit Oratoire* de quelque
 „ chose de très-intéressant pour
 „ ceux à qui la parole s'adresse.

2°. Si ce *Récit* ne paroît pas,
 „ en lui-même & dans la Traduc-
 „ tion de M. *Despréaux*, avoir
 „ beaucoup de grandeur ; ce n'est
 „ ni la faute de *Démophile*, ni celle
 „ de *Longin*. Il ne faut pas s'ima-
 „ giner que ce dernier ait prétendu
 „ que tous les Exemples, qu'il
 „ les

DU SUBLIME. CHAP. VIII. 189

Es & superflus, ou qui sentissent l'Ecole. (19) En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout, & c'est comme du moëlon ou des plâtras qu'on auroit arrangez & comme entassez les uns sur les autres, pour élever un bâtiment.

REMARQUES.

cite dans son *Traité*, fussent tous en eux-même des modèles parfaits de l'espèce de *Sublime*, dont il parle. Son but est d'enseigner tout ce qui peut contribuer à rendre le Discours *Sublime*, à lui donner cette élévation & cette force, qui ravit l'Auditeur à lui-même & qui le subjugué, malgré toute son opposition. Ces traits caractéristiques de la *Grande Eloquence* la plus parfaite, ne s'offrent pas toujours dans les morceaux détachés, que *Longin* rapporte. C'est ce qui me fait croire, qu'il les considère, moins par rapport en ce qu'ils sont en eux-même, que par rapport à la place, qu'ils occupent dans les Discours, dont ils font partie. Ce sont moins des Exemples *Sublimes*, que des Exemples de tout ce qui met du *Sublime* dans le Discours. C'est ce que je puis conclure de ce que notre *Ré- teur* fait en cet endroit. Il loué la Description, qu'*Archiloque* avoit faite d'un *Naufrage*, & n'en cite pas un seul mot. Il indique un passage de *Démotbène*, & se contente d'en citer les premiers mots. Il fait la même chose encore en d'autres endroits. La plupart des *Interprètes* croient, ainsi que *M. Despréaux*, que c'est à cause de la longueur des passages, *Longin* en rapporte de terns en terns d'aussi longs que celui de *Démotbène*, dont il s'agit ici. Quel est donc son dessein ? Je ne doute pas que ce ne

soit de renvoyer les Lecteurs aux Ouvrages même, afin qu'en examinant tout ce qui précède & tout ce qui suit les passages, qu'il cite ou qu'il indique, ils puissent reconnoître comment ces mêmes passages servent à rendre *Sublime* la portion du Discours, dans laquelle ils sont placés ; comment le bon emploi que les différens Ecrivains en ont fait, leur fait produire cette impression irrépressible, qui doit être l'effet nécessaire du véritable *Sublime*, de la *Grande Eloquence* élevée à son plus haut point.

(19) En effet, &c.] Cette Phrase est inintelligible, & ne se lie en aucune façon à ce qui précède. Le fait est, que le Grec ne s'entend point en cet endroit, parce que de l'aveu de *Langbaine*, de *M. Le Febvre*, de *Tollins* & de *M. Pearce*, le texte est, ou corrompu tout-à-fait, ou du moins interpolé de quelques mots, que l'on avoit anciennement écrits à la marge. On peut voir dans leurs *Notes* ce qu'ils en ont dit. Mais avec tous les secours, qu'elles fourniront, difficilement pourra-t-on traduire cette Phrase, dont *M. Pearce* n'a pu tirer que ceci, qui n'est pas fort clair, & laisse pourtant entrevoir la pensée de *LONGIN*. *Hæc enim* (ce sont les Circonstances frivoles, &c. dont il est parlé dans la Phrase précédente.) *Hæc enim veluti ramenta aut fruscula legi-*

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENTRE les moyens dont nous avons parlé, qui contribuent au Sublime, il faut aussi donner rang (1) à ce qu'on appelle *Amplification*. (2) Car * quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des

R E M A R Q U E S.

dum, omnino ledunt ea, que efficiunt ut sublimitates sint una disposita, & mutua inter se affectione constructa. Voici, je crois, la véritable pensée de Longin. Il louë Homère, Archiloque & Démossène, de n'avoir inséré dans leurs Descriptions aucunes Circonstances basses, frivoles, & sentant l'Ecole. Pourquoi les en louë-t-il ? C'est parce que ces sortes de Circonstances, étant mêlées aux Circonstances importantes, feroient dans le Discours un effet pareil à celui que produiroient dans un Bâtiment, ces petits éclats, qui sautent des pierres lorsqu'on les taille, s'ils étoient entremêlés, en bâtissant, avec les pierres de taille même; le Bâtiment en seroit, & moins solide, & moins beau. De même dans les Descriptions, les petites Circonstances, alliées aux grandes, rendroient le Discours & moins fort, & moins sublime. C'étoit ici le cas d'abandonner les termes du Texte, pour rendre le fonds de la pensée par une paraphrase plus étendue.

CHAP. IX. (1) CHANG. DE L'EDIT. à ce qu'on appelle] M. Despréaux avoit mis : à ce qu'ils

appellent. Ce qu'ils ne se rapporte à rien. La Correction est de M. Capperonnier. Notre Impersonnel ON s'exprime en Grec, ainsi qu'en Latin, par la troisième Personne du Pluriel des Verbes.

(2) Car quand la nature des Sujets... ni force, ni mouvement.] 1°. Il ne paroît pas qu'ici M. Despréaux ait entendu son Auteur. Il le traduit bien moins qu'il ne traduit Quintilien, lequel dit (Liv. VIII. Chap. IV. p. 504.) *Hæc (congeries) crescere solet verbis omnibus alius atque alius insurgentibus.* Voici presque littéralement ce qu'il y a dans Longin. Je reprends le commencement du Chapitre. *Quelle chose qui ressemble assés à ce dont je viens de parler, c'est ce qu'on appelle Amplification; lorsque la nature des choses & la chaleur des Passions, admettant beaucoup de membres dans les Périodes, on entasse les grandes Idées, en sorte qu'elles s'élèvent les unes au-dessus des autres. Et c'est ce qui se fait, ou par l'exposition d'un Lieu commun, ou par l'exagération, ou par la confirmation des Preuves, ou par l'ordre, que l'on s'est gardé*

DU SUBLIMÉ. CHAP. IX. 291

causes qu'on plaide, demande des périodes plus étendues, & composées de plus de membres, on peut s'élever par degrez, de telle sorte qu'un mot encherisse toujours sur l'autre. Et cette adresse peut beaucoup servir * pour traiter quelque Lieu d'un discours, ou pour exagérer, ou * pour confirmer, ou pour mettre en jour un Fait, ou pour manier une Passion. En effet, l'Amplification se peut diviser en un nombre infini d'especes : mais l'Orateur doit sçavoir

REMARQUES.

entre eux, soit aux Faits, soit aux Passions ; car il peut y avoir des Amplifications d'une infinité d'especes. Il faut cependant que l'Orateur sache, que rien de tout cela n'est capable par soi-même, & sans le secours des Idées Sublimes, de produire quoi que ce soit de parfait ; à moins qu'il ne s'agisse de rabaisser quelque chose, ou d'émouvoir la pitié. Mais, à l'égard de toutes les autres choses, qui servent à l'Amplification, si vous séparés de quelqu'une d'elles ce Sublime d'Idées, vous aurés comme séparé l'Âme du corps. Dès qu'elles ne sont plus appuyées sur ce fonds de Sublimité, tout ce qu'elles ont de force se relâche & s'évanouit.

2°. Ce passage sert de réponse à la plupart des Objections de M. Silvain, & fait voir que Longin suppose toujours, qu'il y a dans les choses même une certaine Grandeur naturelle, que l'Art de l'Orateur peut élever à la dignité du Sublime. Voilà la base de tous ses préceptes, dont beaucoup paroîtroient fort déraisonnables, si l'on ne faisoit pas attention à ce que je viens d'observer.

3°. Ce que je vais ajouter fera comprendre de quelle sorte d'Amplification LONGIN veut par-

ler. CICÉRON, dans le I. Liv. contre Verres, dit de ce mauvais Citôien ; Non enim furem, sed raptorem ; non adulterum, sed expugnatorem pudicitie ; non sacrilegum, sed hostem sacrorum religionumque ; non ficiarium, sed crudelitatum carnificem civium sociorumque in vestrum judicium adduximus. On voit là, que non seulement les Morts, mais les Idées encherissent les unes sur les autres. C'est ce qui se fera remarquer aussi dans cet autre passage contre le même Verres, Liv. VII. Aderat janitor carceris ; carnifex Prætoris, mors terrorque sociorum ac civium Romanorum, LUCIUS SEXTIUS. C'est dommage, qu'une petite tache défigure ce trait si beau. Terror, dit moins que Mors ; & selon les loix de l'Amplification, lesquelles ne diffèrent point de celles du Raisonnement, ce mot devoit marcher le premier. Mais la phrase eut été moins harmonieuse ; & Cicéron a sacrifié la justesse à la délicatesse de l'oreille. C'est une véritable faute aux yeux d'un Critique Logicien. Les Mots doivent obéir aux Pensées, & non pas les Pensées aux Mots.

4°. Dans la II. Philippique, où
T ij

que pas une de ces especes n'est parfaite de soi ; s'il n'y a du Grand & du Sublime : si ce n'est lorsque l'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravalier le prix de quelque chose. Par tout ailleurs

R E M A R Q U E S.

L'Orateur veut faire rougir Antoine des honteux effets de son intempérance, est une Amplification admirable, que je vais rapporter de la manière que M. Rollin l'a proposée dans sa *Man. d'ens. & d'él.* les *Bell. Less.* Chap. II. Art. IV. Il mêle ses réflexions à celles que Quintilien (Liv. VIII. Chap. IV. pp. 301. & 302. & Liv. IX. Chap. IV. p. 392.) a faites sur le même passage. "Tu istis faucibus, istis lateribus, ista gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippie nuptiis exhauseras, ut tibi necesse esset in Populi Romani conspectu vomere postridie. QUINTILIEN pèse tous les mots de cette Description. Quid fauces & latera, dit-il, ad ebrietatem ? Minime sunt otiosa. Nam respicientes ad hac possumus estimare quantum ille vini in Hippie nuptiis exhauserit, quod ferre & coquere non posses illa gladiatoria corporis firmitate. On sent l'effet, que produit l'arrangement de ces mots, faucibus, lateribus, gladiatoria corporis firmitate. On remarquerait peut être moins la raison, qui a porté Cicéron à relier à la fin ce mot postridie, si Quintilien ne nous y rendoit attentif. Sæpe est verbum hunc aliquis sensus in verbo, quod si in media parte sententia laet, transiri intentione & obsecrari circumstantibus solet : in clausula possum assignatur auditori & infigitur, quale est illud

CICERONIS : Ut tibi necesse esset in conspectu Populi Romani vomere postridie. Transer hoc ultimum, minus valebit, nam dulcius hic est quasi mucro, ut per se fada vomendi necessitati, iam nihil ultra expectantibus hanc quoque adjiceret deservitatem, ut cibis teneri non posses postridie. Mais écoutons Cicéron, qui développe lui même sa pensée, & nous fait toucher au doigt tout ce qui y est renfermé. O rem non modo visu sudam, sed etiam auditu ! Si hoc tibi inter canam, in tuis illis immanibus poculis accidisset, quis non turpe duceret ? In cum vero Populi Romani, negotium publicum gerens, Magister equitum, cui vultare turpe esset, is vomens frustis esculentis, vinum redolentibus, gremium suum & totum tribunal implevit. Il est visible que les dernières Expressions enchérissent toujours sur les premières. Singula incrementum habent (dit QUINTILIEN). Per se deservit, vel non in catu vomere, in catu etiam non Populi ; Populi etiam non Romani ; vel si nullum negotium ageret, vel si non publicum ; vel si non Magister equitum. Sed alius divideret hac, & circa singulos gradus moraretur : hic in SUBLIME etiam currit, & ad summum pervenit non niam sed impetu.

Ce que Quintilien dit, en finissant, & vingt autres endroits de son Livre, peuvent dé-

DU SUBLIME. CHAP. IX. 295

leurs, si vous ôtez à l'Amplification ce qu'il y a de Grand, vous luy arrachez, pour ainfi dire, l'ame du corps. En un mot, dès que cet appui vient à luy manquer, elle languit, & n'a plus ni

REMARQUES.

terminer l'espèce de *Sublime*, qui fait l'Objet du *Traité de Longin*.

6°. M. Rollin ajoute : "Voilà un beau modèle d'explication pour les Maîtres. Au reste, quelque belle que soit la description que fait ici l'Orateur Romain du vomissement d'Antoine, & quelque précaution qu'il prenne, en avertissant d'abord de l'effet, qu'elle doit produire : *O rem non modo visum, sed etiam auditum !* je ne crois pas que notre Langue, délicate comme elle est sur les bienséances, pût souffrir ce détail de circonstances, qui blessent & révoltent l'Imagination ; & elle n'emploieroit jamais ces termes *evomere, ructare, frustis osculensis*. C'est une occasion de faire sentir aux jeunes gens la différence du génie des Langues, & l'avantage incontestable que la nôtre a en cela sur la Grecque & sur la Latine." Le *génie des Langues* est une expression vague, qui proprement ne signifie rien ; & l'abus de cette ex-

pression est cause, que M. Rollin nous dit là quelque chose, qui n'a ni vérité ni justesse. On ne seroit pas apparemment de gaieté de cœur en notre Langue, une invective pareille à celle dont il s'agit ici. Mais un Orateur, que la nature même de son sujet, ou la nécessité de quelque circonstance forceroit à faire quelque chose de semblable, ne manqueroit pas d'en charger les traits des plus affreuses couleurs, lors même qu'il épargneroit à nos oreilles ces termes, dont les bienséances de nos mœurs ont interdit l'usage aux honnêtes gens. Notre Langue à cet égard n'a point d'avantage sur les Langues anciennes. Les Grecs & les Romains parloient conformément à leurs mœurs, nous parlons conformément aux nôtres ; & les différens usages, que l'on fait d'instrumens pareils, ne changent rien à leur nature, & ne les rendent point supérieurs l'un à l'autre. M. Despréaux s'est exprimé d'une manière très-juste, quand il a dit :

*Le Latin dans les mots brave l'honnêteté ;
Mais le Lecteur François veut être respecté.*

C'est pour le fonds la même pensée, que celle de M. Rollin. Quand on a pour but d'instruire les jeunes gens, on ne peut jamais se rendre trop esclave de la justesse, parce que la principale affaire est de les accoutumer à penser juste ; & je suis li-

persuadé de l'absolu nécessité de cette rigoureuse Maxime, que, dès ce moment même, je déclare vicieux tous les endroits, où je pourrois ici m'en être écarté.

7°. LONGIN fait sa division des diverses espèces d'Amplification,

force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, disons en peu de mots la différence qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, & qui, comme j'ay

R E M A R Q U E S.

selon la nature même des choses qui peuvent y servir de matière. QUINTILIEN à l'endroit déjà cité, p. 501. s'y prend autrement, & tire la division des diverses manières d'AMPLIFIER. Quatuor maxime generibus, dit-il, video constare Amplificationem, Incremento, Comparatione, Ratiocinatione, Congerie. LONGIN ne paroît vouloir parler, du moins dans ce Chapitre, que de la première manière. Quintilien ajoute tout de suite. Incrementum est potentissimum, cum magna videntur, etiam qua inferiora sunt. Id aut uno gradu fit, aut pluribus. Per id venit non modo ad summum, sed interim quodammodo supra summum. Ce summum n'est autre chose, que ce que nous avons vu plus haut, qu'il appelle SUBLIME. Quintilien a, comme on le voit, sur le Sublime, des Idées pareilles à celles de Longin; & M. Silvain ne devoit pas être plus content de lui que de nôtre Rhéteur, dont il condamne la doctrine au sujet de l'Amplification, ainsi qu'on le verra dans la Remarque II. 2^o. sur le Chap. suivant. Revenons à Quintilien. Il ajoute encore tout de suite: Omnibus his sufficit vel unum Ciceronis exemplum: "Facinus est vincire Crœvem Romanum, scelus verberare, prope parricidium necare: quid dicam in crucem tollere?" Nam & si tantum verberatus esset uno gradu increverat, ponendo etiam id esse facinus quod erat inferius. Et si

tantum occisus esset, per plures gradus ascenderat. Cum verò dixeris, prope parricidium necare, supra quod nihil est, adjecit: quid dicam in crucem tollere? Ita, cum id, quod maximum est, occupasset, necesse erat in eo, quod ultra est verba deficere.

3^o. L'AMPLIFICATION qui se fait incremento, peut être quelquefois sans aucun degré d'élévation. Matrem tuam occidisti. Quid dicam amplius? Matrem tuam occidisti. Sur quoi QUINTILIEN dit: Et hoc augendi genus est, tantum aliquid efficere, ut non possit augeri. Ce qu'il dit en suite est d'autant plus important, qu'il y parle d'un genre d'Amplification, dont les grands Maîtres se servent volontiers, parce qu'il laisse moins appercevoir l'art. Crescit Oratio minus aperte, sed nescio an hoc ipso efficacius, cum circa distinctionem in contextu & cursu semper aliquid priore majus insequitur. C'est ici qu'il parle de l'Invective de Cicéron contre Antoine, que l'on a vue plus haut. Du même genre est cette Amplification, par laquelle M. BOSSUET, dans son Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre, donne chrétiennement une idée de ce que Cromwell avoit été pour sa Patrie. "Un Homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif &

dit, n'est autre chose qu'un amas de circonstances choisies que l'on réunit ensemble : & voyons par où l'Amplification en general differe du Grand & du Sublime.

REMARKES.

„ infatigable dans la paix &
„ dans la guerre, qui ne laissoit
„ rien à la fortune de ce qu'il
„ pouvoit lui ôter par conseil
„ & par prévoyance ; mais au
„ reste, si vigilant & si prêt à
„ tout, qu'il n'a jamais man-
„ qué les occasions qu'elle lui a
„ présentées ; enfin un de ces
„ audacieux, qui semblent être
„ nés pour changer le monde.
„ Que le sort de tels esprits est
„ hasardeux, & qu'il en paroît
„ dans l'Histoire à qui leur au-
„ dace a été funeste ! Mais aussi
„ que ne font-ils pas, quand il
„ plaît à Dieu de s'en servir ? Il
„ fut donné à celui-ci de trom-
„ per les Peuples, & de préva-
„ loir contre les Rois, „

9°. Je ne disai rien du second & du troisième genre d'Amplification, parce que cela me meneroit trop loin ; & je passe au quatrième, que Longin vraisemblablement n'auroit pas admis, parce qu'on n'y fait point en-cherir les Idées & les Termes les uns sur les autres. *Potest*, dit QUINTILIEN, p. 504. *adscribi Amplificationi Congeries quoque verborum ac sententiarum idem significantium. Nam etiam si non per gradus ascendunt, tamen velut acervus quodam allevantur.* „ *Quid enim tuus ille, Tubero,*
„ *districтус in acie Pharsalica gla-*
„ *dus agebat ? Cujus latus ille*
„ *muero prebat ? Quis sensus erat*
„ *armatum thorum ? Quæ tua mens ?*

„ *Oculi ? Manus ? Ardor animi ?*
„ *Quid cupiebas ? Quid optabas ?* „
L'usage de cette espèce d'Amplification ne doit pas être fréquent, parce qu'elle est toute propre à faire languir le Discours. On ne peut guères s'en servir avec succès que dans les grands *Mouvements*, & même en lui donnant le tour de quelque *Figure* un peu vive, comme on vient de voir *Cicéron* prendre celui de l'Interrogation dans cet Exemple tiré de l'Oraison pour *Ligarius*.

10°. Les *Rhétieurs* opposent à l'Amplification ce qu'ils appellent *Diminution* : & même à dire le vrai, la *Diminution* ne differe de l'Amplification, que parce que dans l'une il s'agit d'augmenter, d'élever ; & dans l'autre, de diminuer, de rabaisser. *Eadem fere ratio minuendi*, dit QUINTILIEN, p. 505. *Nam totidem sunt ascendentibus, quos descendentibus gradus.* Il en cite un seul Exemple singulier, en ce qu'il est en même-tems Amplification & Diminution ; c'est ce qui se rencontre rarement. *Cicéron* dans sa II. Oraison contre *Rullus*, tourne en ridicule celle de son Adversaire, en disant : *Pauci tamen, qui proximi adfuerant, nescio quid illum de Lege agraria voluisse dicere suspicabantur.* QUINTILIEN ajoute : *Quod si ad intellectum (Orationis Rulli) referas, minutio est ; si ad obscuritatem incrementum.*



C H A P I T R E X.

Ce que c'est qu'Amplification.

JE ne sçaurois approuver (1) la définition que lui donnent les Maîtres de l'Art. L'Amplification, disent-ils, est (2) un *Discours qui augmente & qui agrandit les choses*. Car cette définition peut convenir tout de même au Sublime, au Pathétique & (3) aux Figures : (4) puis qu'elles donnent toutes au Discours je ne sçai quel caractère de grandeur. Il y a pourtant bien de la différence. (5) Et premièrement le Sublime consiste dans (6) la hauteur & l'élevation, au lieu que l'Amplification consiste aussi (7) dans la multitude des paroles. C'est

R E M A R Q U E S.

CHAP. X. (1) *la définition que lui donnent &c.* On ne dit point : donner la définition à quelque chose ; mais, donner la définition de quelque chose.

(2) *un Discours qui augmente & qui agrandit les choses.*] Le Grec dit : L'Amplification est un Discours, qui revêt la matière de grandeur, c'est-à-dire : un Discours, par lequel on donne de la grandeur au sujet, dont on parle.

(3) *aux Figures :*] Il falloit dire : aux Tropes. M. Despréaux a fait plus d'une fois la faute de les confondre.

(4) *puis qu'elles donnent toutes au Discours je ne sçai quel caractère de grandeur.*] ELLES & TOUTES se rapportent à Figures ou ne se rapportent à rien. Si c'est à Figures, que M. Despréaux fait

rapporter elles & toutes, il n'a point rendu son Auteur. Ce que Longin dit, en répétant les termes de la définition, qu'il condamne, regarde également le Sublime, le Pathétique & les Tropes. Il falloit dire : car ces choses donnent aussi certaine grandeur au Discours.

(5) *Et premièrement*] Que fait là cet Et premièrement ? Il n'est point dans le Grec ; & n'a rien ici dans la Traduction, qui lui réponde.

(6) *la hauteur & l'élevation,*] PLEONASME. L'Élévation disoit tout, & traduisoit exactement le terme Grec.

(7) *dans la multitude des paroles.*] Le Grec dit simplement : dans la multitude. J'aurois dit : Le SUBLIME consiste dans l'élevation, & l'AMPLIFICATION dans

pourquoy le Sublime se trouve (8) quelquefois (9) dans une simple pensée : (10) mais l'Amplification ne subsiste que dans la pompe & dans l'abondance. * L'Amplification donc, pour en donner icy une idée générale, est un accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulières des choses ; & de tous les lieux de l'on

REMARKES.

La multiplicité. La Phrase suivante explique la pensée de Longin, qui n'a pas dessein de faire uniquement consister l'Amplification dans la multitude des paroles.

(8) quelquefois] LONGIN dit : souvent.

(9) dans une simple pensée :] Il falloit : dans une seule pensée. Ces deux Expressions ne sont pas synonymes.

(10) mais l'Amplification ne subsiste que dans la pompe & dans l'abondance.] 1°. Le mot pompe semble n'être là que pour faire une sorte d'opposition avec simple pensée. Mais s'il y a de l'opposition entre pompe & pensée simple, il ne s'ensuit pas qu'il y en ait entre pompe & simple pensée. Une simple Pensée est ce qui n'est que Pensée, & n'est point Image, ni Sentiment. Une Pensée simple est, comme l'on fait, tout autre chose. Longin oppose ici l'unité de pensée à la multiplicité de pensées. La première peut suffire au Sublime. La seconde est nécessaire à l'Amplification. Il falloit donc traduire : mais l'AMPLIFICATION se trouve toujours dans une certaine quantité, dans une certaine abondance de pensées.

2°. LONGIN & QUINTILIEN sont-ils d'accord ? Le premier veut toujours un certain nombre de Pensées dans les Amplifi-

cations ; & le second en admet ; qui se faisant Incremento, sans s'élever par degrés, semblent ne renfermer qu'une Pensée. Celle est celle-ci. *Matrem tuam occidisti. Quid dicam amplius ? Matrem tuam occidisti.* Cela n'offre, quant aux termes, qu'une seule idée ; mais, quant au sens, combien d'idées sont renfermées dans ce qui paroît n'être qu'une Pensée unique ? Cette Amplification n'est pas seulement du premier genre, elle est du second, & renferme une Comparaison tacite des différens forfaits avec le Parricide, que celui qui parle, regarde comme le plus grand de tous. Détaillons la Comparaison, vous verrez de combien de degrés vous monterez, & de quelle abondance de pensées cette courte Amplification est remplie. Quand NÉRINE dit à MÉDÉE : Contre tant d'ennemis, que vous reste-t-il ? & que MÉDÉE répond : Moi, moi, dis-je, &c. c'est assez ; ce peu de mots est une Amplification semblable à celle dont je viens de parler. Elle est en même-tems du premier genre & du second, en ce qu'elle renferme tacitement une Comparaison de l'état où se trouve actuellement Médée, avec ceux dans lesquels elle s'est trouvée précédemment ; & de ce qu'elle a fait alors pour venir à bout

raison, qui remplit le discours, & le fortifie, (11) en appuyant sur ce qu'on a déjà dit. Ainsi elle diffère de la preuve, en ce qu'on emploie celle-cy pour

R E M A R Q U E S.

de ses desseins, avec ce qu'elle peut faire pour se vanger. J'ajoute, que cette *Amplification* est aussi du troisième genre, c'est-à-dire, de celles qui se font par raisonnemens, & dans lesquelles *ex alio colligitur aliud, ex alio aliud augetur*, dit QUINTILIEN. Je vois dans les trois mots de *Médée* tout ce qu'elle a fait par l'intérêt d'un amour, ou naissant, ou satisfait, & tout ce qu'elle fera par l'intérêt de ce même amour offensé. De plus, comme les transports de l'amour sont plus violens, quand il est outragé, que quand il naît, ou quand il est heureux; je conclus de ce que *Médée* a fait pour s'assurer la possession de *Jason*, qu'elle fera des choses bien plus horribles pour en punir la perfidie. Ainsi nos deux *Rhétteurs*, expliqués l'un par l'autre, sont parfaitement d'accord.

(11) en appuyant sur ce qu'on a déjà dit.] 1°. La *Définition*, que ces mots terminent est faite d'après celle de *Longin*; mais elle ne lui ressemble guères. Voici comment on pourroit traduire ici le Grec, en le paraphrasant un peu. L'AMPLIFICATION est, pour la définir en quelque sorte, un assemblage complet de toutes les circonstances des choses vues sous toutes leurs faces, lequel sert à confirmer ce qu'on vient d'établir, en y faisant faire attention plus longtems; & diffère de la preuve, en ce que celle-ci démontre la vérité de la chose en question, au lieu qu'il en fait voir l'importance. C'est en effet à quoi sert

l'*Amplification*. Le dernier membre de Phrase de la *Définition* est suppléé pour achever le sens, & dit ce que *Longin* a du véritablement dire. Ce que M. Despréaux lui prête ne signifie rien, ou fort peu de chose en cet endroit.

2°. Si M. *Silvain* avoit vu la *Définition* qu'on vient de lire, il n'auroit pas eu sujet de dire (Liv. III. Chap. I.) "L'auroit-on cru... que l'on pût faire consister le Sublime dans (un) amas de paroles?... Il ne m'entrera jamais dans l'esprit, que cet attirail de Péripatéticiens & de Mots, qui enchérissent les uns sur les autres, ce qui est souvent un des plus grands défauts, puisse produire le Sublime, & y contribuer." C'est l'*Amplification*, définie par M. Despréaux, qui fait ainsi parler M. *Silvain*. Mais faut-il croire, que la vraie *Définition* de *Longin* n'auroit pas encouru la censure de ce Critique? Ne l'a-t-on pas vu nier, que le choix & l'entassement des principales Circonstances, pussent rien avoir de Sublime? Ce moien d'arriver à la Perfection de la Grande Eloquence, ne diffère presque d'avec l'*Amplification*, que du choix à la totalité. C'est-à-dire, que l'Entassement des Circonstances mène au Sublime par quelques-unes simplement; & que l'*Amplification* y conduit, en les rassemblant toutes; mais il faut observer, que cette dernière doit les ranger dans un ordre de gradation, au lieu que cela

prouver la question, au lieu que l'Amplification ne sert qu'à étendre & à exagérer. (12) *****

[Celui-cy est plus abondant & plus riche. On peut

REMARQUES.

n'est pas nécessaire dans l'autre.

3°. Longin a défini l'espèce d'Amplification la plus étendue & la plus parfaite. Il est à croire que, dans ce qui manque, il avoit expliqué, restreint, modifié sa Définition, qui certainement en a grand besoin. Il se trouveroit bien des sortes d'Amplifications, auxquelles elle ne conviendrait point. Aussi ne la donne-t-il que pour une esquisse de Définition. Nous avons perdu l'explication, qu'il en faisoit, & les règles, qu'il donnoit touchant l'usage de ce *Secours Oratoire*. Si l'on veut y suppléer en quelque sorte & s'instruire à fonds de cette matière, on peut recourir à la *Rhetorique* de M. Gibers, Liv. I. Chap. II. Art. IX. On ne trouvera certainement nulle part sur ce sujet rien, qui soit plus clairement & plus exactement détaillé.

(12) *****] Voyez les Remarques, Dess. N. M.

1°. Les sept lignes imprimées en Italique & renfermées entre deux Crochets, sont de M. Despréaux, qui les avoit rejetées dans la Remarque à laquelle il renvoie, pour commencer après la lacune par ces mots : La même différence &c. Comme cette Transition est dépendante du Fragment qui la précède, j'ai cru bien faire en remettant ce Fragment à sa place. Si je me suis trompé, l'erreur n'est pas de conséquence.

2°. Voici la Remarque de M. Despréaux, " Cet endroit est fort

„ défecueux. L'Auteur après
„ avoir fait quelques remarques
„ encore sur l'Amplification ,
„ venoit ensuite à comparer
„ deux Orateurs, dont on ne
„ peut pas deviner les noms ; il
„ reste même dans le texte trois
„ ou quatre lignes de cette com-
„ paraison que j'ay supprimées .
„ dans la Traduction , parce que
„ cela auroit embarrassé le Lec-
„ teur , & auroit esté inutile ,
„ puisqu'on ne sçait point qui
„ sont ceux dont l'Auteur parle .
„ Voici pourtant les paroles qui
„ en restent „ Après ce que
„ j'ai replacé dans le Texte , M.
„ Despréaux ajoute : * " Le Traduc-
„ teur Latin a cru que ces paro-
„ les regardoient Ciceron & De-
„ mosthène : mais à mon avis, il
„ se trompe „

3°. Gabriel de Petra ne s'est pas trompé seul, Langbaine & M. Le Febvre ont été dans la même erreur. Tollus s'est aperçu le premier, qu'il s'agissoit dans le Fragment de comparaison, qui reste, de Platon, & de Demosthène, quoiqu'ils n'y soient nommés ni l'un ni l'autre. I. La Transition qui commence le Chap. suiv. indique assez clairement, que la Comparaison de Cicéron & de Demosthène, n'est ici qu'une digression, après laquelle Longin reprend le Discours, qu'il avoit entamé. II. L'Image, sous laquelle, au commencement de cet autre Chap. l'Eloquence de Platon nous est présentée, est de même nature que celle qui, dans le Fragment caractérise l'E

*comparer son éloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'espace, & se répand en plusieurs endroits. L'un, à mon avis, est plus pathétique, & a plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toujours dans une certaine gravité pompeuse, n'est pas froid à la vérité, mais *n'a pas aussi tant d'activité ni de mouvement.] La même différence, à mon avis, est entre Demosthène & Cicéron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des ouvrages d'un Auteur Latin. En effet, Demosthène est grand en ce qu'il est serré & concis, & Cicéron au contraire, en ce qu'il est diffus & étendu. On peut comparer ce premier, à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempeste & à un foudre. (13) Pour Cicéron, on peut dire, à mon avis, que comme un grand*

R E M A R Q U E S.

l'éloquence de l'Ecrivain mis en parallèle avec Demosthène. C'est principalement sur cette seconde raison, que Tollius insiste. Ce ne sont là que des Conjectures, mais en pareille matière, on risque peu de s'y fier.

4°. La *Lacune* de cet endroit est de la valeur de quatre pages. Tout ce que nous avons perdu ne traitoit pas de l'*Amplification* uniquement. Comment auroit-elle amené Longin à comparer d'abord Platon, ensuite Cicéron à Demosthène. Il avoit apparemment fait un Article exprès, pour examiner lequel, du *Stile quésité & concis*, ou du *Stile abondant & magnifique*, est le plus propre au Sublime, dont il parle; & sans doute il avoit conclu, qu'ils y convenoient également l'un & l'autre. C'est, je crois, ce qu'il l'avoit conduit

à faire la Comparaison de l'*Eloquence étendue & majestueuse* de Platon & de Cicéron avec l'*Eloquence, serrée, rapide, & même un peu sèche* de Demosthène. Dans les ADDIT. à la PRÉF. pp. 121. 122. 123. & Remarques 66. 67. 69. 71. 72. j'ai traduit tout ce qu'il y a depuis la *Lacune* jusqu'à la seconde Phrase du Chapitre suivant.

5°. La *Traduction Italienne* est ici fort singulière. M. l'Abbé Gori n'a formé qu'une même Phrase des dernières paroles qui précèdent la *Lacune*, & des premières du petit *Fragment*, qui la suit. Ce qui fait que le tout est très-obscur, par rapport à la suite des Idées, quoiqu'il soit fort clair dans les Termes.

(13) Pour Cicéron, &c.] Longin, en conservant l'idée des em-

embrasement, il devore & consume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversément dans les ouvrages, & qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reste, le Sublime de Demosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagerations fortes, & dans les violentes passions : * quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur. * Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits. Et certainement un discours diffus est bien plus propre pour les Lieux communs, les Peroraisons, * les Digressions, & généralement pour tous ces discours qui se font dans le Genre Démonstratif. Il en est de même pour les Histoires, * les Traitez de Physique, & plusieurs autres semblables matieres.

R E M A R Q U E S.

brasemens, qui semblent quelquefois ne se ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit tres-bien le caractère de Ciceron, qui conserve toujours un certain feu, mais qui le ramène en certains endroits, & lors qu'il semble qu'il va s'éteindre. DAC.

Ibid. CHANG. Pour Ciceron, on peut dire, &c.] Première manière avant l'Edition de 1683. Pour Ciceron, à mon sens, il ressemble à un grand embrasement qui se répand par tout, & s'élève en

l'air avec un feu dont la violence dure & ne s'éteint point : qui fait de différens effets, selon les différens endroits où il se trouve ; mais qui se nourrit néanmoins & s'entretient toujours dans la diversité des choses où il s'attache. Mais vous pouvez &c. BROSS.

Quoique cette première manière ne valût pas grand'chose, elle avoit du moins sur la seconde, l'avantage de conserver la suite de la Métaphore, & d'être en cela plus conforme à l'Original.

C H A P I T R E X I.

De l'Imitation.

(1) **P**OUR retourner à notre discours, Platon, dont le style ne laisse pas d'être fort élevé, bien qu'il coule sans être rapide & sans faire de bruit, nous a donné une idée de ce style, que vous ne pouvez ignorer, si vous avez lu les Livres (2) de sa République. (3) *Ces Hommes malheureux*, dit-il quel-

R E M A R Q U E S.

CHAP. XI. (1) Pour retourner... Ces Hommes &c.] 1°. Cet *Alinéa* ne peut jamais convenir au Titre sous lequel il est placé. C'est la fin du Chap. précéd. La Division des Chapitres & leurs titres ne sont point de Longin. M. Boivin a pris soin d'en avertir. Ce n'est pas ici le seul endroit, où l'on a mal divisé. Les Lecteurs peuvent remarquer, que dans plusieurs Chapitres, les matières empiètent les unes sur les autres. Ce qui contribue beaucoup à rendre Longin moins clair dans cette Traduction. J'avouerais même, à la honte de mon intelligence, qu'avant que je l'eusse comparée avec les autres *Persones* & le Texte Grec, je ne vois pas ce que le Passage de Platon, que Longin cite ici, pouvoit avoir de commun avec ce titre; *De l'Imitation*. J'avois eu dessein de remédier aux incongruïtés d'une distribution si vicieuse, par une distribution plus juste; mais j'ai craint que ma hardiesse, à cet égard, ne fût généralement désapprouvée.

2°. Longin, conduit par son

sujet à comparer *Démotène* & Platon, & par quelque ressemblance entre le *Style* de Platon & celui de *Cicéron*, à comparer aussi ce dernier avec *Démotène*, revient à son sujet, lequel étoit, comme je l'ai dit, d'établir que le *Style* abondant n'est pas moins propre à la Grande Eloquence, que le *Style* concis. C'est pour cela qu'il dit: Quoique PLATON, (je reviens sur mes pas) coule comme un Fleuve, qui ne fait aucun bruit, il n'en est pas moins sublime; & vous ne l'ignorez pas, puisque vous avez lu dans ses Livres de la République ce que voici: CES HOMMES &c. C'est ainsi qu'il falloit traduire cette Phrase, dont M. Despréaux a converti la Comparaison en Métaphore, & dans laquelle il fait dire à Longin tout autre chose, que ce que Longin dit en effet.

(2) de sa République.] *DIALOGUE IX.* p. 181. Edit. de H. Estienne. DESP. N. M.

(3) Ces Hommes &c.] M. Silvain a dessein de prouver dans le Chap. VII. de son II. Liv. que les Discours rétrécissent de la

que part, qui ne sçavent ce que c'est que de sagesse ni de vertu, & qui sont continuellement plongez dans les festins & dans la débauche, vont toujours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La vérité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes : Ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder ; en un mot, il n'ont jamais goûté de pur ni de solide plaisir. Ils sont comme des bestes qui regardent toujours en bas, & qui sont courbées vers la terre. Ils ne songent qu'à manger & à repaître, qu'à satisfaire leurs passions brutales ; (4) & dans l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & perissent à la fin par leur gourmandise insatiable.

REMARKES.

Raison, de la Vertu, de la Piété, & de l'Amour du vrai Bien, ne sont pas SUBLIMES de leur nature. Après avoir rapporté ce Passage de Platon, tel que M. Despréaux l'a traduit, il dit : " Si quelque chose est capable de faire revenir ceux qui croient que les Discours véhémens de la Vertu, sont sublimes de soi, ce doit être cet Exemple. C'est une invective forte, animée, il est vrai ; mais quel trait, quelle expression, quelle image y trouveront-ils, qui approuvent des Traits de Sublime, & qui en donnent seulement l'idée ? On aime ce Philosophe, on hait ces Hommes perdus ; on loué la vivacité de ce Discours ; mais on en demeure là, & on ne sent aucun des effets du Sublime... Cet Auteur avoit sans doute des yeux différens de ceux de Longin, qui ne voyoit dans ce Passage de Platon qu'un Style doux, coulant, majestueux ; toutes qualités, qui ne sont point incompatibles

avec la force, & qui conviennent à la Grande Eloquence, mais qui ne peuvent s'allier avec le Style véhément, auquel la rapidité fut tout est essentielle.

(4) & dans l'ardeur de les rassasier, &c.] 1°. Jusqu'ici M. Despréaux, quoiqu'en allongeant trop, a rendu d'une manière assez fidèle le sens du passage de Platon, tel qu'il est rapporté par Longin ; car il est un peu différent dans les Oeuvres même du Philosophe. Notre Rbuteur le plus souvent cite de mémoire ou par extrait. Mais la fin du passage n'est pas aussi bien rendu que le reste. Le Grec veut dire, selon la traduction de M. PEARCE : *Et causa cupiditatis harum rerum calcitrantes & ardetantes se ferreis cornibus unguisque interficiunt ex insatiabili desiderio.* Ces Métaphores si hardies & si dures, étoient apparemment du goût des Grecs, puisque Longin paroit les approuver. Elles peuvent être traduites à la lettre en Latin ; mais c'est ce qui n'est

(5) Au reste, ce Philosophe (6) nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point le négliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin? c'est l'imitation & l'émulation des Poètes & des Ecrivains illustres qui ont vécu (7) devant nous. Car c'est le but que nous devons toujours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on

R E M A R Q U E S.

pas possible en François. Et même, quelque tour que l'on prenne, en paraphrasant, on ne fera jamais rien de raisonnable d'une *Métaphore*, par laquelle les armes, dont les Hommes se servent pour se combattre les uns les autres, portent le nom de *cornes & de pieds de fer*. Il ne s'agit point ici d'*ongles*, comme M. Despréaux l'a cru, mais des *pieds de chevaux*. PLATON dit de ces Hommes, dont il parle, qu'à l'exemple des Bêtes, regardant toujours en bas, & courbés vers la terre & vers la saie, ils se remplissent de viandes & des plaisirs de l'amour; & que leur insatiableté fait que, ruant comme des Chevaux, & se heurtant comme des Beliers, ils se tuent les uns les autres à coups de *pieds & de cornes de fer*. Voilà, je crois, tout ce que l'on peut tirer de cette Phrase, qui ne peut manquer de paroître ridicule. Je n'ai voulu que la faire entendre.

2°. Je ne fais pas pourquoi M. Despréaux a dit: *ils égratignent, ils se bavent à coups d'ongles*. Est-il possible qu'il n'ait pas vu qu'il avilissoit la pensée de Platon, laquelle, malgré la dureté des *Métaphores*, ne laisse pas d'avoir quelque noblesse,

parce que les *Chevaux & les Beliers*, de qui Platon emprunte ses termes figurés, sont considérés, sur tout les premiers, comme des *Animaux nobles*? Il n'en est pas de même des *Chats*, qui fournissent à M. Despréaux ces deux Expressions métaphoriques: *ils égratignent à coups d'ongles*.

(5) Au reste, &c.] C'est ici que le Chap. De l'Imitation devoit commencer.

(6) nous a encore enseigné] PAR SON EXEMPLE. Ce que Longin va dire dans la suite de ce Chap. le fait entendre. C'est pour cela, que ces mots de la ligne suivante: *si nous ne voulons point le négliger*, doivent se rapporter à Platon, & non pas à ces mots: *un autre chemin*. La pensée de Longin, est que, si l'on ne néglige pas l'étude des Ouvrages de Platon, on peut apprendre de ce Philosophe un autre chemin encore, qui conduit au Sublime; c'est l'Imitation.

(7) devant nous.] C'est ainsi, qu'il y a dans toutes les anciennes Editions. C'est une faute de langage, que j'ai déjà reprise ailleurs. Ici M. Brosses l'a corrigée, M. Du Monteil & l'Editeur de 1731. ont fait usage de sa correction.

dit

DU SUBLIME. CHAP. XI. 305

dit qu'une sainte fureur saisit la Prêtresse d'Apollon sur le sacré Trépié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre (8) d'où sort un souffle, une vapeur toute céleste, qui la remplit sur le champ d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De même, (9) ces grandes beautés, que nous remarquons dans les ouvrages des Anciens, sont comme autant de sources sacrées, d'où il s'élève des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'âme de leurs imitateurs, & animent les esprits mêmes naturellement les moins échauffés: si bien que dans ce moment ils sont comme ravls & emportés de l'enthousiasme d'autrui. Ainsi voyons - nous qu'Hérodote, (10) & devant lui Stésichore & Archiloque, ont été grands imitateurs d'Homère. Platon néanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité: car il a puisé dans ce Poète, comme dans une vive source, dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux: & j'en donneroie des exemples, * si Ammonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs.

(11) Au reste, * on ne doit point regarder cela

REMARKES.

(8) d'où sort un souffle . . . des oracles.] Le Texte seroit mieux rendu de cette manière: d'où sort une vapeur, dont le souffle, la rendant comme enceinte d'une vertu divine, lui fait sur le champ énoncer des Oracles. Un Passage du VII. Liv. d'Origène contre Celse, peut apprendre pourquoi Longin représente la Prêtresse de Delphes enceinte d'une Vertu divine. Voici ce passage en Latin, tel que Lambaine le cite dans sa Note sur cet endroit. De PYTHIA proditum est, ut Cassium os illud infunderet Apollinea vases, & ex inferiori sinu, & parte illa qua fumina est spiritum suscipiat, quo plena oracula reddat.

Tome IV,

(9) ces grandes beautés . . . des Anciens.] Le Grec dit: cette élévation d'esprit des Anciens.

(10) devant lui] M. Broffeste, M. Du Monteil, & l'Editeur de 1735. ont mis: avant lui.

(11) Au reste . . . les ouvrages d'autrui.] 1°. Je dirois volontiers, qu'à grand-peine y a-t-il un mot de tout cela dans le Grec, qui me paroit devoir être, non traduit, mais interprété de cette manière: Au reste cette Imitation n'est point un larcin, mais quelque chose de très-permis. C'est comme le portrait vivant d'Inventions ou d'Ouvrages appartenant au Public.

2°. Nous ne serions point au-

V,

comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a eue, & qu'il s'est formée sur les mœurs, l'invention,

REMARQUES.

jourd'hui de l'avis de *Longin*, & l'on auroit de la peine à persuader aux *Critiques François*, que les *Ecrivains Grecs* eussent un grand mérite à transporter continuellement dans leurs Ouvrages, les *Pensées*, les *Images* & les *Expressions* d'*Homère*. Un Poëte, un Orateur, un Philosophe, que nous verrions ne s'occuper sans cesse que du soin de s'approprier ou les traits *Sublimes* de *Corneille* & de *Bossuet*, ou les *Expressions* élégantes de *Racine* & de *Fléchier*, ne nous paroîtroit qu'un Génie médiocre, & ne passeroit parmi nous que pour un *Plagiaire*. Nous voulons que nos Auteurs pensent & qu'ils écrivent d'après eux-mêmes.

3°. Je ne nierai point, que l'*Imitation* ne soit un chemin sur pour arriver à la *Grande Eloquence*, comme pour se former à tous les autres genres d'écriture. Mais *imiter*, est-ce faire ce que nos modèles ont fait; ou plutôt n'est-ce pas faire ce qu'ils auroient fait avec leur sorte de Génie, avec leur espèce d'Eloquence, s'ils avoient été dans le cas où nous nous trouvons?

4°. C'est un usage établi parmi nous, de prendre dans les Auteurs des autres Langues anciennes ou modernes, tout ce qui nous convient; & de donner à nos *Larcins* le nom d'*Imitations*. Je ne suis point querelleur, & je passe volontiers le nom, pourvu que l'on me passe la chose. Je veux que ce que l'on prend aux Grecs, aux Latins, aux Italiens, aux Espagnols, aux Anglois, &c. soit de bonne prise. Mais

ce sont des choses prises; & jamais elles ne passeront dans mon esprit pour *Imitations*, quand je n'y verrai que ce qu'ils ont dit, mis en François.

5°. Que faut-il donc appeller *Imitations*? I. Les endroits que l'on emprunte aux Ecrivains des autres Langues, & que l'on traduit en enchérisant sur les Originaux. Tels sont une infinité de traits dans les *Poësies* de *M. Despréaux* & dans les Pièces de *Corneille* & de *Racine*. II. Les *Pensées*, les *Images*, les *Sentimens*, que l'on prend dans quelque Auteur pour en faire un usage différent. III. Des *Sentimens*, des *Images*, des *Pensées*, des *Expressions*, que l'on voit avoir été fournies par tel ou tel Auteur, quoiqu'elles ne soient point dans ses Ouvrages, dont certains traits ont seulement été l'occasion que l'Ecrivain Moderné a produit tel *Sentiment*, telle *Image* &c. Cette troisième sorte d'*Imitation* est la plus parfaite de toutes, parce qu'au fond c'est une création véritable, parce qu'elle ne peut être que l'effet du Génie, & qu'elle peut s'étendre jusqu'aux Auteurs de sa propre Langue. Un exemple achevera de me faire entendre. *Longin* a beaucoup puisé dans *QUINTILIEN*, *Tollius* & *M. Pearce* l'ont très-bien prouvé dans leurs *Notes*. Le Rhéteur Latin dit, en parlant de *Platon*, Liv. X. Chap. I. p. 366. *Philosophorum... quis dubitet PLATONEM esse precipuum, frue acumine differendi, frue eloquendi facultate divina quadam &c. Homerica? Multum enim supra profam orationem... surgit; ut*

DU SUBLIME. CHAP. XI. 367

& les ouvrages d'autrui. (12) En effet jamais, à mon avis, il n'eût mêlé de si grandes choses dans ses Traitez de Philosophie, passant, comme il fait, du simple discours à des expressions & à des matières poétiques, s'il ne fust venu, pour ainsi dire, comme un nouvel Athlete, disputer de toute sa force le prix à Homere, c'est-à-dire à celui qui avoit déjà (13) reçu les applaudissemens de tout le monde. Car bien qu'il ne le fasse peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur, &, comme on dit, les armes à la main, cela ne laisse pas néanmoins de luy servir beaucoup, puisqu'enfin, (14) selon Hesiodé,

La noble jalousie est utile aux Mortels.

REMARKES.

mihi non hominis ingenio, sed quodam Delphico videatur oraculo insinans. On voit combien il est possible, que Longin ait pris dans les dernières paroles de ce passage, l'idée de tout ce qu'il vient de dire dans l'*Alinea*, qui précède celui-ci. Peut-on nier, qu'il miter de la sorte, ne soit créer ?

(12) *En effet jamais, à mon avis, &c.*] Il me semble, que cette période n'exprime pas toutes les beautés de l'Original. & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit : *En effet, PLATON semble n'avoir entassé de si grandes choses dans ses Traitez de Philosophie, & ne s'être jetté si souvent dans des expressions & dans des matières Poétiques, que pour disputer de toute sa force le prix à HOMERE, comme un nouvel Athlete de celui qui a déjà reçu toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde.* Cela conserve l'image que Longin a voulu donner des combats des Athletes ; & c'est cette image qui

fait la plus grande beauté de ce passage. D'AC.

J'avois déjà remarqué cet endroit dans la première édition de Monsieur Despreaux, avec intention de l'éclaircir un peu : mais la remarque de Monsieur Dacier m'en épargne la peine. TOIT.

(13) CHANG. *reçu les applaudissemens de tout le monde.*] La Phrase, que ces mots terminent, étoit ainsi dans les premières EDITIONS : *En effet, jamais il ne dit de si grandes choses dans ses Traitez de Philosophie, que quand, du simple Discours, passant à des expressions & à des matières poétiques, il vient, s'il faut ainsi dire, comme un nouvel Athlete, disputer de toute sa force le prix à HOMERE, c'est-à-dire, à celui qui étoit déjà l'admiration de tous les siècles.* BROSS.

(14) *selon Hesiodé,*] OPERA & Dies. Vers 25. DESP. N. M.

Le bout de Vers d'Hesiodé cité dans cet endroit veut dire : *Cette*

(15) Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glorieux & bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la Victoire, avec ceux qui nous ont précédés ? puisque dans ces sortes de combats on peut même être vaincu sans honte.

R E M A R Q U E S.

espèce de joute, (ou de combat) est
neile aux Mortels.

(15) Et n'est-ce pas en effet . . .
vaincu sans honte ?] 1°. La Phrase Grecque ne peut pas être traduite littéralement. Il la faut nécessairement paraphraser, & je crois qu'elle seroit assez bien rendue de cette manière. Et véritablement, quand on combat ainsi pour l'honneur du succès, la gloire qu'on en retire est belle & bien digne de la victoire ; puisque dans un combat de cette sorte, il ne nous est

pas honteux d'être vaincu par ceux qui nous ont précédés. La pensée de Longin est développée toute entière dans cette Paraphrase, au lieu qu'on la retrouve à peine en partie dans celle de M. Despreaux.

2°. Cette pensée de nôtre Rbiteur est celle de ces deux Vers d'Accius dans la TRAGEDIE De armorum judicio, lesquels nous ont été conservés par MACROBE, Saturnal. Liv. VI.

Nam tropaum ferre me à forti viro polcrum est :

Sì autem & vincar, vinci à tali nullum est probrum.

Ces deux Vers ont fait naître à grammme de son Livre De SPECTACULIS.

Martial l'idée de la XXXI. Epi-

Cedere majori, virtutis palma secunda est ;

Illà gravis palma est, quam minor hostis habet.

3°. Pour donner encore, en la Pensée d'Accius mise en Action, ou plutôt tournée en Sentiment. C'est Eueid qui parle, touché de la mort du jeune Lausus, qu'il vient de tuer ; Eueid, Liv. X. Vers 825.

Quid tibi nunc, miserande puer, pro laudibus illis,

Quid plus Aeneas tanta dabit indole dignum ?

Arma, quibus letatus, habe tua ; teque parentum

Manibus & cineri, si qua est ea cura, remitto.

Hoc tamen infelix miseram solabere mortem.

Aeneas magni dextra cadis.



CHAPITRE XII.

De la maniere d'imiter.

TOUTES les fois donc que nous voulons travailler à un ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il est bon de faire cette reflexion. Comment est-ce qu'Homere auroit dit cela? Qu'auroient fait Platon, Demosthene ou Thucydide mesme, s'il est question d'histoire, (1) pour écrire ceci en stile sublime? (2) Car ces grands Hommes que nous nous proposons à imiter, se presentant de la sorte à nostre imagination, nous servent (3) comme de flambeau, (4) & nous elevent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conçue de

R E M A R Q U E S.

CHAP. XII. (1) pour écrire ceci en stile sublime?] Selon la Grec, il falloit dire: pour rendre ceci sublime. M. Despréaux devoit d'autant plus rendre cet endroit littéralement, qu'il prétend que ce n'est point du *Stile Sublime*, que Longin traite dans cet Ouvrage.

(2) Car ces grands Hommes que nous nous proposons à imiter, &c.] *Sténèque*, à la fin de son *Eptre XI.* donne pour les Mœurs la même règle, que Longin propose ici pour l'Eloquence. *BRASSETTE.*

Voici le passage de *Sténèque* indiqué par M. Brossette, & rapporté dans une Note de TOLLIER. *Aliquis vir bonus nobis eligendus est, & semper ante oculos habendus, ut sit, tanquam illo spectante, vivamus, & omnia,*

tanquam illo vidente, faciamus... Elige eum cujus tibi placuit & vita & oratio: & ipsius animum ante te ferens, & vultus, illum semper tibi ostende vel custodem, vel exemplum. La même règle pour les Mœurs, se trouve aussi dans *Epictète.*

(3) comme de flambeau,] M. Brossette, M. Du Moussé, & l'Editeur de 1735. ont mis: comme de flambeaux. L'Editeur de 1740. a rétabli l'ancienne leçon.

(4) & nous elevent... leur genie;] Ces paroles, à mon avis, interprètent plutôt, qu'elles ne traduisent celles de Longin, qui me semble dire: & nous elevent l'ame, en quelque sorte, jusqu'à ce plus haut degré de grandeur, que nous avons comme présent devant les yeux,

leur genie ; sur tout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes : Que penseroient Homere ou Demosthene de ce que je dis, s'ils m'écoutaient, (5) & quel jugement feroient-ils de moy ? * En effet, (6) nous ne croirons pas avoir un médiocre prix à disputer, si nous pouvons nous figurer que nous allons, mais serieusement, rendre compte de nos écrits devant un si célèbre tribunal, & sur un théâtre où nous avons de tels Héros pour juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puissant pour nous exciter, c'est de songer au jugement que toute la posterité fera de nos écrits. * Car si un homme (7) dans la défiance de ce jugement, a peur,

R E M A R Q U E S.

(5) *Or quel*] M. Briffaut, M. Du Moncil, & l'Editeur de 1735. ont oublié l'&, que l'Editeur de 1740. a rétabli.

(6) *CHANG. nous ne croirons pas &c.*] On lisoit dans les premières EDITIONS : ce sera un grand avantage pour nous, si nous pouvons nous figurer &c. BROSS.

(7) *CHANG.* Car si un homme dans la défiance de ce jugement, a peur, &c.] Dans la crainte de ce jugement, ne se fonce pas qu'on craint de ses Ouvrages vivre plus que lui, son esprit ne sauroit rien produire que &c. Avant l'Edition de 1683. BROSS.

1. A mon avis, aucun Interprète n'est entré ici dans le sens de Longin, qui n'a jamais eu cette pensée qu'un Homme dans la défiance de ce jugement, pour avoir peur d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, ni même qu'il ne se donnera pas la peine d'achever ses ouvrages : au contraire il veut faire entendre, que cette crainte ou ce découragement le mettra en état de ne pouvoir rien faire de beau,

ni qui luy survive, quand il travailleroit sans cesse, & qu'il feroit les plus grands efforts : car si un homme, dit-il, après avoir envisagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, par ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la dernière perfection. Un homme qui écrit, doit avoir une noble hardiesse, ne se contenter pas d'écrire pour son siècle, mais envisager toute la posterité. Cette idée lui élèvera l'ame & animera ses conceptions ; au lieu que si dès le moment que cette posterité se présentera à son esprit, il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui soit digne d'elle, ce découragement & ce desespoir lui feront perdre toute la force ; & quelque peine qu'il se donne, ses écrits ne seront jamais que des avortons. C'est manifestement la doctrine de Longin, qui n'a gardé pourtant

pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que luy ; son esprit ne sçauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits ; & il ne se donnera jamais la peine d'achever des ouvrages qu'il ne fait point pour passer jusqu'à la dernière postérité.

REMARQUES.

d'autoriser par là une confiance aveugle & téméraire, comme il seroit facile de le prouver. DACIER.

2°. C'est ainsi (que je l'ai traduit) qu'il faut entendre ce passage. Le sens que luy donne Monsieur Dacier, s'accommode assez bien au Grec ; mais il fait dire une chose de mauvais sens à Longin ; puisqu'il n'est point vray qu'un homme qui se défie que ses ouvrages aillent à la postérité, ne produira jamais rien qui en soit digne : & qu'au contraire, c'est cette défiance même qui lui fera faire des efforts pour mettre ces ouvrages en état d'y passer avec éloge. DERR.

3°. Je suis du sentiment de M. Dacier. Mais je voudrois donner un autre tour à la traduction de cet endroit. Reprenons la Phrase précédente. *Quelque chose de plus capable encore de vous animer, c'est si vous vous dites : Qu'est-ce que la postérité pensera de ce que je viens d'écrire ? Mais si quelqu'un au moment même qu'il fait cette réflexion, désespère de rien dire, qui lui survive ; il est*

nécessaire que les conceptions mêmes de son esprit, imparfaites, aveugles, avortent, pour ainsi dire, & n'arrivent jamais au terme de cette réputation, qui se répand chez toute la Postérité. Voici le raisonnement de Longin. Il faut, en envisageant le jugement de la Postérité, s'animer du désir de lui plaire ; mais en même-tems il ne faut pas s'imaginer qu'on ne pourra jamais rien faire, qui mérite son estime. Longin avance donc ici deux Propositions. La première est, qu'il faut s'exciter par le désir de mériter les suffrages de la Postérité ; parce que ce désir peut augmenter nos forces & nos talens, en accroissant notre courage. La seconde Proposition est, qu'il ne faut pas avoir trop de crainte des jugemens de la Postérité ; parce que cette crainte peut nous rapetisser l'esprit, & diminuer l'étendue de nos talens, en affoiblissant notre courage. Le sens que M. Despréaux donne à cet endroit en est le véritable contre-sens.

4°. On trouvera dans les Rem. sur la Trad. une Note de Telling relative à celle de M. Dacier.



CHAPITRE XIII.

Des Images.

CES Images, que d'autres appellent *Pointures*, ou *Fictions*, sont aussi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, * & de la force au discours. (1) Ce mot d'*Images* se prend en general pour toute pensée propre à produire une expression, & qui fait une peinture à l'esprit de quelque maniere que ce soit. (2) Mais il se prend encore dans un sens plus particulier & plus resserré;

R E M A R Q U E S.

CHAP. XIII. (1) Ce mot d'*Images*, ... de quelque maniere que ce soit.] Cela n'est point intelligible : Le Grec dit, en l'étendant un peu, pour être clair : On appelle IMAGE tout ce que l'esprit conçoit, & qui, se présentant à lui de quelque maniere que ce soit, fait naître le Discours, c'est-à-dire, fournit la matière & la maniere du Discours; les Pensées & les Paroles.

(2) Mais il se prend encore dans un sens &c.] La Définition, que l'on va voir, des Images est, pour le fonds, la même qu'en donne Quintilien, qui veut que l'Orateur, les emploie principalement quand il s'agit d'exciter les grandes Passions. Primum est igitur (dit-il, Liv. VI. Chap. II. p. 367.) ut apud nos valeant ea; que valere apud iudicem volumus; efficiamurque, antequam afficeremur. At quomodo fiet ut afficiamur? Necne enim sunt motus in nostra potestate. Tentabo etiam de hoc dicere, Quas PHANTASIAS Græ-

cæ vocant, nos sane VISIONES appellemus; per quas imagines rerum absentium ita representantur animo, ut eas cernere oculis ac presentes habere videamur; has quisquis bene conceperit, is erit in affectibus potentissimus. Après avoir dit, que notre Imagination nous trace continuellement des peintures de toute espèce, lors même que nous ne le voulons pas; il ajoute : Hoc animi virtutum ad militatam non transferemus? Ut hominem occisum querar, non omnia que in re presentis accidisse credibile est, in oculis habebis? Non percussor ille subitus erumpet? Non expavesces circumventus? exclamabis? vel rogabis? vel fugies? Non ferientem, non concidentem videbo? Non animo sanguis expallor, & gemitus, extremus denique expirantis biatus infidet? Insequetur * ENARGEIA que à Cicé- rone ILLUSTRATIO & EVIDENTIA nominatur, que non tam dicere videtur, quam ostendere; & affectus non aliter, quam si rebus inactis

DU SUBLIME. CHAP. XIII. 313

pour ces discours que l'on fait, lors que par un enthousiasme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il semble que nous voyons les choses dont nous parlons, & quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.

(3) Au reste, vous devez sçavoir que * les *Ima-*

R E M A R Q U E S.

simus, sequuntur. Ce passage peut servir à l'intelligence de ce Chapitre, dans lequel on verra, que *Longin* considère aussi les *Images* comme appartenantes au *Pathétique*.

(3) Au reste vous devez sçavoir... en l'une & en l'autre rencontre.] 1°. Tout ce que j'indique est très-défectueux. I. L'étonnement & la surprise: c'est la même faute, que j'ai déjà censurée, Chap. I. Rem. 9. II. Les termes de *Poësie* & de *Prose*, ne sont point opposés entre eux. Il faut opposer la *Prose* aux *Vers*, & l'*Eloquence* à la *Poësie*. III. Qu'est-ce que veut dire, en l'une & en l'autre de ces rencontres? L'une de ces rencontres, c'est la *Poësie*; & l'autre, c'est la *Prose*. IV. Tout cela ne traduit point *Longin*, qui dit: Vous ne pouvez pas ignorer que les Orateurs emploient les *IMAGES* pour une fin, & les Poëtes pour une autre; que l'effet de l'*IMAGE* est la TERREUR dans les Ouvrages de *Poësie*, & l'*EVIDENCE* dans les Discours Oratoires, & que les uns & les autres ont pour fin commune d'ébranler.

2°. Il est visible par ces paroles, que *Longin* ne veut traiter ici que des *Images* du Genre *Pathétique*, sans quoi ce qu'il dit seroit faux. Toutes les *Images* employées par la *Poësie* n'ont pas pour but d'inspirer la *Terreur*. Pourquoi donc *Longin* les

restraint-il à cette unique fin? C'est qu'il ne fait ici, comme on le verra, que comparer les *Poëtes Tragiques* avec les *Orateurs*; & cela sans doute, parce que ces *Poëtes* sont, pour ainsi dire, plus *Orateurs* que les autres *Poëtes*. Ce que j'avance est fondé sur ce que les Exemples rapportés dans ce Chapitre, sont tous d'*Eschile*, d'*Euripide*, de *Sophocle*, de *Démolibène* & d'*Hippocrate*.

3°. Il faut observer, en passant, qu'on auroit tort de faire un reproche d'inexactitude à *Longin*, sur ce qu'il n'attribue d'autre but aux *Images* de la *Poësie Tragique*, que d'exciter la *Terreur*. Il n'ignoroit pas que l'autre but de la *Tragédie* est d'ébranler la *Pitié*. Mais il est conséquent dans ses Principes; & l'on peut se souvenir, qu'en parlant du *Pathétique Sublime* dans les Chap. VI. & IX. il en a exclus le *Pathétique*, dont la fin est la *Pitié*.

4°. *Longin* considère donc ici les *Images* à peu près de la même manière qu'on a vu, dans la Remarque précédente, *Quintilien* les envisager; c'est-à-dire qu'il ne fait attention qu'à l'utilité, dont elles sont pour mettre les *Passions vthimentes* en mouvement. Il veut, ainsi que le *Rheteur Latin*, qu'elles produisent dans le Discours Oratoire cette

ges, dans la Rhetorique, ont tout un autre usage que parmi les Poëtes. En effet, le but qu'on s'y propose dans la Poësie, c'est l'étonnement & la surprise: au lieu que dans la prose, c'est de bien peindre les choses, & de les faire voir clairement, Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir * en l'une & en l'autre rencontre.

R E M A R Q U E S.

Evidence (ENARGEIAM, car il se fert du même terme), cette *Evidence*, dis-je, que non tam dicere videtur quam ostendere.

1°. J'ai fait observer plus haut qu'il étoit faux, qu'en Poësie toutes les Images eussent pour objet d'inspirer de la Terreur. J'ajoute qu'on ne sauroit croire, que Longin ait pensé que ce fût là le seul but des Images Sublimes. Il savoit que les Poëtes de tout genre doivent parler à l'Imagination; & que c'est pour cela qu'ils peignent tout ce qu'ils peuvent peindre, sans autre dessein que d'attacher de plus en plus leurs Lecteurs. Il savoit aussi que les Images ne servent pas uniquement aux Orateurs, quand il est question de déployer toute la force du Pathétique; & que, de plus, elles animent leurs Discours en beaucoup d'autres occasions. Mais il ne veut parler ici que de leur emploi le plus noble, de l'usage que le Pathétique Sublime en peut faire. Il a (dans le Ch. VII.) rapporté plusieurs exemples d'Images Sublimes d'un genre différent.

6°. Les Orateurs, aussi-bien que les Poëtes, ont quelquefois recours aux Images simplement pour orner leurs Discours. Un Passage de Quintilien, Liv. VIII, Chap. II. p. 494. va suppléer à ce que Longin ne dit pas. Orna-

um est, quod perspicuo ac probabili plus est, ejus primi gradus sunt in eo quod velis exprimendo, concipiendoque; tertius qui hac nitidiora faciat, quod proprie dixeris culum. Itaque ENARGEIAM... quia plus esse videntia, vel, ut alii dicant, representatio, quam perspicuitas & illud quidem patet, & hoc se quodammodo ostendit, inter ornamenta ponamus. Magna virtus est, res de quibus loquimur, clare atque ut cerni videantur enumerare. Non enim satis efficit, neque, ut debet, plane dominatur oratio, si usque ad aures volet, atque ea sibi index de quibus cognoscit, narrari credit, non exprimit & oculis mentis ostendit, . . . Plurimum in hoc genere; sicut in ceteris, omnes CICERO. An quisquam tam procul à concipiendis imaginibus rerum abest ut cum illa in VERREM legis, Stetit soleatus Prætor Populi Romani cum pallio purpureo, tunicaque talarum, muliercula nixus in litore, non solum ipsis os intueri, videatur, & locum & habitum, sed quædam etiam ex iis, quæ dicta non sunt, sibi ipse adstruat. Ego mihi cornua videor & vultum & oculos, & disformes utriusque blanditias & eorum qui adorant, vacillam aversionem, ac timidam reverentiam, QUINTILIEN ne se contente pas de faire voir l'utilité de cette *Energie*, de cette *Evi-*

DU SUBLIME. CHAP. XIII. 315

(4) *Mère cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces Filles de l'Enfer, ces spectres odieux.*

Ils viennent : je les voy : mon supplice s'apprête.

(5) *Quels horribles serpens leur sifflent sur la teste ?*

Et ailleurs :

(6) *Où fuirai-je ? Elle vient : Je la voi. Je suis mort.*

(7) * Le Poëte en cet endroit ne voyoit pas les Furies : cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux Auditeurs. Et véritablement * je ne sçaurois pas bien dire si Euripide est aussi heureux à exprimer les autres passions : mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, (8) c'est à quoy il s'est étudié particulièrement, & il y a fort bien réussi. Et même en d'autres ren-

REMARKES.

décet, qui met la chose même sous les yeux : il ajoute ibid, page 496. *Atque hujus summa, judio quidem meo, Virtutis facillima est via. Naturam intus amur: bant sequamur, Omnis Eloquencia circa opera vita est, ad se refert quisque que audit; & id facillime accipiunt animi quod agnoscunt.*

(4) *Mère cruelle, &c.*] Paroles d'Euripide dans son *Oreste*, Vers 255. DESP.

Le Grec dit : O ma Mère, n'excités point, je vous prie, contre moi, ces Vierges ayant les yeux pleins de sang, & des serpens pour cheveux; car elles sont prêtes à se jeter sur moi.

(5) CHANG. *Quels horribles serpens*] Avant l'Edition de 1695. *Mille horribles serpens.* BUDSA.

(6) *Où fuirai-je ? &c.*] EURIPIDE, *Iphigenie en Tauride*, Vers 240. DESP.

Mot à mot : *Malheur à moi ! Elle me tue, Où fuirai-je ?*

(7) *Le Poëte en cet endroit ne voyoit pas... aux Auditeurs.*] M. Despréaux, en suivant une fautive correction de Mance dit le contraire de ce que Longin veut dire. Ici le POËTE a vu les Furies & force les Auditeurs à voir en quelque sorte ce que son Imagination lui présentait. Cette Phrase est relative à la définition de l'Image, & plus encore à cette autre Phrase, qui vient dans la suite de ce Chapitre où Longin dit dans la Traduction même de M. Despréaux : *C'est pourquoi ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs : ils voient les Poètes, les grands Orateurs ; aussi bien que les Poètes Tragiques.* Ce double rapport étoit suffisant pour s'apprevoir, que la négation, qui se trouvoit ici dans le Texte ; étoit une faute.

(8) *C'est à quoy... réussi.*] Le Grec dit : il s'est étudié principalement à les exprimer d'une manière convenable à la TRAGÉDIE. Le Jugement, que Longin porte ici

contres il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de lui-même ne soit pas porté au Grand, il corrige son naturel, & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les grands sujets : de sorte qu'on lui peut appliquer ces Vers du Poète :

(9) *A l'aspect du péril, au combat il s'anime :*

Et le poil hérissé, (10) les yeux étincelans,

De sa queue il se bat les costez & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit

R E M A R Q U E S.

d'*Euripide*, revient assés à celui que *Quintilien* en avoit porté. Voyés Tome III. *Art Poët.* Ch. III. Rem. sur le Vers 68.

(9) *A l'aspect du péril, &c.*] *Illiad.* Liv. XX. Vers 170. *DESP.* Il falloit Vers 169.

(10) *les yeux étincelans.*] J'ay ajouté ces Vers que j'ay pris dans le texte d'*Homère.* *DESP.*

1°. Il falloit dire cet Hémistiche. Celui qui précède ne répond à rien qui soit dans *Homère*. Il est vrai qu'en traduisant ce Poète même, on lui pourroit prêter l'idée de ce premier demi Vers, parce qu'il parle là d'un Lion, auquel il compare *Achille* prêt à combattre. Mais il falloit

se renfermer ici dans les bornes de la citation, qui dit seulement : *Il se bat d'un & d'autre côté les flancs & les reins, & s'exerce lui-même à combattre.* M. *Despreaux* a pris son Hémistiche : *les yeux étincelans*, du Vers, qui suit dans *Homère*. Mais ces mots ne me paroissent pas convenir à l'*Image*, que *Longin* veut faire en cet endroit.

2°. Pour ces autres mots : *Et le poil hérissé*, c'est de *Lucain*, qu'ils sont pris ; & *Lucain* lui-même avoit emprunté d'*Homère* la Comparaison, dont il s'agit, pour l'appliquer à *César*, qui passe enfin le *Rubicon* & marche à Rome. *Pharf.* Liv. I. V. 204,

*Inde moras solvit belli, tumidumque per annem
Signa movet propere : sic cum squalentibus arvis
Erisifera Lybias viso leo cominus hoste
Subsedit dubius, totam dum colligit iram,
Mox ubi se fera stimularit verbera cauda,
Erexitque jubam & vasto gravè murmur biato
Infremat : tum torta levat scilicet lancea Mauri
Flareat, aut latum subeant venabula pectus,
Per ferrum tanti securus vulneris exit*

Voilà ce que *Longin* auroit certainement trouvé *Sublime*, tant pour la Comparaison en elle-même, que pour les *Images*, qu'elle offre. Mais je ne dois

pas priver *Lucain* d'une loüange, que les Poètes ne font pas dans l'habitude de mériter ; c'est que sa Comparaison est juste dans tous ses points. On peut s'en con-

où le Soleil parle ainsi à Phaëton, en luy mettant entre les mains les rênes de ses chevaux :

(11) *Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
Ne t'emporte au dessus de l'aride Lybie ;
Là jamais d'aucun eau le fillon arrosé
N'entraîne mon char dans sa course embrasé.*

Et dans ces Vers suivans :

(12) *Aussi-tôt devant toy s'offriront sept étoiles.
Dresse par là ta course, & fuy le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main,*

REMARQUES.

vaincre en lisant l'endroit même. Et le poil hérissé (je reviens) ne me paroît pas valoir *erexitque jubam*.

3°. M. Despreaux n'a pas pris garde que dans son dernier Vers les *costez & les flancs*, sont une pure Tautologie.

(11) Prends garde &c.] Euripide dans son PHAETON, Tragédie perdue. DESP.

Je trouve quelque chose de noble & de beau dans le tour de ces quatre Vers ; il me semble pourtant que lorsque le Soleil dit, *au dessus de la Lybie*, le fillon n'estant point arrosé d'eau, n'a jamais rafraîchi mon char ; il parle plutôt comme un Homme, qui pousse son char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. M. Despreaux a suivi ici tous les autres Interprètes qui ont expliqué ce passage de la même manière ; mais je crois qu'ils se sont fort éloignés de la pensée d'Euripide qui dit : *Marche & ne te laisse point emporter dans l'air de Lybie*, qui n'ayant aucun mélange d'humidité, laissera tomber ton char. C'estoit l'opinion des Anciens, qu'un mélange humide fait la force &

la solidité de l'air. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de leurs principes de Physique. DAC.

M. Dacier dans la Note, rend assez littéralement les Vers d'Euripide, pour me dispenser de les traduire.

(12) Aussi-tôt devant toi &c.] Le Grec dit : *Mais dirige ta course vers les sept Pleiades*. Ensuite après avoir entendu tout ce discours, PHAETON se saisit des rênes, & frappant du fouet les flancs des Cavaliers ailés, il les fit partir avec le char. Elles s'élevèrent vers le plus haut du Ciel. Pour le Père, il monte sur un Cheval appartenant à quelque astre & marche derrière son Fils, en lui donnant ces avis. " *Pousse de ce côté, tourne par ici*, & par ici &c. ,.

Voilà dans les *Addis. à la Préf.* p. 46. N. III. ce que M. Silvestre pense de ces Vers, ou plutôt de la Traduction de ces Vers d'Euripide. Ce qu'il en dit est très-vrai dans son système, & faux dans celui de Longin. Mais il devoit voir encore moins de Sublime dans ceux-ci d'Ovide, auquel ceux d'Euripide ont servi de modèle, au moins en partie. C'est le Soleil, qui parle dans le

De ses chevaux aïlez il bat les flancs agiles.
 Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
 Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,
 Penetre en un moment les vastes champs de l'air.
 Le Pere cependant, plein d'un trouble funeste,
 Le voit rouler de loin sur la plaine celeste,
 Luymontre encor sa route, * & du plus haut des Cieux,
 Le suit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux ;
 Va par là, lui dit-il : revien : détourne : arrête.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte sur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous ses perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? car s'il ne les suivoit dans les Cieux, s'il n'assistoit à tout ce qui s'y passe ; (13) pourroit-il peindre la

R E M A R Q U E S.

II. Livre des Métamorphoses, Vers 129.

*Nec tibi directos placeat via quinque per arcus . . .
 Zonarumque trium contentus sine, polumque
 Effugito Australem, junctamque Aquilonibus Arcton.
 Hac sis iter ; manifesta rota vestigia cernes :
 Utque ferant equos & calum & terra calores,
 Nec preme, nec summum molire per aethera currum.
 Altius egressus caelestia tellus cremabis ;
 Inferius terras : medio tutissimus ibis.
 Nec te dexterioꝝ tortum declinet in anghem,
 Neve sinistrior pressum rota ducat ad aram :
 Inter utrumque tene.*

On ne sauroit disconvenir, que sont bons. Il y faudroit pour-
 cela ne soit très-ingénieuse- tant un peu plus de feu. Mais
 ment froid. Les trois premiers Ovide ne veut avoir que de l'es-
 des Vers suivans (Vers 130.) prit.

*Occupat ille levem juvenili corpore currum ;
 Statque super ; manibusque datas contingere habenda
 Gaudet, & invito grates agit inde parenti.
 Interea volucres Pyrois, & Eous, & Etbon,
 Solis equi, quatuorque Phlegon, bionitibus auras
 Flammiferis impleant, pedibusque repagula pulsant.*

EURIPIDE ne s'étoit pas avisé ne devoit pas échapper à l'exas-
 d'apprendre à ses Spectateurs les tude d'Ovide.
 noms des Chevaux du Soleil. (13) pourroit-il peindre la che-
 Une chose de cette importance se &c.) Le Poëte dit : il n'auroit

chose comme il fait ? (14) Il en est de même de cet endroit de sa *Cassandre* qui commence par

Mais, ô braves Troyens, &c.

(15) Eschyle a quelquefois aussi des hardiesses & des imaginations tout-à-fait nobles & héroïques, comme on le peut voir dans sa Tragedie intitulée, *Les Sept devant Thebes*, où un Courier venant apporter à Eteocle la nouvelle de ces sept Chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort, s'explique ainsi :

REMARQUES.

jamais pu se représenter de pareilles choses.

(14) Il en est de même de cet endroit de sa *Cassandre*] TRAGEDIE perduë. DESP. N. M.

TOLLIVS & M. l'Abbé Gori traduisent cet endroit dans le sens de M. Despreaux. Le Grec cependant semble signifier : Ce qui se dit chez lui touchant *CASSANDRE*, est du même genre. D'ailleurs dans le Catalogue des Pièces d'Euripide, qui ne sont pas venus jusqu'à nous, je n'en vois point, qui porte le nom de *Cassandre*.

(15) Eschyle a quelquefois... aux mêmes périls.] Je ne trouve pas icy la connexion que je voudrois avec ce qui suit. Qu'on regarde seulement ma traduction Latine, & on en verra la différence. TOLL.

La connexion, que TOLLIVS souhaite en cet endroit, & pour laquelle il nous renvoie à sa Traduction, consiste dans une longue Parenthèse, qui peut avoir lieu dans le Latin; mais qui seroit insupportable dans le François. M. Despreaux s'est tiré

du mieux qu'il a pu, de quelque chose, qu'il est impossible, comme on voit, de traduire exactement. Il y faut en notre Langue un tour absolument différent, & de plus suppléer quelques mots pour être clair. Es-sai-sons, en conservant les Vers de notre Traducteur, d'être plus courts & plus près de la Lettre. *ESCHYLE imagine hardiment les PEINTURES les plus héroïques. Telle est celle des SEPT DEVANT THEBES, qui sans aucune pitié pour eux-mêmes, se devoient par des sermens mutuels à la mort. Sur un Bouclier noir, &c. Mais ce Poète produit souvent aussi des Pensées rudes, embarrassées & peu correctes. A son exemple cependant & par émulation, EURIPIDE se fait violence, pour s'exposer de plus près aux mêmes dangers. LONGIN veut dire, bien qu'Euripide ne tende pas naturellement au Grand, & qu'il soit peu hardi dans ses pensées, il ne laisse pas cependant de joûter quelquefois contre Eschyle, & de courir le risque de produire des pensées aussi rudes; &c.*

(16) *Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de sermens effroyables :
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger ;
Tous la main dans le sang , jurent de se venger ,
Ils en jurent la Peur , le Dieu Mars , & Bellone.*

Au reste , bien que ce Poëte , pour vouloir trop s'élever , tombe assez souvent dans des pensées rudes , grossières & mal polies ; Euripide néanmoins , par une noble émulation , * s'expose quelquefois aux mêmes perils. Par exemple , (17) dans *Eschyle* , le Palais de *Lycurgue* est ému , & entre en fureur à la vue de *Bacchus*.

(18) * *Le Palais en fureur mugit à son aspect.*

Euripide employe cette même pensée d'une autre manière , en l'adoucisant néanmoins :

(19) *La Montagne à leurs cris répond en mugissant.*

(20) *Sophocle* n'est pas moins excellent à peindre

R E M A R Q U E S.

(16) *Sur un bouclier noir &c.*] Vers 42. *DESP.*

(17) *dans Eschyle , &c.*] *LYCURGUE*, *Tragédie perdue. DESP.*

(18) *Le Palais en fureur &c.*] Le Grec dans ce Vers & le suivant ne peut pas être rendu mot à mot en François. Voici comme *M. Pearce* le traduit en Latin *Numine afflatur jam domus , bacchatur totum.*

(19) *La Montagne &c.*] *Totus autem simul bacchatus est mons ; c'est-à-dire , bacchantibus affonnis.*

(20) *Sophocle n'est pas . . . que Simonide.*] 1°. Il falloit dire : C'est aussi d'une manière sublime que *Sophocle* se forme les images d'*Oedipe* mourant , & s'enfouissant au milieu d'une tempête prodigieuse , & d'*Achille* apparissant sur son tom-

beau , dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre pour s'en retourner. Mais à l'égard de cette dernière Peinture , je doute que personne l'ait rendu plus sensible que *Simonide*.

2°. Ce que *Longin* dit d'*Oedipe mourant* peut se rapporter à deux endroits de l'*Oedipe Colonnien*, dont l'un commence au Vers 1525. & l'autre au Vers 1657. L'apparition de l'Ombre d'*Achille* étoit dans une *Tragédie*, que nous n'avons plus. *SENEQUE* en a fait la Peinture dans sa *Troade* Vers 169-202. Si l'on veut prendre la peine de lire cette Description , on y trouvera d'un bout à l'autre *Sénèque*, c'est-à-dire , des Expressions , des Vers , de la Poésie , de l'Esprit , & pas le Sens Commun. On verra d'ailleurs ,

les

DU SUBLIME. CHAP. XIII. 311

les choses, comme on le peut voir dans la description qu'il nous a laissée d'Oedipe mourant, & s'enfevelissant lui-même au milieu d'une tempeste prodigieuse; & dans cet autre endroit, où il dépeint l'apparition d'Achille sur son tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins pour cette apparition, que jamais personne en ait fait une description plus vive que Simônide. Mais nous n'aurions jamais fait, si nous

REMARQUES.

que ce n'est qu'une Imitation de l'Eneïde, Vers 270-279. & de paraphrase sans fin de l'Apparition d'Hector, dans le II. Liv. des Métamorph. Vers 441.

*Ille subitus, quantum cum viveres esse solebas,
Hæc humo late rupta, simulisque minaci
Temporis illius vultum referebat Achilles,
Quo ferus injusto petiit Agamemnona ferro.*

OVIDE, plus élégant que Sublime, mêle à son ordinaire, le bon & le mauvais. Il commente bien; & ces termes : *humo late rupta*, font une Image heureuse, & par laquelle il annon-

ce, en quelque sorte, la grandeur du Héros, qu'il va faire paroître. Mais le troisième & le quatrième Vers ne sont qu'une froide & plate Imitation de ces beaux Vers de l'Apparition d'Hector,

*Hei mihi ! qualis erat ! quantum mutatus ab illo
Hæc ore ; qui redit exuvias indutus Achilles,
Vel Danaum Phrygiis jaculatus puppibus ignes.*

3°. Un de nos Poëtes, qui n'étoit pas plus né pour le Grand qu'Euripide, quoiqu'il soit d'ailleurs fort estimable, s'est servi du Récit de Sénèque en le rectifiant. C'est LA FOSSE dans sa *Polixène*, Acte II. Sc. IV. Mais, pour dire le vrai, La Fosse ne fait bien que vis-à-vis de Sénèque ; car d'ailleurs dans cette

Peinture de l'Apparition d'Achille, laquelle a certainement de grandes beautés, *Tragica impullatur in arce.*

4°. Si dans ce Genre on veut voir du Sublime Pathétique, qu'on jette les yeux sur l'Apparition de Lais dans l'Oedipe de Corneille, Act. II. Sc. III. Je n'en rapporte-
rai que ces Vers.

*Mais la Reine en la place est à peine arrivée ;
Qu'une épaisse vapeur s'est du Temple élevée,
D'où cette Ombre auguste, sortant jusqu'en plein jour,
A surpris tous les yeux du Peuple & de la Cour,
L'impétueux orgueil de son regard sévère
Sur son visage pâle avoisinait la colère.
Tout menaçait en elle, & des restes de sang
Par un prodige affreux dégoûtaient de son flanc ;*

Tome IV.

X

voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

Pour retourner ce que nous disions, (21) les *Images* dans la Poésie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui passent toute sorte de croyance; au lieu que dans la Rhetorique le beau des *Images*, c'est de représenter la chose comme elle s'est passée, & telle qu'elle est dans la vérité.

* Car une invention poétique & fabuleuse, dans une oraison, traîne nécessairement avec soy (22) des digressions grossières & hors de propos, & tombe dans une extrême absurdité. C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs; ils voyent quelquefois les *Furies*, ces grands Orateurs, aussi bien que les Poètes tragiques, & les bonnes gens

R E M A R Q U E S.

(21) les *Images*... *fabuleux*.] C'est le sens que tous les Interprètes ont donné à ce passage; mais je ne crois pas que c'en ait été la pensée de Longin, car il n'est pas vrai que dans la Poésie, les *Images* soient ordinairement pleines d'accidens; elles n'ont en cela rien qui ne leur soit commun avec les *Images* de la Rhetorique. Longin dit simplement, que dans la Poésie les *Images* sont poussées à un excès singulier, & qui passe toute sorte de mesure. Dicit.

Je crois que M. Ducier a raison, & Longin est intelligible dans la Traduction de M. Despreaux. Pour rendre avec quelque exactitude le sens de cette Phrase & de celle qui la suit, il me semble qu'on pourroit s'y prendre de cette manière, en supplant ce que la charité demande. Au reste chez les Poètes les *Images* tombent dans un excès

fabuleux; & par tout, comme je l'ai dit, elles vont au delà de ce qu'on peut croire; mais chez les Orateurs les plus belles *Images* sont toujours celles qui n'offrent les choses que comme elles sont véritablement. Et même des grands traits, que l'on ajoute au nécessaire, sont étrangers dans le Discours, lorsque la forme, qu'on leur donne, n'est poétique & salutaire, & ne présente rien que d'impossible. Voyez la Remarque suivante.

(22) Des digressions grossières.] Ce n'est pas tout à fait le sentiment de Longin. Si je ne me trompe, on (il) auroit fait le traduire de cette manière: C'est d'est une terrible faute, & tous d fait extravagante, de se servir dans celle-là (La Rhetorique) des *Images* & des fictions Poétiques & fabuleuses, qui sont tout à fait impossibles. Quand on prendra la peine de regarder mes remarques Latines, & de la (les)

ne prennent pas garde que lors qu'Oreste dit dans Euripide :

(23) *Toi qui dans les Enfers me veux précipiter ,
Déesse , cesse enfin de me persécuter ;*

il ne s' imagine voir toutes ces choses , que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet (24) des *Images* dans la Rhetorique ? C'est qu'outre plusieurs autres propriétés , elles ont cela (25) qu'elles animent & échauffent le discours. Si bien qu'étant mêlées avec art * dans les preuves , elles ne persuadent pas seulement , mais (26) elles domtent , pour ainsi dire , elles soumettent l'Auditeur. (27) *Si un homme* , dit un Orateur , *a entendu un grand bruit devant le Palais , & qu'un*

REMARQUES.

consulter avec ma traduction , on y verra plus de jour. TOLL.

On tirera peu de lumière des *Remarques* auxquelles *Tollius* renvoie. Dans cet endroit comme dans plusieurs autres , il n'a fait que brouiller.

(23) *Toi qui &c.*] Oreste , Tragédie. DESP.

Le Grec dit : O toi , l'une de mes sœurs , laisse-moi ; tu m'embrasses par le milieu du corps pour me jeter dans le Tartare.

(24) des *Images* dans la Rhetorique ?] Il falloit dire : des *Images* dans l'Eloquence , ou des *images* , que les Orateurs emploient.

(25) qu'elles animent & échauffent le discours.] LONGIN dit : qu'elles donnent de la force & de la Passion au Discours.

(26) elles domtent , pour ainsi dire , elles soumettent l'Auditeur.] LONGIN dit ; elles asservissent l'Auditeur.

(27) *Si un homme* , dit un Orateur , &c.] 1°. *Cicéron* s'est

très-bien servi de cet endroit , quand il dit : (l. IV. *contra Verrem* c. XLIII.) *Interea ex clamore fama tota urbe percubuit , expugnari Deos patrios , non hostium adventum inopinatio ; neque repentino prædonum impetu , sed ex domo , atque cohorte prætoris manum fugitivorum instructam armatamque venisse. Nemo Agrigentis neque atate tam afflicta , neque viribus tam infirmis fuit , qui non illa nocte eo nuntio excitatus surrexerit ; celumque , quod cuique fors offerebat , arripuerit. Itaque brevi tempore ad sanum ex tota urbe concurrunt.* TOLL.

Il s'en faut bien qu'on trouve dans ce passage de *Cicéron* autant de feu que dans celui de *Démosthène*.

2°. Au lieu de *dit un Orateur* , il falloit à la lettre ; *dit l'Orateur*. C'est ainsi que *Longin* désigne ordinairement *Démosthène* ; & le passage , qu'il cite en cet endroit , est de la Harangue contre *Timocrate* , vers la fin.

autre à mesme temps vienne annoncer que les prisons sont ouvertes, & que les prisonniers de guerre se sauvent; il n'y a point de vieillard si chargé d'années, ni de jeune homme si indifférent, qui ne cours de toute sa force au secours. (28) Que si quelqu'un sur ces entrefaites leur montre l'auteur de ce désordre, c'est fait de ce Malheureux, il faut qu'il perisse sur le champ, & on ne luy donne pas le temps de parler.

(29) Hyperide s'est servi de cet artifice dans l'Oraison, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit

R E M A R Q U E S.

(28) Que si quelqu'un, &c.] Il falloit être moins élégant, & plus vif; ce qui se pouvoit aisément, en conservant l'Image. Je voudrois donc traduire ainsi cette fin presque à la lettre: Mais si quelqu'un survient & dit: Voilà celui qui les a fait sauver, c'est lui. C'en est fait du Traître. Il perit, sans qu'on lui laisse dire un mot.

M. Silvain, Liv. III. Chap. III. dit, qu'il faut avoir les yeux bien pénétrants pour voir du Sublime dans ce passage de Démosthène. J'avoue que ce Passage n'a rien, qui ressemble à notre Sublime. Mais Longin va toujours à son but; & comme je crois l'avoir déjà remarqué, le plus souvent, ce sont moins des Exemples vraiment Sublimes en eux-mêmes, qu'il nous donne, que des Exemples de tout ce qui peut contribuer à porter la Grande Eloquence à la perfection. Ce n'est point dans des traits détachés que cette perfection consiste. C'est dans un Ensemble; & cet Ensemble est composé de parties. Le dessein de notre Rbiteur n'est autre que d'indiquer comment chaque partie concourt à perfectionner le tout.

(29) Hyperide... aux esclaves.] 1°. LONGIN dit: C'est de la même manière aussi qu'Hyperide, à qui l'on faisoit un crime de ce qu'après une défaite il avoit mis les esclaves en liberté, dit &c.

2°. "Que dirons-nous de ce", que Longin confond le Sublime, avec les Pensées fortes, ou avec l'Energie du Discours, dit M. Silvain, Liv. III. Chap. I? "Qu'on en juge par ces deux", exemples, qu'il cite comme "Sublimes, & dont le premier", est d'Hyperide... Après avoir rapporté le trait de cet Orateur, dont il est ici question, il ajoute: "L'autre exemple est de", DE MOSTHENE, qui fait ainsi, "parler les Athéniens: Embar-", "quons-nous pour la Macédoine.", "Mais où aborderons-nous, dira", "quelqu'un, malgré PHILIPPE? La", "guerre même, Messieurs, vous", "apprendra par où PHILIPPE est", "facile à vaincre.... Si quel-", "qu'un trouve en tout cela au-", "tre chose que de la force ou de", "l'énergie, il se trompera affu-", "rément; & je doute que les", "personnes judicieuses apper-", "çoivent ici une Sublimité,", "qui n'y fut jamais... Les per-", "sonnes judicieuses n'apperce-",

DU SUBLIME, CHAP. XIII. 325

faire, après la défaite de Chéronée, qu'on don-
neroit la liberté aux esclaves. (30) * *Ce n'est point,*
dit-il, *un Orateur* (31) *qui a fait passer cette Loi ;*
c'est la bataille, (32) *c'est la défaite de Chéronée.*
Au même temps (33) qu'il prouve la chose par rai-
son, il fait une *Image*, & (34) par cette propo-
sition qu'il avance, il fait plus que persuader &
que prouver. (35) Car comme en toutes choses
on s'arreste naturellement à ce qui brille & éclate
davantage ; l'esprit de l'Auditeur est aisément en-
traîné par cette Image qu'on lui présente au mi-
lieu d'un raisonnement ; & qui lui frappant l'ima-

REMARQUES.

vront dans ces traits que ce qu'ils
renferment ; & s'ils n'y voient
que de la force & de l'énergie, il
y verront ce que Longin lui-même
y voioit, & conviendront
qu'il remplit toujours son plan.

(30) *Ce n'est point, dit-il, un*
Orateur &c.] On eut pû tradui-
re : *Ce n'est point, dit-il, l'Ora-*
teur. Cela seroit un peu plus
fort. TOLL.

Cela seroit non plus fort,
mais plus juste. *Un Orateur* est
un terme indéfini. *La Bataille*
de Chéronée est un terme défini.
La précision exige que les ter-
mes, qui sont mis en opposition,
soient de même nature.

(31) *qui a fait passer cette*
Loi.] Le Verbe *passer* est inu-
tile. Il allonge. Il affoiblit.
(32) *c'est la défaite.]* Ces mots
font encore une addition inu-
tile, & qu'inuit à l'*Image*.

(33) *qu'il prouve la chose par*
raison,] Il falloit dire : qu'il tire
ses raisonnemens du fonds même
de la chose.

(34) *& par cette proposition]*
J'aimerois mieux dire, *& par ce*

sour d'adresse il fait plus &c. Tol-

La Phrase seroit exactement
rendue, pour le sens, en disant :
& par cette circonstance, il a fait
plus qu'il ne falloit pour persuader,
ou plutôt, *pour convaincre.* Les
Anciens, comme je l'ai fait ob-
server ci-devant, confondoient
la *Persuasion* avec la *Conviction* ;
& quand on traduit leurs Ou-
vrages, il faut souvent rempla-
cer le premier de ces termes par
le second.

(35) *Car comme... environne*
le discours.] Voilà bien des mots
pour ne rendre l'Original qu'im-
parfaitement. Je crois qu'on le
pourroit traduire de cette ma-
nière. Il nous est comme naturel
de n'écouter proprement dans ces
sortes de choses, que ce qu'il y a de
mieux. De là vient que nous som-
mes emportés du RAISONNEMENT,
qui démontre, à l'IMAGE, qui nous
émeut, & qui fait que le fonds de
la chose dont il s'agit, se perd à
nos yeux dans l'éclat de lumière
dont elle l'environne. Ce n'est
pas là tout-à-fait le Ton didacti-
que ; mais c'est celui de Longin.

gination, l'empêche d'examiner de si près la force des preuves, à cause de ce grand éclat dont elle couvre & environne le discours. Au reste, il n'est pas extraordinaire que cela fasse cet effet en nous, puisqu'il est certain que de deux corps mêlez ensemble, celui qui a le plus de force attire toujours à soy la vertu & la puissance de l'autre. (36) Mais c'est assez parlé de cette Sublimité, qui consiste dans les pensées & qui vient, comme j'ay dit, ou de la *Grandeur d'ame*, ou de l'*imitation*, ou de l'*Imagination*.

CHAPITRE XIV.

Des Figures, & premierement de l'Apostrophe.

IL faut maintenant parler (1) des Figures, pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit. Car, comme j'ai dit, elles ne font pas une des moindres parties du Sublime, lors qu'on leur donne le

R E M A R Q U E S.

(36) Mais c'est assez &c.] M. Pearce croit qu'il manque ici quelques mots dans le Texte, & je suis de son avis. La Récapitulation n'est pas complète. Je voudrois donc y suppléer à l'exemple de cet habile Traducteur, & faire dire à LONGIN : *J'en ai dit assez touchant le SUBLIME DES PENSEES, lequel tire son origine ou de l'Élévation de l'Ame, ou du Choix & de l'Entassement des Circonstances, ou de l'Amplification, ou de l'Imitation, ou des Images.*

CHAP. XIV. (1) des Figures,] M. Silvestre, Liv. III. Chap. I. accuse Longin d'avoir fait consister le Sublime dans les Figures, simplement comme Figures. Ce qui lui fait dire : " Mais en bonne foi y a-t-il rien de moins juste & de moins vrai que cela ? Et ceux qui ont quelque idée du Sublime, lequel est principalement dans les Pensées & dans les Sentimens, pourront-ils concevoir, qu'il puisse consister dans les Figures, qui ne sont que ces

DU SUBLIME. CHAP. XIV. 327

tour qu'elles doivent avoir. Mais ce seroit un ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, si nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le discours. C'est pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire celles qui contribuent le plus au Sublime : seulement afin de faire voir que nous n'avancions rien que de vrai. Demosthene veut justifier sa conquête, & prouver aux Atheniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. (2) Quel estoit l'air naturel d'énoncer la chose ? Vous n'avez point failli pouvoit-il dire, Messieurs, en combattant au peril de vos vies pour la liberté &

REMARKES.

1. certains *Tours d'expression* pour
2. embellir le *Stile*. Les *Figures*
3. les plus achevées, où l'on ne
4. trouve que la perfection de la
5. *Figure* même, peuvent-elles
6. élever l'âme avec admiration au
7. dessus de ses idées ordinaires de
8. grandeur ? Et peut-on les re-
9. garder comme *Sublimes* en soi,
10. lorsqu'elles ne sont pas capa-
11. bles de produire par elles-
12. même l'effet du *Sublime* ? Tout
13. ce que Longin dit des *Apostro-
14. phes*, des *Interrogations*, du
15. *Retraichement des Liaisons*, du
16. *Mélange des Figures*, des *Hyper-
17. boles*, des *Changemens de cas*
18. ou de *Personnes* ; tout cela re-
19. garde la vivacité du *Stile* ou
20. du *Pathétique* ; mais assuré-
21. ment il n'a nul rapport avec
22. le *Sublime*. Et en effet, si vous
23. en exceptés le serment de *Dé-
24. mosthène*, de tous les exemples
25. rapportés dans cet endroit-là,
26. il n'y en a pas un, je dis pas
27. un seul, qui ait rien d'appro-
28. prié au *Sublime*, ni qui soit

„ capable d'élever l'âme avec ces
„ transports d'admiration, qui
„ lui sont propres... Générale-
„ ment parlant, M. Silvain a rai-
„ son par rapport à son *Système*,
à cela près, qu'il n'a pas une no-
„ tion exacte des *Figures*. Elles
sont le fruit du besoin d'exprimer
les choses telles qu'on les conçoit,
pour leur faire produire l'impression,
qu'on en attend ; & ce n'est que par
une sorte d'imitation, que l'on fait
servir uniquement à l'ornement du
Discours, ce que la seule nécessité
de toucher avoit d'abord inspiré.
Par rapport au *Système* de Longin,
M. Silvain a tort, & ne dit rien ici
qui ne serve à justifier notre *Rebuteur*.
Il n'y a rien de ce qu'il vient de rejeter
comme étranger au *Sublime*, qui
ne soit d'une utilité sans bornes
pour toutes les branches de la
Grande Eloquence.

(2) Quel estoit l'air naturel d'énoncer &c.] L'air d'énoncer est une Expression bizarre & peu

le salut de toute la Grece, & vous en avez des exemples qu'on ne sçauroit démentir. Car on ne peut pas dire que ces grands Hommes aient failli, qui ont combattu pour la mesme cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platées. Mais il en use bien d'une autre sorte, & tout d'un coup, comme s'il estoit inspiré d'un Dieu, & possédé de l'esprit d'Apollon mesme, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Grece. (3) Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli: (4) j'en jure par les mânes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la mesme cause dans les plaines de Marathon. (5) Par cette seule forme de serment, que j'apel-

R E M A R Q U E S.

plaire. On rendroit le Grec en disant: Mais comment devoit-il naturellement s'y prendre?

(3) Non, Messieurs, &c.] De Corona, pag. 343. Edit. Basil. Desp.

(4) j'en jure &c.] Cette Phrase offre une certaine pompe langoureuse. Le Grec plus simple & plus vif, a plus de force. On pourroit en conserver ainsi le tour: Non, Messieurs, non; vous n'avez point failli. J'en jure par ceux qui ci-devant s'exposèrent à Marathon.

(5) Par cette seule forme de serment... il les entraîne dans son parti.] 1°. LONGIN me semble dire: On voit que par cette seule Figure de serment, laquelle je nomme en ces endrois, Apostrophe, il défile leurs Ancêtres, en montrant qu'il faut jurer par tous ceux qui sortent de même de la vie, comme par les Dieux. On voit qu'il inspire à ses Juges le courage de ceux qui précédemment avoient risqué leurs jours à Marathon, qu'il change la nature de la Preuve en

un trait admirable de Sublime, de Pathétique; & qu'il lui donne toute l'autorité des sermens les plus extraordinaires; on voit enfin qu'il varie, pour ainsi dire, dans l'esprit de ceux qui l'écoutent, une certaine opinion propre à calmer, à bannir leur douleur; & qu'en les encourageant par des loüanges, il leur apprend que la Bataille contre Philippe ne fait pas moins d'honneur à leur courage, que les victoires de Marathon & de Salamine. C'est par toutes ces sortes de choses comprises dans une seule Figure, qu'entraînant avec lui ses Auditeurs, il s'en rend le Maître. Je me suis efforcé de rendre clairement cette Phrase, que des tous particuliers à la Langue Grecque, & la multitude des termes composés, ne permettent pas de traduire à la lettre.

2°. Dans le commencement de ce que je viens de retraduire, j'ai conservé l'expression de LONGIN; par cette seule Figure de serment, quoiqu'elle ne soit pas bien claire. Ma raison est, qu'il

DU SUBLIME. CHAP. XIV. § 29

Je serai ici *Apostrophe*, il deesse ces anciens Citoyens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la sorte, comme autant de Dieux, par le nom desquels on doit jurer. Il inspire à ses Juges l'esprit & les sentimens de ces illustres Morts, & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique manière d'affirmer par des sermens si extraordinaires, si nouveaux, & si dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ses Auditeurs, comme une espece de contre-poison & d'antidote qui en chasse toutes les mauvaises impressions. Il leur élève le courage par des louanges. En un mot, il leur fait concevoir,

REMARQUES.

Ne parle dans ce Chapitre, que des *Figures* en général; & que par *Figure*, il est aisé de voir qu'il entend ce qui n'est pas le tour naturel du Discours. Le *Serment* de *Démotbène* est donc une *Figure*; & l'on verra plus bas, qu'en effet *Quintilien* ne lui donne pas d'autre nom. C'est-à-dire, que ce *Serment* n'est pas le tour, que l'*Orateur* devoit naturellement prendre; & *Longin* ne donne à cette *Figure* le nom d'*Apostrophe*, que parce qu'elle n'a point de nom particulier, & qu'elle se trouve renfermée dans une *Apostrophe*. C'est donc par erreur que *M. Despréaux* ajoute au titre de ce Chapitre: & premièrement de l'*Apostrophe*. *Longin* ne dit pas un mot de la *Figure*, qui porte ordinairement ce nom, & ne s'occupe qu'à discuter le fameux *Serment* de *Démotbène*, dans le dessein de faire voir par ce seul exemple, combien les *Figures* contribuent au Sublime. 2°. Il ne faut pas oublier que ce *Serment* est une véritable *Preu-*

ve, ou, pour parler le Language des *Rheteurs*, un *Argument*. *Longin* a soin d'en avertir. *M. Gibert*, dans sa *Rhetorique*, Liv. I. Chap. II. Art. VII. après avoir parfaitement bien expliqué la manière de traiter les *Arguments*, dit: "Observons en finissant, qu'outre ces manières de traiter les *Preuves*, l'*Orateur* en invente quelquefois de nouvelles. *Démotbène* en fournit un bel exemple. Car n'ayant autre chose pour justifier les Athéniens d'avoir risqué la bataille de Chéronée, que la conduite de leurs Ancêtres; qui avoient risqué celle de Marathon & plusieurs autres; il ne s'avise pas de se servir de ces Exemples, comme auroit fait un *Orateur* ordinaire, mais il tourne la *Preuve* d'une manière toute nouvelle; il lui donne la forme de *Serment*, faisant regarder comme des Dieux ceux dont il veut proposer l'exemple; & donnant à concevoir qu'on ne peut se

qu'ils ne doivent pas moins s'estimer de la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine; & par tous ces differens moyens renfermez dans une seule figure, il les entraîne dans son

R E M A R Q U E S.

„ trampler lorsqu'on imite leur
„ conduite. Ce qui produit la
„ Figure la plus brillante. Dans
le III. Liv. Chap. VIII. Art.
III. M. Gibert, parlant de ce
qu'on appelle spécialement GRAMM
ou SURLINE dans le Discours, dit
encore sur le même sujet: „ En
„ traitant des *Argumens*, nous
„ avons cité le fameux *Serment*
„ de *Démofthène*, comme un *Ar-*
„ gument tourné d'une manière
„ toute nouvelle & singulière.
„ C'est lorsqu'il jure par les Mâ-
„ nes de ces Grands Hommes,
„ qui combattirent généreuse-
„ ment à la Bataille de Mara-
„ thon, ou à celle de Salamine,
„ pour prouver que les Aché-
„ niens n'avoient rien fait qui
„ fût indigne d'eux, en livrant
„ celle de Chéronée, où ils
„ avoient perdu tant de monde;
„ parce qu'après les deux pre-
„ mières on avoit honoré, non-
„ seulement ceux des Athéniens,
„ qui y avoient remporté la vic-
„ toire, mais même & spécia-
„ lement ceux qui y étoient
„ morts, en combattant avec
„ courage. Voilà ce que nous
„ avons donné pour exemple

„ d'une manière admirable de
„ raisonner. Mais il nous con-
„ vient ici d'en faire remouvenir
„ le Lecteur, & de le lui propo-
„ ser comme l'Exemple d'une Fi-
„ gure fort extraordinaire & très-
„ capable de jetter du Grand &
„ du Sublime dans le Discours.
„ M. Gibert rapporte ce que l'on
„ a vu jusqu'ici des réflexions de
„ Longin sur ce *Serment*; & conti-
„ nue ensuite ainsi: „ Quelque
„ grandes que soient ces réflexi-
„ ons de Longin, *Démofthène*
„ dans la Harangue va encore
„ plus loin; & il soutient qu'il
„ falloit livrer cette Bataille,
„ quand même on en auroit pu
„ prévoir le mauvais succès. Sa
„ raison est que, s'agissant de
„ faire son devoir & de com-
„ battre pour la Patrie, l'hon-
„ neur les mettoit dans la né-
„ cessité de ne point se rendre
„ sans coup férir; puisqu'il va-
„ loit mieux se faire tuer, que
„ de commettre une lâcheté.
„ C'est le sentiment d'*Hérodote*
„ dans *Homère*, sentiment que
„ Racine a exprimé si bien par ce
„ Vers, qu'il met dans la bou-
„ che d'*ACHILLE*.

„ L'honneur parle, il s'efforce; ce sont-là nos Oracles...

4°. M. GIBERT (*Jugement des*
Savans, &c. Tom. I. Art. II. de
Longin.) avoit fait sur ce même
Serment une observation, qui
n'est pas à rejeter. „ Rien n'est
„ plus propre à éclaircir toute
„ la doctrine de notre *Rheteur*)

„ touchant les parties du Subli-
„ me, que cet endroit de *Démof-*
„ thène. On y peut considérer
„ séparément la *Pensée*, le *Pa-*
„ thétique, l'*Expression*, la *Fi-*
„ gure, le *Nombre* même & l'*Har-*
„ monie, si on le prend en la

DU SUBLIME. CHAP. XIV. 331

parti. (6) Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce serment se trouve dans Eupolis, quand il dit :

On ne me verra plus affligé de leur joie.

J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

(7) Mais il n'y a pas grande finesse à jurer sim-

REMARKES.

„ Langue originale „ „ *Longin* n'insiste que sur la *Figure*. L'exposition de *M. Silvestre*, que je rapporterai plus bas, fera voir la *Grandeur de la Pensée* ; & la *Fécondité du Sentiment*. Pour le *Nombre & l'Harmonie*, renvoyons-les aux anciens Grecs. Nous prêtons aux Langues mortes le *Nombre & l'Harmonie* de celle que nous parlons ; & nous jugeons à cet égard , en pleine ignorance de cause.

(6) *Il y en a pourtant... aux champs de Marathon.* 1°. Le Grec porte : On dit à la vérité, que *Démotène* a trouvé le germe de ce Serment dans *Eupolis*. „ Car, „ & j'en jure par mon combat à „ *Marathon*, la joie, que quel- „ qu'un d'eux sentira ne fera „ point sentir de tristesse à mon „ Cœur „

2°. *Longin* va montrer combien ce Serment d'*Eupolis* est inférieur à celui de *Démotène*. Nous n'avons aucune Pièce d'*Eupolis*, & nous ne sommes plus en état de décider sur la comparaison, que *Longin* fait ici. Je dirai pourtant, qu'il me paroît ne comparer que la manière, pour ainsi dire, d'un Serment, avec celle de l'autre. Mais, comme il ne nous dit rien de l'occasion pour laquelle *Eupolis* faisoit jurer un de ses Personnages par le Combat de

Marathon ; cela fait que nous ne pouvons pas aisément pénétrer ici dans le fonds de la pensée de notre Rhéteur. Pour moi, je m'imagine qu'*Eupolis* n'avoit eu dessein que de tourner en ridicule la forte vanité des Athéniens, qui parloient sans cesse de *Marathon*, & qui vouloient que leurs Orateurs les entretenissent continuellement de la gloire, qu'ils avoient eue d'être alors les libérateurs de la Grèce. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'*Avistophane* ne manquoit pas de les railler sur ce sujet toutes les fois que l'occasion s'en présentoit, & que même il leur donne quelque part le nom de * *Marathonomaques*. C'est ce qui ne peut se rendre en François, qu'en disant : des gens qui se battent à *Marathon* ; de la même manière que nous disons : se battre à *Pépée*, au *Pistolet*, &c.

(7) *Mais il n'y a pas grande finesse &c.* 1°. Ce jugement est admirable, & *Longin* dit plus lui seul, que tous les autres Rhéteurs qui ont examiné le passage de *Démotène*. *Quintilien* avoit pourtant bien vu que les *Sectens* sont ridicules, si l'on n'a l'adresse de les employer aussi heureusement que cet Orateur ; mais il n'avoit point fait sentir tous les défauts que *Longin* nous explique si clairement dans le seul

plement. Il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoi on le fait. Or dans le passage de ce Poëte, il n'y a rien autre chose qu'un simple serment. Car il parle aux Atheniens heureux, & dans un temps où ils n'avoient pas besoin de consolation. (8) Ajoutez que dans ce serment il ne jure pas, comme Demosthène, par des Hommes qu'il rend immortels, & ne songe point à faire naître dans l'ame des Atheniens, (9) des sentimens dignes de la vertu de leurs Aïeux :

R E M A R Q U E S.

examen qu'il fait de ce *Serment d'Eupolis* ; On peut voir deux endroits de *Quintilien* dans le II. Chap. du Liv. IX. DAC.

2°. Le premier de ces passages est aux pp. 117. & 118. *Quibusdam (Figuris) dum aliud agere videmur, aliud efficiamus; sicut...* DEMOSTHENES jurando per interfectos in Marathon & Salamine, id agit, ut minore invidia cladis apud Cheronæam accepta labores. Le second est à la p. 164. *Frequens illud est genus (Figura), nec magnopere captandum, quod petitur à jurejurando...* Nam & in totum jurare, nisi ubi necesse est gravi viro parum convenis; & à SENECA dictum eleganter. Non patronorum hoc esse, sed testium. Nec meretur fidem qui sententiola gratia jurat: nisi potest tam bene, quam DEMOSTHENES, ut supra dicit.

3°. C'étoit un des défauts de Demosthène d'aimer à faire des sermens. Plutarque, dans la Vie de cet Orateur, rapporte qu'il en fut plus d'une fois sifflé par le Peuple, & raillé par les Poëtes Comiques. Il juroit volontiers, par la Terre, par les Fontaines, par les Fleuves, par Esculape &c. Cette habitude pourroit bien

être cause qu'il n'y auroit pas dans son *Serment* par les Mânes des Guerriers tués à Marathon, autant de mystère que Longin & les autres Rhéteurs l'ont dit. Mais n'importe, ne considérons ce *Serment* qu'en lui-même. Facilement pourrions-nous refuser d'y reconnoître un des traits les plus sublimes de l'Antiquité.

4°. Je ferai remarquer, en passant, que Longin apparemment, n'aimoit pas moins à jurer que Demosthène. On rencontre chez lui très-fréquemment un *Par Jupiter*, qui ne s'y trouve presque jamais que *sententiola gratia*.

5°. La Phrase, qui donne occasion à cette Remarque seroit mieux traduite ainsi : Mais ce n'est pas une grande merveille de jurer de quelque manière que ce soit.

(8) CHANG. Ajoutez, que dans ce *Serment* &c.] Première traduction avant l'Edition de 1683. Ajoutez que par ce *Serment*, il ne traite pas comme Demosthène, ces grands hommes d'immortels, & ne songe point &c. BROSS.

(9) des sentimens dignes de la vertu de leurs Aïeux :] Le Grec dit : une opinion digne du courage de leurs Aïeux. C'est,

DU SUBLIME. CHAP. XIV. 333

(10) veu qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuse à jurer par une chose inanimée, telle qu'est un combat. Au contraire, dans Demosthene ce serment est fait directement pour rendre le courage aux Atheniens vaincus, & pour empêcher qu'ils ne regardassent dorénavant, comme un malheur, la bataille de Chéronée. (11) De sorte, que comme j'ai déjà dit, dans cette seule figure, il leur prouve par raison qu'ils n'ont point failli, il leur en fournit un exemple; il le leur confirme par des sermens; il fait leur éloge, (12) & il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais comme on pouvoit répondre à nostre Orateur, il s'agit de la bataille que nous avons perduë contre Philippe, durant que vous maniez les affaires de la Republique, & vous jurez par les victoires que nos ancestres ont remportées. Afin

R E M A R Q U E S.

pour se faire entendre, ce qu'il faudroit tourner de cette manière, en reprenant les mots, qui précèdent; pour insinuer à ses Auditeurs qu'ils n'avoient point dégénéré du courage de leurs Ancêtres. Je ne crois pas que ce passage puisse être traduit autrement, parce qu'en effet, dans l'idée de Longin, le but de Demosthène, en jurant par les braves gens morts à Marathon, étoit de faire penser aux Athéniens que, pour avoir été battus par Philippe à Chéronée, ils n'en étoient pas moins les dignes Décendans de ceux dont la valeur avoit sauvé la Grèce par les victoires de Marathon, de Platée & de Salamine. Longin répète ici la même pensée qu'on a vuë dans ce que j'ai retraduit plus haut, Rem. 5. 1^o. en ces mots: On voit qu'il

verse, pour ainsi dire, &c.

(10) *veu qu'au lieu*] La suite du raisonnement exige: Mais au lieu.

(11) *De sorte, que ... contre Philippe.*] Ce n'est pas là traduire; c'est interpréter très au long. La Phrase Grecque peut être rendue presque mot à mot. Et ce seul trait, comme je l'ai déjà dit, offre en même tems une preuve, que l'on n'avoit point mal fait, un exemple, l'autorité d'un Serment, un Eloge, une Exhortation. La clarté tient lieu d'élégance à cette Phrase, que ce qui précède explique suffisamment, & qui par là n'avoit nul besoin d'être paraphrasée.

(12) CHANG. & il les exhorte à la guerre contre Philippe.] Ces mots furent ajoutés dans l'Édition de 1683. BROUS.

donc de marcher seurement, il a soin de régler ses paroles, & n'emploie que celles qui luy sont avantageuses, faisant voir que même dans les plus grands emportemens il faut estre sobre & retenu. (13) En parlant donc de ces victoires de leurs ancêtres, il dit. (14) *Ceux qui ont combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine; ceux qui ont donné bataille près d'Artemise & de Platées.* Il se

R E M A R Q U E S.

(13) CHANG. En parlant donc de ces victoires &c.] Premières Editions. En disant donc que leurs Ancêtres avoient combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine, avoient donné bataille près d'Artemise & de Platées; il se garde bien de dire, qu'ils en fussent sortis victorieux. Il a soin de taire &c. BROSS.

(14) *Ceux qui ont combattu... Platées.*] 1°. On pouvoit conserver plus exactement l'attiffice de *Démophile*, qui se sert de différents Verbes dans cette Phrase; & dire, par exemple: *Ceux qui se sont autrefois exposés à Marathon, ceux qui se sont battus sur mer près de Salamine & d'Artemisium; ceux qui se sont trouvés à la bataille de Platées.*

2°. Il ne falloit pas d'un Combat naval faire une Bataille sur terre. Mais M. Despreaux n'a commis cette faute, qu'en suivant une fausse correction de Mance. Il l'auroit évitée, s'il se fût souvenu de ce qu'*Hérodote*, dans son VII. Liv. dit du Combat naval des Grecs contre les Perses auprès d'Artemisium, Promontoire de l'Eubée.

3°. *Véritablement* (dit M. Silvain, Liv. II. Chap. III.) la beauté du *Raisonnement* ajoute quelque chose au *Sublime*, me... dans ce Serment si con-

nu & si admissible de *Démophile*. Il avoit conseillé au Peuple d'Athènes de faire la guerre à *Philippe* de Macédoine, & quelque tems après il se donna une bataille où les Athéniens furent défaits. On fit la paix, & dans la suite l'Orateur *ESCHINE* reprocha en justice à *Démophile* ses conseils & sa conduite dans cette guerre, dont le mauvais succès avoit été si funeste à son pays. Ce grand Homme, malgré sa disgrâce, bien loin de se justifier de ce reproche, comme d'un crime, s'en justifie devant les Athéniens même sur l'exemple de leurs Ancêtres, qui avoient combattu pour la liberté de la Grèce dans les occasions les plus périlleuses; & il s'écrie avec une hardiesse héroïque: *Non, Messieurs, non; vous n'avez point failli, j'en jure &c. Ce* était, qui est extrêmement *sublime*, renferme un *Raisonnement* invincible. Mais ce n'est pas ce *Raisonnement*, qui en fait la *Sublimité*; c'est cette foule de grands objets, la gloire des Athéniens, leur amour pour la liberté, la valeur de leurs Ancêtres, que l'Orateur traite comme des Dieux, & la magnanimité

DU SUBLIME. CHAP. XIV. 331

Garde bien de dire, *ceux qui ont vaincu*. Il a soin de taire l'événement qui avoit esté aussi heureux en toutes ces batailles, que fuhesté à Chetonee, & prévient même l'auditeur, en poursuivant ainsi, *Tous ceux, ó Eschine, qui sont péris en ces rencontres, ont esté enterrez aux dépens de la République, & non pas seulement veulx dont la fortune a secondé la valeur.*

REMARQUES.

de *Démophile*, aussi élevée
 qûe toutes ces choses enseim-
 blés. Mais ée qui en augmente
 la beauté, c'est qu'on y trou-
 ve en petit toutes les perfec-
 tions du Discours rassemblées,
 la noblesse des *Mouvements*, beau-
 coup de *Délicatesse*, de gran-
 des Images, de grands *Senti-
 mens*, des Figures nobles, har-
 dies & naturelles, une force
 de *Raisonnement*; & ce qui est
 de plus admirable encore, le
Cœur de *Démophile* élevé au-
 dessus des méchans succès par
 une vertu égale à celle de ces
 grands Hommes par lesquels
 il jure. Il n'y avoit que lui au
 monde, qui pût oser, en pré-
 sence des Athéniens, justifier
 par les combats même, où ils
 avoient été victorieux, le
 dessein d'une Guerre, où ils
 avoient été défaits. *Démophile*
 juge si peu de lui-même par
 l'événement, qu'il ne soup-
 çonne seulement pas que les
 autres puissent juger de lui par
 cet endroit. Les combats de
 Salamine, d'Artemise & de
 Platées, n'eussent donc pas
 été une preuve pour un autre;
 mais c'en est une pour une
 âme aussi magnanime que
 celle de *Démophile*, & Longin
 fait tort à ce grand Homme,
 de se croire qu'il ait usé d'adresse

& de précaution, pour ca-
 cher aux Athéniens les avan-
 tages remportés dans ces Com-
 bats. C'est été un projet ridi-
 cule, puisqu'e ces grandes
 Victoires étoient si présentes
 aux Athéniens, qu'ils les
 avoient toujours à la bouche,
 & qu'il fustoit de leur nom-
 mer ces lieux, pour les faire
 souvenir de leur gloire. S'il
 leur parle de ceux qui étoient
 morts dans ces batailles, s'il
 dit: *Tous ceux, ó ESCHINE,*
qui sont péris en ces rencontres,
ont été ensevelis aux dépens de
la République, & non pas seule-
ment ceux dont la Fortune a se-
condé la valeur; c'est pour
 montrer que ceux qui avoient
 été tués à la Bataille de Ché-
 ronee, & lui même qui avoit
 conseillé une guerre si néces-
 saire & si honorable à Athè-
 nes, meritoient, malgré leur
 malheur, d'être récompensés
 par la République. Et en cela,
 il y a autant de grandeur d'â-
 me, que dans ce trait de *So-
 crate*, qui répondit à ses Ju-
 ges, qui lui demandoient es-
 qu'il croioit avoir mérité pour
 son prétendu crime: d'être
 nourri, dit-il, au Palais de la
 République. Longin, en im-
 putant à *Démophile* une pré-
 dence, ou plutôt une lâche

CHAPITRE XV.

(1) *Que les Figures ont besoin du Sublime pour les soutenir.*

IL ne faut pas oublier ici une reflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'est que si les Figures naturellement soutiennent le Sublime, le Sublime de son côté soutient merveilleusement les Figures : mais où, & comment, c'est ce qu'il faut dire.

R E M A R Q U E S.

„timidité incompatible, non-
„seulement avec le courage de
„ce grand Homme, mais avec
„cet air de majesté & ce tour si
„hardi, dont il s'explique, a
„gâté la beauté de ce trait si
„admirable, à mon avis, qu'il
„n'y a rien dans *Cicéron*, ni
„dans les autres *Orateurs*, qui
„soit de cette force... Voilà,
„sans contredit, ce qu'il y a de
„mieux, à tous égards, dans le
„Livre de *M. Sitvain*. Sa manière
„de développer tout le mérite du
„Serment de *Démophilène*, est très-
„ingénieuse & pleine de vrai.
„Mais si le reproche, qu'il fait
„ensuite à *Longin* d'avoir tout gâ-
„té par cette adresse, qu'il attri-
„bue à l'*Orateur*, fait l'éloge du
„cœur de *M. Sitvain*, il n'annon-
„ce pas qu'il eût une grande con-
„noissance de l'*Art Oratoire*.

CHAP. XV. (1) *Que les Figures &c.* 1°. Ce titre n'est pas juste; il falloit interpréter le titre Grec, que les paroles de *M. Despréaux* ne traduisent nulle-

ment, & dire: *Que les Figures &c. le Sublime se soutiennent mutuellement*. C'est véritablement le sujet de ce Chapitre.

2°. *M. Sitvain* trouve ici *Longin* en contradiction avec lui-même. „Nous avons vu (dit-il, Liv. II. Chap. II.) qu'il fait consister le Sublime dans les Figures (Chap. XIV.) & il s'en dédit dans la suite. Dans le Chap. XV. & ailleurs; il dit, que si les FIGURES soutiennent le SUBLIME, le SUBLIME de son côté soutient merveilleusement les FIGURES; Qu'il n'y a point de secours plus merveilleux pour empêcher une Figure de paroître que le Sublime & le Pathétique; Que le Sublime & le Pathétique cachent l'art des Figures: Que le remède le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse des FIGURES, c'est de ne les employer qu'à propos, c'est-à-dire, dans le PATHÉTIQUE & dans le SUBLIME. Qu'est-ce donc que

* EN

DU SUBLIME. CHAP. XV. 337

* En premier lieu, il est certain qu'un discours où les Figures sont employées toutes seules, est de soy-même suspect d'adresse, d'artifice, & de tromperie, principalement lors qu'on parle devant un Juge souverain, & sur tout si ce Juge est un grand Seigneur, comme un Tyran, un Roy, ou un Général d'Armée. Car il conçoit en lui-même une certaine indignation contre l'Orateur, * & ne sçauroit souffrir qu'un chetif Rhetoricien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de grossières finesse. Il est même à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une espèce de mépris, il ne s'effarouche entierement; & bien

REMARKES:

« ceci ? Il dit que les Figures
 „ sont une partie du Sublime, &
 „ qu'elles sont Sublimes d'elles-
 „ même ; & presque dans le mê-
 „ me instant, il les regarde com-
 „ me tellement différentes du
 „ Sublime, qu'elles ont besoin
 „ de lui pour faire leur effet.
 „ D'un côté il dit, que les Figu-
 „ res sont une des sources du Su-
 „ blime ; & de l'autre il assure,
 „ que c'est le Sublime, qui est la
 „ source des Figures... M. Sil-
 „ vain trouve de pareilles contra-
 „ dictions dans ce que Longin a
 „ dit touchant l'Amplification &
 „ le Sublime, & touchant le Su-
 „ blime & le Pathétique. Il ajoute :
 „ Qu'est-ce donc que ceci enco-
 „ re une fois ? ... J'en tire deux
 „ conséquences, qui me paroîs-
 „ sent infaillibles. La premiè-
 „ re, que, par le propre aveu
 „ de Longin, le Sublime ne con-
 „ siste point dans toutes ces chq-
 „ ses, & qu'elles en sont très-
 „ différentes : d'où il s'ensuit,
 „ que tout son Traité tombe par
 „ terre. La seconde, que non-
 „ seulement il a une fausse

„ idée du Sublime, mais qu'il
 „ n'en a point eu de fixe. Il n'y
 „ a rien de suivi, rien d'arrê-
 „ ré dans ses pensées à cet égard ;
 „ & , quand on veut dans les
 „ règles de l'Analyse, exami-
 „ ner son Ouvrage par rapport
 „ à son sujet, on y trouve tant
 „ d'embaras, tant de contra-
 „ dictions, & si peu de liaison
 „ des parties ou des matières de
 „ son Livre avec le titre, qu'il
 „ porte, qu'on n'en remporte
 „ aucune juste notion du Subli-
 „ me... M. Silvain a toujours
 „ raison dans son point de vue.
 „ Le Traité de Longin mis en face
 „ de l'idée, que nous avons du
 „ Sublime, est tout ce que M. Sil-
 „ vain dit. C'est un cahos, où
 „ l'on ne distingue rien. C'est un
 „ abîme, dans lequel on se perd.
 „ Mais ce même Ouvrage rappro-
 „ ché de l'idée de la plus grande per-
 „ fection du Genre Sublime d'Elo-
 „ quence, ne mérite point les re-
 „ proches, que notre Censeur lui
 „ fait. C'est un Traité simple,
 „ clair, ingénieux, & qui nous
 „ offreroit peu de difficultés ; &

qu'il retienne sa colere, (2) & se laisse un peu amollir aux charmes du discours, il a toujours une forte repugnance à croire ce qu'on luy dit. C'est pourquoy il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui est tout-à-fait cachée, & lorsqu'on ne reconnoist point que c'est une Figure. Or il n'y a point de secours ni de remede plus merveilleux pour l'empêcher de paroître, que le Sublime & le Pathetique, parce que l'Art ainsi renfermé * au milieu de quelque chose de grand & d'é-

R E M A R Q U E S.

nous l'avions entier, ou si nous avions celui de *Cécilius*, auquel il est relatif. Qu'on ne croie pas au reste, que je m'entête du mérite de ce petit *Traité*, jusqu'à le croire parfait. Je n'y vois que l'ébauche d'un grand Ouvrage, fait par un Homme de beaucoup d'esprit, dont l'Imagination étoit brillante & hardie; dont le Discernement étoit plus délicat que sur; & chez qui le Goût étoit fort supérieur au Jugement. Il ne faut donc pas chercher dans ce qui sort de la plume d'un *Philologue* de ce caractère, une précision qu'on ne doit attendre que d'un *Métaphysicien* ou d'un *Géomètre*. Mais de ce que *Longin* n'est pas absolument bien précis dans les détails, il n'en faut pas conclure, qu'il tombe continuellement dans des *contradictions*. Jusques ici nous l'avons toujours trouvé d'accord avec lui-même, quant au fonds de ses Principes.

3°. M. *Silvain* a bien senti qu'on pouvoit lui répondre, que "les paroles de *Longin* employées pour montrer qu'il se contredit, ne servent qu'à expliquer ses véritables senti-

mens. Car elles montrent qu'il n'a pas prétendu, que les *Figures*, la *Périphrase* & le reste, fussent *Sublimes* indistinctement & d'elles-mêmes; mais qu'elles le devenoient, lorsqu'il y avoit de la grandeur dans les choses qu'elles expriment. J'ai déjà pris soin d'avertir, que c'étoit-là la clef de cet Ouvrage, & que sans elle il étoit impossible d'entrer dans le véritable sens de beaucoup d'endroits. *Longin* lui-même fait entendre de tems en tems, & d'une manière assez claire, qu'il suppose un fonds de grandeur dans les choses même. Je ne rapporterai point ce que M. *Silvain* répond à la réplique qu'il se fait faire. Il se borne presque à répéter plus au long ce qu'on vient de voir ci-dessus; & ce qu'il peut dire d'ailleurs n'est fondé que sur quelques inexactitudes de la Traduction de M. *Despréaux*.

(2) & se laisse un peu amollir aux charmes du discours,] 1°. Tout cela ne se trouve pas dans le Grec. Je pense que notre Auteur veut dire, que quand le Juge auroit même assez de force & de prudence pour résister

clatant, a tout ce qui luy manquoit, & n'est plus suspect d'aucune tromperie. Je ne vous en fçaurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai déjà rapporté: *J'en jure par les mânes de ces grands Hommes, &c.* Comment est-ce que l'Orateur a caché la Figure dont il se sert? N'est-il pas aisé de reconnoître que c'est par l'éclat même de sa pensée? Car comme les moindres lumieres s'évanouissent quand le Soleil vient à éclairer; de même, (3) toutes ces subtilitez de Rhetorique disparaissent à la veüe (4) de cette grandeur qui

REMARKES.

sa colere, & ne la pas faire éclater, il s'opiniâteroit néanmoins à rejeter tout ce que l'Orateur luy pourroit dire. TOLL.

2°. Ce que TOLLius pense est en effet ce que Longin veut dire; & par conséquent cet endroit, en remontant au commencement de l'Alinéa, me paroît devoit être traduit ainsi. C'est se rendre extrêmement suspect, & faire croire qu'on a de mauvaises intentions, & qu'on veut tendre des pièges, ou surprendre par de faux raisonnemens, que d'employer par tous les Figures, quand on adresse la parole à des Juges, qui sont maîtres de décider à leur gré, mais sur tous à des Tyrans, à des Rois, à des Généraux d'Armée, à des Personnes, qui remplissent les premiers postes. Car les Juges supportent impatiemment qu'un Déclamateur maladroît les trompe comme des Enfans sans raison; & prenant les faux raisonnemens pour des preuves du mépris qu'il faisoit d'eux, ils s'effa-

rouchent quelquefois tout-à-fait; & s'ils renferment leur colere, ils se refusent absolument à ce qu'il dit pour les persuader. C'est pourquoi la meilleure Figure est celle qui ne paroît pas être Figure. Ainsi le Sublime & le Pathétique sont un remède & comme un secours merveilleux contre ce que l'usage des Figures peut avoir de suspect; & quand on n'emploie ces dernières que dans les choses qui sont grandes & pathétiques par elles-mêmes, leur artifice échappe à la vue, & ne fait naître aucun soupçon. Le Grec dit simplement: dans les choses grandes & Pathétiques; j'ai cru devoir ajouter, par elles-mêmes; parce que c'est la pensée de notre Rbêteur, & la véritable réponse aux Objections de M. Silvain.

3°. Le grand précepte d'Eloquence, que Longin donne ici, n'étoit pas ignoré d'Ovide, qui dit quelque part dans son Art d'AIMER.

*Si latet Ars, prodast; offert deprenta pudorem,
Atque admissi merito tempus in omne fidem.*

(3) toutes ces subtilitez de Rhetorique] Le Grec dit: *Les Sophismes de l'Art Oratoire.*

(4) de cette grandeur] Il me semble qu'il falloit dire ici: *de Sublime.*

les environne de tous côtez. La même chose à peu près arrive dans la peinture. (5) En effet, que l'on colore plusieurs choses également tracées sur un même plan, & qu'on y mette le jour & les ombres, il est certain que ce qui se présentera d'abord à la vue, * ce sera le lumineux, à cause de son grand éclat, qui fait qu'il semble sortir hors du tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainsi le Sublime & le Pathétique, soit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de notre ame, soit à cause de leur brillant, paroissent davantage, & semblent toucher de plus près notre esprit, que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

R E M A R Q U E S.

(5) CHANG. En effet, que l'on colore &c.] 1°. Première manière: En effet, qu'on tire plusieurs lignes parallèles sur un même plan, avec les jours & les ombres; il est certain &c. BROSS.

2°. L'une & l'autre manière rend la pensée de Longin, & ne le traduit pas. Reprenons la Phrase précédente, & ne nous permettons que ce qu'il faut pour être intelligibles. Es pens-
dire arrive-t-il quelque chose d'à peu près semblable dans la Peinture: car quoique les Ombres & les Clairs, marqués par les couleurs, soient couchés à côté les uns des autres sur la surface plane d'un même tableau, nos yeux cependant sont d'abord frappés des Clairs, qui paroissent, non seulement s'élever au dessus des Ombres, mais être beaucoup plus près de nous. C'est par la

même raison que, dans le Discours, le Sublime & le Pathétique, qui sont, pour ainsi dire, plus proches de notre ame, & par une certaine affinité naturelle, & par leur éclat, se font toujours appercevoir avant les Figures, dont ils offusquent l'artifice, en les laissant comme cachées dans l'ombre.

3°. Ce Chapitre est un de ceux, où Longin a mis le plus d'imagination. C'est proprement une Amplification de Déclamation, qui se réduit à cette Proposition toute simple: Le SUBLIME & le PATHÉTIQUE d'une part, & de l'autre les FIGURES, se prêtent des secours mutuels; mais il faut prendre garde que l'artifice de ces dernières est suspect, & qu'il ne les faut employer, que quand le sujet fournit du SUBLIME & du PATHÉTIQUE.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUE dirai-je (1) des demandes & des interrogations? * Car qui peut nier que ces fortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouve-

REMARKES.

CHAP. XVI. (1) des demandes & des interrogations?] 1°. Je crois que, des Questions & des Interrogations auroit été plus conforme au langage des RHÉTEURS. Quid tam commune (dit QUINTILIEN, Liv. IX. Chap.

II. p. 548.) quam interrogare vel percontari? Nam utroque utimur indifferenter, cum alterum noscendi, alterum arguendi gratia videatur adhiberi. At ea res utrocumque modo dicatur, etiam habet multiplex SCHEMA. . . . simplex est sic rogare :

Sed qui vos tandem? quibus aut venistis ab oris?

Figuratum autem, quoties non sciendi gratia assumitur, sed instandi: . . . Quousque tandem abutere, CATILINA, patientia nostra? . . . Quanto enim magis ardet, quam si diceretur? Diu abuteris patientia nostra; . . . Interrogamus etiam quod negari non possit: . . . Aut ubi respondendi difficilis est ratio; . . . Aut invidia gratia; . . . Aut miserationis; . . . Aut instandi, & auferenda dissimulationis; . . . Totum hoc plenum est varietatis; nam & indignationi convenit: . . . & admirationi: . . . Est interim acrius imperandi genus: . . . Et ipsi nosmet rogamus; . . . Ceterum & interrogandi se ipsum; & respondendi sibi, solent esse non ingrata vices; . . . Et aliis modis, tum brevius; tum latius, tum de una re, tum de pluribus.

2°. QUINTILIEN, avec raison, ne distingue point la Question, en tant qu'elle est Figure, d'avec l'Interrogation aussi Figure,

Leur différence au fonds n'est qu'une vaine subtilité. "L'Interrogation, dit ALEXANDER NEMENIUS, (Rhet. de Pish. Tom. I. p. 80.) est la Demande, à laquelle il faut répondre par l'Affirmation ou par la Négation, oui, ou non. La Question est celle à laquelle il faut répondre en plusieurs paroles, & par un Discours plus étendu, du Longin, qui se conforme volontiers à Quintilien, ne semble considérer, du moins dans ce qui nous reste de ce Chapitre, la Question & l'Interrogation, que comme une même Figure. Quoiqu'il en soit les paroles, que j'ai rapportées de Quintilien, font voir combien cette espèce de Figure peut être utile à la Grande Eloquence.

3°. Je crois que la première Phrase de ce Chapitre devoit être tournée ainsi: Mais que dirons-nous de la Question & de

ment, d'action, & de force au discours. (2) *N'avez-vous jamais fait autre chose*, dit Demosthène aux Athéniens, *qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ?* (3) *Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Macedoine se rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grece. Philippe est-il mort, dira l'un ? Non, répondra l'autre, il n'est que malade.* (4) *Hé que vous importe, Messieurs, qu'il vive, ou qu'il meure ? Quand le Ciel vous en auroit délivré, vous vous feriez bien-tôt vous-même un autre Philippe.* Et ailleurs : *Embarquons-nous pour la Macedoine. Mais ou aborderons-nous, dira quelqu'un, (5) malgré Philippe ? La guerre même, (6) Messieurs, nous découvrira (7) par où Philippe est facile à vaincre.*

R E M A R Q U E S.

l'interrogation ? N'est-ce pas à l'aide de ce tour de Figure que le Discours marche avec plus d'action & de véhémence.

(2) *N'avez-vous jamais fait.*] Première Philippique, pag. 15. edit. de Basle. DESP.

M. Despréaux allonge trop ; & de plus au commencement de ce passage de Demosthène, il omet deux mots, qui contribuent infiniment à la véhémence. En conservant le même tour, il faudroit dire : *Ne voulez-vous jamais cesser, réponds-moi quelqu'un, de courir par la ville, vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ?*

(3) *Et que peut-on... à toute la Grece ?*] M. Despréaux suit le Texte de Manuce. Voici selon la première Edition & les Mss. ce que Demosthène dit dans LONGIN. *Eh ! qu'y auroit-il de plus nouveau, qu'un Homme de Macedoine, qui*

fais la guerre à toute la Grece ? Il ne s'agit point de traduire Demosthène, mais Longin, qui cite de mémoire, ou qui rapporte, après les passages, qu'il rapporte.

(4) *Hé que vous importe, un autre Philippe.*] En allongeant toujours on ne reste point dans le genre. Le Grec dit : *Mais que vous importe ? S'il meurt, vous vous feriez bien-tôt un autre PHILIPPE.* Voilà de la véhémence. La traduction de M. Despréaux n'est que vive.

(5) *malgré Philippe ?*] Ces mots ne sont pas dans le Grec, & ne sont qu'allonger & restreindre.

(6) *Messieurs.*] Autre addition aussi vicieuse.

(7) *par où Philippe est facile à vaincre.* Le Grec porte, *la guerre même nous découvrira le foible de l'état, ou des affaires de PHILIPPE.* Tacite a égard à ce passage de

DU SUBLIME. CHAP. XVI. 343

(8) S'il eust dit la chose simplement, son discours n'eust point répondu à la majesté de l'affaire dont il parloit : au lieu que par cette divine & violente maniere de se faire des interrogations, & de se repondre sur le champ à soi-même, comme si c'étoit une autre personne, non-seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plausible & plus vrai-semblable. Le Pathétique ne fait jamais plus d'effet, que lors qu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'est l'occasion qui le fait naître. Or il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces fortes d'inter-

REMARKES.

Démotène, quand il dit l. 2. Histor. *Aperiet & recludet conscientia & immensentia vitæ vicium parvum vulnera bellum ipsum.* Où l'aïmerois mieux lire, *ulcera* ; bien que je sache que le mot *vulnera* se trouve quelquefois dans cette signification. TOLL.

(8) S'il eust dit la chose... plus vrai-semblable.] 1°. Le Grec porte : *Ce qu'on vient de voir, s'il l'eût dit simplement, seroit quelque chose de très-imparfait ; au lieu que cette agitation d'esprit, ce flux rapide d'Interrogations & de Réponses, cette façon de se repliquer à soi-même comme à quelqu'autre, en un mot ce tour figuré rend ce qu'il dit, non seulement plus Sublime, mais plus digne de soi.*

2°. La sorte d'Interrogation, qui fait parler ainsi Longin, est celle de toutes, qui donne le plus de force au Discours. On en pourra juger par cet Exemple de M. Bossuet. Dans l'Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre, il cherche en Orateur Chrétien la cause de la rebellion des Anglois contre Charles I. & né

voulant pas qu'on s'en prenne à la fierté indomptable de la Nation, ni qu'on accuse d'aveuglement le naturel des habitans de l'Isle la plus célèbre du monde : "Qu'est-ce donc qui les a pousés, dit-il ? Quelle force, quel transport, quelle intempérie, a causé ces agitations & ces violences ? N'en doutés pas, Chrétiens : les fausses Religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règles, sans soumission, a emporté les courages : Voilà les Ennemis que la Reine a eus à combattre, & que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre. Il dit vers la fin, en parlant de la même Princesse : "Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié humblement Dieu de deux grandes grâces ; l'une de l'avoir fait Chrétienne : l'autre, Messieurs ; qu'attendés-vous ? Peut-être, d'avoir rétabli les affaires du Roi son Fils ? Non. C'est de l'avoir fait Reine, ne malheureuse."

rogations &c de réponses. (9) Car ceux qu'on interroge, sentent naturellement une certaine (10) émotion qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre, (11) &c de dire ce qu'ils savent de vrai, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur est adroitement trompé, &c prend les discours les plus meditez pour des choses dites sur l'heure &c (12) dans la chaleur *****.

(13) Il n'y a rien encore qui donne plus de

R E M A R Q U E S.

(9) CHANG. Car ceux qu'on interroge, &c.] Première manière : Car ceux qu'on interroge sur une chose dont ils savent la vérité, sentent naturellement une certaine émotion, qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre. Si bien que &c. BROSS.

(10) Émotion] Ce terme est trop foible &c ne répond pas à la force de l'expression : ils se précipitent.

(11) &c de dire ce qu'ils savent de vrai,] J'avois déjà considéré cette période dans la première édition, comme ne s'accordant pas tout-à-fait avec le texte Grec : mais Monsieur Despréaux l'a un peu changée, de sorte qu'on n'y trouve rien à dire. Je l'expliquay ainsi : Car comme d'ordinaire ceux qu'on interroge, s'irritent, &c répondent sur le champ à ce qu'on leur demande, avec quelque émotion de cœur, &c avec un ton qui nous exprime &c nous fait voir les véritables sentimens de leur ame, il arrive le plus souvent que l'Auditeur se laisse duper &c tromper par cette Figure, &c qu'il prend le discours, &c. TOLL.

On peut s'en tenir à la traduction de M. Despréaux.

(12) dans la chaleur] Voyez les Remarques. DESP. N. M.

1°. Voici celle à laquelle il nous renvoie. "Le Grec ajoute, „ Il y a encore un autre moyen ; car „ on le peut voir dans ce passage „ d'HERODOTE, qui est extrêmement „ sublime. Mais je n'ai pas cru „ devoir mettre ces paroles en „ cet endroit, qui est fort dé- „ seigneux, puisqu'elles ne for- „ ment aucun sens, &c ne ser- „ viroient qu'à embarrasser le „ Lecteur „.

2°. La Lacune est d'environ quatre pages ; &c vraisemblablement Longin, après avoir parlé des différentes espèces d'Interrogations, qu'on emploie dans le Sublime &c le Pathétique, y traitoit de quelques autres Figures.

3°. Les Mots, qui restent en cet endroit, ne sont pas rendus exactement par M. Despréaux. Ils veulent dire : D'ailleurs (car ce passage d'HERODOTE a toujours passé pour un des plus SUBLIMES) &c.

(13) Il n'y a rien . . . les li-sons.] J'ay suppléé cela au texte, parce que le sens y conduit de lui-même. DESP.

DU SUBLIME. CHAP. XVI. 345

nouvement au discours : que d'en ôter les liaisons. En effet, (14) un Discours que rien ne lie & n'embarrasse, marche & coule de soy-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vite que la pensée même de l'Orateur. (15) *Ayant approché leurs boucliers les uns les autres*, dit Xénophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouraient ensemble*. Il en est de même de ces paroles d'Euryloque à Ulysse dans Homere.

(16) *Nous avons, par ton ordre, à pas précipitez, Parcouru de ces Bois les sentiers écartez :*

REMARQUES.

(14) un Discours que rien ne lie &c.] Tollius, Hudson, M. Pearce, M. l'Abbé Gori commencent à ces mots une nouvelle Section. Ils font très-bien, puisqu'il va s'agir d'une matière qui n'a point de rapport à ce qui précède. Ce qui suit regarde le *Retranchement des Liaisons*, FIGURE, que les Grecs nomment *Asyndeton* & *Dialyton*; CICE'RON, *Dissolutum*, & les autres RHÉTEURS LATINS, *Dissolutionem*, comme on le peut apprendre de QUINTILIEN, qui dit, Liv. IX. Chap. III. pp. 575. 576. en parlant de cette FIGURE, *qua quia conjunctionibus caret*, DISSOLUTIONE vocatur, qu'elle est apta cum quid instantius dicimus. Nam & singula inculcantur, & quasi plura sunt. Ideoque utimur hac FIGURA non in singulis modo verbis, sed & sententiis etiam; ... Contrarium est hoc SCHEMA quod conjunctionibus abundat. Illud ASYNDETON, hoc POLYSINDETON dicitur... Sed utrumque horum COACCERVATIO, & tantum juncta, qui dissoluta... Fons quidem unus, qui acriora facit & instantiora qua dicimus, & vim quandam pro se

strentia, velut sapius erumpentia affectus. Voilà la raison pour laquelle Longin met le *Retranchement des Liaisons* au rang des *Figures*, qui contribuent au *Sublime*. Il avoit sans doute parlé dans ce qui nous manque, de la *Figure* contraire, du *redoublement des Liaisons*; puisque le but de l'une & de l'autre de ces *Figures*, paroît être le même, & ne différer peut-être, qu'en ce que la seconde est plus utile quand il faut donner au Discours plus de force ou de poids; & l'autre, quand il faut plus de vitesse & de feu: ce qui, selon les cas, produit également de la véhémence.

(15) *Ayant approché &c.*] XENOPHON, *Hist. Gr. Liv. IV. p. 519. édit. de Leuncl. DESP.* Au lieu d'*ayant approché leurs boucliers les uns des autres*, il falloit dire: *Et frappant leurs boucliers les uns contre les autres*, &c. M. l'Abbé Gori traduit comme M. Despréaux.

(16) *Nous avons, &c.*] *Odyss. Liv. X. Vers 251. DESP.*

Le Grec dit: *Selon vos ordres, illustre ULISSE, nous avons parcouru,*

(17) *Nous avons, dans le fond d'une sombre vallée, Découvert de Circé la maison reculée.*

(18) Car ces périodes ainsi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, font les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même temps, * & le force de parler. C'est ainsi qu'Homère sçait ôter, où il faut, les liaisons du discours.

CHAPITRE XVII.

(1) *Du mélange des Figures.*

(2) **I**L n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir que de ramasser ensemble plusieurs Figures.

R E M A R Q U E S.

les Forêts. Nous avons vu le Palais de CIRCE' bâti dans la vallée. Dans les Versions, que *Tollius* & *M. Pearce* donnent des deux Vers d'Homère, qui sont cités ici, le nom de *Circé* ne paroît point, parce qu'ils ont traduit l'un & l'autre le texte même d'Homère, sur lequel même le dernier a corrigé celui de *Longin*. Dans la vérité, par rapport à la suite de la Narration d'Homère, le nom de *Circé* ne doit point se trouver dans ces Vers. Mais cela ne fait rien dans *Longin*, où je crois, que pour de pareilles choses, il ne faut rien changer, & qu'il suffit d'avertir de la faute, en faisant toujours remarquer qu'il cite de mémoire.

(17) *Nous avons, dans le fond &c.*] Tous les exemplaires de *Longin* mettent ici des étoiles, comme si l'endroit estoit défec-

tueux ; mais ils se trompent. La remarque de *Longin* est fort juste, & ne regarde que ces deux périodes sans conjonction, *Nous avons par son ordre, &c.* ensuite : *Nous avons dans le fond, &c.* *Desp.*

Ce que *M. Despréaux* reprend là ne se trouve plus dans l'Édition de *Tollius* & dans celles que l'on a faites depuis. *

(18) *Car ces périodes &c.*] Cette Phrase rend mal le Grec, & ne s'entend pas. Il falloit traduire ainsi : *Car ces Phrases, qui séparées les unes des autres, n'en marchent pas moins vite, expriment le trouble de la Passion, qui dans le même tems retarde, en quelque sorte, & bâte le Discours.*

CHAP. XVII. (1) *Du mélange des Figures.*] Le titre Grec seroit mieux rendu par, *Du concours des Figures.*

(2) *Il n'y a encore rien... plusieurs Figures.*] Le Grec dit

DU SUBLIME. CHAP. XVII. 347

Car deux ou trois Figures ainsi mêlées, entrant par ce moyen, dans une espece de société, se communiquent les unes aux autres (3) de la force, des graces & de l'ornement: comme on le peut voir dans ce passage de l'Oraison de Demosthene contre Midias, où en mesme temps il ôte les liaisons de son discours, & melle ensemble les Figures

REMARQUES.

motns. Le voici mot à mot : *Le concours des FIGURES dans un même endroit a coutume aussi d'émouvoir très-fort.*

(3) de la force, des graces & de l'ornement :] 1°. Le Grec porte : de la sagesse, de la persuasion & de la beauté. Je ne crois pas que le mot de Graces puisse rendre l'idée, que présente celui de Persuasion dans le sens actif. Les Graces ne persuadent pas ; elles peuvent seulement par le plaisir, qu'elles causent à l'Auditeur, le disposer à se laisser persuader. Je traduirois ainsi le tout : *Le concours des Figures dans une même Phrase sert aussi beaucoup pour émouvoir ; lorsque deux ou trois Figures se mêlent ensemble, comme pour supporter les mêmes charges, elles se fournissent mutuellement de quoi rendre le Discours plus fort, plus persuasif & plus beau.*

2°. Quelques lignes plus bas, il est parlé de Répétition & de Description. Le premier de ces termes traduit, que Longin appelle d'abord *Anaphore*, ensuite *Epanaphore* ; & le second ce qu'il appelle *Diatypose*.

3°. L'*Anaphore* ou l'*Epanaphore* est appellée simplement *Répétition* par l'Auteur de la *Rhetorique* à Herennius. QUINTILIEN, liv. IX. Chap. III. p. 571. parle de cette Figure, à laquelle il ne donne point de nom particu-

lier, & la met au rang de celles qu'il comprend sous le nom générique de *Geminatio*. C'est de l'*Anaphore*, qu'il dit : *Ab hisdem verbis plura acriter & instantius incipiunt*. Il en rapporte tout de suite un exemple tiré de la I. CATILINAIRE. *Nihil se nostrum praesidium palatii, nihil urbis vigilia, nihil timor populi, nihil consensus bonorum omnium, nihil hic munissimum habendi Senatus locus, nihil horum ora vultusque moverunt*. Il est inutile d'avertir que l'*Anaphore*, quoiqu'elle semble tenir en quelque chose à la Pensée, n'est pourtant qu'une Figure de Diction ou de Mots.

4°. Il n'en est pas ainsi de la *Diatypose*. Elle appartient à la Pensée, aux choses mêmes. Cicéron dans le III. Liv. De Oratore, nomme cette FIGURE, *Descriptionem*. Il en explique ensuite la nature, quand il demande à l'ORATEUR, ut hominum mores sermonesque describat. La *Diatypose* n'est autre chose qu'une *Ethopée*, c'est à-dire, Peinture, Imitation de Mœurs, de Caractères, de Sentimens. QUINTILIEN n'en parle point, sans doute, parce qu'au fonds, c'est moins une Figure de Pensée, une manière particulière de tourner une pensée, que la Forme ou le Caractère d'une sorte de Discours. Ce que nous appellons des Portraits, les

de Répétition & de Description. (4) *Car tout homme, dit cet Orateur, qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses du geste, des yeux, de la voix, que celui qui a esté outragé ne sçauroit peindre dans un recit.* Et de peur que dans la suite son discours ne vint à se relâcher, sçachant bien que l'ordre appartient à un esprit raffiné, & qu'au contraire le desordre est la marque de la passion, qui n'est en effet elle-même qu'un trouble & une émotion de l'ame, (5) il poursuit dans la même diversité de Figures. (6) * *Tantost il le frappe comme ennemi, tan-*

R E M A R Q U E S.

descriptions détaillées des situations où se sont trouvées ceux dont on parle, les *Caractères de Théophraste*, &c. sont de véritables *Diatyposes*.

3°. Il paroît cependant, que les *Rhétieurs* ont considéré cette *Forme de Discours*, comme une *Figure de Pensée*, lorsqu'elle ne contenoit que peu de mots, & qu'on ne s'en servoit qu'en passant. L'Exemple, que *Longin* va rapporter, est une *Diatypose*, c'est-à-dire, une *Expression de sentimens*, une *Peinture de mœurs*, en ce qu'il offre ce qui se passe dans le cœur d'un honnête homme, lorsqu'il reçoit un affront.

(4) *Car tout homme, &c.*] Contre *Midias*, pag. 395. édit. de Basle. DESP.

Démophilène, étant Inspecteur des Spectacles, & faisant actuellement les fonctions de cette Charge, avoit reçu de *Midias* un soufflet en plein Théâtre. Ce fait est rapporté par *Plutarque* dans la *Vie* de cet Orateur.

(5) *il poursuit dans la même diversité de Figures.*] *LONGIN* dit : il se porte sur le champ à d'au-

tres Rettranchemens • Liaisons, à d'autres Répétitions.

(6) *Tantost il le frappe &c.*] Ibid. (Contre *Midias*.) DESPREAUX.

Cette Phrase n'est pas traduite exactement. Mais M. *Despreaux* ne pouvoit pas être fidèle & conserver la *Figure*. C'étoit ici le cas de sacrifier l'exactitude au nécessaire. Je ferai remarquer, en passant, que ces sortes de *Figures de Mots*, se transforment difficilement d'une Langue dans une autre. Il seroit peut-être impossible, en traduisant le passage de *Cicéron* rapporté dans la *Remar.* 3. 3°. non-seulement d'y conserver la même *Répétition*, mais aussi de la remplacer par une autre du même genre, sans s'écarter beaucoup du tour, & peut-être du sens de l'Original. C'est ce qui fait que ces sortes de *Figures* ne sont réellement bonnes dans le Discours, que quand l'Orateur paroît avoir été, pour ainsi dire, forcé d'en faire usage, & n'avoir eu que cette manière de bien exprimer ce qu'il vouloit dire.

DU SUBLIME. CHAP. XVII. 349

*est pour luy faire insulte , tantost avec les poings , tantost au visage. (7) * Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres , l'Orateur ne touche & ne remuë pas moins puissamment ses Juges , que s'ils le voyoient frapper en leur présence. Il revient à la charge , & poursuit , comme une tempeste. * Ces affronts (8) émeuvent , ces affronts transportent un homme de cœur , & qui n'est point accoutumé aux injures. On ne sçauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action. Par ce changement continuel , il conserve par tout le caractère de ces Figures turbulentes : tellement que dans son ordre il y a un desordre ; & au contraire , dans son desordre il y a (9) un ordre merveilleux. (10) Pour preuve de ce que je dis , mettez , par plaisir , les conjonctions à ce passage , comme font les disciples d'Isocrate : Et certainement il ne faut pas oublier que celui qui en outrage un autre fait beaucoup de choses , premièrement par le geste , ensuite par les yeux , & enfin par la voix même , &c..... * Car en égalant & applanissant ainsi toutes cho-*

REMARKES.

(7) *Par cette violence... d'une telle action.*] 1°. Le Grec dit : L'Orateur ne fait ici que ce que fait celui qui frappe , il porte des coups redoublés à l'esprit des Juges. De-là semblable à la tempeste , il fond de nouveau sur eux , " avec les poings , dit-il ! au visage ! Voilà ce qui trouble , ce qui met hors d'eux-même ceux qui ne sont point faits aux affronts. Il n'y a personne , qui , rapportant de pareilles choses , en puisse mettre toute l'énormité sous les yeux ...

2°. *On voit ici un homme justement indigné d'un affront , qu'il ne méritoit point ,* dit M. SILVAIN ,

Liv. III. Chap. I. *Mais y voit-on une étincelle de SUBLIME ?* Il m'est inutile , je crois , de prendre désormais la peine de réfuter toutes les objections de cet Ecrivain. Je me contenterai d'en proposer encore quelques-unes. J'ai fait assez voir ce qu'il falloit répondre à la plupart.

(8) *émeuvent ,*] Ibid. DESP. Le mot *émeuvent* est trop foible ici.

(9) *un ordre merveilleux.*] Le Grec dit simplement : *un certain ordre.*

(10) *CHANG.* *Pour preuve de ce que je dis ,*] Au lieu de ces mots , on lisoit : *Qu'ainsi ne sois ,* dans les premières Editions. BROSS.

ses par le moyen des liaisons, (11) vous verrez que d'un Pathétique fort & violent vous tomberez dans une petite afféterie de langage, qui n'aura ni pointe ni aiguillon, & que toute la force de votre discours s'éteindra aussi-tôt d'elle-même. Et comme il est certain que si on lioit le corps d'un homme qui court, on luy feroit perdre toute sa force; de même si vous allez embarrasser une passion de ces liaisons & de ces particules inutiles, elle les souffre avec peine, (12) vous lui ôtez la liberté de sa course, & cette impetuosité qui la faisoit marcher avec la même violence qu'un trait lancé par une machine.

CHAPITRE XVIII.

Des Hiperbates.

(1) IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'est autre chose que la *Transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un dis-*

R E M A R Q U E S.

(11) vous verrez... aussi-tôt d'elle-même.] Il falloit traduire ainsi : vous voyez que ce que la Passion avoit en elle-même de tranchant, pour ainsi dire, & d'enflammé, s'émousse & s'éteint sur le champ. Les Métaphores de l'Original ne peuvent pas être rendues facilement; mais on en pouvoit suppléer d'aussi hardies, & qui présentaient la même idée.

(12) vous lui ôtez &c.] Parce que vous lui ôtez, &c. TOLL.
L'addition de ce *parce que*, me

paroît fort inutile. Ce n'est pas là ce qu'il falloit reprendre dans cette Phrase. Ce sont ces mots : Elle les souffre avec peine, qui se trouvent auparavant, qui ne répondent à rien qui soit dans la Grce, & qui ne font qu'allonger la Phrase.

CHAP. XVIII. (1) Il faut donner rang aux Hyperbates.] Il faut considérer d'un même oeil les Hyperbates. TOLL.

1°. La Traduction de M. Despreaux sera fort exacte en disant : Il faut donner le même rang, &c.

DU SUBLIME. CHAP. XVIII. 351

cours. Et cette Figure porte avec soy le caractère véritable d'une passion forte & violente. En effet, voyez tous ceux qui sont émus de colere, de frayeur,

REMARQUES.

Il y a dans le Grec : *Il faut établir que les HYPERBATES sont du même genre.*

2°. Ce qui vient ensuite ne traduit pas LONGIN, qui dit : *Elles consistent dans un ordre de Mots & de Pensées différent de celui que les choses suivent naturellement, & sont comme le caractère le plus marqué du trouble de la Passion.*

3°. HYPERBATON, (dit Quintilien, Liv. VI. Chap. VI. p. 295.) id est TRANSGRESSIONEM, quam frequenter ratio compositionis & decor poscit; non immerito inter virtutes habemus. Fit enim frequentissime aspera & dura & dissoluta & biens oratio, si ad necessitatem ordinis sui redigatur, & ut quodque oritur, etiam proximis vinciri non potest, alligetur... Nec aliud potest sermonem facere numerosum, quam opportuna ordinis mutatio.... FIGURA potius VERBORUM dici potest (quam TROPUS).

4°. J'ai dit plus d'une fois, que Longin distinguoit les Tropes des Figures de Mots. Mais je n'ai point dit comment ces deux choses diffèrent. On peut l'apprendre de ce passage de Quintilien, Liv. IX. Chap. I. p. 354. Est igitur TROPUS sermo à naturalis & principalis significatione translatus ad aliam, ornande orationis gratia; FIGURA (sicut ipso nomine patet) est conformatio quadam Orationis remota à communi & primum se offereute ratione.... In HYPERBATO commutatio est ordinis; ideoque multi TROPIS hoc genus eximunt. On peut s'instruire à fonds de ce qui concerne les Tropes, dans l'excellent Traité,

que Monsieur Du Marais en a fait.

5°. On verra dans ce Chapitre, que Longin semble mettre la Parenthèse au rang des Hyperbates; & ce n'est pas tout-à-fait sans raison, puisque la Parenthèse en elle-même, n'est au fond, qu'une Proposition incidente insérée hors de sa place dans le cours d'une autre Proposition. C'est une véritable transposition de pensée. Illa quoque, (dit Quintilien, Liv. IX. Chap. III. p. 571.) ex eodem genere (id est, ex FIGURIS VERBORUM) potest videri, quam nos INTERPOSITIONEM vel INTERCLUSIONEM dicimus, Græci PARENTHESIN vocant, dum continuationi sermonis medius aliquis sensus intervenit.

6°. Ce Rhéteur judicieux fait (p. 572.) une réflexion sur l'usage des Figures de mots, qui mérite une attention particulière, & qui peut établir de plus en plus ce que j'ai soutenu touchant l'Objet du Traité de Longin; & le justifier au sujet des menus détails dans lesquels son plan l'oblige d'entrer. *Hæc Schemata & his similia... & convertunt in se auditorem, nec tangere patiuntur subinde aliqua notabili FIGURA excitatum, & habent quamdam ex illa visiti similitudine gratiam, ut in cibis interim acor ipse jucundus est. Quod continget, si neque supra modum multa fuerint, nec ejusdem generis aut juncta, aut frequentes; quia satietatem, ut varietas earum, ita varietas effugit.*

7°. Il y a plusieurs espèces

de dépit, de jalousie, ou de quelque autre passion que ce soit : car il y en a tant que l'on n'en sait pas le nombre ; leur esprit est dans une agitation

R E M A R Q U E S.

d'*Hyperbates*, mais il est fort inutile d'en parler ici. Je dirai seulement quelque chose de celle que les *Rhétieurs* appellent *Histiérologie*. C'est une *Figure de Pensée*, que *Quintilien* ne nomme nulle part, & qu'il condamne tacitement dans son II. Liv. Chap. II. p. 241. quand il dit : *Quedam . . . turpiter . . . convertuntur, ut si peperisse narres, deinde concepisse, . . . in quibus si id, quod posterius est, dixeris, de prioris sacere optimum est.* Cette *FIGU-*

re, que nous nommons *Renversement de Pensée* est très-fréquente chés les *Poètes*, à qui souvent la mesure du Vers, & peut-être plus souvent encore leur paresse, fait dire une chose avant celle qui la doit précéder, la seconde avant la première, la plus foible avant la plus forte, & jusqu'ici je n'ai guères vu d'endroits, où cela ne fût très-condamnabile. Je n'excepte point de cette censure ces trois Vers si connus.

*Mais, au moindre revers funeste,
Le Masque tombe, l'Homme reste,
Et le Héros s'évanouit.*

Le *Pléonasme* s'y joint à l'*Histiérologie*, ou *Renversement de Pensée*. Quand on a dit qu'il ne reste plus que l'Homme, il est inutile d'ajouter, que le Héros s'évanouit, parce qu'il est de toute nécessité, que le Héros ait disparu, pour qu'on ne voie plus que l'Homme : de même qu'il faut avoir conçu, pour évanouir. Mais si le *Poète* avoit pu dire : le Masque tombe : le Héros s'évanouit, & l'Homme reste ; il auroit peint la chose telle qu'elle est, & nous auroit offert une *Image* exacte. Quelque condamnables cependant, que soient ces *Renversements de Pensées*, je ne dirai rien qui s'écarte de la Doctrine de *Longin*, si j'avance qu'ils pourroient être très-bons dans la bouche d'un Personnage troublé par le premier mouvement d'une Passion très-impétueuse ; parce qu'alors ils serviroient à peindre de mieux en

mieux le caractère même de cette Passion. Or que je propose n'est pas d'une exécution bien facile. Je crois pourtant qu'un Auteur, qui connoîtroit bien la Nature, n'y seroit pas extrêmement embarrassé. J'ajoute que lorsque *Longin* fait consister l'*Hyperbate* dans le dérangement, non seulement de l'ordre des Mots, mais aussi de celui des Pensées, il admet nécessairement ce *Renversement* dont je parle ; mais c'est uniquement dans le *Parabétique* ; & l'exposition, qu'il fait de l'Exemple tiré d'*Hérodote*, en est la preuve.

8°. *Quintilien* n'a parlé nulle part de l'*HYPERBATE*, *Figure de Pensée*. L'*HYPERBATE*, *Figure de Mots*, est proprement ce que nous appellons *Inversion*, chose très-fréquente dans nos Vers, & qui n'est pas dans notre Prose aussi rare, qu'on le croit ordinairement.

continue ;

DU SUBLIME. CHAP. XVIII. 333

continuelle. (2) A peine ont-ils formé un dessein ; qu'ils en conçoivent aussi-tôt un autre , & au milieu de celui-cy s'en proposant encore de nouveaux,

REMARKES.

(2) *A peine ont-ils formé un dessein &c.*] 1°. J'aime mieux , à peine ont-ils commencé à former un discours , qu'ils se jettent fort souvent sur une autre pensée , & comme s'ils avoient oublié ce qu'ils commençoient de dire ; ils y entrent hors de propos ce qui leur vient dans la fantaisie ; & après cela ils reviennent à leur première démarche. TOLL.

2°. Cette traduction de *Tollius* seroit assez bonne sans ce mot *démarche* , qui ne peut rien signifier en cet endroit. Au lieu d'*ils reviennent à leur première démarche* , il auroit dû dire : *ils reviennent à ce qu'ils disoient d'abord*.

3°. Il ne s'agit ici que des discours , que tiennent ceux qui sont agités d'une passion violente , & non de ce qui se passe dans leur âme ; ainsi que *M. Despréaux* paroît l'avoir cru.

4°. Cet endroit est peut-être ce qu'il y a de plus difficile à traduire dans *Longin*. C'est aussi ce qu'il y a jusqu'ici de mieux écrit dans la Traduction de *M. Despréaux*. Mais il y a dans l'original une Comparaison , qu'il a fait disparaître par le tour , qu'il a pris. Au reste , voici d'où vient la grande difficulté , dont j'ai parlé. Depuis ces mots : *En effet , voyez tous ceux qui sont émus de colère* , jusques à ceux-ci : *Denys Phocéen parle ainsi aux Ioniens* , tout cela n'est qu'une seule Période entrecoupée de Parenthèses ou de Propositions incidentes , qui sont comme autant d'*Hyperbates*. *Longin* s'efforce toujours de

raisonner , pour ainsi dire , dans son Style , la nature même de la chose , dont il parle. Essayons de conserver le caractère particulier de cet endroit.

5°. Je ne réponds pas que ce que l'on va lire soit quelque chose de bien écrit , & je ne le donne pas pour être de mon goût. Mais depuis que j'ai vu dans un *Ouvrage Dramatique* , que l'on applaudit toutes les fois qu'on le joue , une Période , ou plutôt une Phrase de vingt-un ou de vingt-deux Vers , je me suis imaginé que nous n'étions pas aussi brouillés , qu'on le pourroit dire , avec les longs circuits de paroles. En voici donc un des plus étendus. En effet , comme ceux qui sont véritablement saisis , ou de colère , ou de crainte , ou d'indignation , ou de jalousie , ou de toute autre passion (car il y en a beaucoup , même sans nombre & personne ne les peut compter) ; comme ceux-là vont & viennent de toutes parts ; & que souvent d'une proposition , ils passent rapidement à d'autres , entre lesquelles ils en placent même quelques-unes , contre toute raison ; en suite , ramenés , comme en tournant , à leur première proposition , & le trouble de la passion , ainsi qu'un vent qui change sans cesse , les en écartant encore , ils passent & repassent continuellement d'un objet à l'autre ; & traitent avec eux ça & là leurs paroles & leurs pensées : De même aussi les meilleurs Ecrivains , parviennent , par le moyen des *Hyperbates* , à l'imitation de ce que la Nature opère ;

où il n'y a ni raison ni rapport, ils reviennent souvent à leur première résolution. La passion en eux est comme un vent léger & inconstant, qui les entraîne, & les fait tourner sans cesse de côté & d'autre: si bien que dans ce flux & ce reflux perpétuel de sentimens opposés, ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre ni suite dans leurs discours.

Les habiles Ecrivains, pour imiter ces mouvemens de la Nature, se servent des Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'est jamais dans un plus haut degré de perfection, que lors qu'il ressemble si fort à la Nature qu'on le prend pour la Nature même; & au contraire, la Nature ne réussit jamais mieux que quand l'Art est caché.

Nous voyons un bel exemple de cette transposition dans Herodote, où Denys Phocéen parle ainsi aux Ioniens. (3) *En effet, nos affaires sont réduites à la dernière extrémité, Messieurs. Il faut nécessairement que nous soions libres, ou esclaves, & esclaves misérables. * Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, il faut, sans différer, embrasser le travail & la fatigue, & acheter vô-*

R E M A R Q U E S.

(L'Art n'est parfait que quand on le prend pour la Nature; & la Nature au contraire est heureuse, quand elle renferme & cache l'Art): de ce genre est ce que DENYS LE PHOCEEN dit dans HERODOTE. 6°. Au fonds, M. Despréaux a bien fait. Il falloit couper cette Période, mais en même-tems il auroit fallu conserver les idées de l'Original. Il ne l'a pas fait par tout, & je les offre. C'est tout ce que je voulois. Si j'avois à traduire Longin, je me dispenserois de le suivre dans ces

menus artifices de Rhéteur, qui ne produisent le plus souvent que de l'embaras sans aucune beauté. L'on peut même remarquer que la Période, que je viens de mettre en François, n'a que la forme d'une Comparaison, & que réellement elle n'en renferme aucune, mais seulement une simple parité, qui n'est pas détaillée, & que l'on ne peut pas dire être annoncée clairement.

(3) *En effet, &c.*] Hérodote, Liv. VI. p. 338. édit. de Francofort. 1757.

tre liberté par la défaite de vos ennemis. (4) S'il eust voulu suivre l'ordre naturel, voicy comme il eust parlé : Messieurs, il est maintenant temps d'embrasser le travail & la fatigue : Car enfin nos affaires sont réduites à la dernière extrémité, &c. Premièrement donc il transpose ce mot, Messieurs, & ne l'insère qu'immédiatement après leur avoir jetté la frayeur dans l'ame, comme si la grandeur du peril luy avoit fait oublier la civilité qu'on doit à ceux à qui l'on parle, en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées. Car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter ; En effet nos affaires sont reduites à la dernière extrémité ; afin qu'il ne semble pas que ce soit un discours étudié qu'il leur apporte ; mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ. Thucydide a aussi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir estre séparées.

(5) * Demosthene est en cela bien plus retenu que lui. * En effet, pour Thucydide, jamais

REMARQUES.

(4) S'il eust voulu suivre l'ordre naturel, voicy comme il eust parlé : Messieurs, &c.] Le Grec dit simplement : Ici l'ordre étoit : Messieurs, &c.

(5) CHANG. Demosthene est en cela &c.] Dans les premières Editions : Pour DEMOSTHENE, qui est d'ailleurs plus retenu que THUCYDIDE, il ne l'est pas en cela ; & jamais personne n'a plus aimé les HYPERBATES. Car dans la passion, &c. BROSS.

M. Despréaux, guidé par une courte Note de M. Le Febvre,

qui n'en dit pas assez, réforma sa première Traduction, & lui substitua dans l'Edition de 1683. ce qu'on lit ici dans son Texte. Il est le seul des Traducteurs de Longin, qui lui fasse dire de Thucydide, ce qu'ils lui font tous dire de Demosthene. Quelque mérite que ce soit à moi, de n'être pas de l'avis de tant d'habiles gens, j'oserai cependant proposer un sentiment, qui n'est ni le leur, ni celui de M. Despréaux. Ce que Longin dit ici re-

garde en partie Demosthene, en

personne ne les a répandues avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en saoule ses Lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traîne sans cesse l'auditeur par les dangereux detours de ses longues transpositions. Assez souvent donc il suspend sa première pensée, comme s'il affectoit tout exprès le désordre : & entremêlant au milieu de son discours plusieurs choses différentes qu'il va quelquefois chercher, même hors de son su-

R E M A R Q U E S.

partie *Thucydide*. C'est encore en cet endroit que notre *Rbateur*, embarrassant une longue *Période* de *Propositions* incidentes, comme d'autant d'*Hyperbates*, s'efforce de représenter les embarras, que ces sortes de *Figures* causent dans le Discours. Cet endroit ressemble beaucoup par le tour de la *Composition* à celui dont j'ai donné la copie dans la *Remarque 2.* Mais je ne suis nullement d'humeur de m'essayer encore pour rendre *Longin* tel qu'il est. Dans l'autre *Période* il est clair ; mais il est obscur dans celle-ci. L'important est de le faire entendre. C'est ce dont j'espère venir à bout par un tour absolument différent du sien, mais qui pourtant ne m'écartera de la lettre, qu'autant qu'il le faudra pour être clair. La première chose à laquelle il faut faire attention, c'est que *Longin* s'accorde avec *Vénis d'Halicarnasse*, & que son dessein n'est pas d'approuver les longues & fréquentes *Hyperbates* de *Thucydide*. Je reprends donc la *Phrase* précédente, & je traduis ainsi le tout. A l'égard de *THUCYDIDE*, il porte à l'excès son goût pour les *HYPERBATES*, & va jusqu'à séparer

des choses, qui nécessairement unies par leur nature, ne doivent pas être séparées. Il se soûle, pour ainsi dire, plus qu'aucun autre *Ecrivain* de cette sorte de *FIGURES* ; & pour représenter le tumulte de la *Passion* & paroître parler sur le champ, transposant sans cesse & les mots & les pensées, il précipite avec lui ses *Auditeurs* dans le danger des trop longues *HYPERBATES*. Mais *DEMOSTHE'NE* ne s'y livre pas avec le même excès ; car souvent il interrompt ce qu'il avoit commencé d'exposer ; se jette, durant cet intervalle, comme dans un nouvel ordre de choses totalement différents ; entasse, ensemble les unes parmi les autres des pensées étrangères à son premier objet ; fait même craindre à ses *Auditeurs*, qu'il ne soit prêt à perdre le fil de son Discours ; & quand il les a forcés par ce désordre pathétique de courir les risques, auxquels il s'expose lui-même en parlant, alors après un grand intervalle, & lorsqu'ils n'y pensent plus, il les ramène tout à coup à ce qu'ils attendoient depuis si long-tems ; & par cet usage hardi, mais extrêmement dangereux, des *HYPERBATES*, il leur porte des coups bien plus certains. Le dessein de notre *Rbateur* est de dire, que dans l'u-

jet, il met la frayeur dans l'ame de l'Auditeur qui croit que tout ce discours va tomber, & l'intéresse malgré lui dans le peril où il pense voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lors qu'on ne s'y attendoit plus, disant à propos ce qu'il y avoit si long-temps qu'on cherchoit; par cette Transposition également hardie & dangereuse, il touche bien davantage que s'il eût gardé un ordre dans ses paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenseray d'en rapporter.

REMARKES.

sage des *Hyperbates*, il faut se proposer *Démotbène* & non *Thucydide* pour modèle. Ces deux Ecrivains s'en servent aussi fréquemment l'un que l'autre. Mais le dernier précipite avec lui ses Auditeurs ou ses Lecteurs dans le danger, & les y laisse, parce qu'il ne s'en tire pas lui-même; au lieu que le premier leur faisant courir tous les risques, auxquels il s'expose, fait les en franchir heureusement avec lui. La fréquence & la longueur des *Hyperbates* donnent à *Thucydide* tant d'obscurité, qu'il semble avoir eu dessein d'écrire des Enigmes. C'est le reproche, que lui fait *Denis d'Halicarnasse*. Pour *Démotbène*, il se jette par ses longues & fréquentes *Hyperbates* dans des embarras, dont on craint qu'il ne puisse pas sortir, & cependant il s'en démêle si bien, qu'il n'en résulte aucune obscurité dans son Dis-

cours. Si ce n'est pas-là ce que *Longin* a voulu dire, il faut avouer que tout cet endroit n'est qu'un galimatias, plein de *Tautologies*, qui le rendent impénétrable. Il faut encore prendre garde à cette envie de paroître parler sur le champ, que ma traduction attribue à *Thucydide*, & qui ne peut jamais convenir à *Démotbène*. On peut voir dans sa Vie par *Plutarque*, qu'il ambitionnoit si peu la gloire de l'Impromptu, qu'on lui reprochoit au contraire que ses Discours sentoient trop la méditation & le travail; & qu'il s'en excusa même un jour dans l'Assemblée des Athéniens, en disant que l'importance des matières & le respect qu'il avoit pour eux, l'obligeoient à travailler beaucoup ses Discours, parce qu'il ne vouloit rien dire qui ne fût digne d'une pareille Assemblée.



CHAPITRE XIX.

Du changement de Nombre.

IL n'en faut pas moins dire de (1) ce qu'on appelle *Diversitez de cas*, *Collections*, * *Renversemens*, *Gradations*, &c de toutes ces autres Figu-

REMARQUES.

CHAP. XIX. (1) ce qu'on appelle *Diversitez de cas*,] Cela est trop vague. J'aimerois mieux dire : ce qu'on appelle POLYPTOTES, c'est à-dire, les mêmes mots répétés en différens cas. CAPPER.

1°. *Quintilien*, Liv. IX. Chap. III. p. 173. comprend cette Figure au nombre de celles qu'il appelle *per iterationem*, & dit, qu'elle se fait en plusieurs manières. La chose n'est pas assez importante pour nous arrêter long-tems. J'observerai seulement qu'il parle d'une espèce de *Polyptotes*, que *Cicilius* nommoit *Métabole*, & qu'il appelle, *rerum conjunctarum diversitatem*. C'est une Figure, qui paroît consister dans l'union de différentes choses, qui tendent toutes au même but, & qui, malgré leur variété, servent à faire naître la même idée. Si l'on jette les yeux sur l'endroit de *Quintilien*, auquel je renvoie, on verra que différentes Figures portent le nom de *Polyptotes*, & que les unes appartiennent aux *Pensées*, & les autres aux *Mots*. On ne peut pas douter que les *Polyptotes*, lorsqu'ils sont *Figures de Pensées*, ne puissent contribuer au Sublime, puisqu'ils offrent la même Idée

sous différens point de vuë ; & l'on sent que la Grande Eloquence en peut souvent avoir besoin. Pour les *Polyptotes*, qui ne sont que *Figures de Mots*, & qui sont l'emploi d'un Nom dans ses différens cas, ou d'un Verbe dans ses différens tems, à moins qu'on ne s'en serve bien à propos, & qu'ils ne soient soutenus du fonds même des choses, je ne vois pas qu'ils puissent être d'un grand secours pour le Sublime & le *Pasbétique*. L'Auteur de la *Rhetorique à Hérennius*, Liv. IV. Chap. XXIII. dit, qu'ils diminuent la sévérité, la gravité, l'autorité du Discours Oratoire ; *propterea quod est in his lepos & festivitas, non dignitas, neque pulchritudo. Quare, dicit ensuite, quæ sunt ampla & pulchra, diu placere possunt : quæ lepidæ & concinna, cito satietate afficiunt aurium sensum fastidiosissimum*. D'où l'on peut conclure, que l'usage de la plupart des *Figures de Mots* ne doit pas être fréquent. On va voir cependant par un seul exemple de *Virgile*, que les *Polyptotes* de ce genre ajoutent quelquefois à la force du Discours, & servent même à faire *Image*. *ÆNEID. L. X. V. 664*

tes, qui étant, comme vous sçavez, extrêmement fortes & vehementes, peuvent beaucoup servir par consequent à orner le discours, & contribuënt en toutes manieres au Grand & au Pathétique. Que dirai-je des changemens de cas, de temps, de personnes, de nombre, & de genre ? En effet, qui ne voit combien toutes ces choses sont propres à diversifier & à ranimer l'expression ?

REMARQUES.

Expellere pendamus

Nunc hî, nunc illi : certatur limine in ipso
Ansonia. Magno discordes æthere ventis
Pralia cœu tollunt, animis & viribus aquis,
Non ipsi inter se, non nubila, non mare cedunt ;
Anceps pugna diu : stant obviasi omnia contra.
Glaud aliter Trojana acies aciesque Latina
Concurrunt : hæret pedo pes, densusque viro vir.

Voilà des POLYPTOTES *pede pes, viro vir.*

2°. COLLECTIONS. C'est ce que Longin nomme *Athbroïsmes*, & les autres Rhéteurs *Synathbroïsmes*. Ce que Tullius & M. Pearce rendent par *concoctiones*. QUINTILIEN en parle ainsi, Liv. IX. Chap. III. p. 575. *Congregantur quoque verba idem significantia : (apud CICERONEM I. in CATILINAM) Quæ cum ita sint, CATILINA perge quo cæpisti : egredere aliquando ex urbe : parent portæ : proficiscere. Et in eundem in alio libro (II.) Abiit, excessit, evasit, erupit. Hoc Cecilio PLEONASMUS videtur, id est, abundans supra necessitatem oratio ; sicut illa (ÆNEID. Lib. XII. V. 638.) Vidi oculos ipse ante meos. In illo enim vidi inest ipse. Verum id... cum supervacua orator adjunctione vitium dicitur ; cum autem auget manifestam sententiam sicut hic, virtus. Vidi ipse ante oculos, quot verba, totidem sunt effectus... Nec verba mo-*

do, sed sensus quoque idem facientes acervantur : ... Congeruntur & diversa : Inveni qui & hoc vocaret PLOCEN, cui non assentior ; cum sint unius FIGURÆ mixta quoque & idem & diversum significantia. La Figure appelée Athbroïsme ou Synathbroïsme ressemble en quelque chose à l'Amplification, qui se fait per congeriem. Mais il ne faut pas les confondre, & M. Pearce paroît s'être trompé, quand il dit, que le Synathbroïsme consiste à faire l'énumération de toutes les espèces d'une chose, au lieu de nommer la chose même. Il en donne pour exemple ce passage de l'Oraison pour MARCELLUS. Nihil ex ista laude Centurio, nihil Praefectus, nihil Cohors, nihil Turma decerpit. Les Exemples rapportés plus haut par Quintilien sont voir que rien n'est moins nécessaire, pour former la Figure, dont il s'agit, que cette prétendue énumération des parties, au lieu de la chose même. A l'égard de la

(2) Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre, ces Singuliers, dont la terminaison est singulière, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels.

* Aussi-tôt un grand Peuple accourant sur le port,
Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

R E M A R Q U E S.

différence d'avec l'Amplification, il l'explique ainsi, Liv. VIII. Chap. IV. p. 104. *Potest adscribi AMPLIFICATIONI congeries quæque verborum ac sententiarum idem significansium. . . . Simile est hoc FIGURÆ quam SYMATHROÏSMON vocant: sed illæ plurium rerum est congeries, hic unius multiplicatio.*

3°. RENVERSEMENTS. Longin dit: *Antimetaboles*. C'est une Figure appelée CONVERSIO par Cicéron, & COMMUTATIO, dans la Rhétorique à Hérculius. QUINTILIEN dit, Liv. IX. Chap. III. p. 184. *ILLA FIGURA, qua declinata repetuntur. . . . ANTIMETABOLE dicitur: "Non, ut edam, vivo; sed, ut vivam, edo. . . . Peut-être Longin ne parloit-il pas ici de l'Antimétabole, mais de la Métabole, comme il a fait dans le Chapitre IV. Voyez-y la Remarque 2. & voyez aussi les Remarques sur la Traduction. La MÉTABOLE est une Figure différente; & l'on vint de voir plus haut que Cicélius appelloit de ce nom une espèce de Polyptotes. CASSIODORE paroît l'avoir confondu avec la première sorte de Synathroïsmes. Il dit dans son Commentaire sur les Pseaumes, pag. 24. METABOLE est iteratio unius rei sub varietate verborum. Tel est ce passage d'un PSEAUME: Verba mea auribus percipe, Domine; intellige clamorem meum, intende vocis orationis mea. Cette Fi-*

gure est très-commune dans Ovide, qui se plaît à répéter la même chose en plusieurs manières.

4°. GRADATIONS. Elle s'appelle communément en Grec CLIMAX, & c'est ainsi que Longin la nomme. Elle porte en Latin le même nom qu'en François. GRADATIO (dit Quintilien, Liv. IX. Chap. III. p. 176.), quæ dicitur CLIMAX, apertiores habet artem & magis affectatam, ideoque varior esse debet. Est autem ipsa quoque adjectionis; repetitis quæ dicta sunt, & priusquam ad aliud descendat, in prioribus restitit. . . . (Uti illud) CALVI: "Non ergo, magis pecuniarum repetundarum, quam majestatis; neque majestatis, magis, quam Plantia legis; neque ambitus, neque ambitus, magis quam omnium legum iudicia perierunt." Cette Figure peut quelquefois trouver place dans les Amplifications, en l'employant bien à propos. Mais je doute qu'elle puisse convenir dans les grands Mouvements. Elle marche avec trop d'appareil & de lenteur.

5°. Je n'ai rien à dire des Changemens de Cas, de Temps, de Personnes, de Nombre & de Genre, dont il est parlé dans la Phrase suivante. Ce sont des choses trop connues.

(2) Par exemple, pour ce qui

DU SUBLIME. CHAP. XIX. 361

Et ces Singuliers sont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du son & de l'emphâse. Tels

REMARQUES.

regarde &c.] Je ne trouve pas icy ce que le Grec me dit. Tâchons de le suivre : *Icy ma pensée n'est pas de dire, que la seule sorte de changement de Nombre, qui donne du lustre & de l'ornement à un Discours, soit celle qui dans une terminaison Singulière a pourtant toute la force & toute la vertu des Pluriels, comme par exemple, Aussi-*ist* &c.* Je regarde plus icy les Pluriels, que j'estime d'avant plus dignes de remarque, &c. TOLL.

Cela ressemble plus au Grec que le François de M. Despréaux, qui n'est pas fort clair ; mais dans le fonds, *Tollius* n'est pas plus intelligible que *Longin* lui-même, qui serre ici son Stile si prodigieusement, qu'il le faut deviner. Il est pourtant aisé de le rendre exactement, en suppléant peu de chose. Voici ce qu'il dit : *Au fonds pour ce qui regarde le Changement de Nombre, je dis que l'ornement, qu'il donne au Discours ne vient pas seulement de ces Noms, qui sont par leur terminaison du Nombre singulier ; mais qui, considérés de près, se trouvent être des Pluriels par leur valeur.* *LONGIN* parle là des Noms appellés *Collectifs* ou de *Multitude* par les *Grammairiens*. Ces Noms, quoiqu'au Singulier, peuvent se construire avec des Pluriels, parce qu'en effet, ils sont de vrais Pluriels quant au sens. *Turba ruunt*, dit quelque part *Quintus*. Je me souviens aussi

d'avoir vu dans *STACE*, tardis *subeunt Tegem juvenus*. Cet exemple a cela de particulier, qu'il réunit le Changement de Nombre, & le Changement de Genre. Pour être plus clair, j'ai traduit, comme *Tollius*, par terminaison ce que *Longin* appelle forme ; & je n'ai pas du balancer là-dessus, parce que dans le langage de l'ancienne *Dialectique*, la Forme des Mots, c'est leur Terminaison. Dans les deux Vers, qui viennent ensuite, & que je puis me dispenser de traduire, M. Despréaux a conservé la Figure du mieux qu'il a pu. La Phrase suivante peut être rendue de cette manière en paraphrasant un peu : *Mais ce qui mérite qu'on y fasse attention, ce sont les Pluriels mis à la place des Singuliers, parce que ces Pluriels tombent & coulent, pour ainsi dire, avec plus de magnificence, avec un certain air de pompe, que leur donne la qualité même du Nombre, qui désigne une multitude.* Telles sont ces paroles d'*Oedipe* dans *SOPHOCLE*.

Je ne crois pas qu'il soit possible de les rendre mot à mot en François. Les voici telles que M. Pearce les a traduites. *O nuptia, nuptia ! Genuissis nos & cum genuissis, rursus reddidissis idem semen, & ostendissis Patres, Fratres, Filios, sanguinem cognatum, Sponsas, Uxores, Matresque, & quacumque dissima inter mortales opera sunt.*

sont ces Pluriels qui sortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle :

(3) *Hymen , funeste Hymen , tu m'as donné la vie :
Mais dans ces mêmes flancs , où je fus enfermé ,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé .
Et par là tu produits & des Fils & des Peres ,
Des Freres , des Maris , des Femmes & des Meres :
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur .*

Tous ces différens noms ne veulent dire qu'une seule personne ; c'est à sçavoir , Oedipe d'une part , & sa mere Jocaste de l'autre . Cependant par le moyen de ce nombre ainsi répandu & multiplié en différens Pluriels , il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe . (4) C'est par un même Pleonasme qu'un Poëte a dit :

On vit les Sarpédon & les Hector paroître .

Il en faut dire autant de ce passage de Platon ,

R E M A R Q U E S .

(1) *Hymen , funeste Hymen ,* *unquam illud genus affirmationis* &c.] Oedip. Tyr. Vets 1417. *gratia adhibetur : Vocemque his* DISEP. *auribus hausi . (Æneid. Lib. IV.*

(4) C'est par un même Pleonasme &c.] Longin se sert ici d'un Verbe , qui vient de la même racine que le nom Pleonasme . Ce Verbe veut dire , être abondant , rendre abondant , augmenter , amplifier &c. Le Nom signifie proprement abondance . Il est consacré par les Rhéteurs , pour désigner une Figure , par laquelle on ajoute quelques mots à ceux qui pouvoient suffire , comme étant les seuls nécessaire . Est & PLEONASMOS visum (dit Quintilien , Liv. VIII. Chap. III. p. 492.) cum supervacuis verbis ornatur oratio : Ego meis oculis vidi . *neque enim illud genus affirmationis* *gratia adhibetur : Vocemque his* *auribus hausi . (Æneid. Lib. IV.* *V. 359.) At vitium eris , quoties* *otiosum fueris , & supereris , non* *cum adjicietur (supp. Affirmatio-* *nis gratia) . Le mot Pleonasme ne* *se prend dans l'usage commun* *de notre Langue , qu'en mau-* *vaise part . Mais pris dans le* *sens favorable , que les Rhéteurs* *lui donnent , il n'a rien de* *commun avec les Pluriels mis* *pour les Singuliers . C'est ce dont* *il s'agit ici . Le Verbe que Longin* *emploie , ne peut donc y signi-* *fier , qu'amplifier , augmenter ,* *rendre plus grand . &c. Je tradui-* *rois ainsi : C'est de même que le* *Changement de Nombre rend cetui plus* *grand : On vit les Sarpédon , &c.*

DU SUBLIME. CHAP. XIX. 363

à propos des Atheniens, que j'ai rapporté ailleurs.

(5) *Ce ne sont point des Pelops, des Cadmus, des Egyptes, des Danaüs, ni des hommes nez barbares, qui demeurent avec nous. Nous sommes tous Grecs, éloignez du commerce & de la fréquentation des Nations étrangères, qui habitons une même Ville, &c.*

(6) En effet, tous ces Pluriels ainsi ramassez ensemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choses. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagérer, & dans la passion, c'est-à-dire, quand le sujet est susceptible d'une de ces choses ou de plusieurs.

(7) Car d'attacher par tout ces sonnettes, cela sentiroit trop son Sophiste.

REMARKES.

(1) *Ce ne sont point &c.*] PLATON, *Menexenus*, Tome II. p. 245. édit. de H. Estienne. DESP.

(6) *En effet, tous ces Pluriels*] &c.] LONGIN dit: En effet tous ces Pluriels, qui vont ainsi réunis & comme en troupe, font paroître les choses bien plus grandes à ceux qui les entendent.

(7) CHANG. DE L'EDIT. *Car d'attacher par tout ces sonnettes,*] M. Despréaux avoit mis: *Car d'attacher par tout ces cymbales & ces sonnettes.* J'ai retranché: *ces cymbales*; 1°. parce que Longin ne parle que de sonnettes: 2°. parce que les *Cymbales*, étant des Instrumens composés de deux pièces, dont on tenoit une dans chaque main, & que l'on frappoit l'une contre l'autre en cadence, elles n'ont aucun rapport aux Sonnettes, & ne peuvent entrer en aucune façon dans l'allusion, que les paroles

de Longin renferment, & que M. Dacier développe très-bien dans cette Note. "Les Anciens avoient accoutumé de mettre des sonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occasions extraordinaires, c'est-à-dire, les jours où l'on faisoit des revues & des tournois; il paroît même par un passage d'*Eschyle*, qu'on en garnissoit les boucliers tout au tour: c'est de cette coutume que dépend l'intelligence de ce passage de Longin, qui veut dire, que comme un homme qui mettroit ces sonnettes à tous les jours, seroit pris pour un Charlatan: un Orateur qui emploieroit par tout ces pluriels, passeroit pour un Sophiste..."

Il y a quelque chose dans *Quintilien*, Liv. VIII. Chap. V. p. 110. qui revient à ce que Longin dit ici, mais qui, con-

C H A P I T R E X X .

Des Pluriels réduits en Singuliers.

ON peut aussi tout au contraire réduire les Pluriels en Singuliers, & cela a quelque chose de fort grand. (1) *Tout le Peloponèse*, dit Demosthène, *étoit alors divisé en factions*. Il en est de même de ce passage d'Herodote : (2) *Phrynichus faisant représenter sa Tragedie intitulée ; la prise de Milet*,

R E M A R Q U E S .

formément à nos idées, est beaucoup plus noble. Il s'agit des *Pensées* considérées comme Ornaments du Discours. C'est ce que nous appelons aujourd'hui des TRAITs. *Ut afferunt lumen clarus & purpure, loco inserta; ita neminem deceat intertextis pluribus motis vestiri. Quare licet hac enitere, & aliquatenus extare videantur; tamen lumina illa non flamma, sed scintillis inter summum emicantibus similia dixeris; quæ ne appareant quidem, ubi tota lucet Oratio, ut in sole sidera ipsa desunt cerni; & quæ crebris parvisque conatibus se attollunt, inæqualis sanium, & velut confragosa, nec admirationem consequuntur eminentium, & plaurorum gratiam perdunt. Hoc quæ accidit, quod solas captantis sententias multas necesse est dicere leves, frigidæ, ineptas. Non enim potest esse delectus, ubi numero laqueatur.* QUINTILIEN écrivoit dans un tems où l'on avoit bien de l'esprit. En avons-nous moins aujourd'hui ?

CHAT. XX. (1) *Tout le Peloponèse*,

ponèse, dit Demosthène,] DE CORONA, p. 315. edit. Basil. DES PRÉAUX.

(2) *Phrynichus* &c.] Herodote Liv. VI. pag. 341. édit. de Francfort. DESP.

Voici tout le passage d'Herodote. " Les Athéniens furent extrêmement affligés de la ruine de Milet. Ils le témoignèrent en bien des occasions, & sur tout lorsque *Phrynichus* faisant représenter sa Tragedie du *Sac de Milet*, tout le Théâtre fondit en larmes. Ils le condamnèrent à mille drachmes d'Amande, parce qu'il avoit renouvelé les douleurs domestiques ; & défendirent qu'aucun Poète à l'avenir ne traitât ce sujet. *Suidas* en parlant du Poète Tragique PHRYNICHUS, attribué aux Perses ce qu'Herodote raconte à des Athéniens. Le fait seroit contradictoire venant de la part des Perses ; auteurs eux-mêmes de la ruine de Milet, qu'ils avoient pris & pillé.

DU SUBLIME. ЧАП. XXI. 165

*tout * le Théâtre se fondit en larmes. (3) Car, de ramasser ainsi plusieurs choses en une, cela donne plus de corps au discours. Au reste, je tiens que pour l'ordinaire c'est une même raison qui fait valloir ces deux différentes Figures. (4) En effet, soit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une seule chose vous en fassiez plusieurs : soit qu'en ramassant des Pluriels, dans un seul nom Singulier qui sonne agréablement à l'oreille, de plusieurs choses vous n'en fassiez qu'une, ce changement imprévu marque la passion.*

CHAPITRE. XXI.

Du changement de Temps.

IL en est de même du changement de temps : lorsqu'on parle d'une chose passée, comme si elle se faisoit présentement ; parce qu'alors ce n'est plus

REMARQUES.

(3) *Car, de ramasser ainsi &c.] Le Grec porte : Car en substituant au Nombre, qui signifie plusieurs choses divisées, celui qui les réunit en une ; ces choses en paroissent mieux former un seul corps. Au reste il me semble que les beautés, qui naissent de l'un & de l'autre Changement, viennent de la même cause.*

(4) *En effet, soit qu'en changeant &c.] M. Despréaux me paroît avoir ici très bien rendu la pensée de Longin, dont le Texte n'est pas à beaucoup près aussi clair que sa Traduction. Voici de quelle manière M. Pearce tra-*

ubi vocabula sunt singularia ; ea Pluralia facere, ejus est, qui prater expectationem afficitur : & ubi vocabula sunt Pluralia, collectio plurimum in unum aliquid sonorum est, propter commutationem rerum in contrarium res inopinata. Ce qu'on peut assurer comme certain, c'est que dans le Discours Oratoire, le passage soit du Singulier au Pluriel, soit du Pluriel au Singulier, ne fait véritablement beauté, que quand il est l'effet imprévu de la Passion, dont il représente en quelque sorte le trouble par le désordre apparent, qu'il met dans les paroles.

une narration que vous faites, c'est une action qui se passe à l'heure même. (1) *Un Soldat*, dit Xenophon, *estant tombé sous le cheval de Cyrus, & estant foulé aux pieds de ce cheval, il luy donne un coup d'épée dans le ventre.* * *Le cheval blessé* (2) *se démente & secoué son maitre.* Cyrus tombe. Cette Figure est fort fréquente dans Thucydide.

CHAPITRE XXII.

Du changement de Personnes.

(1) **LE** changement de Personnes n'est pas moins pathétique. Car il fait que l'Auditeur assez souvent se croit voir luy-même au milieu du peril.

(2) *Vous diriez à les voir pleins d'une ardeur si belle, Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle; Que rien ne les sçauroit ni vaincre, ni lasser, Et que leur long combat ne fait que commencer.*

R E M A R Q U E S.

CHAP. XXI. (1) *Un Soldat*, dit Xenophon,] INSTITUT. de Cyrus, Liv. VII. pag. 178. édit. de Lennel. DESP.

(2) *se démente*] Ce terme me paroît ici très-impropre, & rend imparfaitement l'idée que le Grec présente, & qui ne peut

être exprimée en François, qu'en paraphrasant. Voici toute l'Image à peu près : *Le Cheval, que sa blessure rend furieux, bondit, se cabre, ébranle son Maître, CYRUS tombe.* Cet endroit de l'Eneide, Liv. XI. V. 638. ressemble beaucoup au passage de XENOPHON.

— *Sonipes istu furis arduus, altaque jactas
Vulnere impatiens, arrepto pectore, crura :
Voluitur ille excussus humi.*

CHAP. XXII. (1) *Le changement . . . du peril.*] LONGIN dit : *Le Changement de Personnes rend aussi la chose même présente ; & très-souvent il fait que l'Auditeur se croit au milieu des dangers.*

(2) *Vous diriez, à les voir &c.*] Iliad. Liv. XV. Vers 697. DESP.

Le Grec dit : Vous diriez qu'ils se heurtent mutuellement dans le combat sans être ni fatigués ni dormés.

Et dans Aratus :

(3) *Ne s'embarque jamais durant ce triste mois.*

Cela se voit encore (4) dans Hérodote. *A la sortie de la ville d'Eléphantine, dit cet Historien, du côté qui va en montant, vous rencontrez d'abord une colline, &c. De là vous descendez dans une plaine. Quand vous l'avez traversée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & * en douze jours arriver à une grande ville qu'on appelle Meroé. Voyez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend votre esprit avec luy, & le conduit dans tous ces différens pais, vous faisant plutôt voir qu'enten-*

REMARKES.

(3) *Ne s'embarque &c.*] Ne fais point monillé de la Mer durant ce mois.

(4) dans Hérodote.] Liv. II. pag. 100. édit. de Francfort. Dess.

M. Pearce remarque judicieusement que ce passage d'Hérodote mérite plus de louanges pour être clair, que pour être Sublime. Pour moi, je ne puis m'empêcher de penser, comme je l'ai déjà dit quelque part, que Longin n'a pas prétendu que tous les exemples, qu'il cite, fussent Sublimes par eux-mêmes. Il y en a certainement beaucoup, qui ne le sont pas dans quelque sens que l'on veuille entendre ce mot ; & la plupart ne sont que pour mieux faire comprendre la chose, dont il parle. D'ailleurs tous ou presque tous sont tirés d'Ouvrages écrits dans le Genre Sublime ; & l'Histoire d'Hérodote en particulier est dans ce Genre de Style. Il faut encore être attentif aux manières de parler de Longin. Il ne dit pas toujours que la chose dont il parle, &

dont il rapporte des exemples, rende le Discours Sublime. Il dit le plus souvent, qu'elle lui donne l'apparence du Sublime, un air de Grandeur, quelque chose de Grand. C'est ce qui m'a fait conclure qu'il ne prétendoit pas que toutes les minuties, que son plan l'oblige de passer en revue, fussent capables de donner du Sublime à ce qui n'en a point ; mais seulement qu'elles pouvoient relever ce qui se trouve dans ce cas, en donnant au Style de la vivacité, du feu, quelque chose d'intéressant ; & cela de la même manière que ces petits ornemens d'Élocution employés à propos, peuvent porter jusqu'au Sublime ce qui, par soi-même, n'a que de la Noblesse ou de la Grandeur. Enfin comme ce n'est pas dans des traits séparés, qu'il fait consister le Sublime, mais dans une suite de Discours ; il ne faut pas croire qu'il ait pensé que toutes les choses, dont il traite séparément, fussent produire des traits particuliers d'une vérité-

dre. (5) * Toutes ces choses, ainsi pratiquées à propos, arrestent l'Auditeur, & luy tiennent l'esprit attaché sur l'action presente, principalement lorsqu'on ne s'adresse pas à plusieurs en general, mais à un seul en particulier.

(6) *Tu ne scaurois connoître au fort de la meslée,
Quel parti suit le fils du courageux Tydée.*

Car en réveillant ainsi l'Auditeur par ces apostrophes, vous le rendez plus ému, plus attentif, & plus plein de la chose dont vous parlez.

CHAPITRE XXIII.

Des Transitions imprévûes.

IL arrive aussi quelquefois, qu'un Ecrivain parlant de quelqu'un, tout-d'un-coup se met à sa place, & joue son personnage: & cette Figure marque l'impetuosité de la passion.

(1) *Mais Hector qui les voit épars sur le rivage,
Leur commande à grand cris de quitter le pillage :*

R E M A R Q U E S.

ble Sublimité; mais qu'il a voulu dire seulement que leur assemblage donnoit, ou de la Grandeur, ou du Sublime à l'ensemble, qu'il composoit.

(5) Toutes ces choses... En particulier. Il faudroit traduire: Tous ce qui s'adresse de cette manière aux Personnes, rend l'Auditeur présent aux Actions même, qu'on lui peint; & sur tout quand c'est un seul & non pas plusieurs à qui l'on parle. C'est-à-dire, quand l'Apostrophe se fait au Singulier.

Cette dernière réflexion n'est guère applicable à la pluspart des Langues vivantes de l'Europe.

(6) *Tu ne scaurois &c.*] *Iliad.* Liv. V. Vers 85. DESP.

Vous n'auriez pas pu reconnoître de quelle armée étoit le Fils de Tydée.

CHAP. XXIII. (1) *Mais Hector &c.*] *Iliad.* Liv. XV. Vers 346. DESP.

1°. *Mais Hector exhortoit les Troiens, en criant à haute voix, de se jeter sur les Vaisseaux, & de D'aller*

*D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jeter.
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Aussi tost dans son sang je cours laver sa honte.*

Le Poëte retient la narration pour soy, comme celui qui luy est propre; & met tout d'un coup, & sans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce Guerrier bouillant & furieux. En ef-

REMARQUES:

laisser là les dépouilles sanglantes; Car quiconque je verrai rester volontairement éloigné des Vaisseaux, j'irai lui porter la mort.

1°. Il s'agit ici d'une espèce de Figure de Pensées, dont l'Orateur ne peut faire usage que dans les grands Mouvements, mais que le Poëte emploie dans le cours de ses Narrations pour les rendre plus vives, & les sauver d'une Monotonie inévitable à la longue dans les Vers; parce qu'en quelque Langue que ce soit, les tours de

Phrase n'y peuvent pas être variés autant que dans la Prose. La Mesure y met toujours quelque obstacle. Virgile fournit plus d'un exemple heureux de ces Apostrophes ou Transitions imprévues. Dans le IX. Liv. de l'Eneïde, REMULUS Beaufrère de Turnus insulte les Troïens enfermés dans leur nouvelle Ville. Ascagne indigné de son Discours, adresse sa prière à Jupiter, qui d'un coup de tonnerre annonce qu'il l'exauce. (Vers 631.)

Sonat una Lesbifer arcus!
Effugit horrendum stridens adducta sagitta;
Perque caput Remuli venit, & cava tempora ferro
Traiecit. I. verbis virtutem illude superbis.
Bis capti Phryges hac Rutulis responsa remittunt.
Hoc tantum Ascanius. Tauri clamore sequuntur.

On voit quelle vivacité ce tour donne à la Narration. Si l'on prend la peine de lire l'endroit dans Virgile même, on verra de plus qu'il a recours à cette Transition imprévue pour ranimer tout à coup sa Narration, dont le Discours de Remulus avoit un peu rallenti la marche. Il ne faut pas s'imaginer que les Poëtes judicieux n'emploient jamais

qu'au hasard cette Figure si vive.
3°. Je ne crois pas non plus qu'on doive penser que Longin ait prétendu qu'elle n'appartenoit qu'au Genre Sublime. Il n'ignoroit pas que les Ecrivains des autres Genres s'en servent aussi. Je n'en citerai que cet Exemple d'Horace, Liv. I. Epit. VII. Vers 66.

Ille Philippo
Hæc sære laborem & mercenaria vincula,
Quod non previdisset cum. Sic ignorasse putato
Me tibi, si canas hodie mecum, Ut libet, Ergo
Pest nonam venisti.

fet, son discours auroit languï, s'il y eust entremeslé: *Hector dit alors de telles ou semblables paroles.*

(2) Au lieu que par cette Transition imprévue, il prévient le Lecteur, & la Transition est faite

(3) avant que le Poëte même ait songé qu'il la faisoit. Le véritable lieu donc où l'on doit user de cette Figure, c'est quand le temps presse, & que

R E M A R Q U E S.

J'ai préféré cet exemple à beaucoup d'autres, pour avertir qu'il faut mettre au rang des Transitions imprévues, les Dialogismes imprévus, qui sont si fréquens dans les Satires & les Epîtres d'Horace, & dont on a pu remarquer de très-beaux Exemples dans les Poësies de M. Despréaux. Ces Dialogismes, qui donnent tant de grace au Style

simple & naïf, sont aussi très-propres dans le Genre Sublime à bien exprimer les Passions véhémentes. Mais il faut savoir les placer.

Ibid. CHANG. *Mais Hector qui les voit, &c.* On donne ici ces Vers tels qu'ils sont dans les Editions de 1701. & de 1713. Dans celles de 1674. & de 1683. il étoient ainsi.

*Mais Hector de ses cris remplissant le rivage,
Commande à ses soldats de quitter le pillage:
De courir aux vaisseaux. Car j'atteste les Dieux
Que quiconque osera s'écarter de mes yeux,
Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.*

Dans l'Édition de 1694. M. Despréaux mit le premier Vers tel qu'il est ici. Le 3. & le 4. furent changés de cette manière.

*De courir aux vaisseaux avec rapidité;
Car quiconque ces vords m'offriront écarté.*

Je ne vois pas pourquoi M. Brossette a remis dans le Texte la première manière, & renvoie tous les Changemens dans une Remarque. M. Du Monteil a copié M. Brossette. Les Éditeurs de 1735. & de 1740. ont suivi les Editions de 1701. & de 1713.

(2) Au lieu que par cette Transition... d'une personne à une autre, LONGIN s'exprime d'une manière bien plus hardie. Mais ici la Transition se fait dans le Discours plus promptement même que dans l'esprit du Poëte. Et cette Figure devient nécessaire, quand

l'instantanéité, pour ainsi dire, de la chose, ne permet aucun retardement à l'Écrivain, & le force de passer sur le champ de son propre personnage à celui de ceux dont il parle. Voilà véritablement ce que Longin veut dire. Cette Phrase doit s'expliquer par la première de ce Chapitre. Il dit ici mot à mot: de passer sur le champ des personnes aux personnes.

(3) CHANG. *avant que le Poëte même ait songé qu'il la faisoit.* Première manière avant l'Édition de 1683. *Avant qu'en soit aperçu.* BROSS.

l'occasion qui se presente, ne permet pas de différer : lorsque sur le champ il faut passer d'une personne à une autre, comme (4) dans Hecatee. * *Ce Heraut ayant assez peze la consequence de toutes ces choses, il commande aux Descendans des Hevraclides de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que si je n'estois plus au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bien-tost moi-même d'aller chercher une retraite chez quelque autre Peuple.* (5) Demosthene dans son Oraison contre Aristogiton, a encore employé cette Figure d'une maniere differente de celle-cy, mais extrêmement forte & pathetique. *Et il ne se trouvera personne entré vous, dit cet Orateur, qui ait du ressentiment & de l'indignation (6) de voir un impudent, une infâme, violer insolemment les choses les plus saintes ? Un*

REMARQUES.

(4) dans Hecatee.] Livre perdu. DESP. N. Marg.

Hecatee de Milet est le premier qui, comme dit Suidas, ait écrit l'Histoire en Prose. Il s'étoit servi de l'ancienne Dialecte Ionique.

(5) Demosthene, dans son Oraison contre Aristogiton,] Pag. 404. édit. de Basle. DESP.

Je voudrois traduire ainsi toute cette Phrase. DE MOSTHENE, en s'y prenant d'une autre maniere, dans sa Harangue contre ARISTOGITON, a rendu grande & pathetique cette multiplicité de Personnages, & le passage de l'un à l'autre.

(6) de voir un impudent, &c.] 1°. J'aimerois mieux tourner : de voir cet impudent, cet infame, forcer insolemment les droits sacrez de cette ville. Ce scélérat, dis-je, qui . . . (ô le plus méchant de tous les hommes)

voyant qu'on avoit réprimé l'audace effrénée de tes discours, non par ces barreaux, ni par ces portes, qu'un autre pouvoit aussi-bien rompre que toy, &c. TOLL.

Le tout seroit encore mieux de cette maniere : Eh quoi ! personne parmi vous ne sera-t-il ému de colère ou d'indignation à la vuë des violences, qu'exerce cet impudent, cet infame, qui . . . O le plus détestable de tous les scélérats ! lorsque ton audace devoit être contenuë, non par ces barreaux, non par ces portes, car quelque autre eût pu les ouvrir de même, &c.

2°. La Réponse de Turnus au Discours injurieux de Drancés dans le XI. Liv. de l'Énéide, est un des plus admirables morceaux d'Eloquence, qui nous restent de l'Antiquité. Virgile y devoit représenter Turnus agité

scélérat, dis-je, qui... O le plus méchant de tous les hommes ! rien n'aura pu arrêter ton audace effrénée ? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi. Il laisse là sa pensée imparfaite, la colere le tenant comme suspendu & partagé sur un mot, entre deux différentes personnes. Qui... O le plus méchant de tous les hommes ! Et ensuite tournant tout d'un coup con-

R E M A R Q U E S.

de plusieurs passions aussi violentes les unes que les autres ; aussi le fait-il parler d'une manière convenable au désordre, qui naît de ce mélange de passions. On trouve dans ce Discours des *Figures* de toute espèce, & sur tout des *Changemens de personnes* très-fréquens. C'est ce qui se rencontre aussi dans le IV. Liv. lorsque *Didon* répond à ce qu'*Enée* vient de lui dire sur son départ ordonné par *Jupiter* même. Ces deux Discours qui sont dans le genre de l'*Elo-*

quence *véhémence*, sont aussi dans les principes de *Longin*, d'un *Pathétique* véritablement *Sublime*.

3°. La *Figure*, dont il s'agit ici, l'*Apostrophe*, ou la *Transition imprévue*, ou le *Changement imprévu de personnes*, comme on voudra l'appeller, se trouve heureusement employée dans le *Bajazet* de M. Racine, Act. IV. Sc. V. *Roxane* achevant de lire le *Billet*, qui l'instruit de l'amour mutuel de *Bajazet* & d'*Artide*, s'écrie :

*Ab ! de la trahison me voila donc instruite !
Je reconnois l'appas, dont ils m'avoient séduite,
Ainsi donc mon amour étoit recompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé !
Ab ! je respire enfin, & ma joie est extrême
Que le Traître une fois se soit trahi lui-même.
Libre des soins cruels, où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se vanger.
Qu'il meure. Vangeons-nous. Courtez. Qu'on le saisisse &
Que la main des Muets s'arme pour son supplice !*

Combien de *Figures* rassemblées dans ce peu de mots ! Quel feu ! quelle véhémence ! Quelle passion ! Quel *Sublime* ! Peut-on n'être pas fâché que quelque

chose d'aussi beau soit gâté par les deux Vers, qui suivent, & qui tous deux absolument *Cherries*, ne contiennent qu'une réflexion froide & puérile.

*Qu'ils viennent préparer ces vauds infortunés,
Par qui de ses pareils les jours sont terminés.*

Après le Vers qui précède ces deux-là, *Roxane* devoit ajouter tout de suite, & sans reprendre haleine,

Cours, Zénite, Sois prompt à servir ma colere,

DU SUBLIME. CHAP. XXIII. 373

tre Aristogiton ce même discours (7) qu'il sembloit avoir laissé là, il touche bien davantage, & fait une plus forte impression. Il en est de même de cet emportement de Penelope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle un Heraut de la part de ses Amans :

(8) *De mes fâcheux Amans ministre injurieux,
Heraut, que cherches-tu? Qui t'amene en ces lieux?
Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
Ordonner qu'à l'instant le festin se prepare?
Fasse le juste Ciel, avançant leur trépas,
Que ce repas pour eux soit le dernier repas!
Lâches, qui pleins d'orgueil & foibles de courage,
Consumes de son Fils le fertile heritage,
Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
(9) Quel homme estoit Ulysse, &c.*

REMARQUES.

(7) *qu'il sembloit &c.*] J'enfesse dis : lorsqu'il sembloit avoir abandonné les Juges, il les touche bien davantage par la chaleur de son emportement, & fait une bien plus forte impression dans leurs esprits, que s'il avoit simplement poursuivi le fil de son discours. TOLL.

M. Despréaux est beaucoup plus littéral que TOLL.

(8) *De mes fâcheux Amans &c.*] *Odyss.* Liv. IV. Vers 681. DRR.

Heraut, pourquoi ces illustres Amans t'ont-ils envoyé devant ? Est ce pour dire aux servantes du divin Ulysse de quitter leur ouvrage & de leur préparer un festin ? Plût aux Dieux que ce fût aujourd'hui le dernier souper que fissent ici ces gens, que je voudrois n'avoir jamais recherché ma main, & n'avoir jamais vécu dans cette

Maison, qui leur est étrangère ! Vous qui réunis ensemble, consommés beaucoup de vivres, lesquels sont les biens du prudent *Télémaque*, & qui lorsque vous étiez Enfans, n'avez jamais entendu vos Pères, qui vous ont précédés, vous dire ce qu'*Ulysse* avoit été.

(9) *Quel homme estoit Ulysse,*] L'Expression est basse, triviale & toute propre à fournir à quelque *Plaisans* du bon ton l'occasion d'avoir de l'esprit. *Nec scripto modo* (dit *QUINTILIEN*, Liv. VIII. Chap. III. p. 491.) ... *sed etiam sensu plerique obscena intelligere, nisi caveris, cupiunt, ... ac ex verbis, qua longissime ab omni obscenitate absunt, occasum turpitudinis rapere ... quod si recipias, nihil loqui tutum est.* La réflexion de *Quintilien* est juste. Et cependant nous ne laissons pas d'être encore plus obligés

C H A P I T R E X X I V.

De la Periphrase.

IL n'y a personne, comme je croy, qui puisse douter que la Périphrase (1) ne soit (2) encore d'un grand usage dans le Sublime. Car, comme dans la Musique le son principal devient plus agreable à l'oreille, lorsqu'il est accompagné * des différentes parties qui lui répondent : de même, la Périphrase tournant (3) autour du mot propre, forme souvent, par rapport avec lui, une consonance & une harmonie fort belle (4) dans le discours. Sur tout lorsqu'elle n'a rien de discordant ou d'enflé, mais que toutes choses y sont dans un juste temperament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de (5) son Oraison funebre. *Enfin*,

R E M A R Q U E S.

que les Anciens, d'éviter les Expressions, qui peuvent servir de matière aux mauvaises Equivoques, lesquelles font depuis bien des années, tout le fonds d'esprit de notre Jeunesse; & quand j'ajouterois de la plus grande partie de ceux qui sont dans un âge plus avancé, je ne dirois rien de trop. Ce misérable Spectacle, qu'une sage Police vient d'abolir, ou du moins de suspendre, a plus contribué peut-être, que toute autre chose, à perpétuer un goût si détestable.

CHAP. XXIV. (1) ne soit encore d'un grand usage dans le Sublime.] Il falloit dire, selon le Grec : ne produise le Sublime; ou ne rende le Discours Sublime. Voyez

Remarque 4.

(1) CHANG. encore] L'ÉDITION de 1701. seule : aussi.

(3) CHANG. autour] Avons l'Édition de 1713. il y avoit : à l'entour. C'étoit une faute de Grammaire. Ce mot est *Adverbe* & n'a point de *Régime*.

(4) dans le discours.] Jusqu'ici M. Despréaux a dit de la Périphrase ce qu'il vouloit, & non ce que Longin en a dit. Le voici. De même la PÉRIPHRASE forme, pour ainsi dire, des accords avec la propriété des termes, & contribue beaucoup à l'ornement. Il faut croire que Longin s'entendoit. Ce qui suit dans la même Phrase est bien traduit.

(5) son oraison funebre.] MEXENUS, pag. 236. édit. de H.

DU SUBLIME. CHAP. XXIV. 375

dit-il, nous leur avons rendu les derniers devoirs : & maintenant ils achevent ce fatal voyage, & ils s'en vont tout glorieux de la magnificence avec laquelle toute la ville en general, & leurs Parents en particulier, les ont conduits hors de ce monde. Premièrement il appelle la Mort ce fatal voyage. Ensuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux Morts, comme d'une pompe publique que leur pais leur avoit préparée exprès, pour les con-

REMARKES.

Effienne, DESP.

1°. Au sujet de l'exemple, que Longin cite en cet endroit, & de ce qui précède, M. Silvain dit, Liv. III. Chap. I. " Je ne sais si on ne trouvera point, qu'il y a quelque chose de fort plaisant dans cet exemple, & que de plus il est naturellement impossible, que ces mots, que l'on fait tourner autour du mot propre, pour en tirer une belle harmonie, contribuent au Sublime. Ils lui sont au contraire opposés aussi, bien qu'à la véritable beauté du Stile, qui consiste principalement dans la simplicité, & où, dès qu'on a trouvé le mot propre pour s'exprimer, tous les autres ne font que l'offusquer, & tombent dans la superfluité & dans l'affectation. Il est vrai que dans la passion, il est naturel de répéter la même chose en mille manières, & que quelquefois la nécessité de mieux peindre une chose oblige à donner un second coup de pinceau. Mais c'est plutôt répéter les choses, que multiplier des paroles, qui n'aient au fond que le même sens; & de plus tout cela ne peut être

„ Sublime de sa nature „. Les expressions de M. Despreaux & l'exemple tiré de Platon ont jeté M. Silvain dans l'erreur. Il a cru que Longin vouloit que la Périphrase & le Terme propre fussent employés ensemble. C'est ce qui peut quelquefois avoir lieu dans le Discours; & ce qui se rapporteroit à quelques-unes des Figures, dont il est parlé ci-devant, & par lesquelles on dit la même chose de plusieurs manières. Longin, comme on le verra par la suite de ce Chapitre, ne veut parler que de la Périphrase substituée au Terme propre, pour relever une idée trop petite par elle-même. Il n'est point à douter, que dans ce cas l'Eloquence Sublime n'exige l'usage. La Périphrase n'est pas Sublime en elle-même, mais elle donne de la Grandeur & de la Magnificence au Discours. D'ailleurs il faut convenir que la rapidité nécessaire à ce que nous appellons spécialement le Sublime, est, en quelque sorte, incompatible avec la lenteur de la Périphrase.

2°. *Pluribus verbis*, dit QUINTILIEN, Liv. VIII. Chap. VI. p. 129. cum id, quod uno aut paucioribus certe dici potest, explicat.

duire hors de cette vie. (6) Disons - nous que toutes ces choses ne contribuent que médiocrement à relever cette pensée ? Avoüons plutôt que par le moyen de cette Périphrase mélodieusement répandue dans le discours, d'une diction toute simple, il a fait une espece de concert & d'harmonie. (7) De même Xenophon : *Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse &* (8) *plaisante. Au reste votre ame est ornée de la plus belle qualité que puissent jamais posséder des hommes nés pour la guerre ; c'est qu'il n'y a rien qui*

R E M A R Q U E S.

tur, PERIPHRA SIN vocant, CIRCUMLOCUTUM LOQUENDI, qui nonnunquam necessitatem habet, quoties dictu deformis operit ; . . . Interim ornatum petit solum, qui est apud Poetas frequentissimus ; . . . & apud Oratores, non rarus, semper tamen adstrictior. Quidquid enim significari brevius potest, & cum ornatu latius ostenditur, PERIPHRA SIS est : cui nomen Latine datum, non sane Orationis aptum virtuti, CIRCUMLOCUTIO. Verum hac ut cum decorum habet PERIPHRA SIS, ita cum in vitium incidit, PERISSOLOGIA (Sermo supervacuu) dicitur. Obsat enim quidquid non adjuvat.

3°. C'est ce défaut appellé *Périsologie*, qui se trouve dans la seconde partie du passage de Platon, laquelle ne fait que répéter, en d'autres termes & sans nécessité, ce que la première avoit suffisamment expliqué. Voilà pourquoi Denis d'Halicarnasse, qui dans un endroit donne ce même passage pour exemple d'une excellente *Composition*, y condamne dans un autre endroit la superfluité des paroles.

4°. Les *Périsologies* sont très-fréquentes chez Ovide & chez Sénèque le Tragique. Je ne fais même si l'on n'est pas en droit d'en re-

procher quelques-unes à Cicéron.

[6) Disons-nous . . . & d'harmonie.] A force de vouloir dire tout d'une manière plus grande & plus sublime, qu'il ne convient au *Stile Didactique*, qui peut s'élever dans l'occasion, mais avec sagesse ; Longin donne en quelques endroits dans le *Phébus*. Mais c'est ce qu'il n'a fait nulle part aussi pleinement que dans le commencement de ce Chapitre, où l'*Enflure des Mots* se joint au peu de justesse de la *Pensée*. Quoiqu'il en soit, la Phrase, dont il s'agit à présent, seroit plus conforme au Grec de cette manière. N'est-il donc par là relevé que médiocrement sa pensée, pour laquelle prenant une Diction toute simple, il en fait une Phrase mélodieuse, en répandant, pour ainsi dire, tout autour, en guise d'une sorte d'harmonie, les agréments, qui naissent de la *Périphrase* ? C'est là véritablement du *Phébus* ; & je veux bien supposer, que Longin s'entendoit ; mais je n'ai pas entrepris de cacher ses défauts.

(7) De même Xenophon :] INSTIT. de Cyrus, Liv. 1. pag. 24. édit. de Leuncl. DESZ.

(8) *plaisante.*] Pour agréable,

DU SUBLIME. CHAP. XXIV. 377

vous touche plus sensiblement que la louange. Au lieu de dire : (9) *Vous vous adonnez au travail* , il use de cette circonlocution : *Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse.* Et étendant ainsi toutes choses , il rend sa pensée plus grande , & relève beaucoup cet éloge. (10) Cette Périphrase d'Herodote me semble encore inimitable : *La Déesse Venus , pour châtier l'insolence des Scythes qui avoient pillé son Temple,* (11) *leur envoya* (12) * *une maladie qui les rendoit Femmes.*

* Au reste , il n'y a rien dont l'usage s'étende plus loin que la Périphrase , pourvu qu'on ne la répande pas par tout sans choix & sans mesure. Car aussitôt elle languit , & a je ne sçai quoy (13) de niais

REMARQUES.

(9) *Vous vous adonnez au travail* ,] Le Grec dit : *Vous voulez travailler.*

(10) Cette Périphrase d'Herodote] Liv. I. pag. 45. Sect. 105. édit. de Francfort. DESP.

(11) *leur envoya une maladie qui les rendoit Femmes.*] Dans toutes les Editions avant celle de 1701. *leur envoya la maladie des Femmes.* BROUS.

Il faut ajouter , que les Editions de 1674. & de 1683. portent en marge : *Hemorroides* , & celles de 1694. Voient les Remarq.

(12) *une maladie qui les rendoit Femmes.*] Les *scs* devenus impuissans. DESP. N. M. 1701. & 1713.

Voient les Rem. sur la Trad.

1°. Pour traduire la Phrase d'Herodote avec exactitude , il falloit dire : *La Déesse (VENUS) envoya une maladie de Femme à ceux des Scythes par qui son Temple avoit été pillé.*

2°. Quoique Longin trouve la

Périphrase d'Herodote inimitable , je lui préfère celle de Cicéron , lorsque dans son *Plaidoir* pour *Milon* , au lieu de dire que les Esclaves de celui-ci tuèrent *Clodius* , il dit : *Fecerunt servi MILONIS , neque imperante , neque sciente , neque praesente Domino , id quod suos quisque servos in tali re facere voluisset.* Cet exemple , aussi-bien que celui d'Herodote , rentre dans un autre *Trope* , que l'on nomme *Euphémisme* , & par lequel , dit M. Du Marais , dans son *Traité des Tropes* , on déguise des Idées désagréables , odieuses , ou tristes , sous des noms , qui ne sont point les noms propres de ces Idées : ils leur servent comme de voiles , & ils en expriment en apparence de plus agréables , de moins choquantes , ou de plus honnêtes , selon le besoin ,

(13) de niais] Le Grec dit : *de frivole.*

&c de grossier. Et c'est pourquoy Platon, qui est toujours figuré dans ses expressions, & quelquefois même un peu mal à propos, au jugement de quelques-uns, a esté raillé, pour avoir dit (14) dans ses Loix: (15) *Il ne faut point souffrir que les richesses d'or & d'argent prennent pié, ni habitent dans une ville.* S'il eust voulu, poursuivent-ils, (16) * interdire la possession du bétail, assurément qu'il auroit dit par la même raison, *les richesses de bœufs & de moutons.*

Mais ce que nous avons dit (17) en general, suffit pour faire voir l'usage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il est certain qu'elles rendent toutes le discours plus animé & plus Pathétique. Or, le Pathétique participe du Sublime autant que (18) le Sublime participe du Beau & de l'Agreable.

R E M A R Q U E S.

(14) dans ses Loix:] On li-
soit dans toutes les Editions, ex-
cepté celle de 1713. dans la Repu-
blique. BROSS.

(15) Il ne faut point &c.]
Liv. V. pag. 741. édit. de H.
Estienne. DESP.

M. Silvain trouve mauvais
que Longin ait censuré ce passa-
ge de Platon; & dans le IV.
Chap. de son III. Liv. il fait une
longue réflexion morale & po-
litique, pour prouver la vérité
de la maxime contenuë dans ce
passage. On ne trouveroit peut-
être nulle part une inattention
plus marquée. Il ne s'agit point
ici du fonds de la chose. il n'est
question que d'une mauvaise
Périphrase, que Longin trouve bon
que l'on ait condamnée, & qu'il
condamne par conséquent lui-
même.

(16) CHANG. interdire] Il y

avoit originairement introduire.
Ce Changement est de M. Brossette,
& toutes les Editions faites de-
puis la sienne l'avoient adopté,
lorsque dans l'Edition de 1740.
on a restitué l'ancienne fause,
sans avertir même dans une No-
te des raisons, que l'on peut
avoir eues de conserver un mot,
qui dit le contraire de ce que
Longin a dit, & qui fait que la
Phrase Françoisé n'a point de
sens. Voyés les raisons de M.
Brossette dans les Rem. sur la Trad.

(17) en general,] Il falloit
dire: en passant, ou plutôt par
forme de digression. C'est l'expres-
sion de Longin.

(18) le Sublime] Le Moral,
selon l'ancien Manuscrit. DESP.
*Que l'Ethique participe du beau
& de l'agréable.* TOLL.

1°. Le mot Ethique, dont Tol-
lius se sert pour rendre le terme

CHAPITRE XXV.

Du choix des Mots.

PUISQUE la Pensée & (1) la Phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, voyons si nous n'avons point encore quelque chose à remarquer dans cette partie du discours, qui regarde (2) l'ex-

R E M A R Q U E S.

Grec, est inintelligible en François; & d'ailleurs le mot *donc* n'est pas plus nécessaire dans la Traduction, que celui de *beau* dans celle de M. DESPREAUX. *Agreeable* suffit pour rendre *Longin*, qui ne met ici qu'un seul terme.

2°. Ces paroles de *Cicéron* dans son *Orateur*, Chap. XXXVII. serviront à développer la pensée de notre RHETEUR. *Duo sunt quæ bene tractata ab Oratore admirabilem eloquentiam faciunt; quorum alterum est, quod Græci ETHICON vocant, ad naturas, & ad mores, & ad omnem vitæ consuetudinem accommodatum: alterum, quod iidem PATHETICON nominant, quo perturbantur animi, & concitantur; in quo uno regnat oratio. Illud superius come, jucundum, ad benevolentiam conciliandam paratum: hoc vehemens, incensum, incitatum, quo caussa eripiuntur, quod cum rapide feritur, sustineri nullo modo potest.*

3°. Revenons à la Traduction de M. Despreaux. Le mot *Sublime* ne s'y trouve en cet endroit qu'en conséquence d'une fausse correction de *Manuce*. Deux des Mss. du Vatican portent la ra-

me leçon que celui de la Bibliothèque du Roi. Sans cette leçon la Phrase de *Longin* n'a point de sens, & ne suit point de ses principes. Il ne joint nulle part les idées de *Sublime* & d'*Agreeable*. Au contraire, comme on l'a pu remarquer en différens endroits, il fait entendre assez clairement, que les *Agremens* nuisent à la *Sublimité*. Ce qu'il oppose en cet endroit au *Pathétique*, est ce qui s'appelle en Latin : *Oratio morata*. Mais nous n'avons point de terme pour rendre cette idée. Le *Moral*, dont M. Despreaux se sert dans sa Note ne l'offre en aucune sorte; & nous ne pouvons l'exprimer que d'une manière très-imparfaite par le terme de *Sentiment*. Je crois pourtant qu'il faut s'en servir, puisque nous n'en avons point d'autre, & traduire ainsi cette Phrase: Or la PASSION participe du SUBLIME, autant que le SENTIMENT participe de l'AGREEABLE.

CHAP. XXV. (1) La Phrase] Il falloit dire : la Diction. Le mot *Phrase* n'a pas dans notre Langue la même signification qu'en Grec.

(2) de l'expression.] Il falloit ;

pression. (3) Or que le choix des grands mots & des termes propres soit d'une merveilleuse vertu pour attacher & pour émouvoir, c'est ce que personne n'ignore, & sur quoy par conséquent * il seroit inutile de s'arrêter. En effet, il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs, & (4) tous les Ecrivains en general qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élégance, de netteté, de poids, de force & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'est par elles que toutes ces beautés éclatent dans le discours, comme dans un riche tableau, & elles donnent aux choses une espèce d'âme & de vie. Enfin les beaux mots sont, à vrai dire, la lumière propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par tout (5) d'une vaine enflure de paroles. Car d'exprimer (6) une chose basse en termes grands & magnifiques, c'est tout de même

R E M A R Q U E S.

de l'Elocution. Le mot, dont Longin se sert en cet endroit, a force de terme générique.

(3) Or que le choix des grands mots... naturelle de nos pensées.]

LONGIN dit : Or que le choix des mots propres & des termes magnifiques agisse sur les Auditeurs & les gagne : Qu'il soit le principal objet de l'attention des Orateurs & des autres Ecrivains, comme ce qui fait que le Grand, le Beau, * le Goût de l'Antiquité, le Poids, la Force, la Vigueur, & les autres choses, s'il y en a, qui sont l'excellence du Discours, naissent d'elles-mêmes dans leurs Ecrits, & s'y font remarquer, ainsi que dans de riches tableaux : Que ce soit ce même choix, qui donne aux choses comme l'âme & la parole ; c'est ce qu'il est

peut-être inutile de représenter à ceux qui le savent ; car les beaux termes sont en effet, à proprement parler, la lumière de l'Esprit, ou de la Pensée.

(4) tous les Ecrivains en general qui s'étudient au Sublime,] Il n'est pas question ici des Ecrivains qui s'étudient au Sublime ; mais des Orateurs & des Ecrivains qui s'attachent au choix des Mots. C'est ce dont il s'agit actuellement.

(5) d'une vaine enflure de paroles.] Il faudroit : du faste des paroles. Je crois qu'en traduisant, il est bon de rendre les Expressions légèrement équivoques par d'autres, qui le soient également, sur tout quand cela se peut faire littéralement comme ici.

(6) une chose basse] 1°. Pour-

DU SUBLIME. CHAP. XXV. 381

que si vous appliquiez un grand masque de Théâtre sur le visage d'un petit enfant : si ce n'est à la vérité dans la Poësie (7) *****. Cela se peut voir encore dans un passage de Theopompus , que Cecilius blâme, je ne sçai pourquoy , & qui me semble au contraire fort à louer pour sa justesse, & parce qu'il dit beaucoup. *Philippe , dit cet Historien , bois sans peine les affronts que la nécessité de ses affaires*

REMARQUES.

quoi ne pas conserver l'opposition des Termes, en disant comme le Grec : des choses petites.

2°. Quintilien s'étoit déjà servi de la Comparaison qui se trouve dans cette Phrase. Après avoir parlé, Liv. VI. Chap. I. p. 357. de l'usage des grands Mouvemens pathétiques dans les Péroraisons, il ajoute : *In parvis quidem libris has tragedias movere tale est, quale si personam HERCULIS ac cothurnos aptare infanti- bus velis.*

(7) *****] L'Auteur, après avoir montré combien les grands mots sont impertinens dans le Stile simple, faisoit voir que les termes simples avoient place quelquefois dans le Stile noble. Voyez les Remar. DESH. N. M. (Ch. XXXV. N. III.)

Il manque environ huit pages en cet endroit, & Tollius, Hudson, M. Pearce & M. l'Abbé Gori me paroissent avoir eu raison de faire une nouvelle Section de ce qui suit. C'est le reste de ce que Longin disoit sur l'usage, que la Grande Eloquence peut & doit même faire au besoin des Termes & des Expressions vulgaires. Il n'est pas jusqu'aux Termes bas, dont elle ne puisse quelquefois se servir. Non solum... nomina ipsa rerum cognos-

cemus, dit QUINTILIEN, Liv. X. Chap. I. p. 621. ... sed cui quodque loco sit aptissimum. Omnibus enim fere verbis, prater pauca, qua sunt parum verecunda, in oratione locus est. ... Omnia verba, exceptis de quibus dixi, sunt alicubi optima; nam & humilibus interrim & vulgaribus est opus, & que cultiore in parte videntur sordida, ubi res poscit, proprie dicuntur. Dans le Chap. II. du IV. Liv. où Quintilien traite de la Narration, il avoit déjà fait une remarque, qui se rapporte à ce que l'on vient de voir. En parlant des moyens, que l'Orateur emploie pour disposer les Juges à croire les Faits, qu'il veut établir, il avoit dit, p. 235. *Optima... preparaciones erunt, que latuerint; ut à CICERONE sunt quidem utilissime prædicta omnia, que MILONI CLODIUS, non CLODIO MILO infidiatum esse videatur: plurimum tamen facit callidissima simplicitatis imitatio; MILO autem cum in senatu fuisset eo die, quoad senatus est dimissus, domum venit; calceos & vestimenta mutavit, paulisper, dum se uxor, ut fit, comparat, commoratus est. Quam nihil preparatum, nihil festinato fecisse videtur MILO! Quod non solum rebus ipsis vir eloquentissimus, quibus moras & læ-*

l'oblige de souffrir. En effet, (8) un discours tout simple exprimera quelquefois mieux la chose que toute la pompe & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoutez qu'une chose énoncée d'une façon ordinaire, se fait aussi plus aisément croire. Ainsi en parlant d'un homme qui, pour s'agrandir, souffre sans peine, & même avec plaisir, des indignitez ; ces termes, *boire des affronts*, me semblent signifier beaucoup. Il en est de même de (9) cette expression d'Herodote : *Cleomene estant devenu furieux, il prit un couteau, dont il se hacha la chaire en petits morceaux ; & s'estant ainsi déchiqueté luy-même, il mourut.* (10) Et ailleurs : (11) *Pithés demeurant toujours dans le vaisseau, ne cessa point de combattre,*

R E M A R Q U E S.

tum professionis ordinem ducit, sed verbis etiam vulgaribus & quotidianis, & arte occulta consecutus est: que si aliter dicta essent, strepitum ipsum iudicem, ad custodiendum patronum, exciassent. Frigida videntur ista plerisque: sed hoc ipsum manifestum est, quomodo iudicem fefellerit, quod vix à lectore deprehenditur. Hæc sunt que credibilem faciunt EXPOSITIONEM.

(8) un discours tout simple... plus aisément croire.] Il ne s'agit point ici d'une certaine suite étendue de Mots, laquelle est appelée *Discours*; mais des Mots vulgaires, qui peuvent quelquefois trouver place dans un *Discours* du Genre Sublime. Il falloit traduire ainsi: les termes vulgaires sont quelquefois beaucoup plus expressifs, que ceux qui servent à l'ornement du *Discours*. L'usage, que l'on en fait dans le cours de la vie, est cause qu'on les saisit d'abord; & tout ce qui nous est familier n'est que plus croiable. On

voit combien nôtre *Rbeteur* est d'accord avec *Quintilien*.

(9) cette expression d'Herodote:] Liv. VI. pag. 358. édit. de Francfort. Desp.

(10) Et ailleurs:] Liv. VII. pag. 444. Desp.

(11) *Pithés &c.*] On a vu ci-devant Chap. VI. Remarq. 6. 4°. ce que M. *Silvain* dit de cet Exemple, & de celui à *Philippe*, rapporté plus haut. Dans le Chap. V. de son III. Liv. il cite celui de *Cléomène*, pour prouver que *Longin* ne se contente pas d'admettre un *Sublime*, qui vient de l'*Harmonie*, quoique les *Pensées* soient fort *triviales*, & qu'il va jusqu'à mettre "le *Sublime* dans des traits, „ dont l'expression a certaine- „ ment quelque chose de bas, „ sans avoir ce tour harmo- „ nieux, qui, selon lui, cou- „ vre & anoblit les pensées bas- „ ses & triviales „. Rien ne peut prouver que *Longin* ait pré-

DU SUBLIME. CHAP. XXV. 383

qu'il n'eust esté haché en pieces. (12) Car ces expressions marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse; & renferment néanmoins en elles un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial.

CHAPITRE XXVI.

Des Metaphores.

POUR ce qui est du nombre des Metaphores, Cecilius semble estre de l'avis de ceux qui n'en souffrent pas plus de deux ou de trois au plus, pour exprimer une seule chose. (1) Mais Demosthene

REMARQUES.

entendu que les trois Exemples rapportés en cet endroit, fussent Sublimes. C'est une erreur commune à tous ceux qui le confusent, faute de l'entendre. Après avoir parlé de la Magnificence des termes, nécessaire au *Stile Sublime*, à la Grande Eloquence; il s'étoit vu dans la nécessité d'avouer avec tous les *Rhétieurs*, que ce Genre d'Eloquence étoit pourtant obligé quelquefois d'admettre les Termes les plus simples, & ceux même que leur trivialité rend bas. Il en cite des Exemples tirés de Demosthene & d'Hérodote, l'un & l'autre Ecrivains Sublimes. Et ce que l'on doit conclure de ces Exemples, & ce qu'il avoit dit apparemment dans ce qui nous manque, c'est que l'Ouvrage le plus élevé n'est point avili par des traits pareils, quand la nécessité force de les y employer.

(12) Car ces expressions... de

trivial.] Le Grec dit : Car ces choses ressemblent au langage vulgaire; mais leur sens n'offre rien de trivial. C'est du sens total, si je puis m'exprimer ainsi, que Longin veut parler. Cette Phrase n'est sans doute obscure, que parce qu'elle est relative à quelque chose qui précédoit & que nous n'avons plus. Mais elle n'embarrassera point, si l'on veut la rapprocher des paroles de Quintilien rapportées ci-dessus, Remarque 7.

Ce dont il s'agit dans ce reste de Chapitre, est ce que les Rhétieurs appellent *Idiotismum*, & ce dont Sénèque dit dans la Préface du III. Liv. de ses Controverses, que c'est *inter oratorias virtutes*, res quæ raro procedit, Magno enim temperamento opus est & occasione quadam... diffculter apprehenditur vitio tam vicina virtus.

CHAP. XXVI, (1) Mais Demosthene] M. Broffette; M. Du

nous doit encore icy servir de regle. Cet Orateur nous fait voir, qu'il y a des occasions où l'on en peut employer plusieurs à la fois ; (2) quand les Passions, comme un torrent rapide, les entraînent avec elles nécessairement, & en foule. (3) *Ces Hommes malheureux*, dit-il quelque part, *ces lâches Flateurs, ces Furies de la Republique* (4) *ont cruellement déchiré leur patrie. Ce sont eux* * *qui dans la debauche ont autrefois vendu à Philippe* (5) *notre liberté, & qui la vendent encore aujourd'hui à Alexandre : qui mesurant, dis-je, tout leur bonheur aux sales plaisirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, (6) ont renversé toutes les bornes de l'hon-*

R E M A R Q U E S.

Monteil & l'Editeur de 1735. ont oublié ce *Mais*, qu'on a rétabli dans l'Édition de 1740.

(2) *quand les Passions*... en *faute*.] LONGIN dit: quand les Passions, roulant avec la rapidité d'un torrent, entraînent avec elles la multitude des *Métaphores*, comme étant alors nécessaires.

(3) *Ces Hommes &c.*] *De Corona*, pag. 354. édit. de Basse. Desp.

(4) *ont cruellement déchiré leur patrie.*] Le Grec dit: *Ont cruellement déchiré chacun leur patrie.*

(5) *notre liberté.*] En conséquence de la Remarque précédente, il faudroit: *leur liberté*. C'est-à-dire, que ces gens se font rendus esclaves, d'abord de *Philippe*, ensuite d'*Alexandre*.

(6) *ont renversé*... point de *Maître*.] 1°. Le texte seroit mieux traduit en disant: *ont détruit avec notre liberté les bornes & la règle de la félicité des anciens Grecs, qui consistoit à n'avoir aucun maître.*

2°. "Il y a là, dit M. Sil-

vain, Liv. III. Chap. I. de là „ force, de la noblesse & la „ plus grande véhémence. Mais „ la véhémence seule n'est point „ la *Sublimité*, dont nous trait- „ tons ici ; & puisque Longin „ apporte pour exemples, des „ Discours, qui ne sont que vé- „ hémens, il est clair qu'il a „ confondu ces sortes de Dis- „ cours avec le *Sublime* „. C'est ce que M. Silvain vouloit prouver dans cet endroit de son Livre. Mais, quoiqu'il fasse, ses accusations sont autant d'apologies de Longin.

3°. Notre Rbuteur ne parle dans ce Chapitre que de l'*Entassement des Métaphores*. Il est à croire que dans ce qui nous manque, il avoit expliqué quel usage la *Grande Eloquence* en devoit faire en général, & comment elles contribuoient à la rendre *Sublime*.

4°. La *Métaphore* est le premier, le plus commun & le plus beau de tous les *Tropes*. Aussi Quintilien commence - t - il par elle à traiter cette matière, Liv.

pour,

neur, & détruit parmi nous cette règle où les anciens Grecs faisoient confister toute leur félicité, de ne souffr

R E M A R Q U E S.

VIII. Chap. VI. p. 513. & suiv. Inoptamus igitur, dicitur, ab eo, qui cum frequentissimus est, tum longe pulcherrimus, TRANSLATIONEM dico, quæ METAPHORA Græce vocatur. Quæ quidem... ita jucunda ac nitida, ut in oratione, quamlibet clara, proprio tamen lumine eluceat. Neque enim vulgaris esse, nec humilis, nec insularis, recte modo adscita, potest. Copiam quoque sermonis auget permutando, aut mutando, quod non habet; quodque difficillimum est, prestat ne ulli rei nomen deesse videatur. Transferitur ergo nomen aut verbum ex eo loco, in quo proprium est, in eum, in quo aut proprium deest; aut translatum proprio melius est. Id facimus, aut quia necesse est, aut quia significantius est, aut... quia decensius; Ubi nihil horum præstabit, quod transferetur improprium erit... In totum autem METAPHORA brevior est SIMILITUDO; eoque distat, quod illa comparatur rei, quam volumus exprimere; hæc pro ipsa re dicitur. COMPARATIO est, cum dico fecisse quid hominem, ut leonem: TRANSLATIO, cum dico de Homine, leo est. Hujus vis omnis quadruplex maxime videtur. Cum in rebus animalibus aliud pro alio ponitur;... &... inanima pro aliis generis ejusdem sumuntur;... Aut pro rebus animalibus inanima;... aut contra:... præcipueque ex his oritur mira SUBLIMITAS, quæ audacia proxima, periculo TRANSLATIONIS attollitur, cum rebus sensu carentibus actum quemdam & animos damus; qualis est: pontem indignatus Araxes... Ut modis-

cus autem atque opportunus ejus (Tropi) usus illustrat orationem; ita frequens & obscuras, & tædium complet; continuus vero in ALLEGORIAM & ENIGMATA exit. Sunt quædam etiam humiles TRANSLATIONES; ut... Sæxa est veruca. Et sordida, ... Persecuisti Reipublicæ vomicas; Optimeque CICERO demonstrat cavendum ne sit deformis TRANSLATIO; qualis est;... Castratam morte AFRICANI Rempublicam... Ne nimio major; aut quod sæpius accidit, minor. Ne dissimilis; quorum exempla nimium frequenter deprehendit, qui scierit vitia esse. Sed & copia quoque modum egressa vitiosa est, præcipue in eadem specie. Sunt & dura, id est à longinqua similitudine ducta; ut Capitis nives;... In illo vero plurimum erroris, quod ea, quæ Poësis (quæ & omnia ad voluptatem referunt, & plurima vertere etiam ipsa metri necessitate coguntur) permixta sunt, convenire quidam etiam pro se putant... METAPHORA (quæ) aut vacantem occupare locum debet; aut, si in alienum venit, plus valere eo quod expellit... permovendis animis plerumque & signandis rebus, ac sub oculis subjiciendis, reperia est QUINTILIEN donne encore dans le même Chapitre cette importante règle, à laquelle on ne peut jamais faire trop d'attention. Id quoque in primis est custodiendum, ut ex quo genere caperis TRANSLATIONIS, hoc definias. Multi enim, cum initium & tempestate sumpserunt, incendio aut ruina finiunt; quæ est inconsequens rerum fœdissima.

frir point de maistre. Par cette foule de Metaphores (7) prononcées dans la colere, l'Orateur ferme entierement la bouche à ces Traistres. (8) Neanmoins Aristote & Theophraste, pour excuser l'audace de ces Figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adouciffemens : *Pour ainsi dire. Pour parler ainsi. Si j'ose me servir de ces termes. Pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, ajoutent-ils, l'excuse est un remede contre les hardiesses du discours, & je suis bien de leur avis. Mais * je soutiens pourtant toujours ce que j'ai déjà dit, que (9) le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse, soit des Metaphores, soit des autres Figu-

R E M A R Q U E S.

(7) CHANG. prononcées dans la colere, &c.] Ce Changement fut fait dans l'Edition de 1683, auparavant on lisoit : *Par cette foule de Metaphores, l'Orateur décharge ouvertement sa colere contre ces Traistres.* BROSS.

Cette première Traduction approchoit assés de l'Original, qui dit : *La colere de l'Orateur fond-là sur les Traistres avec une multitude de TROPES.*

(8) Neanmoins Aristote] RHETOR. Liv. III. Chap. VII. Quintilien est d'accord avec Aristote, lorsque Liv. VIII. Chap. III. p. 488. il dit en parlant, d'abord des Mots, que l'Orateur peut inventer au besoin ; ensuite des Metaphores trop hardies : *Et si quid periculosius sinxisset videbimur, quibusdant remediis pramuniendum est ; Ut ita dicam ; Si licet dicere ; Quodammodo ; Permite mihi sic uti. Quod idem etiam in iis que licentius translata erunt proderit, qua non tuto dici possunt.* CICERON donne aussi le même conseil dans le III. Liv. De Ora-

tore, Chap. XLI. *Si vereare ne paulo durior TRANSLATIO esse videatur, mollienda est prepositio sapo verbo : ut si olim M. CATONE mortuo pupillum Senatam quis diceret, paulo durius ; fin, ut ita dicam, pupillum, alquanto mitius est.*

(9) le remede le plus naturel.... soit des Metaphores, soit des autres Figures, &c.] 1°. J'aime-rois mieux traduire, mais je soutiens que l'abondance & la hardiesse des Metaphores, comme je l'ay déjà dit, les figures employées à propos, les passions véhémentes & le grand, sont les naturels adouciffemens du SUBLIME. Longin veut dire que pour excuser la hardiesse du Discours dans le Sublime, on n'a pas besoin des conditions, pour ainsi dire, si je l'ose dire, &c. & qu'il suffit que les metaphores soient frequentes & hardies, que les figures soient employées à propos, que les passions soient fortes ; & que tout enfin soit noble & grand, DAC.

DU SUBLIME. CHAP. XXVI. 387

res, c'est de ne les employer qu'à propos : je veux dire, dans les grandes passions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathétique, par leur violence & leur impetuosité, emportent naturellement & entraînent tout avec eux ; ils demandent nécessairement des expressions fortes, & ne

REMARQUES.

2°. M. Dacier n'a pas bien compris icy le sens de notre Auteur. Voyez ma traduction Latine. TOLL.

3°. TOLLIN a certainement raison. M. Dacier, qui n'est point ici guidé par M. Le Febvre, n'a point entendu Longin. M. Despréaux a vu le véritable sens, mais il ne l'a pas tout-à-fait rendu. C'est pourquoi je retraduirai cette Phrase presque à la lettre, en y joignant celle qui précède & celle qui suit. Néanmoins ARISTOTE & THEOPHRASTE disent que ces manières de parler : pour ainsi dire, comme, s'il est permis de s'exprimer ainsi, s'il faut s'exprimer avec plus de hardiesse, sont des espèces d'adoucissements à l'audace des METAPHORES. Car l'excuse, disent-ils, est le remède de ce que l'on risque de trop hardi. Mais moi, j'applaudis à cette décision ; & je dis cependant ce que j'ai déjà dit des Figures, que le véritable contrepoison de la multitude & de l'audace des METAPHORES, n'est autre que les Passions véhémentes employées à propos, & le Sublime, qui naît des choses même ; parce qu'il est naturel à la violence de leur impetuosité d'entraîner tout le reste, de produire, ou plutôt d'exiger, comme absolument nécessaires, les expressions les plus hardies ; & de ne pas laisser à l'Auditeur, trans-

porté du même enthousiasme que celui qui parle, le loisir de censurer la multitude des METAPHORES.

4°. Un seul exemple tiré de l'Oraison Funèbre d'Henriette d'Angleterre, par M. Mascaron, va faire voir tout ce que l'abus des METAPHORES a de vicieux. "L'Ombre est la Fille du Soleil & de la Lumière, mais une Fille bien différente des Pères, qui la produisent. Cette Ombre peut disparaître en deux manières, ou par le défaut ou par l'excès de la Lumière, qui la produit. Il ne faut qu'un Nuage ou que la Nuit pour détruire toutes les Ombres. Ceux qui sont assés aveugles pour courir après elles, ont le malheur de perdre & l'Ombre & la Lumière, lorsqu'un Nuage ou la Nuit, vient à leur dérober la Lumière. Enfants du Siècle, voilà votre sort. Tout ce que vous aimez sur la Terre, toutes les grandeurs, tous les plaisirs, tous ces objets de vos amours & de votre ambition, ne sont que les Ombres des vrais biens, de l'Eternité, qui doivent occuper tout notre Cœur. Dieu, ce Soleil brillant, ne les produit ici qu'en passant sur la Terre, réservant pour le Ciel la plénitude de ses lumières. Cependant vous tournez le dos à ce Soleil, pour

laissent pas le temps à l'Auditeur de s'amuser à chicaner le nombre des Metaphores, parce qu'en ce moment il est épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et même pour les lieux communs & les descriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choses, (10) qu'une foule de Metaphores continuées. C'est par elles que nous voyons dans Xenophon une description si pompeuse de l'édifice du corps humain. (11) Platon néanmoins en a fait la peinture d'une manière encore plus divine. Ce dernier appelle la teste *une Citadelle*. Il dit que le cou est un *Isthme, qui a été mis entre elle & la poitrine*. Que les vertebres sont, *comme des gonds sur lesquels elle tourne*. (12) Que la Volupté est *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes*. Que

R E M A R Q U E S.

„courir après ces Ombres ; Tropes & non de celui de *Méta-*
 „vous en êtes amoureux ; & , phores, parce que, bien que ce
 „dans le moment que vous soit de ces dernières que Longin
 „croïez les tenir, le Nuage parle en particulier dans ce Cha-
 „d'une mauvaise fortune vous pitre ; il ne laisse pas de vouloir
 „les cache, & plus que tout parler en même tems de tous les
 „cela, le Soleil se couchant Tropes en général ; & les exem-
 „sur vous par la Nuit de la ples, qu'il cite, en font foi.

„mort ; vous perdés en mê- (11) Platon] Dans le *Timée*,
 „me-tems, & la Lumière, à qui pag. 69. & suiv. édit. de H. Es-
 „vous tournés le dos, & les tienne. Dess.

„Ombres, qui étoient le sujet Longin n'a fait qu'extraire ce
 „de votre amour & de votre qui lui convient dans cette
 „poursuite, ... En mettant à Description. Elle est dans *Plato-*
 „part ce que le sujet a de respec- n de trois pages plus lon-
 „table, je ne crois pas qu'on gue, qu'elle ne l'est ici.

„puisse trouver un exemple plus (12) *Que la Volupté est l'amorce*
 „ridicule, non seulement du mau- de tous les malheurs qui arrivent
 „vais emploi des *Métaphores*, mais aux hommes.] La *Métaphore* est
 „encore du mauvais mélange des rendue littéralement. Mais cela
 „Figures.

(10) *qu'une foule de Metapho-*
res continuées.] LONGIN dit : que
 des TROPES accumulés les uns sur
 les autres. Il falloit se conformer
 au Grec, & se servir du mot

J'aimerois mieux dire
 plus littéralement encore : *Que*
la Volupté pour les Hommes est l'a-
morce des maux. Ce qui signifie-
 roit peut-être assez clairement,

la langue est le Juge des saveurs. (13) Que le Cœur est la source des veines, la fontaine du sang, qui de là se porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il est disposé comme une forteresse gardée de tous costez. Il appelle (14) les Pores (15) des ruës étroites. (16) Les Dieux, poursuit-il, voulant soutenir le battement du cœur, que la vûë inopinée des choses terribles, ou le mouvement de la colere qui est de feu, luy causent ordinairement; ils ont mis sous luy le Poulmon, dont la substance est molle, & n'a point de sang: mais ayant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il sert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la colere est enflammée, il ne soit point troublé dans ses fonctions. (17) Il appelle la Partie concupiscible l'appartement de la Femme; & la Partie irascible, l'appartement de l'Homme. * Il dit que la Rate est la cuisine des intestins; & qu'estant pleine des ordures du foie, elle s'enfle, & devient bouffie.

R E M A R Q U E S.

que les maux attirés par la volupté viennent s'emparer des Hommes. C'est ce que la Phrasi Grecque semble vouloir dire.

(13) Que le Cœur &c.] Il falloit traduire: Que, placé dans un poste bien défendu, le Cœur est le nœud, qui lie les veines, & la source, d'où le sang se répand avec une impétuosité rapide * dans tous les membres.

(14) les Pores,] Le Grec dit: les passages des pores.

(15) des ruës étroites.] Des défilés, angustias, CAPP.

(16) Les Dieux... dans ses fonctions.] PASSAGE très-difficile à rendre, que l'on pourroit cependant tourner de cette manière. Il dit aussi que, voulant garantir le Cœur des dangers de ce sautilllement, que l'attente des maux

& le mouvement excité par la colere lui causent, (les Dieux) insérèrent entre les Côtes & lui, le Poulmon, dont la substance molle, vuide de sang, & percée au dedans ainsi qu'une éponge, est là, comme un coussin, afin que le Cœur, lorsqu'il bouillonne de colere, ne se blesse pas, en sautant contre quelque chose, qui ne prête point.

(17) Il appelle... bouffie.] TRADUISE'S: Il dit encore que le siège de la Concupiscence est comme l'appartement des Femmes; que le siège de la Colere est comme l'appartement des Hommes; & que la Rate est l'éponge des Viscères; ce qui fait qu'en se remplissant du superflu de leurs sucs, elle s'enfle & s'agrandit, sans cesser d'être molle.

(18) Ensuite, continuë-t-il, les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair, qui leur sert comme de rempart & de défense contre les injures du chaud & du froid, * & contre tous, les autres accidens. Et elle est, ajoute-t-il, comme une laine molle & ramassée, qui entoure doucement le corps. (19) Il dit que le Sang est la pâture de la chair. Et afin, poursuit-il, que toutes les parties pussent recevoir l'aliment, ils y ont creusé, comme dans un jardin, plusieurs canaux, afin que les ruisseaux des veines sortant du cœur comme de leur source, pussent couler dans ces étroits conduits du corps humain. (20) Au reste, quand la Mort arrive, il dit, que les organes se dénoient comme les cordages d'un Vaisseau, & qu'ils laissent aller l'ame en liberté. (21) Ce qui suit offre une infinité de traits semblables: mais ce que nous avons dit

R E M A R Q U E S.

(18) Ensuite, continuë-t-il, ... doucement le corps.] LONGIN semble vouloir dire: Ensuite, continuë-t-il, les Dieux couvrirent toutes ces choses de Chair, qu'ils mirent par dessus, comme un amas de laine foulée, pour les défendre des accidens du dehors.

(19) Il dit que le Sang... du corps humain.] Le texte est corrompu dans cette Phrase, que les corrections de Manuce ou de Tollus ne rendent pas plus claire. M. Pearce, en suivant la leçon commune, qui se trouve être celle de tous les Mss. convient tacitement qu'il n'a fait que deviner. J'en fais de même, & voici le tour que je crois pouvoir donner à ce qui reste de ce que Longin avoit voulu dire. Il (PRATON) appelle le Sang la pâture de la Chair; & c'est pour la nourrir, dit-il, qu'ils (les Dieux)

en conduisirent des ruisseaux par tous le corps, qu'ils conspèrent, ainsi que l'on fait les jardins, de canaux, afin que, comme d'une source intarissable, la liqueur des veines se répandit dans tout le corps par le moien de ces étroits & longs conduits. Cette fin, n'estant qu'une répétition inutile de ce qui précède, est une pure Tautologie. C'est ce qui prouve que le passage est très-corrompu. Longin est si peu sujet à dire la même chose en deux manières, qu'il ne dit souvent les choses qu'à moitié.

(20) Au reste... en liberté.] TRADUISE'S: Au reste à l'approche de la mort, il dit, comme s'il parloit d'un Navire, que les cables, qui retenoient l'Ame arrêtée, se détachent & la laissent partir en liberté.

(21) CHANG. DE L'EDIT. Ce qui suit offre une infinité de traits

suffit (22) pour faire voir combien toutes ces Figures sont sublimes d'elles-mêmes ; combien, dis-je, les Métaphores servent au Grand, & de quel usage elles peuvent être dans les endroits pathétiques, & dans les descriptions.

REMARKES.

semblables :] C'est ce que dit le Grec. Au lieu de cela M. Despreaux avoit dit : *Il y en a encore une infinité d'autres ensuite de la même force.* La Particule *en* du commencement de cette Phrase ne peut se rapporter qu'au mot *Métaphores*, lequel est à la troisième ligne de cet *Alinea*, 42. lignes au dessus de celle-ci. Le Lecteur François n'est pas dans l'habitude de se souvenir de si loin.

(22) pour faire voir combien toutes ces Figures sont sublimes d'elles-mêmes ;] 1°. Le Grec dit : *les Dictions tropiques*, encore le mot *Dictions* est-il sous-entendu. Je crois qu'il falloit paraphraser & dire : pour faire voir que les termes employés dans une signification différente de celle qui leur est propre, ont naturellement de la grandeur, que les Métaphores produisent le Sublime, & qu'elles conviennent sur tout extrêmement dans les Mouvements & dans les Descriptions.

2°. Peut-être M. Silvain convenoit-il de la vérité de cette proposition de Longin ; mais il ne trouvoit que du Grand & de la Force dans cet amas de Métaphores de Platon, que nous venons de voir ; & de cet Exemple & de plusieurs autres allégués par Longin, il conclut (Liv. III. Chap. I.) que nôtre Rhéteur " a confondu le Sublime " avec la Grandeur ordinaire du " Discours " Mais c'est cette

Grandeur ordinaire même élevée, embellie jusqu'à certain point, qui fait le Genre Sublime d'Eloquence.

3°. Il est vrai par rapport à nôtre goût particulier, que quelques-unes de ces Métaphores de Platon sont extrêmement dures, sur tout étant rendues littéralement, comme elles le sont dans ce que j'ai retraduit. Je ne m'arrêterai qu'à la dernière. Appeller cables ces liens inconcevables, par lesquels l'Ame est unie au Corps, c'est dire quelque chose de très-ridicule ; parce que c'est joindre à la dureté de la Métaphore, la fausseté de la Pensée. De quelque manière que l'on considère le Je ne fais quoi par lequel l'Ame est retenuë dans le Corps, on ne lui trouvera jamais aucun rapport de ressemblance avec les cables, dont on se sert pour arrêter un Navire au rivage ; on n'en appercevra pas d'avantage entre l'Ame & ce Navire ; & l'on en verra bien moins encore entre le Corps & le Rivage. A l'égard de toutes les autres Métaphores, dont il est ici question, elles ont de la justesse ; & si quelques-unes nous paroissent dures, nous ne devons pas pour cela les condamner à la rigueur ; parce qu'en fait de Métaphores, ainsi que de tous les autres Tropes, chaque Langue en a qui lui sont propres, qui sont consacrées par son usage, & qui rendus en d'au-

(23) Or, que ces Figures, ainsi que toutes les autres élégances du discours, portent toujours les choses dans l'excès ; c'est ce que l'on remarque assez sans que je le dise. Et c'est pourquoy Platon même * n'a pas esté peu blâmé, de ce que l'ouvent, comme par une fureur de discours, il se laisse emporter à des Metaphores dures & excessives, & à une vaine pompe allegorique. (24) *On ne concevra pas aisément*, dit-il en un endroit, *qu'il en doit estre de même* (25) *d'une ville comme d'un vase, où le vin qu'on verse, & qui est d'abord bouillant & furieux, tout d'un coup entrant en société avec une autre Divinité sobre, qui le châtie, devient doux & bon à boire.* D'appeller l'eau une *Divinité sobre*, & de se servir du terme de *châtier* pour temperer : En un mot de s'étudier si fort à ces petites finesses, cela sent, (26) dit-on, son Poète qui n'est pas lui-même trop sobre. Et c'est peut-estre ce qui a

R E M A R Q U E S.

trois Langues par les termes, qui leurs répondent exactement, ne peuvent manquer d'y parcourir poutées, froides, puériles, ridicules.

(23) Or, que ces Figures, . . . sans que je le dise. } Cette Phrase présente quelque chose de faux ; & le Grec cependant ne dit rien que de-vrai. Le voici littéralement : *Au reste, que l'usage des Tropes soit, ainsi que toutes les autres Beautés du Discours, quelque chose qui peut toujours conduire dans l'excès ; c'est ce que l'on voit clairement, sans que je le dise.*

(24) *On ne concevra pas aisément*, &c.] Des Loix, Liv. VI. 373. édit. de H. Estienne, Dux.

Selon la remarque de M. Pearson, ces paroles doivent être en Interrogation : *Ne concevra-t-on*

pas aisément &c. Longin cite le passage tel qu'il est dans Platon.

(25) *d'une ville*] Le Grec ajoute : *bien policée.* Mais l'Expression est métaphorique, & renduë par son Equivalent : *bien trempée*, elle seroit si ridicule en nôtre Langue, qu'on n'oseroit pas l'écrire.

(26) CHANG. DE L'EDIT. *disent-ils*,] M. Despréaux avoit mis : *disent-ils*, qui ne se rapportoit à rien. J'ai substitué l'Impersonnel, comme je l'ai déjà fait ailleurs.

Au reste nôtre Traducteur a suivi la leçon & la ponctuation de Manuce, qui fait parler Longin contre sa pensée. Il faut s'en tenir à la leçon du Mss. de la Bibliothèque du Roi, confirmée, en quelque chose, par deux des Mss du Vatican, & par l'Edit,

DU SUBLIME. CHAP. XXVI. 393

donné sujet à Cecilius de décider si hardiment, (27) dans ses Commentaires sur Lyfias, que Lyfias valoit mieux en tout que Platon, poussé par deux sentimens aussi peu raisonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimast Lyfias plus que soy-mesme, il haïssoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lyfias : si bien que porté de ces deux mouvemens, & par un esprit de contradiction, il a avancé plusieurs choses de ces deux Auteurs, qui ne sont pas des décisions si souveraines qu'il s'imagine. (28) De fait, accusant Platon d'être tombé en plusieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, & qui n'a point de défauts ; ce qui, bien loin d'être vray, n'a pas même une ombre de vrai-semblance. (29) Et en effet, où trouverons-nous un Ecrivain qui ne peche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre ?

REMARQUES.

de Robortel, & ponctuer comme M. Pearce. Reprenons le commencement de la Phrase, & joignons-y tout ce qui suit : Car d'appeller l'eau, dit-on, une DIVINITE' SOBRE, & son mélange avec le vin, un CHATIMENT ; c'est ce que peut faire un Poëte, qui réellement n'est pas sobre. C'est pour-
tant de ces sortes de fautes d'élocution que CECILIUS se saisit, & c'est pour cela que dans les Ecriis, qu'il a composés touchans LISTAS, il ose dire que LISTAS vaut mieux en tout que PLATON. Deux Passions, qui manquent de jugement, se font parler ainsi. Car il aime LISTAS plus qu'il ne s'aime lui-même, & cependant il hait PLATON beaucoup plus encore qu'il n'aime LISTAS. Mais, outre qu'il ne parle ainsi que pour dire du mal de PLATON, ce qu'il soutiens n'est pas aussi généralement avoué, qu'il le

pense. Car il préfère cet Orateur, comme exact & sans défaut, à PLATON qui, selon lui, commet quantité de fautes. Mais c'est ce qui n'a rien qui ressemble à la vérité.

(27) dans ses Commentaires sur Lyfias,] Il falloit dire : dans ce qu'il a écrit en faveur de Lyfias. CAPPER.

(28) De fait, accusant Platon &c.] Il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit : En effet, il préfère à Platon qui est tombé en beaucoup d'endroits, il lui préfère, dis-je, Lyfias comme un Orateur achevé & qui n'a point de défauts &c. DAC.

On a vu dans la Remarque 26. comment il falloit traduire cet endroit.

(29) Et en effet, &c.] Cette période appartient au Chapitre

C H A P I T R E X X V I I.

Si l'on doit préférer le Médiocre parfait, au Sublime qui a quelques défauts.

(1) P E U T - E S T R E ne fera-t'il pas hors de propos d'examiner ici cette question en general, sçavoir, lequel vaut mieux, soit dans la prose, soit dans la poésie, d'un Sublime qui a quelques défauts, ou d'une Médiocrité parfaite & saine en toutes les parties, qui ne tombe & ne se dément point : & ensuite lequel, à juger équitablement des choses, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautés, mais l'autre va plus au Grand & au Sublime. Car ces questions étant naturelles à nôtre sujet, il faut nécessairement les résoudre. Premièrement donc je tiens pour moy, (2) qu'une Grandeur au dessus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du Me-

R E M A R Q U E S.

suivant, & y doit être jointe, de cette manière : Mais posons qu'on puisse trouver un Ecrivain qui ne pèche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre : un sujet si noble ne mérite-t'il pas, qu'on examine icy cette question en général, &c. TOLL.

CHAP. XXVII. (1) Peut-être... & au Sublime.] Il faut reprendre, comme on l'a vu, la dernière Phrase du Chapitre précédent, & traduire ainsi le tout. Supposons, si vous le voulez, quelque Ecrivain, qui soit sans tache, & dans lequel on ne trouve rien à reprendre, n'est-il pas à pro-

pos, à son sujet, d'examiner en général lequel vaut le mieux dans les Poèmes & dans les Discours, ou du Sublime mêlé de quelques défauts, ou de ce qui n'est que Médiocre dans le bien, mais d'ailleurs absolument sain & n'ayant aucun vice ; & de plus qui doit dans le Discours remporter le prix, ou de la multitude, ou de la grandeur des beautés.

(2) qu'une Grandeur au dessus de l'ordinaire,] 1°. Le Grec dit : les Natures qui sont au dessus du Grand, c'est-à-dire, les Esprits, les Ames, les Génies extrêmement élevés. Il faut donc traduire

diocre. En effet, dans un discours si poli & si limé, il faut craindre la bassesse : & il en est de même du Sublime que d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si près, & où il faut malgré qu'on en ait, négliger quelque chose. Au contraire, il est presque impossible, pour l'ordinaire, qu'un esprit bas & médiocre fasse des fautes. Car, comme il ne se hazarde & ne s'élève jamais, il demeure toujours en seureté ; au lieu que le Grand de soy-même, & par sa propre

REMARKES.

ainsi cette Phrase & ce qui suit. Pour moi, je n'ignore pas que les Génies les plus grands ne sont rien moins qu'exemts de taches : car ce qui fait voir par tout de l'exacritude, risque d'être petit ; & je fais qu'il faut qu'il y ait dans le Sublime, comme dans les grandes richesses, quelque chose que l'on néglige. Peut-être est-il nécessaire aussi, que les Génies médiocres ne fassent point de fautes & demeurent en surété, parce qu'ils ne s'exposent jamais au danger, & ne tendent point à s'élever, au lieu que les Génies naturellement grands sont exposés au danger à cause de leur grandeur même.

2°. LONGIN n'est pas seul de son avis. CICÉRON, dans ses *Partitions Oratoires*, dit : *Mimosa est omnis diligentia*. Dans son *Orateur*, Chap. XXVIII, il dit aussi : *Medius autem ille non extimescit ancipites dicendi incertosque casus : etiam si quando minus succedet, ut sepe fit, magnum periculum non adhibet ; alio enim cadere non potest*.

3°. SÉNÉQUE *Epit. CXIV*. *Sunt qui non usque ad vitium accedunt (necesse est enim hoc facere,*

aliquid grande tentanti) sed qui ipsum vitium amant. . . Nullum sine venia placuit ingenium. Da mihi quemcumque vis magni nominis virum : dicam quid illi atas sua ignoverit, quid in illo sciens dissimilaverit. Multos dabo, quibus vitia non nocuerunt ; quosdam, quibus profuerunt. Dabo, inquam, maxime fame, & inter miranda propofitos, quos si quis corrigat, delet.

4°. QUINTILIEN, *Liv. X. Ch. I. p. 624*. *Neque id statim legenti persuasum fit ; omnia que magni auctores dixerint, nique esse persecta. Nam & labuntur aliquando, & oneri cedunt, & indulgent ingeniorum suorum voluptati ; nec semper intendunt animum, & nunquam fatigantur ; cum CICÉRONI dormire interim DEMOSTHENES, HORATIO vero etiam HOMERUS ipse videatur. Summi enim sunt, homines tamen.*

5°. Personne n'a parlé sur ce sujet avec plus d'esprit & d'éloquence que PLINE le jeune, *Liv. IX. Epit. XXVI*. *Dixi de quodam Oratore seculi nostri, recto quidem & sano, sed parum grandi & ornato, ut opinor, apte : Nihil peccat, nisi quod nihil peccat. Debet enim Orator erigi, attolli, interdum etiam effervescente, offerri,*

grandeur, est glissant & dangereux. (3) Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le souvenir des fautes qu'on y remarque, dure toujours, & ne s'efface jamais : au lieu que ce qui est beau, passe vite, & s'écoule bien-tôt de nostre esprit. Mais bien que j'aye remarqué plusieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus celebres Auteurs, & que je sois peut-estre l'homme du monde à qui elles plaisent le moins ; (4) j'estime après tout que ce sont des fautes dont ils ne se font pas soucier, & qu'on ne peut appeller proprement fau-

R E M A R Q U E S.

ac sape accedere ad praecepti. Nam plerumque altius & excelsis adjacent abrupta: tuius per plana, sed humiliter ac depressius iter: frequentior currentibus quam reptantibus lapsus. Sed his non labantibus nulla laus; illis nonnulla laus, aise labantur. Nam ut quasdam artes, ita eloquentiam nihil magis, quam ancipitia commendant. . . . Sunt . . . maxime mirabilia, quae maxime insperata, maxime periculosa, . . . Ideo nequaquam per gubernatoris est virtus, cum placido & cum turbato mari vehitur: tum admirante nullo illaudatus, inglorius subie portum; at cum stridunt funes, curvatur arbor, gubernacula gemunt, tunc ille clarus, & Diis maris proximus.

(3) Je n'ignore pas pourtant &c.] 1°. J'aimerois mieux traduire ainsi cette période : Mais aussi sçay-je tres-bien ce qu'il faut aussi-bien remarquer que le premier, que naturellement les

fautes nous donnent beaucoup plus fortement dans la veüe, que les vertus ; & que le souvenir &c. Ou ; que naturellement nous nous appercevons plus vite & plus facilement des vices d'un autre, que de ses vertus. TOLL.

2°. M. Despréaux ayant mis plus haut : Premièrement donc je tiens &c. devoit dire en cet endroit ; En second lieu je n'ignore pas &c. Il auroit rendu le Grec.

3°. Sans faire attention aux traductions proposées par TOLLIER, il faut tourner ainsi cette Phrase. Je n'ignore pas non plus cette autre vérité, que tout ce qui vient des Hommes se fait toujours reconnoître par préférence à ce qu'il y a de pis ; que le souvenir des vices demeure sans s'effacer, & que celui des vertus s'échappe promptement.

(4) J'estime après tout que ce sont des fautes &c.] Ce que Longin dit ici se rapporte à cette pensée d'HORACE.

— *Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.*

tes, mais qu'on doit simplement regarder comme des méprises, & des petites negligences, qui leur sont échappées : parce que leur esprit, qui ne s'étudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choses. (5) En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne se soutienne pas également par tout, quand ce ne seroit qu'à cause de sa grandeur, l'emporte sur tout le reste. En effet, Apollonius, par exemple, celui qui a composé le Poème des Argonautes, (6) ne tombe jamais : (7) & dans Theocrite, osté (8) quelques endroits, où il fort un peu du caractère de l'églogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius, (9) ou Theocrite, qu'Homere ? L'Erigone d'Eratosthene est un poème où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratosthene est plus grand Poète qu'Archiloque, qui

REMARKES.

(5) *En un mot, &c.*] Je n'ai rien dit de la Phrase précédente, parce qu'elle rend la pensée de Longin, quoiqu'elle ne le traduise pas exactement. Pour celle-ci je crois qu'il étoit nécessaire de la tourner ainsi : *Je n'en suis cependant pas moins d'avis que les Beautés d'un ordre supérieur doivent l'emporter toujours sur tout le reste, quand ce ne seroit qu'à cause qu'elles sont le fruit de la grandeur même du Génie.*

(6) *ne tombe jamais :*] Il faut : *ne fait point de fautes ;* car ces mots : *ne tombe jamais*, donnent l'idée d'un Ecrivain, qui seroit toujours également Sublime par tout. CAPPER.

(7) *ou dans Theocrite . . . imaginé.*] 1°. Les Anciens ont remarqué que la simplicité de Theocrite étoit très-heureuse dans les Bucoliques, cependant il est certain, comme Longin l'a fort

bien vu, qu'il y a quelques endroits qui ne suivent pas bien la même idée, & qui s'éloignent fort de cette simplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits sur ce Poète, les endroits que Longin me paroît avoir entendus. DAC.

2°. *Il falloit traduire ainsi ces endroits :*] Et THEOCRITE a parfaitement bien réussi dans ses BUCOLIQUES, à la réserve d'un petit nombre d'endroits, qui sont d'un autre genre.

(8) CHANG. *quelques endroits, où il fort un peu du caractère de l'églogue.*] Avant l'Edition de 1683. on lisoit : *quelques Ouvrages qui ne sont pas de lui.* BROSS.

(9) *ou Theocrite,*] Ces mots ne sont point dans le Grec. M. Despréaux a dû les ajouter, parce que la suite du Discours les demande. C'est ce que TOLLIN a fait aussi.

se brouille à la vérité, & manque d'ordre & d'économie en plusieurs endroits de ses écrits : (10) mais qui ne tombe dans ce défaut, qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il ne sçauroit régler comme il veut ? Et même pour le Lyrique, choisiriez-vous plutôt d'être Bacchylide que Pindare ? ou pour la Tragedie, (11) Ion, ce Poète de Chio, que Sophocle ? En effet, ceux-là (12) ne font jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne soit écrit avec beaucoup d'élégance & d'agrément. Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle : (13) car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre, & ils tombent malheureusement. Et toutefois y a-t-il un homme de bon sens, * qui daignast comparer tous les ouvrages d'Ion ensemble au seul Oedipe de Sophocle ?

R E M A R Q U E S.

(10) *mais qui ne tombe... comme il veut ?*] 1°. LONGIN dit en général, mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il est bien difficile de régler. DAC.

2°. *Il falloit traduire ainsi toute la Phrase* : Quoi donc ! ERATOSTHÈNE dans son ERIGONE (car c'est un Poème irrépréhensible de tout point) est-il un plus grand Poète qu'ARCHILOQUE, * qui s'égare mal-à-propos dans beaucoup de choses, qui n'ont même aucun ordre ; * & cela dans l'agitation impétueuse d'un esprit divin, qu'il n'est pas facile d'assujettir aux règles.

(11) *Ion, ce Poète de Chio,*] Cette manière de s'exprimer porte un air de mépris, qui n'est point dans le Grec, lequel dit simplement : ION de Chio.

(12) *ne font jamais de faux pas... & d'agrément.*] LONGIN dit : sont exemts de fautes & toujours élégans dans leur Stile fleuri.

(13) *car au milieu de leur plus grande violence, ... à s'éteindre, &c.*] J'aimerois autant la Figure de Longin, qui dit : quelquefois dans leur course, ils mettent pour ainsi dire, tout en feu ; mais souvent leur ardeur s'éteint, * lorsqu'on y pense le moins, &c.

CHAPITRE XXVIII.

Comparaison d'Hyperide & de Demosthene.

QUE si au reste l'on doit juger du merite d'un ouvrage par le nombre plutôt que (1) * par la qualité & l'excellence de ses beautés ; il s'enfuivra qu'Hyperide doit estre entierement preferé à Demosthene. En effet, outre qu'il est plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, (2) qu'il possède toutes en un degré presque éminent ; * semblable à ces Athlètes, qui réussissent aux cinq sortes d'Exercices, & qui n'estant les premiers en pas un de ces Exercices, (3) passent en tous l'ordinaire & le commun. En effet, il a imité Demosthene en tout ce que Demosthene a de beau, excepté pourtant dans la composition & l'arrangement des paroles. * Il joint à cela (4) les douceurs & les graces de Lysias. (5) Il sçait adoucir, où il faut, * la ru-

REMARQUES.

CHAP. XXVIII. (1) par la qualité & l'excellence &c.] Il faut : par la grandeur de ses beautés.

(2) CHANG. DE L'EDIT. qu'il possède toutes en un degré presque éminent ;] M. Despréaux avoit mis : qu'il possède presque toutes en degré éminent. En déplaçant le mot presque, la pensée de Longin est rendue exactement. M. Capperonnier avoit écrit en cet endroit à la marge de la Traduction : qu'il possède toutes en un degré un peu éminent, ou en quelque façon souverain. In eo gradu qui sit à summo proximus.

(3) passent en tous l'ordinaire

&c.] Il falloit : sont supérieurs à ceux qui, comme eux, les pratiquent tous.

(4) les douceurs] Le Grec dit : les beautés.

(5) Il sçait adoucir, ... pas un autre ne l'a jamais égalé en cela.] Longin seroit mieux venu de cette manière. Il est simple, quand il faut l'être ; il ne dit pas tout d'une même suite & d'une vigueur toujours égale ainsi que DEMOSTHENE ; il est agréable & doux dans les Passions modérées. Il y a chés lui quantité d'endroits d'une extrême politesse. Ses railleries sont d'un

desse & la simplicité du discours, (6) & ne dit pas toutes les choses d'un même air, comme Demosthène. * Il excelle à peindre les mœurs. Son stile a dans sa naïveté une certaine douceur agreable & fleurie. * Il y a dans ses Ouvrages un nombre infini de choses plaisamment dites. * Sa maniere de rire & de se moquer est fine, & a quelque chose de noble. Il a une facilité merveilleuse à manier l'I-

R E M A R Q U E S.

HOMME très-versé dans les affaires publiques, & chés qui l'enjoûment est un dou de la nature. Il manie l'Ironie avec une facilité victorieuse, & ses plaisanteries, conformes au véritable goût Attique, ne sont ni grossières ni recherchées : elles naissent des choses même. Par un heureux badinage il tourne en ridicule les objections, qu'on lui fait. Il a dans l'esprit beaucoup de comique ; il ne lâche pas un bon mot, qui ne porte coup : & dans toutes ces choses il a, pour ainsi dire, une grâce inimitable. D'ailleurs il a naturellement tout ce qu'il faut pour émouvoir la pitié. Son Stile est étendu dans les Narrations. Il est extrêmement souple à quitter & reprendre son sujet, comme on le peut voir dans ce qu'il dit de LATONE d'une manière plus poétique qu'oratoire. Enfin il traite l'Oraison Funèbre avec une pompe, dont je doute que personne ait approché.

(6) & ne dit pas toutes les choses d'un même air, comme Demosthène.] LONGIN n'est pas d'accord avec Cicéron, qui, dans son Orateur, Chap. XXXI, dit de DEMOSTHÈNE (eum) nihil LY-SIS subtilitate cedere, & arguiss

& acumine HYPERIDI, nihil lenitate ESCHINI & splendore verborum ; multas ejus orationes subtiles, multas totas graves, multas varias, illud autem medium (dicendi genus) arripere, & à gravissimo discedentem eo potissimum delabi. Peut-on voir deux Jugemens plus opposés ? Je crois qu'il faut s'en rapporter à Cicéron, qui certainement connoissoit encore mieux toutes les ressources de l'Eloquence, que ne pouvoit faire Longin, qui n'en avoit qu'une théorie très-étendue, mais toujours très-inférieure à la pratique d'un Orateur tel que Cicéron. On peut croire d'ailleurs que Longin ne considère Demosthène qu'en gros, pour ainsi dire, & qu'il ne voit en lui que ce caractère de force, qui domine par tout dans ses Harangues, au point d'offusquer les autres caractères du Discours. Cicéron voyoit Demosthène en détail ; & le jugeoit par ce qu'il pratiquoit lui-même. Comme il s'étoit proposé d'imiter tout ce qu'il y avoit de bon dans les meilleurs Orateurs Grecs, & qu'il s'étoit exercé lui-même dans tous les genres ; il avoit les yeux meilleurs que Longin, & distinguant plus aisément les différentes sortes de nuances,

RONIC.

DU SUBLIME. CHAP. XXVIII. 401

tonie. (7) * Ses railleries ne sont point froides ni recherchées, (8) comme celles de ces faux Imitateurs du stile Attique, mais vives & pressantes. (9) Il est adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant.

REMARQUES.

Il remarquoit les endroits où *Démotène* diminué exprès de sa force, pour se rapprocher des autres caractères du Discours. Voilà, ce me semble, le seul moyen de mettre ces deux grands Juges d'accord.

(7) Ses railleries ... pressantes.] La manière, dont j'ai traduit cette Phrase, fait voir que M. Despréaux prête à Longin toute autre chose que ce qu'il veut dire, & *Tollius* a raison de l'en reprendre. Longin parle des Orateurs Attiques de la vieille roche, pour me servir d'une expression de notre usage; & son dessein n'est point de parler de ceux qui se vantoient faussement de suivre le goût de l'ancienne Eloquence Attique, lequel ne subsistoit plus en Grèce dès le tems de *Cicéron*. Celui-ci dans son Orateur, Chap. VII. en parlant de l'usage, que l'on peut faire de la plaisanterie, dit: Sic (Orator) utatur sale & facetiis, ut ego ex istis novis Atticis talem cognoverim neminem, cum id certe sit vel maxime Atticum: quoniam quidquid est falsum, aut salubre in oratione, id proprium Atticorum est: & quibus tamen non omnes faceti; *LYSIAS* satis & *HYPERIDES*; *DEMADES* præter ceteros ferunt; *DEMOSTHENES* minus habetur: quo quidem mihi nihil videtur urbanius: sed non tam dicax fuit, quam facetus.

(8) comme celles de ces faux

Imitateurs &c.] Voyez mes remarques Latines. TOLL.

La Remarque précédente suffit pour faire connoître le sentiment de *Tollius*.

(9) Il est adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant.] Le Grec dit simplement: Le DIASIRME est heureux chés lui. C'est ce qu'il falloit paraphraser, pour le faire entendre. J'ai dit en moins de mots que M. DESPRE'AUX: Par un heureux badinage il tourne en ridicule les objections, qu'on lui fait. Reste à savoir qui de nous à mieux entendu Longin. M. Despréaux a pris ici le mot *Diasirme* dans un sens pareil à celui qu'il peut avoir à la fin du Chap. XXXI. où Longin dit: Comme les HYPERBOLES tendent à ce qu'il y a de plus, elles tendent de même à ce qu'il y a de moins; car, l'exagération est commune à tous les deux; & le DIASIRME est l'amplification de la pètiresse. C'est ce que M. Despréaux a traduit de cette manière: on peut se servir de l'HYPERBOLE aussi-bien pour diminuer les choses, que pour les aggrandir; car l'Exagération est propre à ces deux différents effets; & le DIASIRME, qui est une espèce d'HYPERBOLE, n'est, à le bien prendre, que l'exagération d'une chose basse & ridicule. M. DESPRE'AUX a sur moi l'avantage d'avoir dans ce Chap. XXVIII. expliqué Longin par lui-même.

Tome IV.

C c

Il a beaucoup de plaissant & de comique, & est tout plein de jeux & de certaines pointes d'esprit, qui frappent toujours où il vise. Au reste, il assaisonne toutes ces choses d'un tour & d'une grace inimitable. Il est né (10) pour toucher & émouvoir la pitié. * Il est étendu dans ses narrations fabuleuses. Il a une flexibilité admirable pour les digressions, il se détourne, (11) il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces Fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraison funèbre, qui est écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne sçai si pas-un autre l'a jamais égalé en cela.

(12) Au contraire, Demosthene ne s'entend pas

R E M A R Q U E S.

même. C'est ce que M. Pearce a fait aussi dans une Note. TOLLIVUS paraphrase ainsi les mots, dont il s'agit : *eludendi, nasoque suspendendi dexteritas incredibilis*. M. l'Abbé GORI dit : *nell' accelerare altrui e farlo scorgere scaltro ed avvenente*. Ces deux Traducteurs n'ont fait aucune attention à l'autre endroit, où Longin parle du *Diafirme* ; c'est ce qui m'a forcé de regarder de près à ce qu'il vouloit dire ici. Dans le Chap. XXXI. il prend le mot *Diafirme* dans une acception particulière, pour signifier ce que les Rhéteurs Grecs appellent *Tapeinose*, c'est à dire *Diminution* : la Figure opposée à l'*Hyperbole*. Mais dans ce Chapitre-ci le mot *Diafirme* me paroît pris dans le sens, que tous les Rhéteurs lui donnent, & pour la Figure que CICÉRON appelle *illustrationem*, *irrifonem*, & QUINTILIEN *elevationem*, par laquelle l'ORATEUR, *sepe in hilaritatem, risumque convertit* (*id de quo agit.*) Voilà sur quoi je me suis fondé dans la manière de tra-

duire cet endroit ; & la suite du Discours ne me semble pas rendre le mot *Diafirme* susceptible ici d'une autre interprétation, que de celle que je lui donne.

(10) pour toucher & émouvoir la pitié.] Le premier de ces Verbes est inutile ici. D'ailleurs, toucher la pitié, ne se dit pas. La Phrase Françoisse est : *toucher de pitié*.

(11) il reprend haleine où il veut, &c.] Il se remet en chemin quand il le trouve à propos, comme il fait voir dans cette digression de LATONE, qui a toutes les beautés de la Poésie. TOLL.

On voit par cette Note de TOLLIVUS, que M. Despréaux n'a pas rendu tout le Texte. Voici cette Phrase retraduite ci-dessus, Remarque.

(12) Au contraire, Demosthene... dont nous venons de parler.] LONGIN dit : Au contraire DEMOSTHENE ne réussit point dans l'expression des mouvemens modérés, il n'a nulle souplesse ; il est sans pompe, & manque le

DU SUBLIME. CHAP. XXVIII. 403

fort bien à peindre les mœurs. Il n'est point étendu dans son stile. Il a quelque chose de dur, & n'a ni pompe ni ostentation. En un mot, il n'a presque aucune des parties dont nous venons de parler. (13) S'il s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule, plutôt qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'autant plus du plaisant, qu'il tâche d'en approcher. [(14) Et s'il s'étoit chargé de faire un petit Discours en faveur * d'Athenogene ou de Phryné, sans doute il n'auroit travaillé que pour la gloire d'Hyperide.]

REMARKES.

plus souvent de toutes les choses, dont je viens de parler.

(13) S'il s'efforce d'être plaisant, &c.] Voici pour la seconde fois Longin & Cicéron, qui se contredisent sur le comte de Démosthène. On a vu plus haut, Rem. 7. que l'Orateur Romain faisoit grand cas des plaisanteries de l'Orateur d'Athènes. Mais Quintilien n'est pas en cela du même avis que Cicéron. Il dit, en le comparant avec Démosthène, Liv. X. Chap. I. p. 643. *Salibus certe, & commiseratione (qui duo plurimum affectus valent) vincimus.* Il avoit déjà dit, en traitant de Risu, Liv. VI. Chap. III. p. 369. *huic (miserationi) diversa virtus, qua risum iudicis movendo, & illos tristes solvit affectus, & animum ab intentione rerum avertit, & aliquando etiam reficit, & à fatietate, vel à fatione renovat. Quanta sit autem in ea difficultas, vel duo maximi Oratores, alter Græca, alter Latina Eloquens principes, docent. Nam plerique DEMOSTHENI facultatem hujus rei desuisse credunt; CICERONI modum. Nec videri potest novisse DEMOSTHENES, cujus pauca admodum dicta, nec sane ceteris ejus virtutibus respondentia, palam*

ostendunt non displicuisse illi jocor, sed non contigisse. Nosler verò non solum extra iudicia, sed in ipsi etiam orationibus, habuit nimis risus affectator. On voit dans ces dernières paroles pourquoi, sur l'Article dont il s'agit, Cicéron est d'un autre sentiment que Longin.

(14) CHANG. DE L'EDIT. *Et s'il s'étoit chargé &c.*] Ce que les deux Crochets renferment en Italique, est la traduction d'une Phrase de Longin, qui manquoit dans presque tous les Imprimés du tems de M. Despréaux. M. Pearce l'a remise le premier dans le Texte. TOLLIN s'étoit contenté de rapporter une Note de M. Le Febvre, qui donne cette Phrase, comme tirée du Mss. de Duditius, avec ces paroles, que ce dernier avoit écrit à la marge : *Tutto questo dubito che sia stato trasportato dal margine nel testo; e che sia giudicio di qualchuno, che biasma LONGINO, perché dà tante lodi à HYPERIDE.* M. Le Febvre ajoute, que *Volfius* avoit lu cette Phrase dans les Mss. de Longin, qu'il avoit vus : & qu'il la rapporte dans ses *Prolegomenes* sur *Démosthène*, avec une petite différence de Légon. M. Pearce dit dans une Note, qu'il

Cependant, parce qu'à mon avis, (15) toutes les beautés qui sont en foule dans ce dernier, n'ont rien de grand; (16) * qu'on y voit, pour ainsi dire, un Orateur toujours à jeun, & une langueur d'esprit, (17) qui n'échauffe, qui ne remue point l'ame; personne n'a jamais été fort transporté de la lecture de ses Ouvrages. (18) * Au lieu que Demosthène ayant ramassé en soy toutes

R E M A R Q U E S.

ce passage se trouve dans l'Édition de Robersel, dans deux Mss. du Vatican, dans le Mss. Ambrosien, & dans celui de la Biblioth. du Roi. *Hudson* avance, qu'il est plus que certain (*certo certius*) que la Phrase, dont il s'agit, n'est qu'une pure Glose. Je ne vois rien de moins certain que cette prétendue certitude. La Phrase suit si naturellement de tout ce que *Longin* a dit jusques-là, qu'il me paroît au contraire très-certain qu'elle est de lui. C'est pour quoi je n'ai fait aucune difficulté de l'ajouter à la Traduction de M. Despréaux. Au reste, les deux Discours d'*Hypéride*, que l'Antiquité vantoit le plus, étoient ceux qu'il avoit faits pour *Achénoïène* & pour *Phrint*.

{ 15 } CHANG. DE L'EDIT. toutes les beautés qui sont en foule dans ce dernier,] L'insertion de la Phrase, qui précède, m'a forcé, pour éviter des répétitions désagréables, de faire deux légers Changemens à ces paroles de M. DESPRÉAUX : toutes ces beautés qui sont en foule dans *HYPERIDE*.

{ 16 } qu'on y voit... de ses Ouvrages.] 1°. *LONGIN* seroit mieux rendu de cette manière : parce qu'elles sont d'un Homme, dont le Cœur n'éprouva jamais de

grands mouvemens, & parce qu'étant inefficaces, elles laissent l'Auditeur dans toute sa tranquillité; personne ne se sent transporté hors de lui-même, en lisant *HYPERIDE*.

2°. De la manière, que M. l'Abbé Gori traduit toute cette Phrase, je doute qu'il soit entendu des Italiens même. *Ma, secondo il mio parere, le bellezze dell' altro, quantunque molte, son tutta via senza grandezza e inefficaci à chi è sobrio di cuore, e lasciano in quiete l'uditore, perché niuno di quelli che leggono IPERIDE, si spaventa, o per le cose che ivi si dicono si raccapriccia.*

{ 17 } qui n'échauffe, qui ne remue point l'ame;] Ou plutôt selon ma traduction : qui laisse l'Auditeur dans toute sa tranquillité. Cet Orateur est en cela bien différent de *Demosthène*, dont la véhémence a fait dire à *Denis d'Halicarnasse*, traduit par M. Le Febvre, (Sect. CLXXVII.) *Ubi vel unam DEMOSTHENIS orationem legi, extemplo insinatus concitatus, huc illuc agor, ferorque; meius, contentius, odium, misericordia, furor, ira, &c. animum miscent, ac turbant: idemque apud me fieri videtur, quod illis evocare soles, qui Cybeles, & Corybantum sacris initiantur.*

{ 18 } Au lieu que *Demosthène*

DU SUBLIME. CHAP. XXVIII. 405

les qualitez d'un Orateur veritablement né au Sublime, & entierement perfectionné par l'étude, ce ton de majesté & de grandeur, ces mouvemens agimez, cette fertilité, * cette adresse, cette promptitude, & ce qu'on doit sur tout estimer en luy, cette force & cette vehemence, dont jamais personne n'a sçeu approcher: Par toutes ces divines qualitez, que je regarde en effet comme autant de rares presens qu'il avoit reçus des Dieux, & qu'il ne m'est pas permis d'appeller des qualitez humaines, il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs celebres dans tous les siècles, les laissant comme abbatu & éblouis, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs. Car dans les parties où il excelle, il est tellement élevé au-dessus d'eux, qu'il repare entierement par là celles qui luy manquent. Et certainement il est plus aisé d'envisager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du Ciel que de n'estre point ému des violentes passions qui regnent en foule dans ses Ouvrages.

REMARKES.

ayant ramassé en soy toutes les qualitez &c.] Je voudrois traduire ainsi toute cette fin. A l'égard de DEMOSTHENE, comme il a pris pour son partage, d'un côté l'Esprit le plus propre au SUBLIME, & les qualitez de l'Orateur conduites à leur souveraine perfection, l'élévation du Discours, les Passions animées, l'abondance, la présence d'esprit, la rapidité; d'autre part, ce qui l'emporte sur tout le reste; une force, une vehemence, dont il est impossible d'approcher: comme, dis-je, il rassemble en foule autour de lui toutes ces choses, qui sont comme des dons

envoies par les Dieux (car il n'est pas permis de les appeller humains); c'est pour cela que, par les beautés Sublimes, qu'il tire de son fonds, il a toujours l'avantage sur tous les autres, & qu'à l'égard de ce qui lui manque, il terrasse, il offusque comme à coups de foudre & par des éclairs redoublés, tous les Orateurs de tous les siècles; & l'on pourroit plus aisément fixer ses yeux sur la foudre, quand elle tombe, que soutenir, sans baisser la vue, l'éclair des Mouvemens pathétiques, qui chés lui naissent rapidement les uns des autres.

C H A P I T R E X X I X .

(1) * *De Platon, & de Lyfias; & de l'excellence de l'esprit humain.*

POUR ce qui est de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la différence. Car il surpasse Lyfias non-seulement par l'excellence, mais aussi par le nombre de ses beautés. Je dis plus, (2) c'est que Platon n'est pas tant au dessus de Lyfias, par un plus grand nombre de beautés, (3) que Lyfias est au dessous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

R E M A R Q U E S .

CHAP. XXIX. (1) *De Platon, & de Lyfias; &c.*] Le Titre de ce Chapitre est faux. Les Imprimés portent seulement: *De Platon & de Lyfias*, mais il n'est parlé d'eux qu'au commencement. *Es de l'excellence de l'esprit humain*, est une Addition de M. Despréaux; mais c'est une matière, dont il n'est pas question dans ce Chapitre, lequel n'est que la suite du XXVII. Ce que Longin dit d'*Héride* &c. de *Démophile*, de *Platon* &c. de *Lyfias*, est une digression, après laquelle il reprend son sujet. Il avoit dit, que les Grands Écrivains faisoient plus de fautes que les Médiocres. Il en cherche ici la raison, & finit par en revenir à sa première Proposition: *Que le Sublime avec quelques défauts est préférable au Médiocre parfait.*

(2) CHANG. c'est que Platon &c.] Avant 1683. C'est que

Platon est au dessous de *Lyfias*, moins pour les qualitez qui manquent à ce dernier, que pour les fautes dont il est rempli, Bross.

(3) que *Lyfias* &c.] Le jugement que Longin fait icy de *Lyfias* s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chap. XXVI. pour faire voir que *Cicilius* avoit eu tort de croire que *Lyfias* fust sans défaut; mais il s'accorde fort bien aussi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un passage remarquable dans le Livre *De optimo genere Oratorum*, où *Cicéron* parle & juge en même temps des Orateurs qu'on doit se proposer pour modèle. Dac.

C'est au IV. Chap. de l'Orateur, que M. Dacier nous renvoie; mais je doute qu'on y trouve cet accord, qu'il a cru voir entre *Cicéron* & Longin.

DU SUBLIME. CHAP. XXIX. 407

(4) Qu'est-ce donc qui a porté ces Esprits divins à mépriser cette exacte & scrupuleuse délicatesse, pour ne chercher que le Sublime dans leurs Ecrits ? En voici une raison. * C'est que la Nature n'a point regardé l'homme comme un animal de basse & de vile condition ; mais elle lui a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande assemblée, pour estre spectateur de toutes les choses qui s'y passent ; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux Athlete, qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoy elle a engendré d'abord en nos ames une passion invincible pour tout ce qui nous paroist de plus grand & de plus divin. (5) Aussi voyons-nous que le monde entier ne suffit pas * à la vaste étendue de l'esprit de l'Homme. Nos pensées vont souvent plus loin que les cieux, & penetrent au-delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choses.

(6) * Et certainement si quelqu'un fait un peu

R E M A R Q U E S.

(4) *Qu'est-ce donc... C'est que la Nature &c.*] Il falloit dire : Qu'est-ce donc qu'avoient en vuë ces Génies égaux aux Dieux, lorsque s'élevant à ce qu'il y a de plus sublime, ils négligeoient de mettre par tout une exactitude scrupuleuse ? C'est, entre autre chose, que la nature &c.

(5) *Aussi voyons-nous... toutes choses.*] Il faut paraphraser ainsi ce passage. De là vient que, dans l'agitation continuelle de l'Esprit Humain, le monde entier même ne suffit pas pour l'occuper ; mais que ses pensées vont souvent au delà de ce qui nous environne.

(6) *Et certainement... nous sommes nez.*] 1°. Le texte Grec

a été icy corrompu : & c'est la cause pourquoy Monsieur Despreaux n'a pas bien réussi dans la traduction de ce passage. Il eut dû dire : *Et certainement si quelqu'un, considere de toutes parts la vie humaine, & fait reflexion qu'on prefere toujours en toutes choses le surprenant & le grand, au mignon & au beau, il pourra aussi-bien connoître par là, à quel nous sommes nez.* TOLL.

2°. Selon M. PEARCE il faut traduire : *Et si quelqu'un examine de toutes parts le cours de la vie, qui dans toutes choses offre par préférence de l'Excellent, du Grand & du Beau ; bientôt il reconnoitra pourquoy nous sommes nés.*

3°. M. Pearce a pour lui la le-

de réflexion sur un Homme dont la vie n'ait rien eu dans tout son cours que de grand & d'illustre, il peut connoître par là, à quoi nous sommes nez. Ainfi nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour nostre usage : mais nous sommes veritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan sur tout. Nous ne sommes pas fort étonnez de voir une petite flamme que nous avons allumée, conserver long-tems sa lumiere pure : mais nous sommes frappez d'admiration quand nous contemplons (7) ces feux qui s'allument quelquefois dans le

R E M A R Q U E S,

con des Mfts. & *Tollius* traduit en conséquence d'une Corréction, qu'il fait au Texte. Rétranchés de sa traduction le mot de *mignon*, qui n'est qu'une addition inutile, ce qu'elle dit s'accorde très-bien avec la suite du discours. Il a de plus en sa faveur un passage de la *Rhetorique* à *Herminius* (Liv. III. Chap. XXII.), qui paroît être la source, où *Longin* a puisé ce qu'il dit ici. *Docet igitur nos ipsa Natura, quid oporteat fieri. Nam si quas res in vita videmus parvas, usitatas, quotidianas, eas meminisse non solemus : propterea quod nulla nisi nova, aut admirabilis commoveatur animus. At si quid videmus, aut audimus egregie turpe, aut honestum, inusitatum, magnum, id diu meminisse consuevimus.* Le même Auteur ajoute un peu plus bas : *Docet ergo se Natura vulgari & usitata re non exfuscitari : novitate vero & insigni quodam negotio commoveri.*

4°. Avec le sens que *M. Pearson* donne à cet endroit, le rai-

sonnement n'a ni clarté ni justesse. Il faut que ce que les Mfts. ont pu fournir à ce dernier *Traducteur*, ne soit pas suffisant pour rétablir le Texte, où sans doute il reste encore quelque defectuosité. *Longin* veut dire, & la suite du Discours en est la preuve, que dans le cours de la vie on estime l'EXCELLENT & le GRAND, plus que ce qui n'est qu'AGRE'ABLE ; mais son Texte ne le dit pas.

(7) ces feux qui s'allument.] Ce sont icy le Soleil & la Lune, dont notre Auteur parle, qui s'obscurcissent quelquefois par des Eclipses. *TOLL.*

Ainsi, selon *Tollius*, il falloit traduire : Mais nous sommes frappez d'admiration, quand nous contemplons ces deux grandes Lumières du Ciel, quoiqu'elles s'obscurcissent quelquefois par des Eclipses. *BROSS.*

C'est véritablement le sens de cette Phrase, qui, comme tout ce qui la précède, pouvoit être traduite en moins de mots.

Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanoüissent en naissant : & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la Nature, que ces fournaïses du mont Etna, qui quelquefois jette du profond de ses abysses,

(8)* *Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.*

(9) De tout cela il faut conclure, que ce qui est utile, & même nécessaire aux hommes, souvent n'a rien de merveilleux, comme étant aisé à acquérir : mais que tout ce qui est extraordinaire, est admirable & surprenant.

CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.

(1)* A L'EGARD donc des grands Orateurs ; en qui le Sublime & le Merveilleux se rencontre

REMARQUES.

(8) *Des pierres, &c.*] PINDARE, *Pyth.* I. pag. 254. édit. de Benoist. DESP.

1°. De tous les Traducteurs de Longin M. Despréaux est le seul, qui fût Poète de profession, & le seul aussi, qui se soit avisé de voir ici des Vers de Pindare, LANGBAIN cite trois passages, auxquels les paroles de Longin semblent faire allusion ; mais, bien que composées de mots qui s'y trouvent dans tous les trois, elles ne sont les termes de pas un. Ces Passages sont l'un de Platon, l'autre d'*Eschyle*, & le troisième de Pindare.

2°. Le Grec dit, en représentant quelques lignes plus haut :

Et nous ne croions pas ce feu (que nous avons allumé) plus admirable que les bouches du mont Etna, qui lancent du fond de dehors des pierres & des rochers entiers, & répandent des rivières de même genre, & même de feu tous seuls.

(9) *De tout . . . & surprenant.*] Il faut traduire ainsi : Mais on peut dire au sujet de toutes ces choses, que ce qu'il y a d'utile, ou même de nécessaire, est, pour ainsi dire, sous la main de tous les Hommes ; & que cependant ce qui passe leur attente, est toujours admirable.

CHAP. XXX. (1) *A l'égard donc . . . le Grand se fait admirer.*]

joint avec l'Utile & le Nécessaire, il faut avouer qu'encore que ceux dont nous parlions n'aient point été exempts de fautes, ils avoient néanmoins quelque chose de surnaturel & de divin. En effet, d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme : mais le Sublime nous élève presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut être repris : mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? un seul de ces beaux traits & de ses pensées sublimes, qui sont dans les ouvrages de ces excellens Auteurs, peut (2) payer tous leurs défauts. Je dis bien plus, c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homère, dans Démotène, dans Platon, & dans tous ces autres célèbres Héros, (3) elles ne feroient pas la moindre ni la millième partie des bonnes choses qu'ils ont dites.

R E M A R Q U E S.

LONGIN dit : Pour revenir donc à ceux qui sont nés pour être Grands dans leurs discours, & chez lesquels le GRAND n'est point resserré dans les bornes du Nécessaire & de l'Utile ; il faut considérer ici que, bien qu'ils soient très-éloignés d'une perfection exempte de défauts, ils sont tous cependant au-dessus de la condition des Mortels : Que toutes les autres qualités prouvent que ceux qui les

possèdent, sont des Hommes ; mais que le SUBLIME élève presque à la hauteur des pensées de Dieu : Que qui ne fait point de fautes n'est point blâmé ; mais que le SUBLIME se fait de plus admirer.

(2) payer] Le Verbe Grec seroit mieux rendu par racheter dont nous nous servons de même que les Latins font du Verbe redimere. JUVENAL, Sat. IV. Vers 2. dit :

A viciis. Monstrum nulla virtute redemptum

(3) Elles ne feroient pas la moindre ni la millième partie des bonnes choses qu'ils ont dites.] Cette Phrase est fort singulière. Elle paroît traduire exactement le Grec, lequel est fort clair, & cependant elle est inintelli-

gible. Voici le seul sens, qu'elle puisse recevoir : Elles ne feroient pas la moindre partie, c'est-à-dire, elles feroient une partie considérable des bonnes choses, qu'ils ont dites ; & cette partie considérable ne seroit pas la millième partie de ces

DU SUBLIME. CHAP. XXX. 411

(4) C'est pourquoy l'Envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siècles, & personne jusqu'ici n'a esté en estat de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'hui, & que vraisemblablement ils conserveront toujours,

(5) *Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir, Et les bois dépouillés au Printemps refleurir.*

(6) On me dira peut-estre qu'un colosse qui a quelques défauts, n'est pas plus à estimer qu'une petite Statuë achevée; comme par exemple (7) le

REMARKES.

eboses. M. Despréaux en se servant lorsqu'il devoit s'étendre, n'a pas pris garde qu'il affirmoit en même-tems deux propositions contraires; & que d'ailleurs il prêtoit à Longin une absurdité, puisqu'il lui fait mettre les fautes de ces Grands Hommes, de ces Héros au rang des bonnes choses, qu'ils ont dites. Il falloit tourner ainsi cet endroit, en le paraphrasant: *il se trouveroit que leurs fautes, comparées à ce qu'ils ont dit par tout d'excellent, seroient la moindre partie de leurs Ouvrages, ou plutôt qu'elles n'en seroient pas la millième partie.*

(4) *C'est pourquoy... toujours.* M. Despréaux paroît avoir voulu se conformer à M. Le Febvre, qui traduit ainsi cette Phrase: *Quamobrem ipsam invidia, que plerumque animos dementia sua implet, efficere band potuit, quo ne omnes, qui nunquam vixere, tam egregiis scriptoribus palmam deseruerent, quam hodieque retinent, & quoad homines erunt, incorruptam, ni me fallit opinio, retinebunt.* Cela fait un beau sens & doit passer pour bien écrit. C'est même la pensée de Longin; mais ce

n'est pas ce qu'il dit. Le voici: *C'est pourquoy toute la Postérité, que les travers de l'Envie ne peuvent tromper, leur a décerné, donné le prix de la victoire. Elle leur conserve ce prix, que rien n'a pu leur enlever jusqu'à présent, & semble devoir la leur conserver tant que &c.*

(5) *Tant qu'on verra &c.* Epitaphe pour Midias, p. 114. II. Vol. d'Homere, édit. des Elzevirs. DESP.

Le Grec dit: *Tant que l'eau coule, & que les hauts Arbres verdissent.*

(6) *On me dira peut-estre qu'un colosse, &c.*] 1°. LONGIN dit: A l'égard de l'Ecrivain qui dit, que le Colosse &c.

2°. Il faut ici le Colosse, & non, un Colosse. Le nom est dans le Grec sans Article; & Longin veut parler du célèbre Colosse de Rhodes.

(7) *Le Soldat de Polyclète.*] Le Doryphore, petite Statuë. DESP. N. M.

C'étoit la Statuë d'un jeune Homme portant ses armes. Pléne l'Ancien, Liv. XXXIV. Ch. VIII. appelle ce DORYPHORE, *viriliter puerum.* Il ajoute ensui-

Soldat de Polyclete. (8) A cela je reponds que dans les ouvrages de l'Art, c'est (9) le travail & l'achevement (10) que l'on considere : au lieu que dans les ouvrages de la Nature, c'est le Sublime (11) & le Prodigieux. (12) Or, discourir, c'est une operation naturelle à l'Homme. Ajoutez que dans une Statuë on ne cherche que le rapport & la ressemblance : mais dans le discours, on veut, comme j'ay dit, le surnaturel & le divin. Cependant (13) pour ne nous point eloigner de ce que nous avons établi d'abord, (14) * comme c'est

R E M A R Q U E S.

te : quem canona artifices vocant, lineamenta artis ex eo petentes, velus à sepe quadam.

(8) A cela je reponds que &c.] En conséquence de la Rem. 6. 1°. il faudroit : il est aisé de lui répondre, outre beaucoup d'autres choses, que &c.

(9) le travail & l'achevement] Le dernier de ces termes suffisoit. Le Grec dit simplement : ce qu'il y a de plus exact.

(10) que l'on considere :] Il faut : que l'on admire. Le Grec le porte.

(11) & le Prodigieux.] Addition inutile du Traducteur.

(12) Or, discourir, &c.] Le Grec est équivoque en cet endroit. Il ne signifie pas moins : *Homo quidem à natura (est quid) ratione pradiatum, que sermone pradiatum*. M. Despreaux suit le second sens. C'est ce que M. Pearce & M. l'Abbé Gori font aussi. Tollius les unit tous deux, en disant : *Hominem namque natura oratione, non secus, ac ratione instruit*. C'est le moiën de se tirer d'embarras. Je crois qu'il faut s'en tenir au premier sens, & traduire ainsi cette Phrase & la suivante, avec la liberté néces-

saire pour faire entendre la pensée de LONGIN. L'Homme a reçu de la Nature la Raison en partage ; & c'est pour cela que si l'on cherche dans les Statuës des Hommes la ressemblance avec le corps humain, on souhaite dans le Discours ce qui s'élève, comme je l'ai dit, au dessus de la Raison humaine. Le Raisonnement n'est pas absolument bien juste. Mais les Anciens n'y regardoient pas d'aussi près que nous.

(13) pour ne nous point eloigner de ce que nous avons établi d'abord,] Il falloit dire : pour revenir à ce que nous avons dit au commencement de ce petit Traité.

(14) comme c'est le devoir... la souveraine perfection.] JE traduirois ainsi cet endroit : comme l'exemption de fautes est le plus souvent l'avantage de l'Art, & que ce qui consiste dans l'élévation d'un Esprit naturellement grand, n'est pas toujours d'une égale force, il est à propos que l'Art donne en toutes choses du secours à la Nature, parce que leur alliance mutuelle pourroit bien produire la perfection.

DU SUBLIME. CHAP. XXX. 413

le devoir de l'Art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il est bien difficile qu'une haute élévation à la longue se soutienne, & garde toujours un ton égal, il faut que l'Art vienne au secours de la Nature; parce qu'en effet c'est leur parfaite alliance qui fait la souveraine perfection. Voilà ce que nous avons crû être obligés de dire sur les questions qui se sont présentées. Nous laissons pourtant à chacun son jugement libre & entier.

CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaisons, & des Hyperboles.

POUR retourner à notre discours, (1) * les Paraboles & les Comparaisons approchent fort des Mé-

R E M A R Q U E S.

CHAP. XXXI. (1) *les Paraboles & les Comparaisons &c.*] Ce que Longin disoit ici de la différence qu'il y a des paraboles & des comparaisons aux métaphores, est entièrement perdu; mais on en peut fort bien suppléer le sens par Aristote, qui dit comme Longin, qu'elles ne diffèrent qu'en une chose: c'est en la seule énonciation: par exemple, quand Platon dit, que *la veste est une citadelle*, c'est une métaphore, dont on fera aisément une comparaison en disant que *la veste est comme une citadelle*. Il manque encore après cela quelque chose de ce que Longin disoit de la juste borne des Hyperboles, & jusqu'où il est permis de les pousser. La sui-

te & le passage de Demosthène, ou plutôt d'Hégesippe son collègue, sont assez comprendre quelle étoit sa pensée. Il est certain que les Hyperboles sont dangereuses; & comme Aristote l'a fort bien remarqué, elles ne sont presque jamais supportables que dans la colère & dans la passion. DAC.

Longin parle de deux espèces de Comparaisons. Il appelle les unes Paraboles; nom, qui, comme technique, ne signifie rien. Ce sont celles qui sont étendues, & qui sont accompagnées de la Reddition. Comme *Ainsi que &c.* de même aussi &c. La seconde espèce de Comparaison est appelée par Longin & par d'autres Rb-

taphores, & ne different d'elles (2) qu'en un seul point *****

Telle est cette Hyperbole. (3) * *Supposé que votre esprit soit dans votre Teste, & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.* (4) C'est pourquoy il faut bien prendre garde jusqu'où toutes ces Figures peuvent estre poussées; parce qu'assez souvent, pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détruit. C'est comme une corde d'arc, qui, pour être trop tendue, se relâche; & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

R E M A R Q U E S.

teus, IONES, c'est - à - dire, *Images*, ou *Ressemblances*. Telle est ceci. *Pareil à la foudre, il frappe &c.* Il se jette comme un *Lion &c.* On pourra s'instruire plus amplement de cette matière dans *Quinsilien*, Liv. V. Chap. XI. pp. 307. & 312. & sur tout, Liv. VIII. Chap. III. pp. 396. & 397.

(2) *qu'en un seul point.*] Cet endroit est fort defectueux, & ce que l'Auteur avoit dit de ces *Figures* manque tout entier. DESP. N. M.

La Lacune est d'environ quatre pages.

(3) *Supposé... talons.*] 1°. DEMOSTHENE ou HEGESIPPE, de *Haloneso*, p. 34. édit. de Baille. DESP.

2°. Le Grec dit: ne foulés pas votre cervelle sous la plante de vos pieds.

3°. C'est dans l'*Oraison de Haloneso* que l'on attribue vulgairement à *Demosthene*, quoiqu'elle soit d'*Hegesippe* son collègue. *Longin* cite ce passage sans doute pour en condamner l'*Hyperbole*, qui est en effet tres-vicieuse; car un esprit foulé sous les talons, est

une chose bien étrange. Cependant *Hermogene* n'a pas laissé de la louer. Mais ce n'est pas seulement par ce passage que l'on peut voir que le jugement de *Longin* est souvent plus seur que celui d'*Hermogene* & de tous les autres *Rheteurs*. DAC.

4°. Le fonds de cette Note est à M. Le Fevre. C'est lui qui prétend, d'après *Volusus*, que l'*Oraison de Haloneso* n'est pas de *Demosthene*, mais d'*Hegesippe* son Collègue dans l'administration de la République. Et c'est ce qu'il avoit promis de prouver & de rendre plus clair que le jour, *ipso meridie clarior*. Au reste, l'*Hyperbole* citée dans cet endroit ressemble beaucoup à ce que *Diogene Laërce* rapporte avoir été dit par *Aristippe*, lorsqu'on lui fit des reproches de ce qu'il s'étoit prosterné devant *Denis le Tiran*. "Ne vois-tous pas, dit-il, que le Tiran a les oreilles aux Pieds".

(4) C'est pourquoy il faut bien prendre garde... on la détruit.] Voyés *Additions à la Préface*, pp. 162. 163. où j'ai traduit ce passage.

DU SUBLIME. CHAP. XXXI. 415

Ainsi (5) Isocrate dans son Panegyrique, par une forte ambition de ne vouloir rien dire (6) qu'avec emphâse, est tombé, je ne sçai comment, dans une faute de petit Ecolier. Son dessein, dans ce Panegyrique, c'est de faire voir que les Athéniens ont rendu plus de service à la Grece, que ceux de Lacedemone; & voici par où il debute: *Puisque le Discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes, petites, & les petites, grandes: qu'il sçait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, & qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites.* Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacedemoniens & des Athéniens? (7) En faisant de cette sorte l'éloge du Discours, il fait proprement un exorde pour exhorter ses Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

(8) C'est pourquoy il faut supposer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en general; que celles-là sont les meilleures; qui sont entierement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir soin que ce soit toujours la passion qui

REMARKES.

(1) *Isocrate &c.*] Pag. 42. Édit. de H. Estienne. DESP.

Le Passage est dans *Isocrate* fort différent pour les termes de ce qu'il est dans *Longin*, qui cite toujours de mémoire.

(6) *qu'avec emphâse,*] Qu'en exagérant. TOLL.

Il faut, qu'avec exagération. CAPPER.

M. Capperonnier conserve le tour de Phrase de M. Despréaux. Mais toute la Phrase seroit encore mieux rendue de cette ma-

nière. C'est pour cela que l'envis de tout exagérer a fait tomber, je ne sçai comment, Isocrate dans une puérilité. Le but de son Panegyrique &c.

(7) *En faisant de ... va dire.*] Le Grec seroit mieux rendu de cette manière. Cet éloge du Discours est, pour ainsi dire, une sorte de précepte, un avis qu'il donne à ses Auditeurs, de ne le pas croire.

(8) C'est pourquoy il faut supposer, à l'égard des Hyperboles, &c.] Voirs p. 163.

les fasse produire au milieu de quelque grande circonstance. Comme par exemple, (9) l'Hyperbole de Thucydide, à propos des Athéniens qui périrent dans la Sicile. (10)* *Les Siciliens étant descendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage de ceux sur tout qui s'étoient jettés dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompue du sang de ces Misérables ; & néanmoins toute bourbeuse & toute sanglante qu'elle estoit, ils se battoient pour en boire.* (11) Il est assez peu croyable que des hommes boivent du sang & de la bouë, & se battent même pour en boire ; & toutefois la grandeur de la passion, au milieu de cette étrange circonstance, ne laisse pas de donner une apparence de raison à la chose. Il en est de même de ce (12) que dit Herodote de ces Lacédémoniens, qui combattirent au Pas des Thermopyles. * *Ils se défendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur restoient, & avec les mains & les dents : jusqu'à ce que les Barbares, tirant toujours, les eussent comme ensevelis sous leurs traits.* Que dites-vous de cette Hyperbole ? Quelle apparence que des hommes se défendent avec les mains & les dents contre des gens armés ; (13) & que tant de personnes soient ensevelies sous

R E M A R Q U E S.

(9) [Hyperbole de Thucydide,] Liv. VII. pag. 555. édit. de H. Estienne. Dess.

(10) Les Siciliens] Le Grec dit : Les Siracusains.

(11) Il est assez peu croyable... à la chose.] LONGIN dit : La violence de la Passion & la circonstance rendent croyable, que ces gens aient combattu pour boire ce mélange de sang & de bouë.

(12) ce que dit Herodote] Liv. VIII. p. 458. édit. de Francfort. Dess.

(13) & que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs Ennemis ? Les Grecs dont parle ici Herodote, estoient en fort petit nombre. Longin n'a donc pu écrire, & que tant de personnes, &c. D'ailleurs de la manière que cela est écrit, il semble que Longin trouve cette métaphore excessive, plutôt à cause du nombre des personnes qui sont ensevelies sous les traits, qu'à cause de la chose même, & cela n'est point : car au contraire, Longin dit clairement, *quellâ*
les

DU SUBLIME. CHAP. XXXI. 417.

les traits de leurs Ennemis ? (14) Cela ne laisse pas néanmoins d'avoir de la vraisemblance ; parce que la chose ne semble pas recherchée pour l'Hyperbole ; mais que l'Hyperbole semble naître du sujet même. En effet ; pour ne me point départir de ce que j'ai dit ; * un remède infailible pour empêcher que les hardiesses ne choquent ; c'est de ne les employer que dans la passion , & aux endroits à peu près qui semblent les demander. (15) Cela est si vrai , que dans le Comique on dit des choses qui sont absurdes d'elles-mêmes , & qui ne laissent pas

R E M A R Q U E S.

Hyperbole, combattre avec les dents contre des gens armés ; & celle-cy encore , estre accablé sous les traits ; cela ne laisse pas néanmoins , &c. DAC.

(14) *Cela ne laisse pas . . . de les demander.* J'ai retraduit encore cet endroit , *Additions à la Préface* , page 163. Il y faut voir en même-tems tout ce que j'ai

dit depuis la page 160. au sujet de l'usage des *Hyperboles* , d'après notre *Rbiteur & Quintilien*. Je vais ajouter ici quelque chose de ce dernier. Mais auparavant écoutons *Sénèque* , qui dit Liv. VII. *De Benef. Chap. XXIII. In hoc omnis HYPERBOLE extenditur , ut ad verum mendacio veniat : Itaque qui dixit :*

Qui candore nives anteirent , cursibus aurás , quod non poterat fieri , dixit , ut crederetur , quantum plurimum posset. Il ajoute tout de suite : *Ei qui dixit :*

His immobilior scopulis , violentior amne ;

nemini hoc quidem se persuasurum putavit , aliquem tam immobilem esse , quam scopulum : (nunquam tantum sperat HYPERBOLE , quantum audet) sed incredibilia affirmat , ut ad credibilia perveniat. Voici présentement ce que dit *Quintilien* , Liv. VII. Chap. VI. p. 330-332. *HYPERBOLEN audacioris ornatus summo loco posui. Est hac ementiens superjectio. Virtus ejus ex diverso per augendi atque minuendi . . . Sed hujus quoque rei servetur mensura quadam. Quamvis enim omnis HYPERBOLE ultra fidem , non tamen esse debet ultra modum : nec alia via magis in CA-*

COZELIAN itur. Piget reserere plurima hinc orta verba , cum praesertim minime sint ignota & obscura. Monere satis est ; mentiri HYPERBOLEN , nec ita ut mendacio salvere velis. Quo magis intueundum est , quousque deceat extollere , quod nobis non creditur . . . Tum est HYPERBOLE virtus &c. ci. devant , p. 160. Rem. 108.

(15) *Cela est si vrai . . . de Lacedemonien.* J'LONGIN dit : De là vient aussi que les traits comiques , bien qu'ils tombent dans l'incroyable , trouvent créance à cause qu'ils sont rires , comme : *" Il avoit un champ qui*

soutefois de passer pour vraisemblables, à cause qu'elles émeuvent la passion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le Rire est une passion de l'ame, causée par le plaisir. Tel est ce trait d'un Poëte Comique, (16) * *Il possédoit une Terre à la Campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une Epistre de Lacedemonien.*

Au reste, on se peut servir de l'Hyperbole, aussi bien pour diminuer les choses que pour les agrandir : car l'Exageration est propre à ces deux différens effets ; * (17) & le *Diafyrme*, qui est une espèce d'Hyperbole, n'est, à le bien prendre, que l'exageration d'une chose basse & ridicule.

R E M A R Q U E S.

„ n'avoit pas plus d'étendue
„ qu'une Epitre de Lacédémonien „ : car le rire est une passion qui consiste dans le plaisir.

(16) *Il possédoit &c.*] V. Strabon, Liv. I. p. 26. édit. de

paris. Dess. N. M.

M. Pearce oppose au trait du Comique Grec, dont il s'agit ici, ce mauvais jeu de mots de Cicéron, rapporté par Quintilien, Livre VIII. Chapitre VI. page 131.

*Fundum Varro vocat, quem possum mittere funda :
Ni tamen exciderit, qua eava funda patet.*

(17) & le *Diafyrme*, &c.] Longin dit simplement : & le *Diafyrme* est en quelque sorte l'Amplification de la petitesse.

Longin par *Diafyrme* entend ici la Figure appelée TAPEINOSIS, *Diminutio*, laquelle fait, en diminuant, le même effet que l'Hyperbole fait, en aggrandissant. Chés les Rhéteurs, le *Diafyrme* n'est point, à proprement parler, une Hyperbole, c'est une espèce particulière d'Amplification, dans laquelle on prête de la grandeur, de la dignité, de

l'élévation, soit aux personnes, soit aux choses, pour en faire mieux sentir la petitesse, l'indignité, la bassesse. C'est la Figure que Cicéron appelle ILLUSIONEM, & Quintilien, ELEVATIONEM. Ils n'en parlent l'un & l'autre qu'en passant. Le *Diafyrme*, l'*Asseïsme*, le *Charientisme*, le *Sarcasme*, le *Clenasme*, ne sont que la même Figure, sur laquelle on peut consulter *Aquila Romanus*, & *Julius Rufinianus*, pp. 16. 24. & 25. des Rhéteurs de Pithou. Voyés Ch. XXVIII. Rem. 9.



CHAPITRE XXXII.

De l'arrangement des Paroles.

DES cinq parties qui produisent le Grand, comme nous avons supposé d'abord, il reste encore la cinquième à examiner ; c'est à sçavoir (1) la Composition & l'Arrangement des Paroles. Mais, comme (2) nous avons déjà donné deux volumes de cette matière, où nous avons suffisamment expliqué tout ce qu'une longue speculation nous en a pu apprendre : nous nous contenterons de dire icy

R E M A R Q U E S.

CHAP. XXXII, (1) la Composition & l'Arrangement des Paroles.] Le Mot technique COMPOSITION est inutile ici. Tout est dit par, l'Arrangement des Paroles. Le Grec dit : la Composition du Discours. C'est le langage des Rbeteurs, & j'aurois voulu le conserver en l'expliquant par une courte Note Marginale.

QUINTILIEN traite fort au long de cette matière dans le IV. Chap. du Liv. IX. Cicéron s'est aussi beaucoup étendu sur ce même sujet dans son Orateur, Chap. XLIV. & suiv. Il établit trois parties de la Composition ; sçavoir, la Composition proprement dite (COMPOSITIONEM) c'est-à-dire, l'Arrangement des Mots ; l'Agrément, ou la Politesse (CONCINNITATEM) ; & le Nombre (NUMERUM). Longin traite d'abord de cette dernière partie, ensuite de la première ; mais il ne dit rien de la seconde, comme n'ayant que très-peu de rapport avec la Grande Eloquence.

C'est la réflexion de TOTTIUS.

Je ne dirai rien dans ces Remarques touchant le Nombre & l'Harmonie. J'en ai dit assez dans la Dissert. sur l'Objet du Traité de Longin, NN. VIII. IX. & X. pp. 111 - 120.

(2) nous avons déjà donné deux volumes de cette matière.] Ceux qui voudront s'en instruire par rapport à la Langue Grecque, trouveront dans Denis d'Halicarnasse & le prétendu Démétrius de Phalère, de quoi se dédommager de la perte des deux Livres de Longin. Mais cependant, Dolor ingens, s'écrie ici M. LE FÈVRE, damnum ingens, quod hi libri perierint ! Longe enim acrius est Dionisi nostri judicium, & exquisitius multo, quam DYONISII HALICARNASSEI ; quod olim fuisse ostendamus ex iis Scriptorum locis, quos utique examinavit. Ceux qui connoissent Denis d'Halicarnasse, ne manqueront pas de répondre à ces paroles : M. LE FÈVRE a commenté LONGIN.

ce que nous jugeons absolument nécessaire à nôtre sujet ; comme par exemple , que (3) * l'Harmonie n'ait pas simplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme , pour persuader & pour inspirer le plaisir ; (4) mais que dans les instrumens même inanimés , c'est un moien merveilleux * pour élever le courage , & pour émouvoir les passions.

Et de vray , ne voyons-nous pas que le son des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent , & les remplit de fureur , comme s'ils estoient hors d'eux-mêmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de sa cadence , il les contraint de la suivre , & d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps. Et non seulement le son des flûtes : * mais presque tout ce qu'il y a de differens sons au monde , comme par exemple , ceux de la Lyre , font cet effet. Car bien qu'ils ne signifient rien d'eux-mêmes , néanmoins , par ces changemens de tons qui s'entrechoquent les uns les autres , & par le mélange de leurs accords , souvent , comme nous voyons , ils causent à l'ame un transport & un ravissement admirable. (5) Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la

R E M A R Q U E S.

(3) *l'Harmonie n'est pas simplement &c.*] Depuis ces mots jusqu'à la fin de l'*Alinea* suivant , j'ai tout retraduit ci-devant , pp. 112. 113. 114. & 116. & je crois qu'on ne peut guères se dispenser de voir ma traduction , parce que celle de M. Despréaux manque d'exactitude en plus d'un endroit. Les *Rem.* sur la *Trad.* sont aussi nécessaires à consulter dans ce Chapitre.

(4) *mais que dans &c.*] Cela ne se trouve pas dans le Grec. Li-

sez donc : mais que c'est un moien merveilleux pour rendre le discours sublime & pour émouvoir les passions. Car ce n'est pas la flûte seulement , &c. mais presque tout ce &c. TOLL.

Je ne fais pas trop ce que *Tollins* a voulu dire par cette *Note*. M. Despréaux ne traduit pas fidèlement , mais le fonds de tout ce qu'il dit est dans le Grec.

(5) *Cependant ce ne sont . . . ne persuadent rien ;*] LONGIN , à mon sens , n'a garde de dire

DU SUBLIME. CHAP. XXXII. 421

voix, qui ne disent & ne persuadent rien; n'étant s'il faut parler ainsi, que des sons bâtards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la Composition, qui est en effet comme l'harmonie du discours, dont l'usage est naturel à l'homme, qui ne frappe pas simplement l'oreille, mais l'esprit: qui remuë tout à la fois tant de différentes sortes de noms, de pensées, de choses, tant de beautés & d'élégances, avec lesquelles nostre ame a comme une espece de liaison & d'affinité: qui par le mélange & la diversité des sons insinuë dans les esprits, inspire à ceux qui écoutent, les passions mêmes de l'Orateur, & qui bâtit sur ce sublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribuë beaucoup à la grandeur, à la majesté, à la magnificence du discours, & à toutes ces autres beautés qu'elle renferme en soy; & qu'ayant un empire absolu sur les esprits, elle ne puisse en tout tems les ravir & les enlever? Il y auroit de la folie à douter d'une vérité si universellement reconnue, & (6) * l'expérience en fait foy.

REMARQUES.

que les instrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, ne disent & ne persuadent rien. Il dit: *Cependant ces images & ces imitations ne sont que des organes bâtards pour persuader, & n'approchent point du tout de ces moyens que, comme j'ay déjà dit, sont propres & naturels à l'homme.* LONCIN veut dire que l'harmonie qui se tire des différens sons d'un instrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'est qu'une foible image de celle qui se forme par les différens sons, & par

la différente flexion de la voix; & que cette dernière harmonie, qui est naturelle à l'Homme, est beaucoup plus de force que l'autre pour persuader & pour émuouvoir. C'est ce qu'il seroit fort aisé de prouver par les exemples. DAC.

(6) *L'expérience en fait foy.* L'Auteur, pour donner icy un exemple de l'arrangement des paroles, rapportoit un passage de *Démoclène*. Mais comme ce qu'il en dit est entièrement attaché à la langue Grecque, je

(7) Au reste, il en est de même des discours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale excellence à l'assemblage, & à la juste proportion de leurs membres: de sorte même qu'encore qu'un membre séparé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable, tous ensemble ne laissent pas de faire un corps parfait. * Ainsi les parties du Sublime étant divisées, le Sublime se dissipe entièrement: au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait, & par cette liaison harmonieuse qui les joint, le seul tour de la période leur donne du son & de l'émphâse. C'est pourquoi on peut comparer le Sublime dans les périodes, à un festin par écot auquel plusieurs ont contribué. Jusques-là qu'on voit (8) beaucoup de Poètes & d'Ecrivains qui n'étant point nez au Sublime, n'en ont jamais manqué néanmoins; bien que pour l'ordinaire ils se servissent de façons de parler basses, communes, & fort peu élégantes. En effet, ils se soutiennent par ce seul arrangement de paroles, * qui leur enflé & grossit en quelque sorte la voix: Si bien qu'on ne remarque point leur bassesse. (9) Philiste est de ce nombre. Tel est aussi Aristophane en quelques endroits, & Euripide en plusieurs, comme nous l'avons déjà

R E M A R Q U E S.

me suis contenté de le traduire dans les Remarques. Voyez les Remarques. DESR. Note Marginale.

(7) Au reste, il en est de même... leur donne du son & de l'émphâse. J'ai retraduit tout ce que l'indique. Voirs p. 118.

(8) beaucoup de Poètes... suffisamment montré. Voirs ibid. p. 119. où cela se trouve encore retraduit.

(9) Philiste est de ce nombre.]

Le nom de ce Poète est corrompu dans Longin: il faut lire *Philiscus* & non pas *Philistus*. C'estoit un Poète Comique, mais on ne scauroit dire précisément en quel temps il a vécu. DAC.

M. Dacier a raison de preferer icy *Philiscus* à *Philistus*. Mais ce pourroit bien être ce *Philiscus* de Corinthe, un des sept Tragiques du second rang, qui a vécu sous Philadelphus, & a été Pré-

suffisamment montré. Ainsi quand Hercule, dans cet Auteur, après avoir tué les enfans, dit :

(10) *Tant de maux à la fois* (11) *sont entrez dans mon ame*,
Que je n'y puis loger des nouvelles douleurs :

Cette pensée est fort triviale. (12) Cependant il la rend noble par le moyen de ce tour qui a quelque chose de musical & d'harmonieux. Et certainement pour peu que vous renversiez l'ordre de sa période, vous verrez manifestement (13) combien Euripide est plus heureux dans l'arrangement de ses paroles, que dans le sens de ses pensées. (14) De même dans sa Tragédie intitulée, (15) *Dirce* traînée par un taureau :

REMARQUES.

(10) *Tant de maux &c.*] *Hercule furieux*. V. 1245. DESP.

Le Grec dit : Je suis plein de maux ; & il n'y a plus de place où en mettre.

(11) *CHANG. sont entrez dans mon ame*.] EDITION de 1683. Les Editions précédentes portoient : *ont affligé mon ame*. BROSS.

(12) *Cependant il la rend . . . d'harmonieux*.] M. Despréaux suit ici la fautive interprétation de *Gabriel de Petra*. Ce n'est pas la pensée de *Longin*, qui dit à la lettre, en reprenant ce qui précède : *Ce qu'il dit est fort trivial ; mais il devient Sublime, parce que par la Composition il répond, supplées,*

au Sublime ; c'est-à-dire, il ressemble au Sublime. Suivant une légère correction de *Tollius*, que M. Capperonnier paroît adopter, & que M. Pearce rejette, il faut traduire : *Ce qu'il dit est fort trivial, mais la Composition le fait ressembler au Sublime*.

(13) *combien Euripide . . . ses pensées*.] Il y a dans le Grec : *qu'EURIPIDE est plus Poète par la Composition que par la Pensée ; c'est-à-dire, qu'il écrit plus tôt qu'il ne pense en Poète*. Ce jugement ressemble en quelque chose à celui qu'*OVIDE*, *Am. Liv. I. Ellg. XV. Vers 13.* porte de *CALLIMAQUE*

*Battiades semper toto cantabitur orbe ;
 Quamvis ingenio non valet, arte valet.*

(14) *De même . . . taureau*.] *Le Grec dit seulement* : Il dit aussi de *Dirce* traînée par un Taureau.

(15) *CHANG. Dirce traînée par un taureau*.] Cette correction fut faite dans l'Édition de 1701. Il y avoit dans les autres : *Dirce em-*

portée par &c. Surquoi M. Dacier fit cette Remarque, que M. Despréaux a suivie : *Longin dit ; „ traînée par un Taureau, & il „ falloit conserver ce mot, par- „ ce qu'il explique l'Histoire de „ Dirce, que Zeïbus & Amphion „ attacherent par les cheveux à*

(16) *Il tourne aux environs dans sa route incertaine ;
Et courant en tous lieux où sa rage le meine ,
Traîne après soy la femme , & l'arbre & le rocher.*

Cette Pensée est fort noble à la vérité ; mais il faut avouer que ce qui lui donne plus de force, c'est cette harmonie qui n'est point précipitée * ni emportée comme (17) une masse pesante, mais dont les paroles (18) se soutiennent les unes les autres, & où il y a plusieurs pauses. En effet, ces pauses sont comme autant de fondemens solides, sur lesquels son discours s'appuye (19) & s'élève.

CHAPITRE XXXIII.

De la mesure des Periodes.

AU contraire il n'y a rien qui rabaisse davantage le Sublime que ces nombres rompus, & qui se

R E M A R Q U E S.

„ la queue d'un Taureau, pour
„ se vanger des maux qu'elle
„ & son mary Lycus avoient faits
„ à Antiope leur mere „ BROSS.

Cette Note de M. Dacier, qui se trouve dans l'Edition de 1683. & dans TOLLIER, manque dans les Editions de 1701. & de 1713.

(16) *Il tourne &c.*] DIRAC ou ANTIOPE, *Tragedie* perdue. Voir les fragmens de M. PARADES, DESP.

1°. Le Grec dit : De quelque côté qu'il se jette, en se tournant de toutes parts, il prend & traîne avec lui la femme, le rocher, & le chêne, changeant toujours de route.

2°. Voir p. 48. ce que M. SILVAIN pense de cet endroit d'Euripide. Je dois avertir, que

dans cet Exemple & le précédent, on chercheroit en vain ce que Longin y veut faire remarquer. L'Artifice de la Composition d'Euripide, dépend du son de chacun des mots, qu'il emploie, & de la place qu'il leur donne. C'est ce qui ne sauroit passer dans une autre Langue. M. Despreaux n'a pu que traduire noblement.

(17) *une masse pesante*,] Il falloit dire selon le Grec : *une espèce de masse roulante.*

(18) *se soutiennent les unes les autres*,] Il faudroit : *se sont opposées les unes aux autres.* Cela répond à cette Harmonie qui n'est point précipitée.

(19) *& s'élève*,] Il faut ajouter : *vers une grandeur solide.*

prononcent vite; tels que sont les Pyrrhiques, les Trochées & les Dichorées, qui ne sont bons que pour la danse. (1) * En effet toutes ces sortes de pieds & de mesures n'ont qu'une certaine mignardise & un petit agrément, qui a toujours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'est que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air, ne s'arrestent point au sens des paroles, & sont entraînez par le chant: * de même, ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naître du discours; & impriment simplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prévoit d'ordinaire cette chute qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le

R E M A R Q U E S.

CHAP. XXXIII. (1) *En effet, toutes... avant qu'elle arrive.*

1°. LONGIN dit: En effet, tout ce que l'on exprime avec des Nombres trop élégans & trop recherchés, paroît d'abord n'avoir qu'un léger agrément, & n'être nullement propre aux Passions, parce qu'il marche toujours du même train. Et ce qu'il y a de pis, c'est que, comme dans ce que l'on chante, l'air distrait l'attention des Auditeurs de la chose, dont il s'agit, pour les contraindre à se fixer sur lui-même; de même, dans ce que l'on dit, les Nombres trop élégans & trop recherchés produisent chés les Auditeurs, non l'impression, que le Discours devoit faire, mais la seule impression, qui naît du Nombre même; en sorte que souvent ils prévoient comment les Périodes doivent tomber; & frappant du pied de la même manière que celui

qui parle, ils sont les premiers à former comme un Chœur pour marquer la chute des Périodes.

2°. Je n'ai voulu que rendre la Lettre de ce passage, autant que cela se peut en notre Langue. Il faut, pour l'entendre, supposer que les Orateurs, en parlant en public, avoient coutume de marquer la mesure & la cadence de leurs Périodes en frappant du pied, de même à peu près que les *Auteurs Tragiques* marquoient, comme dit *Horace* la mesure de l'IAMBE SENNAIRE, *ter pede percusso*.

3°. Je ne vois pas pourquoi *M. Despréaux*, *M. Dacier*, & *Tollius* veulent entendre de la Danse ce que *Longin* dit en finissant. Il a commencé par une *Comparaison* de l'Harmonie des *Airs Chantans* avec l'Harmonie du Discours. Ces *Airs* se chantoient à voix seule ou bien en Chœur. La fin de la Période de

prévient, marquant, comme en une danse (2) la chute avant qu'elle arrive.

(3) * C'est encore un vice qui affoiblit beaucoup le discours, * quand les périodes sont arrangées avec trop de soin, ou quand les membres en sont trop courts, & ont trop de syllabes brèves, étant d'ailleurs comme joints & attachez ensemble avec des cloux aux endroits où ils se des-unissent. Il n'en faut pas moins dire des périodes qui sont trop coupées. Car il n'y a rien qui estropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit espace. Quand je defends néanmoins de trop couper les périodes, * je n'entens pas parler de cel-

R E M A R Q U E S.

Longin ne contient que des Métaphores relatives à la Comparaison qui précède ; & le tout se doit entendre du Chant, ainsi que M. Pearce & M. l'Abbé Gori l'ont entendu.

(2) CHANG. *la chute avant &c.* Dans les premières Editions, *la cadence avant &c.* BROSS.

(3) *C'est encore un vice &c.* Longin est si concis à la fin de ce Chapitre, qu'il en est extrêmement obscur. J'essaierai de le faire entendre, en conservant de mon mieux ses idées & ses expressions. C'est quelque chose de contraire à la Grandeur, que les NOMBRES trop serrés, qui coupés en Syllabes brèves & composés de peu de Lettres, sont attachés les uns aux autres, comme par une suite de cloux qui les forcent à s'unir. Cela n'est pas fort clair ; ce que je puis ajouter, c'est qu'il me semble que Longin veut dire que les Nombres (car il s'agit ici de Nombres) qui se serrent trop les uns les autres, c'est-à-dire, qui sont composés de

Mots, dont les Syllabes, courtes par rapport à la quantité des Lettres, & brèves par rapport aux tems de la Prononciation, sont trop pressées les unes sur les autres, que ces sortes de Nombres, dis-je, ne peuvent pas convenir au Genre Sublime. Si ce n'est pas-là sa pensée, je ne l'eutens point. Passons à ce qui suit. Je serai forcé de paraphraser un peu pour être clair. De plus le Stile trop concis fait aussi beaucoup de tort au SUBLIME ; car la Grandeur reserrée dans un trop petit espace, est comme estropiée. Je crois que si l'on veut faire quelque attention à ces paroles, on n'aura plus aucun doute sur tout ce que j'ai dit de l'Objet de ce Traité. LONGIN continue ; Mais je ne prétens pas parler ici de ce qui, renfermé dans ses justes bornes, a la force, qui lui convient ; mais de ce qui se trouve absolument trop court, & bachelé, comme en menuës parcelles. La brièveté, quand elle est excessive, embarrasse l'esprit ; mais quand elle a sa véritable mesure, elle conduit au

DU SUBLIME. CHAP. XXXIII. 427

les (4) qui ont leur juste étendue, mais de celles qui sont trop petites, & comme mutilées. En effet, de trop couper son stile, cela arrête l'esprit; (5) au lieu que de le diviser en périodes, cela conduit le lecteur.*Mais le contraire en même temps apparoît des périodes trop longues; & toutes ces paroles recherchées pour alonger mal à propos un discours, sont mortes & languissantes.

CHAPITRE XXXIV.

De la bassesse des termes,

UNE des choses encore qui avilit autant le discours, c'est (1) la bassesse des termes. Ainsi nous

R E M A R Q U E S.

Sens par le plus droit chemin. Pour traduire ainsi cette dernière Phrase, je me suis fondé sur ce passage de Quintilien, Liv. IV. Chap. II. p. 233. *Græcorum aliqui aliud circumcisam expositionem, id est SYNTOMON, aliud brevem (id est SYNCOPEN) putaverunt; quod illa (SYNTOMOS) supervacuis careret; hac (SYNCOPE) posset aliquid ex necessariis desiderare.* LONGIN finit par dire: *Il est certain au contraire que ce que l'on allonge trop, est, par l'excès même de sa longueur, dénué de force.*

(4) *qui ont leur juste étendue,]* Qui n'ont pas leur juste étendue. TOLL.

Ce Traducteur suit une autre leçon, & même contraire à celle qu'il a suivie dans sa Version Latine.

(5) *au lieu que de le diviser en*

périodes,] Au lieu qu'une brièveté louable le conduit & l'éclaircit. TOLL.

Le Grec est défectueux en cet endroit, & l'on le traduit comme on le peut.

CHAP. XXXIV. (1) *la bassesse]* Le Grec dit: *la petitesse.* Je crois qu'il falloit se servir de ce terme, parce que Longin ne se borne pas à parler ici des termes, qui, dans leur signification, offrent des Idées basses. Il y parle principalement des Mots, dont le son est trop petit, trop grêle, & ne répond pas à la dignité des choses, qu'ils expriment. *Dux res sunt,* dit CICÉRON dans son ORATEUR, Chap. XLIX. *qua permulceant aures, sonus ac numerus. Quare verba legenda sunt potissimum bene sonantia.* LONGIN, après avoir

voyons (2) dans Herodote une description de tempeste, qui est divine pour le sens ; mais il y a mêlé des mots extrêmement bas : comme quand il dit : * *La Mer commençant à bruire*. Le mauvais son de ce mot, *bruire*, fait perdre à sa pensée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux qui furent dispersez par la tempête, firent une fin peu agréable*. Ce mot *balotter* est bas ; & l'épithete de *peu agréable* n'est point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

(3) De même, l'Historien (4) Theopompus a fait une peinture de la descente du Roy de Perse dans l'Egypte, qui est miraculeuse d'ailleurs ; mais il a tout gâté par la bassesse des mots qu'il y a mêlé. *Y a-t'il une Ville*, dit cet Historien, *& une Nation dans l'Asie, qui n'ait envoyé des Ambassadeurs au Roy ? Y a-t'il rien de beau & de précieux qui croisse, ou qui se fabrique en ces Païs, dont on ne lui ait fait des presens ? Combien de tapis & de vestes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & (5) les autres historiées de couleurs ? Combien de tentes dorées & garnies de toutes les choses nécessaires pour la vie ?*

R E M A R Q U E S.

parlé du *Nombre*, devoit nécessairement dire quelque chose du *Son des Mots*. Et c'est ce qu'il fait, en passant, dans ce Chapitre. Je ne dirai rien sur la Traduction du commencement. M. Despréaux, en voulant l'adapter à nôtre Langue, a du nécessairement s'écarter de l'Original.

(2) dans Herodote] Liv. VII. pag. 446. & 448. édition de Francfort. DESP.

(3) De même, . . . qu'il y a mêlé.] LONGIN dit : De même THEOPOMPE aiant décrit d'une

manière sublime la descente des Perles en Egypte, * a rendu le tout répréhensible par certains Mots trop petits.

(4) Theopompus] Livre perdu. DESP. N. M.

(5) les autres historiées de couleurs ?] Je ne sais si cette expression a jamais été du bel usage. Elle passeroit aujourd'hui pour basse & triviale. Il falloit dire : les autres mêlées de différentes couleurs. Le mot Grec signifie, *variegata, varicoloris, variis coloribus ornata.*

DU SUBLIME. CHAP. XXXIV. 429

Combien de robes & de lits somptueux. (6) Combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres précieuses ou artistement travaillez ? Ajoutez à cela (7) un nombre infini d'armes étrangères & à la Grecque : une foule incroyable de bestes de voiture, & d'animaux destinez pour les sacrifices : (8) des boisseaux remplis de toutes les choses propres pour réjouir le goût : (9) * des armoires & des sacs pleins de papier, & de plusieurs autres ustanciles ; & une si grande quantité de viandes salées de toutes sortes d'animaux , (10) que ceux qui les voyoient de loin , pensoient que ce fussent des collines * qui s'élevassent de terre.

REMARQUES.

(6) Combien de vases d'or . . . travaillez ?] 1°. Le Grec dit : Et de plus de l'argent gravé , de l'or mis en œuvre , des gobelots , des vases , dont vous auriez vu les uns ornés de pierres précieuses , & les autres travaillés avec beaucoup d'art & de magnificence.

2°. Par cet argent gravé , cet or mis en œuvre , je crois qu'il faut entendre des Monnoies d'or & d'argent.

(7) un nombre infini d'armes] Le Grec porte : des milliers innombrables. Sur quoi M. Le Febvre qui trouve tout ce morceau de THEOPOMPE puéril , & sentant l'Ecole , s'écrie : *Quin & illa Hypobole* . . . (innumerabiles myriades) *nugatoria est; nam . . . (unitates innumerabiles) non minorem numerum efficiunt, quia nullus unquam numerus efficietur.*

(8) des boisseaux remplis de toutes les choses propres pour réjouir le goût :] Voyez *Athente* , Liv. II. pag. 67. édition de Lyon. DISS.

Le Grec dit : beaucoup de boisseaux d'assaisonnemens,

(9) des armoires & des sacs pleins de papier ,] THEOPOMPE n'a point dit des sacs pleins de papiers , car ce papier n'étoit point dans les sacs ; mais il a dit : des armoires , des sacs , des rames de papier , &c. & par ce papier il a entendu du gros papier pour envelopper les drogues & les épiceries dont il a parlé. DAC.

Ne diroit-on pas que M. Dacier y étoit présent ? Mais je ne dois pas oublier d'avertir , qu'il doit les rames de papier à M. Le Febvre.

2°. Ce que nous appellons Armoires , est un Meuble peu commode pour une armée ; & le terme Grec auquel celui-là répond ne signifie point cela , mais des espèces de sacs de cuir , qui servoient à transporter la farine ou le pain.

3°. Traduits donc : un grand nombre d'autres , & de sacs remplis de parchemin , de papier , & de toutes sortes d'autres choses utiles. Je rends compte de cette manière de traduire , dans les Remarques sur la Traduction.

(10) que ceux . . . de terre.] La

(11) De la plus haute élévation il tombe dans la dernière bassesse ; à l'endroit justement où il devoit le plus s'élever. (12) Car mêlant mal à propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boisseaux, des ragoûts & des sacs, il semble qu'il fasse la peinture d'une cuisine. Et comme si quel-

R E M A R Q U E S.

santique ceux qui s'approchoient de leurs monceaux, les prenoient de loin pour des collines ou des tertres élevés les uns vis-à-vis les autres.

(11) De la plus haute élévation &c.] 1°. Je préférerois, Des hautes pensées il descend aux basses : tout au contraire des préceptes de l'Art qui nous enseigne d'élever toujours le discours de plus en plus. TOLL.

2°. Traduit : De ce qu'il y a de plus sublime, il descend à ce qu'il y a de plus bas, lorsqu'il devoit au contraire s'élever de plus en plus.

3°. La réflexion de Longin est conforme à ce précepte de Quintilien, Liv. IX. Chap. IV. pag. 591. *Cavendum est, ne decrescat Oratio, & fortiori subjungatur aliquid infirmius; ut sacrilego fur, aut latroni petulans. Augeri enim debent sententia, ut optime CICERO: Tu, inquit, istis faucibus, istis lateribus, ista gladiatoria totius corporis firmitate. Aliud enim majus alio supervenit. At si capisset à toto corpore, non bene ad latera faucesque descenderet.*

(12) Car mêlant... la bouche de leur Maître.] 1°. LONGIN dit: En mêlant dans l'admirable narration de tout cet appareil des outres, des assaisonnemens, des sacs, il a fait comme la peinture d'une cuisine. Car de même que si quelqu'un alloit

porter & placer des outres & des sacs, parmi tous ces ornemens, parmi des vases & des goblets d'or, & garnis de pierreries, de l'argent gravé, des tentes dorées de toutes parts, ce seroit quelque chose de vilain à la vue : de même aussi ces sortes de Mot. sont le déshonneur de l'Elocution, & lorsqu'on les y place mal à propos, ils y sont comme des marques de flétrissure. Théopompe pouvoit en quelque sorte, parcourir en passant, ce qu'il dit que l'on soupçonnoit être des collines; & dire du reste de cet appareil en prenant un tour différent : des chameaux, une multitude de bêtes de charge, portant tout ce qu'il faut pour l'usage & les délices de la table, ou des monceaux de grains & de fruits de toute espèce, & de ce qu'il y a de plus délicat soit en viandes, soit en friandises. Ou bien enfin, (s'il en vouloit dire suffisamment, comme en effet il l'a voulu) ne pouvoit-il pas dire encore : tous ces Meis délicats que les Officiers de bouche savent mettre en usage ?

2°. Quelque raisonnable que paroisse la Critique que Longin fait ici de Théopompe, elle n'a pas été du goût du P. Caussin, qui dans son I. Liv. De Eloquentia sacra & humana, Chap. XX, dit : DIONYSIUS LONGINUS, mordax Criticus, cum (THEOPOM-

DU SUBLIME. CHAP. XXXIV. 431

qu'un avoit toutes ces choses à arranger, & que parmi des tentes & des vases d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mit en parade des sacs & des boisseaux, cela feroit un vilain effet à la vûe : Il en est de même des mots-bas dans le discours, & ce font comme autant de taches & de

REMARQUES.

ROM) irrides, quod ubi dona regi Persarum ab Asiaticis oblata commemorat, post stragulam vestem, purpuram, tabernacula aurea, peristromata, emblemata, carnes etiam victimarum falsas, regi oblata ad alendum exercitum, commemorat. Debebat, inquit, ista minuta, aut omittere, aut initio collocare, ut à minoribus ad majora ascenderet: sed in eo frigidus est, & frustra mordax LONGINUS. Erat enim fidelis Historici, & prudentis, post opulenta principum dona, tenuiorum quoque in colendo rege studia commemorare; & rem, ut gesta est, describere. Quod si tantopere petasionem averfatur, quin & HOMERUM, suum numen, reprehendit, qui tam simpliciter rem trojanariam à principibus obriam describit: & quid hoc est, nisi * (Culinz) quod infestatur in THEOPOMPO (Visio) est?

3°. Le P. Caussin, dit M. GIBERT, (*Jugem, des Sav. T. I. Art. de Longin*), " prétend justifier, " Théopompe, parce que les dé-
" tails qu'on y reprend étoient,
" dit-il, d'un Historien fidèle.
" Mais outre que la fidélité d'un
" Historien n'exigeoit point ces
" détails, selon M. Bayle,
" (*Dict. Art. de Théopompe*) ;
" il est clair qu'autre chose est
" d'être fidèle, autre chose est
" d'avoir du grand. Et assuré-
" ment, pour n'avoir pas con-
" fondu ces deux choses, Lon-

gin ne méritoit pas qu'on le
" traitât de Critique mordant &
" froid."

4°. Ce n'est pas la tout-à-fait ce qu'il falloit répondre au P. Caussin, qui raisonne sur un principe vrai, mais qui l'applique mal, & qui n'a pas compris quel est l'esprit de la Critique de Longin, auquel il répond de mémoire, & dont il rend infidèlement les pensées. Notre Rhéteur blâme Théopompe, premièrement de ce qu'ayant entrepris d'écrire l'Histoire dans le Genre Sublime d'Eloquence, il se laisse aller à des détails, qui ne conviennent point à ce Genre, parce qu'ils engagent à faire usage de termes, qu'il n'admet point : secondement, de ce qu'ayant en particulier commenté sa Narration sur le ton le plus Sublime, il la finit par y mêler des termes, qui n'offrent que des idées basses. On ne peut douter que ce ne soit là ce que Longin veut dire, puisqu'il propose différentes manières de donner-noblement l'idée de toutes ces petites choses, qu'il croit qu'il ne convenoit pas à Théopompe de nommer dans cet endroit. A l'égard de la fidélité qu'un Historien doit observer dans le détail des petites choses, je suis bien de l'avis du P. Caussin. Mais je crois en même-temps qu'il faut prendre les pré-

marques honteuses qui flétrissent l'expression. Il n'avoit qu'à détourner un peu la chose, & dire en general, à propos de ces montagnes de viandes salées, & du reste de cet appareil: qu'on envoya au Roy des chameaux & plusieurs bêtes de voiture chargées de toutes les choses nécessaires pour la

R E M A R Q U E S.

cautions pour ne pas s'avilir. Il n'y a rien que l'Histoire ne puisse dire; mais ce n'est pas dans le cours d'une Narration du *Stile Sublime* qu'elle doit faire entrer brusquement de petites circonstances, qu'elle est forcée d'exprimer en termes bas & petits. S'il est du devoir de l'*Historien* de rapporter ces petites circonstances, il faut qu'il s'y prenne de loin, & que par une dégradation insensible de teintes il arrive à ces petits objets; & que se relevant ensuite insensiblement encore par les mêmes degrés, il se remette au ton, qu'il avoit quitté. Ce sont ces précautions, dont *Théopompe* n'avoit point fait usage, qui mettent la Critique de *Longin* hors d'atteinte.

°. On a vu ci-devant en différents endroits, quels éloges *M. Pearce* donne à *Longin*. Mais cet habile homme a du sens & du goût, & l'on va voir qu'il ne loué point en *Commentateur*. Voici sa Note sur cet endroit, que je rapporte dans ses propres termes, quoiqu'elle soit un peu longue. Mais j'aime mieux prendre ce parti, que de risquer en la traduisant, de ne la pas rendre à son gré. *Libere liceas loqui, quod sentio*, dit-il, *LONGINUS hic arbitror à proposito suo paululum aberrare, aliaque in his THEOPOMI verbis citatis culpate, quam*

*que postulares hujus sectionis materia: de exilitate, que fit propter ingratum vocum sonum, vel propter earum significationem parum ce-rum ponderi respondentem, tradidit. Noster in principio Sectionis instituerat: nunc vero reprehendis in THEOPOMPO tum ordinem rerum (quippe quia Sublimioribus Humiliora postposuit), tum res quasdam nimis humiles, totamque descriptionem debonestantes. Rectè hoc utrumque culpât LONGINUS, at hic non erat his aptus locus. Cette Critique est jusqu'ici très-judicieuse & très-vraie. Longin s'écarte de son sujet; & ce, ce qu'il y a de pis, il s'en écarte, en croiant s'y renfermer. Il lie ce qu'il dit de *Théopompe*, à ce qu'il avoit dit d'*Hérodote*, par un *Et* semblablement; & rien au fonds n'est moins semblable. Au sujet des termes d'*Outres*, de *Sacs*, d'*Assaisonnemens*, *M. PEARCE* ajoute: *Satis exprimunt sensum Auctoris; sed sensu ille, quem exprimunt, hac magnifica descriptione prorsus indignus est. Neque solum hoc LONGINO vitio vertendum esse arbitror (quis enim culpâ omnino caret? nemo certe, si ne LONGINUS quidem); nam in Sect. X. (Chap. VII. à la fin.) cum dicit constare HOMERUM scripisse ODYSSEAM post ILIADA ex eo quod Herois in ODYSSEA loquuntur de malis, qua passi erant in bello Trojano, tanquam multo ante sibi cog-*
bonne*

DU SUBLIME. CHAP. XXXIV. 433

bonne chere & pour le plaisir : ou des monceaux de viandes les plus exquisés , & tout ce qu'on sçau-
roit s'imaginer de plus ragoutant & de plus déli-
cieux. Ou, si vous voulez, tout ce que les Offi-
ciers de table & de cuisine pouvoient souhaiter de
meilleur pour la bouche de leur Maître. (13) Car
il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des

REMARQUES.

*nitiss & expertis; cum hoc, inquam, argumenti loco profert, nihil agit: Poëta enim ille, qui non nisi tertio post bellum Trojanum saculo vixit, potuit etiam in ODISSEA, si eam ante ILIADA componendam suscep-
rit, eo modo, quo dicit, de He-
ctoris Græcorum ad Trojam arumnis dicere: neque tamen nego ILIADA ante scriptam fuisse quam ODYSSEAM, (LONGINUS hoc aliis argu-
mentis probavit); hoc solum vo-
lo, illud argumentum parum suffi-
cere. Sunt etiam, qui à LONGINI
iudicio abeant, cum profert velut
ridicula ea, quæ HOMERUS dicit,
de ULYSSIS SOCIIS in porcos mu-
tatis, & de COLUMBIS, quæ JOVI
infanti alimentum præbuerunt; si
hæc enim ALLEGORICE accipiamus,
culpa forsitan carere reperientur.
ULYSSIS SOCII post longam inedia-
m cibum potumque natæ, ebrii facti
sunt; quam rem Poëta per ALLE-
GORIAM narravit, eosque dixit
(non immerito) in porcos conver-
sos fuisse: quod verò ad COLUMBAS
attinet, SAMUEL BOCHARTUS,
in suo admirando opere, cui nomen*

*PHALEG, rem pro sua singulari
dôctrina longe aliter tractavit. M.
PEARCE est dans cette fin un
peu plus Commentateur que je ne
voudrois, non à l'égard de Lon-
gin, mais à l'égard d'Homère.
On a peine à condamner des
sotises consacrées par l'appro-
bation de tant de Siècles; &
plustôt que de souscrire à la juste
censure qu'en fait un Critique,
qui ne montre nul part plus
de jugement & de goût, que
dans cette censure même, on
aime mieux courir au subter-
fuge du Sens Allégorique. Mais
si l'on admet une fois ces expli-
cations arbitraires, dont la Rai-
son murmure, il n'y a point de
Fictions, si grossières, si basses,
si ridicules qu'elle puissent être ?
où l'Imagination ne trouve le
moien de découvrir des Idées No-
bles, Grandes, Sublimes, ou du
moins Raisonnables; & dès ce
moment je soutiens que Rabelais
est un Génie plus grand & plus
élevé qu'Homère, à proportion
de ce qu'il extravague d'avantage.*

Spectatum admissi risum teneatis Amici?

Mais c'en est assés sur ce sujet.
Achevons de rendre justice au
bon sens de M. Pearce, en rap-
portant le reste de sa NOTE. Hæc
ausus sum, dit-il, & in LONGINO
reprehendere; neque enim, cum di-
xo cum in scriptis iudicandi ultra,

*quam vel optimi Critici, arbitror
eum ultra, quam patitur natura
humana, sapientem esse.*

(13) Car il ne faut pas, ... n'en
fût somille.] Il fallut traduire :
Car dans le SUBLIME il ne faut
pas descendre à des termes rai-

choses basses & de nulle considération, à moins qu'on n'y soit forcé par une nécessité bien pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite; & il est bon en cela d'imiter la Nature, qui en formant l'homme, n'a point exposé à la vûe ces parties, qu'il n'est pas honneste de nommer & par où le corps se purge: mais, pour se servir des termes de Xenophon, (14) *a caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a esté possible, de peur que la beauté de l'animal n'en fust*

R E M A R Q U E S.

pans & grossiers, à moins qu'on n'y soit forcé par quelque nécessité; mais il conviendrait de se pourvoir de termes, qui répondissent à la dignité des choses: & d'imiter la Nature, qui lorsqu'elle a formé l'homme, n'a point mis sous nos yeux ces parties de notre corps qu'il ne faut point nommer, ni ces conloirs par où toute la masse se purge; mais qui les a cachés, autant qu'elle le pouvoit & qui, pour ne point gêner la beauté de tout l'animal, a détourné, comme dit XENOPHON, les canaux de ces sortes de choses le plus loin de la vûe qu'il étoit possible.

(14) *a caché... de peur que la beauté de l'animal n'en fust souillée.*] 1°. La Nature savoit fort bien que si elle exposoit en vûe ces parties qu'il n'est pas honneste de nommer, la beauté de l'homme en seroit souillée; mais de la manière que Monsieur Despréaux a traduit ce passage, il semble que la Nature ait eu quelque espèce de doute si cette beauté en seroit souillée, ou si elle ne le seroit point; car c'est à mon avis, l'idée que donnent ces mots; *de peur que, &c.* cela déguise en quelque manière

la pensée de Xenophon, qui dit: *La Nature a caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a esté possible, pour ne point souiller la beauté de l'animal.* DAC.

20. Cicéron a fort bien suivi Xenophon, lib. II. de Officiis (Chap. XXXV.) *Principio, corporis nostri magnam natura ipsa videtur habuisse rationem; qua formam nostram, reliquamque figuram: in qua esset species honesta eam posuit in promtu: que partes autem corporis ad naturam necessitatem date ad spectum essent deformem habitura, atque turpem, eas contextis atque abdidit. Hanc naturam tam diligentem fabricam imitatus est hominum verecundia, &c.* TOLL.

30. La Note de M. Dacier est la chicane d'un Homme, qui ne savoit pas le François. Notre *De peur que*, mis entre deux Verbes, n'est pas plus dubitatif, que le *ne* des Latins entre deux Verbes. Il signifie constamment dans notre usage, *afin que* ou *pour que* avec une Négation.

4°. Les penfées de Longin, de Xenophon & de Cicéron, ne sont pas de ces choses qu'il faille trop presser. On n'y retrouveroit plus le vrai, qu'elles semblent

DU SUBLIME. CHAP. XXXV. 435

soignée. Mais il n'est pas besoin (15) d'examiner de si près toutes les choses qui rabbaissent le discours. (16) En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever & à l'ennoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit & le fait ramper.

CHAPITRE XXXV.

(1) *Des causes de la décadence des esprits.*

IL ne reste plus, mon cher Terentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit, il y a quelque jours, un Philosophe. Car il est bon

REMARQUES.

offrir. J'en dis autant de cet autre passage de *Cicéron*, Liv. II. de la *Nature des Dieux*, Chap. LVI. *Atque ut in adificiis architecti avertunt ab oculis & auribus dominorum ea, quæ profluentia necessaria tectis essent, aliquid habitura: sic natura res similes procul amandavit à sensibus.* Ce n'est que de l'esprit, & rien de plus.

(15) *D'examiner de si près toutes les choses*] Il faudroit : de compter l'une après l'autre toutes les choses.

(16) *En effet, ... & le fait ramper.*] *Longin* dit : car comme nous avons montré ci-devant toutes les choses, qui rendent le Discours noble & Sublime, il est clair que celles qui leur sont contraires, le rendent aussi le plus souvent petit & méprisable.

CHAP. XXXV. (1) *Des causes &c.*] *Longin* examine à la fin

de ce *Traité*, pourquoi les *Orateurs Sublimes* étoient si peu communs de son tems. Mais il paroît n'introduire un *Philosophe* ici, que pour faire dire à ce *Pergé* sonnage emprunté, ce qu'il pensoit lui-même touchant l'utilité ; dont est la liberté du *Gouvernement Démocratique*, pour élever les esprits des *Orateurs* jusqu'au *Sublime*. Il est donc à croire que ce sont les propres sentimens de *Longin* sur cette matière, que le *Philosophe* expose ; & que ce qu'il lui répond, il le donne à la crainte qu'il avoit de se rendre suspect aux *Empereurs*, s'il s'étoit déclaré trop ouvertement le partisan de la liberté, s'il avoit dit crument que la rareté des *Orateurs Sublimes* ne venoit que de ce que, sous une *Monarchie*, l'*Éloquence* ne peut pas aspirer à des récompenses aussi grandes que celles

de l'éclaircir ; & je veux bien , (2) pour vostre satisfaction particuliere , l'ajouter encore à ce Traité.

Je ne sçauois assez m'étonner , me disoit ce Philosophe , non plus que beaucoup d'autres , d'où vient que dans nostre siècle il se trouve assez d'Orateurs qui sçavent manier un raisonnement , & qui ont même le stile oratoire : qu'il s'en void , dis-je , plusieurs qui ont de la vivacité , de la netteté , & sur tout de l'agrément dans leurs discours : mais qu'il s'en rencontre si peu qui puissent s'élever fort haut dans le Sublime. Tant la stérilité maintenant est grande parmi les esprits. N'est-ce point , poursuivoit-il , ce qu'on dit ordinairement , que c'est le Gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands genies , puisqu'enfin jusqu'ici tout ce qu'il y a presque eu d'Orateurs habiles ont fleuri , &

R E M A R Q U E S .

qu'elle pouvoit espérer dans les idées & de nos mœurs. Tout ce qu'il dit est bon , & ce dernier Chapitre de son Ouvrage mérite d'être lu.

(2) CHANG. pour vostre satisfaction] Avant l'Edition de 1683, pour vostre instruction. BROSS.

1°. Le Grec veut dire : pour satisfaire le desir , que vous auez d'apprendre.

2°. Ce Chapitre est le mieux écrit de la Traduction de M. Despréaux ; mais c'est en même-temps un des moins fidèlement traduits ; & c'est en bien des endroits le plus difficile à traduire , parce que le Texte n'en est rien moins que correct par tout. Comme c'est un hors-d'œuvre , & que mon dessein n'étoit que de procurer l'intelligence de la doctrine de Longin , je ne donnerai pas à ceci la même attention qu'à tout ce qui précède , & le Lecteur trouvera bon que

qu'elle pouvoit espérer dans les Républiques. Je dois ces réflexions à M. Pearce. Au reste ce que le Philosophe dit des causes de la disette des Orateurs Sublimés , se rapporte pour le fonds des choses , à ce que Cicéron dans le II. Liv. des Tusculanes , Chap. II. & dans le Brutus , Chap. XII. Vellius Paterculus , Liv. I. Chap. XVII. Sénèque dans la Préface du I. Liv. des Controverses , Le DIALOGUE De Causis corruptæ Eloquentiæ , PETRONE , Plinè l'ancien , Liv. XIV. Sénèque le Philosophe , Ept. CXIV. Plinè le jeune , Liv. VIII. Ept. XIV. & plusieurs autres Anciens ont dit sur les causes de la corruption de l'Eloquence. M. Silvain termine son Traité du Sublime de la même manière que Longin finit le sien : il en adopte les sentimens , & les fait valoir , en les rapprochant de nos

DU SUBLIME. CHAP. XXXV. 437

sont morts avec lui ? En effet , ajoûtoit-il , il n'y a peut-être rien qui élève davantage l'ame des grands Hommes que la liberté , ni qui excite & reveille plus puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation , & cette noble ardeur de se voir élevé au dessus des autres. Ajoûtez que les prix qui se proposent dans les Républiques , aiguillent , pour ainsi dire , & achevent de polir l'esprit des Orateurs ; leur faisant cultiver avec soin les talens qu'ils ont reçûs de la nature. (3) Tellement qu'on voit briller dans les discours la liberté de leur país.

Mais nous , continuoit-il , qui avons appris dès nos premières années à souffrir le joug d'une domination légitime, (4) qui avons été comme enveloppez par les coutumes & les façons de faire de la

REMARKES.

Je le renvoie à l'Édition de M. Pearce , qui seule peut donner l'intelligence de ce Chapitre , qu'il me faudroit retraduire en entier , & charger de tant de Notes textuelles , que j'en deviendrois importun. Je ne m'arrêterai donc que sur un très-petit nombre d'endroits.

(3) *Tellement qu'on voit briller dans les discours la liberté de leur país.*] 1°. LONGIN dit : *Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la même liberté que dans leurs actions.* Il veut dire , que comme ces gens là sont les maîtres d'eux-mêmes , leur esprit accoutumé à cet empire & à cette indépendance , ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté , qui est le but principal de toutes leurs actions , & qui les entretient toujours dans le mouvement. Cela meritoit d'être bien éclairci ; car c'est ce

qui fonde en partie la réponse de LONGIN , comme nous l'allons voir dans la seconde Remarque après celle-ci DAC.

2°. M. Pearce adopte l'explication , que M. DACIER donne à ce passage ; lequel en effet ne paroît pas susceptible d'un autre sens. A l'égard de la Remarque à laquelle M. DACIER renvoie , ce ne peut pas être à la seconde après celle-ci , puisqu'elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre , comme on le verra dans les Remarques sur la Traduction. Elle y sera rapportée Chap. XXXV. N. 1. Il faut que M. DACIER ait voulu dire à la troisième Remarque , laquelle cependant ne se rapporte que très-indirectement à ce dont il s'agit ici. Quoiqu'il en soit on va voir cette autre Note , ci dessous , Remarque 6. 1°.

(4) *qui avons été comme enveloppez par les coutumes &c.*] 2°.

E c iij

Monarchie, lors que nous avons encore l'imagination tendre & capable de toutes sortes d'impressions : en un mot, qui n'avons jamais goûté de cette vive & seconde source de l'Eloquence, je veux dire, de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous, c'est que nous nous rendons de grands & magnifiques Flatteurs. C'est pourquoy il estimoit, disoit-il, qu'un homme même né dans la servitude estoit capable des autres sciences : mais que nul Esclave ne pouvoit jamais estre Orateur, Car un esprit, continua-t'il, abbattu & comme dompté par l'accoutumance au joug, n'oseroit plus s'enhardir à rien : tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de soy-même, & il demeure toujours comme en prison. En un mot, pour me servir (5) des termes d'Homere :

*Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu premiere.*

De même donc que, si ce qu'on dit est vrai, ces boëtes où l'on enferme les Pygmées, vulgairement appelez Nains, les empêchent non seulement de croistre, mais * les rendent même plus petits, par le moyen de cette bande dont on leur entoure le

R E M A R Q U E S.

Estre enveloppé par les collemes me paroît obscur : il sembleroit même que cette expression dit tout autre chose que ce que Longin a prétendu. Il y a dans le Grec, qui avons été comme emmaillotez, &c. mais comme cela n'est pas François, j'aurois voulu traduire, pour approcher de l'idée de Longin, qui avons comme succé avec le lait les collemes, &c. DAE.

2°. L'équivalent, que M. Dacier propose, me paroît d'autant meilleur, qu'il est impossible de

traduire avec grace la *Métaphore*, que Longin emploie dans ce passage. Le voici mot à mot. *Pour nous qui vivons aujourd'hui, dit-il, nous paroissions avoir été dès l'enfance, imbus d'un véritable esclavage, dont les mœurs & les coutumes nous ont, dès nos premières pensées, enveloppé, pour ainsi dire, comme des langes, &c.*

(5) des termes d'Homere : } Odyssée, liv. XVII. V. 322. DAE.

Les paroles d'Homere veulent dire : *Le jour de la servitude ôte la moitié de la vertu.*

corps : ainsi la servitude, je dis * la servitude la plus justement établie, est une espece de prison, où l'ame décroît & se rappetisse en quelque sorte.

(6) * je sçai bien qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est son naturel de blâmer toujours les choses

REMARKES.

(6) je sçay bien qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est son naturel, &c.] 1°. Monsieur Despréaux suit ici tous les Interpretes qui attribuent encore ceci au *Philosophe* qui parle à *Longin*. Mais je suis persuadé que ce sont les paroles de *Longin* qui interrompt en cet endroit le *Philosophe*, & commence à lui répondre. Je croy même que dans la Lacune suivante il ne manque pas tant de choses qu'on a crû, & peut-être n'est-il pas difficile d'en suppléer le sens. Je ne doute pas que *Longin* n'ait écrit : Je sçai bien, lui répondis-je alors, qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est même son naturel de blâmer les choses présentes. Mais, prenez-y bien garde, ce n'est point la Monarchie qui est cause de la décadence des esprits, & les délices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes âmes, que cette guerre sans fin qui trouble depuis si long-temps toute la terre, & qui oppose des obstacles insurmontables à nos plus généreuses inclinations. C'est assurément le véritable sens de ce passage ; & il seroit aisé de le prouver par l'Histoire même du siècle de *Longin*. De cette manière, ce *Résolveur* répond fort bien aux deux objections du *Philosophe*, dont l'une est que le gouvernement Monarchique cause la grande stérilité qui étoit alors dans les esprits, & l'autre que dans les Républiques

l'émulation entretenoit les Republi- cains dans un mouvement continu qui élevoit leur courage, qui aiguisoit leur esprit, & qui leur inspiroit cette grandeur & cette noblesse, dont les hommes véritablement libres sont seuls capables. DAC.

2°. Monsieur Dacier a eu icy les yeux assez pénétrants pour voir la vérité. Voyez ma traduction, & mes remarques Latines. Pour peu qu'on y désire, on croira aisément qu'il faut traduire ; Alors prenant la parole, il est fort aisé. mon ami, dis-je, & c'est le naturel de l'homme, de blâmer toujours les choses présentes ; mais considérez, je vous prie, si on n'aura pas plus de raison d'attribuer ce manquement des grands esprits aux délices d'une trop longue paix, ou plutôt à cette guerre sans fin, qui ravageant tout, brise & retient nos plus nobles desirs. TOLL.

3°. Voici la traduction latine de TOLLIUS. *Mic ego, Procliva est, inquam, à bone, & bonis bonis perquam familiare, fastidivq; semper, & culpæ presentia. At tamen videtis, ne forte hac universi terrarum orbis pax grandia nobis ingenia corrumpat : seu multo etiam magis, interminum illud & perpetuum, quod studia nostra cohibet, ac refranat, bellum.* Ces paroles renferment une sorte de contradiction.

4°. M. Dacier doit sa Note

E c iv

présentes : (7) mais prenez garde que ***** Et certainement, pour suivis-je, si les délices d'une trop longue paix sont capables de corrompre (8) les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si long-temps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement nostre vie, & qui portent dans nostre ame la confusion & le desordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès ; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice (9) plus infame que la Vo-

R E M A R Q U E S.

presque entière à M. Le Febvre, qui n'a rien vu de manque en cet endroit, & qui s'est contenté d'y donner un sens, en corrigeant le Texte.

(7) mais prenez garde que] 1^o. * Il y a beaucoup de choses qui manquent en cet endroit. Après plusieurs raisons de la décadence des Esprits, qu'apportoit ce Philosophe introduit ici par Longin, nostre Auteur vraisemblablement repr. hoit la parole, & en établissoit de nouvelles causes ; c'est à sçavoir la guerre qui estoit alors par toute la terre, & l'amour du luxe, comme la suite le fait assez connoître. Desp.

M. Despréaux s'est trompé. Le Texte est légèrement corrompu ; mais il n'y manque rien. Longin dit, en reprenant le commencement de la Phrase : Je pris alors la parole. Il est facile, dis-

on, & naturel à l'Homme de se plaindre toujours du présent. Mais prenez garde que ce n'est point une paix regnant dans tout l'Univers, qui corrompt les grands Esprits ; & que c'est bien plutôt cette guerre continuelle des passions, par où nos ames sont assiéges, & ces inclinations déréglées qui tiennent sous leur garde le Siècle où nous vivons. & qui, comme descendant d'un lieu fortifié, ravagent & désolent tout. J'ai rendu du mieux que j'ai pu les Métaphores dures & forcées, dont Longin se sert. Cet endroit est celui de tout son Ouvrage où le faux bel-Esprit domine le plus.

(8) CHANG. les plus belles ames,] Après ces mots, le Traducteur avoit ajouté ceux ci : à plus forte raison, qu'il retrancha dans l'Edition de 1683. BROSS.

(9) plus infame que la Volupté.] Il falloit : plus opposé à la

DU SUBLIME. CHAP. XXXV. 441

lupté. Je ne voy donc pas comment ceux qui sont si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & (10) * les autres mauvaises habitudes, suivent de près les richesses excessives: elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, (11) & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y font leur nid, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Fasté & (12) la Moleffe, qui ne sont point des enfans bastards, mais leurs vraies & legitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des richesses, ils y auront bien-tost fait éclore (13) l'Insolence, le Déréglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

(14) Si-tost donc qu'un homme, oubliant le

REMARKES.

générosité, ou plus contraire à la noblesse que la volupté. CAPPET.

(10) *les autres mauvaises habitudes.* LA Moleffe. TOLL.

Cette Note de Tollius est fondée sur une correction qu'il a faite au Texte, qui se trouvoit corrompu dans cet endroit. Mais la correction est inutile & fautive. Voyés Rem. sur la Trad.

(11) &] Cet & manque dans toutes les Editions avant 1713.

(12) *la Moleffe.*] L'Arrogance. TOLL.

Cette Note porte encore à faux. Le Terme Grec signifie *désir, délices*, & peut fort bien se rendre par *Moleffe*. Le mot

Arrogance traduit un autre terme qui n'est point de Longin; dont le Texte est interpolé dans cette Phrase; mais une correction de Vossius, que Tollius a fait passer dans son Texte. Consultez les Notes de M. Pearce.

(13) *l'Insolence, le Déréglement, l'Effronterie.*] Peut-être les trois termes Grecs seroient-ils mieux rendus par, *l'Injustice, le mépris des Loix, & la Débauche.*

(14) *Si-tost donc qu'un homme... que le mépris.*] LONGIN dit: Car il est nécessaire que ces choses arrivent, & que les hommes ne puissent plus élever leur vue, ni prendre un certain soin

soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables, il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en luy : il ne sçauroit plus lever les yeux pour regarder au dessus de soy, ni rien dire qui passe le commun : il se fait en peu de tems une corruption generale dans toute son ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand se flétrit & se seiche de soy-même, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'est pas possible qu'un Juge qu'on a corrompu, juge sainement & sans passion de ce qui est juste & honneste ; parce qu'un esprit qui s'est laissé gagner aux présens, ne connoist de juste & d'honneste que ce qui luy est utile : comment voudrions-nous que dans ce temps (15) où la corruption regne sur les mœurs & sur les esprits de tous les hommes : où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celuy-cy ; qu'à tendre des pieges à cette autre, pour nous faire écrire dans son testament ; qu'à tirer un infame gain de toutes choses, vendant pour cela jusqu'à nôtre ame, (16) * misérables esclaves de nos propres passions : Comment, dis-je, se pourroit-il faire, que dans

REMARKES.

de leur réputation ; mais qu'insensiblement une corruption pareille à celle de ces tems (dont nous parlions) parvienne à son comble ; que ce qu'il y a d'élevé dans l'esprit, étant négligé, se flétrisse & se dessèche ; puisqu'admirateurs de ce qu'ils ont de mortel & d'inutile, les Hommes ne prennent aucun soin de l'accroissement de ce qu'ils ont d'immortel.

(15) où la corruption regne sur les mœurs & sur les esprits de tous les hommes :] Il n'y a rien dans le Grec qui réponde à ces pa-

roles, répétition inutile de ces autres termes, qui sont quelques lignes plus bas : dans cette contagion generale.

(16) misérables esclaves de nos propres passions :] Il manque en cet endroit un mot dans le texte. M. Despreaux y supplée aîlés heureusement ; mais Tottius & M. Pearce y suppléent plus heureusement encore, à mon avis, par un terme qui signifie l'amour des richesses. Selon eux, la lettre est : réduits chacun en esclavage par l'amour des richesses.

DU SUBLIME, CHAP. XXXV. 443

cette contagion generale, il se trouvoit un Homme sain de jugement, & libre de passion; qui n'estant point aveuglé ni séduit par l'amour du gain, pût discerner ce qui est véritablement grand & digne de la posterité? En un mot, estant tous faits de la maniere que j'ai dit, ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande, que de demeurer en nostre propre puissance : de peur que (17) * cette rage insatiable d'acquiescer, comme un Furieux qui a rompu ses fers, & qui se jette sur ceux qui l'environnent, (18) n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre? (19) Enfin lui dis-je, c'est l'amour du luxe qui est cause de cette faineantise, où tous les Esprits, excepté un petit nombre, crouissent aujourd'hui. En effet si nous étudions quelquefois, on peut dire que c'est comme des gens qui relevent de maladie, pour le plaisir, & pour avoir lieu de nous vanter, & non point par une noble émulation, & pour en tirer quelque profit louable & solide. (20) Mais c'est assez parlé là-dessus. Ve-

REMARQUES.

(17) *cette rage insatiable d'acquiescer.*] M. Despréaux par cette *Périphrase* rend beaucoup mieux la force du terme Grec, qui signifie *avarice*, que ne font *Tollius* & M. *Pearce*, en le traduisant simplement par *cupidités*, parce qu'il est au Pluriel. M. l'Abbé *Gori* donne à ce terme le même sens que M. *Despréaux*, & dit au pluriel, parce que sa Langue le lui permet : *quelle sressate voglie d'aver.*

(18) *n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre?*] *Longin* dit : ne mette en feu tout l'Univers même par les maux, qu'elle causeroit.

(19) *Enfin, lui dis-je, ... louable & solide.*] 1°. M. *Des-*

préaux paroît n'avoir point entendu ce passage. Je ne vois rien dans le Grec que ces mots. *L'Amour du luxe*, puissent rendre.

2°. *Longin* dit, en le paraphrasant : Enfin, je lui dis que la destructrice des esprits de ce tems est la faineantise, dans laquelle, à l'exception d'un petit nombre, nous passons tous notre vie, ne nous portant au travail, & n'entreprenant rien que pour nôtre plaisir, ou pour nous procurer un peu de vaine gloire, & nullement dans la vue de cette utilité digne de nôtre émulation, & de l'honneur qui nous en reviendroit.

(20) *Mais c'est assez parlé ... ce qui regarde le Sublime.*] 1°. *Lon-*

444 TRAITE' DU SUBL. CH. XXXV:

nous maintenant aux passions, dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car, à mon avis elles ne sont pas un des moindres ornemens du discours, sur tout pour ce qui regarde le Sublime.

REMARQUES.

on dit: Mais il est à propos de laisser cela pour passer à ce qui suit. Ce sont les Passions, dont j'ai promis de parler exprès dans un Traité particulier, & qui, comme il me semble, font partie du Sublime, ainsi que de tout autre genre du Discours.

2°. Ces paroles disent très-clairement, que le *Traité des Passions* devoit être la suite, & comme la seconde partie du *Traité du*

Sublime. Je ne vois donc pas pourquoi M. Pearce reproche à *Tallius* d'avoir conformé sa traduction à cette idée. La Version de M. Pearce lui-même l'offre également; & rien n'empêche qu'un *Traité particulier*, étant la suite d'un autre *Traité*, n'en soit regardé comme la seconde partie; quand la matière en est nécessairement liée à celle de ce premier *Traité*.





REMARQUES

SUR

LA TRADUCTION

DU

TRAITE DU SUBLIME.

M. DESPRE'AUX donna, comme je l'ai dit ailleurs, la *Traduction du Traité du Sublime* en 1674. Il y joignit quelques *Remarques*; & dans l'*Edition* de 1683. il la fit reparoître avec des *Notes* de M. Dacier, qu'il annonça par une *Section* ajoutée à la *Préface* de la *Traduction*, & qui l'obligèrent de joindre de nouvelles *Remarques* à celles qu'il avoit déjà faites. M. Dacier avoit mis à la tête de ses *Notes* la *Préface* que voici.

DE TOUS les Auteurs Grecs il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rheteurs, sur tout quand on débrouille la premier leurs ouvrages. Cela n'a pas empêché que Monsieur Despreaux (1) en nous donnant Longin en François ne nous ait donné une des plus belles traductions que nous ayons en nostre Langue. Il a non-seulement pris la naïveté & la simplicité du Stile Didactique de cet excellent Auteur, il en a mesme si bien attrapé le Sublime qu'il fait valoir aussi heureusement que

PREFA-
ce de M.
Dacier.

(1) Il étoit indiqué dans les Editions de 1683. & de 1694. de cette manière: Monsieur D *** Ce qui se trouve quelquefois dans les *Notes*, où quelquefois aussi le nom est tout au long.

446 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

PREFACE de M. Dacier. lui toutes les grandes figures dont il traite, & qu'il emploie en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rheteur avec soin, je fis quelques découvertes, en relisant sur sa traduction, & je trouvay de nouveaux sens dont les Interpretes ne s'estoient point avisés. Je me crus obligé de les communiquer à Monsieur Despréaux. J'allay donc chez luy, quoique je n'eusse pas l'avantage de le connoître. Il ne reçut pas mes Critiques en Auteur; mais en homme d'esprit & en galans homme; il convint de quelques endroits, nous disputâmes long-temps sur d'autres; mais dans ces endroits même dont il ne sembloit pas d'accord, il ne laissa pas de faire quelque estime de mes Remarques, & il me témoigna que si je voulois, il les feroit imprimer avec les siennes dans une seconde édition. C'est ce qu'il fait aujourd'hui. Mais de peur de grossir son Livre, j'ay abrégé le plus qu'il m'a esté possible & j'ay tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit icy que de trouver la vérité, & comme Monsieur Despréaux consent que si j'ay raison l'on suive mes Remarques; je seray ravi que s'il a mieux trouvé le sens de Longin, on laisse mes Remarques pour s'attacher à sa traduction, que je prendrois moy-même pour modèle si j'avois entrepris de traduire un ancien Rheteur.

En 1694. Jacques Tollius, savant Hollandois, fit imprimer son Longin, que j'ai suffisamment fait connoître. Il y joignit la Traduction de M. Despréaux; & la distribua conformément à la division, qu'il avoit suivie lui-même. Il l'accompagna de Notes Françaises de sa façon, qu'il réunit au bas des Pages avec celles de M. Despréaux & de M. Dacier. Le tout est précédé d'une Préface Française, dont je ne copie ici qu'une partie, parce que le reste contient des choses étrangères, soit à Longin, soit à son Traducteur.

PREFACE APRES avoir formé le dessein de donner au public

DU TRAITE' DU SUBLIME. 447

Le Traité de LONGIN DU SUBLIME avec une ^{et de} nouvelle Traduction Latine, & avec les Remarques ^{Tellin.} de tous ses Commentateurs, je fis recherche de tout ce qui me pouvoit être utile pour satisfaire le Lecteur. Je trouvay entre autres la Traduction Françoisse de Monsieur Despréaux (2) si belle, & ses Remarques si doctes, & si judicieuses, que j'en fus charmé. Cela me fit prendre incontinent la résolution de la joindre à la mienne. Quelque tems après me trouvant à Paris, je recherchai l'honneur de sa connoissance & de son amitié. Je luy remoynay le plaisir, que m'avoit donné son ouvrage; & l'estime, que j'avois pour les belles qualitez de son esprit, & pour son érudition extraordinaire. Je luy communiquay mon dessein, lequel il approuva avec quelque applaudissement, comme il est l'homme le plus honnête, & le plus obligeant du monde. Depuis ce tems-là ma fortune a été un peu bizarre, & je n'ay eu ny l'occasion, ny la commodité d'achever ce que j'avois projeté: jusques à ce que Monsieur Halma (3) m'en parla l'année passée, & me determina enfin à exécuter mon dessein. Je mis donc la main à l'œuvre; mais il m'arriva dans la confrontation de la Traduction de Monsieur Despréaux avec la mienne d'y trouver quelquefois de la diversité. J'examinay les choses de près, & prevenu, peut-être, de l'amour que chacun a pour ses propres ouvrages, je ne puis pas toujours condamner mes pensées: & j'eus néanmoins autant d'estime pour celles de Monsieur Despréaux, que pour les miennes. Il n'y avoit donc pas d'autre remède, que d'en laisser la décision, & le jugement au Lecteur; à qui je donne de bon cœur toute liberté de desapprouver mes Remarques lors qu'il les trouvera moins justes, & moins solides, que celles de Monsieur Despréaux. Car depuis que je me suis as-

(2) Tellin & dans sa Préface, & dans ses Notes, met par tout Boileau. J'y substitué par tout le nom de Despréaux à l'exemple de M. Brasseur.

(3) Librairie d'Utrecht, où le Longin de Tellin est imprimé.

448 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

PAR
SA-
CA de
Tollins.

saché aux belles lettres , je n'ay point eu d'autre but ,
que d'en tirer du profit , tant pour mon particulier , que
pour le public : & je n'ay rien trouvé de plus contraire
à leur beauté , & à l'utilité commune , que de suivre
aveuglement les opinions des autres , ou d'embrasser trop
fermement les siennes propres. J'ay remarqué que les plus
Sçavans se trompoient quelquesfois : & j'ay reconnu avec
plaisir la grandeur d'ame de ceux , qui s'élevans au
dessus de l'amour de la vaine gloire , aiment la véritable
d'une ame franche , & dégagée de toute passion , & re-
connoissent le foible de leurs ouvrages lors que l'on leur
fait voir. L'opiniâtreté m'a toujours extrêmement de-
plu : & lors qu'elle est allée jusqu'à l'extravagance ,
aux reproches , & aux calomnies , j'ay regardé comme
de vrais furieux les Sçavans en qui elle se (s'est) trou-
vé. J'ay jugé , qu'ils estoient plus dignes des petites mai-
sons , que d'une chaire : ou d'être mis , comme capita-
tribus Antyciris infaniabillia , sous la main d'un Medec-
oin , plutôt , que d'être professeurs de ces sciences , qui
tirent leur nom de l'humanité. Je ne nie pas pourtant ,
qu'un homme d'esprit n'ait le droit de se defendre , &
de soutenir la vérité contre ceux qui , ou par foiblesse de
jugement , ou par nonchalance , ou par quelque autre
defaut , ou même par malice , s'égarent du grand thè-
min : mais j'estime , qu'on le doit faire avec honnêteté :
qu'on doit corriger les fautes , & aimer & louer ceux ,
qui les commettent : qu'on doit tacher de les gagner par
douceur , aussi bien que développer les veritez , qui ne
sont pas connues. Que s'ils ont de la foiblesse , & de
l'aigreur , je crois qu'on doit ménager l'une & l'autre
par des marques de bienvueillance pour leurs personnes &
d'estime pour leur érudition Mais pour re-
venir à nôtre Longin ; dans le tems , qu'on venoit d'a-
chever la dernière feuille de cette édition , & qu'on étoit
prêt de commencer à imprimer la Traduction Françoisse
de Monsieur Despréaux , Monsieur Halma m'en vint
montrer une seconde édition augmentée de quelques Re-
marques ;

DU TRAITE' DU-SUBLIME. 449

marques du même Auteur, & de celles de Monsieur Dacier. J'en eus de la douleur, connoissant par expérience la malice des hommes, & les bassesses de l'envie. Je prevois, que, s'il y avoit quelque ressemblance de sensément, on me traiteroit peut-être de plagiaire. Les ayant donc parcourues avec quelque empressement, je me trouvay dans une autre disposition d'esprit, qui me fut aussi sensible, mais plus agréable, que la première: c'est à dire, dans une joye douce & chatoillante. J'ay accoustumé de prendre autant de plaisir dans les belles pensées, & dans les inventions des autres, que dans les miennes propres. Mais ce plaisir s'accrut infiniment alors, voyant qu'un si sçavant homme étoit entré beaucoup de fois, dans mes sentimens, & dans mes vœux. Je crus, que je me pouvois flater, que le reste seroit d'aussi bon gout, que celles-là. Je laisseray donc à l'envie le misérable contentement de se ronger le cœur, & j'opposeray à la calomnie ma franchise & ma sincérité ordinaire.

En 1701. M. Despréaux fit réimprimer tous ses Ouvrages; & M. Boivin, Garde de la Bibliothèque du Roi, Membre de l'Académie des Inscriptions & Médailles, & depuis l'un des quarante de l'Académie Françoisé, communiqua quelques Remarques sur Longin à M. Despréaux, qui les mit à la suite de celles de M. Dacier, avec ce court Avertissement.

DANS le temps qu'on achevoit d'imprimer ces Notes (celles de M. DACIER), Monsieur Boivin, l'un des Sous-Bibliothecaires de la Bibliothèque Royale, Homme d'un tres-grand mérite, & sçavant sur tout dans la Langue Grecque, a apporté à M. Despreaux quelques Remarques tres-judicieuses, qu'il a faites aussi sur Longin en lisant l'ancien Manuscrit qu'on a dans cette fameuse Bibliothèque, & M. Despreaux a cru qu'il seroit plaisir au Public de les joindre à celles de M. Dacier. Les voici.

Tome IV.

F f

450 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

Je rassemble ici les *Notes* de ces différens Auteurs dans un même corps ; & , pour la plus grande commodité des Lecteurs , je les mêle ensemble & les distribue par Chapitres , selon la division même du *Traité du Sublime*. J'en ai déjà fait entrer une partie dans les *Remarques sur Longin* , & je ne donne à part ce qui m'en reste , qu'en conséquence de ce que j'ai dit dans l'*Avertissement* sur les neuf premières *Reflexions Critiques* de notre Auteur , & parce que j'ai vu que le Grec , qui se trouve dans les *Remarques sur les Additions à la Préface* , y nuit beaucoup à la beauté de cette *Edition*. Je rends compte naïvement des motifs , qui m'ont fait agir ; & je ne crois pas qu'on veuille exiger de meilleures raisons de ma conduite à cet égard. Je devrois bien plutôt , selon le plan , que j'ai suivi jusqu'ici , faire connoître *Tollins* , & profiter de l'occasion que les *Remarques* de feu M. *Capperonnier* , dont j'ai fait usage , me fournissent de rendre à la mémoire de ce Sçavant illustre ce que les services , qu'il a rendus à la République des Lettres , méritent ; & ce qu'exige de moi la Reconnoissance , devoir infiniment plus nécessaire à remplir que les obligations imposées par les liens du sang. Mais le peu de terrain , qui me reste ici , m'oblige à renvoyer ces deux Articles à l'*Avertissement* qui précèdera les *Essais Philologiques* , que j'ai promis , & parmi lesquels on trouvera l'*Examen du Récit de THERAME'NE* , qui ne peut pas entrer dans ce Volume.

La liberté , que j'ai prise , de censurer en quelques endroits la *Traduction* de M. *Despréaux* , m'autorise à joindre mes propres *Remarques* à celles de tant d'habiles gens. Il me falloit justifier en quelque sorte mon audace ; & je supplie les Lecteurs de prendre tout ce qu'ils verront de moi , plutôt pour les doutes d'un Eco-lier (on peut l'être à tout âge) , que pour les décisions d'un Maître. Eh ! qui suis-je pour oser m'arroger ce titre ? Mais , sans m'arrêter plus longtems

DU TRAITE' DU SUBLIME. 451

à chercher les moïens de rendre ce Préambule capable de prévenir en ma faveur, je ferai beaucoup mieux d'entrer tout d'un coup en matière par ce qui sert de début aux *Notes* de M. Boivin.

LE ROY a dans sa Bibliothèque un MANUSCRIT DEBUT (Num. 3083.) de sept à huit cens ans, où le Traité ^{des Notes de M. Boivin.} du SUBLIME de Longin se trouve à la suite des Problèmes d'Aristote. Il me seroit aisé de prouver que cet exemplaire est original par rapport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui. Mais je n'entre point présentement dans un détail que je réserve pour une Remarque particulière sur le Chapitre VII. J'avertis seulement ceux qui voudront se donner la peine de lire les Notes suivantes, qu'elles sont pour la plupart appuyées sur l'ancien Manuscrit. Il fournit luy seul un grand nombre de leçons que Vossius a autrefois recueillies, & que Tollius a publiées. Il ne me reste à remarquer qu'un petit nombre de choses, auxquelles on n'a pas encore fait attention.

Le partage des Chapitres n'est point de Longin. Les chiffres qui en font la distinction, ont été ajoutés d'une main récente dans l'ancien Manuscrit. A l'égard des Argumens ou Sommaires, il n'y en a qu'un très-petit nombre, qui même ne conviennent pas avec ceux que nous avons dans les Imprimez. Après cela il ne faut pas s'étonner si les Imprimez ne s'accordent pas entre eux, en ce qui regarde la division & les argumens des Chapitres.

C H A P I T R E I.

I. nous trouvâmes que la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet.] C'est le sens, que tous les Interprètes ont donné à ce passage: mais comme le Sublime n'est point nécessaire à un Rheteur pour nous donner des regles de cet art, il me semble, que Longin n'a pu parler icy de cette prétendue bassesse du

Page
214. li-
gne 1.

452 REMARQUE SUR LA TRADUCTION.

style de *Cecilius*. Il luy reproche seulement deux choses ; la première, que son Livre est beaucoup plus petit que son sujet, que ce Livre ne contient pas toute sa matière, & la seconde, qu'il n'en a pas même touché les principaux points. *Συγγραμμάτων ταπεινότης* ἰσάνη τῆς ἄλης ὑποδείσεως, ne peut pas signifier, à mon avis, le style de ce Livre est trop bas : mais, ce Livre est plus petit, que son sujet, ou trop petit pour tout son sujet. Le seul mot ἄλης le détermine entièrement. Et d'ailleurs, on trouvera des exemples de *ταπεινότης* pris dans ce même sens. Longin en disant que *Cecilius* n'avoit exécuté qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire après luy sur le même sujet. DACIER.

La bassesse (1) de son style : c'est ainsi qu'il faut entendre *ταπεινότης*. Je ne me souviens point d'avoir jamais vu ce mot employé dans les sens que luy veut donner Monsieur Dacier, & quand ils'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toujours, à mon avis, revenir au sens le plus naturel, qui est celui, que je luy ay donné. Car pour ce qui est des paroles, qui suivent, τῆς ἄλης ὑποδείσεως, cela veut dire, que son style est par tout inférieur à son sujet, y ayant beaucoup d'exemples en Grec de ces Adjectifs mis pour l'Adverbe. DESPREAUX.

Encor que M. Dacier ait icy tres-bien compris le sens de notre Auteur, néanmoins je ne trouve pas toute la netteté nécessaire dans sa traduction. J'aime-rois mieux traduire ces paroles ainsi : Vous vous sou-venez, mon cher Terentianus, que quand nous leûmes ensemble le petit traité, que Cecile a fait du Sublime, nous le trouvâmes trop maigre à l'égard de toute sa matière, & que nous jugeâmes, que les principaux points n'y étoient pas même touchés. Mais comme c'est une

(1) Dans toutes les Editions des Oeuvres de M. Despreaux il y a de son Esprit. C'est une faute, que M. Brossette a corrigée d'après Tellus ; & depuis tous les Editeurs ont suivi la correction.

temerité à un Etranger de corriger les François naturels, & principalement les hommes illustres par leur grand genie, & par leur erudition, je me contenterai de renvoyer le lecteur à ma traduction Latine. TOLLIVS.

Longin se sert par tout du mot *μικρὸν*, dans le sens que lui donne Monsieur Despréaux. Ce qu'il dit dans le Chapitre VII. en parlant d'Ajax, εἰ γὰρ ἔστι δ' ἄλκιμος. οὐδὲ γὰρ τὸ αὐτῆμα ἔ' ἥραος πεπρωτότερον: (Il ne demande pas la vie; un Heros n'étoit pas capable de cette bassesse;) est fort semblable pour la construction, à ce qu'il dit ici; τὸ συρραμμένον πεπρωτότερον ἐφάνη δ' ὅλης ἀποδοτικῶς. Voyez aussi les Chapitres II. VI. XXVII. XXIX. XXXII. XXXIV. &c. BOIVIN.

Ταπεινός est chés les anciens Rha' TEURS, *Figura extenuandi*. *Ταπεινός* signifie donc *tenait*, *exilis*. Il s'agit ici de l'étendue de l'Ouvrage & non du *Stile*. Car, comme dit M. Dacier, celui qui écrit touchant le *Sublime*, n'est pas obligé d'écrire sublimement. Il falloit traduire ainsi les paroles de LONGIN: son *Traité* nous parut trop petit pour toute l'étendue de son sujet. Je m'étonne que M. Boivin ait soutenu le sentiment de M. Despréaux. L'Ouvrage de Cécilius est appelé par Longin *συρραμμένον*, petit écrit, petit Ouvrage, petit *Traité*. D'ailleurs *πεπρωτότερος* est employé par Théophraste dans le même sens qu'ici, c'est-à-dire, pour signifier trop petit par rapport à l'étendue. Cet Auteur dit en parlant d'une sorte de Frêne: τὴν δὲ *μικροτέρων* καὶ *συνεκρότερον*; paroles traduites dans Pléne par *breviorem* & *duriorem*. CAPERONNIER.

M. PEARCE n'est content ni de la Traduction de M. Despréaux, ni de celle de M. Dacier. Il trouve que le premier en disant: son *Stile* est par tout inférieur à son sujet, traduit comme s'il y avoit: *μικροτέρων ἀπὸ τοῦ ἀντικειμένου*; au lieu qu'il y a *ὅλης ἀποδοτικῶς*. Il prétend contre le second, que *μικροτέρων* ne signifie qu'*humilius*, & qu'aucun bon Auteur ne Lom-

454 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

plioie dans le sens de *brevius quoad malum* ; ajoutant qu'il ne veut dire qu'*humilius* par tout dans *Longin*. La Note de M. Capperonnier réfute une partie de ce que M. Pearce dit. J'ajoute pour le reste, que *μικρόν* signifiant *humile*, n'est pas moins l'opposé de *magnum* que d'*altum* & que, selon les endroits, il se faut rendre en François tantôt par *petit*, & tantôt par *bas*. Enfin M. Pearce veut qu'on lise ici : *μικροτέρα ἰσχυρὴ τῆς ἀλγῆς τῆς καλοῦσιν* ; ce qu'il traduit ainsi : *humilioris stilis esse. visus est quam postularet argumenti materia*. Il autorise sa leçon d'un passage de Denis d'Halicarnasse, & d'un autre de Joseph. Il peut avoir raison. Mais cependant je ne vois pas qu'il faille rien changer au Texte. Pour le mot *μικρόν*, il faut nécessairement l'entendre ici comme M. Dacier & M. Capperonnier.

Longin lui-même a fixé le sens de ce terme, en ajoutant tout de suite *καὶ ἡσυχὴ τῶν καλῶν ἰσχυρότερη* ; & *minime tractantem opportuna*, c'est-à-dire, *que erant opportuna tractanda*. Il falloit donc traduire ainsi le tout. Lorsque nous examinâmes ensemble le petit Traité de Cécilius, il nous parut trop court pour l'étendue de sa matière, ne touchant pas même à ce qu'il étoit à propos d'y traiter, & ne pouvant pas être fort utile aux Lecteurs, &c. M. Despréaux dit après les paroles qui sont à la tête de cette REMARQUE : *que les principaux points de cette matière n'y estoient point touchés*. Les autres Traducteurs expriment le même sens. Il me semble au contraire, que l'intention de *Longin* est de reprocher à *Cécilius* de n'avoir traité que les principaux points de son sujet, *summa capita* ; de s'être contenté d'en poser les principes ; & d'avoir omis ce que l'utilité des Lecteurs demandoit qu'il y joignît, c'est-à-dire, un détail de règles, la discussion de certains exemples & d'autres choses semblables. Ce qui fait le sujet de la Remarque suivante, peut servir à confirmer le sens, que je propose.

II. *Cet Auteur peut-estre n'est pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'à louer pour son travail & pour le dessein qu'il a eu de bien faire.*] Il faut prendre ici le mot d'*εἰκόνα*, comme il est pris en beaucoup d'endroits pour une simple pensée. CECILIUS n'est pas tant à blâmer pour ses défauts, qu'à louer pour la pensée, qu'il a eue, pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Il se prend aussi quelquefois pour *Invention* ; mais il ne s'agit pas d'invention dans un Traité de Rhetorique, c'est de la raison & du bon sens dont il est besoin. DESP.

Dans le texte il y a deux mots *εἰκόνα* & *σπουδή*. Monsieur Despreaux ne s'est attaché qu'à exprimer toute la force du dernier. Mais il me semble, que cela n'exprime pas assez la pensée de Longin, qui dit que CECILIUS n'est peut-estre pas tant à blâmer pour ses défauts, qu'il est à louer pour son invention, & pour le dessein, qu'il a eu de bien faire : *Εἰκόνα* signifie dessein, invention, & par ce seul mot Longin a voulu nous apprendre, que Cecilius estoit le premier qui eust entrepris d'écrire du Sublime. DAC.

C'est une chose étonnante, que Monsieur Dacier ait touché justement les mêmes lieux, que j'avois marqué dans mon exemplaire. Car ce mot d'*εἰκόνα* m'avoit aussi donné dans la veue : c'est pourquoy je l'ay interprété, *cogitationem*, en me servant d'une transposition, qui fait la cadence plus délicate. Car il est plus doux à l'oreille de dire, *curam cogitationemque suscepit*, que *cogitationem curamque suscepit*, *Εἰκόνα* donc signifie icy le dessein, non pas de bien faire, mais de traiter du Sublime. TOLL.

Longin n'accuse pas ici Cécilius d'avoir commis des fautes, comme dit M. Despreaux dans sa Traduction ; mais de n'avoir pas fait tout ce qu'il auroit pu faire, d'avoir omis des choses, qu'il auroit du dire : *τῶν ὑπολειπόμενων, reliCTORUM, praetermissorum, omissorum*. C'est le sens, que M. Pearce & M. l'Abbé Gori donnent à ce passage, qui sert à l'intelligence de celui dont je

456 REMARQUE SUR LA TRADUCTION.

parle à la fin de la Remarque précédente. On pouvoit reprocher à Cécilius que son Ouvrage étoit trop court, parce qu'il avoit omis quantité de choses, en ne voulant traiter que les principaux points de sa matière.

- P. 215, l. 10. III. dont les Orateurs. [Le Grec porte ἀνδρες πολιτικοί, *viris Politicis* ; c'est-à-dire, les Orateurs, en tant qu'ils sont opposés aux Déclamateurs & à ceux qui font des Discours de simple ostentation. Ceux qui ont lu Hermogene, savent ce que c'est que πολιτικός λόγος, qui veut proprement dire un stile d'usage, & propre aux affaires, à la différence du stile des Déclamateurs, qui n'est qu'un stile d'Apparat, où souvent l'on sort de la Nature, pour éblouir les yeux. L'Auteur donc par viros Politicos entend ceux, qui mettent en pratique sermonem politicum. DESP.

Le terme les Orateurs, est générique en notre Langue, & sa signification est trop vague pour rendre avec précision le terme spécifique, que Longin emploie. Il faut paraphraser ; & l'on pourroit dire, quoi qu'un peu longuement : ceux qui consacrent leur éloquence au service de l'Etat & des Particuliers.

- P. 216, l. 7. IV. instruit de toutes les belles connoissances.] Je n'ai point exprimé φιλόσοφος, parce qu'il me semble tout à fait inutile en cet endroit. DESP.

J'ai changé dans le Grec le mot φίλων en φίλων ; mon cher amy. TOLL.

La correction avoit été proposée par M. Le Febvre, & M. Pearce l'a suivie aussi.

- P. 216, l. 10. V. Le Sublime est en effet ce qui forme l'excellence & la souveraine perfection du Discours :] Αρετής η̃ ἑξῆς τοῦ λόγου ὅτι τοῦ ὕψους. Cela s'entend plus aisément que cela ne se peut rendre en François. Αρετής veut dire summitas, l'extrémité ou hauteur ; ce qu'il y a de plus élevé dans ce qui est élevé. Le mot ἑξῆς signifie à peu près la même chose, c'est-à-dire eminentia, ce qui s'élève au dessus du reste. C'est sur ces deux ter-

mes, dont la signification est superlative, & que Longin prend au figuré, que je me suis fondé pour soutenir que son dessein est de traiter du *Genre Sublime d'Eloquence dans son plus haut point de perfection*. Mais comme nous n'avons point de mots, qui répondent exactement à ces deux Substantifs Grecs, je n'ai pu rendre toute la pensée de Longin, qu'en recourant à des équivalens, lors que j'ai traduit tout cet endroit dans la *Dissert. sur l'Objet du Traité de Longin*, N. II.

VI. & rempli toute la posterité du bruit de leur gloire.] P. 216
l. 14.
GÉKARD Langbaine qui a fait de petites Notes très-sçavantes sur Longin, prétend, qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de *σεύδαλον ἰνκλείαις τὸν αἰῶνα*, il faut mettre *ὑπεύδαλον ἰνκλείαις*. Ainsi dans son sens il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au de là de leurs siècles*. Mais il se trompe: *σεύδαλον* veut dire, *ont embrassé, ont rempli toute la posterité de l'étendue de leur gloire*. Et quand on voudroit même entendre ce passage à sa manière, il ne faudroit point faire pour cela de correction; puisque *σεύδαλον* signifie quelquefois *ὑπεύδαλον* comme on le voit dans ce vers d'HOMÈRE, Il.
*. (v. 276.)

Ἰς γὰρ ὄντων ἡμοὶ ἀρετῇ σεύδαλασιν ἴπποι. DESP.

M. Le Febvre avant, & Tollius depuis M. Despréaux; ont rejeté la correction de Langbaine. Tollius dans une de ses Notes Latines, applaudit même à M. Despréaux, d'avoir montré que *σεύδαλον* signifie quelquefois la même chose que *ὑπεύδαλον*; & le prouve par un autre Vers d'Homère. La Phrase de Longin signifie mot à mot, & *suis circumjecerunt celebritatibus æternitatem*; ou, selon une Expression du DIALOGUE de CAUSSIS corrupta ELOQUENTIÆ: *suis laudibus circumdederunt æternitatem*. C'est ce que les Equivalens de M. Despréaux rendent très-bien. En retraduisant cette Phrase, j'ai préféré de réduire la Métaphore au Simple, parce que dans l'endroit cité par la Rem. précéd.

458 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

je n'avois besoin que d'exposer nûment la pensée de Longin.

P. 217. VII. il donne au discours une certaine vigueur noble ;
l. 4. une force invincible qui enlève l'ame de quiconque nous écoute.] Je ne sçai pourquoy Monsieur Le Févre veut changer cet endroit , qui , à mon avis , s'entend fort bien , sans mettre *πάρτος* au lieu de *πάρτος* , surmonte tous ceux qui l'écoutent. Se met au dessus de tous ceux qui l'écoutent. DESP.

Tous les Interpretes ont traduit de mesme , mais je crois , qu'ils se sont fort éloignez de la pensée de Longin , & qu'ils n'ont point du tout suivy la figure qu'il employe si heureusement. Τα ὑπερφύλακτα βίαν , est ce qu'Hercule diroit *adhibere vim* ; au lieu de *πάρτος* , il faut lire *πάρτος* avec un omega , comme Monsieur Le Févre l'a remarqué. *Πάρτος ὑπέρτατος ἔστω ἀποπειρῶν καὶ δισταγμῶν* , est une metaphore prise du manège , & pareille à celle , dont Anacreon s'est servi , οὐ δ' ὅς τις αἰσὶς (1) οὐκ αἰσὶς ἐν τῇ ἡμῶν ψυχῇ ἡμυχῶν. Mais tu n'as point d'oreilles , Et tu ne sçais point , que tu es le maître de mon cœur. LONGIN dit donc , il n'en est pas ainsi du Sublime : par un effort , auquel on ne peut résister , il se rend entièrement maître de l'Auditeur. DAC.

De tous les Editeurs ou Traducteurs de Longin , qui me sont connus , M. l'Abbé Gori seul a fait usage de la correction de M. Le Févre , que j'ai suivie aussi , parce que je la crois nécessaire pour donner de la justesse au discours de Longin , qui met ici le Persuasif en opposition avec le Sublime , & qui dit qu'une différence essentielle entre eux , c'est que le premier n'agit sur nous qu'autant que nous le voulons , & que le second agit sur nous *πάρτος* , tout-à-fait , absolument ,

(1) M. Dacier a mis *aïs* , & ce mot se trouve dans les Editions de 1683. 1694. 1701. & 1713. Tollins a fait imprimer *αἰς* , en quoi M. Brossette & M. Du Monteil l'ont imité. Les Editions de 1735. & de 1740. se sont conformés aux Editions , que j'ai citées d'abord.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 459

c'est-à-dire , plus que nous ne le voulons , quand même nous ne le voudrions pas.

VIII. *quand le Sublime vient à éclater*] Nostre P. 218.
Langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot ^{4.}
ἐκκεῖν, qui est emprunté de la tempeste , & qui
donne une idée merveilleuse , à peu près comme ce
mot de VIRGILE , *abrupti nubibus ignes*. LONGIN a
voulu donner icy une image de la foudre que l'on
voit plutôt tomber que partir. DAC.

Le fonds de cette Note appartient à M. Le Febvre.
Mais malgré le respect, que l'on doit avoir pour le sen-
timent d'un Homme d'esprit si savant , je ne vois au-
cun mystère dans le mot *ἐκκεῖν*, que Longin prend
dans sa signification propre, *prolatum, promptum, mis-*
sum, mis dehors , jetté en avant , lancé. C'est par ce
dernier mot qu'il le faudroit traduire ici , si l'on osoit
s'affervir à la lettre. Le *vient à éclater*, prêté par M.
Dacier à M. Despréaux , ne rend pas la pensée de
Longin, qui compare le Sublime à la foudre par rap-
port à la manière dont l'un frappe les esprits & l'autre
les corps. Comme je n'ai pas osé dire : *Pour le Su-*
blime, quand on le lance à propos; j'ai dit , page 89.
quand il frappe à propos. C'est une Métaphore pour une
autre ; & la pensée reste la même. Après ce Partici-
pe *ἐκκεῖν* vient un Aoriste *διέφρασεν* *disjecit*, que j'ai
traduit par, *a coutume de renverser*, parce que , com-
me on le fait, l'Aoriste 1. a la force du Verbe so-
lère avec l'Infinitif. J'ai du prendre ce tour, puisqu'il
est impossible de conserver celui que Longin fait ser-
vir à marquer la rapidité de l'action de la foudre &
du Sublime.

C H A P I T R E I I.

I. *Car comme les Vaisseaux, &c.*] Il faut suppléer P. 220.
au Grec , ou sous-entendre *πλοῖα*, qui veut dire des ^{1. 21.}
vaisseaux de charge , *καὶ οἱ βαρυδρόμοι ἀντὶ πλοῖα*.

460 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

&c. & expliquer ἀνιματίσα, dans le sens de Monsieur Le Févre, & de Suidas, des vaisseaux qui flottent manque de sable, & de gravier dans le fond qui les soutienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir ; auxquels on n'a pas donné le lest. Autrement il n'y a point de sens. DESP.

Je suis d'acord icy avec M. Despréaux, qu'il y manque le mot πλοῖα, ou, si on aime mieux, le mot σκάφη, qu'on rencontre dans la même comparaison de Theodoret, Orat. VIII. de Providentia : Ε'πειδὴ γὰρ ἡ φύσις αὐτῆς τὸ χεῖρον ἐξήκουε, καὶ ὁ γὰρ τοῖς πᾶσι περικλυδίς, ὑποβρυχίος τι γινόμενος, οἷόν τι σκάφος ἀνιματίσειν, ἀπικλῖς φέρον τὸ σῶμα κατίλπειν, ἀναγκαιῶς ἐδίτθημι νόμον, καθάπερ τινὸς αἵματος ἰσότης τὸ σκάφος, καὶ τὴν ἐπὶ αὐτῷ φορὴν καλυψέας, καὶ συζυγίαν ἀναδύειν τὸν κυβερνήτην, καὶ πῶν οἰκέων ἐπιλαβείας. TOLL.

Les conjonctions ὥς & ὅτω, usitées dans les comparaisons, le mot ἀνιματίσα, & quelques autres termes métaphoriques, ont fait croire aux Interpretes, qu'il y avoit une comparaison en cet endroit. Monsieur Despreaux a bien senti qu'elle estoit défectueuse, Il faut, dit-il, suppléer au Grec, ou sous-entendre πλοῖα, qui veut dire des vaisseaux de charge Autrement il n'y a point de sens. Pour moy je croy qu'il ne faut point chercher icy de comparaison. La conjonction ὅτω, qui en estoit, pour ainsi dire, le caractère, ne se trouve ni dans l'ancien Manuscrit, ni dans l'Edition de Robortellus. L'autre conjonction, qui est ὥς, ne signifie pas, comme, en cet endroit, mais que. Cela posé, le raisonnement de Longin est tres-clair, si on veut se donner la peine de le suivre. En voicy toute la suite. Quelques-uns s'imaginent que c'est une erreur de croire que le Sublime puisse estre réduit en art. Mais je soutiens que l'on sera convaincu du contraire, si on considère que la Nature, quelque liberté qu'elle se donne ordinairement dans les passions, & dans les grands mouvemens, ne marche pas tout-à-fait au but

DU TRAITE' DU SUBLIME. 461

hard ; que dans toutes nos productions il la faut supposer comme la baze, le principe & le premier fondement : mais que nostre esprit a besoin d'une methode, pour luy enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu : & qu'enfin (c'est icy qu'il y a dans le Grec $\kappa\iota\ \alpha\varsigma$, pour $\kappa\iota\ \epsilon\tau\iota$, dont Longin s'est servi plus haut, & qu'il n'a pas voulu repeter) le Grand, de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux, lors qu'il n'est pas soutenu & affermi par les regles de l'Art, & qu'on l'abandonne à l'impetuosit   d'une nature ignorante. On se passe tres-bien de la comparaison, qui ne servoit qu'à embrouiller la phrase. Il faut seulement sous-entendre, $\epsilon\iota\ \epsilon\pi\iota\kappa\iota\upsilon\varphi\alpha\iota\tau\acute{o}\ \tau\iota\varsigma$, qui est six ou sept lignes plus haut, & faire ainsi la construction ; $\kappa\iota\ [\epsilon\iota\ \epsilon\pi\iota\kappa\iota\upsilon\varphi\alpha\iota\tau\acute{o}\ \tau\iota\varsigma]\ \alpha\varsigma\ \epsilon\pi\iota\kappa\iota\upsilon\delta\upsilon\tau\epsilon\epsilon\varsigma$; & si on considere, que le Grand, &c.

$\epsilon\pi\iota\kappa\iota\upsilon\delta\upsilon\tau\epsilon\epsilon\varsigma\ \alpha\upsilon\tau\acute{\alpha}\ \epsilon\varphi'\ \iota\alpha\upsilon\tau\acute{\omega}\nu\ \tau\acute{\iota}\ \mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\lambda\alpha$, est précisément la même chose que, $\tau\acute{\iota}\ \mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\lambda\alpha\ \epsilon\pi\iota\sigma\varphi\alpha\lambda\acute{\eta}\ \delta\epsilon'\ \alpha\iota\upsilon\delta\acute{o}\ \tau\acute{o}\ \mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\lambda\omicron$, qu'on lit dans le Chapitre XXVII. & que M. Despreaux a traduit ainsi : Le Grand, de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux.

$\Lambda\iota\upsilon\mu\acute{\epsilon}\tau\iota\varsigma\ \&\ \acute{\alpha}\sigma\eta\mu\epsilon\iota\alpha$, sont des termes métaphoriques, qui, dans le sens propre, conviennent à de grands bâtimens : mais qui, pris figurément, peuvent tres-bien s'appliquer à tout ce qui est grand, même aux ouvrages d'esprit. BOIV.

Tollius conserve $\epsilon\tau\omega$ dans son texte, & traduit en conséquence, quoiqu'il avertisse dans une Note que cette conjonction manque dans les trois *Mss.* du Vatican. M. Pearce sur l'autorité de ces *Mss.* sur celle de celui de Paris, & l'Edit. de Robortel retranche $\epsilon\tau\omega$. Sa Version est conforme à son texte. M. l'Abbé Gori reçoit la Comparaison, mais il n'a pas cru qu'il fût nécessaire de suppléer $\omega\lambda\omicron\iota\alpha$. Le mot $\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha\gamma\mu\alpha\tau\iota$, qu'il sousentend, lui suffit pour traduire d'une manière satisfaisante, & conserver, selon le carac-

462 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

tère de sa Langue , le sens métaphorique d'*ἀνέκδοτος* & d'*ἀνεμάρτηα*. Quoiqu'il en soit , je crois qu'il faut être de l'avis de M. Boivin & de M. Pearce. J'ai traduit tout cet endroit dans la Remarque 5.

- P. 222. II. Nous en pouvons dire autant à l'égard du Discours. La Nature &c.] Il manque en cet endroit deux feuillets entiers dans l'ancien Manuscrit : c'est ce qui a fait la Lacune suivante. Je ne sçai par quel hazard les cinq ou six lignes que Tollins a eues d'un Manuscrit du Vatican, & qui se trouvent aussi dans un Manuscrit du Roy (Num. 3171.) transposées & confonduës avec un fragment des Problèmes d'Aristote, ont pu estre conservées. Il y a apparence que quelqu'un ayant rencontré un morceau des deux feuillets égarez de l'ancien Manuscrit, ou les deux feuillets entiers, mais gâtés, n'aura pu copier que ces cinq ou six lignes.

A la fin de ce petit Supplément , dont le Public est redevable à Tollins , je croy qu'il faut lire *ἡγήσαστο* , & non pas *κομίσαστο*, qui ne me paroît pas faire un sens raisonnable. Le Manuscrit du Roi, où se trouve ce même Supplément , n'a que *οὐκ* de la première main , *κομί* est d'une main plus récente. Cela me fait soupçonner, que dans l'ancien Manuscrit le mot estoit à demi effacé , & que quelques-uns ont crû mal-à-propos qu'il devoit y avoir *κομίσαστο*. BOIV.

M. Boivin lit : *ἡγήσαστο* ; j'aimerois mieux, *κομίσαστο*. CAPPER.

M. Pearce , dont M. Capperonnier n'avoit point vu les Editions , lit aussi *κομίσαστο* , qui signifie la même chose qu'*ἡγήσαστο*, *pusarit*, ou *senseris*.

- P. 223. III. Car si je trouve le maître de la maison seul]
Rem. 1. Monsieur Despréaux me semble avoir leu dans le Grec,
col. 1. 1. *αἰ γὰρ τὸν ἐστῆσαν ἑψομαι μόνον*, au lieu de *τιν' ἐστῆσαν*. Mais
34- j'aimerois mieux dire : Car si je trouve seulement le maître de la maison. TOLL.

- P. 224. IV. Toutes ces phrases ... gâtent plus un discours &c.]
1. 6.

Monsieur Despréaux a suivi ici quelques (1) exemples, où il y a, *πιδόλαι γδ τῇ φράσει*, du verbe *πιδόω*, qui signifie *gâter*, *barboiiller*, *obscurcir*, mais cela ne me paroît pas assez fort pour la pensée de Longin, qui avoit écrit sans doute *τετύλωται*, comme je l'ai vu ailleurs. De cette maniere le mot *gâter* me semble trop general, & il ne détermine point assez le vice que ces phrases ainsi embarrassées causent ou apportent au discours; au lieu que Longin en se servant de ce mot, en marque précisément le défaut: car il dit, que *ces phrases & ces imaginations vaines bien loin d'élever & d'agrandir un discours, le troublent, & le rendent dur*. Et c'est que j'aurois voulu faire entendre, puisque l'on ne sçauroit estre trop scrupuleux, ni trop exact, lorsqu'il s'agit de donner une idée nette & distincte des vices ou des vertus du discours. DAC.

Monsieur Dacier prefere icy le mot de *τετύλωται*: mais celuy de *τιδούρηται* est capable de soutenir le *πιδόλαι*, par la ressemblance qu'il y a entre les expressions obscures & embarrassées du discours, & les pensées confuses & brouillées. Car un discours clair & net coule comme une eau pure, & donne du plaisir à ceux qui l'entendent. Cette confusion dans cette maniere de parler, est très-bien remarquée par Plutarque, quand il dit; (*de liberorum educatione.*) *Ἡ μὲν ὑπέρπου & λίξις ἀπλότητος ἐστίν.* C'est pourquoy, dit-il, il faut prendre garde, & *τὴν διατηρήναι καὶ ἀνατρέφειν διευλαβῶν*. Je souhaite que l'on jette les yeux sur ma traduction Latine, & on verra sans doute ce qui manque icy. TOLL.

La Version Latine de Tollius porte: *Nam & elocutio inquinata est, & visiones illa non tam magnifica sunt & excelsa, quam turbulenta & frivola quo-*

(1) Il y a tous dans les Editions de 1701. & de 1713. Mais celles de 1683. & de 1694. portent; quelques. M. Brossette l'a rétabli. Les autres Éditeurs en ont fait de même.

464 REMARQUE SUR LA TRADUCT.

dam verborum streptu exasperata. TOLLIVS exprime là ses penſées pluſtôt que celles de *Longin*, dont la Phraſe ne ſouffre aucune difficulté pour être entendue, & n'en eſt pas plus aiſée à traduire. Τεόλωνται ὃ δὲ τῇ φερεται, καὶ τειρομένηται ταῖς φαντασίαις μᾶλλον ἢ διὰ διανοίας. C'eſt ce que M. *Pearce* rend ainſi mot à mot: *obſcurantur enim hæc diſtione & conturbantur viſionibus potius quam intenduntur*; & c'eſt à peu près le ſens, que j'ai rendu, quand j'ai dit, en traduiſant cet endroit, page 135. L'Expreſſion *les rend obſcures*; ce qu'elles ont de vaine apparence fait plus de fracas & de conſuſion dans le Diſcours, qu'il n'y met de grandeur & de force. Je ne diffère de M. *Pearce* que par le ſens que je donne au mot *φαντασίαις*, que je ne croiois pas être ici terme technique. Je me trompois, & M. *Pearce* ſe trompe en traduiſant, ſur le conſeil de M. *Le Febvre*, le verbe διδιναται par *intenduntur*, dans le ſens, que les *Rhétieurs Latins* donnent à ce qu'ils appellent dans le Diſcours *intentionem*, & que les Grecs nomment δινοωσις. Διδιναται n'eſt point ici technique. LONGIN l'emploie dans ſa ſignification propre. C'eſt ce que démontrent & l'intention de celui qui parle dans les Vers rapportés en cet endroit, & ce que *Longin* ajoute dans cette même Phraſe, que je devois traduire de cette manière: *Elles ſont obſcures du côté de la Diſtinction; & les Images, qu'elles préſentent, ſont pluſtôt conſuſes que terribles. Et même, ajoute LONGIN, ſi vous examinés attentivement chacune de ces choſes au grand jour, de formidables qu'elles paroifſoient, elles deviendront extrêmement mépriſables.* Le Perſonnage, qui parle dans les Vers, dont *Longin* cenſure ici la ridicule enflure, a deſſein de paroître terrible, de faire redouter ſa colère. Tout ſe tient, tout eſt dans une dépendance réciproque; & l'on ne peut plus douter du véritable ſens de διδιναται.

La Note de *Tollius* ne mérite aucune ſorte d'attention. Elle eſt totalement fauſſe; & la correction poſée

DU TRAITE' DU SUBLIME. 465

posée par M. Dacier prêteroit à Longin. une *Métaphore* si dure, qu'elle ne seroit pas moins ridicule que les Expressions extravagantes, qui sont si justement censurées en cet endroit.

V. *ne s'élève pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vue.*] Le mot *μετώγει* signifie icy ce que St. Augustin dit en quelque lieu de l'orgueil: *Tumor est, non magnitudo.* J'aimerois donc mieux m'expliquer de cette maniere: *C'est de la même maniere quelquefois qu'on a traité Callisthene, qui, quand il affecte de s'enoncer en termes sublimes & relevez, s'égare alors dans les nuées.* TOLL. P. 229. l. 16.

Tollius explique le fond de la pensée de Longin, mais il ne rend pas compte de son expression métaphorique de *μετώγει*, donc M. Despréaux a très-bien rendu le sens. *Μετώγει* signifie ce qui est hors de la portée de la vue. LONGIN dit donc mot à mot, qu'on a raillé CALLISTHENE de certaines choses, qui sont, non pas élevées, mais hors de la portée de la vue. M. l'Abbé Gori prend *μετώγει* dans le sens de ce qu'on appelle des *Météores*, au moien de quoi sa Traduction a toute la hardiesse & toute la vivacité de l'Original. *Derise sono quelle maniere di Leontino GORGIA ... ed alcuna di quelle di CALLISTENE non alte ma in aria.*

VI. *je n'en vois point de si enflé que Clitarque.*] Ce jugement de Longin est fort juste; & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque qui dit d'une guespe, *καλάρμεται τῶ ὄρεινῳ ἰσθμῶταται ἢ τις τῶν κοιλῶν δρύς.* Elle paist sur les montagnes, & vole dans les creux des chesnes. Car en parlant ainsi de ce petit animal, comme s'il parloit du Lion de Némée, ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui est en même tems & désagréable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin luy a reproché. DAC. P. 229. l. 17.

Voilà encore une fois le même exemple cité par Monsieur Dacier, & qu'on trouve dans mes *Remarques*.
Tome IV. G g

466 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

ques. Mais il a fort bien fait de n'avoir pas nommé son auteur. TOLL.

Je ne fais pas ce que *Tollius* veut dire par ces dernières paroles. Le passage cité par M. *Dacier* est du *Traité de l'Elocution*, qui porte le nom de *Démétrius de Phalère*. Mais la Critique de cet Auteur manque de justesse; les Taureaux & les Sangliers ne volent pas.

P. 125. L. 18. VII. *Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce.*] Je n'entens pas cette Expression. En disant simplement : *Cet Auteur n'a que l'écorce*, M. *Despréaux* auroit rendu suffisamment l'Expression de *Longin*. Φλοιώδης γὰρ ὁ ἀνὴρ, καὶ φυστῖν &c. Φλοιώδης ἀνὴρ, *Homo corticeus*. C'est une expression pareille à celle d'*HORACE*, *levior cortice*, dont *Langbaine* & M. *Le Febvre* se servent pour rendre ici les termes Grecs. Le dernier ajoute que par *écorce* il faut entendre le *liège*, ce qui n'est nullement nécessaire. M. l'Abbé *Gori* fait passer très-heureusement l'expression de *Longin* dans sa Langue, en disant : *uomo tutto buccia*; *Homme tout écorce*; ce qui seroit trop hardi pour nous. Le *vere hordaceus scriptor* de *TOLLIVS* est moins clair que le texte. M. *Pearce* dit : *Vir futilis*, mais la *Métaphore* n'est pas trop hardie pour le Latin. Elle peut même passer dans notre Langue de la manière que je l'ai dit. Peut-être cependant seroit-il mieux de l'abandonner & de prendre un autre tour. Je dirois volontiers : *Cet Auteur n'a point de consistance*, & comme dit *SOPHOCLE*, *il enfle ses joues avec excès pour &c.*

P. 126. R. C. 1. L. 1. VIII. *ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte.*] J'ay traduit ainsi φορβειὰς δὲ ἄντρον, afin de rendre la chose intelligible. Pour expliquer ce que veut dire φορβειὰς, il faut s'avoir que la flûte chez les Anciens, étoit fort différente de la flûte d'aujourd'hui. Car on en tiroit un son bien plus éclatant, & pareil au son de la trompette, *tubaque amula*, dit *HORACE*. Il falloit donc, pour en jouer, employer une

plus grande force d'haleine, & par consequent s'enfler extrêmement les jouës, qui estoit une chose desagréable à la veüe. Ce fut en effet ce qui en dégoûtait Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginerent une espece de lanier ou courroye, qui s'appliquoit sur la bouche, & se lioit derrière la teste, ayant au milieu un petit trou, par où l'on embouchoit la flûte. *Plutarque* prétend que *Mar-sias* en fut l'inventeur. Ils appelloient cette lanier *φορβειαν*, & elle faisoit deux differens effets: car outre qu'en serrant les jouës elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui estant repoussée sortoit avec beaucoup plus d'impetuositè & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un *Poëte enflé*, qui souffle & se démene sans faire de bruit, le compare à un homme qui joue de la flûte sans cette lanier. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'huy, puisqu'à peine on serre les lèvres quand on en joue; j'ay crû qu'il valloit mieux mettre une pensée équivalente, pourveu qu'elle ne s'éloignât point trop de la chose, afin que le Lecteur, qui ne se soucie pas tant (1) des antiquailles, puisse passer, sans estre obligé, pour m'entendre, d'avoir recours aux *Remarques*. DESP.

Φορβὴν ἢ σφιγερὴν μὲν ἀνάλκτοις, φορβειᾶς δ' ἄριστ. Tibia qua ludit, non est parva, sed non utitur capistro, id est, modo caret, nullos fines novit, transgreditur materiz fines. Hic loci sensus est, & significat, Clitar-chum, de quo sermo est, revera sublime discendi genus adflectare, sed modum excedere, dum inflat nimis stylum: nam φορβειὰ corium erat, in posteriori parte capitis ligatum, & os tegens, sed foramen habens, ut extremitatem tibia admitteret, ejus usus erat (ut Scholiastes ARISTOPHANIS dicit) ut spiritus moderatius emissus, dulciorem tibiz efficeret sonum, vel (secun-

(1) Au lieu de *saut*, il y a fort dans l'Edition de 1701: seule.

468 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

dum PLUTARCHUM) ut violentia nimii spiritus cohiberetur. *Jam de Boilavii versione licet judicare, quæ ita sese habet* ; il ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flute. *Antithesis verborum grande & petite indigna est Sophocle, cujus verba Græca sunt : sed cum Græcum exemplar, quod Boilavius sequitur, haberet σμυξοῖς, loco ὁ σμυξοῖς, non culpa ejus versionem une petite flute. Sed vellem scire, quomodo aliquis dici possit ouvrir une grande bouche pour souffler dans une petite flute, vel uti Welstedius id etiam ridicule magis expressit, to gape enormously wide to blow a little flageolet : nam quo quis magis os distendit, eo minus parvum instrumentum inflare potest.* OBSERVATEUR ANGLOIS.

1°. La description, que M. Despréaux fait de la *Lanière*, dont les Joueurs de flûte se servoient, est assez bien, à cela près qu'il y falloit ajouter, que cette *Lanière* étoit portée par une bande, qui posoit sur le haut de la tête & decendoit le long des temples & des oreilles. Cette bande étoit pour tenir en place la *Lanière*, qui se renouoit derrière la tête, & qui vraisemblablement se serroit plus ou moins, suivant que l'on vouloit tirer plus ou moins de son de la flûte.

2°. Les effets, que M. Despréaux attribué à cette *Lanière* sont faux. Loin qu'elle pût cacher la difformité de l'enflure des joues, elle ne faisoit que la rendre, pour ainsi dire, plus difforme, en ce que cette enflure se partageoit en deux, & se faisoit voir au dessous, comme au dessus de la *Lanière*. C'est d'ailleurs contre l'expérience que tout le monde en peut faire, qu'il prétend qu'en contraignant l'haleine, la *lanière* la rendoit plus forte & plus impétueuse. Elle faisoit tout le contraire. Les anciens *Scholiasles* ont pris soin, ainsi que M. Pearce & l'*Observateur Anglois* l'ont remarqué, de nous apprendre que cette *Lanière* avoir deux usages ; l'un d'empêcher la lèvre de se fendre, & l'autre d'adoucir le son de la flûte, en modérant la violence

du soufflé. Plus les jouës sont serrées, moins on peut souffler fort.

3°. M. Despréaux se trompe encore, quand il dit que LONGIN, pour exprimer un Poète enflé qui soufflé & se demene sans faire beaucoup de bruit, le compare à un homme qui joue de la flûte sans cette lanîère. Remarquons d'abord une petite inexactitude. Longin parle de CLITARQUE, Historien, & non Poète enflé. Montrons ensuite que M. Despréaux nous offre le contraire de la pensée de son Auteur. Cicéron, dans le I. Liv. des Loix, reproche à Sisenna d'écrire d'une manière puérile; & dit que cet Historien Romain sembloit de tous les Grecs n'avoir lu que Clitarque. On entrevoit dans ces paroles ce que Cicéron pensoit de l'Historien Grec, que Longin caractérise, en disant qu'il n'avoit que l'écorce. Ces deux jugemens se rapportent. Il en résulte que Clitarque, traitant un sujet aussi noble, aussi grand que les Conquêtes d'Alexandre, n'avoit que des idées petites & basses, des pensées sans consistance, auxquelles il s'efforçoit de donner par le gonflement de ses expressions, une sorte de poids, un air de grandeur & de sublimité. Voilà ce que Longin a voulu faire entendre, en disant : il soufflé dans de petites flûtes sans lanîère. C'est comme s'il avoit dit : il me semble voir un Homme qui n'ayant à jouer que d'une flûte petite & rendant un son foible, souffleroit de toutes ses forces pour en tirer des sons aussi forts, aussi pleins que ceux des plus grosses flûtes. LONGIN forme une expression métaphorique des termes, qu'il emprunte de Sophocle; & sa Métaphore est une allusion à quelque chose de très-connu de son tems, & qui ne l'est plus aujourd'hui. C'étoit le cas de recourir à l'équivalent; & le seul, qu'il falloit substituer à cette Métaphore, qui ne s'entend plus, étoit l'idée même réduite à l'Expression simple. C'est ce que j'ai fait par le petit changement, que j'ai cru pouvoir hasarder dans le texte de la Traduction de M. Despréaux,

470 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

où j'ai mis : *qui , pour me servir des termes de SOPHOCLE , enfle ses jouës avec excès pour souffler dans une petite flûte*. Il ne faut pas enfler autant les jouës pour jouer du flageolet , que pour sonner de la trompète.

4°. M. Despréaux n'avoit rien dit d'intelligible dans sa Traduction , en disant : *qui ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte*. Il faudroit , pour que ces paroles pussent être entendues , qu'elles signifiasent quelque chose : & c'est ce qui ne pourroit être que dans la supposition qu'il y auroit quelque espèce d'*Instrument à vent* , dont on ne pourroit jouer qu'en ouvrant une grande bouche. Mais cela n'est point ; & même cela ne peut pas être , puisque ce n'est que par le moiën des lèvres rassemblées & serrées en différentes manières , que l'on tire du son de ces sortes d'*Intrumens*.

5°. Pour achever de faire entendre la pensée & l'expression métaphorique de *Longin* , je ne dois pas oublier de dire que les Anciens ne se servoient pas toujours de la *Lanière* pour jouer de la flûte , ou pour jouer de toutes sortes de flûtes. C'est ce qui peut aisément se prouver par divers Monumens antiques , & même par les deux Vers de *Sophocle* , où *Longin* a pris son expression. *Cicéron* nous les a conservés dans la *XVI. Epit. du II. Liv. à Atticus*.

Φυσᾷ γὰρ ἢ σμικροῖσιν ἀνλίσκοις ἔτι
Ἀλλ' ἀγέλαις φύσαισι , φορβειᾷς δ' ἄτερ.

Langbaine en rend ainsi le sens : *non jam modicas inflas tibias , sed ingentes folles sine capistro*. SAUMAISE dans ses *Notes sur Solin* en a fait ces deux Vers :

Non ille modicas ore inspirat tibias ,
Sed sine capistra enormibus flat follibus.

Ni l'une ni l'autre de ces Traductions n'est exacte. *Sophocle* oppose ἀγέλαις φύσαις , σμικροῖσιν ἀνλίσκοις ; ce n'est pas à de *gros soufflets* , qu'il oppose les *petites flutes* , dont les Joueurs d'*Intrumens* d'Athènes se servoient ,

DU TRAITE' DU SUBLIME. 471

mais à de *grosses flûtes de village*, à des flûtes pareilles à celles dont les gens de la Campagne faisoient usage. C'est ce que signifie proprement *αγροίος* qui vient d'*αγρός*, d'où les Latins ont tiré leur mot *ager*. Nous ne faisons pas à quoi les Vers de *Sophocle* avoient trait, puisqu'ils sont d'un Ouvrage, que nous n'avons plus. Il faut les expliquer à la lettre, tels qu'ils se comportent; & faire attention que *φύσσις* s'y trouve au sens passif, au lieu que *Langbaine* & *Saumaïse* le traduisent par le sens actif. Ainsi *φύσσις* ne signifie pas ici *folles*, des *souffleurs*, des Instrumens avec lesquels on souffle, mais des *souffloirs*, si nous avons ce terme, qui seroit ici générique, comme l'est le terme Grec, & signifieroit toutes les sortes d'Instrumens, dont on ne se sert qu'en soufflant dedans.

6°. Cela posé, revenons au texte de *Longin*, dont j'ai donné le véritable sens plus haut. Il dit donc, en parlant de *Clitarque*: *φυσῶν, καὶ τὸν Σοφοκλῆα, μικροῖς μὲν ἀνλίσκοισι, φριβιᾶς δ' ἄντη*; mot à mot en Latin: *inflans, juxta SOPHOCLEM, parvas quidem tibias, sed sine capistro*. LONGIN n'emprunte à *Sophocle*, que l'expression. Il cite même de mémoire. Il supprime l'*Ionisme* *σμηκροῖς*, & comme il écrit Attiquement, il met *μικροῖς*; & d'ailleurs au lieu de *μικροῖσιν ἀνλίσκοις*, qu'il auroit du dire en copiant *Sophocle*, il dit *μικροῖς ἀνλίσκοισι*. Ces légères observations font voir que c'est à tort que *Tollius* s'est avisé de faire une correction dans cet endroit, en le reformant sur les Vers même de *Sophocle*, tels qu'ils sont rapportés par *Cicéron*, & mettant *σμηκροῖς* &c. Il fait plus dans sa Traduction; il emploie ces deux *Iambes* à traduire les quatre ou cinq mots cités par LONGIN.

*Parvis quidem non ille spirat tibiis ;
Tumidum sed os nunquam capistro continet.*

Mais *spirat non parvis tibiis* ne sauroit s'accorder avec *φλοιᾶδης ἀνὴρ*, *Homme qui n'a que l'écorce*. TOLLIVS
G g iv

472 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

s'approuve pourtant dans une assez longue Note de sa correction. *Reposui ex CICERONE*, dit-il, *è οὐκ ἔστιν, & hoc sententia ipsa postulat. Nam qui METEORA horum scripta dici possent si exiguis tibiis uterentur? Sed ideo erant METEORA, non verò SUBLIMIA, quia spirabant utrumque φερούμεν, id est, absque judicio &c.* M. Pearce a suivi la correction de Tollius, & donne le même sens à LONGIN. In MSis, dit-il, *deleto à legitur μετὰ*: *sed nostra lectioni favet tum sensus loci, tum verba ipsa SOPHOCLES...* Sensus est: *Magna quidem aggreditur, sed regula & modo caret: ob illud laudandus est, ob hoc vituperandus.* Ces dernières paroles font voir que M. Pearce n'a pas pris garde d'assez près à la suite du Discours de Longin, qui parle de Clitarque avec un souverain mépris, & qui sans doute étoit bien éloigné de trouver quelque chose à louer dans un Ecrivain, qu'il qualifie *leviorem cortice*, φλακιδῆ. L'exposition, que j'ai faite ci-dessus de la véritable pensée de notre Rhéteur, suffit pour réfuter M. Pearce. A l'égard de Tollius, son erreur vient d'avoir confondu les objets. Longin ne dit point que les Ecrits de Clitarque sont *puriores*. C'est à quelques endroits des Ouvrages de Callisthène, qu'il donne cette qualité. Si nous avions ce qu'il avoit dit en commençant à parler de l'Enflure, nous n'aurions sans doute aucun embarras sur ce qu'il veut dire ici. Mais je me fixe toujours à l'Epithète qu'il donne à Clitarque; & le Lecteur y doit être attentif. Je n'ai plus qu'à traduire littéralement toute la Phrase, & l'erreur de Tollius sera pleinement relevée. Après avoir dit que si l'on ne doit pas pardonner aux Poëtes Tragiques de s'enfler outre mesure, on le doit encore moins pardonner aux autres Ecrivains; Longin ajoute: *C'est pour cela qu'on s'est moqué des expressions de GORGIAS, lorsqu'il écrivoit: XERXES, CE JUPITER DES PERSES; & LES VAUTOURS, SEPULCHRES VIVANS; aussi bien que de quelques traits de CALLISTHÈNE, qui sont,*

non pas élevés, mais hors de la portée de la vue; & bien plus encore des expressions de CLITARQUE, Homme n'ayant que l'écorce, &c, comme dit SOPHOCLE, enflant extrêmement ses joues pour souffler dans de petites flûtes. Falloit-il avoir de si bons yeux pour voir que cette qualification Homme n'ayant que l'écorce, n'est mise là par Longin, que pour empêcher qu'on n'entende jusqu'à Clitarque le *μετρώγας*, qu'il dit de Calisthène, & dont il consent peut-être qu'on fasse aussi l'attribution à Gorgias. M. l'Abbé Gori s'est trompé comme les autres. Il traduit ainsi les paroles empruntées de SOPHOCLE: *gonfiante flauti ben grandi senza muservuola*. Je ne dois plus rien ajouter; & j'en ai dit assez pour réfuter l'Observateur Anglois.

IX. Dans un noble projet on tombe noblement.] Il y a dans l'Ancien Manuscrit, *μεγάλη δ'απλοδαίνειν ὅμως ἐν γένει ἀμάρτημα*. Les Copistes ont voulu faire un vers; mais ce vers n'a ni césure ni harmonie (1). On ne trouvera point dans les Tragiques (2) d'exemple d'un Iambe, qui commence par deux anapestes (3). Il y a donc apparence que ce qu'on a pris jusques icy pour un vers, est plutôt un proverbe, ou une Sentence tirée des écrits de quelque Philosophe. *Μεγάλη δ'απλοδαίνειν, ὅμως ἐν γένει ἀμάρτημα*, est la même chose que s'il y avoit, *μεγάλη δ'απλοδαίνειν ἀμάρτημα μὲν, ὅμως ὃ ἐν γένει ἀμάρτημα*, tomber est une faute; mais une faute noble, à celui qui est grand; c'est-à-dire, qui se montre grand dans sa chute même, ou qui ne tombe que parce qu'il est grand. C'est à peu près dans ce sens, que M. Corneille a dit,

Il est beau de mourir maître de l'Univers. BOIV.

(1) Au lieu d'harmonie, M. Brossette a mis quantité. Ce qui se trouve dans toutes les Editions faites depuis la sienne.

(2) Cette Phrase manque dans l'Edition de 1713.

(3) M. Brossette & les Editeurs venus depuis ont mis: les Poëtes Grecs,

474 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

Dans toutes les *Editions*, excepté celle de *Robortel*, on lisoit :

Μεγάλως ἀπλοδαίνυσιν ἀμάρτημα ἰσχυρὸν.

Robortel est d'accord avec le *Mss. de la Biblioth. du Roi*. MANUCE, qui donna la seconde *Edition* de *Longin* fit des paroles, dont il s'agit, un Vers Iambe, en retranchant ὅμως ; & ce Vers veut dire : *tomber grandement, est une faute noble*. C'est le sens rendu par M. *Despréaux*. TOLLIVS n'a point traduit le prétendu Vers de *Manuce*. Il y substitué dans sa Version une pensée à peu près semblable, comprise dans ce Vers Trochaïque.

Si cadendum est mihi, cælo cecidisse velim.

M. *Pearce* a rétabli l'ancienne leçon, avec cette différence que sur l'autorité de quatre autres *Mss.* il a mis *μεγάλως* au lieu de *μεγάλη*. Sa Version est équivoque : *Magnis tamen excidere, generosum est peccatum*. Veut-il dire : *iis, qui magni sunt, generosum est peccatum excidere*? Veut-il dire : *generosum est peccatum excidere magnis ausis*, selon ce que dit *Ovide* en parlant de *Phaëton*, Liv. II. des METAM.

Quem si non tenuit, magnis tamen excidit ausis.

En traduisant cet endroit (pag. 140.) j'ai suivi la leçon de l'ancien *Mss.* & de *Robortel*, laquelle me paroît la plus simple & la plus naturelle ; & j'ai rendu, par un tour différent, le sens, que M. *Boivin* donne à ces paroles.

- P. 229. l. 1. X. Elle n'a que de faux dehors] Tous les *Interpretes* ont suivi icy la leçon corrompue de ἀναλίδης, faux, pour ἀναλίδης, comme Monsieur Le Févre a corrigé, qui se dit proprement de ceux qui ne peuvent croître, & dans ce dernier sens le passage est très-difficile à traduire en nostre langue. *Longin* dit : Cependant il est certain que l'enflure, dans le discours aussi-

DU TRAITE' DU SUBLIME. 475

bien que dans le corps , n'est qu'une tumeur uide , & un défaut de forces pour s'élever , qui fait quelquefois &c. Dans les Anciens on trouvera plusieurs passages , où ἀναλήδης a esté mal pris pour ἀναλθεῖς. DAC.

Je ne suis pas icy du même sentiment ; comme j'ay montré dans mes *Remarques*. Car je ne puis pas comprendre , comment il y auroit un ὄγκος , une *enfure* , ou une *grandeur* , quoique mauvaise , dans un corps qui ne peut croître , ou qui ne tire point de profit de sa nourriture. Nous avons le mot contraire ἐνάληδης dans le Chap. XV. (13.) TOLL.

M. Capperonnier adopte la correction de M. Le Febvre. M. Pearce la rejette parce que Longin se fert ailleurs d'ἐνάληδης , & parce que ἀναλήδης se trouve dans Denis d'Halicarnasse , dont Tollins dans ses *Notes Latines* avoit cité le même passage. Soit qu'on lise , ἀναλθεῖς , soit qu'on lise ἀναλθεῖς , la Phrase est également difficile à traduire. J'en ai , je crois , développé le véritable sens dans la Version un peu paraphrasée , que j'ai faite de cet endroit , ci-devant p. 140. & dans la Rem. 84. p. 139. j'ai fait imprimer ἀναλθεῖς.

XI. Il en est tout au contraire du Pueril.] Le texte P. 230 porte : τὸ ἡ μωρακιῶδες ἄνθρωπος ὑπεραντίον τοῖς μεγάλαις. l. 1. M. Le Febvre veut qu'on lise ὅτι ἐναντίον est *contrarium* , & non pas ὑπεραντίον *subcontrarium*. M. Capperonnier adopte cette correction & je l'ai suivie. Voies p. 174. & ibid. Rem. 16. Tollins & M. Pearce conservent l'ancienne leçon , & traduisent selon la correction de M. Le Febvre. Ce qui fait que le Texte & leurs Versions ne sont pas tout-à-fait d'accord.

XII. C'est le vice . . . quelque chose d'extraordinaire P. 230. & de brillant] Πελαγία καὶ πεποιημένα. Voies p. 104. l. 7. Rem. 41. ce que j'ai dit au sujet de πεποιημένα λέξις. Πεποιημένα doit se prendre ici dans le même sens , & M. Despréaux le rend très-mal par *brillant*. LONGIN a déterminé le sens de ce mot , en disant dans la Phrase précédente : Τί περ ἐν τῷ μωρακιῶδες ὅτι ; ἢ δόλον , αἷς

476 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

πολεμική νόησις , ἀπὸ ἀδελφείας λεγούσῃ εἰς ψυχρότητα ; Le PUE'RIL est une pensée d'Ecolier (ou pareille à celles de l'Ecole), laquelle dégénère en froideur pour être travaillée avec trop de soin ; c'est-à-dire , parce que l'on a fait trop d'efforts pour la mettre dans tout son jour , pour la bien exprimer. C'est ce que M. Despréaux rend à peu près par , qui , pour être trop recherchée , devient froide. Περαιτέρω , qui signifie , soin outré , travail superflu , supervacua operositas , comme Quintilien le traduit , Liv. VIII. Ch. III. se rapporte directement à πεινιμένῃς , dont il fixe le sens , que M. Pearce rend fort bien par *elaboratum* ; & que l'on chercheroit en vain , aussi-bien que celui de ἀετλή dans ces paroles de TOLLIUS : *quod argutum est , & vibrantibus sententiolis pictum* ; quoiqu'il amène à leur secours un grand étalage d'érudition.

P. 230. XIII. Pour s'attacher trop au stile figuré , ils tombent
l. 12. dans une sorte affectation.] LONGIN dit d'une manière plus forte , & par une figure , Ils échoient dans le stile figuré , & se perdent dans une affectation ridicule. DAC.

Επικίδουλις δ' εἰς τροπικὸν ἢ κακόζηλον ; *impingentes in tropicum & cacozelum* , c'est-à-dire , *pravam affectationem*. Les mots *Stile figuré* , dont M. Despréaux & M. Dacier se servent , ne peuvent pas rendre τροπικὸν , qui ne peut signifier que *Diction chargée de Tropes*. Le Terme de *Stile* est générique , & renferme le tour des pensées , le choix & l'arrangement des mots. M. Le Febvre fait en cet endroit une réflexion de fort bon sens sur l'usage , que l'on doit faire des Tropes ; mais elle est en pure perte. τροπικὸν est une fautive correction de la façon de Manuce , au lieu de ροπικὸν de l'Edit. de Robortel , ou de ροπικὸν du Mst. de Venise , qu'il avoit sous les yeux. TOLLIUS dit qu'on peut défendre cette dernière leçon , quoique dans son Texte il ait conservé τροπικὸν , qu'il traduit mal par *figuratum*. Ρωπίου , dit-il , & ρωποπλεῖν signifie *vendre des choses viles & qui ne sont presque d'aucune valeur*. Le mot

DU TRAITE' DU SUBLIME. 477

ῥωπος se trouve dans *Hesychius*, ainsi que celui de ῥωπι-
 πη τις, que *Tollius* dit être une faute au lieu de ῥωπι-
 πηρος, qu'il interprète; *garrulus*, *inanium* & *nullius*
pretii verborum jactator. Sur quoi M. *Capperonnier*
 observe que *Tollius* se trompe, en suivant *Portius* & *Var-*
rinus, & qu'il faut lire ῥωπιπρηγέρηρα, comme il y a
 dans *Eustathe*, p. 927. Il admet en même-tems dans
 le Texte ῥωπικόν. Son autorité m'a décidé. Voiés pag.
 174. *Rem.* 116. p. 175. ou dans la *Rem.* 118. je fais
 voir la justesse de la *Métaphore* de *Longin*. M. *Pearce*
 s'est déterminé pour ῥωπικόν, comme le plus autorisé
 par les *Mss.* C'est en particulier la leçon de celui de
 la *Biblioth. du Roi*. Mais en même-tems M. *Pearce*
 doute que ce mot se trouve ailleurs. De mon côté je
 ne puis douter qu'on ne trouve l'explication, qu'il en
 donne, un peu forcée. *Est adjectivum*, dit-il, *factum*
à substantivo ῥωπή, *inclinatio sive momentum* lancis
ad imum vergentis: hinc ῥωπικόν poterit significare id
quod deorsum ferri solet, sive id quod ad imum in-
clinat, sive (ut uno verbo vim hujus vocis satis expli-
cem) humile: quod propriè opponitur præcedenti voci
πρωτίῃ, qua vuli aliquid excellens & egregium. Mais
 la même opposition se trouve, & plus juste encore,
 entre ce dernier terme & ῥωπικόν, que M. *Pearce* inter-
 prète lui-même par *VILE*,, *sive nullius pretii, quales*
sunt ea merces, qua ῥωπαὶ dicuntur. Pour M. l'Abbé
Gori, je ne puis deviner quelle est la leçon, qu'il a
 suivie. Sa Version porte: *inciampano nel leccato, ed*
affettato. Leccato, par rapport au *Stile*, signifie ce que
 nous appellons *leché*, *peigné*. C'est une idée qui ne
 peut s'accorder avec pas un des trois termes Grecs,
 dont il s'est agi jusqu'ici.

CHAPITRE III.

[I. Il *sait beaucoup*, & dit même les choses d'affez P. 232.
bon sens.] *LONGIN* dit de *Timée*, πολὺς καὶ ὑπερβολὴ 7.

478 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

nés. Mais ce dernier mot ne me paroît pas pouvoit signifier un homme, qui dit les choses d'assez bon sens : & il me semble qu'il veut bien plutôt dire un homme qui a de l'imagination, &c. Et c'est le caractère de *Timée*. Dans ces deux mots *Longin* n'a fait que traduire ce que *Cicéron* a dit de cet Auteur dans le second Livre de son ORATEUR : *Rerum copia & sententiarum varietate abundantiſſimus*. Πολυλογία répond à *rerum copia*, & ἑπνοητικός à *sententiarum varietate*. DAC.

ἑπνοητικός veut dire un homme qui imagine. qui pense sur toutes choses ce qu'il faut penser ; & c'est proprement ce qu'on appelle un homme de bon sens. DESP.

Monsieur *Dacier* est icy encore de mon sentiment. Nous avons vu dans le premier Chapitre le mot *βαίνια*. Icy nous en avons un qui en est dérivé, ἑπνοητικός, c'est-à-dire qui est fort riche en pensées & en expressions. Νεήσαντες, ce qu'*Herodien* dit de l'Empereur *Severe*, est encor un peu plus, & se dit d'un homme qui sçait sur le champ trouver des expédients pour se tirer d'affaires. TOLL.

M. *Despréaux* n'est pas d'accord avec lui-même ; dans sa NOTE. Un Homme qui imagine, diffère, selon nos Idées, d'un Homme, qui pense ; & l'Homme de bon sens diffère de tous les deux. Il falloit interpréter *Longin* par *Cicéron*. ἑπνοητικός ne peut signifier en cet endroit que *sententiosus & argutus* ou *sententiis abundans*, c'est-à-dire plein de pensées, riche en pensées. TOLLIVS étend trop la signification de ce mot. Il ne s'agit point ici d'Expressions.

P. 233. II. puisqu'ils furent trente ans à prendre la Ville de
l. 4. Messene] *LONGIN* parle ici de cette expedition des Lacedemoniens, qui fut la cause de la naissance des Partheniens, dont j'ay expliqué l'Histoire dans *Horace*. Cette guerre ne dura que vingt ans ; c'est pourquoy, comme Monsieur *Le Févre* l'a fort bien remarqué, il faut nécessairement corriger le texte de *Lon-*

gin où les Copistes ont mis un λ, qui signifie *trente*, pour un κ, qui ne marque que *vingt*. Monsieur Le Févre ne s'est pas amusé à le prouver ; mais voicy un passage de *Tyrée* qui confirme la chose fort clairement :

Ἀμφὶ πόδι' ἰμάχοντ' ὀνειαυδὲς ἔτη
 Ναυμαίῃς, αἵτε Ἰωλασιφρονα θυμὸν ἔχοντες,
 Αἰχμηταὶ παλίων ἡμετέρων πατέρεσ.
 Εἰκοσι δ' οἱ μὲν κτ' ἴονα ἔργα λισπόντες
 Φεύγον Ἰθαυραίων ἐκ μεγάλων ὀρίων.

Nos braves ayeux assiégerent pendant dix-neuf ans sans aucun relâche la ville de Messene, & à la vingtième année les Messeniens quitterent leur citadelle d'Ithome. Les Lacedemoniens eurent encore d'autres guerres avec les Messeniens, mais elles ne furent pas si longues. DAC.

Langbaine s'étoit apperçu le premier de la faute qu'il y avoit ici dans le Texte de Longin, mais il n'en avoit pas proposé la correction. Tollius, Hudson & M. Pearce sont convenus que M. Le Febvre avoit raison ; mais ils ont laissé subsister la faute dans leurs Textes & dans leurs Versions. Je ne vois pas ce qui peut les avoir empêché de la corriger. C'en est pas sur de pareilles vérités que les Editeurs doivent hésiter.

III. de quelle exclamation pensez-vous qu'il se serve ?] P. 234. *Επιφωνεῖν* ici n'est pas faire une exclamation. C'est simplement, faire une réflexion. Voici Hermogène, pp. 217 - 219. le prétendu Demetrius de Phalère, 66-67. Les Rheteurs de Piibou, 25. Quintilien, 421. Vossius, RHET. Tom. II. 419. M. Despréaux confond *ἐπιφώνημα* ou *ἐπιφώνησιν* avec *ἐκφώνησιν*. Voici-en la différence dans Macrobe, Liv. IV. Ch. VI. CAPPER.

Tollius & M. Pearce ont traduit *ἐπιφωνεῖν* par *insulter*, qui fait en cet endroit un sens un peu bisarre. L'explication de M. Capperonnier me paroît la seule, qu'il faille suivre.

IV. vu principalement ... Hermocrate fils d'Hermion.] P. 234. l. 6.

480 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

Cela n'explique point , à mon avis , la pensée de *Timée* , qui dit , *Parce qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie , sçavoir HERMOCRATE fille d'HERMON , qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient maltraité.* *TIMÉE* a voit pris la genealogie de ce General des Syracusains , dans les Tables qui estoient gardées dans le Temple de *Jupiter Olympien* près de *Syracuse* . & qui furent surprises par les Atheniens au commencement de cette guerre , comme cela est expliqué plus au long par *Plutarque* dans la vie de *Nicias*. *THUCYDIDE* parle de cette mutilation des statuës de *Mercury* , & il dit qu'elles furent toutes mutilées , tant celles qui estoient dans les Temples , que celles qui estoient à l'entrée des maisons des particuliers. *DAC.*

Le Grec porte , qui tiroit son nom du Dieu qu'on avoit offensé ; mais j'ai mis d'*Hermès* , afin qu'on vit mieux le jeu de mots. Quoy que puisse dire Monsieur *Dacier* , je suis de l'avis de *Langbaine* , & ne croi point que *de dñi Hermocratis* n' veuille dire autre chose que , qui tiroit son nom de pere en fils du Dieu qu'on avoit offensé. *DESP.*

J'avois mis icy en marge , qui tiroit son origine de ce Dieu , dont il avoit (1) outragé la Majesté. Ce mot *maltraiter* , duquel M. *Dacier* se sert , ne me semble pas assez fort : parce qu'il s'agit icy d'une impiété singuliere , & d'un sacrilege , par lequel on viole le droit des Dieux. De même Monsieur *Despréaux* peu après en disant , à cause de son peu de respect , ne me donne pas cette idée que l'impiété de *Denys* merite. *TOLL.*

M. *Despréaux* & M. *Dacier* se trompent également , en disant , l'un : *veu principalement qu'il y avoit un des Chefs* &c. & l'autre : *parce qu'il y avoit un des Chefs* &c. *Langbaine* & M. *Le Febvre* avoient pris soin d'avertir que *de ira adde* ne signifioit pas , *propter*

(1) Il faut , ils avoient. Il s'agit des Athéniens.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 48 f

unum hominem ou bien *unius hominis causa* ; mais *per unum hominem*. Ce sont les termes que M. *Pearce* emploie , & *Tollius* exprime le même sens par un autre tour. *Hermocrate* , dont il est parlé dans ce passage , commandoit l'Armée des *Siraculains*.

V. à cause de son peu de respect] Le Grec dit : *δοῦς σέβης ἔχεντο* ; il fut impie. Il falloit donc dire : à cause de ses impiétés. P. 234.
l. 13.

VI. de *Dios* & d'*Heracles* ,] *Ζεύς*, *Διὸς*, Jupiter ; *Ἡρακλῆς*, *Hercule*. *DESP.* *Not. Marg.* P. 234.
l. 14.

VII. que ces parties de l'œil que nous appellons en Grec du nom de vierges.] Ce passage est corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de *Xenophon* , où l'on a mis *θαλάμοις* pour *ὀφθαλμοῖς* , faute d'avoir entendu l'équivoque de *κόρη*. Cela fait voir qu'il ne faut pas aisément changer le texte d'un Auteur. *DESP.* P. 235.
l. 11.

ISIDORE de *Péluse* dit dans une de ses lettres , *αἱ κόραι*, *αἱ εἰσὺν τοῖς ὀφθαλμοῖς*, *καὶ ὡς παρθέναι ἐν θαλάμοις*, *ἰδρύναι*, & *τοῖς βλεφάροις κατὰ πρὸς ἀνακτισίμοις κυκλωμέναις* , les *prunelles* placées au dedans des yeux , comme des vierges dans la chambre nuptiale , & cachées sous les paupieres , comme sous des voiles. Ces paroles mettent la pensée de *Xénophon* dans tout son jour. *BOIV.*

Isidore de *Péluse* met sa propre pensée , toute ridicule qu'elle est , dans un grand jour ; mais je ne vois nullement que ce qu'il dit serve à l'explication de la pensée , que *Longin* attribué à *Xénophon*. Supposé que ce dernier eût réellement écrit *ὀφθαλμοῖς* , & non pas *θαλάμοις* , il me semble que le mot *παρθέναι*, des vierges , est mis ici par *ME TALEPSE* , *qua fit*, dit *LANGBAIN* , *quoties vocum duarum inter se diversa significans*, *utraque tamen alicui tertia equivoca* , *secundum diversas significationes* , *quipollente* , *altera pro altera ponitur*. *Exempla alia suppediabant Technici* ; *mihi satis est vox κόρη* , *qua equivoca* & *virginem designat* ; (*qua proprie παρθένος*) & *oculi pupillam* , *qua γλῆνη dicitur* ; unde fit , ut *μετακλιπῶς πομπικῶς*

482 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

γλήνη *sumatur pro virgine ut* (HOMER. Iliad. VIII.)
Ἐπὶ κακῇ γλήνῃ, facesse timida puella; & *vice versa*
παρθένος pro pupilla, *ut in hoc* XENOPHONTIS. Voilà
ce que *Langbaine* dit de plus fort pour la défense de
Xenophon; & son observation n'est pas à rejeter. Il
préfère d'ailleurs l'autorité de *Longin* à celle des *Im-*
primés & des *Manuscris* de *Xenophon*. *M. Pearce* tient
aussi pour la validité du témoignage de *Longin*. Mais
Tollius veut que ce soit un manque de mémoire de la
part de notre *Rhétor*. Il en paroît d'autant plus per-
suadé qu'un aussi froid jeu de mots n'est pas dans le
goût de *Xenophon*, & que dans *Stobée*, qui rapporte
aussi le même passage on lit *θαλάμων* & non pas *ὀφθαλ-*
μῶν. L'autorité de *Stobée* vaut pour le moins celle de
Longin, qui s'est trop fié sur de mauvaises Copies,
ou sur sa mémoire, que l'on remarque en plusieurs
endroits de son Ouvrage ne l'avoir pas toujours
bien servi. Selon *Stobée* & le texte de *Xenophon* mê-
me, ce dernier dit que les jeunes gens de Lacédé-
mone, *montrent plus de pudeur que des Vierges dans la*
chambre nuptiale.

P. 235. VIII. *sans la revendiquer comme un vol*] C'est ainsi
L 25. qu'il faut entendre, *ὡς φασὶν τινὲς ἰφαισίμῳ*, & non
pas, *sans lui en faire une espèce de vol*, *Tanquam fur-*
um quoddam assingens. Car cela auroit bien moins de
sel. DESP.

Je ne sçay pas si cette expression de Monsieur *Des-*
préaux est assez nette & exacte; parce que *Timée*
ayant vécu assez long-tems après *Xenophon* ne pou-
voit revendiquer cette pensée de *Xenophon*, comme
un vol qui luy pût avoir esté fait: mais il croyoit
qu'il s'en pouvoit servir comme d'une chose qui étoit
exposée au pillage. TOLL.

L'observation de *Tollius* au sujet du mot *revendi-*
quer, est d'un Etranger, qui connoissoit notre Lan-
gue par principes, & qui la connoissoit peu par
usage.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 483

IX. *S'il eust eu des vierges aux yeux , & non pas des prunelles impudiques.*] L'opposition qui est dans le texte entre *κόρες* & *πόρνες*, n'est pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*. Cependant comme c'est l'opposition qui fait le ridicule , que *Longin* a trouvé dans ce passage de *Timée* , j'aurois voulu la conserver , & traduire , *S'il eust eu des vierges aux yeux , & non pas des courtisanes*. DAC. P. 236.
l. 3. &
R. C. 1.
l. 3.

X. *Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Herodote , ... le mal des yeux.*] Ce passage d'*Herodote* est dans le cinquième Livre , & si l'on prend la peine de le lire , je m'assure que l'on trouvera ce jugement de *Longin* un peu trop sévère ; car les Perses , dont *Herodote* rapporte ce mot , n'appelloient point en general les belles femmes *le mal des yeux* ; ils parloient de ces femmes qu'*Amyntas* avoit fait entrer dans la chambre du festin , & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux , de maniere qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces Barbares qui n'estoient pas gens à se contenter de cela , se plainquirent à *Amyntas* , & lui dirent , qu'il ne falloit point faire venir ces femmes , ou qu'après les avoir fait venir , il devoit les faire asseoir à leurs costez , & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me semble que cela change un peu l'espece. Dans le reste il est certain que *Longin* a eu raison de condamner cette figure. Beaucoup de gens (1) déclineront pourtant icy sa juridiction sur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choses semblables. *Ovide* en est plein. Dans *Plutarque* un homme appelle un beau garçon , *la fièvre de son fils*. *TERENCE* a dit *tuos mores morbum illi esse scio*. Et pour donner des exemples plus conformes à celui dont P. 237.
l. 3.

(1) J'ai mis : Beaucoup de gens d'après l'Edition primordiale des Remarques de M. Dacier , c'est-à-dire , l'Edition des Oeuvres de M. Despréaux de 1683. Dans l'Edition de 1694. il y a : Beaucoup de Grecs ; & cette faute s'est perpétuée dans toutes les Editions faites depuis.

484 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

il s'agit , un Grec a appellé les fleurs *ιστὴν ὄφειος* ; La fleur de la vanité , & la verdure *πανήμερον ὀφθαλμῶν*. DAC.

Comme je l'ay montré dans mes *Remarques*, HERODOTE trouve dans cette faute , si c'en est une , beaucoup d'imitateurs , *sic ut ipsum numerus defendat , se quid peccaverit*. Quant à moy , je trouve ce trait assez délicat & agréable , & j'opposeray au jugement de Longin celui de Philostrate , qui loue un semblable trait de l'Orateur ISE'E : Ἀρδύει γὰρ ῥήτορας ἐρομένη αὐτοῖς , ἡ δὲ δόξα αὐτοῦ καλὴ φαίνεται μάλα σωφρονίας ὁ Ισίδωρος , πέπαισμαι , εἶπεν , ὀφθαλμῶν. Et puisque ces façons de parler ont plû à tant de monde , & à tant de sçavans , je m'arrêterai à la sentence que Longin même donne à la fin du septième chapitre. (ci Chap. V.) TOLL.

J'ai fait voir dans la *Dissert. sur l'Objet du Traité de Longin*, N. III. l'insuffisance de la règle contenue dans la Maxime à laquelle Tollius nous renvoie , & qu'il ne semble réclamer en sa faveur que pour montrer son peu de goût , & prouver combien est fautive une règle , qui conduit à trouver Sublime , ce que Longin a tant de raison de condamner comme froid & puéril. Pour la Note de M. Dacier , elle appartient , quant au fonds à M. Le Febvre.

P. 238. L. 1. XI. mais ces personnes . . . à toute la postérité] Dans la *Remarque* sur cet-endroit , j'ai développé la véritable pensée de Longin , & je me suis fondé sur une correction de M. Le Febvre. Voici sa Note que je ne puis me dispenser de rapporter. Αλλ' ἂν ἐν τοιούτων ἀνθρώπων διὰ μικροψυχίαν καλὸν ἀχρημονεῖν ὡς τὸν αἰῶνα. Quid hoc sit , Lector , indecore se gerere ex personis talibus ? Sursum , deorsum versa , nihilo plus ages , quam si nihil egeris aut probe fallor. Videlicet locus corruptus est , & turpi ac ridiculo errore fœdatus. Non enim ἀνθρώπων scripserat Longinus : apage , sed ἀφάρτων. Cum autem ἀφάρτος pretextum , rationem , speciem , obtentum , causam &c. significet , res plana est. Duas enim ἀφάρτας habebat Herodotus , quibus se tutari posse

DU TRAITE' DU SUBLIME. 485

videretur , quod & qui ita loquerentur , essent Barbari , neque Barbari tantum , sed & vino corrupti. At autem LONGINUS. Hujusmodi rationes non satis causæ esse , ut quis indecora scribere debeat ad posteros , vel coram posteris.

M. Capperonnier adopte la correction de M. Le Febvre.

CHAPITRE IV.

I. Dans les Hyperboles &c.] Dans le Grec il y a ^{P. 240.} encore le mot μεταβολαι , c'est-à-dire , *changemens* de ^{l. 9.} laquelle figure il parle dans le Chapitre XXIII. (ci XIX.) TOLL.

II. éviter ces vices , qui se glissent quelquefois dans ^{P. 240.} le Sublime.] Ces mots traduisent ceux-ci , qui disent ^{l. 14.} d'avantage : πῶς ἀνακεχυμένας κατὰς τοῖς ὑψηλοῖς ἐκφυγεῖν , *fuir ces vices , qui sont entremêlés avec les choses Sublimes.* Ces paroles ont un rapport tacite avec ce que Longin a dit , quelques lignes plus haut dans ce même Chapitre , que ce qui produit ce qu'il y a d'excellent dans le Discours , produit aussi le contraire. Il semble que les Traducteurs devroient être attentifs à conserver dans leurs Versions ces rapports d'une pensée à l'autre , lesquels les Ecrivains ne marquent pas toujours , & qui ne se retrouvent plus , quand on abandonne la lettre pour leur prêter son tour d'esprit & son stile. M. Pearce & M. l'Abbé Gori traduisent cet endroit mot à mot , & conservent par là le rapport , dont je parle.

CHAPITRE V.

I. une certaine apparence de grandeur , *basée ordinairement sur de grands mots assemblez au hazard.* ^{P. 242.} Le ^{l. 16.} Grec dit : μέγας φαντασίαν ποιεῖν , ἢ πολὺ ἀποσκοπεῖν τὸ εἰς ἁποθανάτιμον. C'est ce que M. Pearce rend très-exactement par , *hanc magnitudinis speciem , cui multisimam adhaeret temere affictum.* Il ne s'agit point ici

486 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

de ce qui n'est grand que par les mots ; mais de tout ce qui dans le Discours n'a que l'apparence de la grandeur. Ce qui convient au fonds des pensées , comme à la manière dont elles sont exprimées par les mots. J'ai rendu la pensée de *Longin* dans toute son étendue. Voies, *Dissert. sur l'Objet du Traité de Longin* , N. III. Ce que les Grecs appellent en fait d'Ouvrages d'esprit , ἀναπλάσσειν , ou ὀψαναπλάσσειν . & les Latins *figere* , *affingere* , ne me paroît pouvoir signifier dans nôtre Langue, qu'*imaginer*.

- P. 243. II. lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même , la remplissant de joye & de se ne sçay quel noble orgueil ,] M. Despréaux avoit lu dans le Grec : γὰρ ὅν τι ὀψέσημα λαμβάνουσι πληρῶται χαρῆς καὶ μεγαλαυχίας , recevant une certaine élévation superbe , elle est remplie de joie & d'envie de se glorifier. Παύσημα vient de *Manuce* , qui voyant que *Longin* s'en étoit servi dans d'autres endroits pour signifier élévation , a cru qu'il seroit mieux ici qu'*ἀνάθημα* , qu'il trouvoit dans l'*Edis. de Robortel*. *TOLLIVS* , qui conserve ce ὀψέσημα , dit que le Mss. de *Venise* & deux du *Vatican* portent : ἀνάθημα. C'est la leçon , que j'ai fait imprimer dans la Rem. 25. sur les *Addis. à la Préf. L'Edis. de Robortel* , le II. & le III. Mss. du *Vatican* (1) , & celui de *Paris* , ont autorisé M. *Pearce* à mettre dans son Texte ἀνάθημα , quæ vox , dit-il dans une NOTE , cum ab ἀνατίθημι , erigo , derivatur , cur non poterit (hic) significare elevatio , sive ERECTIO ANIMI. Je conviens qu'*ἀνάθημα* signifie proprement , ce qui est posé en haut , & c'est pour cela que les Dons , que l'on offroit aux Dieux , & que l'on suspendoit soit aux voutes , soit aux murailles de leurs Temples , ou que l'on y posoit sur des colonnes , s'appelloient ἀνάθημα , quæ sursum ponebantur , & ce mot se trouve employé par-

(1) Selon M. *Pearce* , *TOLLIVS* s'est trompé lorsqu'il a dit qu'*ἀνάθημα* se trouvoit dans deux des trois Mss. du *Vatican*.

tout dans cette signification consacrée. Ce ne seroit pas une raison pour que *Longin* eût fait difficulté d'en faire un usage bizarre en cet endroit. Son stile est ingénieux, mais il n'est rien moins que correct; & comme il étoit né Sirien, & que la Langue Grecque n'étoit pas sa Langue naturelle, il ne faut pas s'étonner de ce qu'il ne la parle pas avec assés d'exactitude; sur-tout aiant vécu dans un siècle où cette Langue avoit beaucoup perdu de son ancienne pureté. Ce qui fait que je ne crois pas qu'il ait écrit *ἀνάθημα*, c'est que ce mot, qui ne peut être pris que dans le sens, que M. *Pearce* lui donne, ne seroit dans ce sens-là même qu'une repetition de ce que dit le membre de Phrase précédent: *ὡς τ' ἀληθὺς ὕψος ἐπαίρειται πρὸς ἡμῶν ἢ ψυχῇ*, à *veris Sublimibus erigitur nostra anima*: καὶ γὰρ ἐν τῇ ἀνάθημα λαμβάνουσιν, & *superbiam quandam excitationem recipiens*. Ces deux membres de Phrase disent la même chose; & la *Tautologie* cependant n'est pas un défaut, qu'on puisse reprocher à *Longin*. Mettés *ἀνάθημα*, cette *Tautologie* dispaeroit. Et *superbiam quandam substantiam*, ou plutôt *excitationem recipiens*; c'est le sens, que M. *Despréaux* me paroît avoir assés heureusement rendu par, *lui fait concevoir une haute opinion d'elle-même*. *LONGIN* dit à la lettre: & recevant une certaine substance, ou plutôt: un certain secouement d'orgueil. Ce qui, réduit au simple, veut dire: & concevant une sorte de noble orgueil, Expression dont M. *Despréaux* se sert ensuite pour rendre le sens de *μεγαλαυχίας*. Mais il a substitué la cause à l'effet. *Μεγαλαυχία* signifie: l'action de s'applaudir, de se glorifier, de se vanter. En traduisant cet endroit (*Ad. dit. à la Préf. pag. 91.*) j'ai rendu la force de tous les Termes Grecs autant que je l'ai pu; mais j'ai pris un tour très-différent de celui de *Longin*, parce qu'il me falloit être clair & parler François.

III. *Quand donc un homme de bon sens, ... & dont il ne demeure rien dans l'esprit.*] Voyez mes rem. Lat. TOLL. 1. 7. P. 242.

488 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

Commençons par rapporter le Texte de Longin.
 Οταν ἂν ἴσῃ ἀνδρὲς ἡμετέροις καὶ ἡμετέροις λόγων πᾶσις
 ἀκούοντι τι πῶς μεγαλοφρονῶντι τὴν ψυχὴν μὴ συνδιατρεῖ,
 μηδ' ὑγκαταλείπει τῇ διανοίᾳ πλείον ἢ λεγόμενα τὸ ἀνα-
 θαρμύδον, πῶς δ' ἂν τὸ συνεχὲς ὑπερκατῆς, εἰς ἀπύ-
 ξητον ὅσα ἂν ἴτ' ἀληθὲς ὕψος εἴη, μάχα μόνος τῆς ἀκοῆς συ-
 ζόμενος. *Ambigua hac est sententia*, dit TOLLIVS : unde
quidam ita interpretati sunt, ac si vir peritus audire
quidpiam sublimē induceretur : alii, quasi ab istiusmodi
viro proferretur, & à Terentiano audiretur. Quibus
posterioribus assentior : quod ea qua sequuntur, ἂν τὸ
συνεχὲς ὑπερκατῆς, vix. alias cum precedentibus connec-
ti possint. Il ajoute à la fin de cette Note : τὸ πᾶσις
 abundare videtur. On peut voir dans les *Addis.* à la
 Préf. pag. 92. qu'en traduisant ce passage, c'est à la
 première manière de l'entendre que je me suis attaché.
 C'est celle de M. Pearce ; & la Phrase ne pa-
 roit souffrir aucune difficulté, pourvu qu'entre ἀνα-
 ταρμύδον & πῶς l'on supplée la petite Particule μὲν, dont
 πῶς δὲ fera l'Apodese.

P. 243. IV. La marque infallible du Sublime, c'est quand
 18. nous sentons qu'un discours nous laisse beaucoup à pen-
 ser, &c.] Si Longin avoit défini de cette manière le
 Sublime, il me semble que sa définition seroit vicieu-
 se, parce qu'elle pourroit convenir aussi à d'autres
 choses qui sont fort éloignées du Sublime. Monsieur
 Despreaux a traduit ce passage comme tous les autres
 Interpretes ; mais je crois qu'ils ont confondu le mot
 κατεξανάστησις avec κατεξανάστασις. Il y a pourtant bien
 de la différence entre l'un & l'autre. Il est vrai que
 le κατεξανάστησις de Longin ne se trouve point ailleurs.
 Hesychius marque seulement ἀνάστημα, ὕψωμα. Or (1),
 ἀνάστημα est la même chose qu'ἀνάστησις, d'où ἐξανάστη-

(1) Au lieu d'Or, qui se lit dans les Editions de 1701. & de
 1723. M. Brosselle & tous les autres Editeurs ont mis Or, qui ne fait
 point ici de sens, étant précédé d'un point & commençant la
 phrase.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 489

us & κατελάσθους ont esté formez. Κατελάσθους n'est donc icy que *αὐξήσις augmentum* ; ce passage est très-important , & il me paroist que Longin a voulu dire : Le véritable SUBLIME est celuy auquel , quoique l'on medite , il est difficile , ou plutôt impossible , de rien ajoûter , qui se conserve dans nostre memoire , & qui n'en peut estre qu'à peine effacé. DAC.

Voyez mes remarques Latines. TOLL.

M. Dacier n'a fait qu'extraire une Note de M. Le Febvre. TOLLIVS tient pour κατελάσθους , qu'il interprète avec GABRIEL DE PETRA , *facultatem resistendi , contra insurgendi animum*. Ce qui , selon lui , se rapporte à ce que Longin a dit dans le I. Chap. que le Sublime subjugué entièrement l'Auditeur. M. PEARCE lit κατελάσθους , conformément à la leçon de l'Edit. de Robertel & des Mss de Paris & de Milan , & traduit ce mot dans le sens de *résistance* ; parce qu'il vient de κατελάσθην , qui veut dire , *contra alicui insurgo , alicui resisto*. Κατελάσθους est une correction de Manuce , & plusieurs Savans outre M. Le Febvre , M. Despréaux & M. Dacier conviennent que ce mot n'est nulle part. Sur quoi M. PEARCE trouve qu'il est inutile de se tourmenter à chercher la signification d'un mot inconnu , quand celui dont Longin paroît incontestablement s'être servi , rend clairement sa pensée.

V. nous laisse beaucoup à penser ; Ὁδὸν πολλὴν μὲν ἢ ἀναβιβάζου , dont la contemplation est fort étendue , qui nous ^{P. 243.} remplit d'une grande idée. A l'égard de κατελάσθους , il est vrai que ce mot ne se rencontre nulle part dans les Auteurs Grecs ; mais le sens que je luy donne est celui , à mon avis , qui lui convient le mieux , & lorsque je puis trouver un sens au mot d'un Auteur , je n'aime point à corriger le texte. DESP.

VI. quand vous voyez... ses parties.] LONGINUS , ^{P. 244.} pag. 22. (de la première Edit. de M. PEARCE) ^{desl. 6.} tribens sublime genus dicendi τὸ ὕψη , dicit , τὸ διαπαιρὲς ἀπὸ τοῦ λόγου καὶ πᾶσιν : quod Boilavius sic exprimit ,

490 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

quand vous voiez qu'elle plaist universellement & dans toutes ses parties ; & sic Welstedius , *fidelis ejus imitator* , wick pleases in all its parts , and pleases every body : *sed melius foret si sic reddidisset* qu'elle plaît toujours & à tout le monde. *Nam sublimitas sepe paucis in verbis reperitur , aliquando in unico verbo , ut ipse Boilavius demonstravit , imo aliquando ipso silentio , ubi nulla vox edita sit , ut Longinus Sect. IX. (Chap. VII.) ostendit , quanam in tali casu esse possunt partes sublimitatis ? imo sequentia Longini verba expresse sensum verbi πᾶν in hoc loco demonstrant.*
OBSERV. ANGL.

En retraduisant cet endroit , (*Addit. à la Préf. pp. 92-93.*) j'ai rendu le mot πᾶν de la même manière que cette *Observateur* , que je ne connoissois point encore , dit qu'il falloit le rendre. Je ne condame cependant pas le sens , que M. Despréaux lui donne ; parce que Longin admet en quelque sorte , des parties dans le *Sublime* , dont il parle. Voiés le commencement du Chapitre XXIII. & la traduction que j'en ai faite , *Addit. à la Préf. pag. 118.*

- P. 244. VIII. Car lors qu'en un grand nombre... ce jugement &c.] C'est l'explication que tous les *Interpretes* ont donnée à ce passage ; mais il me semble qu'ils ont beaucoup ôté de la force & du raisonnement de Longin , pour avoir joint λόγων ἐν π , qui doivent être separez. Λόγων n'est point icy le discours , mais le langage. LONGIN dit , car lors qu'en un grand nombre de personnes dont les inclinations , l'âge , l'humeur , la profession , & le langage sont differens , tout le monde vient à estre frappé également d'un mesme endroit , ce jugement , &c. Je ne doute pas que ce ne soit le veritable sens. En effet , comme chaque nation dans sa Langue a une maniere de dire les choses , & mesme de les imaginer , qui luy est propre ; il est constant qu'en ce genre , ce qui plaira en mesme tems à des personnes de langage different , aura veritablement ce

Merveilleux & ce Sublime. D A C.

Λόγων ἐν τῇ, (de quelque endroit d'un discours) : c'est ainsi que tous les Interpretes de Longin ont joint ces mots. Monsieur Dacier les arrange d'une autre sorte ; mais je doute qu'il ait raison. DESP.

J'ay de la satisfaction de ce que Monsieur Dacier est icy de même sentiment que moy : mais dans le Latin le mot de λόγων n'avoit point de grace. C'est pourquoi je me suis servi d'une autre expression, *ac tota denique vita ratione*, au lieu de *ac sermonis varietate*. J'eusse pû dire avec autant de douceur, *atque omni orationis varietate* ; mais alors je ne m'en souvins pas. TOLL.

La difficulté consiste à savoir si dans la Phrase Grecque il faut une virgule après λόγων. Tollius l'admet ; M. Pearce la retranche, & donne à ce passage le même sens que M. Despréaux. C'est le plus naturel.

CHAPITRE VI.

I. cinq sources principales . . . tout le reste n'est rien.] P. 246.

1°. Le Grec dit ; *πηγαὶ γενναῖαι*, *fontes uberrimi*, ^{1. 3°} sources très-abondantes. Cette expression n'auroit-elle pas mieux valu que celle de sources principales ?

2°. ces cinq sources presupposent comme pour fondement commun &c. LONGIN dit : mais ces cinq sources presupposent comme pour fond, comme pour lit commun, la faculté de bien parler. Monsieur Despréaux n'a pas voulu suivre la figure, sans doute de peur de tomber dans l'affectation. DAC.

M. Despréaux a voulu suivre la Figure, mais il l'a mal suivie. Que veut dire en François, le fondement des sources. L'excuse, comprise dans le mot comme, ne sauroit faire passer une expression, qui ne s'entend point. Fond, ou lit, proposés par M. Dacier, iroient mieux ici, si Longin n'avoit pas changé de Figure. Après avoir dit, qu'il y a cinq sources très-

492 REMARQUE SUR LA TRADUCTION.

abondantes du Sublime, il ajoute : *αὐτοπαρεμύνης, ἀνὰ πᾶσι τοῖς πόντοις τοῖς πᾶσι ταῖς ἰδέαις* &c. Il s'agit du mot *ιδέαις* que M. Despréaux traduit par *fondement*, & qui peut être rendu de cette manière. Mais il signifie proprement le *sol*, le *terrein*. Et, par extension de sens, on pourroit le rendre en François par *base*; parce qu'en effet le *sol*, le *terrein* est, pour ainsi dire, la *base* des *bases* de colonnes, de statues &c. qu'il porte. Il faut de plus faire attention que c'est avec *ιδέαις* que Longin unit *ιδέαις*; & c'est ainsi qu'il change de Figure, la signification d'*ιδέαις* n'ayant aucun rapport avec celle de *πηγαί*, dont il s'est servi d'abord. On sait qu'*ιδέα*, dans le Langage des Rhéteurs Grecs veut dire ce que nous appelons communément : *caractère du Discours*. LONGIN a considéré les cinq sources du Sublime, dont il va parler dans ce Chapitre, comme autant de sortes de *caractères du Discours*. En effet, chacune d'elles peut servir à caractériser particulièrement un Discours, selon que ce qu'elle produit y domine plus que ce qui vient des autres. M. Despréaux pouvoit donc, en tournant ainsi sa première Phrase, conserver la Figure employée par son Auteur. On pourroit dire qu'il y a cinq sources très-abondantes du Sublime; & ce sont autant de caractères du Discours, auxquels il faut par avance avoir établi, comme pour base commune, le talent de la parole, sans lequel le reste est inutile. Par la signification que je donne à ces mots *αὐτοπαρεμύνης* ... *τῆς ἐν τῷ λόγῳ ἀνάμεικτα προκατασταμένης* *dicendi facultate*, je suppose que Longin regardoit le talent de la parole, la faculté de bien parler, comme quelque chose qui se peut acquérir. Cela n'est vrai que jusqu'à certain point. Mais c'étoit l'opinion des Anciens. Ce qui m'a suffi pour choisir des significations du Verbe *αὐτοπαρεμύνης*, celle qui me pouvoit fournir la Phrase la plus correcte & l'expression la plus juste.

P. 247. II. une certaine élévation d'esprit, qui nous fait pen-

ser heureusement les choses :] Τὸ αὐτὸ πᾶς νοήσις ἀδρε-
 πῆβολον. Ces paroles sont mal rendues par M. Des-
 préaux. Αδρεπῆβολον, ou selon les Mss. ἀδρεπῆβολον
 est un mot fait exprès par Longin d'ἀδρῆ, terme con-
 sacré chés les Rhéteurs, ou du moins chés Hermogène,
 pour signifier le troisième Genre d'Eloquence, le *Stile*
abondant & Sublime ; & d'ἐπῆβολον, ou bien ἐπῆβολον,
 qui a atteint, qui a obtenu, c'est-à-dire, *heureux*.
 Ainsi les termes de Longin veulent dire, l'*heureuse*
abondance, ou l'*heureuse sublimité des pensées*. M. Le
 Febvre prétend que τὸ ἀδρεπῆβολον exprime la pensée
 d'*Horace*, quand il dit du Génie Romain ; *feliciter au-*
des. M. Pearce paroît être du même sentiment, puis-
 qu'il met dans sa Version : *felix in sensibus audacia*.
 M. l'Abbé Gori donne une grande étendue à la signifi-
 cation d'ἀδρεπῆβολον, en disant : *la matura, giusta, ed*
alta felicità de' concetti. Ce que je vais ajouter, sera
 pris pour ce qu'il peut valoir. Longin paroît n'avoir
 fait un nouveau mot, qu'afin qu'on ne se méprit
 point à l'objet de son Ouvrage, & qu'on ne crût pas
 qu'il avoit dessein de traiter d'autre chose, que de
 ce qu'*Hermogène* appelle indifféremment ὀδρῆ ou μέ-
 γαλον l'*Abondant*, ou le *Grand*. Pour marquer donc
 qu'il ne prétend point s'éloigner d'*Hermogène*, il prend
 le mot ὀδρῆ, dont ce Rhéteur use familièrement, en
 traitant de la même matière ; & de ce mot, il en fait
 la première partie de celui qu'il compose exprès. Sans
 cela je ne vois pas ce qu'il l'empêchoit de se servir
 d'un terme connu dans sa Langue, lequel se trouve
 dans *Diodore de Sicile* & dans *Polibe*, & qui signifie-
 roit ici la même chose qu'ἀδρεπῆβολον. Il pouvoit di-
 re : τὸ αὐτὸ πᾶς νοήσις μεγαλειήβολον. En proposant cette
 conjecture, je n'ignore pas que l'on me peut raison-
 nablement objecter que, dans cette foule de termes,
 que l'on croit employés par Longin, comme autant de
 Sinonimes de son ὀδρῆ, on ne trouve pas une seule-
 fois le mot ὀδρῆ.

494 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

P. 247. L. 12. III. *les Figures tournées d'une certaine manière.*] Ce sont les *Pensées* & les *Phrases* qui sont tournées d'une certaine manière par le moien des *Figures*. CAPPER.

Ποία τῶν χρημάτων πλάσις, certa *Figurarum fictio, conformatio*. C'est ce que j'avois cru rendre exactement (*Addit. à la Préf. pag. 104.*) par un certain tour des *Figures*. Mais je n'ai pas mieux réussi que M. Despréaux, & nous n'avons présenté ni l'un ni l'autre l'idée de *Longin*. Le tour de chaque *Figure* est uniforme. Chaque *Figure* est toujours tournée de la même manière. Une *Figure* n'est en elle-même qu'un certain tour particulier de *Pensées* ou de *Mots*. Πλάσις se doit prendre ici dans le sens *Actif*; & les mots Latins *fictio, conformatio*, peuvent en être susceptibles. Ne seroit-il pas possible de donner aussi ce sens *Actif* à notre mot, *tour*, en disant : un certain tour de *Figures*, & non pas des *Figures*? Il me semble que cela signifieroit assés clairement : un certain tour répandu dans tout le Discours & venant des *Figures*, consistant dans l'usage des *Figures*. Mais comme l'Expression, que je propose, auroit toujours un peu d'équivoque, j'aimerois mieux abandonner le mot πλάσις; & certain de ce que *Longin* veut dire, je rendrois sa pensée par, un certain usage des *Figures*.

P. 250. L. 4. IV. *Cax j'ose dire qu'il n'y a peut-être rien qui relève davantage un Discours, qu'un beau mouvement & une passion poussée à propos. En effet, . . . une vigueur toute divine.*] Le peut-être affoiblit la pensée de *Longin*; & les mots, *mouvement* & *passion* font un *Pléonasme*. La fin de ce Chapitre est assés claire, mais difficile à traduire. Θαρρῶν γὰρ ἀφορισμῶν ἂν, ὡς εἰδὲν ἔστι, ὡς τὸ γυναικῶν πάθος ἔνθα χρὴ, μεγάλῃσιν ἔστι, ἅπαντες δὲ μακάρις πρὸς καὶ πνεύματος εὐδυσιαστικῶς οὐκ ἔστιν, καὶ οἰοῖται φαίνεται τὸς λόγους. Selon *Gabriel de Petra*, cette Phrase est διωφαντικῶς (*dilucide*) καὶ σαφῶς (*& graver*) conceptus Aphorismus; & M. Capperonnier veut que l'on traduise en Latin ἀφορισμῶν, par ἁπλῶς Aphorismi.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 495

mi pronuntiarem , c'est-à-dire , j'assurerois , comme une *maxime certaine*. Voici donc , le plus littéralement qu'il est possible , ce que *Longin* dit : *Car j'assurerois hardiment , & comme une maxime incontestable , qu'il n'y a rien qui tende plus au Grand qu'une Passion véhémente ; lorsqu'elle est employée à sa place , parce qu'elle est animée , pour ainsi dire , d'une certaine fureur , d'un certain esprit d'enthousiasme ; & qu'elle fait paroître le Discours comme inspiré par APOLLON*. Je dois avertir que le mot *ὅτι* qui suit *μεγαλ'ῶς* ne se trouve que dans l'Édition de *Robortel* , d'où *M. Pearce* l'a fait passer dans la sienne , comme nécessaire au sens de la Phrase , & devant tout au moins être sousentendu. Pour *πνεύματος ὀρθουσιαστικῆς* , je l'ai traduit comme s'il y avoit *πνεύματος ὀρθουσιαστικῆς* , parce qu'il ne paroît pas qu'on puisse autrement faire un sens en François.

CHAPITRE VII.

I. *cette Elevation d'esprit naturelle ;*] Le terme *P. 251d* Grec est τὸ μεγαλοφύει , à *natura magnum* , id quod est ^{l. 4.} *grandis natura* ; ce qui est naturellement grand , ce qui est grand par soi-même. *LONGIN* va parler dans ce Chapitre de ce qu'il a nommé dans le précédent τὸ ἐκ τῆς τοῦ φύτος ἀδρεπήσας , l'heureuse abondance , l'heureuse sublimité des pensées ; & comme il ne veut pas répéter la même expression , il en emploie une autre relative à ce qu'il a dit que les deux premières sources du Sublime viennent principalement de la Nature ; c'est-à-dire , qu'elle en fournit le fonds , & que l'Art peut seulement apprendre à s'en servir. *Longin* dit donc : *ce qui est grand naturellement , ce qui tient sa grandeur de la nature* ; en un mot l'élevation naturelle : c'est ainsi qu'il falloit traduire ici τὸ μεγαλοφύει , pour se conformer au dessein de notre *Rhétteur* , qui ne répète point l'expression du Chapitre précédent , parce qu'elle l'auroit restraint à ne parler que des seules Pensées ,

496 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

au lieu qu'en traitant dans ce Chapitre & dans les six , qui le suivent , de la *Sublimité des Pensées* , il y mêle beaucoup de choses , qui regardent le *Pathétique*. C'est pour cela qu'il entre en matière par un Terme , qui peut convenir aux *Mouvemens* comme aux *Pensées* ; les uns & les autres recevant , comme il l'a dit , leur principale grandeur de la Nature.

P. 252.
L. 8. II. & le tenir toujours plein & enflé , pour ainsi dire , d'une certaine fierté noble & généreuse.] Il me semble que le mot *plein* & le mot *enflé* ne demandent pas cette modification , pour ainsi dire ; nous disons tous les jours , c'est un esprit plein de fierté , cet homme est enflé d'orgueil. Mais la figure dont *Longin* s'est servy la demandoit nécessairement. J'aurois voulu la conserver & traduire , & le tenir toujours , pour ainsi dire , gros d'une fierté noble & généreuse. DAC.

Ni l'un ni l'autre des *Interpretes François* n'a pu trouver dans sa langue un mot qui exprimât la force du Grec *ἰσχύονας*. Et c'est pour cela que Monsieur *Despréaux* s'est servy de la modification que Monsieur *Dacier* rejette. On eut pû s'exprimer de cette manière : Nous devons , autant qu'il nous est possible , accoutumer notre ame aux pensées sublimes , & la tenir toujours comme enceinte , pour ainsi dire , d'une certaine fierté noble & généreuse. TOLL.

Des trois Traductions Françaises de ce passage , celle de *Tollius* est la meilleure , quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait exacte. M. *Despréaux* , dans la première Edition du *Sublime* , avoit dit simplement : toujours plein , pour ainsi dire , d'une &c. Dans celle de 1683. il mit : toujours plein & enflé &c. Mais il ne prit pas garde qu'en notre Langue le mot *enflé* ne se prend , sur-tout au Figuré , qu'en mauvaise part. L'esprit gros de fierté n'offre , dans la traduction de M. *Dacier* , que du ridicule , qui n'est point sauvé par le pour ainsi dire ; & qui ne paroît pas non plus pouvoir être excusé par le privilège , que nos Poètes Galans

Galans se font acquis de dire : *Le cœur gros de soupirs*. Oserai-je ajouter , que , le mot *grossesse* appartenant uniquement au Sexe féminin , la sorte de *propriété d'expression* , qui se doit trouver dans les *Métaphores* , ne doit pas permettre que l'Adjectif , qui désigne qu'on est en état de *grossesse* , s'allie avec des Substantifs du genre masculin ? Il n'en peut résulter que des Idées fausses ou burlesques. Ce que je dis concerne le *Stile* sérieux. Le *Badinage* a des droits , auxquels je ne prétens pas déroger. *Tollius* se sert du mot *âme* , lequel est féminin. Il traduit ensuite *ἐγκύμονας* à la lettre , par *enceinte*. C'est ainsi qu'il a su conserver la Figure de *Longin*. Mais sa version n'est pas tout-à-fait exacte , parce que dans le premier membre de la Phrase , il auroit dû conserver aussi l'expression de l'original : *nourrir notre âme*. Elle vaut beaucoup mieux , qu'*accoutumer noire âme*. Enfin les trois Traducteurs terminent de même leur Phrase par ces mots : *d'une fierté noble & généreuse* , lesquels , dans la suite du Discours de *Longin* , n'offrent pas une idée bien nette. Le Grec porte : *ὡςτις ἐγκύμονας αἰεὶ τοιὺν γενναίῳ ὑψηλῶς* , & les faire toujours comme enceintes d'une noble élévation. Cela ne signifieroit rien en François. C'est de la grandeur des pensées , que *Longin* veut parler ; il faut donc se fonder là-dessus pour prendre un tour , qui puisse rendre ce qu'il veut dire. Il me semble que c'est ce qui se pourroit de cette manière : *il faut , autant que nous le pouvons , nourrir nos âmes au Sublime : & faire en sorte qu'elles soient toujours comme enceintes de pensées nobles & grandes*.

III. La première qualité donc qu'il faut supposer en P. 144. un véritable Orateur , c'est qu'il n'ait point l'esprit ram-^{l. 3.} pant.] Le Grec porte : *ἢ τὸ , ἐξ ἡ γεννῆς , αὐτονομῶς πάλιν ἀναγείναι*. M. Despréaux n'a pas traduit *ἐξ ἡ γεννῆς* (unde nascitur) il faut sousentendre τὸ ὑψ. (Sublime) CAPPEL.

Voici la Remarque 4.

498 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

P. 255. IV. *qui n'a toute sa vie que des sentimens &c.*] M^r Despréaux aiant dans cette même Phrase traduit d'abord *φρόνημα* par l'esprit , devoit traduite *φρονήματα* par , *qui a des pensées* ; & non par , *qui a des sentimens*. Je crois avoir exprimé la pensée de Longin dans toute son étendue , en rendant (Rem. 4.) *φρόνημα* par , *l'habitude de penser*. Si l'on ne veut pas entendre ainsi ce terme , il me semble que toute la Phrase est sans suite & sans liaison.

P. 256. V. *Voyez par exemple ce que répondit Alexandre &c.*] L. 1. Il manque en cet endroit plusieurs feuillets. Cependant *Gabriel de Petra* a cru qu'il n'y manquoit que trois ou quatre lignes. Il les a suppléées. Mr. *Le Févre* de Saumur approuve fort sa restitution , qui en effet est tres-ingénieuse , mais fautive , en ce qu'elle suppose que la réponse d'*Alexandre* à *Parménion* doit précéder immédiatement l'endroit d'*Homere* , dont elle estoit éloignée de douze pages raisonnablement grandes.

Il est donc important de sçavoir précisément combien il manque dans tous les endroits défectueux , pour ne pas faire à l'avenir de pareilles suppositions.

Il y a six grandes lacunes dans le *Traité du Sublime*. Les Chapitres , où elles se trouvent , sont le II. le VII. le X. le XVI. le XXV. & le XXXI. (selon l'édition de Mr. *Despréaux*.) Elles sont non seulement dans tous les *Imprimez* , mais aussi dans tous les *Manuscrits*. Les Copistes ont eu soin , pour la plupart , d'avertir combien il manque dans chaque endroit. Mais jusqu'ici les *Commentateurs* n'ont eu égard à ces sortes d'avertissemens qu'autant qu'ils l'ont jugé à propos , l'autorité des Copistes n'étant pas d'un grand poids , auprès de ceux qui la trouvent opposée à d'heureuses conjectures.

L'*ancien Manuscrit* de la *Bibliothèque du Roy* a cela de singulier , qu'il nous apprend la mesure juste de ce que nous avons perdu. Les cahiers y sont cottez jus-

qu'au nombre de trente. Les cottes ou signatures sont de même antiquité que le texte. Les vingt-trois premiers cahiers, qui contiennent les *Problèmes d'Aristote*, sont tous de huit feuillets chacun. A l'égard des sept derniers, qui appartiennent au *Sublime de Longin*, le premier, le troisième, le quatrième, & le sixième, cottez (αδ.) 24. (αε.) 26. (αζ.) 27. & (αθ.) 29. sont de six feuillets, ayant perdu chacun les deux feuillets du milieu. C'est ce qui a fait la première, la troisième, la quatrième, & la sixième lacune des *Imprimez*, & des autres *Manuscrits*. Le second cahier manque entièrement; mais comme il en restoit encore deux feuillets dans le tems que les premières copies ont été faites, il ne manque en cet endroit dans les autres *Manuscrits*, & dans les *Imprimez*, que la valeur de six feuillets. C'est ce qui a fait la seconde lacune, que *Gabriel de Petra* a prétendu remplir de trois ou quatre lignes. Le cinquième cahier, cotté (αη.) 28. n'est que de quatre feuillets, les quatre du milieu sont perdus. C'est la cinquième lacune. Le septième n'est que de trois feuillets continus, & remplis jusqu'à la dernière ligne de la dernière page. On examinera ailleurs s'il y a quelque chose de perdu en cet endroit.

De tout cela il s'ensuit qu'entre les six lacunes spécifiées, les moindres sont de quatre pages, dont le vuide ne pourra jamais être rempli par de simples conjectures. Il s'ensuit de plus, que le *Manuscrit du Roy* est original par rapport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui; puis qu'on y découvre l'origine & la véritable cause de leur imperfection. Borv.

M. Despréaux a plutôt imité que traduit le petit supplément de *Gabriel de Petra*, qui s'étoit aidé de *Plutarque* & d'*Homère* pour remplir un vuide, qu'il ne croioit que de quelques lignes. Il avoit été guidé par ces mots, qui restoient : ὁ γὰρ τῷ Παρμενίωνι φήσαντι, ἔγω μὲν αὖ ἡρώδην, hic enim PARMENIONI, qui dixit:

500 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

rat, ego quidem contentus essem. Le Texte recommence à ces autres mots : τὸ ἐν ἡμετέροις ἀπὸ τῆς διάστημα καὶ τῆς ἐν ἡμῶν τοῦ μέτρου τῆς ἑλίου, ἢ Ὁμήρου μέτρον ; la distance de la terre au Ciel ; & l'on pourroit dire que c'est moins la mesure de la DISCORDE, que celle d'HOMERE. M. Despréaux pouvoit aisément profiter de tout cela, pour rendre ce qui reste de la pensée de Longin. Immédiatement après ce Vers.

La teste dans les Cieux & les pieds sur la Terre ;

il pouvoit dire : Cette distance de la Terre au Ciel marque combien le génie de ce Poëte a d'élévation ; & l'on pourroit dire qu'elle est moins la mesure de la DISCORDE, que celle d'HOMERE même.

P. 256. VI. quand il dit à propos de la Déesse des Tenebres,]
L 18. Je ne sçay pas pourquoy les Interpretes d'Hesiode & de Longin ont voulu que Ἀχλὺς soit icy la Déesse des tenebres. C'est sans doute la Tristesse, comme Mr. Le Fevre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Hesiodé en fait dans le Bouclier, au vers 264. La Tristesse se tenoit près de là toute baignée de larmes, pâle, sèche, défaire, les genoux fort gros, & les ongles fort longs. Ses narines estoient une fontaine d'humeurs, le sang couloit de ses jouës, elle grinçoit les dents, & couvroit ses épaules de poussière. Il seroit bien difficile que cela pût convenir à la Déesse des Tenebres. Lors qu'Hesychius a marqué ἀχλύμυθος λυπέμυθος, il a fait assez voir que ἀχλὺς peut fort bien estre prise pour λυπή, Tristesse. Dans ce même Chapitre Longin s'est servi de ἀχλὺς pour dire les tenebres, une épaisse obscurité : & c'est peut-estre ce qui a trompé les Interpretes. DAC.

Ce n'est là que l'extrait d'une Note de M. Le Fevre, écrite avec tout l'esprit & tout le feu possible.

P. 260. VII. Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un
L 7. sens allégorique &c.] Monsieur Despréaux n'a pas icy assez bien compris le sens de nôtre Auteur. Il falloit avoir traduit ; Voilà des expressions qui jettent bien de la

DU TRAITE' DU SUBLIME. 501

frayeur dans nos ames : mais, si on ne les prend pas dans un sens allégorique, elles ne peuvent être que très-impies & très-injurieuses à la majesté & à la nature très-parfaite des Dieux. C'est une vertu de la Poëse, & c'est son but, de jeter de la frayeur & de l'étonnement dans les ames des lecteurs ; ce que nôtre Longin appelle *ἐκπληξίς* dans le Chap. XV. où il dit, ὅτι τῆς μὲν ἐν ποιήσει φαντασίας τέλος ἔστιν ἐκπληξίς. Mais il veut dire, encore que ce soit là une perfection de la Poëse, néanmoins ce seroit une horrible impiété d'attribuer aux Dieux des passions qui conviennent si mal à l'excellence & à la perfection de leur nature. TOLL.

VIII. comme dans cet endroit, qui a esté remarqué P. 164 par plusieurs avant moi,] Il falloit dire : Plusieurs ont traité exactement ce point, cet article, cette matière, avant moi. C'est le sens de ces mots : ποῖός τις ἀπὸ τοῦ ἑμῶν ἢ τῶνος ἐκμνησται. CAPPER.

IX. Je pense, mon cher Terentianus, que vous ne serez pas fâché &c.] Οὐκ ὀχληρὸς εἰς ἱσως, τράϊμι, ἀξίαιμι &c. l. 1. Ces mots devoient commencer un Chapitre touchant la seconde espèce du Sublime fondée sur τὴ παθητικὰ. Cela paroît par toute la suite, où Longin ne parle que de πάθος. CAPPER.

X. Il demande donc en hâte que le jour paroisse, . . . quand il devoit avoir à combattre Jupiter même.] Le Grec dit mot à mot : Il demande la lumière au plus tôt, comme devant absolument trouver des funeraillies dignes de sa valeur, puisque JUPITER lui résiste, καὶ αὐτὰς Ζεὺς ἀντιτάττεται. καὶ signifie ordinairement, quoique, quand bien même, lors même que ; mais il signifie aussi puisque, si, lorsque, quelquefois même il ne veut dire qu'&c. Pour le Verbe ἀντιτάττεται, que TOLLINUS traduit dans le même sens que M. Despréaux, il ne signifie que s'opposer, être contraire, résister. Voici la Remarque 30.

XI. En effet Homere . . . épris aussi de fureur.] Cette Phrase inintelligible répond à celle-ci qui n'est guère.

502 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

res plus claire , & qu'elle ne traduit pas. Αλλ' ὅς ὁ πρῶτος μὲν κύβητος ἕρπαιος συνεπνεῖ τοῖς ἀγῶσι , καὶ οὐκ ἄλλος πᾶσι τοῖς πόνεσιν , ἢ μαίνεται , αἶς &c. *Sed enim HOMERUS quidem ventus secundus una spirat certaminibus , neque aliud quid passus est , ou patitur , ou facit , quam furit , sicut &c.* La difficulté vient du mot ἕρπαιος dont le sens est actif , & qui veut dire : *Vent favorable* ; & quoique la pensée de Longin se présente assés d'elle-même , il est cependant impossible de donner un sens à la Phrase grammaticale. Si l'on prend ἕρπαιος dans une signification passive , ce que l'on assure être sans exemple ; & qu'on lui fasse signifier : *afflatus vento secundo , poussé par un vent favorable* : ce mot ne causera plus d'embarras , & la difficulté sera dans le Verbe συνεπνεῖ , *una spirat* , qui se peut dire du vent qui souffle , mais non pas de celui que le vent pousse en soufflant. S'il peut m'être permis de dire ce que je pense , je crois le Texte défectueux. Quelqu'un avoit écrit à la marge ἕρπαιος , comme pouvant servir à faire sentir toute la force métaphorique du Verbe συνεπνεῖ. Les Copistes ont fait passer la glose dans le Texte. Otés ἕρπαιος , la Phrase est correcte & claire ; & le Verbe συνεπνεῖ , pris métaphoriquement , se rendra mot à mot par le *conspirat* Latin. *Sed enim HOMERUS conspirat certaminibus , & nihil aliud agit , nisi furit , sicut &c.* Il ne faut plus que savoir comment on doit entendre ici τοῖς ἀγῶσι , *certaminibus*. La plupart des Interprètes l'expliquent des *combats*, des *batailles*, qu'Homère décrit dans l'*Iliade*. D'autres prennent ici ce terme métaphoriquement , & l'entendent du *tumulte* , des *combats des passions*. M. Le Febvre avertit même qu'on trouvera dans Denis d'Halicarnasse & dans Hermodène de quoi fonder cette explication. *Tollius* est du même avis , & s'appuie aussi sur l'autorité de Denis d'Halicarnasse , à laquelle il joint celle de Longin lui-même , qui se sert en différens endroits du mot ἀγῶσι & de ses Composés ou Dérivés *καταγῶσι* , *ἀγῶσιμον* ,

DU TRAITE' DU SUBLIME. 503

en parlant de l'expression du trouble d'un esprit combattu par les passions. Ajoutés à ces raisons , qu'il s'agit ici du *Pathétique* , & que l'exemple cité dans cet endroit , est celui d'un *Mouvement* , d'autant plus véhément , que l'Exclamation d'*Ajax* part d'un Cœur agité dans le même tems de diverses passions. Tout cela posé , cette Phrase si difficile veut dire qu'*HOMERE* partage avec ses Héros les passions , dont ils sont agités , & qu'il ne fait qu'entrer en fureur , comme &c. Voyés *Remarque 30.*

XII. tout le corps de son ouvrage est dramatique & plein d'action :] Οἷον τὸ σωματικὸν δραματικὸν ὑπερήσαστο ^{P. 273.}
καὶ ὁμιλίαν. Δραματικὸν est la même chose que ce que *Longin* appelle quelques lignes plus bas *πραγματικὸν* , & signifie proprement *actionum* , ce qui ne se peut rendre ici que par *plein d'action*. *LONGIN* oppose ce mot à ce qu'il appelle ou *διηγηματικὸν* ou *μυθικὸν* , deux termes , qui ne veulent dire chés lui que *narrativum* , *plein de narration* , qui se passe en narrations. Pour *ὁμιλίαν* , qui signifie *pugnax* , il faut nécessairement l'entendre dans le même sens qu'*ἄρῳσι* , dont il est parlé dans la *Remarque* précédente ; sans quoi *Longin* auroit dit : *plein d'action & de combats* , ce qui reviendrait à peu près au même , & ne feroit qu'une espèce de *Tautologie*. Mais en prenant *ὁμιλίαν* dans le sens métaphorique ; que les *Rhétieurs* donnent au mot *ἄρῳσι* , & le traduisant par *plein de mouvemens pathétiques* , on présente deux idées distinctes ; & l'on ne peut douter que ce ne soit la véritable pensée de *Longin*.

XIII. il ne parle plus du même ton :] Οὐ γὰρ ἐν τοῖς ἰσχυροῖς καὶ τοῖς ποιημένοις ἴσιν ὁπταῖται αὐξάνειν τόνον ; il n'y ^{P. 273.}
conservé plus la même force que dans les Poèmes de l'*ILIADÉ*. Τόνος , terme consacré chés les *Rhétieurs* , signifie , force , vigueur ; *virium intensioem*. Voyés *Denis d'Halicarnasse* , qui oppose τὸν τόνον *intentionem* , ou plutôt *intensum* , τὰ ἀνέμεινον *remisso*. *CAPPER.*

M. Le Febvre , dont M. Despréaux avoit les Notes

304 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

sous les yeux, avoit renvoyé pour la signification *Στόν* à Denis d'Halicarnasse, pp. 147. 162. 163. 167. 171. 174. 176. Tollius & M. Pearce expliquent & traduisent ce mot comme M. Le Febvre & M. Capperonnier. M. l'Abbé Gori seul le traduit comme M. Despreaux.

P. 273. l. 20. XIV. on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal sans que jamais il s'arreste ni se repose.] Il falloit dire : on n'y voit plus ce Sublime égal & uniforme, dont l'élévation ne souffre aucun abaissement. *l'ἕμματα* signifie *sedimenta*, *affaissemens*. CAPPER.

P. 273. l. 18. XV. Nous pouvons dire ... & des fables incroyables.] Les Interpretes n'ont point rendu toute la pensée de Longin, qui, à mon avis, n'auroit eu garde de dire d'Homere, qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. Monsieur Le Febvre est le premier qui ait connu la beauté de ce passage; car c'est luy qui a découvert que le Grec estoit défectueux, & qu'après *ἀμείνων*, il falloit suppléer *ἔτι οὐκ ὀμήρει*. Dans ce sens-là on peut traduire ainsi ce passage. Mais comme l'Océan est toujours grand, quoiqu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes; Homere aussi après avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'estre grand dans les narrations mesme (1) incroyables & fabuleuses de l'Odyssée. DAC.

Je croyois avoir pleinement satisfait sur ce passage, dans ma traduction, & dans mes remarques Latines: néanmoins cette nouvelle traduction de Monsieur Dacier me plaît extrêmement. Seulement ce mot *πλάνος* ne peut pas s'accorder avec le sens que Monsieur Dacier nous y donne: parce que *ὁ Ὀμήρου πλάνος* ne peut être que son débordement. Et quand il s'est retiré, comme l'Océan, dans ses bornes, on peut bien reconnoître sa grandeur, mais il ne se déborde pas

(1) Ce mesme est dans toutes les Editions, excepté dans celle de 1701.

alors. On le verra plus clairement dans la suite : où néanmoins il me semble que Monsieur Dacier se trompe. Que l'on considère seulement ma traduction Latine. TOLL.

XVI. *A tout propos il s'égare dans des imaginations* P. 273.
 &c.] Voilà, à mon avis, le véritable sens de πλάνος. l. 20.
 Car pour ce qui est de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accusé Homère de tant d'absurditez, cela n'est pas vrai, puis qu'à quelques lignes de là il entre même dans le détail de ces absurditez. Au reste quand il dit, *des fables incroyables*, il n'entend pas des fables qui ne sont point vrai-semblables; mais des fables qui ne sont point vraisemblablement contées, comme la disette d'*Ulysse* qui fut dix jours sans manger, &c. DESP.

Je ne sais si M. Despréaux concevoit bien nettement la distinction, qu'il nous propose, de *fables qui ne sont point vraisemblables*, & de *fables qui ne sont point vraisemblablement contées*. Cette distinction a certainement de la réalité. Mais je ne vois pas qu'elle puisse avoir ici son application. La disette d'*ULISSE* qui fut dix jours sans manger est une Fable qui n'est point vraisemblable, & qui cependant est contée vraisemblablement dans l'*Odissee*. TOLLIVS nous renvoie à sa Traduction Latine, qui malgré la longueur de la Paraphrase, n'est pas plus intelligible que sa Note Francoise. Dans la vérité M. Dacier est celui de tous qui rend le mieux la pensée de Longin, qui dit : αἰ', οἷον ὑποχωρήσας εἰς ἑαυτὸν αἰκιανὲ καὶ ἀπὲρ τὰ ἰδία μέτρα ἐρημνέμεν, το λοιπὸν φαίνονται ὅ μεγάλοι ἀμυώπιδες καὶ τοῖς μυθᾶσιν καὶ ἀπίστοις πλάνος. M. Dacier ne rapporte pas toute la correction de M. Le Febvre. Après ἀμυώπιδες ce dernier lit : ἔτιω παρ' ὁμήρου ὁ ἐν τοῖς μυθᾶσιν &c. M. Pearson avertit qu'au lieu de πλάνος, qui se trouve dans tous les Mss. & dans toutes les Editions, le sens demande πλάνος; & voici comment il traduit toute la Phrase : sed, velut Oceani recedentis in se &c. à suis finibus re-

506 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

liâi, ita Homeri in Odyſſea deinceps apparet Sublimitatis recessus etiam in illis fabulosis & incredibilibus divagationibus. Comme il a bien senti que sa traduction n'étoit rien moins que claire, il l'explique ainsi dans une NOTE : *Sensus, qui multum (ne dicam frustra) vexavit Interpretes; hic est, ni fallor: Quomodo cum Oceanus in se refluxit, astusque ejus subsidit, em-litoris pars, qua ab aquâ relinquitur & quasi Oceani defectus est, ostendit tamen quantus sit, quâque immensis pæne limitibus contineatur: eodem modo in ODYSSEA, etiam cum HOMERUS vim suam remittit, & ad fabulosos incredibilesque ULYSSIS errores labitur, apparent tamen magnitudinis quadam vestigia, qua recessum non aliis, quam sublimis alicujus ingenii, indicant.* Cette explication s'accorde assez bien avec les paroles du Texte; mais je ne voudrois pas dire, que la partie du rivage que le reflux laisse à sec, fait voir la grandeur immense de l'Océan. Il ne paroît pas que ce soit là ce que *Longin* a voulu dire. Il compare les deux états, pour ainsi dire, de l'Esprit d'*Homère*, aux deux états de l'Océan. Dans l'*Iliade*, c'est l'Océan dans toute son immensité, tel qu'il est quand le flux a porté ses eaux au loin sur ses rivages. Dans l'*Odyssée*, c'est l'Océan, tel qu'il est après que ses eaux, remmenées par le reflux, ont laissé ses rivages à sec. Mais dans cet état encore l'Océan offre aux yeux une étendue immense. De même *Homère*, moins grand dans l'*Odyssée* que dans l'*Iliade*, ne laisse pas d'être encore extrêmement grand. Voilà, je crois, la pensée de *Longin*, & ce qu'il faut deviner sur ce qui nous reste de ses paroles. La Phrase est certainement défectueuse, puisqu'elle renferme une Comparaison, dont l'*Apodose* ou la Reddition n'est point exprimée.

J'ai dit plus haut N. XII, dans quel sens *Longin* emploie *ἐν γρηγορίῳ* & *μολιῳ*, par opposition aux mots *ἐρημοῦ* & *πρωτοῦ*. Il suit toujours son idée, & l'Adjectif *μολιῳ* doit se prendre ici dans le même sens

DU TRAITE' DU SUBLIME. 507

que μυθῶν, *narrativum*. Εἰ τοῖς μυθῶσι καὶ ἀπίστοις πλάτοισι, *in erroribus*, ou *divagationibus*, ou *digressionibus narrativis & extra fidem*. LONGIN forme ici deux accusations contre Homère ; la première que l'Odyssée est toute *in genere narrativo*, que ce n'est qu'une Narration perpétuelle & presque sans action ; la seconde que la plupart des faits rapportés dans cette Narration perpétuelle, manquent de vraisemblance. Je ne voudrois donc point parler avec tous les Interprètes de Narrations fabuleuses & incroyables ; mais je dirois, en m'attachant au sens, que je viens de développer ; qu'HOMERE ne laisse pas d'être encore très-grand, lors même qu'il s'égaré dans les Narrations si peu vraisemblables de l'ODYSSE'E.

XVII. *plus de fable & de narration que d'action.*] P. 274.
 Πλὴν ἐν ἀπασι τοῖσις ἔχῃς ἔκκακτικῶ κατὰ τὸ μυθικόν. l. 7.
Ceterum in his omnibus deinceps ACTIVO dominatur NARRATIVUM. Ce passage fixe le sens de διηγηματικὸν & de μυθῶν. Voici NN. XII. & XVI.

XVIII. *Il en est de même des Colombes qui nourrissent Jupiter, &c.*] Le passage d'Homère est dans le XII. Livre de l'Odyss. V. 62. P. 275. l. 9.

— ἐδὲ πάλαι
 Τρήωνις, καὶ τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσι.

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambrosie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homère, sur laquelle Alexandre consulta Aristote & Chiron. On peut voir *Athenée*, Livre II. pag. 490. Longin la traite de songe ; mais peut-être Longin n'étoit-il pas si sçavant dans l'antiquité qu'il étoit bon Critique. Homère avoit pris ceci des Phéniciens, qui appelloient presque de la même manière une Colombe & une Prestresse, ainsi quand ils disoient que les Colombes nourrissoient Jupiter, ils parloient des Prestres & des Prestresses qui lui offroient des sacrifices que l'on a toujours appellez la viande des Dieux. On doit ex-

508 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

pliquer de la même manière la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon. DAC.

CHAPITRE VIII.

P. 277. I. & de l'autre cet amas de circonstances choisies attache fortement l'esprit.] Τὸ δὲ τῇ πυκνότητι τῶν ἐκλελεγμένων ὡσαύτως; partim autem densitate (circumstantialiarum) electarum adducitur; supplées, τοῦτο, Sublime. Ces paroles se rapportent à la première Phrase de ce Chapitre, où Longin dit: *Voïons à présent si nous avons quelque autre chose qui puisse rendre les Discours sublimes.* Il dit ensuite que, si l'on pouvoit dans chaque chose choisir les principales circonstances, on en feroit nécessairement une source de Sublime. Voilà le principe sur lequel il fonde son précepte, qui consiste à dire que, d'un côté par le choix des Circonstances les plus frappantes, & de l'autre par leur entassement (le mot amas dont M. Despréaux se sert est trop foible) le SUBLIME est amené dans le Discours. La Phrase Grecque ne peut pas recevoir un autre sens. Il faut toujours expliquer Longin par lui-même. M. Despréaux suit la fautive interprétation de Langbaine. C'est ce que Tollius & M. l'Abbé Gori font aussi. M. Pearce rend mot à mot le sens, que je viens d'exposer.

P. 278. II. Heureux qui près de toi &c.] Cette Ode, dont Catulle a traduit les trois premières strophes, & que Longin nous a conservée, étoit sans doute une des plus belles de Sappho. Mais, comme elle a passé par les mains des Copistes & des Critiques, elle a beaucoup souffert des uns & des autres. Il est vrai qu'elle est très-mal conçue dans l'ancien Manuscrit du Roy. Il n'y a ni distinction de vers, ni ponctuation, ni orthographe. Cependant, on auroit peut-être mieux fait de la laisser telle qu'on l'y avoit trouvée, que de la changer entièrement, comme l'on a fait. On en a ôté presque tous les Eolismes. On a retranché, ajouté, changé, transposé; enfin on s'est donné toutes

sortes de libertez. *Isaac Vossius*, qui avoit veu les *Manuscris*, s'est apperçu le premier du peu d'exactitude de ceux qui avoient avant lui corrigé cette piece. Voici comme il en parle dans ses *Notes* sur CATULLE : *Sed ipsam nunc LESBIAM MUSAM loquentem audiamus, Cujus ODAM relictam nobis LONGINI beneficio, emendatam adscribemus. Nam certe in hac corrigenda viri docti operam lufere.* Après cela, il donne l'Ode telle qu'il l'a rétablie. *Vossius* pouvoit lui-même s'écarter moins qu'il n'a fait de l'*ancien Manuscrit*. (1) Examinons ses corrections vers pour vers.

Vers 1. Il y a dans l'*ancien Manuscrit* *μοι*. *Vossius* a préféré *φοι*, parce qu'il l'a trouvé dans la *Grammaire* d'*Apollonius* (qui cite l'Ode).

ἄδδ φωνέσας. *Voss.*] *ἀδδ φων σαις* MANUSCR. Peut-être doit-on lire *ἀδδ φωνόσας*, *Eoliquement* ; ou plutôt, *ἀδδ φωνήσαι* & dulce loqui te : d'autant plus que *ῥαίσις*, qui suit, est aussi à l'infinifit.

Vers 5. *ἡμεγεῖν*. *Voss.*] *ἡμεγεῖν* avec un esprit doux ; *Eoliquement*. MANUSCR.

τό μοι μὲν. *Voss.*] *τό μὴ ἐμὲν* MANUSCR. Je croi qu'il faut lire, *τό μοι ἐμὲν*, en ne faisant qu'une syllabe de *μοι ἐ*, comme on le peut (par la figure nommée *συνέλησις*) ; si l'on n'aime mieux, *τό μοι μὲν* : qui est la même chose.

Vers 7. *ῥοχίαις* *Voss.*] *ῥοχίαις*. MANUSCR. Si l'on dit bien *ῥοχίαις* *Eoliquement*, pour *ῥοχίαις*, on pourra dire aussi *ῥοχίαις* pour *ῥοχίαις*. Le sens n'en sera pas moins beau.

Vers 8. *ἔδδν ἔθ' ἤκει* *Voss.*] *ἔδδν ἔτ' ἔκει*. MANUSCR. Les *Eoliens* changent l'esprit âpre en esprit doux : *ἔκει* est pour *ἔκει* autrefois usité.

(1) Tout ce qui suit jusqu'à ces mots : *Pour moy, je crois qu'il est bon &c.* avoit été retranché par M. Brossette, & depuis il n'avoit plus reparu dans les Editions des Oeuvres de M. Despréaux. J'ai cru devoir le rétablir, parce que M. Despréaux l'avoit adopté dans l'Edition de 1701. & qu'il se trouve aussi dans celle de 1713. J'ai fait rentrer dans le Texte entre deux () ce qu'on lit à la Marge.

§ 10 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

Vers 9. ἀλλὰ καμμεῦ γλώσσα σίγη. Voss.] ἀλλὰ καὶ μὲν γλώσσα ἴση. MANUSCR. Il ne falloit rien changer que καὶ μὲν. Car γλώσσα ἴση, se dit fort bien pour signifier, *lingua fracta est*, & s'accorde avec la mesure du Vers. A l'égard d'ἀλλὰ καὶ μὲν, peut-être faut-il lire, ἀλλ' ἀπάν μὲν, *sed tacitè quidem*, ou ἀλλὰ καμμεῖν pour ἀλλὰ καὶ μὲν.

Vers 11. & 12. ἔδιν ὄρημι, βορμεῦ—στιν δ' ἀκουαί φοι. Voss.] ἔδιν ὄρημ' ἐπὶ βορμῶν δ' ἀκουε MANUSCR. Je croi qu'il faut lire, ἔδιν ὄρημ' (ou ὄρημ') ἐπὶ βορμῶν δ' ἀκουαί. On appelloit βορμος, un instrument d'airain, dont se servoient les Enchanteurs & les Prestres de Cybele.

Ρ' ὁμοῦ καὶ τοπία Ρ' ἴην Φρύγας ἰλάσκειται.

Les Phrygiens se rendent propice la Déesse RHEA par le son du sambour & du Rhombe, dit Apollonius le Rhodien. THEOCRITE en parle aussi dans la Pharmaceutrie. (τὸ χαλκίον ὡς τάχος ᾄχει, & χ' ὡς διπλὸν ὅδ' ῥόμβος ὁ χαλκίος) De ce mot ῥόμβος, s'est formé le verbe ἐπιρρομβεῖν, qui signifie, *raisonner*, rendre un son semblable à celui du Rhombe. Ce verbe ainsi que beaucoup d'autres, ne se trouve point dans les Dictionnaires.

Ἀκουαί est la même chose qu'ἀκουαί ἀκουή, pour ἀκού, se trouve plus d'une fois dans Homère.

Vers 14. χλωροτέρη δὲ πύας. Voss.] χλωροτέρη δὲ ποίας MANUSCR.

Vers 15. & 16. πεινάκην δ' ἰλίω πιδύσει Φαίνομαι ἄλλα Voss.] πεινάκην δ' ἰλίω πιδύσῃ Φαίνομαι, ἀλλὰ. MANUSCR. C'est ainsi qu'il faut lire, à ce qui me paroît ; en ajoutant seulement une apostrophe après ἰλίω, & un accent aigu sur la penultième de πιδύσῃ. Le sens est, *à moriendo parum abfore videor*. ἰλίω πιδύσῃ, pour ἰλίω ἐπιδύσειν ou ἐπιδύσεν.

Vossius fait finir l'Ode par Φαίνομαι ἄλλα. L'ancien Manuscrit, après Φαίνομαι, ajoute, ἀλλὰ παντόλκιμον ἐπὶ καὶ πύγῃς ἢ θανυμίζεις (peut-être pour ἢ θανυμίζεις) :

DU TRAITE' DU SUBLIME. 511

par où il paroît que l'Ode, telle que nous l'avons, n'est pas entière. *Tollius*, qui a inféré dans le texte de son édition, presque toutes les corrections de *Vossius*, n'a pas omis, comme luy, le commencement de la cinquieme *Strophe*. Mais pour en faire un Vers correct, il lit, ἀλλὰ πᾶν πολυγύτον' ἐπὶ πίνῃα. De cette manière il employe le mot ΑΛΛΑ deux fois de suite, & retranche καὶ après ἐπὶ. Pour ce qui est de, ἡ θαυμάζοις, il l'ôte à *Sappho*, & le donne à *Longin*, en lisant θαυμάζεις au lieu de θαυμάζοις. Il propose dans ses *Notes* beaucoup d'autres leçons. Pour moy, je crois qu'il est bon de s'en tenir le plus qu'on pourra à l'ancien *Manuscrit*, qui est original par rapport à tous les autres, comme on l'a fait voir dans la *Note* précédente (1).

Au reste, il faut avouer que toutes ces diversitez de leçon ne changent pas beaucoup au sens, que *Monfieur Despreaux* a admirablement bien exprimé. BOIV.

M. *Pearce* rend, comme *Tollius*, ἡ θαυμάζοις à *Longin* & lit θαυμάζεις; sans quoi le texte de notre *Rhétteur* seroit défectueux. Pour le Texte de l'Ode de *Sappho*, le savant *Editeur Anglois* l'a fait imprimer très-différent de celui de *Tollius* & de celui sur lequel M. *Despreaux* a traduit. Ce qui fait des différences considérables pour le sens. Mais il faut, à cet égard, avoir recours aux *Editions* de M. *Pearce*. Son Texte & les *Notes*, dont il l'accompagne tiendroient ici trop de place, & m'engageroient nécessairement à rapporter aussi tout ce que *Tollius* a fait sur le même sujet.

III. ou elle est entièrement hors d'elle mesme,] C'est P. 181, ainsi que j'ay traduit φοβῶμαι, & c'est ainsi qu'il le faut entendre, comme je le prouverai aisément s'il est nécessaire. *Horace*, qui est amoureux des *Hellénismes*, employe le mot de *metus* en ce même sens dans l'Ode *Bacchum in remotis*, quand il dit, *Evoë*

(1) Voyés ci-dessus, Chap. VII. N. V.

512 REMARQUE SUR LA TRADUCT.

recentis mens trepidat metu ; car cela veut dire, *Je suis encore plein de la sainte horreur du Dieu qui m'a transporté.* DESP.

Tollius rend φοβεῖται par *imore fatiscat*, & M. Pearce par *exanimata est*. Il ajoute dans une NOTE : *i. e. ita commovetur, ut extra se rapti videntur : & ita Noster utitur in Sect. 34. (Ch. XXVIII.) ὡς γὰρ Ἰπερίδης ἀναγινώσκων φοβεῖται ; idcirco nemo legens HYPERIDEM commovetur.* La remarque est juste ; mais je doute que l'*exanimata est* des Latins, bien qu'employé par M. Pearce dans la signification propre & primitive, réponde ici bien juste au φοβεῖται des Grecs.

P. 281. L. 6. IV. *mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions.*] Notre Langue ne sauroit bien dire cela d'une autre manière ; cependant il est certain que le mot *rendez-vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec σύνοδος, qui ne signifie pas seulement *assemblée*, mais *choc*, *combat*, & Longin lui donne ici toute cette étendue ; car il dit que SAPHO a ramassé & uni toutes ces circonstances, pour faire paroître non pas une seule passion, mais une assemblée de toutes les passions qui s'entrechoquent, &c. DAC.

P. 283. L. 3. V. *Et les bras étendus ... des prières perduës.*] Ces deux Vers de M. Despréaux rendent presque littéralement ces deux Vers Grecs :

Ἦνυ πολλά θεῶσι φίλας ἀνὰ χεῖρας ἔχοντες
Ἐυχοντο ἀλλά γχοισι κακῶς ἀναβαλλομένοισι.

Sape multum Deos suas (ipsi) sursum manus habentes precantur, visceribus male rejectis. C'est le sens que M. Despréaux & M. Pearce ont suivi d'après Langbaine, en prenant ἀναβαλλομένοισι pour être au Participe Passif ; & dans ce cas le Poëte a voulu dire, que ceux qui sont sur Mer prient souvent les Dieux, *ayant les mains tendues vers le Ciel, & les entrailles soulevées comme de gens prêts à vomir.* Mais ἀναβαλλομένοισι, ne seroit-il pas au Participe Mediom, & ne devroit-il pas être

DU TRAITE' DU SUBLIME. § 13

Être traduit par *rejicientibus*. C'est le sens suivi par *Tollius* & par M. l'Abbé *Gori*. M. *Capperonnier* est de leur avis, & je trouve à la marge de son exemplaire à côté du dernier Vers: *παλινῳχοντι*, *victimarum exitis*; ergo *inauspicato*, *frustra*. Le Poëse a donc voulu dire que ces gens font aux Dieux des prières, dont les entrailles des Victimes leur font voir l'inutilité; mot à mot: des prières que les entrailles des Victimes rejettent; c'est-à-dire, des prières, qui ne sont point exaucées. Ce sens me paroît le plus naturel. S'il falloit s'en tenir au premier, je ne puis me persuader que *Longin* se fût contenté de censurer uniquement ce morceau comme plus fleuri que terrible; & qu'il eût manqué de reprendre ce que l'Image du dernier Vers auroit eu de bas & de dégoûtant.

VI. *Aratus a tâché d'encherir*] J'ai dit *Rem. 16.* P. 185a
1^o. comment il falloit traduire cet endroit. *Μετὰ-
νῆν*, que M. *Despréaux* rend par *enchérir*, *TOLLIVS*
par *amulari*, M. *Pearce* mot à mot par *transfere*, &
M. l'Abbé *Gori* par *traslatar*, est ici Terme d'art, &
doit être pris dans le même sens, que les *Grammairiens*
& les *Rhétieurs* donnent au Substantif *μεταφορεως*,
qui signifie *transport*, soit d'une Langue dans une au-
tre; soit d'un Genre d'écrire, d'un Stile, dans un
autre genre d'écrire, dans un autre Stile; soit enfin
de certains termes en certains autres termes. Voilà
le *Quintilien* de M. *Capperonnier*, p. 659. Note 15.

VII. *Il l'a renduë basse*] *Μικρον*, *parvum*, *exile*. P. 185a
La pensée d'*Aratus* est petite, mais elle n'est point
basse.

VIII. *Et puis renfermant . . . les flots qui s'élèvent ,*] P. 185a
Je ne retrouve point le raisonnement de *Longin* dans
cette Phrase. Le Texte Grec est fort clair, pourvu
qu'on ne croie pas, avec M. *Despréaux* & *Gabriel de
Petra*, que *Longin* dans la même Phrase, donne au
même Verbe deux acceptions différentes; ce qui dans
le Stile sérieux, seroit contre le Bon-sens & contre

§ 14 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

les règles de l'Art d'écrire. ἔτι δὲ παρώμεσι τὸν κίνδυνον, ἱππῶν, ἑύλοισι δὶδ' ἱππῶν. σὺν αὖ ἀπὲρ. Οἱ δὲ Πρωτῆς σὺν ἀπὲρ παρῶμεσι τὸ δεινόν, αἰκὰ &c. M. Pearce met entre εἰς & ἀπὲρ un *ius*, qui peut passer pour inutile, qui n'est point dans les autres Editions, & dont il ne nous dit point qu'il soit dans les *Mss*. Il traduit ainsi ce qu'on vient de voir : *præterea terminos periculo constituit dicendo, lignum prohibet mortem : ergo arcet. Ille verò Poëta sc. HOMERUS ne semel terminos constituit ei quod terribile est, sed &c.* Le Verbe παρῶμεσι a le même sens dans les deux parties du raisonnement. C'est ce qui se trouve aussi dans la Version de *Tollius*, quoiqu'il donne à ce Verbe une autre signification, qui revient à celle que lui donne *Langbaine*, en expliquant ainsi ce passage : *παρώμεσι τὸν κίνδυνον; exterminavit, exulare jussit periculum : vel ei finem imposuit. HOMERUS autem non item; non enim statim submovet id quod terrorem incutit. &c.* M. Capperonnier a mis à la marge à côté de ces mots, σὺν ἀπὲρ παρῶμεσι &c. *An σὺν ὅπῳ, nedum exterminet, exulare faciat, id quod est terribile, immo &c. sic verbi TOLLIIUS; alioqui τὸ παρῶμεσι eodem hoc loco diversa significaret. Sic PETRA & DESPREAUX.* Il remarque ensuite que ce même Verbe est employé par *Longin* en d'autres endroits dans des significations fort différentes, comme par exemple, on le doit traduire dans le Chap. XXXI. par *extra fines progredi*. M. Capperonnier ajoute, qu'ici παρώμεσι & παρῶμεσι peuvent se traduire encore, l'un par *certis limitibus determinavit*, & l'autre par *declarat, assignat, designat*. Ce seroit traduire exactement, si l'on ne considéroit παρῶμεσι que par rapport à ce qui suit : αἰκὰ τὸν αὖτ' ἡγ' ἰπποῦ καὶ πᾶσι πῶμα πλάκῃσι δεικνύμεναι ἱππογενεφῆ; c'est-à-dire, selon M. PEARCE : *sed representat homines semper & pæne ad singulos fluctus sæpe pereuntes.* Mais comme il faut suivre le raisonnement entier, il paroît qu'il faut donner au Verbe, dont il s'agit, la même

DU TRAITE' DU SUBLIME. 515

signification dans les deux parties du raisonnement. Longin dit à la lettre : D'ailleurs il (ARATUS) a fait disparaître le danger en disant : un bois mince empêche la mort d'approcher ; il l'écarte donc. Mais bien loin qu'HOMERE fasse disparaître ce qu'il y a de terrible , il montre ceux qui sont sur le vaisseau comme étant toujours & presque à chaque flot sur le point de périr plus d'une fois.

IX. imprime jusques dans ses mots & ses syllabes l'image du peril :] Il y a dans le Grec , & joignant par force ensemble des prépositions qui naturellement n'entrent point dans une même composition , *ὡς ἐν δαίμονι* : par cette violence qu'il leur fait , il donne à son vers le mouvement même de la tempeste , & exprime admirablement la passion. Car par la rudesse de ces syllabes qui se heurtent l'une l'autre , il imprime jusques dans ses mots l'image du peril. *ὡς ἐν δαίμονι φέρονται*. Mais j'ay passé tout cela , parce qu'il est entièrement attaché à la Langue Grecque. DESP.

Au sujet de ces mots *ὡς ἐν δαίμονι* , Tollius prouve par plusieurs exempls , que de pareilles unions de Prépositions sont communes dans Homère , & se trouvent aussi dans d'autres Poëtes , de même que l'on rencontre dans des Auteurs Latins *de sub* , *sub ex* , *ab ante* &c. Cette observation semble faire tomber la remarque de Longin & de quelques-uns de ses Commentateurs , & prouver que ce n'est peut-être que par hasard qu'il y a dans le Vers d'Homère une beauté de Stile imitatif.

C H A P I T R E I X.

I. quand la nature des sujets qu'on traite , ou des causes qu'on plaide ;] Ces expressions ne rendent point la différence des idées présentées par les termes de Longin ; & même , généralement parlant , dans la traduction d'un *RUZ'VER* , *sujet* & *cause* signifient la même

K k ij

316 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

chose par rapport aux Orateurs. Il y a dans le Grec : ἀρχαίων τῶν πραγμάτων καὶ ἀγώνων, *admittentibus*, dit M. PEARCE, *rebus & contentionibus*. Cela se fait d'abord entendre ; mais on ne l'entend plus quand on lit dans la NOTE : *Vox ἀγών significat hic & alibi causam veram, qualis in foro multa cum contentione animi agi solebant ; unde sapissime apud CICERONEM Oratorum adversaria actiones vocantur CONTENTIONES*. TOLLIERUS est d'un autre avis. Ἀγώνες, dit-il sur cet endroit... *affectiones pro re nata animum perturbantes : sive animi perturbationes in ipsa contentione*. Il prétend, avec raison, que Longbaine & beaucoup d'autres n'ont pas compris toute la force du mot ἀγών. Je le crois comme lui ; mais je ne vois pas quel avantage il peut tirer de ce passage de Cicéron, Liv. I. à ATTICUS, Epist. XVI. *CLODIUM presentem fregi in senatu, cum oratione perpetua, plenissima gravitatis, tum altercatione ejusmodi, ex qua licet pauca degustes. Nam cetera non possunt habere neque vim, neque venustatem, remoto illo STUDIO CONTENTIONIS, quem ἀγῶνα vos appellatis*. Le sens de *studio contentionis* est déterminé par *altercatione* qui précède. C'est la chaleur de la dispute, TOLLIERUS n'est pas plus heureux en renvoyant à la Sect. XV. (Chap. XIV.) de Longin. On y lit au commencement : Ὅ γὰρ καὶ μεγαληγορίας, καὶ ἀγῶνες οὐκ ὀλίγους... καὶ αἱ φαντασίαι ἐξαιρετικαὶ ἀλλοδαφαί. Ce que M. Pearce rend ainsi : *Propterea sublimitatis, & magnitudinis, & vis actiuosa maxime effectrices sunt etiam Visiones*. Mais qu'est-ce que *vis actiuosa* ? LONGIN dit : Outre ces choses, les IMAGES sont très-propres à mettre dans le Discours de la gravité, de la grandeur & du Pathétique. Ἀγῶνες ne peut pas être traduit là d'une autre manière. Le Chapitre entier en est la preuve. C'est ce qui m'a déterminé, joint à ce que j'ai dit plus haut Chap. VII. NN. XI. & XII. au sujet d'ἀγῶνες & d'ἐπιγῶντες, à traduire l'ἀγῶνων de notre IX. Chap. par la chaleur des Passions. Une autre raison, qui m'a du

DU TRAITE DU SUBLIME. 517

faire prendre ce parti, c'est que ces mots, τῶν ἀπαρ-
μύτων καὶ ἀγώνων sont très-certainement relatifs à ces
deux autres ἱππῶν & παλῶν, qui sont dans la Phrase sui-
vante. Les uns doivent s'expliquer par les autres.
Voies N. IV.

II. pour traiter quelque Lieu d'un discours,] 1°. δῆλ. P. 291.
τομῆς. M. Despréaux a pris δῆλ. pour propter, &
c'est per. Voies Langbaine. CAPPER.

Langbaine avoit averti par une Note exprès, que
δῆλ. suivi d'un Accusatif signifioit per, sur tout chés
les Ecrivains Attiques. M. Despréaux avoit déjà fait la
même faute. Voies Chap. III. N. IV.

2°. Τομῆς, c'est le Lieu commun d'Aphthone,
qui est une espèce d'Amplification à la fin du Discours.
Voies les Progymnasmatographes. M. Despréaux l'a bien
traduit dans le Chap. XXXII. CAPPER.

A côté de ces mots du Chapitre, auquel M. Cap-
peronnier nous renvoie : Et même pour les Lieux com-
muns &c. je trouve à la marge. "Fort bien. C'est le
sens de τομῆς, c'est-à-dire, ἱππασία τῶν καὶ τῶν τό-
πων au sens d'Aphthone & de Théon dans leurs Progym-
nasmes ; car il ne s'agit pas ici des Lieux Communs
ARGUMENTORUM, ni des Lieux Communs, qui sont
thesis in utramque partem disputabiles. Voies ce que
j'ai dit dans les Notes sur Quintilien, au sujet des
différens sens que l'on donne à Locus communis ;
M. Capperonnier renvoie à la pag. 263. Note 15. &
son Quintilien.

III. pour confirmer.] δῆλ. . . ἡ ἀπαρμύτων, ἡ ἀσχυρὰ P. 291.
καὶ τῶν ἱππῶν, per confirmationem vel rerum, & proba- L. 6.
tionum. Ce mot ἀπαρμύτων n'a que faire l'. Tollius,
qu'il embarassoit, l'a traduit par argumentorum ; mais
comme il met ensuite, probationum, c'est dire deux
fois la même chose. M. Pearce ne l'a point exprimé
dans sa Traduction. M. Despréaux s'est tiré d'embar-
ras en ne rendant que la valeur d'ἱππῶν & suppri-
mant le reste. Je crois, avec M. Pearce, que ἀπαρμύ-

518 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

των a passé dans le Texte de la Marge, où l'on l'avoit mis pour expliquer le sens d'ἔργον; & d'ailleurs il me paroît vraisemblable qu'on avoit écrit en marge ce mot πραγμάτων, pour marquer que πραγματών & ἔργων de la Phrase précédente sont la même chose qu'ἔργον & πρᾶξις de celle-ci.

CHAPITRE X.

- P. 197. I. L'Amplification donc, pour en donner une idée générale... sur ce qu'on a déjà dit] 1°. Καὶ ἔστι ἡ αὐτοῦ, αἰς τῶν ἀεὶ λαβῶν, συμπλήρωσις ἀπὸ πάντων τῶν ἐμφερέμε-
 1. 4. γαν τῆς πρᾶξεως ὅλων καὶ τῶν ἐκχυρῶν καὶ τῇ ἐκχυρῇ τῇ παρρησιαζόμενοι; & est Amplificatio, ut per figuram complectar, plana congeries ex omnibus, qui lati sunt in rebus, terminis & locis, vim addens commendatione ei quod insinuitur. Ce mot-à-mot n'est pas intelligible; & son obscurité vient de ces mots ἔργον & τέχνη, qui sont dans tous les Mss. & dans les Edit. de Robertel & de Manuce. M. Le Febvre veut qu'on lise, comme Portus a fait imprimer, μορίων, & qu'on substitue τέχνη à τέχνη. La correction de Portus est incontestable & se prouve par ces paroles du Chapitre VIII. πραγμάτων φύσει συνδρύνει πρὸς μόρια ταῖς ὕλαις συναπάρχουσα, rebus naturaliter insident quadam particula cum ipsa materia nata, dit M. Pearce. M. Despréaux, en se servant du mot Circonstances, montre qu'il adopte cette correction. Pour la conjecture de M. Le Febvre, il n'y fait aucune attention, & traduit τέχνη par es lieux de l'Oraison. Mais il ne s'agit nullement ici de ce qu'on appelle locos rhetoricos, les lieux, les sources des arguments. LONGIN ne parle que des circonstances attachées aux choses, μορίων, partium. Les parties d'un fait, l'un sujet, ce sont les différentes circonstances. LONGIN ajoute: καὶ τέχνη, & formarum, pour faire entendre qu'il ne faut pas se contenter dans l'Amplification, de montrer une chose & ses circon-

DU TRAITE' DU SUBLIME. 519

stances sous une face unique , mais qu'il faut les présenter sous leurs différentes faces. Τύποι , *forma* , ne peut signifier ici que ce que nous appellons les *faces* , les points de vue d'une chose , d'une affaire , d'un fait , &c. Tollius admet dans son Texte la correction de Portus & celle de M. Le Febvre. M. Pearce a laissé la leçon ordinaire , mais dans sa Version & dans ses Notes il adopte la conjecture de Portus & rejette celle de M. Le Febvre. Enfin , sur l'autorité des Mss. de Paris , de Milan , & du Vatican , & de l'Edit. de Robortel , il a fait imprimer τὸ κατὰ τὸν αἰσθητικόν au lieu de τὸ κατὰ τὸν νοητικόν. C'est le sens , qui résulte des différentes corrections , dont je viens de parler , que j'ai voulu rendre en paraphrasant ce passage dans la Rem. 11.

2°. pour en donner ici une idée générale] ut rudior leviorque delineatione rem amplectar. Car τὸ πρῶτον ἀπειλῶν est opposé à ὁμοίως ἀπειλῶν. CAPPER.

La Traduction de M. Despréaux rend à peu près ce sens.

II. Le Traducteur Latin a cru que ces paroles regardoient Cicéron & Demosthène :] J'ay montré dans mes R. C. 2. remarques Latines , que c'est de Platon & non pas de Cicéron que notre Auteur parle icy. TOLL. .

1°. Cette courte Note regarde incontestablement les paroles de la Note de M. Despréaux que je cite , & que j'ai rapportée entière dans la Rem. 12.

2°. Tollius dans son Edition s'est mépris lui-même en marquant sa Note sur ces mots de la Version Française ; entre Demosthène & Cicéron , faisant partie de cette Phrase (p. 300. l. 6-8.) La même différence , à mon avis , est entre Demosthène & Cicéron pour le Grand & le Sublime &c. Si M. Brossette avoit voulu faire un peu d'attention , il auroit mis le renvoi de la Note de Tollius à sa véritable place , & se seroit dispensé de nous dire : " Tollius se trompe ici , doublement , en disant que cet endroit regarde Platon & non pas Cicéron ; & qu'il l'a montré dans ses

520 REMARQUE SUR LA TRADUCTION.

„*Remarques Latines.* Car 1°. Longin fait ici la comparaison de Cicéron & de Démosthène, qu'il nomme tous deux. *Neque alia est, me judice*, dit Longin, suivant la traduction même de Tollius, *inter Ciceronis & Demosthenis granditatem, diversitas.* Καὶ ὁ Κρί-
 „*par ὁ Δημοκρίδης &c.* 2°. Tollius a observé dans ses *Remarques Latines*, que l'endroit où Longin fait la
 „comparaison de Démosthène & de Platon, est le passage précédent, dont Tollius a traduit ce qui reste,
 „mais que M. Despréaux a supprimé dans sa *Traduction*, parce que cet endroit est mutilé & corrompu
 „dans le texte. Tollius devoit donc tourner ainsi cet
 „dernière NOTE : *J'ai montré dans mes Remarques Latines, que c'est de PLATON, & non pas de CICERON, que notre Auteur a parlé dans le passage précédent.* Ou
 „plutôt, Tollius devoit supprimer sa *Rem.* „. BROSS.
 Cette Note de M. Brossette se trouve dans toutes les Editions faites depuis la sienne, excepté dans celle de 1740. où la Note de Tollius ne se trouve point non plus.

P. 300. III. *n'a pas aussi tant d'activité ni de mouvement.*]
 1°. M. Despréaux a lu comme il y a dans toutes les Editions, *αὐτὸν οὕτως ἐνεργῶντα*. Mais ce mot ne forme aucun sens, qui ne soit forcé. Tollius le rend par cette paraphrase : *verumtamen non tanta sit vehementia, animique ardore concitata.* M. l'Abbé Gori dit : *non casi si scaglia* ; c'est-à-dire, *il ne s'émeut pas tant.* C'est toujours le même sens que M. Despréaux. *Ενεργῶντα* signifie *convulsus, concutitur.* M. Pearce le rend par *sed non pari modo fulminis instar convulsus est.* Ce qui fait voir que cet habile Homme, attentif à la suite des idées, a soupçonné qu'*ἐνεργῶντα* n'étoit pas la véritable leçon : & que le terme, que Longin avoit voulu mettre, exprimait une idée, qui se rapportoit à ce qu'il dit quelques lignes plus bas, en parlant encore de Démosthène : *οὕτως αὖτε πυρρῶς ὥστε ἢ κεραυνῷ*, c'est-à-dire, *on peut le comparer à la foudre, au tonnerre.* La

DU TRAITE' DU SUBLIME. 521

Version de M. *Pearce* exprime ce rapport , sur lequel M. *Capperonnier* , aujourd'hui Professeur Roial en Langue Grecque , m'a fourni la correction d'ἐκπληξαι , *fulgurat* ; au moiën de laquelle je crois avoir rendu toute la pensée de *Longin* , en traduisant ce passage dans les *Addit. à la Préf. Rem. 6. p. 122.*

IV. *quand il faut , pour ainsi dire , étonner l'Auditeur.*] Cette modification , *pour ainsi dire* , ne me paroist pas nécessaire icy , & il me semble qu'elle affoiblit en quelque maniere la pensée de *Longin* qui ne se contente pas de dire , que le Sublime de DEMOSTHENE vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur ; mais qui ajoute , quand il faut entièrement étonner , &c. Je ne croy pas que le mot François étonner , demande de luy-mesme cette excuse , puisqu'il n'est pas si fort que le Grec ἐκπληξαι , quoi qu'il serve également à marquer l'effet que produit la foudre dans l'esprit de ceux qu'elle a presque touchés. (1) DAC.

M. *Dacier* a raison. Le *pour ainsi dire* , diminuë la force de l'Expression de *Longin* ; mais je ne crois pas que le Verbe étonner la rende suffisamment. Ceux que la Foudre a presque touchés , en sont effraïés , épouvantés , & non simplement étonnés. Il y a dans le Grec : Το σύνολον ἐκπληξαι. Το σύνολον est la même chose que συνόλως , omnino , prorsus. C'est donc omnino percutere. LONGIN se sert de cette Métaphore par une suite de l'idée de la Foudre , à laquelle il a comparé *Démosthène*. En traduisant cet endroit (*ADDIT. à la Préf. Rem. 71.*) j'ai cru ne pouvoir pas conserver la Figure avec grâce. Ce qui me l'a fait abandonner , pour dire : entraîner entièrement l'Auditeur ; en quoi j'ai suivi *Tollius* , qui dit : cum Auditor rapiendus. L'expression de M. *PEARCE* : ubi oportet auditorem omnino commovere , revient au même sens , quoi-

(1) Cette Note de M. *Dacier* manque dans les Editions de 1701. & de 1713. *Tollius* l'avoit prise dans celle de 1683. M. *Brosses* &c les autres Editeurs ont suivi *Tollius*.

522 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

qu'elle soit moins forte. M. l'Abbé Gori conserve la *Figure*, en l'expliquant par deux Verbes: *dove fa d'uno sorprendere & sbalordire l'Uditore.*

P. 301. V. Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on
L 2. veut, ... répandre une rosée agréable dans les esprits.]

Outre que cette expression, *répandre une rosée*, ne répond pas bien à l'abondance dont il est icy question, il me semble qu'elle obscurcit la pensée de Longin, qui oppose icy *καταιγῆσαι* à *καμψῆσαι*, & qui après avoir dit que le Sublime concis de DE'MOSTHENE doit être employé lorsqu'il faut entièrement étonner l'Auditeur, ajoute, qu'on doit se servir de cette riche abondance de CICERON lorsqu'il faut l'adoucir. Ce *καταιγῆσαι* est emprunté de la Médecine: il signifie proprement, *fovere, fomentor, adoucir*; & cette idée est venue à Longin du mot *καμψῆσαι*. Le Sublime concis est pour frapper; mais cette heureuse abondance est pour guerir les coups que ce Sublime a portez. De cette manière Longin explique fort bien les deux genres de discours que les anciens Rheteurs ont établis, dont l'un qui est pour toucher & pour frapper, est appelé proprement *oratio vehemens*; & l'autre, qui est pour adoucir, *oratio lenis*. DAC.

Monsieur Le Févre & Monsieur Dacier donnent à ce passage une interprétation fort subtile: mais je ne suis point de leur avis, & je rends ici le mot *καταιγῆσαι* dans son sens le plus naturel, *arroser, rafraîchir*, qui est le propre du stile abondant, opposé au stile sec. DESP.

On verra dans ma traduction Latine, & dans mes remarques, que je suis icy du même sentiment que Monsieur Dacier. TOLL.

Je ne trouve rien de M. Le Févre sur cet endroit. Longin dit ici par *καταιγῆσαι* la même chose qu'Hérogène par *εὐχάσαι*, *persuadere*. C'est la Remarque de Gabriel de Petra. Le sens, que M. Despréaux, & celui que M. Dacier & Tollins donnent à *καταιγῆσαι*.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 523

rendent également le terme à la lettre ; mais ni l'un ni l'autre, à mon avis, ne rend l'idée, que *Longin* attache à ce Terme. M. *Dacier* même pousse sa réflexion trop loin, & semble faire penser à *Longin* que le *Stile abondant* doit toujours marcher dans le Discours à la suite du *Stile Sublime*, pour guérir les coups que ce dernier a portés. C'est ce que *Longin* n'a pu ni du penser, parce qu'il y a quantité de Discours, qui n'ayant pour but que de gagner l'Auditeur, n'ont besoin que du *Stile abondant* seul. *Longin* veut dire uniquement, que ce *Stile* est le meilleur, quand il faut (pour me servir d'un Terme trivial) amadouer l'Auditeur ; c'est-à-dire, s'insinuer dans son esprit par la douceur de la Persuasion. C'est le sens, auquel je me suis attaché pour traduire cet endroit (ADDIT. à la PREF. Rem. 71.). La raison, qui m'avoit fait renoncer à la Figure d'ὀυκλόζου, m'a fait aussi renoncer à celle de καταρτίζου : mais le Lecteur intelligent verra sans peine, que je ne me suis point écarté des principes de *Longin*. Au reste la Paraphrase métaphorique, que M. *Despréaux* emploie ici, ne présente pas une idée nette. Il n'est pas même sur, que l'on devine ce qu'il veut dire.

VI. les digressions & générales &c.] M. *Despréaux* P. 301. a oublié *φραστικῶς*, les endroits où l'Elocution domine. 1. 14. ne. CAPPER.

1°. Le Grec porte : καὶ ὁμιλίαι, καὶ τῶν φραστικῶν ἀπαισι, καὶ ὁμιλιτικῶν. Sur quoi l'Observateur Anglois dit : BOILAVII versio est ; & généralement pour tous ces discours qui se font dans le genre démonstratif. Sed hic omittit omnino φραστικῶς, quod significat id quod Rhetorici vocant NARRATIONES, vel illas partes orationis, ubi historia narratur, aut factum aliquod refertur, qua est una ex CICERONIS peculiaribus & eminentibus dotibus, ut in ejus Oratione pro Milone ac pluribus aliis invenitur. WELSTEDIUS, qui gloriabatur se ex Græco idiomate vertere, imitatur etiam BOILAVIUM in

324 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

hac omissione. Cet *Observateur* a pris le fonds de sa Remarque dans la Version de M. *Pearce*, qui rend ainsi les Termes Grecs que j'ai rapportés : & *digressionibus* & *omnibus*, *qua narrationem aut ostentationem habent.* C'est ce qui ne s'entend guères. *Tollius* est encore moins intelligible en disant : *nec non digressionibus : item , omnibus expositionum , ac demonstrationum generibus.* Il me semble que rien de tout cela ne rend la valeur de *φρασμοῖς*.

2°. A la marge de la Version de *Tollius*, M. *Capperonnier* a mis : *An iis orationum speciebus ubi maxime dominatur Elocutio (Φεσις) ut patet ex Sect. XXX. (Chap. XXV.)* Ἐπιδημῶνται ἡ λόγου τέχνη , ἢ τε Φεσις , πᾶσι πλείω δ' ἐκαστῶν διέπλεκται , ἴδι δὲ καὶ ὁ φρασμῶς μέγας , ὡς πᾶσι λαμπρῶς ἐστὶ , ὡς οὐκ ἀποβιβασίμεθα. M. *Capperonnier* ajoute : *An εἰς φρασμοῖς , descriptionibus ? Nam Sect. XXXII. (Chap. XXVI.) dixit : ἐν ταῖς τοιηγοῖαις , καὶ διαγραφαῖς ; & infra : οἱ πάθητοι , καὶ εἰς φρασμοῖς τέτοι , loci qui affectus & descriptiones habent.* J'ai suivi cette seconde conjecture (*ADDIT. à la PRÉF. Rem. 72.*) ; parce qu'il est extrêmement rare que le *Stile* abondant ne soit pas un défaut essentiel dans les *Narrations* ; au lieu que les *Descriptions* en tirent leur principale beauté. C'est pourquoi M. *Duspréaux* a dit dans son *Art Poët.* Ch. III. Vers 257.

Soyez vif & pressé dans vos narrations.

Soyez riche & pompeux dans vos descriptions.

- P. 301. VII. les *Traitez de Physique*] καὶ φυσιολογίας. LONGINUS hic , ut in mox citato loco , exemplum dat Styli sublimis Ciceroniani , & dicit hunc aptissimum esse Epilogis aut Perorationibus , Historicis Narrationibus , καὶ φυσιολογίαις , quod BOILAVIUS explicat pour les *Traitez de Physique.* Ast LONGINUS non loquitur de physicis dissertationibus , aut qua de naturali Philosophia tractant , sed de talibus brevibus naturalium rerum narrationibus , quas oratori in causa dicenda licet attrin-
3. 17.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 525

gere, cum materia & occasio id requirunt. Sed si BOILAVIUS fallitur, WELSTEDIUS non minus errat, nam venit BOILAVII traitez de Physique, treatises of Physick, credens gallicum vocabulum PHISIQUE Pharmacum, Medicina. OBSERVAT. ANGL.

Tollius en disant : rerum naturalium enarrationibus ; & M. PEARCE, rerum naturalium expositionibus, ont laissé subsister l'équivoque du terme Grec, & ci-devant (ADDIT. à la PRÉF. Rem. 72.) au lieu de dire : aux Traitez des choses naturelles ; je crois que j'aurois bien fait de dire : aux Expositions des choses naturelles. Mais je n'étois pas encore instruit du sentiment de l'Observateur Anglois, auquel il me semble qu'il se faut rendre.

C H A P I T R E X I.

I. Si Ammonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs.] II. P. 304.
y a dans le Grec : *ἡ μὲν τὰ ἐν ἰδίῳ καὶ οἱ αἰεὶ Ἀμμώνιος*. L. 19.
Mais cet endroit vrai-semblablement est corrompu.
Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au sujet dont il s'agit ? DESP.

Le Grec dit, *Si Ammonius n'en avoit rapporté de singuliers, τὰ ἐν ἰδίῳ*, comme M. Le Févre a corrigé.
Dac.

La correction de M. Le Févre a passé dans toutes les Editions postérieures à la sienne. *Τὰ ἐν ἰδίῳ*, dit-il, *sunt singularia specialia. Locutio est Philosophica, si Græcos legisti ; barbara, si nondum legisti.* MANUCE avoit imprimé : *Τὰ * * ἐν ἰδίῳ*. L'Edit. de Robertel & tous les Mss. portent de même, mais sans astérisques. M. Pearce adopte la correction de M. Le Févre, & diffère de lui par la position du *καὶ*, qu'il laisse dans la place, que lui donnent les Mss. M. Le Févre lit : *ἡ μὲν καὶ τὰ ἐν ἰδίῳ οἱ αἰεὶ* &c. M. Pearce met : *ἡ μὲν τὰ ἐν ἰδίῳ καὶ οἱ αἰεὶ* &c. Ce qu'il traduit ainsi : *nisi ea sigillatim etiam Ammonius eligens in suis scriptis notasset.*

526 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

P. 305. II. *on ne doit point... En les ouvrages d'autrui.*] Εἰ δ'
L. 21. δ' ἡ κλοπὴ τὸ πωγῆμα, ἀλλ' οὐ δὲ καλῶν ἡδῶν ἢ πλασμάτων, ἢ δημιουργημάτων δαπάνησις. Tollius change ἡδῶν en
ιδῶν, & traduit : *qua quidem imitatio tantum abest, ut*
furti nomine iustitanda videantur, ut potius velut qua-
dam excellentium seu formarum, sive simulacrorum, aut
operum existimanda sit expressio, atque exemplum. Je
doute qu'il s'entendit ; & sa Note, que voici, ne fait
qu'augmenter mon doute : *Nunquam hoc ἡδῶν conce-*
quere potui ; neque unquam morum, ut literarum ex-
pressas species vidi. Leye, si sapias, δὲ καλῶν ιδῶν, hoc
est pulchrum formarum, imaginum, simulacrorum. M.
Pearce ne change rien, & se contentant de faire une
Parenthèse d'ὡς δὲ καλῶν ἡδῶν ; il traduit : *Hac vero*
res non est furtum ullum, sed (ut à bonis moribus fieri
potest) sive simulacrorum, sive operum expressa effigies.
Sa Note dit : *Sensus hic est : Id quod non injuste fieri po-*
test, id quod à malis moribus non evenit : scilicet, non
furtum est, sed honesta imitatio. Je suis à cet égard
de son avis, & dans la Rem. 11. j'ai rendu par cet
équivalent : *quelque chose de très-permis*, le sens d'ὡς
δὲ καλῶν ἡδῶν. Mais j'entens *πλασμάτων* & *δημιουργή-*
των autrement que M. Pearce, dans la Version duquel
je comprends ce que c'est qu'*effigies operum*, mais non
ce que c'est qu'*effigies simulacrorum*. Je prends donc
πλάσμα dans toute l'étendue de sens, que peut rece-
voir sa Racine *πλάσσω, fingo*, qui souvent signifie
faire, & peut bien de même signifier, *inventer*. Les
Imitateurs généralement parlant, n'inventent point ;
ils profitent des *Inventions* des autres. La suite du
Raisonnement conduit à ce sens. Pour *δημιουργήμα*, je
l'ai traduit dans sa propre signification : *opus populi*,
c'est-à-dire, *quod est juris publici* ; *Ouvrage public*, ap-
partenant au Public, dont chacun a droit de se servir.

CHAPITRE XII.

P. 310.
L. 4.

I. En effet, nous ne croirons pas avoir un médiocre

prix à disputer ,] Le mot Grec ἀγώνισμα ne signifie point icy , (1) à mon avis , prix , mais spectacle. LONGIN dit , En effet , de nous figurer que nous allons rendre compte de nos écrits devant un si celebre tribunal , & sur un theatre où nous avons de tels Heros pour juges ou pour témoins , ce sera un spectacle bien propre à nous animer. THUCYDIDE s'est servy plus d'une fois de ce mot dans le même sens. Je ne rapporterai que ce passage du Livre VII. (Pag. 556. édition de Francfort.) Ο γδ Γόλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα εἰσφέρει οἱ αἱτ' ἐπὶ τῆς ἀλλοτρίας καὶ τῆς ἀντιπαράστου κομιστοῦ Λακεδαιμονίου. GYLIPPE estimoit que ce seroit un spectacle bien glorieux pour lui , de mener comme en triomphe les deux Generaux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat. Il parle de Nicias & de Démosthene : chefs des Athéniens. DAC.

C'est encore icy que je ne trouvoy pas juste la traduction Française : & j'ay montré ailleurs la force & la véritable signification de ces mots , ἀγὼν & ἀγώνισμα. On n'a qu'à voir ma traduction Latine. TOLL.

M. Dacier doit en partie sa Note à M. Le Febvre , qui s'étoit contenté d'avertir que Longin avoit imité THUCYDIDE. Tellius dans sa Traduction rend ἀγώνισμα par certamen. C'est ce que M. Pearce fait aussi. M. l'Abbé Gori traduit ce mot par cimento , qui veut dire : épreuve , essai. Α'γώνισμα signifie proprement joute. De quelque manière qu'on veuille entendre ce mot , la Phrase de Longin n'en est pas moins difficile à traduire. M. Despréaux me paroît s'en être tiré beaucoup plus heureusement que les autres. Le sens de M. Dacier est très-forcé.

II. Car si un homme dans la desance de ce jugement P. 310 &c.] C'est une chose assez surprenante , que Monsieur Dacier & moy , nous nous soyons tant de fois rencontrés. Quand je considere la traduction dans cet

(1) M. Brossette d'après l'Edition de 1713. a déplacé ces mots , à mon avis , pour les mettre au commencement de la Phrase. Ce qui se trouve de même dans les Editions faites depuis.

§ 28 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

endroit , j'y trouve un parfait rapport avec la mienne , excepté le mot d'ἀντίδω , que Monsieur Despréaux a aussi bien traduit que Monsieur Dacier , & que j'ay expliqué par les mots , *ita protinus* : c'est-à-dire , *aussi tôt , quand il entreprend quelque ouvrage*. On trouve chez Suidas un fragment d'un ancien poëte Grec ; où la *Renommée immortelle* est appelée , *la Fille de l'Espérance* : Τίμιον , dit-il , ἰλαρίδ' ἁμρόστ' ἐφύμην. TOLL.

Cette Note est relative à celle que l'on a vuë de M. Dacier dans la Rem. 7. 1°. La Traduction de Tollins s'accorde en effet avec M. Dacier. Mais voïons le texte même. *ὡ δὲ τις ἀντίδω φασὶν , μὴ δ' ἰδίω καὶ χρόνῳ φέρεται τὴν ὑπόμνησιν*. C'est dans ces mots que consiste la difficulté. M. Pearce soupçonne qu'il faut , *ὡ φέρεται*. C'est ce que sa Version exprime : *Si quis autem ipso scribendi tempore véreatur ne non pronuntiet aliquid quod sua vita temporique supersit*. Les Traductions de M. Dacier , de Tollins , & de M. l'Abbé Gori supposent cette correction , sans laquelle le Texte Grec n'offre point la véritable pensée de Longin. Voïez Rem. 7. 3°.

CHAPITRE XIII.

P. 311. I. *de la force au discours*.] Cette manière de traduire , καὶ ἀντίδω revient , en quelque chose , à ce que j'ai dit (Chap. IX. N. I.) de la signification , que ce Terme a chés Longin ; mais elle n'exprime pas ici toute sa pensée , parce qu'un Discours peut avoir de la force sans être *Pathétique*.

P. 312. II. ENARGEIA] *Εὐάγρια*. Hoc vocabulum , dit M. SELLANUS sur le passage de QUINTILIEN , cité REM. 2. *dupliciter apud Auctores scribitur ; nam qui vim Orationis & efficaciam movendi , quam habet spectant , ab opere εὐάγρια vocant , ea quod Græcis ἔργον opus dicitur. Porro , qui lucem , quam rebus addit , attendunt , à claritate nominant εὐάγρια , quia Græcis , ἀγρὸς clarus dicitur. Posterius probasse videtur C-*

CERO ,

DU TRAITE' DU SUBLIME. 529

CERO, qui illustrationem & evidentiam vertit (De Orat. III. & Academ. Quæst. lib. IV. Cap. VI.)

III. les Images, dans la Rhetorique,] Η' ῥητορικὴ P. 313,
φαντασία, l'Image des Orateurs, c'est-à-dire, dont les l. 6.
Orateurs font usage. LONGIN dans tout son Ouvrage
appelle les Orateurs, ῥήτορες. Ainsi chés lui l'Adjectif
ῥητορικὸς signifie Oratoire, qui appartient à l'Orateur.

IV. en l'une & l'autre rencontre.] Je préférerois, P. 314,
en l'un & l'autre Art. Voyez ce qu'en dit PORPHYRE l. 7.
de Abſtinentia Animalium, lib. II. C. XLI. Τὸ μὲν γὰρ
ποιητικὸν καὶ θεωρητικὸν τὴν ἀπολήψεως τῶν αἰσθημάτων τῶν χρησ-
ταυ φέρει ὡς ἐκπλήξιν, καὶ ζητεῖται πεποιημένη, κήλησί τ'
ἐμπειροῦ, καὶ πρὶν ὅτι τῶν ἀδυνάτων. TOLL.

V. Le Poëte en cet endroit ne voioit pas les Furies,] P. 315,
M. Despréaux a suivi les Editions ordinaires, qui por- l. 7.
tent αὐτὸς ὅσα ἴδεν ἱερυνῶας δὲ ἐφαντάσθη, &c. Cet ὅσα est
de Manuce. Il n'est point dans l'Edition de Robortel,
dans les Mss. de Paris & de Milan, ni dans deux du
Vatican. C'est pourquoi M. Pearce l'a supprimé. La
Phrase, au moien de cette correction ne souffre au-
cune difficulté, pourvu qu'on se souvienne que δὲ
n'est souvent qu'expletif, & que souvent encore il ne
signifie qu'&. Voies Rem: 7.

VI. Je ne sçaurois pas bien dire, &c.] M. Despréaux P. 315,
s'est icy servy du texte corrompu; où il y avoit ἡ τισιν l. 19.
ἐπίρρις, au lieu d'ἡ τις ἐπίρρις, c'est-à-dire, si EURIPI-
DE n'est pas plus heureux qu'aucun autre à exprimer les
passions de l'amour & de la fureur, à quoi il s'est étudié
avec une application tres particuliere. TOLL.

La leçon, que Tollius rejette est dans toutes les Edi-
tions avant la sienne & dans tous les Mss. Celle qu'il
propose est une conjecture de Stanley dans ses Notes
sur Eschile. Le Texte n'a rien d'obscur & ne demande
aucun changement. Il ne faut, ainsi que M. Pearce
en avertit, & que M. Despréaux l'a supposé, que
sousentendre la Préposition ἐν, laquelle est dans la
première partie de la Phrase; & lire: ἐν τισιν ἐπίρρις.

Tome IV.

L 1

530 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

P. 318. VII. *Et du plus haut des Cieux ,]* Le Grec porte ,
L. 7. *au dessus de la Canicule ; ὀνόματι τῆς Σελήνης ὁ ἥλιος ἵππεται.*
Le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule. Je ne
voy pas pourquoy *Rutgersius* , & (1) *Monsieur Le*
Fèvre , veulent changer cet endroit , puisqu'il est fort
clair , & ne veut dire autre chose , sinon que le So-
leil monta au dessus de la Canicule , c'est-à-dire , dans
le centre du Ciel , où les Astrologues tiennent que
cet Astre est placé , & comme j'ai mis , *au plus haut*
des Cieux , pour voir marcher Phaëton , & que de là
il lui crioit encore : *Va par là , revien , détourne , &c.*
DESP.

Monsieur Despréaux dit dans sa *Rem.* que le Grec porte ,
que le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicu-
le , ὀνόματι τῆς Σελήνης ὁ ἥλιος ἵππεται. Et il ajoute qu'il ne voit
pas pourquoy *Rutgersius* , & *M. Le Fèvre* veulent
changer cet endroit qui est fort clair. Premièrement
ce n'est point *M. Le Fèvre* , qui a voulu changer cet
endroit : au contraire il fait voir le ridicule de la
correction de *Rutgersius* , (2) qui lisoit *Σελήνῃ* , au
lieu de *Σελήνῃ* . Il a dit seulement qu'il faut lire *Σελήνῃ* ,
& cela est sans difficulté , parce que le penultième
pied de ces vers doit être un iambe , *pis* . Mais cela
ne change rien au sens. Au reste , *Euripide* ; à mon
avis , n'a point voulu dire que *le Soleil à cheval mon-*
ta au dessus de la Canicule ; mais plutôt que le Soleil
pour suivre son fils , monta à cheval sur un astre qu'il
appelle *Σείραον* , *Sirium* , qui est le nom général de
tous les astres , & qui n'est point du tout ici la *Ca-*
nicule : ὀνόματι ne doit point estre construit avec *τῆς* ,
il faut le joindre avec le verbe ἵππεται du vers suivant ,
de cette manière : *Ὀνόματι δὲ Σείραος τῆς Σελήνης ἵππεται ὁ ἥλιος* ,
πᾶν δὲ καὶ ἐπὶ τῷ ἥλιῳ ; le Soleil monté sur un astre , alloit

(1] Dans toutes les Editions qui précèdent celle de 1713. au lieu
d' & il y a ni.

(2) *Saumaise* sur *Solin* , pag. 896. de l' Edition de Paris , a le pre-
mier corrigé *Rutgersius*. *BROSS.*

DU TRAITE' DU SUBLIME. 531

après son fils , en lui criant , &c. Et cela est beaucoup plus vray-semblable , que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller seulement au centre du ciel au dessus de la Canicule , & pour crier de là à son fils & luy enseigner le chemin. Ce centre du ciel est un peu trop éloigné de la route que tenoit *Phaëton*.
DAC. (1)

Tollius & M. l'Abbé *Gori* traduisent *Σεπς* comme M. *Despréaux*. Le sens de M. *Le Febvre* & de M. *Dacier* est adopté par M. *Pearce* & par M. *Capperonnier*. Ce dernier a mis à la marge des Vers Grecs : *astrici equi , unius è celestibus equis*.

VIII. *s'expose quelquefois aux mêmes périls*.] Je me trompe fort , si un François entend le sens de ces paroles , sans qu'on leur donne quelque lumiere. Car le mot Grec *κινδυνος* signifie icy les pensées & les expressions qui par leur sublimité approchent fort de l'enflure ou plutôt de l'enthousiasme qui va trop loin , & qui selon l'expression de *Quintilien* , rend le POETE *grandiloquum usque ad vitium*. Car c'est de luy que *Longin* a tiré cette belle remarque. Mais je ne trouve pas que *Longin* ait icy autant de raison qu'il croit , de préférer cet adoucissement d'*Euripide* à l'expression trop rude , comme il l'appelle , & mal polie d'*Eschyle*. Car c'étoit le sentiment universel de presque tous les Payens , que dans les apparitions des Dieux tout se mouvoit & trembloit , non seulement les édifices & les palais , mais les montagnes mêmes. Et voici ce que *Claudien* dit à cet égard des temples , *lib. 1. de raptu PROSERPINÆ* :

*Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus , & clarum dispergere culmina lumen
Adventum testata Dei.*

VIRGILE dit le même des montagnes *libro VI. Æn.*

(1) Cette Note , qui manque dans les Editions de 1701. & de 1713. fut ajoutée après coup à celle de 1683. où *Tollius* l'a prise , & depuis elle se trouve dans toutes les Editions.

532 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

*Ecce autem primi sub lumina solis & ortus
Sub pedibus mugire solum, juga cepta moveri
Silvarum; visaque canes ululare per umbram,
Adventante Dea.*

De sorte que cette apparition ne se faisoit jamais sans quelque prodige, ou, comme les Grecs le nomment, *disμυσία*. Mais, comme je l'ay dit dans mes *remarques Latines*, ce n'est ni toute la pensée, ni le mot *Εἰδυσιᾶ*, comme Monsieur le Fèvre a cru, mais le seul mot *Βαυχίει* qui déplait à Longin; & cela, parce qu'il n'a pas tant de douceur, & ne nous donne pas une idée si délicate que le mot *συμβαυχίει* qui marque un mouvement libre, agreable, & qui vient d'une volonté emportée plutôt par la joye que lui cause la vûe d'un si grand Dieu, que par l'effort ou par la présence de la divinité. TOLL.

P. 320. IX. *Le Palais en fureur mugit à son aspect.*] Le mot
l. 13. *mugir* ne me paroît pas assez fort pour exprimer seul le *Βαυχίει* & le *συμβαυχίει* d'*Eschyle*. Car ils ne signifient pas seulement *mugir*, mais *se remuer avec agitation, avec violence*. Quoique ce soit une folie de vouloir faire un vers après Monsieur Despréaux, (1) je ne laisserai pas de dire que celui d'*Eschyle* seroit peut-être mieux de cette manière pour le sens.

*Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugissant.*

Et celui d'EURIPIDE :

La Montagne s'ébranle, & répond à leurs cris.

DAC.

P. 322. X. *Car une invention poétique ... extrême absurdité*]
l. 9. J'ai traduit cette Phrase d'une manière fort différente de M. Despréaux, & même des autres Traducteurs. La

(1) C'est ainsi qu'il y a dans l'*Edition* primordiale de 1683, & dans les suivantes jusqu'à celle de 1713, où l'on a mis : *mieux que Monsieur Despréaux*; ce qui se trouve dans toutes les *Editions* faites depuis.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 533

difficulté vient d'*αι υπερβασις* ; au lieu de quoi *Gabriel de Petra* lisoit *καταβασις* dont *M. Despréaux* & *M. l'Abbé Gori* rendent le sens en se servant du mot de *digression*. *M. Le Febvre* vouloit qu'on lût *υπερβασις*, qu'il faudroit traduire par *les excès*. *TOLLIVS* retient *υπερβασις* & le rend par *plane extra lineas procurrens*. C'est adopter la correction de *M. Le Febvre*, en la rejetant. *M. Pearce* conserve aussi la leçon ordinaire, & la traduit par *transiiones*. Ce terme ne s'entend point dans sa *Version* ; & ce qu'il dit dans une *Note*, pour l'expliquer, ne le fait pas mieux entendre. *Περεβασις* signifie proprement *transgressio*, l'action d'aller au delà. Tenons-nous-en à sa signification propre, & voyons de quoi *Longin* parle. C'est des *Peintures*, lesquelles ne sont point absolument nécessaires dans le Discours, mais que l'utilité fait ajouter au Nécessaire. Le Nécessaire pour l'Orateur est d'instruire les Auditeurs ou les Juges. Ce qu'il dit de plus est au-delà du Nécessaire. Mais parmi les choses, qu'il peut ajouter, il y en a d'une si grande utilité, qu'elles sont comme nécessaires elles-mêmes. Il faut plaire, il faut émouvoir. Ces deux fins ne sont qu'accessoires ; mais d'une telle importance qu'elles se confondent en quelque sorte avec la fin principale, avec l'Instruction. L'exposition nuë des Faits, & des Preuves, voilà le nécessaire ; & si les Hommes étoient sans passions & ne respiroient que la Justice, il ne seroit pas besoin d'aller au delà du Nécessaire. Mais cette simple exposition ne pouvant pas suffire avec les Hommes, tels qu'ils sont, il y faut ajouter ce qui peut leur plaire, ce qui les peut émouvoir. De ce genre sont les *Peintures*, aussi-bien que le choix & l'entassement des *Circonstances*, les *Amplifications*, les *Exagérations*, les *Comparaisons* &c. Ce sont toutes choses, qui s'ajoutent aux Preuves, qui vont au delà des Preuves ; & ce sont *αι υπερβασις*. Voilà pourquoi dans la *Rem. 22*. second *Alinea*, j'ai traduit : *δυναί δὲ καὶ ἐκφυλαί* (supp.

§ 34 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

ισιν) αἱ ᾠδαίαι; par, Et même ces grands traits, que l'on ajoute au Nécessaire, sont étrangers dans le Discours. LONGIN lui-même autorise le sens, que je donne à ᾠδαίαις, quand il dit quelques lignes plus bas, en parlant de l'Image: κατακτιναμένη μὲν ταῖς πραγματικαῖς ὑπαιρησίαις, ἔπειθε τὸν ἀκροάτην μόνον αἰδᾷ καὶ δ' αὐλῆται; entremêlée aux Preuves de la chose, non seulement elle persuade l'Auditeur, mais même elle l'asservit. Selon lui, les Images ne font point partie des Preuves, elles y sont ajoutées, elles vont par delà, transgrediuntur ᾠδαίνεσι. Je n'ai rien fait dans ma Traduction, ni rien dit dans cette Note, qui ne fût conforme à la doctrine des Rhéteurs.

P. 323. XI. dans les preuves] Ταῖς πραγματικαῖς ὑπαιρησίαις; dans les Preuves tirées du fond même des choses; πῶς λογικοῖς ὑπαιρημένοις, qui sont opposés τοῖς ἡθικοῖς & παθητικοῖς. Voyez Minutius dans les Rhéteurs de Pithou. CAPPER.

P. 325. XII. Ce n'est point, dit-il, ... Cheronée] Pour conserver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce passage d'Hyperide, il faut traduire: Ce n'est point, dit-il, un Orateur qui a écrit cette Loy, c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée. Car c'est en cela que consiste l'image. La bataille a écrit cette Loy. Au lieu qu'en disant, la bataille a fait passer cette Loy, on ne conserve plus l'image, ou elle est du moins fort peu sensible. C'estoit même chez les Grecs le terme propre écrire une loy, une ordonnance, un edit, &c. Monsieur Despréaux a évité cette expression écrire une Loy, parce qu'elle n'est pas Françoisé dans ce sens-là; mais il auroit pû mettre, ce n'est pas un Orateur qui a fait cette Loy &c. Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoisie à tous les habitans d'Athenes indifferemment, la liberté aux esclaves, & qu'on envoyeroit au Pirée les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance dans la vie d'Hyperide, & il cite même un passage, qui n'est pourtant pas celui dont

DU TRAITE' DU SUBLIME. 535

il est icy question. Il est vray que le mesme passage rapporté par *Longin*, est cité fort differemment par *DEMETRIUS PHALEREUS*, *ce n'est pas dit-il, un Orateur qui a écrit cette Loy, c'est la guerre qui l'a écrite avec la javeline d'Alexandre* (1). Mais pour moy je suis persuadé que ces derniers mots qui l'a écrite avec la javeline d'Alexandre, *Ἀλεξάνδρου δόρατι γράφειν*, ne sont point d'*Hyperide*; ils (2) sont apparemment de quelqu'un qui aura crû ajouter quelque chose à la pensée de cet Orateur, & l'embellir mesme, en expliquant par une espèce de pointe, le mot *πόλεμος* *ἔγραψεν*, la guerre a écrit, & je m'assure que cela paroîtra à tous ceux qui ne se laissent point éblouir par de faux brillans. DAC.

C H A P I T R E X I V.

I. Il verse, pour ainsi dire, dans l'esprit de ceux qui P. 328.
l'écoutent une certaine opinion] *Δόξας* dans cette Phrase R. C. 2.
 & dans une autre, qui se trouve quelques lignes plus 1. 4.
 bas, où *Longin* répète la même pensée, doit se traduire par le mot, *opinion*, ou par quelque expression qui lui soit équivalente, ainsi que je l'ai fait dans la *Rem. 9.* & *Langbaine* en avoit averti pour cette seconde Phrase, où M. *Le Febvre* vouloit qu'on rendît le mot Grec par *ratio*, qui n'y peut faire aucun sens; & ce qui m'étonne, c'est que M. *Pearce* s'en soit servi dans cet endroit. *Tollius* dans la première Phrase traduit *δόξας* par *orationem*, qui n'y présente pas une idée fort claire; & dans la seconde par *spiritus* au Pluriel, qui forme un très-beau sens de conséquence, si je puis m'exprimer ainsi; mais qui n'est pas tout-à-fait

(1) Dans les Editions qui précèdent celle de 1713. ce Passage d'*Hyperide* tiré de *Démétrius de Phalère* est ainsi: *Ce n'est pas moy, dit-il, qui ay écrit cette Loy, c'est la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre.*

(2) Toutes les Editions portent: *elles*; mais il faut: *ils*.

§36 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

celui de *Longin*, quoique M. Despréaux se soit flatté de le rendre, en disant cette seconde fois : *des sentimens*. Dans la première Phrase il esquivé la difficulté, ne traduit point le mot *λόγος*, & laisse à peine entrevoir qu'il ait eu dessein d'y suppléer par quelque équivalent. M. *Pearce* se sert cette première fois d'*opinionem*, & M. l'Abbé *Gori* de *Discorso*. La seconde, ce dernier emploie le mot *stima*, qui, de la manière qu'il est placé dans sa Phrase, y fait un sens très-louche & très-équivoque.

- P. 331. II. le surnom de *Marathonomaques*] *Μαραθωνομάχης*.
 R. C. 2. C'est dans les *Acharnenses*, qu'*Aristophane* donne ce
 L. 19. Sobriquet aux Athéniens.

CHAPITRE XV.

- P. 337. I. En premier lieu, . . . suspect d'adresse, d'artifice,
 L. 1. & de tromperie . . . comme un Tyran, un Roy, ou un
 Général d'armée.] Les mots *adresse*, *artifice*, *tromperie*, ne répondent pas juste aux mots *κλέδες*, piège, *κακόλη* mauvais dessein, mauvaise intention, *ψευδολογίαι*, faux raisonnement. Le terme Général d'armée ne rend que le premier de ces mots *ἡγεμόνας* ou *ὑπορχαίς*, que M. *Pearce* traduit *Imperatoribus summa potestate utentibus*. C'est ce qui n'est guères intelligible. *Tollius* rend les mêmes mots par, *Provincia Praeses*. M. *Le Febvre* veut qu'on lise *ἡγεμόνας*, *τὸν οὐ ὑπορχαίς*. M. l'Abbé *Gori* suit cette leçon, & dit : *Imperadori*, e *persona in sovranita collocata*. Le *τὸν* substitué par M. *Le Febvre* se trouve dans un des *Mss.* du *Vatican*, mais placé quelques mots auparavant entre *οὐ* & *υπορχαίς*; & *Tollius* croit qu'il seroit mieux où M. *Le Febvre* le place. Ce dernier pense d'ailleurs qu'il y a faute dans le texte, & qu'il y faut lire *τὸν οὐ ὑπαρχαίς*, ce qui signifieroit les *Préfets des Provinces*. Je crois qu'il faut se contenter de la leçon ordinaire *τὸν οὐ ὑπορχαίς*. *Longin* veut dire, par une expression très-

DU TRAITE' DU SUBLIME. 537

générale , ceux qui remplissent les premiers postes , qui sont constitués dans les premières Dignités.

II. & ne sauroit souffrir qu'un chetif Rhetoricien . . . P. 337.
grossières fineses.] Il me semble que ces deux expressions , chetif Rhetoricien & fineses grossières ne peuvent s'accorder avec ces charmes du discours dont il est parlé six lignes plus bas. Longin dit , & ne sauroit souffrir qu'un simple Rhetoricien , τεχνίτης ῥήτωρ , entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites fineses , χρηματίαι. DAC.

Τεχνίτης ῥήτωρ est ici un Orateur qui se sert de tous les artifices de son art , pour duper ses Juges , ou pour les attirer au moins dans ses sentimens. Et quand cela se fait un peu trop ouvertement , & qu'un Juge habile s'en apperçoit , il s'en offense. C'est pourquoy Philostrate, dans la Vie d'Apollonius, l. VIII. Ch. VII : le dissuade sérieusement. Δεινότης γὰρ , dit-il , ἐν δικαστηρίαις ἢ μὲν φαίνεται , καὶ ὁρᾷσθαι τινὰ ὡς ἐπιβληνόντα τοῖς ψηφισμένοις ἢ δ' ἀφανὲς καὶ ἀπίστοι κρατεῖται. Τὸ γὰρ λαθεῖν τὴν δικάζοντος ὡς δεινὸς εἶναι , ἀληθεστέρᾳ δεινότης. TOLL.

P'ῥήτωρ dans tout l'Ouvrage de Longin signifie un Orateur , un Homme qui parle en public. Mais qu'entend-il ici par τεχνίτης ῥήτωρ , un Orateur ouvrier , un Orateur artiste ; sinon un Orateur , qui cache mal son art ? C'est l'idée que j'ai voulu rendre (Rem. 2. 2°.) par un Déclamateur mal-adroit.

II. au milieu de quelque chose de grand & d'éclatant ,] M. Despréaux a traduit selon toutes les Editions , qui disent τοῖς καλῶσι καὶ μεγάλαισι. Tollius s'est aperçu que c'étoit une faute , & qu'il falloit τοῖς πύθισι καὶ μεγάλαισι , parce qu'au commencement de cette même Phrase Longin a mis ὑψὺ καὶ πύθος. Il traduit en conséquence. Je crois qu'il a raison. Les deux membres de la Phrase sont relatifs ; & , quoique M. Pearce observe qu'en d'autres endroits Longin joint καλῶς avec μέγας , la suite du raisonnement ne permet pas de conserver dans cet endroit καλῶσι. M. Capperonnier

§ 38 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

approuve la correction de *Tollins*. Il ajoute que dans ce même Chapitre *Longin* dit encore quelques lignes plus bas : *πὶ πάντῃ καὶ πὶ ὕψει*.

- P. 340. l. 6. III. *ce sera le lumineux*, . . . , *qui fait qu'il semble sortir hors du tableau.*] *Καιομένοι ἔξοχον, καὶ ἰσχυτέρῳ ὄψιν πολὺ φαίνεται.* *Καιομένοι* ne signifie rien en cet endroit. *Longin* avoit sans doute écrit, *καὶ ἂν μόνον ἔξοχον ἀλλὰ καὶ ἰσχυτέρῳ ὄψιν πολὺ φαίνεται*, *ac non modò eminens, sed & propius multò videtur.* Et paroît non seulement relevé, mais même plus proche. Il y a dans l'ancien *Manuscrit*, *καιομένοι ἔξοχον ἀλλὰ καὶ ἰσχυτέρῳ*. Le changement de *ΚΑΙΟΥΜΟΝΟΝ* en *ΚΑΙΟΜΕΝΟΝ*, est fort aisé à comprendre. *Boiv.*

M. Boivin explique & corrige bien cet endroit dans la nouvelle *Edition* des *Oeuvres* de *M. Despréaux* (celle de 1713.), où il lit *καὶ ἂν μόνον &c.* *CAPPER.*

M. Pearce adopte dans son texte la correction de *M. Boivin*, & remarque que la Particule *ἀλλὰ* suit *ἔξοχον* dans l'*Édit.* de *Robertel* & dans trois *Mss.* outre celui de la *Biblioth. du Roi*.

CHAPITRE XVI.

- P. 341. l. 4. I. *Car qui peut nier . . . au discours.*] *Συνταίει πὶ λεγόμενα.* Ce dernier mot peut être regardé comme le Nominatif du Verbe, & dans ce cas il faut traduire ce passage, comme j'ai fait *Rem. 1. 3º.* *M. Pearce* prend *πὶ λεγόμενα* pour le régime du Verbe, & dans ce cas il faut suppléer *ὁ ῥήτωρ* pour le Nominatif de *συνταίει*. *Longin* parle de *Démosthène*; & la Phrase doit se traduire ainsi : *N'est-ce pas à l'aide de ce tour de Figure, que Démosthène donne plus d'action & de véhémence à son discours.*

- P. 346. l. 6. II. *& la force de parler.*] La restitution de *Monfieur Le Févre* est fort bonne, *συνδιακρίσεως*, & non pas *συνδοικύσεως*. J'en avois fait la remarque avant luy. *DESP.*

DU TRAITE' DU SUBLIME. 539

Des *Editeurs* ou *Traducteurs* , venus depuis M. Despréaux , M. Pearce est le seul , qui n'ait pas adopté la correction de M. Le Febvre. Il est vrai qu'il ne la rejette pas , & qu'il ajoute même un autre passage de Longin à celui sur lequel M. Le Febvre s'étoit fondé : mais il conserve dans son texte l'ancienne leçon ; & traduit , αὐγὴ καὶ ἐμποδίζουσι π καὶ συνδαικύνουσι , par , eodem tempore & nonnihil impediētis cursum orationis , & tamen ordinantis. Il prétend que l'opposition est suffisante entre ces deux Participes. Mais quoi qu'il en puisse dire , l'opposition ne se fait point sentir , & la pensée est louche. Il ne s'agit point ici de l'ordre , mais de la marche du Discours ; & M. Pearce n'a pas pris garde que les termes de la fin de la Phrase sont *corrélatifs* à ceux du commencement. Εμποδίζουσι impediētis répond à διακεκομμένα abscissa , abrupta. Συνδαικύνουσι impellētis , urgentis répond à κατὰ πρῶτον festinantiā , accelerata.

CHAPITRE XVII.

I. *Tantost il frappe . . . tantost avec les poings , tantost au visage.*] M. Despréaux a suivi les Editions conformes à celle de Manuce ; mais , selon la restitution faite dans le Texte par M. Pearce sur l'autorité de quatre Mss. & de l'Edit. de Robortel , LONGIN répète ici ces mots : τῷ χέρει , τῷ ὤματι , τῇ φωνῇ , du geste , des yeux , de la voix. P. 348, l. 11.

II. *Par cette violence de paroles*] M. Despréaux , n'entendant pas le Texte de Manuce , qui porte : τῇ ἐπιπλήθει πολλῇ φωνῇ , s'est tiré d'embaras comme il a pu. P. 349, l. 2.
M. Le Febvre vouloit qu'on lût ἐπιπλήθει πολλῇ φωνῇ. TOLLINUS approuve cette conjecture , parce qu'il avoit trouvé dans un Mss. ἐπιπλήθει. M. Pearce lit avec les Mss. de Paris & de l'Evéque d'Ely : ἐπιπλήθει πολλῇ φωνῇ.

III. *Ces affronts &c.*] M. Pearce , d'après Robortel P. 349, l. 7.

§40 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

& quatre *Mss.* commence ainsi cette partie de Phrase: *ὅταν κενόδοις, ὅταν ἐπὶ κόρης, φησὶ.* J'ai rendu ces mots, en retraduisant l'endroit, *Rem. 7.*

P. 349. IV. *Car en égalant &c.*] M. Despréaux a pris le tour, L. 21. qui lui convenoit, & s'est, au moien d'un *&c.* qui précède, dispensé de traduire exactement. La Phrase commence ainsi: *καὶ ἰση, καὶ τὸ ἐξῆς ὅπως ἀδελφείφω, &c.* Ce que M. Pearce traduit de cette manière: *& senties, sic in iis qua sequuntur addendo &c.* *Tollius* dit: *Et perge ita in ceteris, senties illico &c.* A la marge de l'Edition de ce dernier, M. Capperonnier traduit ainsi ces mots: *ἰση ἀδελφείφω, perge structuram orationis immutare.* Il ajoute ensuite: *Hoc est enim ἀδελφείφω, id est, aliter quam erat scriptum scribere. Sic παρρησίῃ, immutare aliquid in cantilena versibus.* Il n'y a pas à douter que ce ne soit le véritable sens de *Longin* dans cet endroit. La suite du Discours y mène nécessairement.

CHAPITRE XVIII.

P. 354. I. *Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous L. 21. menacent,*] Tous les Interpretes d'*Herodote* & ceux de *Longin*, ont expliqué ce passage comme Monsieur Despréaux. Mais ils n'ont pas pris garde que le verbe Grec *ἐνδεύω* ne peut pas signifier *éviter*, mais *prendre*, & que *παισιμίας* n'est pas plus souvent employé pour *misere, calamité*, que pour *travail, peine*. *HERODOTE* oppose manifestement *παισιμίας ἐνδεύω*, *prendre la peine, n'apprehender point la fatigue*, à *μαλακίῃ διακρίω*, *être lâche, paresseux*: & il dit, *si donc vous ne voulez point apprehender la peine & la fatigue, commencez dès ce moment à travailler, & après la défaite de vos ennemis vous serez libres.* Ce que je dis paroitra plus clairement, si on prend la peine de lire le passage dans le VI. Livre d'*Herodote* à la Section XI. *Δακ.*

Je pense qu'on exprimeroit mieux la force de cette

DU TRAITE' DU SUBLIME. 541

pensée en disant : Si donc vous voulez à présent vous résoudre à souffrir un peu de travail & de fatigue, cela vous donnera bien au commencement quelque embarras & quelque fâcherie, mais vous en tirerez aussi ce profit, de voir vos ennemis défaits par vôtre courage, & vôtre liberté recouvrée & mise en sûreté. Monsieur Dacier a veu le foible de la traduction dans cet endroit, aussi-bien que moy : & l'on peut confronter ses paroles avec ma traduction Latine. TOLL.

M. Le Febvre avoit averti qu'*ὁδὸν αὐτῶν* signifioit ici *suscipere*, & non pas *evitare*, comme Gabriel de Petra l'avoit traduit. Au reste, M. Dacier & Tollius, ainsi que M. Despréaux paraphrasent trop. Le Grec dit, en reprenant la Phrase précédente : Car enfin nos affaires en sont réduites à cette extrémité, Messieurs, qu'il faut ou que nous soions libres, ou que nous soions esclaves, & des esclaves repris dans leur fuite. C'est donc à présent, s'il est vrai, que vous vouliez vous exposer aux fatigues, c'est à présent que vous aurés à travailler, mais aussi vous pourrés vaincre vos ennemis.

II. En effet pour Thucydide,] Monsieur Despréaux P. 355.
a fait bien du changement icy dans sa seconde édition. l. 23.
Mais je ne puis pas comprendre, pourquoy il a attribué dans celle-cy à Thucydide ce qui appartient à Demosthene. Car ce *πολύ τὸ ὀργιστικόν, καὶ τὸ ἐξ ὑπογῆς λέγειν*, & tout ce qui suit, ne peut être entendu que de Demosthene; qui est proprement le modele d'un Orateur parfaitement sublime. Même je ne trouve pas la traduction icy trop juste. J'eusse dit : DEMOSTHENE est en cela bien plus retenu que luy, mais il surpasse néanmoins de beaucoup tous les autres; & par ces transpositions, & par cette maniere de dire ce qu'il dit sur le champ, il nous fait paroître la force d'un discours vigoureux, & qui ébranle les ames. Et, comme si cela n'étoit pas assez, il jette les Auditeurs dans le même embarras, & les traîne par les mêmes détours de ses longues transpositions, où il leur semble qu'il s'égare. TOLL.

542 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

Les autres *Traducteurs*, ainsi que *Tollins* ne voient rien dans cette Phrase, qui regarde *Thucydide*. Je ne suis totalement ni de leur avis ni de celui de M. *Despréaux*. La difficulté n'est que pour le commencement de la Phrase : Οὐδὲ Δημοσθένης ἔχ' ἕως μὲν αὐτῶν (ὡς περ' ἕως, πάλιν δ' οὐ τὰ γὰρ τούτω κατακορέσεται, κ' &c.) Il ne faut fermer la Parenthèse qu'après le mot : συν-πισπύμεν. Πολλὰ μὲν γὰρ ne doit point commencer une nouvelle Phrase ; c'est la continuation de celle qui commence par Οὐδὲ Δημοσθένης, qui sert de Nominatif à tout ce qui reste. Ce que la Parenthèse renferme a pour Nominatif ἕως. Cela joint à ce que j'ai dit dans la *Rem.* 5. suffit pour justifier le parti, que j'ai pris, d'attribuer à *Thucydide* une partie de ce que *Longin* dit, & l'autre à *Démotène*. Je dois avertir pourtant, que pour bien établir la distribution, que je fais, de cette Phrase, il faudroit faire un petit changement dans le *Texte*, parce que la Phrase, n'est pas tout-à-fait assés correcte. Mais je n'en fais pas assés pour hasarder ce changement. A l'égard de la longueur de la Parenthèse, elle n'a rien qui doive arrêter. Elle n'est pas si considérable que celle de la Parenthèse du XIII. Chapitre, où se trouve renfermé ce qui concerne le Serment des *Sept* devant *Thèbes*.

CHAPITRE XIX.

P. 358. I. *Renversemens*] Ἀντιμεβολαί. L'Edit. de *Robertel*, le *Mss.* de la *Bibl. du Roi*, deux du *Vatican*, & celui de la *Bibl. Ambrois.* portent μεμβολαί. C'est pourquoi je suis étonné de trouver Ἀντιμεβολαί dans le *Texte* de M. *Pearce* : lui, qui désère à l'autorité du plus grand nombre des *Mss.* jusqu'à conserver quelquefois des leçons, qui nuisent au sens.

P. 360. II. *Aussi-tôt un grand Peuple* &c.] Quoy qu'en veuille dire M. *Le Févre* il y a icy deux vers ; & la remarque de *Langbaine* est fort juste (1). Car je ne

(1) *Édition* de 1701. seule : me paroît juste.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 543

voy pas pourquoy en mettant *θύνον*, il est absolument nécessaire de mettre *καὶ*. DESP.

Voici le passage Grec, *αὐτίκα λαὸς ἀπείρων θύνων ἐπ' ἡϊόνεσσι διςάμβροι κελιάδουσιν*. *Langbaine* corrige *θύνων* pour *θύνει*, & il fait une fin de vers avec un vers entier.

————— αὐτίκα λαὸς ἀπείρων
Θύνων ἐπ' ἡϊόνεσσι διςάμβροι κελιάδουσιν.

Mais Monsieur *Le Févre* soutient que c'est de la prose ; qu'il n'y faut rien changer, & que si l'on mettoit *θύνων*, il faudroit aussi ajouter un *καὶ*, *καὶ διςάμβροι*. Monsieur *Despréaux* se détermine sur cela, & il suit la remarque de *Langbaine*, qui lui a paru plus juste, parce, dit-il, qu'il ne voit pas pourquoi, en mettant *θύνων*, on est obligé de mettre la liaison *καὶ*. Il veut dire sans doute, & cela est vrai, que deux verbes se trouvent tres-souvent sans liaison, comme dans le passage d'*Homere*, que *Longin* rapporte dans le Chap. XVI. mais il devoit prendre garde que dans ce passage, chaque verbe occupe un vers, au lieu qu'icy il n'y auroit qu'un seul vers pour les deux verbes, ce qui est entièrement opposé au genie de la langue Grecque, qui ne souffre pas qu'un seul vers renferme deux verbes de même tems, & un participe sans aucune liaison. Cela est certain. D'ailleurs on pourroit faire voir que cet *asyndeton* (*Retranchement de liaison*), que l'on veut faire dans ce prétendu vers, au lieu de lui donner de la force & de la vitesse, l'énervé & le rend languissant. DAC. (1)

M. *Pearce* est de l'avis de *Langbaine* & de M. *Despréaux* ; mais il convient en même-tems avec M. *Le Févre* & M. *Dacier* qu'il faut une conjonction dans le second Vers. Mais ce n'est pas *καὶ*, c'est *καί*, qui signifie souvent la même chose, sur-tout chés les Poëtes.

(1) Cette Note, qui manque dans les Editions de 1701. & de 1713. est une de celles qui furent ajoutées dans l'Edition de 1683.

544 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

M. *Pearce* lit donc : δι' ἰσάμφοι au lieu de διςάμφοι. La restitution est d'autant plus heureuse qu'elle est fort simple. Plusieurs exemples d'*Homère* prouvent qu'une Voelle n'est pas toujours mangée par celle qui la suit. M. *Pearce* avertit aussi, que l'*Édit.* de *Robertel* & les *Mss.* de la *Bibl. Ambros.* & de celle du *Roi* portent θύνων, ce qui pourroit faire croire qu'il y avoit originairement θυμὸν ; enforte que θυμὸν διςάμφοι seroit *divisi animo*.

CHAPITRE XX.

P. 365. I. Le Théâtre se fondoit en larmes.] Il y a dans le
l. 1. Grec οἱ θιάμφοι. C'est une faute. Il faut mettre comme il y a dans *Herodote*, θήτηρον. Autrement *Longin* n'auroit sçu ce qu'il vouloit dire. DESP.

Il y avoit dans ce passage une double faute. On y lisoit ἔπιον οἱ θιάμφοι. Dans *Hérodote* on lit : ἡ δὲ δάκρυα ἔπιον τὸ θέατρον, in lacrymas effusa sunt Theatrum. C'est le Nom collectif au Singulier avec le Verbe au Pluriel. Mais il s'agit ici du Singulier mis au lieu du Pluriel, & construit avec le Verbe en même Nombre. *Tollius* conforme son Texte à celui d'*Hérodote* : mais il avertit qu'il faut lire ἔπει effusum est. M. *Pearce*, malgré le consentement de toutes les *Editions*, & de tous les *Mss.* pour ἔπιον, met ἔπει dans le Texte ; sans quoi l'exemple d'*Hérodote* ne conviendrait point à ce que *Longin* veut dire.

CHAPITRE XXI.

P. 366. I. Le cheval blessé se démène &c.] Ο' δὲ σφαδάλων
l. 5. αποσιεταὶ τὸν Κύρον, ὃ δὲ πίνθη. M. *Despréaux* a traduit sur le texte de *Xénophon*, où l'on lit : ὃ δ' ἰπποπληγῆς σφαδάλων, equus quidem vulneratus pro dolore subsultans. On voit par là que l'expression se démène pour rendre σφαδάλων, est, comme je l'ai dit, Rem. 2.
très-

DU TRAITE' DU SUBLIME. 545

très-impropre. Au reste le Verbe *σπαδίζω* n'est rien moins que simple dans sa signification. Il a lui seul la valeur d'un Terme complexe, & ne peut être rendu que par une Périphrase. C'est ce que *Langbaine & Tollius* ont prouvé dans leurs *Notes* sur cet endroit.

C H A P I T R E X X I I.

I. *En douze jours*] Monsieur *Despréaux* a suivi l'Edit. de *Manuce*, où l'on lit: *δύωδεμήνηας* conformément au Texte d'*Hérodote*, tel que nous l'avons; mais l'Edit. de *Robertel*, le *Mss.* de la *Bibl. du Roi*, celui de la *Bibl. Ambr.* & les trois du *Vat.* portent *δύσπηρας*, comme *M. Pearce* l'a rétabli dans son Texte. P. 367.
l. 8.

II. *Toutes ces choses, ainsi pratiquées à propos &c.*] J'ai repris cette Phrase (*Rem. 5.*) comme mal traduite. Mais je dois dire, pour la justification de *M. Despréaux*, qu'il a lu *τὰ πράγματα*, faute qui vient de *Manuce*. *Tollius* a mis *τὰ ἔργα*, sur l'autorité de deux *Mss.* qu'il ne nomme pas. *M. Pearce* admet la correction; & cite pour ses garans l'Edit. de *Robertel*, les trois *Mss.* du *Vatican*, & celui de la *Bibliothèque du Roi*. P. 368.
l. 1.

C H A P I T R E X X I I I.

I. *Ce Heraut ayant assez pesé . . . de se retirer.*] Ce passage d'*Hécatee* a été expliqué de la même manière par tous les *Interpretes*; mais ce n'est gueres la coutume qu'un Heraut pese la conséquence des ordres qu'il a reçus: ce n'est point aussi la pensée de cet Historien. Monsieur *Le Févre* avoit fort bien vu que *τὸν δὲν διὰ τὴν ἐξουσίαν* ne signifie point du tout *pesant la conséquence de ces choses*, mais, *étant bien fâché de ces choses*, comme mille exemples en font foy, & que *δὲν* n'est point icy un participe; mais *δὲν* pour *ἐν*, dans le *file d'Ionie*, qui étoit celui de cet Auteur: c'est-à-

546 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

dire , que *ὡς μὴ ὦν* ne signifie point *comme si je n'étois point au monde* ; mais *afin donc* , & cela dépend de la suite. Voici le passage entier : *Le Heraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit reçu , fait commandement aux descendans des Heraclides de se retirer. Je ne saurois vous aider. Afin donc que vous ne perissiez pas entièrement , & que vous ne m'envelopiez point dans votre ruine en me faisant exiler ; partez , retirez-vous chez quelqu'autre peuple.* DAC.

Monsieur Le Févre & Monsieur Dacier donnent un autre sens à ce passage d'*Hecatee* , & font même une restitution sur *ὡς μὴ ὦν* , dont ils changent ainsi l'accent *ὡς μὴ ὦν* : prétendant que c'est un *Ionisme* , pour *ὡς μὴ ὦν*. Peut-estre ont-ils raison , mais peut-estre aussi qu'ils se trompent , puisqu'on ne sçait dequoy il s'agit en cet endroit , le Livre d'*Hecatee* étant perdu. En attendant donc que ce Livre soit retrouvé , j'ai crû que le plus seur estoit de suivre le sens de *Gabriel de Petra* , & des autres *Interpretes* sans y changer ni accent ni virgule. DASP.

J'ay si bonne opinion de la franchise de M. Despréaux & de Monsieur Dacier , que je ne doute pas , qu'ils n'approuvent ma traduction Latine que j'exprimeray , comme je pourray , en François : *Le Roi CEYX étant fort troublé de cette déclaration de guerre , commande incontinent aux descendans des Heraclides de quitter son royaume. Car je ne suis pas assez puissant pour vous protéger. Allez-vous-en donc , & retirez-vous dans un autre pays : afin que vous ne vous mettiez pas en danger de perdre la vie, & moy, d'être à cause de vous , chassé de mon royaume.* TOLL.

A la place de *Κῆρυξ* , qui se lisoit dans toutes les Editions d'après celle de *Manuce* , *TOLLIVS* a mis le nom propre *Κῆρυξ* sur l'autorité de deux *Mss.* qu'il ne nomme point , & de *Victorius* , qui dit (L. XXVII. Var. Leff. C. XIII.) avoir lu ce mot dans un très-ancien *Mss.* qui portoit aussi dans ce même passage , *ἐμύων*

DU TRAITE' DU SUBLIME. 547

au lieu d'ἀπρόγους. Κῆνξ ne se trouve que dans le *Mss.* de la *Bibl. du Roi*. Le second de ceux du *Vat.* porte Κῆξ, faute de Copiste. Cela suffit à M. *Pearce* avec le témoignage de *Victorius*, pour adopter la restitution de *Tollius*. Il admet seul dans son *Texte* τὰς Ἡρακλειδὰς ἀπρόγους. C'est la leçon de *Robertel* & de trois *Mss.* *TOLLIVS* avoit conservé la leçon de *Manuce*: τὰς Ἡρακλειδῶν ἀπρόγους. Ce qui revient au même pour le fonds de la chose. Dans ce même passage *Henri Estienne*, *Langbaine*, M. *Le Febvre*, M. *Despréaux*, M. *Dacier*, *Tollius*, *Hudson*, & M. l'Abbé *Gori* lisent : ὑμῶν au lieu d'ἡμῶν. Correction nécessaire, quoique rejetée par M. *Pearce*, qui d'après trois *Mss.* met : ἀπὸ θεοῦ, καὶ μὴ τρώσκει, pour ἀπὸ θεοῦ, καὶ μὴ τρώσκει, qu'on lit dans l'*Edit.* de *Robertel*. *HECATE'S* avoit écrit dans la *Dialecte Ionique*, qui se sert de l'ς au lieu de l'η. *Manuce* avoit changé τρώσκει en ἐξώσκει. Ce que tous les autres *Edit.* avoient adopté mal-à-propos. Toute la Phrase. doit se traduire ainsi : *CEYX*, fâché de ces choses, ordonna sur le champ aux Dècendans d'*HERCULE* de se retirer. Car je ne puis plus vous être d'aucun secours. Afin donc que vous ne perissiez pas vous-même, & que vous ne me causiez point de dommage, allez-vous-en vers quelque autre Peuple.

C H A P I T R E X X I V.

I. *Le son principal*] La Partie principale, ou le p. 374.
Sujet, en termes de *MUSIQUE*. Par la manière dont l. 6.
j'ai traduit, dit Monsieur *Despréaux* dans une Lettre, qu'il m'écrivit au Mois de Janvier, 1709. tout le monde m'entend : au lieu que si j'avois mis les termes de l'Art il n'y auroit eu que les Musiciens proprement qui m'eussent bien entendu. Voici la Remarque suivante. *BROSS.*

II. *des différentes parties qui lui repondent :*] C'est P. 374.
ainsi qu'il faut entendre ὁμοφωνίαν. Ces mots ὁμοφώνῃ l. 7.
ὁμοφώνῃ, ne voulant dire autre chose que les parties

548 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

faites sur le sujet , & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphrase, qui n'est autre chose qu'un assemblage de mots qui répondent différemment au mot propre , & par le moyen desquels , comme l'Auteur le dit dans la suite , d'une diction toute simple on fait une espèce de concert & d'harmonie. Voilà le sens le plus naturel qu'on puisse donner à ce passage. Car je ne suis pas de l'avis de ces Modernes, qui ne veulent pas, que dans la Musique des Anciens , dont on nous raconte des effets si prodigieux , il y ait eu des parties : puisque sans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en raporte pourtant aux Sçavans en Musique : & je n'ay pas assez de connoissance de cet Art pour décider souverainement là-dessus. DESP.

Au sujet des Parties de la Musique des Anciens , Isaac Vossius est du même sentiment que M. Despréaux , & il le prouve dans son Ouvrage *De Rhythmo* , pp. 81 & 82. CAPPER.

P. 377. II. *une maladie qui les rendoit Femmes.*] Ce passage a fort exercé jusques icy les Sçavans , & entr'autres Monsieur Costar & Monsieur de Girac, l'un prétendant que *ἀνδρῶν γυναικῶν* signifioit une *maladie qui rendit les Scythes effeminez* ; l'autre que cela vouloit dire que VENUS leur envoya des Hémorrhoides. Mais il paroît incontestablement , par un passage d'Hippocrate , que le vrai sens est , qu'elle les rendit impuissans : puisqu'en l'expliquant des deux autres manieres, la Periphrase d'Herodote seroit plutôt une obscure énigme , qu'une agreable circonlocution. DESP. Edit. de 1701. & de 1713.

Dans les premières Editions Mr. Despréaux avoit traduit : *Leur envoya la maladie des Femmes* : ce qu'il expliquoit des Hémorrhoides, dans une Note marginale. C'est à cette dernière Traduction que conviennent les trois Remarques suivantes de Mr. Despréaux , de Mr. Dacier , & de Mr. Tollius. BROSS.

Par cette maladie des Femmes tous les Interpretes ont

entendu les *Hémorroïdes* ; mais il me semble qu'*Hérodote* auroit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui est aussi commun aux hommes , & que la *periphrase* dont il s'est servi , ne seroit pas fort juste. Ce passage a embarrassé beaucoup de gens , & *Voiture* n'en a pas esté seul en peine. Pour moy je suis persuadé que la plupart , pour avoir voulu trop fineffer (1) , ne font point entrez dans la pensée d'*Hérodote* , qui n'entend point d'autre maladie que celle qui est particulière aux femmes. C'est en cela aussi que sa *periphrase* paroît admirable à *Longin* , parce que cet Auteur avoit plusieurs autres manieres de circonlocution , mais qui auroient esté toutes ou rudes , ou malhonnêtes , au lieu que celle qu'il a choisie est propre & ne choque point. En effet le mot *νόσος* *maladie* n'a rien de grossier , & ne donne aucune idée sale ; on peut encore ajouter pour faire paroître davantage la délicatesse d'*Hérodote* en cet endroit , qu'il n'a pas dit *νόσον γυναικῶν* , la *maladie des femmes* ; mais par l'Adjectif *θήλειαν* *νόσον* , la *maladie féminine* , ce qui est beaucoup plus doux dans le Grec , & n'a point du tout de grace dans nostre langue , où il ne peut estre souffert. DAC.

Ce passage a fort exercé jusqu'ici les Sçavans , & entr'autres Monsieur *Costar* & Monsieur de *Girac*. C'est ce dernier dont j'ai suivi le sens , qui m'a paru beaucoup meilleur : y ayant un fort grand rapport de la *maladie naturelle* qu'ont les Femmes , avec les *Hémorrhoides*. Je ne blâme pas pourtant le sens de Monsieur *Dacier*. DESP. Edit. de 1694.

Voyez mes *remarques Latines* , où je montre , que ce n'est ni l'une ni l'autre ; (de la *Maladie naturelle aux Femmes* ou des *Hémorrhoides*) ; mais une maladie plus abominable. TOLL.

(1) C'est ainsi qu'il y a dans les Editions de 1683. 1694. & 1701. que M. Brossette & M. Du Monteil ont suivies. Les Editions de 1731. & de 1740. ont : *fineffer* , d'après l'Édition de 1713.

550 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

1°. Dans la *Remarque* à laquelle *Tollius* renvoie, se trouve le passage d'*Hippocrate*, sur lequel *M. Despréaux* fonde sa seconde opinion touchant le sens de la *Périphrase* d'*Hérodote*; mais il n'a pas pris garde qu'en quelque Langue que ce soit, qui les rendit femmes ne peut jamais signifier, qui les rendit impuissans.

2°. L'opinion de *Costar* est la même que celle de *Tollius*, qui l'établit sur deux passages, l'un de *Philon Juif*, & l'autre du *Scholiasse* de *Thucydide*, dans lesquelles *θῆλαι νόσος* ne peut s'entendre que du vice de ceux dont *S. Gregoire de Nazianze*, dans la troisième de ses Pièces en Vers Iambes, dit qu'ils sont

Ἀσυντίας ἀνιγμῶ, καὶ γράφας παθῶν,
Ἀνδρὲς γυναιεῖ, καὶ γυναιεὺς ἀνδρῶν.

Le passage du *Scholiasse* de *Thucydide* est décisif. Il parle de *Philoxète*, qu'on sait avoir été puni par *Vénus* de la même manière qu'*Hérodote* dit qu'elle punit les *Scythes*.

3°. *M. Dacier* nous expose à sa manière le sentiment de *M. Le Febvre*, qui dans sa *Note* sur cet endroit donne carrière à son imagination, & se laisse aller jusqu'à lâcher d'assés plates bouffonneries, auxquelles *Tollius* applaudit beaucoup.

4°. Dans les *Editions* de 1735. & de 1740. on n'a mis qu'une des deux *Remarques* de *M. Despréaux*. C'est celle de 1694. laquelle n'a point de rapport avec l'état présent de la *Traduction*.

P. 377. III. *Au reste, il n'y a rien &c.*] Le mot Grec *καίτοι* signifie une chose qui est fort commode pour l'usage. *TOLL.*

Selon cette *Remarque* *M. Despréaux* au lieu de celles dont l'usage s'étend plus loin, devoit dire: qui soit d'un usage plus commode. Il a suivi dans cette Phrase la leçon de *Manuce* adoptée par la foule des *Editeurs* & des *Traducteurs*. Mais l'*Edit.* de *Robertel*, deux *Mss.* du *Vat.* & ceux du *Roi*, de *Milan* & de l'*Evêq. d'Ely*,

DU TRAITE' DU SUBLIME. 551

portent *ὑψηλόν* ; & par tout excepté dans les *Mss. du Vat.* on lit plus bas , *συμμέτρως* au lieu d'*ὑψηλότερος*. Le second *Mst. du Vat.* porte *ὅν μέτρον*. M. *Pearce* admet ces deux leçons & traduit ainsi : *PERIPHRAISIS sane res est periculo magis obnoxia , quam alia Figuræ , nisi moderate ab aliquo usurpetur*. La suite de la Phrase se lie beaucoup mieux avec ce commencement qu'avec celui de l'*Edition de Manuce*.

IV. *interdire la possession*] Dans toutes les Editions, qui P. 378.
ont précédé celle-ci, on lisoit, *introduire* ; au lieu l. 7.
d'*interdire*. La ressemblance de ces deux mots est apparemment causée que l'on a pris l'un pour l'autre. Mais il faut mettre, *interdire*. Ce qui précède le fait assez connoître : outre que c'est le sens de ces mots *ἐκάλει κατὰδὲ*, qui sont dans le Texte de *Longin*, & qui doivent être traduits par *vetuisset comparari*. Bross.

La correction de M. *Brossette* est d'autant plus nécessaire, que le contresens d'*introduire* ne peut être autorisé par aucune variété de leçon dans le Grec. Toutes les *Edit.* & tous les *Mss.* sont ici d'accord.

C H A P I T R E X X V.

I. *il seroit inutile*] Il falloit : *il seroit peut-être inutile*. P. 380.
tile ; ou : *je crains qu'il ne soit inutile*. *Μὴ καὶ περιττόν*. l. 4.
Voies la Note de M. *Le Febvre*. CAPPET.

Voici cette Note. *Μὴ καὶ*, *Particula dubitationis infervientes qua de re non erat cur docti dubitarent*.

II. *le goût de l'antiquité*,] *Εὐπίμιαν*. Ce mot signifie proprement *squalorem*. M. *Pearce* fondé sur différents passages de *Thucydide* & de *Denis d'Halicarnasse*, P. 380.
interprète ce mot par, *id quo verba antiquitatem olent*. R. C. 1.
Au lieu d'*εὐπίμιαν*, leçon du *Mst. de la Bibl. du Roi*, l. 13.
de celui de l'*Evêq. d'Ely* & du *III. du Vatican*, confirmée par celui de *Milan*, où l'on lit : *ὑπὸ μιαν*, faute de *Copiste* ; *Manuce* a mis de son chef *σαφηνίαν*, que M. *Desfréaux* rend par *netteté*. *Εὐπίμιαν* est adopté

M m iv

552 REMARQUE SUR LA TRADUCT.

dans une *Remarque* par *Tollins*, qui l'explique, *nitorum et elegantiam*, sans en rendre aucune raison.

- P. 381. III. *Cela se peut voir encore &c.*] Il y a avant cecy
 L. 3. dans le Grec, ὡλιώτατος καὶ γόνιμος τὸ δ' Ἀνακρέωντος ἐστὶν
 ἡ ὀρθότης ἐπὶ τῷ ποίεσθαι. Mais je n'ay point exprimé ces
 paroles où il y a assurément de l'erreur ; le mot ὡλι-
 ωτάτος n'estant point Grec : & du reste, que peuvent
 dire ces mots, *Cette fécondité d'Anacreon ? Je ne me*
soucie plus de la Thracienne. DESP.

Monsieur Despréaux a fort bien vû, que dans la La-
 cune précédente (1) *Longin* faisoit voir que les mots
 simples avoient place quelquefois dans le stile noble,
 & que pour le prouver il rapportoit ce passage d'Ana-
 creon, ἐστὶν ὀρθότης ἐπὶ τῷ ποίεσθαι. Il a vû encore que
 dans le texte de *Longin* ὡλιώτατος καὶ γόνιμος τὸ δ' Ἀνα-
 κρέωντος, le mot ὡλιώτατος est corrompu & qu'il ne
 peut estre Grec. Je n'ajouterai que deux mots à ce
 qu'il a dit, c'est qu'au lieu d'ὡλιώτατος *Longin* avoit
 écrit ὡλιώτατος, & qu'il l'avoit rapporté au passage
 d'*Anacreon*, ὡλιώτατος καὶ γόνιμος τὸ δ' Ἀνακρέωντος
 [ἐστὶν ὀρθότης ἐπὶ τῷ ποίεσθαι] Il falloit traduire, *ce*
endroit d'Anacreon est très-simple, quoique pur, je ne me
soucie plus de la Thracienne. *Γόνιμος* ne signifie point icy
second, comme Monsieur Despréaux l'a crû avec tous
 les autres *Interpretes* ; mais *pur*, comme quelquefois
 le *Genuinum* des Latins. La restitution de ὡλιώτατος
 est très-certaine, & on pourroit la prouver par *Her-*
mogene, qui a aussi appelé ὡλιώτατος λόγος, cette sim-
 plicité du discours. Dans le passage d'*Anacreon* cette
 simplicité consiste dans le mot ἐπὶ τῷ ποίεσθαι, qui est fort
 simple & du stile ordinaire. Au reste, par cette *Thra-*
cienne il faut entendre cette fille de *Thrace* dont *Ana-*
creon avoit esté amoureux, & pour laquelle il avoit

(1) M. Dacier a mis : La Lacune suivante ; parce qu'il fait sa
 Note sur ces mots, qui précèdent la Lacune : *Je ne m'est de la vérité*
dans la Poésie.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 553

fait l'Ode LXIII : Πῶς Ὀρνίς, *jeune cavale de Thrace*, &c. (1) DAC. —

Je ne diray pas icy ce que disoit cet impatient, *Pe-reant, qui ante nos nostra dixerunt*. Mais je veux bien que le lecteur se persuade, que cette *remarque* de Monsieur *Dacier* m'a fâché, parce qu'elle ressemble trop à ma *remarque Latine*, pour ne donner pas quelque soupçon, que je me suis servy de son industrie. Mais ce seroit être trop effronté de le-faire si ouvertement, & de joindre après cela ces *remarques* aux siennes dans la même *édition*, comme pour faire voir à tout le monde, qu'on sçait aussi impudemment usurper le travail d'autrui, que les grands Guerriers sçavent s'emparer des terres de leurs voisins. TOLL.

C H A P I T R E X X V I.

I. *qui ont vendu à Philippe nostre liberté*,] Il y a p. 384. dans le Grec ὡς πωπικότες, comme qui diroit, *ont bû* l. 8. *notre liberté à la santé de Philippe*. Chacun fait ce que veut dire ὡς πωπικότες en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François. DESP.

II. *Je soutiens toujours... soit des autres Figures*,] P. 386. M. Despréaux paroît avoir lu comme il y a dans l'Edit. l. 10. de Robortel : ὅμως δὲ πλήθους καὶ τόλμης μεταφορῶν (ὅπιρ ἔφην) καὶ τῶν χρημάτων &c. au lieu de la leçon de Manuce adoptée par les Edit. suivantes, & confirmée par les Mss. (ὅπιρ ἔφην) Κόσμιον τῶν χρημάτων. Ce qui ne forme point de sens. M. Pearce corrige le texte en mettant en parenthèse tous ces mots ; (ὅπιρ ἔφην καὶ ὅτι τῶν χρημάτων). Cette correction ne souffre aucune difficulté. Je l'ai suivie, en traduisant cet endroit. *Remarque 7.*

(1) Cette Note, la dernière de celles qui furent ajoutées à l'Edit. de 1683. manque dans les Edit. de 1694. 1701. & 1713. Tollius & M. Brossius ne l'ont point oubliée, & depuis eux elle est dans toutes les Editions.

554 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

P. 387. III. *le Sublime qui naît des choses même ;*] J'ai déjà
R. C. 1. fait voir que c'est ce qu'il faut entendre par *ὑψίστην*
L. 32. *ὕψος*, sans quoi l'on court risque en plusieurs endroits,
de ne pas entendre *Longin*, qui dans tout son Ou-
vrage suppose dans les choses un fonds de grandeur,
sans lequel le Discours ne deviendra jamais *Sublime*.

P. 389. IV. *dans tous les membres.*] Κατὰ πάντα τὰ μέλη. M.
R. C. 1. *Pearce* retranche ces mots, parce qu'ils manquent
L. 11. dans l'Édit. de *Robertel*, dans le *Mss. de la Bibl. du*
Roi, dans celui de *Milan* & dans le *III. du Vatican*.
Mais il me semble qu'on peut les conserver, parce
qu'ils achèvent le sens, & qu'ils se trouvent appa-
remment dans les autres *Manuscrits*.

P. 389. V. *Il dit que la rate est la cuisine des intestins ;*] Le
L. 16. passage de *Longin* est corrompu, & ceux qui le liront
avec attention en tomberont sans doute d'accord ; car
la rate ne peut jamais estre appelée raisonnablement
la cuisine des intestins, & ce qui suit détruit manifeste-
ment cette métaphore. *Longin* avoit écrit comme *Pla-*
ton *ἐμψυγόν*, & non pas *μαγειρὸν*. On peut voir le
passage tout du long dans le *Timée* à la p. 72. du To-
me III. de l'édition de *Serranus*. *ἐμψυγόν* signifie pro-
prement *ψυχροματρεόν*, une serviette à essuyer les mains.
PLATON dit, que Dieu a placé la rate au voisinage du
foye, afin qu'elle lui serve comme de torchon, si j'ose me
servir de ce terme, & qu'elle le tienne toujours propre &
net ; c'est pourquoi lorsque dans une maladie le foye est en-
vironné d'ordure, la rate qui est une substance creuse,
molle, & qui n'a point de sang, le nettoye & prend elle-
même toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient
bouffe, comme au contraire, après que le corps est purgé,
elle se desenfle & retourne à son premier estat. Je m'éton-
ne que personne ne se soit apperçu de cette faute dans
Longin, & qu'on ne l'ait corrigée sur le texte même
de *Platon* & sur le témoignage de *Pollux*, qui cite ce
passage dans le chap. 4. du Livre II. *DAC*.

Monsieur *Dacier* a fort bien remarqué, qu'il faut li-

re icy *ἐκμαγείον*, comme j'ay fait dans le *texte*, suivant en cela l'avis de Monsieur *Vossius*. *Julien* l'Empereur se sert aussi de ce mot, *Orat. V. p. 305* : ἡ ψυχὴ ὡς περ ἐκμαγείον τι τῶν ἐνύλων εἶδέν, καὶ εἰκὼν ἔστι. Mais il signifie icy un modele, un *ἐκτίπωμα*. καὶ ἐκσφραγισμός comme l'explique *Suidas*, qui y joint *μαγῆα τὸν ἀπομαρτυροῦντα*. Τόντε μαγῆα σπείγον ἑαυτοῦ εἰς ἀρετὴν κεκλιμένον κοπιᾷ. Et ce passage-ci est très-propre pour confirmer l'explication de Monsieur *Dacier*. Car la rate est vraiment l'éponge des intestins. *TOLL.*

Il est assez singulier que *Tollius*, qui se donne tant de peine pour établir la véritable leçon de ce passage, qu'il a mise dans son *Texte*, ait employé la fausse leçon dans sa *Version*, en disant : *intestinorum culinam*. *M. Capperonnier* approuve la correction de *M. Dacier* & de *Tollius*. *M. Pearce* la rejette, quoique le *II. Mst. du Vatican* porte *ἐκμαγείον*, & que le *III.* ait en marge *μαγείον*. *M. Pearce* conserve *μαγαιρείον*, parce qu'il est dans tous les autres *Msts.* & dans toutes les *Editions*. Mais je ne vois pas qu'il faille continuer à faire parler *Longin* contre le bon sens, quand on est suffisamment autorisé par le *texte* de *Platon* & par deux *Msts.* à lui faire dire ce qu'il a du nécessairement dire. Fondé sur le dernier passage de *Suidas* cité par *Tollius*, je me suis servi du mot *éponge*, en traduisant cet endroit dans la *Rem. 17*. Ce qui rend la *Métaphore* exacte, c'est que la suite de la Phrase dans le *Texte* de notre *Rhétteur*, ne dit rien qui ne convienne aussi-bien à l'éponge qu'à la rate ; & cette raison seroit suffisante sans le passage de *Suidas*.

VI. [Contre tous les autres accidens.] Je ne me sçau- P. 390.
rois pas icy aussi-bien expliquer en François, que j'ay^{l.} 4.
fait en Latin. Le mot *πλευράων* ne signifie pas dans cet
endroit les autres accidens, mais les cheutes : car la
chair nous sert alors comme d'un rempart contre les
blessures. *TOLL.*

J'aurois été de l'avis de *Tollius*, si je n'avois pas

356 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

rejeté la leçon, qu'il a suivie, pour m'en tenir à la restitution de M. *Peawce*, où le mot *πλημάτων* ne se trouve pas. Voici le texte, que j'ai mis en François dans la Rem. 18. Μὴ δὲ πῦντα περὶ πάντας (φῆσι) κατὰ κίαντας, ὡς οὐλοῖν τῶν ἔχοντι τὴν σάρκα, οἷον τὰ πηδήματα, ὡς οὐλοῖν. Cette leçon est celle de *Robertel*, des *Mss* du Roi, de l'Evêq. d'Ely, de *Milan* & de deux du *Vatic.* à cela près que le mot *φῆσι* se trouve défiguré dans tous ces *Mss*. Au reste ce texte est corrompu. *Πηδήματα*, des saults, n'y peut faire aucun sens. M. *Peawce* voudroit : τὰ πηδήματα, liens, qu'il fait venir de *πίδη*, qui signifie *entraîne* ; ou τ' ἀποδήματα, qu'il traduit par *fascias*, & qu'il fait venir du Verbe ἀπιδίω. Ni l'un ni l'autre ne peut former dans la Phrase un sens raisonnable. Je crois qu'il faut s'en tenir à la conjecture de M. *Le Febvre*. Au lieu de ces mots : οἷον τὰ πηδήματα, l'Edit. de *Manuce* porte : οἷον τὰ πηλητὰ ἰσταῶ κλήματα. Ce dernier mot n'y peut rien signifier. Surquoi M. *Le Febvre* soupçonne que c'est une glosse passée dans le texte ; & que pour expliquer ou corriger *πηλητὰ*, l'on avoit écrit en marge *πηλήματα*, dont, d'altération en altération, les Copistes ont fait *κλήματα*. C'est donc à M. *Le Febvre*, que j'emprunte *πηλήματα* pour le substituer à *πηδήματα*, parce que c'est un mot, qui rend très-bien la pensée de *Longin* ; & que la correction est suffisamment autorisée par le τὰ πηλητὰ de *Manuce*, conforme au texte de *Platon*. Πίληε, πίλησις, πίλημα signifient la même chose, & sont également dérivés du Verbe *πιλάω* ou *πιλίω*, qui veut dire proprement *presser*, *entasser*, *fouler*, & dans une acception consacrée, *fouler de la laine*.

P. 392. VII. On ne concevra pas &c.] Ce n'est pas *Platon* qui dit cecy, mais ce sont ceux qui le blâment. J'ay montré dans mes *remarques Latines*, qu'il falloit lire icy *φασὶν*, au lieu de *φῶν* ; c'est-à-dire, *disent-ils*. TOLL.

Tollins se trompe. Voies, Remarque 24.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 557

VIII. *ce qu'il soutient &c.*] J'ai suivi la leçon de ^{P. 193.} M. *Pearce*, qui met ici τὸ θέματ, sur l'autorité du ^{R. C. 14.} II. ^{L. 23.} *Mss. du Vatic. & de celui de la Bibl. du Roi.* Tous les autres *Mss.* & toutes les *Edit.* ont θέματα, *spectacles*; terme qui n'est ici susceptible d'aucun sens, à moins qu'on ne dise avec M. *Le Febvre*, qu'il est pour θεωρηματα, conjecture que M. *Despréaux* paroît avoir adoptée.

CHAPITRE XXVII.

I. *qui s'égare mal à propos dans &c.*] Παροστροφός, ^{P. 198.} ^{R. C. 14.} ^{L. 14.} qui traîne mal-à-propos. Cette *Métaphore* n'auroit point eu de grace en François.

II. *Cela dans l'agitation impétueuse &c.*] Κακείνα ^{Ibid. L. 17.} τῆς ἐκβολῆς ἔ δαίμονις πνύματος ὀρεμῆ, ἦν &c. Le *III.* *Mss. du Vat.* celui de *Milan & l'Edit. de Robortel* ont: Κακείνη. L'Edit. de *Manuce*, les deux autres *Mss. du Vat.* & celui de la *Bibl. du Roi* n'ont point ὀρεμῆ. Sur quoi M. *Pearce* aimeroit mieux lire: κακείνη τῇ ἐκβολῇ ἔ δαίμονις πνύματος, ἦν &c. M. *Le Febvre*, *Tollius*, *Hudson* & M. *Capperonnier* préfèrent κακείνα & le reste de la leçon ordinaire. Ils y reconnoissent la *Figure de Grammaire*, que l'on appelle *Résomption*; comme quand on dit en Latin: Ita se gerebat, IDQUE inter amicos. C'est M. *Le Febvre*, qui cite cet exemple. M. *Capperonnier* a mis en marge du Grec: Ἐ ces écarts proviennent de ὀρεμῆ τῆς ἐκβολῆς &c.

III. *lor/qu'on y pense le moins,]* Ἀλότως. *Tollius* tra- ^{P. 198.} ^{R. C. 2.} ^{L. 18.} duit ce mot par ubi minime expectes. C'est le sens exprimé par M. l'Abbé *Gori*, dans cette Phrase particulière à sa Langue: dal vedere al non vedere. M. *Pearce* s'en tient à la signification propre du mot, & le rend par sine ratione. M. *Capperonnier* a mis en marge inopinato. C'est ce qui m'a décidé.

IV. *qui daignast comparer &c.*] Monsieur *Despréaux* ^{P. 198.} a très-bien exprimé le sens de *Longin*, bien que je ^{L. 16.}

§§§ REMARQ. SUR LA TRADUCT.

croye qu'il faille lire en cet endroit , ἀρριμῆσαις ἔξω , au lieu d'ἀρριμῆσαις ἔξω. Ce qui m'est échappé dans mes *remarques Latines*. TOLL.

CHAPITRE XXVIII.

- P. 399. I. 4. L. *par la qualité & l'excellence de ses beautez,*] Il y a dans le Grec : *ἡ δ' ἀρετὴ, μὴ τῆς ἀληθείας*. Ces derniers mots devoient être rendus ainsi : *par la vérité*. Mais c'est une faute que *Tollius* a bien vue, puisqu'il a mis dans sa Version : *magnitudine*. M. *Pearce* propose, dans une Note, de corriger le texte, en mettant : *μὴ τῆς μεγέθους*. La Traduction de M. *Despreaux* suppose la nécessité de cette correction. En effet dans le Chapitre précédent & dans le suivant, ainsi que dans celui-ci, *Longin* traite des *beautés sublimes*, & non des *beautés véritables* du Discours. M. l'Abbé *Gouvi* n'a pas fait attention au but de *Longin* dans ces trois Chapitres. Il confond *ὑψηλὸς* avec *ἀρετὸς*, & supposant que nôtre *Rheteur* veut parler ici du *Rythme* ou *Nombre Oratoire*, il traduit ainsi ce commencement de Phrase : *Che se i pregi, e i vantaggi s'avessero a giudicar dal numero oratorio, e non dal vero &c.*
- P. 399. I. 7. II. *outré qu'il est plus harmonieux... éminent;*] *Longin*, à mon avis, n'a garde de dire d'*Hyperide* qu'il possède presque toutes les parties d'*Orateur* en un degré éminent : il dit seulement qu'il a plus de parties d'*Orateur* que *Demosthene*, & que dans toutes ces parties, il est presque éminent, qu'il les possède toutes en un degré presque éminent, *καὶ σχεδὸν ὑπερεξῆς ὡς πάντων*. DAC.
- P. 399. I. 9. III. *semblable à ces Athletes... l'ordinaire & le commun.*] De la manière que ce passage est traduit, *Longin* ne place *Hyperide* qu'au dessus de l'ordinaire, & du commun ; ce qui est fort éloigné de sa pensée. A mon avis, Monsieur *Despreaux* & les autres *Interpretes* n'ont pas bien pris ni le sens ni les paroles de ce *Rheteur*. *τῶν δυνάμεων* ne signifie point icy des gens du vulgaire & de

commun, comme ils l'ont crû, mais des gens qui se meslent des mêmes exercices; d'où vient qu'*Hefychius* a fort bien marqué *ιδίωτος*, *ιδιωτός*. Je traduirois, *Semblable à un Athlete que l'on appelle Pentathle, qui véritablement est vaincu par tous les autres Athletes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui est au dessus de tous ceux qui s'attachent comme luy à cinq sortes d'exercices.* Ainsi la pensée de *Longin* est fort belle de dire, que si l'on doit juger du mérite par le nombre des vertus, plutôt que par leur excellence & que l'on commette *Hyperide* avec *Demosthene*, comme deux *Pentathles*, qui combattent dans cinq sortes d'exercices, le premier fera beaucoup au dessus de l'autre: au lieu que si l'on juge des deux par un seul endroit, celui-cy l'emportera de bien loin sur le premier; comme un *Athlete*, qui ne se melle que de la course ou de la lutte, vient facilement à bout d'un *Pentathle* qui a quitté ses compagnons pour courir, ou pour lutter contre luy. C'est tout ce que je puis dire sur ce passage qui estoit assurément tres-difficile, & qui n'avoit peut-être point encore esté entendu Monsieur le Fevre avoit bien vû, que c'estoit une imitation d'un passage de *Platon* dans le Dialogue intitulé *ipacai*, mais il ne s'estoit pas donné la peine de l'expliquer. DAC.

Il y a icy tant de ressemblance entre la remarque & la traduction *Françoise* de Monsieur *Dacier*, & la mienne *Latine* que j'en suis surpris. Neanmoins on trouvera, comme je m'imagine, que je me suis expliqué en peu de mots aussi clairement que luy dans cette longue remarque. Car *Longin* compare *Demosthene* à un *Athlete*, qui se mêle seulement d'une sorte d'exercice, & qui y excelle: mais *Hyperide* à un *Pentathle*, qui surpasse bien tous ceux qui sont de son métier, mais doit céder le prix à l'autre, qui dans le sien est le maître. TOLL.

M. *Dacier* n'a fait qu'étendre & rédiger deux Notes de M. *Le Fevre*, qui dans l'une rapporte le passage de

560 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

Platon, que M. Pearce traduit ainfi: *Videris tales dicere, quales sunt Pentathli cum Curforibus vel Peltastis comparati: etenim illi ab his in unoquoque ipsorum certamina vincuntur, & secundum locum post hos tenent; reliquorum vero Athletarum primi sunt eosque vincunt.* Dans l'autre Note M. Le Febvre avoit averti que ce passage de Platon feroit entendre ce que Longin veut dire ici par τῶν ιδιῶτων.

P. 399. l. 16. IV. Il joint à cela les douceurs & les graces de *Lysias*.] Pour ne se tromper pas à ce passage, il faut sçavoir qu'il y a deux sortes de graces les unes majestueuses & graves, qui sont propres aux Poëtes, & les autres simples, & semblables aux railleries de la Comedie. Ces dernieres entrent dans la composition du *stile poli*, que les Rheteurs ont appelé γλαφυρόν λόγον; & c'estoit là les Graces de *Lysias*, qui au jugement de Denys & Halycarnasse, excelloit dans ce *stile poli*; c'est pourquoy Cicéron (1) l'appelle *venustissimum Oratorem*. Voicy un exemple des graces de ce charmant Orateur. En parlant un jour contre *Eschine*, qui estoit amoureux d'une vieille, il aime, dit-il, une femme dont il est plus facile de compter les dents que les doigts. C'est par cette raison que *Demetrius* a mis les Graces de *Lysias* dans le mesme rang que celles de *Sophron* qui faisoit des mimes. DAC.

P. 399. l. 17. V. la rudesse & la simplicité] Monsieur Despréaux a pris icy le mot ἀφελύας, comme s'il se devoit joindre avec le mot μαλακίζου: mais la mauvaise distinction l'a trompé. Lisez donc: Il fait adoucir & abaisser le haut ton du discours, quand la matiere a besoin de simplicité. TOLL.

1°. Le Grec est: Καὶ γὰρ μαλακίζται, ἀφελύας ἵνα χερσὶ. M. Despréaux a lu de suite. La Virgule est nécessaire après μαλακίζται. C'est ce que *Tollius* vouloit dire. Le Verbe μαλακίζω signifie en Latin *emollire*.

(1) De Oratore, p. 189. N. 60. edit. Hamburg. Jan. Grut. NOTE de l'Edit. de 1713.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 561

Nam & ubi simplicitate opus est, remittitur. C'est ainsi que Tollius rend la Phrase, que je viens de rapporter. M. Pearce dit: *etenim mollis est, ubi remissione opus est*; & M. l'Abbé GORI: *conciossiacosache dove bisogna la semplicità è delicato è molle*. Je crois qu'il a seul rendu le sens de ce passage. Les mots *μαλακός* en Grec, *mollis* en Latin, & *molle* en Italien sont susceptibles d'une acception favorable; mais ce ne peut pas être ici celle d'*adoucir*, terme employé par M. Despréaux dans sa Traduction & par Tollius dans sa Note. Ce qui dans le *Stile simple* est opposé véritablement à la force, c'est la *délicatesse*; & je crois qu'il faudroit traduire de cette manière la Phrase, dont il s'agit: *il a de la délicatesse, quand il faut être simple*.

2°. Mais le texte est défectueux en cet endroit. *Μαλακίζεαι* est une conjecture de Manute. L'Edit. de Robortel & le Mss. de Milan portent: *λακνύμετα ἀφελείας*, ce qui ne signifie rien. Il y a dans deux Mss. du Vat. & dans celui de la Bibl. du Roi: *λακνύμετα ἀφελείας*. Ce qui vraisemblablement est une faute de Copiste pour *λαλεῖ μετ' ἀφελείας*; *loquitur cum simplicitate*. C'est ce que j'ai traduit. Rem. 5. Au reste il est bon de voir sur cet endroit les Notes de Tollius & de M. Pearce.

VI. Il excelle à peindre... agreable & utile.] Le Grec est: *τό πῆθικόν ἔχει μὲν γλακύτητος ἡδὺν, λιτῶς ἰφηνόμῃον*. 1. 3. *δυνάμειον*; & *moratum habet cum dulcedine suavo, simpliciter edulcatum*. 1°. Il faut prendre *ἡθικόν* dans le même sens qu'*ἡθ* a chés les Rhéteurs, lorsqu'il est en opposition avec *πάθος*. 2°. Ces mots *λιτῶς ἰφηνόμῃον* sont ici parfaitement inutiles. Tollius & M. Capperonnier pensent que c'est une glose marginale insérée dans le texte; & je crois leur opinion sùre.

VII. Il y a dans ses Ouvrages une infinité de choses plaisamment dites.] Ce n'est pas cela. Le Grec porte: *ἄφατοι ἀεισιμοί*. *Innumera urbanitates*. *Ἀεισιμός*, qui vient d'*ἄστυ*, ville, signifie ce qui est dans le goût

362 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

de la Ville ; c'est-à-dire, *ce qui est poli*, la *politesse*. Elle est l'appanage des Habitans des Villes préférablement à ceux de la Campagne. Si l'on traduisoit le mot Grec par, *le ton de la bonne Compagnie*, ou par *le bon ton* ; on le rendroit très-fidèlement en *Langage néologique*.

P. 400. VIII. *sa manière de rire & de se moquer est fine & à quelque chose de noble.*] Cela ne rend nullement ces termes : *μικτὴν πολιτικώτατος, ὑγίεια* ; *nasus maxime civilis, bona indoles*. TOLLIVS dit : *nasus forensis, festivitas liberalis*. M. Pearce n'en diffère qu'en disant : *nasus maxime forensis*. M. l'Abbé Gori dit : *gusto politico raffinatissimo, nobilità*. C'est ce qui ne s'entend point. Les Anciens désignoient la raillerie vive & satirique par *nasus, μικτός*. On sait ce que veut dire dans Horace & dans PERSE : *naso suspendere adunco* ; & l'on trouve en différens endroits : *nasus Atticus*. Les Athéniens étoient grands railleurs. Mais traduire *πολιτικώτατος* par *forensis* ou *maxime forensis*, c'est en restreindre la signification. Il le faut rendre par *maxime civilis*, c'est-à-dire, *très-versé dans les affaires publiques*. Pour *ὑγίεια*, je l'ai traduit (Rom. 5.) selon sa signification propre. *Eυχαῖς* à la lettre est ce que nous appelons, *heureusement né* ; & son Substantif veut dire : *heureux naturel*. Il s'agit ici des talens d'Hypéride pour la plaisanterie, pour la raillerie. Longin va dire que les bons mots de cet Orateur n'étoient ni grossiers, ni recherchés, mais tirés du fonds des choses ; ce qui venoit de ce qu'Hypéride tenoit de la nature le talent de plaisanter ; de ce que son enjouement étoit un don de la nature.

P. 401. IX. *ses railleries . . . vives & pressantes.*] *Ἐνέχυματα ἐν ἀμυνῇ, ἢ δ' ἀνίσταται ἅ τινος Ἀττικῆς ἰκαλῶς, ἀλλ' ἐκκαλῶν.* M. Despréaux en suivant l'ordre de ces mots, a fait dire à Longin le contraire de ce qu'il a voulu dire. M. Pearce croit éviter cet inconvénient, en mettant (ἅ τινος Ἀττικῆς ὀκνῶν) en parenthèse. Ce qui laisse

DU TRAITE' DU SUBLIME. 563

sublister le mauvais sens que M. Despréaux a rendu littéralement, & que la traduction Latine du Savant Anglois offre aussi malgré lui. *foci non illepidi & non arcessiti* (quales apud illos Atticos solebant esse) sed rei inharerentes. Il est bien difficile que ce soit aux deux Négations *non*, que l'on fasse rapporter *quales*. Il vaut mieux croire avec Tullius & M. Capperonnier, que le Texte est légèrement défectueux, que l'Adverbe *αἰνῶς* n'est pas à sa place; & qu'il faut lire *εὖ ἀνάγκα, αἰνῶς τε τὸς Ἀττικὸς αἰνῶς ἐπαινεῖται*. *Scemata nec inelephantia, nec longe ducta, sed secundum Atticos illos*, c'est-à-dire, *secundum morem Atticorum illius aui quo DEMOSTHENES & HYPERIDES vixere, incumbentia*, c'est-à-dire: *rei inharerentia, à re nata*.

X. Il est étendu dans ses narrations fabuleuses.] Cette Epithète est inutile. Il est prouvé que *μυθός* signifie simplement Narration dans Longin. Ainsi *μυθολογῆτος μετ' ὑμῶν*, narrat fusus veut dire: Il est étendu dans ses narrations. P. 462;

XI. d'Athenogène & de Phryné.] Deux Mss. du Vat. celui de Milan & celui du Roi portent: *Φρυγίης ἢ Ἀθη-
νογενῶς*. L'Edit. de Robortel n'en diffère qu'en mettant *Φρυγίας*. La leçon du Mss. de Duditius étoit *Φρυγῆς Ἀθηνογενῶς*. M. Pearce suit dans son Texte les quatre premiers Mss. Mais dans sa Note il adopte la conjecture d'un Savant, qui croïoit qu'il falloit lire: *Φρυγίης ἢ Ἀθηνογενῶς*. Cela ne souffre aucune difficulté. P. 403

XII. qu'on y voit, pour ainsi dire, un Orateur toujours à jeun,] Je ne sáy si cette expression exprime bien la pensée de Longin. Il y a dans le Grec, *καρδία νηφελῆς*, & par là ce Rheteur a entendu un ORATEUR, toujours égal & modéré; car *νήφειν* est opposé à *μεθύειν*, être furieux. Monsieur Despréaux a crû conserver la même idée, parce qu'un Orateur véritablement sublime, ressemble en quelque manière à un homme qui est échauffé par le vin. DAC. P. 404

Mes remarques Latines montrent, que j'ay été eni-

564 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

core icy de même sentiment que Monsieur Dacier, TOLL.

M. Capperonnier traduit καρδία νήφοντες, Phrase Ionique pour καρδία νήφοντες par modéré, tempérant. C'est dans ce sens que Tollius dit : *ex hominis cum maxime sobrii pectore profecta*. M. PEARCE: *ejus qui* (ut in proverbio est) *corde sobrius est*. M. Despréaux n'a point rendu la valeur des deux termes, dont il s'agit, & dont il falloit conserver l'opposition avec φρόνιμος, qui vient ensuite. J'ai voulu satisfaire à tout par la manière, dont j'ai retraduit cet endroit, Remarque 16.

P. 404. XIII. *Au lieu que Demosthene &c.*] Je n'ay point exprimé ἔστιν & ἔστιν δὲ : De peur de trop embarrasser la période. DESP.

Ce sont de ces sortes de choses qu'un Traducteur peut négliger, surtout lorsque le sens, comme ici, ne sauroit en souffrir. Mais il se présente plus d'une difficulté dans cette Phrase. Le sens exprimé dans la Traduction de M. Despréaux est très-beau; mais il rend mal la leçon sur laquelle il travailloit. C'est celle de l'Edit. de Manuce & de toutes les Edit. postérieures jusqu'à M. Pearce. Οὐ δὲ ἔστιν λαβὼν τὸν ἔμμεγαλοφρονεῖσθαι, καὶ ἐπ' αὐτῷ ἀρετῆς συνιστάμενος ὑψηλῆς τόνου. Dans cette Phrase λαβὼν τὸν sont de la façon de Manuce. L'Edit. de Robortel & tous les Mss. portent : οὐ δὲ ἔστιν ἰλὼν ἔμμεγαλοφρονεῖσθαι. Dans la leçon de Manuce, la Construction doit nécessairement être οὐ δὲ ἔστιν (il faut suppléer μὲν, à cause d'ἔστιν δὲ qui vient ensuite) λαβὼν τὸν τόνου ἔμμεγαλοφρονεῖσθαι, καὶ ὑψηλῆς συνιστάμενος ἐπ' αὐτῷ ἀρετῆς; Ille quidem cum hinc non solum ceperit intensionem virium (illius qui est) à παύσει grandissimi, & magniloquentia perducta ad summum virtutis. Ce n'est plus ce que M. Despréaux a dit. Tollius veut qu'on lise, τῆς μεγαλοφρονείας, adjectif d'ὑψηλῆς. En conséquence il traduit ainsi : DEMOSTHENES autem adjuncto hinc sibi elatissima, &

ad summum virtutis oratoria culmen produc̃ta magniloquentia spiritu &c. Ce sens me paroît assés naturel. Le même Interprète ajoute que sans cette correction, il manqueroit là quelque petit mot. La Traduction de M. l'Abbé Gori suppose un ἀπὸ régissant ὁ μεγαλοφύεσται. DEMOSTENE *prendendo dal suo spirito naturalmente grandissimo virtuti al sommo perfette* &c. M. Pearce croit le Texte défectueux, & qu'il faut lire : ἰλὼν τὸ μεγαλοφύεσται, καὶ ἐπ' ἀπὸν ἀρετᾶς συντελεσμένης, ὁφνηρίας τόνον &c. το μεγαλοφύεσται est l'Adjectif neutre faisant fonction de Substantif. Ce qui se trouve plus d'une fois dans Longin. Cette restitution me paroît excellente, & la traduction de M. Pearce est très-claire. *Hic verò sc. DEMOSTHENES, cum hinc sumperit animi magnitudinem, virtutesque ad fastigium perductas, nempe Grandiloquentia tonum* &c. Ma Traduction de cette Phrase (Rem. 18.) n'est que celle de M. Pearce mise en François. On a pu remarquer que Tollins prend ἀρετᾶς συντελεσμένης pour être au Génitif Dorique, au lieu d'ἀρετῆς συντελεσμένης. C'est, à l'exception de M. Pearce, ce que font tous les Commentateurs, qui croient que ces deux mots font partie de quelques Vers, auquel, selon eux, Longin fait allusion.

XIV. *cette adresse*] Ce n'est point ainsi qu'il faut traduire ἀγγίνοια. M. Pearce, à l'exemple de Tollins, le traduit par *versutiam*, terme qui n'est guères susceptible que d'une acception défavorable. Mais il dit dans une Note qu'il auroit peut-être mieux fait de rendre avec Budée le mot ἀγγίνοια par *presentia animi*, puisque ses Racines sont ἀγγι, *prope* & νῦς *mens*; comme qui diroit: *Esprit près des choses*. C'est proprement ce que nous appellons : *la présence d'esprit*; & ce que nous exprimons plus énergiquement encore par le coup d'œil.

CHAPITRE XXIX.

P. 406. I. De *Platon & de Lyfias*,] Le titre de cette Section (*ἑὶς Πλάτωνος καὶ Λυσίου*) suppose qu'elle roule entièrement sur *Platon & sur Lyfias* : & cependant il n'y est parlé de *Lyfias* qu'à la seconde ligne ; & le reste de la Section ne regarde pas plus *Lyfias* ou *Platon*, qu'*Homere*, *Demosthene*, & les autres Ecrivains du premier ordre. La division du Livre en Sections, comme on l'a déjà remarqué, n'est pas de *Longin*, mais de quelque Moderne, qui a aussi fabriqué les argumens des Chapitres. Dans l'*ancien Manuscrit*, au lieu de *ἑὶς Λυσίου*, qui se lit ici dans le texte à la seconde ligne de la Section, on lit *ἀπὸ Λυσίου*. Mais *ἀπὸ Λυσίου* ne fait aucun sens : & je croi qu'en effet *Longin* avoit écrit *ἑὶς Λυσίου*. BOIV.

M. Boivin ajouta cette Note à l'Edit. de 1713. La leçon ordinaire est *ἀπὸ Λυσίου*. Surquoi M. Pearce observe que le *Mss. de la Bibl. Amb.* & deux du *Vat.* portent, ainsi que celui de la *Bibl. du Roi* : *ἀπὸ τοῦ Λυσίου*. Il propose de lire *ἀπὸ τοῦ Λυσίου*, ou même *ἀπὸ τοῦ Λυσίου*.

P. 407. II. C'est que la Nature...de toutes choses] M. Pearce croit qu'il faut arranger ainsi la Phrase Grecque : *ὅτι ἡ φύσις ἡ ταπεινὴ ζῶν, ἣδ' ἀγαντὶς ἔχει τὸν ἀνθρώπον, ἀλλ' ὡς εἰς μεγάλην πρὸς πονήματα, οὐς τὸν εἶν ἡμεῖς καὶ οὐς τὸν σέμπαντα κόσμον ἐπείγουσι, βιωτὴς πρὸς τῶν ὄλων ἀνθρώπων* &c. La Traduction de M. Despréaux s'accorde assez bien avec cette correction, qui consiste à échanger la place du mot *ἡμεῖς*, lequel dans la leçon ordinaire se trouve entre *ταπεινὴ* & *ζῶν*, & n'y fait aucun sens.

P. 407. III. à la vaste étendue de l'esprit de l'Homme.] Il y a dans le Grec, *τῇ βιωτῇ καὶ σπουδῇ τῆς ἀνθρώπινης ψυχῆς*, c'est-à-dire, selon M. PEARCE, *contemplationis agitationis humanae jaculationis MENTIS*. C'est ce qui

DU TRAITE' DU SUBLIME. 567

ne se peut rendre en François qu'en paraphrasant.

Voies Remarque 5.

IV. *Et certainement . . . Et d'illustre.*] Le Texte de P. 407.
Manuce, que *M. Despréaux* a suivi, porte : *καὶ ἡ τις* l. 20.
αὐτοβλήσαντο ἐν κύκλῳ τὸν βίον, ὅς πλείον ἔχει τὸ ἀεττον ἐν
παῖσι, καὶ μέγα, πικρίας &c. Il y a dans le *III. Mss. de*
Vat. καὶ μέγαν, καὶ καλόν; d'où *Tollius* croit qu'il faut
lire, ainsi qu'il a mis dans son Texte; καὶ τὸ μέγα ἔκα-
λᾷ. C'est sur cette correction qu'il fonde (*Rem. 6.*
1^o.) sa manière de traduire cet endroit. Le *Mss. de*
la Bibl. du Roi porte : καὶ μέγα καὶ καλόν. Ce dernier mot
est visiblement une faute de Copiste pour καλόν. C'est
là dessus que *M. Pearce* a formé son Texte & sa Version.
Voies la *Rem. 6.* entière.

V. *Des pierres, des rochers, Et des fleuves de flam-* P. 409.
mes.] Il y a dans le Grec : καὶ ποταμοὺς οἷοντι ἔχοντες l. 6.
ἐκείνῃ καὶ αὐτὸς μόνῃ ἀπὸ χειρὸς πυρός. *M. Le Febvre* vouloit
qu'on lût : ποταμοὺς οἷον (sulphur est) οἷοντι καὶ αὐτὸς
μόνῃ &c. Ce qu'il traduit de cette manière : *Et inter-*
dum SULPHURIS, interdum etiam meri ignis fluvios pro-
fundunt. *M. Capperonnier* approuve cette correction ;
mais, quelque respect que je doive aux décisions de
mon Maître, je ne puis être ici de son avis. Dans le
cas, dont il s'agit, des rivières de soufre, & des ri-
vières de feu sont la même chose. Je me range donc
au parti de *M. Pearce*, & (*Rem. 8. 1^o.*) je dis avec
lui : des rivières de même genre, c'est-à-dire, de ce
dont *Longin* vient de parler ; de pierres, mais si bien
fonduës, qu'elles ne paroissent qu'un feu liquide.

C H A P I T R E X X X.

I. *A l'égard . . . il faut avouer*] Le texte Grec est P. 409.
entièrement corrompu en cet endroit, comme Mon- l. 14.
sieur *Le Febvre* l'a fort bien remarqué. Il me semble
pourtant que le sens que *Monsieur Despréaux* en a tiré
ne s'accorde pas bien avec celui de *Longin*. En ef-

La correction de M. Dacier me paroît nécessaire. Elle donne un sens à cette Phrase, qui certainement sans cela n'en peut avoir aucun. *Tollius* & M. *Pearce* conservent la leçon ordinaire ; & s'efforcent de la faire entendre en la rapportant à ce que *Longin* a dit dans le Chapitre précédent. Leurs explications sont ingénieuses ; mais elles ne m'ont nullement satisfait ; & je n'ai pu saisir le rapport, qu'elles supposent. Il faut les consulter l'un & l'autre sur cet endroit.

II. *Ils sont tous cependant &c.*] ὅμως πάντες εἰσιν. P. 410.
Tollius & *Hudson* ont mis : πάντες. M. *Pearce* croit R. C. 1.
 que s'il faut changer quelque chose, il faut mettre l. 10.
 παντες au Génitif, au lieu de l'Adverbe, dont il peut avoir le sens. Je crois l'une ou l'autre correction très-inutile.

III. *Comme c'est le devoir de l'Art . . . de la Nature.*] P. 412.
 Au lieu de τὸ δ'ὦν ὑπερῶς καὶ πολλῇ εἰς ὅμως πάντας, on lisoit l. 11.
 dans l'ancien *Manuscrit*, τὸ δ'ὦν ὑπερῶς καὶ πολλῇ, πᾶσι
 εἰς ὅμως πάντας, &c. La construction est beaucoup plus nette en lisant ainsi, & le sens très clair : *Puisque de ne jamais tomber, c'est l'avantage de l'Art ; Et que d'être très élevé, mais inégal, est le partage d'un Esprit sublime ; il faut que l'Art vienne au secours de la Nature.* BOIV.

1°. *Tollius* avoit connu cette leçon. Il en parle dans une *Note* & la rejète. M. *Pearce* dit que deux *Mss.* du *Vatic.* & l'*Edit. de Robortel* ont : πολλῇ, ainsi que le *Manuscrit de la Biblioth. du Roi* ; mais dans son *Texte* il n'a point mis πολλῇ. C'est ce qui m'embarasseroit, si je pouvois croire que M. *Boivin* se fût trompé. Sa *Note* est une addition à l'*Edition* de 1713. & fait voir qu'il a relu plus d'une fois le *Mss.* dont il étoit dépositaire. Son témoignage est préférable à celui de M. *Pearce*, qui ne cite apparemment ce *Mss.* que sur une collation faite peut-être à la hâte par quelqu'un, qui n'aura pas eu toute l'attention de M. *Boivin*.

2°. J'ai retraduit le passage dont il s'agit ; mais je

370 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

n'ai point rendu l'Adverbe *παρ' :* il m'a paru ne faire qu'embarasser la Phrase, qui n'en est que plus claire en le supprimant.

3°. Aux mots Grecs rapportés ci-dessus par M. Boivin, il faut joindre *μεγαλοφύας*, & mettre après ce mot une virgule, qui se trouve mal placée après *ἰμύτων*. C'est l'avis de *Tollius* & de M. *Capperonnier*; mais il n'est pas besoin de sousentendre, comme le premier le veut: *ὅτι κατάρθωκε*. Le Verbe seul est nécessaire à suppléer, & la Construction se fait ainsi fort bien: *τὸ δ' ἐν ὑπεροχῇ μεγαλοφύας πολλῷ ἔχει* (*ὅτι*) *ἰμύτων*, *illud quidem* (quod est) *ab eminentia grandis natura plerumque non* (est) *ejusdem ubique tenoris*. C'est le sens que j'ai rendu, *Rem. 14.*

CHAPITRE XXXI.

- P. 413. I. les Parables & les Comparaisons] Il falloit dire :
L. 13. les Comparaisons & les Images, *ὁμοιωταὶ καὶ ἰσότητες*.
Voies *ARISTOTE* : *Rhet. Liv. III. Chap. IV.* & *Liv. II. Chap. XX.* où sont expliquées *ἡ μεταφορὰ*, *ἡ ἰσότης*, *ἡ ὁμοιότης*. Parable en notre Langue, signifie une espèce d'Apologue, & est restreint aux Parables *Evangeliques*. Ajoutés à tout ceci le *σύγκρισις*, *Parabole*, qui est un *Progymnasme*. *CAPPER.*
- P. 414. II. Supposé que vostre esprit &c.] M. *Despréaux* a
L. 3. traduit selon le Texte de *Manuce* conforme à celui de *Démotsthène*; mais il y a dans l'Edit. de *Robertel* & dans les *Mss. de Paris* & de *Milan* : *Εἰ μὴ τὸν ἰσχυρότερον ὢν ταῖς πλείους κατανικημένοι φορεῖτε*. J'ai traduit ces mots, *Rem. 3. 2°.*
- P. 416. III. Les Siciliens étant descendus en ce lieu &c.] Ce
L. 4. passage est pris du septieme Livre. *Thucydide* parle icy des *Atheniens* qui en se retirant sous la conduite de *Nicias* furent attrapez par l'armée de *Gylippe* & par les troupes des *Siciliens* près du fleuve *Asinarus* aux environs de la ville *Neetum*; mais dans le texte au

DU TRAITE' DU SUBLIME. 571

Heu de dire les *Lacedemoniens* étant descendus, THUCYDIDE écrit, οἱ τε Πελοποννήσιοι Θηρολαόντες, & non pas οἱ τε Στρατεύοντες, comme il y a dans *Longin*. Par ces *Peloponésiens* THUCYDIDE entend les troupes de *Lacedemone* conduites par *Gylippe*, & il est certain que dans cette occasion les *Siciliens* tiroient sur *Nicias* de dessus les bords du fleuve, qui estoient hauts & escarpez, les seules troupes de *Gylippe* descenderent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des *Atheniens*. DAC.

IV. *Ils se défendirent . . . sous leurs traits.*] Ce passage est fort clair. Cependant c'est une chose surprenante qu'il n'ait été entendu ni de *Laurent Valla*, qui a traduit *Herodote*, ni des *Traducteurs* de *Longin*, ni de ceux qui ont fait des *Notes* sur cet Auteur. Tout cela, faute d'avoir pris garde que le verbe καταχέω veut quelquefois dire *enterrer*. Il faut voir les peines que se donne Monsieur *Le Févre*, pour restituer ce passage, auquel, après bien du changement, (1) il ne sçauroit trouver de sens qui s'accommode à *Longin*, prétendant que le texte d'*Herodote* estoit corrompu dès le temps de nostre *Rheteur*, & que cette beauté qu'un si sçavant *Critique* y remarque, est l'ouvrage d'un mauvais Copiste, qui y a mêlé des paroles qui n'y estoient point. Je ne m'arrêterai point à refuter un discours si peu vray-semblable. Le sens que j'ai trouvé, est si clair & si infallible, qu'il dit tout (2). Et l'on ne sauroit excuser le sçavant Monsieur *Dacier*, de ce qu'il dit contre *Longin* & contre moy dans sa *Note* sur ce passage, que par le zele plus pieux que raisonnable, qu'il a eu de défendre le Pere de son illustre Epouse. DESP.

(1) il ne sauroit . . . Je ne m'arrêterai &c.] Dans l'*Edition* de 1674. au lieu de tout ce que j'indique, il y a seulement : il ne sçavoit encore trouver de sens. Je ne m'arrêterai &c.

(2) La *Note* finit là dans les *Editions* de 1674. & de 1683. & la suite, qui fut ajoutée dans l'*Edition* de 1701. & qui se trouve dans

572 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

Monsieur Despréaux a expliqué ce passage au pied de la lettre, comme il est dans *Longin*, & il assure dans sa *remarque*, qu'il n'a point esté entendu, ni par les *Interpretes* d'*Herodote*, ni par ceux de *Longin*; & que Monsieur *Le Févre*, après bien du changement, n'y a su trouver de sens. Nous allons voir si l'explication qu'il lui a donnée lui-même, est aussi sûre & aussi infaillible qu'il l'a crû. *Herodote* parle de ceux qui au détroit des Thermopyles, après s'estre retranchés sur un petit poste élevé, soutinrent tout l'effort des Perses, jusques à ce qu'ils furent accablés & comme ensevelis sous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens postés & retranchés sur une hauteur, se défendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toujours, & qui ne les attaquent que de loin? Monsieur *Le Févre*, à qui cela n'a pas paru possible, a mieux aimé suivre toutes les éditions de cet *Historien*, où ce passage est ponctué d'une autre manière, & comme je le mets ici : *en τῷ τῶν σφίγας τῶν χάρα ἀλεξιμένους μαχαίρησι τῇσι αὐτοῖσι, καὶ ἐν τῷ χανόνι ἐπὶ ἀπεισῶσαι, καὶ χερσὶ καὶ σώμασι κατέχουσαι οἱ βάρβαροι βάλλοντες*. Et au lieu de *χερσὶ καὶ σώμασι*, il a crû qu'il falloit corriger *χερμαδίοις καὶ δόδεξι*; en le rapportant à *κατέχουσαι*, Comme ils se défendoient encore dans le mesme lieu avec les épées qui leur restoient, les Barbares les accablèrent de pierres & de traits. Je trouve pourtant plus vray-semblable qu'*Herodote* avoit écrit *λάισι καὶ δόδεξι*. Il avoit sans doute en vûe ce vers d'*Homere* du III. de l'*Iliade* :

Γοῖσιν ἢ πηυσκόδροι λάισι τ' ἔβαλλον.

Ils les chargeoient à coups de pierres & de traits.

La corruption de *λάισι* en *χερσὶ* estant tres-facile. Quoiqu'il en soit, on ne peut pas douter que ce ne soit le véritable sens. Et ce qu'*Herodote* ajoute le prouve vif-

celle de 1713. manque dans les Editions de M. Brossette, de M. Du Montet, de 1735. & de 1749.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 573

blement. On peut voir l'endroit dans la Section 225. du Liv. VII. D'ailleurs *Diodore*, qui a décrit ce combat, dit que les Perses environnerent les Lacedemoniens, & qu'en les attaquant de loin ils les percerent tous à coups de flèches & de traits. A toutes ces raisons Monsieur *Despréaux* ne sauroit opposer que l'autorité de *Longin*, qui a écrit & entendu ce passage de la même manière dont il l'a traduit; mais je réponds, comme Monsieur *le Févre*, que dès le tems même de *Longin* ce passage pouvoit estre corrompu: que *Longin* estoit homme, & que par conséquent il a pu faillir aussi-bien que *Démotbène*, *Platon*, & tous ces grands Heros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils estoient hommes que par quelques fautes & par leur mort. Si on veut encore se donner la peine d'examiner ce passage, on cherchera, si je l'ose dire, *Longin* dans *Longin* même. En effet, il ne rapporte ce passage que pour faire voir la beauté de cette HYPERBOLE, *des hommes se deffendent avec les dents contre des gens armez*, & cependant cette *Hyperbole* est puerile, puisque lors qu'un homme a approché son ennemy, & qu'il l'a saisi au corps, comme il faut nécessairement en venir aux prises pour employer les dents, il lui a rendu ses armes inutiles, ou même plutôt incommodes. De plus ceci, *des hommes se deffendent avec les dents contre des gens armez*, ne présuppose pas que les uns ne puissent estre armez comme les autres, & ainsi la pensée de *Longin* est froide, parce qu'il n'y a point d'opposition sensible entre des gens qui se deffendent avec les dents & des hommes qui combattent armez. Je n'ajouterai plus que cette seule raison, c'est que si l'on suit la pensée de *Longin*, il y aura encore une fausseté dans *Hérodote*: puisque les *Historiens* remarquent que les Barbares estoient armez à la légère avec de petits boucliers, & qu'ils estoient par conséquent exposez aux coups des Lacedemoniens, quand ils approchoient

576 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

& M. Pearce ont prouvé la nécessité par différens passages d'Hermogène & de Longin lui-même.

P. 418. VI. Il possédoit une terre à la Campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.] J'ay suivy la restitution de Casaubon. DESP.

Casaubon lisoit ainsi dans Strabon, qui rapporte aussi ce trait : Α'γροῖ ἐχ' ἐλάττω γῆν ἑπιστολῆς Λακωνικῆς. La leçon des anciennes Edit. & des Mss. de Longin est : ἀγροῖ ἐχ' (ou ἔχον) ἐλάττω γῆν ἔχον γῶς τοῦ. Dans le III. Mss. du Vatic. il paroît que le mot Λακωνικῆς a suivi τοῦ. Quoiqu'il en soit, ces paroles ne s'entendent point ; & la restitution de Casaubon n'est guères plus claire. Car, comme M. Le Febvre l'a remarqué, que veut dire ἀγροῖ γῆν, agrum terram. TOLLIVS a mis dans son Texte : Α'γροῖ ἐχ' ἐλάττω ἑπιστολῆς Λακωνικῆς ; il avoit un champ plus petit qu'une Epître de Lacédémonien. Je ne rapporte point la correction de M. Le Febvre, laquelle, très-bonne pour le sens, s'éloigne trop de l'ancienne leçon, qui sert de guide à M. Pearce pour restituer ainsi le texte de Longin.

Α'γροῖ ἐχ' ἐλάττω γῆν ἔχον' ἃς ἑπιστολῆς
Λακωνικῆς.

Ce qui fait un Vers Iambe de six pieds & le commencement d'un autre, que M. Pearce traduit de cette manière : *Agrum habuit habentem in se terram minorem Epistola Laconica*. Cette restitution ne me paroît souffrir aucune difficulté.

P. 418. VII. Et le Diasyrme] Διαισχυμός. DESP. Not. Marg. L. 11.

CHAPITRE XXXII.

P. 420. I. L'Harmonie n'est pas....dans les instrumens même inanimés,] Les Traducteurs n'ont point, à mon avis (1) con-

(1) Ces mots : à mon avis, furent ajoutés dans l'Edit. de 1701. Ils n'étoient pas dans les précédentes ; & manquent dans l'Edit. de M. Brosses & dans toutes celles faites depuis.

du ce passage, qui sûrement doit estre entendu dans mon sens, comme la suite du Chapitre le fait assez connoître. (1) *Εἰρημν* veut dire un effet & non pas un moyen, n'est pas simplement un effet de la nature de l'homme. DESP.

Monsieur Despréaux assure dans ses *Remarques*, que ce passage doit être entendu comme il l'a expliqué; mais je ne suis pas de son avis, & je trouve qu'il s'est éloigné de la pensée de Longin, en prenant le mot Grec *organum* pour un instrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre dans le sens de Longin pour un organe, comme nous disons pour une cause, un moyen. LONGIN dit clairement, *l'harmonie n'est pas seulement un moyen naturel à l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir, mais encore un organe, un instrument merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les passions*. C'est, à mon avis, le véritable sens de ce passage. Longin vient ensuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoi que ces organes, pour émouvoir & pour persuader, n'approchent point des moyens qui sont propres & naturels à l'homme, &c. DAC.

Monsieur Dacier a raison icy de rejeter le sentiment de Monsieur Despréaux. Qu'on regarde ma traduction, & mes remarques Latines: & on verra que ma conjecture a beaucoup de vraisemblance. Même Monsieur Despréaux a très-bien exprimé le mot *μυζαλῆς*, que je préfère au *μῦθ' ἰδιωτικῆς*. TOLL.

1°. En faisant imprimer (p. 111.) le passage, dont il s'agit, j'en ai retranché le mot *εἰρημν*, qui n'est point dans l'Edit. de Robortel, dans deux Mss. du Vatican. ni dans celui de la Bibl. du Roi. C'est ce que M. Pearce nous apprend dans une Note. Ces autorités devoient lui suffire pour ôter ce mot de son Texte, d'autant plus que, comme il le remarque lui-même, *εἰρ*

(1) Ce qui suit jusqu'à la fin fut ajouté dans l'Edit. de 1683.
Tome IV, O O

378 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

γανον , qui termine la Phrase , peut servir aux deux Membres.

2^o. Je dois avertir que , quoique j'aie conservé dans ce même passage μετ' ἰλευθερίας , je suis pourtant de l'avis de *Tollius* , & j'ai traduit (p. 112.) comme s'il y avoit μεγαληροίας . M. *Pearce* s'y prend d'une manière très-ingénieuse , pour assurer le sens de μετ' ἰλευθερίας , qu'il rend par *cum libertate* : mais ce sens est très-forcé par rapport au sens de la Phrase totale. Il est inutile d'appeller au secours de la leçon commune l'amour , que *Longin* avoit pour la liberté. Cet amour ne peut entrer ici pour rien ; & tout ce que M. *Pearce* dit , pour faire rejeter la correction de *Tollius* , me semble en prouver de plus en plus la nécessité. M. *Dacier* & M. *Despréaux* donnent à μετ' ἰλευθερίας le même sens , qui résulteroit de μεγαληροίας . Je crois qu'ils auroient eu bien de la peine à fonder leur sentiment sur des raisons satisfaisantes.

P. 420. II. pour élever le courage & pour émouvoir les pas-
l. 7. sions.] Il y a dans le Grec μετ' ἰλευθερίας καὶ πᾶσις : c'est ainsi qu'il faut lire & non point ἐν ἰλευθερίας , &c. Ces paroles veulent dire , Qu'il est merveilleux de voir des instrumens inanimés avoir en eux un charme pour émouvoir les passions , & pour inspirer la noblesse de courage. Car c'est ainsi qu'il faut entendre ἰλευθερία. En effet , il est certain que la trompette , qui est un instrument , sert à reveiller le courage dans la guerre. J'ai ajouté le mot d'inanimés , pour éclaircir la pensée de l'Auteur , qui est un peu obscure en cet endroit. (1) Ὅργανον , absolument pris , veut dire toutes sortes d'instrumens musicaux & inanimés , comme le prouve fort bien *Henri Estienne*. DESP.

P. 420. III. mais presque tout ce qu'il y a de sons au monde ,]
l. 16. Καὶ ἄλλοις ὅσι παντόπιοι : *Tollius* veut qu'on lise , ἀλλὰ καὶ ὅσι παντόπιοι. Mr. *Le Févre* lisoit , ἄλλως τι καὶ ἐπὶ :

(1) Le reste de cette Note fut ajouté dans l'Édit. de 1683.

etc. Certainement il y a faute dans le texte, & il est impossible d'y faire un sens raisonnable sans corriger. Je suis persuadé que Longin avoit écrit *καὶ ἀμουσῶς παντάπασιν*, licet imperitus sit omnino, ou, licet à Musis omnino alienus sit. La flûte, dit Longin, force celui qui l'entend, fust-il ignorant & grossier. n'eust-il aucune connoissance de la Musique, & de se mouvoir en cadence, & de se conformer au son mélodieux de l'instrument.

L'ancien Manuscrit, quoique fautif en cet endroit, autorise la nouvelle correction: Car on y lit, *καὶ ἀλλοῦς ὄν.* Ce qui ressemble fort à *καὶ ἀμουσῶς* si sur-tout si on écrit en majuscules, sans accent, sans esprit, & sans distinction de mots, comme on écrivoit autrefois, & comme il est certain que Longin avoir écrit, KANAMOYCOCH. Entre KANAMOYCOCH & KANΑΑΛΛΟΥCOCH: il n'y a de différence que de la lettre M aux deux A: différence tres légère, où les Copistes se peuvent aisément tromper. Boiv.

M. Capperonnier & M. Pearce adoptent cette heureuse correction, & le dernier l'a fait imprimer dans son Texte.

IV. *L'expérience en fait foy.*] L'Auteur justifie icy sa pensée par une période de Demosthene (1), dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais comme ce qu'il en dit est entièrement attaché à la Langue Grecque, j'ay crû qu'il valoit mieux le passer dans la Traduction, & le renvoyer aux Remarques, pour ne point effraier ceux qui ne savent point le Grec. En voici donc l'explication. Ainsi cette pensée que DEMOSTHENE ajoute après la lecture de son Decret, paroît fort sublime, & est en effet merveilleuse. Ce Decret, dit-il, a fait évanouir le peril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui se dissipe lui-même. Τὸ τοῦ ψήφισμα τὸ τότε ἦν

(1) De Corona, p. 340. Edit. de Bâle. Bross.

580 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

πόλῃ πλεονείῃ κίνδυνον παρεῖν ἱκνῶσιν , ὥσπερ ἄφω.
 Mais il faut avouer que l'harmonie de la periode ne cede point à la beauté de la pensée. Car elle va toujours de trois tems en trois tems, comme si c'étoient tous DACTILES (1), qui sont les piés les plus nobles & les plus propres au Sublime : & c'est pourquoi le vers Heroïque, qui est le plus beau de tous les vers, en est composé. En effet, si vous ôtez un mot de sa place, comme si vous mettiez τῷτο τὸ ψήφισμα ὥσπερ νίφος ἱκνῶσιν τὸν τόπον κ' ἰδύνον παρεῖν, ou si vous en retranchez une seule syllabe, comme ἱκνῶσιν παρεῖν ὡς νίφος, vous connoîtrez aisément combien l'harmonie contribué au Sublime. En effet, ces paroles, ὥσπερ νίφος, s'appuyant sur la premiere syllabe qui est longue, se prononcent à quatre reprises : De sorte que, si vous en ôtez une syllabe, ce retranchement fait que la periode est tronquée. Que si au contraire vous en ajoutez une, comme παρεῖν ἱκνῶσιν ὥσπερ τὸ νίφος, c'est bien le même sens ; mais ce n'est plus la même cadence : parce que la periode s'arrêtant trop long-tems sur les dernières syllabes, le Sublime, qui estoit serré auparavant, se relâche & s'affoiblit. (2) Au reste, j'ai suivi, dans ces derniers mots, l'explication de Monsieur le Févère, & j'ajoute comme lui, τὶ ὥσπερ. DESP.

Longin rapporte après cecy un passage de Demosthène que Monsieur Despréaux a rejetté dans les Remarques, parce qu'il est entierement attaché à la langue Grecque. Le voici : τῷτο τὸ ψήφισμα τὸν τόπον τῇ πόλει πλεονείῃ κίνδυνον παρεῖν ἱκνῶσιν ὥσπερ νίφος. Comme ce Rheteur assure que l'harmonie de la periode ne cede point à la beauté de la pensée, parce qu'elle est toute composée de nombres dactyliques ; je croi qu'il ne sera pas inutile d'expliquer icy cette harmonie, & ces nombres, vû même que le passage de Longin est un de

(1) Ce fut en 1683. que M. Despréaux mit le commencement de cette Phrase comme on le voit ici. Dans la premiere Édit. il y avoit : Car elle est presque toute composée de Dactyles, &c.

(2) Ce qui suit manque dans l'Édit. de 1701. mais il est dans toutes les autres.

'DU TRAITE' DU SUBLIME. 581

ceux que l'on peut traduire fort bien au pié de la lettre, sans entendre la pensée de *Longin*, & sans connoître la beauté du passage de *Demosthene*. Je vay donc tâcher d'en donner au lecteur une intelligence nette & distincte; & pour cet effet je distribuerai d'abord la periode de *Demosthene* dans ses nombres *daçtyliques*, comme *Longin* les a entendus,

- υ υ - υ υ - υ υ - υ υ υ υ - υ
[τῷ τοῦ] ψήφισμα] τὸν τίτε] τῇ πόλει] περιεάν] πῆ]
- υ υ υ υ - υ υ - υ - υ υ υ
κίνδυνον] περιελθεῖν] ἐπιση] σιν] ὥσπερ νέφεος.]

Voilà neuf nombres *daçtyliques* en tout. Avant que de passer plus avant, il est bon de remarquer que beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres *daçtyliques*, pour les avoir confondus avec les *metres* ou les *pieds* que l'on appelle *Daçtyles*. il y a pourtant bien de la difference. Pour le nombre *daçtylique*, on n'a égard qu'au tems & à la prononciation; & pour le *Daçtyle*, on a égard à l'ordre & à la position des lettres, de sorte qu'un même mot peut faire un nombre *daçtylique* sans être pourtant un *Daçtyle*, comme cela paroît par [ψήφισμα] τῇ πόλει] περιελθεῖν.] Mais revenons à nostre passage. Il n'y a plus que trois difficultez qui se presentent: la premiere que ces nombres devant être de quatre tems, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts; le second nombre de cette periode ψήφισμα, le quatrième, le cinquième & quelques autres paroissent en avoir cinq, parce que dans ψήφισμα la premiere syllabe estant longue en vaut deux, la seconde estant aussi longue en vaut deux autres, & la troisième breve, un &c. A celà je répons, que dans les *Rythmes*, ou nombres, comme je l'ay déjà dit, on n'a égard qu'au tems & à la voyelle, & qu'ainsi φη est aussi bref que μν. C'est ce qui paroitra clairement par ce seul exemple de *Quintilien*, qui dit, que la seconde syllabe d'*agrestis* est breve. La seconde difficulté naît de ce precepte de *Quintilien*, qui dit dans le Chapitre
O o üj

582 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

IV, du Livre IX : *Que quand la periode commence par une sorte de RYTHME ou de NOMBRE, elle doit continuer dans le mesme RYTHME jusques à la fin.* Or dans cette periode de *Demosthene* le nombre semble changer, puisqu'il tantôt les longues & tantôt les breves sont les premières. Mais le mesme *Quintilien* ne laisse aucun doute là-dessus, si l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant : *Qu'il est indifférent au RYTHME DACTYLIQUE d'avoir les deux premieres ou les deux dernieres breves, parce que l'on n'a égard qu'au temps, & à ce que son élévation soit de mesme nombre que sa position.* Enfin, la troisième & dernière difficulté vient du dernier rythme, *ἀντισπῆς* que *Longin* fait de quatre syllabes, & par conséquent de cinq tems, quoique *Longin* assure qu'il se mesure par quatre. Je réponds, que ce nombre ne laisse pas d'être dactylique comme les autres, parce que le temps de la dernière syllabe est superflu & compté pour rien, comme les syllabes qu'on trouve de trop dans les vers qui de là sont appelez hypermetres. On n'a qu'à écouter *QUINTILIEN* : *Les RYTHMES reçoivent plus facilement des temps superflus, quoique la mesme chose arrive aussi quelquefois aux METRES.* Cela suffit pour éclaircir la periode de *Demosthene*, & la pensée de *Longin*. J'ajouteray pourtant encore, que *Demetrius Phalereus* cite ce mesme passage de *Demosthene*, & qu'au lieu de *ἀντισπῆς*, il a lu *ἀνίσπῆς*, ce qui fait le mesme effet pour le nombre. DAC.

M. Pearce doute que la division que *M. Dacier* a faite de la Phrase de *Démotène* en Nombres dactyliques soit assez exacte ; & il ne rend aucune raison de son doute. Il faut voir au sujet des Nombres Oratoires ce que *Cicéron* en a dit dans son *Orateur*, Ch. LXIII. & LXX. & *Quintilien*, Liv. IX. Chap. IV. Mais si l'on est curieux de s'instruire à fond sur cette matière, dont il faut avoir une connoissance plus que légère, pour sentir, autant que cela se peut aujourd'hui, l'Harmonie du Discours dans les *Ecrivains Grecs* &

DU TRAITE' DU SUBLIME. 583

Latins, il faut avoir recours à la *Dissertation* d'ISAAC VOSSIUS, *De Rythmo & Carminum cantu*.

Les mots qui sont à la tête de cette *Remarque* terminent le morceau, dont j'ai rapporté le *Texte*, pag. 115. *Rem.* 52. & je dois avertir que dans la dernière ligne de ce *Texte* il faut ajouter *η* entre *ῥ* & *πῶς*.

V. *Ainsi les parties du Sublime étant divisées &c.*] P. 422.

1°. M. Pearce croit qu'au lieu de *τὰ μέρη*, l'on doit lire : *τὰ μέλη*; *membra*, scilicet *orationis*; *sententia*. Sa Conjecture est fondée sur ce que le II. *Mss.* du *Vat.* & celui de la *Biblioth. du Roi*, portent : *μέλη*, qui pourroit être une faute de Copiste pour *μέλη*; mais rien n'empêche que *μέλη* ne soit une faute pour *μέρη*. Le Copiste peut avoir oublié deux Lettres, aussi bien qu'en avoir changé deux.

2°. Ce savant *Traducteur* ajoute qu'il ne conçoit pas comment les choses Sublimes étant dispersées divisent & diminuent le Sublime; & comment, étant réduites en un seul corps & revêtues d'Harmonie, elles deviennent sonores par le contour même des paroles. Il dit encore que dans le Discours les grandes choses ne peuvent pas être dispersées, au lieu que les Membres du Discours, les parties de la pensée le peuvent être. J'ai senti cette difficulté, lorsque j'ai traduit cet endroit, p. 118. & je crois que sans m'écarter de la lettre, j'ai rendu la pensée de Longin d'une manière assez claire, pour faire tomber l'objection de M. Pearce, laquelle me paroît bien moins intelligible que le *Texte* même de Longin. Il faut toujours poser pour principe que notre *Rhétteur* veut dans les choses même un fonds de grandeur; & que ses préceptes ne tendent qu'à nous enseigner l'art de rendre Sublimes des choses déjà grandes par elles mêmes. Il s'agit ici de l'Harmonie & de ce qu'elle contribue au Sublime. LONGIN s'explique en très peu de mots; & sa pensée, qu'il se contente de laisser entrevoir, ainsi qu'il en use en bien d'autres endroits, est qu'il ne suffit pas de donner

584 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

à chaque grande chose , que l'on dit, l'*Harmonie* particulière qui lui convient ; mais qu'il faut savoir unir ces grandes choses , & les envelopper toutes , pour ainsi dire, d'un total d'*Harmonie*, qui, convenable à leur totalité , leur donne le *Sublime* de la *Composition* , lequel ne peut être l'effet que de cette même *Harmonie*.

P. 412. VI. qui leur enfle & grossit en quelque sorte la voix :]

l. 21. Ὅμως ἔγχευ ἐν διαστήμασι. M. Despréaux n'a point entendu ces mots. J'en ai rendu le sens exactement , p. 119. Il faut prendre *διαστήματα* , supposé que ce ne soit pas une faute , dans la signification de *διαμυρ*, d'*ἀνάμυρ*, ou de *ἐξίστημι*, *elevatio*. *Διάστημα* signifie *querelle* , *dispute*. Il est aussi Terme d'Art en *Musique*, & veut dire la *distance* , l'*intervalle des sons*.

P. 244. VII. ni emportée comme une masse pesante ,] Μηδ'

l. 6. οἷον μὴν ἀπομύλιον ἢ πῆμα, neque quidem velut quoddam pondus volubile feratur. C'est le véritable sens de ce passage. Il est fixé par la suite du Discours ; & je suis surpris que M. Pearce ait fait passer dans son Texte une faute de l'*Edit. de Robortel* & du *Mss. de la Bibl. du Roi*, dans lesquels on lit, en un seul mot : ἀπομύλιον. En conséquence M. Pearce traduit : *neque voluit machinâ quidem ad volvendum aptâ feratur*. Ce qui fait un sens bizarre & forcé.

CHAPITRE XXXIII.

P. 425. I. En effet toutes ces sortes de pieds & de mesure &c.]
l. 3. Κατὰ ῥυθμὸν καὶ μέτρον, quæ rhythmis elegantioribus compositionibusque sunt affecta. CAPPER.

En traduisant cet endroit (*Rem. 1.*) j'ai voulu rendre le sens des Expressions Latines de M. Capperonnier par ces mots : *nombre trop élégant & trop recherché*. Il se pourroit bien que je n'eusse pas réussi. M. Pearce est inintelligible , en traduisant ainsi le premier des Mots Grecs ; *quæ ultra modum numerosa sunt*.

DU TRAITE' DU SUBLIME. 585

II. *de mesme ces paroles mesurées &c.*] LONGIN dit P. 427
de mesme quand les periodes sont si mesurées, l'Auditeur l. 10.
n'est point touché du discours : il n'est attentif qu'au NOM-
BRE & à l'HARMONIE, jusques-là que prevoiant les ca-
dences qui doivent suivre, & batant toujours la mesure
comme en une danse, il prévient mesme l'Orateur & mar-
que la chute avant qu'elle arrive. Au reste, ce que
 Longin dit icy, est pris tout entier de la Rhetorique
 d'Aristote, & il peut nous servir fort utilement à cor-
 riger l'endroit même d'où il a esté tiré. Aristote, après
 avoir parlé des périodes mesurées, ajoute, τὸ μὲν γὰρ
 αἰσθάνων, περὶ αὐτῶν γὰρ δικαίη ἔστι ἄμειν * * * ἐξέτησι, ἀποτρέχει
 γὰρ ποιεῖ τὸ ὅμοιον ποτὶ πᾶσιν ἡξει. * * * * * ὥσπερ ἐν τῶν
 κερυκαὶν ἀσθλαμεδάνουσι τὰ παιδία τὸ, τίνα αἰρετὰν ὄντιστον
 ὁ ἀπλευδερύμηνος, Κλέωνα. Dans la premiere lacune il
 faut suppléer assurément, καὶ ἄμα τὰς ἀκρόασις ἐξέτησι;
 & dans la seconde, après ἡξει ajouter, ὁ καὶ φθάνοντες
 ἀποπιδέχεται ὥσπερ ἐν, &c. & après ἀπλευδερύμηνος, il
 faut un point interrogatif. Mais c'est ce qui paroitra
 beaucoup mieux par cette traduction. Ces periodes me-
 surées ne persuadent point, car outre qu'elles paroissent
 étudiées, elles détournent l'Auditeur, & le rendent at-
 tentif seulement au NOMBRE & aux CHUTES, qu'il mar-
 que même par avance : comme on voit les enfans se hâter
 de répondre CLEON, avant que les Huissiers ayent ache-
 vé de crier, qui est le Patron que veut prendre l'affranchy ?
 Le savant Victorius est le seul qui ait soupçonné que
 ce passage d'Aristote estoit corrompu ; mais il n'a pas
 voulu chercher les moyens de le corriger. DAC.

III. *C'est encore un vice qui affoiblit beaucoup le dis-* P. 426
cours.] Οὐκ ἔστι δὲ ἀμεινότης; Similiter sine sublimitate. l. 3.

IV. *quand les periodes sont arrangées avec trop de* P. 426
soin,] Τὰ λίαν συγκατασκευασμένα, quae sunt nimis compacta, conf- l. 4.
 tricta. CAPPER.

M. Despréaux a pris le Participe Grec dans le sens
 de *composita*, lequel s'allie mal avec ce qui précède &
 ce qui suit.

588 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

dinairement de cuir, dans lesquels les Anciens portoient en voiage leur farine & leur pain. Aussi *Tollius* rend-il ce mot par *panaria*, & M. l'Abbé *Gori* par *otri*, des *ouïres*. Je crois qu'il faut en nôtre Langue se servir de ce Terme, faute d'autres, quoique les *ouïres* fussent principalement destinés à transporter les liqueurs.

P. 429. IV. qui s'élevassent de terre.] Toutes les Editions, depuis *Manuce*, portoient : ἀναθυμίνους. M. *Pearce*, sur l'autorité du *Mss. du Roi*, de celui de l'Evêq. d'Ely, de deux du *Vat.* & de l'Edit. de *Robertel*, a remis dans le Texte : ἀνίσθυμίνους. J'en ai rendu le sens, en retravaillant cet endroit, Rem. 10.

P. 431. V. Culina... Visio.] Le P. *Caussin* se sert des Termes Grecs : μαγεία & φαντασία.
R. C. 1.
L. 23. &
24.

CHAPITRE XXXV.

P. 438. I. les rendent plus petites, par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps :] Par cette bande *Longin* entend sans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les *Pygmées* depuis la tête jusqu'aux pieds. Ces bandelettes estoient à peu près comme celles dont les filles se servoient pour empêcher leur gorge de croître. C'est pourquoi *Terence* appelle ces filles, *vinello pectore*, ce qui répond fort bien au mot Grec *δισμός*, que *Longin* emploie icy, & qui signifie bande, ligature. Encore aujourd'huy en beaucoup d'endroits de l'Europe, les femmes mettent en usage ces bandes pour avoir les pieds petits. DAC.

La remarque de Monsieur *Dacier* est tres-belle : car ces γλωττίαιες n'étoient autre chose que des bandes, dont on entouroit les Nains. *SUIDAS* in *ἰλιγίοις*. Φαντάλας, dit-il, ἰλιγίων τομήματα, μεμβρανίον, γλωττίαια. Cet ἰλιγίων τομήματα, est justement le *volument* des Romains. Néanmoins le même *SUIDAS* in *γλωσσόκομα* l'explique comme je l'ay fait dans ma traduction La-

DU TRAITE' DU SUBLIME. 589

ήνε, Γλωσσόκομον θήκη λαφάνων θυλίη. TOLL.

II. *La servitude la plus justement établie,]* Le mot *δικαιοσύνη* ne signifie pas icy une servitude la plus justement établie, mais une tres-douce, *clemens* & *justa servitus*, comme Térence l'appelle. TOLL. P. 439

C'est aussi le sentiment de Madame Dacier. Voies sa *Remarque* sur le Vers 9. de la Scène I. de l'ANDRIENNE : *Ut semper tibi apud me justa & clemens fuerit servitus.* BROSS.

Je crois que *Tollius* se trompe, & que l'autorité de Madame Dacier ne le justifie point. *Δικαιοσύνη* doit se prendre ici dans le même sens que *Longin* a dit plus haut : *δουλίας δικαίας, justa servitute*, c'est-à-dire, *par un esclavage légitime, fondé sur les loix.* Telle par exemple étoit la servitude des Prisonniers faits à la guerre, lesquels étoient légitimement esclaves par le Droit de la guerre même, par le Droit des gens. M. *Pearce* entend les mêmes mots d'une manière différente ; & peut-être même a-t-il mieux pris que moi la pensée de *Longin*. *Vox δαίκα, dit-il, non significat hic clemens sive lenis, ut quidam volunt, sed justa, qualisque servitus rite appellari potest, cum Reges Dominique plenum in subditos suos jus obtinuerint : & sic occurrit apud Isocratem αἰσχρὴ δικάα in hoc ipso sensu : hoc verbum puto Longinum addidisse, ut & alia paulo infra, ne suspecta esset sua erga Imperatorem fides.*

III. *Il y a beaucoup de choses qui manquent en cet endroit.]* Voici la leçon, que M. Despréaux a suivie. *Εἰ γὰρ μὲντοι γὰρ ὑπολαμβάνω ῥάδιον (ἴφη) ὃ εἶλπτει, καὶ ἴδιον ἀνθρώπων, τὴ καταιμύμφαζ τὰ αἰεὶ πάροντα, ὅρα δὲ μὴ ποτι * * * οἰκυμίνης ἱερὴν διαφθεῖρει τὰς μεγάλαις φύσιν, πολὺ δὲ ὑπὸ τὸν ὁ κατὰ τὴν ἡμετέραν τὰς ἐπιθυμίας ἀσθενέστερον ἐπὶ πύλινος.* Le Mss. de la Biblioth. du Roi porte : *ὅρα δὲ μὴ ποτι χη πὶ οἰκυμίνης &c.* Il y a dans l'Edit. de Robortel : *μήποτε * * οἰκυμίνης &c.* C'est sur ces deux leçons que M. *Pearce* conjecture qu'il faut lire, ainsi qu'il a mis dans son Texte : *μήποτε καὶ ἡ τῆς οἰκυμίνης &c.* Cette le- P. 440
R. C. 1.
17.

590 REMARQ. SUR LA TRADUCT.

gère correction fait une Phrase nette & prouve qu'il ne manque rien en cet endroit. *Tollius* lit au commencement *ὑπολαμβάνειν* & *ἴφην* : mais la correction est inutile. Le Texte est fort clair sans rien changer. *Ῥ' ἄλιον κ' ἴδιον* est une espèce de citation : & *ἴφην* mis absolument est la même chose , que *dicat aliquis* en Latin , ou *dit-on* en François.

P. 441. IV. les autres mauvaises habitudes ,] M. Despréaux
L. 7. a lu : *πολυτέλεια* , κ' *ἄλλα* ; *multiplex sumptus & cetera* ,
suppléés *eiusdem generis*. C'est ce dont il a fait : les
autres mauvaises habitudes , prenant *ἄλλα* pour le neu-
tre pluriel d'*ἄλλος alius*. *TOLLIVS*, embarrassé de ce mot ,
le remplace par *μελαχία* , *mollities*. La correction
est trop hardie. M. *Pearce* lit *ἄμα* pour *ἄλλα* , qui se
trouve dans toutes les *Edit.* & dans tous les *Mss.* Le
changement d'*AMA* en *AAAA* est une faute très facile
à faire , quand on écrit en Lettres Majuscules , & qui
se rencontre souvent dans les *Mss.* La correction de
M. *Pearce* rend la Phrase claire & facile à traduire.

P. 442. V. où nous ne songeons qu'à attraper la succession de
L. 17. celui-cy ;] Le Grec dit quelque chose de plus atroce :
où l'on ne songe qu'à hâter la mort de celui-cy , &c. *ἀλ-
λοτριῶν θῆραι θανάτων*. Il a égard aux moyens dont on
se servoit alors pour avancer la mort de ceux dont
on attendoit la succession; on voit assez d'exemples de
cette horrible coutume dans les *Satires* des Anciens.
DAC.

P. 442. VI. misérables esclaves de nos propres passions] La
L. 22. leçon de *Manuce* , que M. Despréaux a suivie , porte :
ἐκτος ὡς τῆς ἰανυῆ ἡνδεσποδισμένοι. Les *Mss.* de la
Bibl. du Roi , de la *Bibl. Ambrois.* de l'*Evêq. d'Ely* ,
& le *II. du Vat.* ont ; *ἐκτος ὡς τῆς ἡνδεσποδισμένοι*.
L'*Edit. de Robortel* met un * après *τῆς*. Il manque cer-
tainement un mot , qui n'est point remplacé par
l'*ἰανυῆ* de *Manuce*. *Tollius* garde ce mot , & met , par
conjecture , après *ἡνδεσποδισμένοι* , *φιλοχρηματίας*. M.
Pearce adopte ce supplément & rejette *ἰανυῆ* , comme

DU TRAITE' DU SUBLIME. 591

ne signifiant rien ici. C'est certainement, comme il le dit, quelque mot, semblable au terme suppléé par *Tollius*, que *Longin* avoit mis. Peut-être avoit-il répété *φιλαργείας*, dont il s'est servi plus haut dans ce Chapitre.

VII. *cette rage insatiable d'acquies*,] *LONGIN* dit: P. 443;
αι φιλονεικίας. Ce terme signifie proprement *avarice*, & L. 8.
 j'ai dit que *M. Despréaux* en avoit rendu toute la force
 beaucoup mieux que *Tollius* & *M. Pearce*, qui le tra-
 duisent par *cupiditates*. Il vient de *φιλονεικία*, *questui*
habeo. Leurs Racines communes sont *πλεον* *plus*, & *ἔχω*
habeo. Ainsi *φιλονεικία* signifie *cupiditas pluris habendi*.

Fin du IV. Tome.

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. COIGNARD ,
IMPRIMEUR DU ROI.

